

**LECTURE SOCIOCRIQUE
DE L'OEUVRE DE RACHID MIMOUNI**

NAJIB REDOUANE

**Thèse soumise conformément aux exigences
du Doctorat en Philosophie de
l'Université de Toronto**

Najib Redouane

1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-59101-8

Canada

**LECTURE SOCIOCRIQUE
DE L'OEUVRE DE RACHID MIMOUNI**

NAJIB REDOUANE

1999

Lecture sociocritique de l'oeuvre de Rachid Mimouni

Najib Redouane (Ph. D. 1999)

Departement d'études françaises - Université de Toronto

Résumé

Cette étude qui porte sur l'oeuvre de l'écrivain algérien Rachid Mimouni est traitée selon l'approche sociocritique. En considérant «la somme» des écrits de cet auteur comme un seul et vaste écrit se faisant à lui-même écho de la perceptibilité de la société algérienne, de l'Indépendance à nos jours, nous avons tenté d'analyser la structure profonde des textes par rapport aux structures de la société qui la déterminent.

Bien que l'oeuvre de Rachid Mimouni puisse se prêter à une interprétation plurielle notre analyse considère le texte pris comme production littéraire. En étudiant l'organisation interne du texte, notre objectif est de parvenir à une meilleure compréhension de son fonctionnement. Par le biais des codes sociaux perçus à travers le discours des différents protagonistes, nous avons cherché à voir comment certains moments de l'histoire algérienne permettent une relecture de l'oeuvre de Mimouni. Il s'agit d'expliquer comment l'écriture reflète une réalité propre à cette société depuis les années 60. Ainsi l'étude de cette oeuvre, basée essentiellement sur le texte, représente avant tout une contribution à l'ensemble de la critique de la littérature maghrébine d'expression française. Mais elle constitue aussi une innovation, dans la mesure où les textes littéraires seront étudiés comme des entités autonomes à partir d'une méthode d'analyse appropriée. Chaque expression littéraire suit, plus ou moins volontairement, les courants idéologiques et politiques de l'époque.

En raison de l'importance considérable du corpus de notre étude dans la littérature algérienne d'expression française, nous ne nous sommes limité qu'aux questions sociales et politiques, aux thèmes relatifs à la misère, à l'oppression, à l'intolérance religieuse et à l'intégrisme qui transpirent à travers l'oeuvre de Mimouni, car son caractère esthétique englobe aussi bien l'univers réel que fictionnel. Étant donné l'évolution des analyses théoriques et appliquées de la sociocritique, il nous a semblé pertinent de considérer tout apport susceptible de nous aider dans notre analyse. Cependant, nous avons considéré essentiel de nous tourner plus spécifiquement vers les critiques maghrébins et les autres chercheurs qui ont étudié la société maghrébine en général et la société algérienne en particulier.

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude à Monsieur Fred Case, mon directeur de thèse, pour l'intérêt qu'il a porté à mon étude, pour ses judicieux conseils et ses encouragements alliant bienveillance et rigueur. Je lui suis reconnaissant de la confiance qu'il m'a témoignée et de l'inestimable expérience dont il m'a fait profiter.

Je remercie très vivement les professeurs Prath Bhatti et Owen Miller qui ont accepté d'être membres du comité d'évaluation de ma thèse. Leurs lectures attentives ainsi que leurs commentaires pertinents m'ont été particulièrement utiles.

Je suis redevable à l'apport précieux, à la présence amicale, à la générosité et au soutien que m'ont apporté mes ami(e)s et mes collègues au Canada, en France et en Israël au cours de cette recherche : Richard Ayoun, Charles Bonn, Robert Elbaz, Marie Le May, Chantal Lapique, Eric le Ray, Mongi Madini, Yamina Mokaddem, Abdelkébir Radouane, Yvette Bénayoun-Szmidt. Qu'ils trouvent ici l'expression renouvelée de ma reconnaissance.

Mes remerciements vont également au département de français de l'Université de Toronto pour l'aide qu'il m'a prodiguée en particulier pour la bourse *Dissertation Fellowship*, qui m'a permis de terminer cette thèse dans des conditions optimales.

Qu'il me soit permis enfin de remercier ma famille à qui je dédie ce travail. Que grâce soient rendues à mes parents pour avoir toujours cru en moi; à mes soeurs Rabiâ, Naima et Souad pour leur affection et leur intérêt constant pour mes études; à Naji pour son humour et ses encouragements. Sans le soutien indéfectible de ma famille, mes études et ce travail n'auraient pas pu être menés à terme.

Table des Matières

Introduction

Chapitre I : L'Approche sociocritique : Éléments théoriques

- 1.1 Préliminaire
- 1.2 Georg Lukacs
- 1.3 Lucien Goldmann
- 1.4 Pierre Zima
- 1.5 Edmond Cros
- 1.6 Claude Duchet
- 1.7 Les travaux de Henri Mitterand
- 1.8 Marc Angenot : l'analyse du discours
- 1.9 Le projet sociocritique au Québec
- 1.10 Application au texte maghrébin

Chapitre II : Itinéraire d'écriture chez Rachid Mimouni

- 2.1 Préliminaire
- 2.2 Aperçu bibliographique
- 2.3 Le début romanesque
- 2.4 Le projet de l'écrivain
- 2.5 L'écriture du désenchantement
- 2.6 La société mise à nu
- 2.7 La consécration de l'écrivain
- 2.8 Le recueil de nouvelles
- 2.9 Poétique de la dictature
- 2.10 Écriture et engagement
- 2.11 L'écrivain dans la cité
- 2.12 Le refus du silence : Etre et faire

Chapitre III : De la titrologie romanesque

- 3.1 Préliminaire
- 3.2 Pour une titrologie romanesque
- 3.3 Présentation des titres Mimouniens
- 3.4 Analyse des titres
- 3.5 Relation inter-titrale

Chapitre IV : Éléments d'analyse de la structure romanesque

- 4.1 Préliminaire
- 4.2 L'ouverture et la clôture dans l'oeuvre de Mimouni
 - 4.2.1 Les incipits narratifs
 - 4.2.2 La clôture romanesque
- 4.3 Structure romanesque dans l'oeuvre de Mimouni
 - 4.3.1 Dimensions spatiales chez Mimouni
 - 4.3.2 Temps et fonctionnement textuel
 - 4.3.3 L'organisation narrative

4.4 Stratégies d'écriture Chez Mimouni

Chapitre V : Histoire et Politique dans l'oeuvre de Mimouni

- 5.1 Préliminaire
- 5.2 Histoire et stratégies d'écriture
- 5.3 De la réalité politique à la création romanesque
 - 5.3.1 L'enjeu de la revendication nationale
 - 5.3.2 Instauration de l'État algérien
 - 5.3.3 Prédominance du parti unique
 - 5.3.4 Les détenteurs du pouvoir
 - 5.3.5 Politique sociale et terreur interne
- 5.4 Signification idéologique de l'oeuvre

Chapitre VII : L'inscription du social dans l'oeuvre de Mimouni

- 6.1 Préliminaire
- 6.2 La société comme fait littéraire
- 6.3 Présentation de la vie quotidienne
- 6.4 Les conditions sociales du peuple algérien
 - 6.4.1 La malnutrition
 - 6.4.2 La crise du logement
 - 6.4.3 Les coupures d'eau
 - 6.4.4 Les hôpitaux
- 6.5 La société bloquée

Chapitre VII : Représentation de la religion dans le discours romanesque de Mimouni

- 7.1 Préliminaire
- 7.2 Pratique et intégration sociale de la religion
- 7.3 Rapports entre le pouvoir politique et religieux
 - 7.3.1 La mosquée comme espace de révolte
 - 7.3.2 De l'islam réformiste à l'intégrisme absolu
 - 7.3.3 Situation de conflit
- 7.4 Pour une écriture de la dénonciation
 - 7.4.1 Du pamphlet au roman contestataire
 - 7.4.2 Portée significative de l'épigraphe
 - 7.4.3 À propos d'une dédicace
- 7.5 Le F.I.S. ou l'islamisme en force
 - 7.5.1 Langue et foi religieuse
 - 7.5.2 L'islamisme contre les intellectuels
 - 7.5.3 Regards sur la femme
- 7.6. Rachid Mimouni : Entre Littérature et Engagement

Conclusion

Bibliographie

Sigles utilisés pour les ouvrages de Rachid Mimouni

PNB : Le printemps n'en sera que plus beau

PAV : Une paix à vivre

FD : Le fleuve détourné

T : Tombéza

HT : L'honneur de la tribu

CO : La ceinture de l'Ogresse

PEV : Une peine à vivre

BI : De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier

M : La malédiction

CT : Chroniques de Tanger

«Nous avons besoin d'une littérature qui se donne une société
à changer, une littérature qui met le doigt sur la plaie»

Rachid Mimouni

INTRODUCTION

De nombreux chercheurs et critiques ont consacré une grande partie de leurs travaux à la littérature maghrébine d'expression française. Plusieurs études universitaires¹ se sont également développées ces dernières années, à tel point que tout critique qui évoque l'émergence de ce fait littéraire risque de tomber dans le déjà-dit ou d'en être réduit à ne faire que la synthèse de ce que ses prédécesseurs ont déjà établi. Cependant, cette littérature a connu de nouvelles directions et depuis la fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingts, elle a révélé différemment des prises de conscience dont la «très grande diversification»² offre un vaste champ d'exploration. À cet effet, Patrick Girard souligne ce qui suit :

Quantitativement, la littérature maghrébine francophone n'a cessé de croître durant les quatre dernières décennies. Mais cette croissance a été aussi, et surtout, qualitative. Ce qui était autrefois tenu avec mépris pour une littérature «indigéniste» s'est affirmé être le creuset d'un bouleversement radical de l'écriture et a donné aux lettres françaises quelques-uns de leurs beaux fleurons.³

On s'accorde aujourd'hui à reconnaître à la littérature maghrébine d'expression française une fonction et un but qui débordent largement son rôle ancien de combat. Elle est devenue l'expression de plus en plus hardie des choix, des obsessions et des problèmes situés au cœur de l'existence humaine. Elle est devenue aussi une activité positive et créatrice qui apparaît comme une pratique de soi ou même un exercice d'appréhension et de genèse dont la

1 Charles Bonn (s. la dir. de), Répertoire international des thèses sur les Littératures Maghrébines, Paris, L'Harmattan, 1996, 155 p.

2 Charles Bonn, «La vitalité de la littérature de langue française», Maghreb Peuples et civilisations, Paris, Éditions La Découverte, 1995, p. 172.

3 Patrick Girard, «La percée des romanciers maghrébins et arabes en France», Jeune Afrique, N° 1493-1494, 16 et 23 août 1989, p. 58.

grandeur, comme le souligne Charles Bonn, est «d'avoir su produire une véritable écriture à partir d'une réalité que l'on considère rarement comme littéraire». ⁴

Il convient de préciser que les textes littéraires des écrivains algériens se distinguent au sein de la littérature maghrébine d'écriture française par des visions d'une originalité exceptionnelle et par une critique politique et sociale de plus en plus diversifiée. Bien que cette conception de la littérature comme instrument de lutte et de dénonciation demeure encore vivace aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai qu'on assiste depuis 1980 à l'apparition et au développement d'un nouveau courant puissant, dans le champ littéraire algérien qui se présente totalement différent de celui d'hier. Réalisant des textes qui se caractérisent essentiellement par la désillusion, l'amertume, la déception, et «par une critique de plus en plus violente de régimes politiques ressentis comme ayant trahi les aspirations des mouvements révolutionnaires» ⁵, de jeunes poètes et écrivains se démarquent des directives et des orientations du pouvoir politique. Ce dernier cherche à restreindre le rôle de la littérature à combattre le sous-développement, tout en exaltant la guerre de libération du pays. Or, non seulement les jeunes écrivains n'entendent pas servir une idéologie bien spécifique en rejetant le discours officiel dominant, mais aux dires de Jean Déjeux, ils présentent dans leurs oeuvres littéraires «des héros qui jouent les fous, ils creusent les plaies, la mémoire ancienne, ils dévoilent les freins à la marche en avant et appellent un chat un chat». ⁶

⁴ Bonn, «La vitalité de la littérature de langue française», p. 174.

⁵ Charles Bonn, «Maghreb. Littérature d'expression française», Jean-Pierre de Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey (s. la dir. de), Dictionnaire des Littératures de langue française, Paris, Bordas, 1994, p. 1449.

⁶ Jean Déjeux, «Regards sur la littérature algérienne d'expression française», Paris, Qui vive international, N° 4, septembre 1986, p. 17.

La contribution de cette nouvelle génération se signale aussi par une facture romanesque, poétique et esthétique toute particulière. En fait, les enjeux ne sont plus les mêmes que ceux qui ont conditionné le développement de la littérature algérienne. C'est ainsi que les écrits littéraires de la période contemporaine sont marqués par l'acte de contester et de dévoiler un désordre social et politique qui reste à abolir. Les écrivains du temps présent ne s'encombrent plus d'un discours vague mais en viennent à la recherche d'une écriture plus précise porteuse d'un message aigu et direct. À vrai dire, les écrivains se présentent comme des porte-parole d'un peuple désabusé qui jettent un regard critique sur leur société. Ce faisant, une nouvelle forme d'écriture apparaît, favorisant un style nettement innovateur qui dévoile le malaise socio-politique qui ronge la société toute entière.

Rachid Mimouni appartient à cette génération d'écrivains des années quatre-vingts⁷ dont la personnalité se devine à travers ses écrits. Elle est présente dans son oeuvre romancée tout comme dans ses interventions sur la scène publique. En fait, dès le commencement de son projet d'écriture, Mimouni «opte pour une littérature portée par l'Histoire - synchronique»⁸ de son pays, pour sublimer la situation réelle de l'Algérie d'aujourd'hui en fiction. Il focalise son regard sur la vie quotidienne des Algériens qu'il recrée de manière véridique, en revendiquant son droit de représenter la réalité de son imaginaire. Aussi devient-il l'interprète des souffrances, du malaise et de la déchirure de son peuple, se définissant d'emblée comme un écrivain de l'amertume qui décrit un

⁷ À côté de Mimouni, d'autres écrivains qualifiés d'auteurs des années quatre-vingts ont acquis une stature littéraire reconnue : Tahar Djaout, Rabah Belamri, Habib Tengour, Abdelakader Djemaï se sont annoncés avec des arguments d'écrivains accomplis.

⁸ Rafik B., «Ceci n'est pas une oraison», Alger Info International, lundi 12 février 1996, p. 8.

monde déchu, transgresse les conventions et les mythes, dévoile ce qu'il faut cacher et remet en cause la légitimité du pouvoir politique. «En ce sens, [précise-t-il], je crois que je fais partie, au niveau du Maghreb, de cette génération d'écrivains du désenchantement. C'est-à-dire, celle qui regarde, par rapport aux promesses et aux lendemains chantants qu'on nous promettait, une réalité totalement différente».⁹

En tant qu'écrivain, Mimouni procède à sa manière propre pour dire le mal et exposer le désastre de son pays, désastre programmé par les maîtres, les saboteurs qui ont profité de l'indépendance pour ériger un système autocratique et totalitaire. La fiction romanesque¹⁰ lui sert de prétexte pour «décrire la haine galopante qui gangrène la société algérienne».¹¹ L'incursion dans le temps et dans l'espace catalysée par les déceptions du présent qui exige plus que jamais mise au point et réflexion critique l'amène très vite à discerner dans son pays les prémices du mal actuel et «à condamner l'idéologie intolérante et obscurantiste qui menaçait de submerger en Algérie».¹² Sa détermination exemplaire et sa dénonciation sans bornes le consacrent, selon Patrick Levieux, comme «une des voix de l'Algérie nouvelle réveillant au passage tout un pan de la conscience politique du peuple algérien».¹³ Ce faisant, Mimouni se défend d'avoir des idées sur ce que serait un projet de société. S'il se mue dans son oeuvre, née dans un contexte de

⁹ Hichem Ben Yaïche (Propos recueillis par), «La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni», Horizons, 25/02/91.

¹⁰ Mimouni précise son choix de privilégier ce mode d'écriture en ces termes : «M'exprimer sous forme romanesque me semble plus percutant que sous la forme d'un essai. D'autant que mes romans sont empreints d'événements de la vie politique du pays», Agathe Martin, «Rachid Mimouni au Havre - À la rencontre d'un homme courageux», Havre-Libre, 21 février 1994.

¹¹ Bernard Delebiot, «L'Algérie ensanglantée», Le Journal, janvier 1994.

¹² Georges Morin, «Le fils de la Mitidja», Alger, El Watan, 16 février 1995. Cité également dans Éric Fottorino, Mille et Un soleils - Paroles du Maghreb en France, Paris, Stock, 1995, p. 266.

¹³ Patrick Levieux, «Un éclaircisseur des intellectuels algériens», La Marseillaise, lundi 13 février 1995.

désenchantement et de contestation, en porte-parole de son peuple, c'est en tant qu'écrivain qui, pour «l'amour de l'Algérie»¹⁴, dévoile dans un engagement sans pareil les maux qui rongent sa société, condamnée année après année, à la dérive et au chaos par les tenants du pouvoir politique.

Non. Je ne veux pas avoir des idées? Je suis un écrivain et un intellectuel, pas un homme politique. Je tiens à garder ma liberté et ma capacité de dire ce que je pense d'un projet de société donné. Je me bats pour le respect des droits fondamentaux de l'individu pour la liberté d'expression. Ce sont des droits universels et ne font pas un projet de société.¹⁵

C'est bien en écrivant que Mimouni apprend à mieux se connaître, à construire son identité. Il recrée le passé algérien aux couleurs du présent, l'organise, le développe et lui donne forme. C'est à travers l'écriture et à partir de la réalité algérienne, de ses désillusions et de sa vision de la vie que Mimouni se situe en tant que guetteur qui ranime les consciences. Sa création littéraire se présente comme un étalement, comme une lutte permanente contre l'autoritarisme et la répression du régime unique. Son discours sur la corruption et la dégradation de la vie sociale et morale évoque l'importance de l'intellectuel, de son statut et de sa responsabilité dans «une société qui vit la déliquescence de ses valeurs et de ses institutions».¹⁶ Il précise en ces termes la mission fondamentale assignée à tout écrivain dans son pays :

Le rôle de l'écrivain est un rôle de témoin et un rôle de conscience. C'est aussi celui qui a le devoir de dire la vérité, quel que soit le régime installé. Et, à partir de ce moment-là, il met le doigt sur la plaie. Cela fait toujours mal. Ce faisant, il peut avoir maille à partir avec le pouvoir, avec les conséquences que cela

14 Erik Orsena, «Rachid Mimouni : Pour l'amour de l'Algérie», Le Point, 11 septembre 1993.

15 M. Merzak (Entretien réalisé par), «Les intellectuels : conscience et intelligence d'une société», Actualité de l'Émigration, 19-26/04/1989.

16 Yann Plougastel, «À Alger, les écrivains se détournent aussi de la guerre», L'Événement du jeudi, 9 mars 1989.

implique... Il y a un ensemble de vérités que nous vivons, dans nos pays du Maghreb -injustice, abus de pouvoir, dénis de justice, etc.-, que les écrivains se doivent de dénoncer... J'estime que c'est notre devoir d'en parler, et qu'il faut continuer à le faire.¹⁷

Pour Mimouni, l'entreprise de l'écriture dans le contexte algérien doit être une expression authentique en accord avec le mouvement de la vie pour exprimer la réalité du vécu social qui l'entoure avec ce qu'il comporte de luttes et de conflits. La parole de l'écrivain est appelée à fonctionner comme une mise en cause du système en place, à tracer le destin de l'Algérie contemporaine devenue incompréhensible et à dégager le désarroi et le déchirement de son peuple écrasé sous le poids de l'injustice et de l'arbitraire étatique. Dans ce sens, il conçoit la littérature comme un défi, comme un moyen de lutte pour le développement des idées libres et libératrices qui épouse le sens de l'engagement et du courage à l'intérieur duquel l'écrivain parvient à coïncider pleinement avec lui-même et à trouver sa propre voix. Sa vision de l'importance qu'il accorde au fait littéraire est clairement indiquée dans les propos suivants :

Je crois à la littérature comme cheval de Troie pour corroder de l'intérieur la forteresse des mystificateurs qui nous affirment que notre ciel est toujours bleu. Je crois à la littérature qui met le doigt sur la plaie. Ce faisant, bien sûr, elle ravive la douleur, qu'il n'est pas toujours possible de supporter. Mais la littérature est vertu d'exigence. Hier, avec talent et courage, nos aînés ont pris la plume pour dénoncer l'oppression coloniale.[...] Mais leurs épigones ne doivent pas se tromper d'époque et d'ennemi. Dans l'Occident capitaliste, globalement riche et démocratique, la crise des valeurs a entraîné l'élégant désarroi de l'écrivain. Un scepticisme désabusé est de rigueur.¹⁸

Il est intéressant de noter que Mimouni entame son projet d'écriture à une

17 Ben Yaïche, «La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni».

18 Jacques Berton, «Mimouni tel qu'en lui-même», *Jeune Afrique*, N° 1781, du 23 février au 1er mars 1995, p. 60.

période extrêmement importante de l'histoire de l'Algérie. Pendant des années, son pays a subi d'intenses fermentations, de profondes mutations et de considérables conflits socio-politiques. La mise en situation de cette lame de fond qui a traversé la société algérienne de l'indépendance à nos jours, somme toute, conditionne la trame de sa production romanesque. En fait, dans sa diversité, son oeuvre fermement imprégnée par son expérience personnelle et par les événements qu'il a vécus, n'échappe pas au malaise dont elle veut rendre compte. Ses romans, comme l'écrit Jean Déjeux, «manifestent un regard sur soi fort lucide, avec une dénonciation sans concession des travers, tares et scléroses dans la société algérienne».¹⁹ Ainsi, dans la république des lettres, déséchée par un régime dictatorial, marqué par la réserve et la sévérité de la censure, Mimouni apparaît comme un intellectuel engagé, un écrivain par excellence de la contestation et un indubitable chantre de la liberté.

Nous avons choisi Rachid Mimouni pour différentes raisons. D'abord à cause de son oeuvre en elle-même imposante par sa quantité, par sa qualité et par son étendue dans le temps, puisqu'elle embrasse presque quinze années de création romanesque. Ensuite, à cause de sa réflexion sur la société algérienne qui revêt une signification sociale importante, le positionnant comme la conscience de son peuple, puisqu'il est, selon Ben Jelloun, un témoin actif «d'une époque laide et d'un pays enrobé dans le discours démagogique du socialisme et de la révolution».²⁰ D'autre part, son discours articulé autour de trois valeurs essentielles : référentielle : la réalité, éthique : la vérité et

¹⁹ Jean Déjeux, «Romans Maghrébins de langue française des années quatre-vingts», Coup de Soleil Info, N° 8, Mars-Avril, 1991, p. 20.

²⁰ Tahar Ben Jelloun, «En cette époque de meurtres», in «Le Maghreb prend la parole», Le Nouvel Observateur, 13 novembre 1982, p. 52.

idéologique : l'engagement²¹ contribue à le situer dans le champ littéraire algérien comme l'un des écrivains «le plus accompli de sa génération».²² Dans un même ordre d'idées, Mohammed Dib disait de lui après sa disparition : «Mimouni annonçait une aube qui ne se lèvera jamais?» en ajoutant qu'il était «le meilleur d'entre les écrivains de l'ère nouvelle», et en s'inclinant devant sa mémoire, lui «l'écrivain de l'ère ancienne, mais aussi de l'ère du retour de l'Algérie à la vie».²³ Pour sa part, Jean Daniel considérait Mimouni «au moins pour sa génération, le plus talentueux et le plus originel des écrivains maghrébins»²⁴, en soutenant également qu'il était «un véritable écrivain. Il vivait dans le besoin de raconter, la liberté d'imaginer, la nécessité d'écrire. Il était peu soucieux des préjugés dominants et des réactions qu'il pouvait susciter. Il avait sa langue héritée des Français, mais reconstruite et repensée».²⁵

En effet, bien qu'il utilise la langue de l'Autre, Mimouni reste fidèle à lui-même. Traité et catalogué comme faisant partie du fameux «*Hizb França*» (le parti de la France), le choix du français demeure pour lui un véhicule linguistique qui ne constitue dans sa démarche d'écrivain aucun problème majeur d'ordre affectif ou de déchirure identitaire. Sur cette question pertinente sur l'utilisation de la langue de l'ex-colonisateur, il s'explique comme suit :

Les rapports que j'entretiens avec la langue française sont liés à mon histoire. Je suis né en 1945, donc sous la colonisation, époque où seule l'école française existait. Vers quatorze ou

21 Voir Hadj Miliani, Profils littéraires - Réceptions critiques et Perceptions du fait littéraire en Algérie - Écrivains et Production romanesque de langue française publiée en Algérie de 1970 à 1980, Thèse de Magister, Institut des Langues Étrangères, Département de français, Université d'Oran, Novembre 1989, p. 153.

22 Levieux, «Un éclaireur des intellectuels algériens»,

23 Mohamed Dib, «Le meilleur d'entre les écrivains de l'ère nouvelle», Info-Matin, 14 février 1995. Cité aussi dans Éric Fottorine, Mille et Un soleils, p. 269.

24 Jean Daniel, «Oublier l'Algérie?», Le Nouvel Observateur, N° 1580, 16 au 22 février 1995, p. 38

25 Jean Daniel, «Jean Daniel à Madame Mimouni», Alger Info International, 28 février 1996, p. 9.

quinze ans, j'ai dominé ma langue écrite. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pris des cours du soir pour retrouver ma langue maternelle, l'arabe. Il m'arrive d'écrire dans cette langue quelques articles, mais jamais d'écrits littéraires. Posons plus largement la question; que les Algériens parlent le français n'est pas une négation de leur identité. J'estime qu'il est enrichissant pour un pays de posséder plusieurs langues. Et pas seulement deux.²⁶

Cependant, Mimouni récuse le terme francophone qui le gêne et l'irrite même.²⁷ «Notre langue maternelle, [précise-t-il], est soit l'arabe, soit le berbère, nous ne sommes donc pas des francophones mais des intellectuels qui s'expriment en français».²⁸ Conscient du fait qu'il a été élevé dans l'esprit français et maniant facilement et très tôt l'usage de cette langue²⁹, il s'est rendu compte de la lacune impardonnable d'ignorer sa propre langue. Pour remédier à la situation, l'écrivain s'est dévoué à son apprentissage de façon ardue, voire déterminée, comme il le précise à Jean-Claude Lamy :

On ne m'enseignait que le français. Mon père a quand même voulu m'instruire à l'école coranique mais je fus menacé d'être renvoyé si je continuais d'y aller. À partir du secondaire, les deux langues étrangères au programme c'étaient l'anglais d'abord et paradoxalement l'arabe après. Mes études terminées, je me suis décidé à prendre des cours d'arabe littéraire le soir afin de m'approprier un langage écrit que j'ignorais.³⁰

26 Djamel Khamès (propos recueillis par). Rachid Mimouni : la révolte sied au romancier, Arabies, décembre 91, p. 77

27 Lors d'une rencontre en France de plusieurs écrivains maghrébins, Mimouni réagit vivement à la question de la langue en disant : «Ce débat sur la langue me met mal à l'aise et souvent m'irrite. Pour un ensemble de circonstances historiques, j'écris en français. Je n'ai ressenti aucun déchirement d'écrire en français», Nadjia Bouzeghrane, «La littérature maghrébine malade de la politique», El Watan, 29 mars 1994, p. 12.

28 Françoise Germain-Robin (Propos recueillis par), «C'est l'intelligence algérienne qu'on assassine», L'Humanité, vendredi 2 juillet 1993, p. 9.

29 Mimouni confie à François Goure comment lui était venue l'idée d'écrire en français : «Franchement, je ne sais pas. Je me souviens du moment où, vers l'âge de 14 ou 15 ans, la langue française a pris chez moi le dessus sur ma langue maternelle. J'ai réalisé brusquement que je m'exprimais plus spontanément en français qu'en arabe. Et c'est donc en français que j'ai commencé à gribouiller des cahiers comme le font d'autres jeunes que saisit le goût d'écrire. Des textes sans grand intérêt, évidemment, mais j'ai continué, et c'est ainsi que l'écriture m'est venue vraiment. Avec des nouvelles, puis des romans...», François Goure (Conversation avec), «Rachid Mimouni Avec des mots... », Panorama, décembre 1991, p. 26.

30 Jean-Claude Lamy, «Le courageux exil de Rachid Mimouni», Le Figaro, 20 novembre 1993.

Écrire en français n'est pas perçu comme une contrainte imposée de l'extérieur. Pour Mimouni, l'usage de cette langue n'est plus culpabilisant³¹ et peut fort bien servir à l'expression des réalités maghrébines sans qu'aucune atteinte ne soit portée aux caractères de l'esthétique réelle des pays du Maghreb. Partant de ce fait, son utilisation est devenue naturelle, voire évidente, et susceptible d'enrichir et de permettre de mieux apprécier le développement d'une littérature qui s'entend à être lue, à être prise par le biais du désir qu'elle engendre. À cet égard, l'écrivain considère la littérature maghrébine d'expression française comme celle du «fait accompli»³² et rejette le discours de tous ceux qui donnent à la voir «comme le rameau imprévu d'une culture aux ressources insoupçonnées ou l'hérétique illustration de l'entreprise de déculturation menée par la colonisation».³³ Cette littérature dégage des spécificités propres à l'entité maghrébine par rapport à la France et apparaît comme la manifestation d'une différence de culture qui a sa véritable authenticité, comme il l'indique dans son texte «Une autre parole» :

De cette littérature condamnée dès sa naissance mais qui s'obstine à survivre, il reste qu'il est possible de lui ménager un avenir. [...] Je suis de ceux qui pensent que la justification et la valeur de cette littérature se fondent sur la singularité de sa condition et l'originalité de sa parole, et qu'à vouloir les dépasser pour atteindre, croit-on, «l'universel» et un public moins

31 Mimouni se considère non pas comme un écrivain francophone mais plutôt de langue française, comme il le précise à Canavag: «Dans votre chronique, vous m'avez présenté comme un écrivain de langue française. C'est la formule qui me convient le mieux. Né en Algérie, je suis de nationalité algérienne; ma langue maternelle est l'arabe mais comme j'ai fait toutes mes études en français, je m'exprime tout aussi naturellement dans l'une ou l'autre langue», Pierre Canavag (Propos recueillis par), «Caractères/Rachid Mimouni», Panorama du Médecin, 27 septembre 1991.

32 «En définitive, la littérature maghrébine de langue française est une littérature de fait accompli. Elle fut une prise de parole, et son essor a été contemporain du développement du sentiment national. Elle se perpétue en dépit de tous les arrêts de mort mais sans qu'on parvienne à lui ménager un avenir ni même une situation. Marginale dans la littérature française, elle reste pour la littérature arabe une hérésie», Rachid Mimouni, «La langue comme cheval de Troie», Tel, 3 au 9 mars 1983.

33 Rachid Mimouni, «À la mêlée des eaux», Maghreb Peuples et civilisations, Paris, Éditions La Découverte, 1995, p. 91.

fragmenté, elle y perdra son âme et sa raison d'être.³⁴

Une des considérations qui a suscité notre intérêt pour cet écrivain, est son engagement exemplaire ainsi que son courage d'afficher ses convictions, d'oser écrire sur le drame de son pays et de contester ouvertement le modèle révolutionnaire algérien qui constitue un sujet de fierté et de dignité pour ses compatriotes. À partir du *Fleuve détourné*, roman qui traite dans une dénonciation grinçante de la destruction de l'Algérie et du détournement de la libération du peuple par «les nouveaux maîtres du pays»³⁵, son écriture suscite, d'une part, l'agacement de beaucoup de lecteurs algériens dont l'amour de la patrie est ébranlé par sa critique sans complaisance et, d'autre part, l'incrédulité des intellectuels européens qui, n'en revenant pas devant l'immensité de la crise algérienne, manifestent certaines réserves à l'égard de ses descriptions virulentes. À cet effet, J. P. Peroncel-Hugoz écrit ce qui suit :

Cette «déception historique», longtemps tue en Algérie par fierté nationale, Rachid Mimouni fut le premier à la décrire âprement et clairement quoique sous forme romancée. S'il fut admis, dès ce livre, dans le cercle multinational des écrivains francophones, Rachid Mimouni ne fut pas, loin de là, pris au sérieux politiquement par ses lecteurs européens. Il fallut la révolte des villes algériennes, en octobre 1988, et la sanglante répression des colonels pour que les yeux s'ouvrent, à l'étranger, sur l'immense gâchis de l'Algérie «démocratique et populaire» et qu'ipso facto soit reconnu le caractère prémonitoire du travail de l'écrivain.³⁶

Mimouni se distingue singulièrement par le fait d'être un homme enraciné qui, au coeur de son pays, au milieu de son peuple, est attentif à l'évolution de

34 Rachid Mimouni, «Une autre parole», Cultures et Peuples de la Méditerranée - Visions du Maghreb, Montpellier, 18-23 novembre 1985, Edisud, Aix-en-Provence, 1987, p. 20.

35 Danièle Maoudji, «L'homme à la voix brûlée par la douleur», Alger Info International, lundi 12 février 1996, p. 8.

36 J. P. Peroncel-Hugoz. «Rachid Mimouni, l'écrivain citoyen d'une algérie "détournée"», Le Monde, 14 février 1995.

l'Algérie. Il sent avec acuité ce que le peuple vit et comme l'indique Hacène Hireche, «sa hauteur de vue, son écoute constante lui ont permis de toujours capter les appels du pays profond qu'il a su traduire dans sa démarche de romancier». ³⁷ C'est aussi un homme sensible à la détresse qui s'érige en porte-voix de tous ceux qui ne peuvent s'exprimer :

J'écris pour ceux qui ne peuvent pas me lire, pour mon père et ma mère analphabètes, et ces milliers d'autres, j'écris pour ceux qui veulent me lire dans mon pays où l'on interdit mes livres, pour ceux qui de là-bas m'encouragent, étonnés de me voir encore en liberté et qui semblent même regretter que je n'aie pas été l'objet de quelques terribles représailles. J'en déduis la ³⁸ nécessité de gueuler d'autant plus fort que ma voix porte court.

Mimouni est également un homme lucide, en alerte, perpétuellement capable de déceler les menaces qui se profilent à l'horizon et de les désigner avec force et détermination. N'a-t-il pas mis sa vie en jeu et ne s'est-il pas exposé à tous les dangers en évoquant dans ses derniers écrits de manière saisissante la situation tragique qui plonge son pays dans un vacarme de terreur et dans un déchaînement sans précédent des forces obscures? Son écriture est liée à l'urgence de dire pour aller plus vite que le désastre, plus vite que l'absurdité du temps et même de la mort. Et sur la trame d'une actualité dramatique, il annonce l'horreur d'une tragédie qui guette son pays et dans laquelle, d'après Dominique Jung,

s'intercalent les tentations, les révoltes et les errements d'une Algérie qui s'obstine à chercher sa voie entre le parti et la mosquée, en n'accordant aux esprits non dogmatiques que des ³⁹ interstices de liberté de plus en plus maigres.

37 Hacène Hireche, «À Rachid Mimouni - Sauver "L'honneur de la tribu"», El Watan, 19 février 1995.

38 Berton, «Mimouni tel qu'en lui-même», p. 60.

39 Dominique Jung, «Face à la conquête intégriste», Dernières Nouvelles d'Alsace, 20 octobre 1993.

Jean Berque dit que «Tout renouvellement culturel repose sur une critique et une création radicales».⁴⁰ À ce niveau, la production romanesque de Mimouni apparaît comme la voix d'une nouvelle perspective, d'un nouveau registre d'écriture essentiel à l'écrivain pour s'affirmer comme témoin de son temps et de son pays. En effet, chaque société a ses normes d'appréciation. Celles-ci sont partie intégrante de son éthique de la vie. En choisissant de décrire la condition de son peuple, Mimouni fait de son oeuvre littéraire -valable à ses yeux dans la seule mesure où elle s'adresse à son peuple et suscite en lui le besoin de parler et d'agir-, le produit d'un intellectuel qui «révèle la conscience collective, les intérêts et les valeurs sociales d'un groupe ou d'une classe».⁴¹ Non seulement son oeuvre représente-t-elle la société algérienne à laquelle le monde, confondu avec la réalité, donne un sens plus fort, une signification plus évidente, mais encore reflète-t-elle une réflexion sur le vécu, sur les aspects cachés de la vie sociale, politique, économique et psychologique. Ses textes offrent une littérature de dévoilement de toute une société en crise en proie à toutes les dérives. Ainsi, la conscience de Mimouni, son engagement et «le choix de l'aire sociale au sein de laquelle l'écrivain décide de situer la Nature de son langage»⁴² permettent-ils de saisir la véritable propriété de son écriture face à la réalité algérienne.

Nous nous proposons donc d'étudier cette oeuvre selon une approche sociocritique en essayant de donner une idée judicieuse de sa richesse et de sa profondeur, car elle recèle des ressources inépuisables à plusieurs facettes. Pour parvenir à notre but, et par souci de clarté, nous avons opté pour un plan

40 Jacques Berque, Langages arabes du présent, Paris, Gallimard, 1974, p. 76.

41 Pierre V. Zima, Manuel de sociocritique, Paris, Picard, 1985, p. 38.

42 Roland Barthes, Le degré zéro de l'écriture, Paris, Le Seuil, 1953 et 1977, p. 15.

qui comporte sept chapitres.

Dans le premier chapitre, il nous paraît utile de passer en revue les principales études consacrées à la sociocritique. Comme le domaine de cette théorie s'est considérablement élargi en particulier depuis les dix dernières années, nous tâcherons de mettre en évidence les différentes tendances les plus marquantes qui ont constitué le processus de son développement ainsi que leurs spécificités et leurs grilles d'analyse.

Le deuxième chapitre sera consacré à la présentation de l'itinéraire d'écriture de Mimouni, lequel permet de saisir l'acte d'écrire de cet écrivain dans son évolution et dans sa continuité, et de le situer dans son monde, ou mieux encore, d'asseoir sa position par rapport à son monde. En effet, l'oeuvre de Mimouni représente un écho de sa pensée, mais aussi un espace d'écriture qui épouse notamment les multiples contours d'une conjoncture réelle marquée par des faits de société. Nous tenterons donc de dégager les lignes essentielles de cette oeuvre, tout en mettant en relief le cheminement de son créateur à la recherche d'une esthétique et d'un engagement personnels.

Pour examiner la singularité et l'originalité de l'oeuvre de Mimouni, nous nous concentrerons dans le troisième chapitre sur les titres de sa production romanesque. En nous inspirant d'études sur la titrologie élaborées par différents critiques, notre objectif serait de voir comment chaque titre, «[e]n rapport fonctionnel, de cristallisation avec le roman qu'il résume»⁴³ peut soit être porteur d'informations sur le contenu de l'écrit ou au contraire, dissimuler une

⁴³ Henri Mitterand, «Les titres des romans de Guy des Cars», Sociocritique, Paris, Éditions Ferdinand Nathan, 1979, p. 90.

énigme qu'il faut décoder. Notre intérêt se justifie par le fait que le titre, cet «endroit stratégique»⁴⁴ selon l'expression de Philippe Hamon, se présente comme le premier indicateur, le premier guide qui approche l'oeuvre du lecteur. Ce faisant, il peut susciter la curiosité, attirer l'attention, voire inciter à la lecture.

Puis, dans le chapitre quatre, nous présenterons quelques éléments d'analyse de la structure romanesque de l'oeuvre de Mimouni qui esquissent les contours de l'action. Nous procéderons à une espèce de démontage textuel de ses mécanismes internes en intégrant les dimensions relatives aux procédés narratifs et discursifs mis en oeuvre.

Quant au chapitre cinq, il porte sur la recherche de l'Histoire et du politique dans l'oeuvre de Mimouni. Dans cette perspective, il convient de souligner que ces deux aspects sont complémentaires et entretiennent une relation dynamique dans l'espace textuel des écrits mimouniens. L'univers romanesque et la conception esthétique de l'écrivain sont fortement commandés par ces deux thèmes qui apparaissent constamment dans la trame narrative de ses romans. Il est évident que dans un processus de dénonciation et de dévoilement, l'éclairage du passé est nécessaire pour comprendre le chaos politique du présent.

Utilisant des descriptions concrètes et fidèles tirées de la réalité, la production romanesque de Mimouni apparaît comme l'expression vivante des problèmes socio-économiques marquants de la société algérienne. Dans le sixième chapitre, nous essayerons de mettre en valeur l'inscription du social qui

⁴⁴ Philippe Hamon, «Discours contraint», Littérature et réalité (collectif), Paris, Le seuil, 1982, p. 138.

traverse l'oeuvre de bout en bout, de transposer et d'exposer, en somme, la profusion d'éléments qui la composent. L'élaboration d'une forme qui conteste de manière virulente et sulfureuse les tares et les anomalies du système imprègne l'espace textuel des romans d'un juste langage, celui qui aide à mieux dire le mal d'une société.

En effet, saisie dans son historicité, la pratique de la religion musulmane en Algérie apparaît comme une force mobilisatrice qui a été intégrée dans des choix politiques pour être utilisée comme un moyen servant à des finalités particulières. Cet état de fait a donné lieu de la part de l'élite dirigeante à une exploitation de l'islam à des fins de domination et de légitimité. Le dernier chapitre de notre étude sera justement réservé à la représentation du religieux dans le discours romanesque de Mimouni. Dans un premier temps, nous tenterons de montrer le caractère spécifique de l'idéologisation de l'islam, de présenter les variations des différentes tendances religieuses qui ont émergé dans le contexte socio-politique du pays pour agir contre le discours religieux officiel. Par la suite, nous mettrons l'accent sur les raisons qui ont provoqué la montée de l'intégrisme et l'apparition du Front Islamique du Salut (FIS). Notre démarche vise à illustrer comment l'emploi de la religion par ce parti de Dieu est devenue prétexte à détruire un régime que les chefs spirituels du mouvement islamiste algérien considèrent comme une proie au mal, à la corruption et à la dégradation des valeurs.

CHAPITRE I

L'Approche sociocritique : Éléments théoriques

1.1 Préliminaire

Vers les années soixante, en pleine période formaliste et structuraliste, Pierre Zima, Edmond Cros et Claude Duchet élaborèrent simultanément «leur» sociocritique. Dans un climat éminemment favorable au questionnement méthodologique, chacun avança une méthode audacieuse et dynamique s'inspirant du renouveau théorique et de l'analyse littéraire qui caractérisent le changement. C'est ainsi que le terme *sociocritique* recouvre aujourd'hui sous un même vocable des approches et des méthodes diverses, parfois complémentaires mais distinctes.

Le premier chapitre de cette étude voudrait présenter certaines approches de la sociocritique. Nous proposerons de prime abord une présentation chronologique en vue de cerner l'évolution qui s'est opérée dans cette méthode, méthode qui s'est développée dans différents pays et à différents moments. Évidemment, ce premier chapitre ne pourra être exhaustif, tant la production est imposante sur ce sujet.¹ Il s'agit plutôt ici de tenter de faire ressortir ce qui peut caractériser l'originalité et la spécificité de cette méthodologie qui reste à certains égards floue dans son emploi et dans son extension.

¹ Voir le travail considérable de Stéphane Vachon et d'Isabelle Tournier, «Sociocritique-Bibliographie historique», La Politique du texte - Enjeux sociocritiques, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 249-277.

Dans une première étape de notre recherche, il serait donc bon de commencer par rappeler les origines de cette notion et de considérer l'influence tour à tour marquante de Lukács, la sociologie de la littérature de Lucien Goldmann et surtout, la méthode pratiquée par Zima qui met en évidence le dispositif des sociolectes repéré dans ce qui est nommé «la situation sociolinguistique». En deuxième lieu et à partir des travaux d'Edmond Cros et de son équipe à Montpellier, nous présenterons les principes saillants de cette démarche qui se cristallise autour d'un corpus littéraire bien spécifique à l'Amérique latine. En dernier lieu, nous nous pencherons sur les diverses propositions lancées par Claude Duchet pour établir solidement la théorie sociocritique. Par une pratique centrée sur le texte littéraire, cette théorie serait en mesure de mettre en relief la société décrite dans les oeuvres et d'en étudier les références.

Étant donné l'évolution des analyses théoriques et appliquées de la sociocritique, il serait pertinent de considérer tout apport susceptible de nous aider dans notre analyse. À cet effet, nous examinerons les travaux de Mitterand qui questionne la production romanesque réaliste à partir de la présence constitutive du social, du politique et de l'idéologique qu'on y retrouve. Nous nous intéresserons aussi à démontrer les enjeux théoriques du discours social de Marc Angenot. Nous présenterons ensuite certains critiques qui ont dominé le projet sociocritique au Québec depuis Jean-Charles Falardeau jusqu'à l'école de Montréal. Nous considérons essentiel de nous tourner également, en dernier lieu, vers les critiques maghrébins et les autres chercheurs qui ont étudié le texte maghrébin à travers une multiplicité de théories. La diversité et la pluralité des regards semblent être nécessaire pour permettre aux lecteurs d'étendre leur champ de connaissances sur la production littéraire au Maghreb, d'apprécier son originalité et de saisir son

originalité et de saisir son dynamisme largement ouvert sur le monde et sur le futur.

1.2 Georg Lukács

Bien que Georg Lukács² se rattache à la critique sociohistorique de la littérature, on ne saurait omettre l'influence que ce philosophe hongrois a exercé aux différentes périodes de son activité sur «toute une génération de jeunes intellectuels en Europe».³ À côté des travaux de l'Institut de recherches sociales de Francfort, son oeuvre fait partie des «textes fondateurs»⁴ qui contribuent au développement de la sociologie de la littérature et à la révolution de la perspective littéraire traditionnelle.

Formé en Allemagne où il prend directement contact avec le néo-Kantisme et la phénoménologie, Lukács poursuit de longues études dans l'hégéliano-marxisme, la sociologie compréhensive et l'esthétique des formes et des contenus. Ainsi, influencé par la pensée historique allemande et surtout secoué par «les inévitables changements de résidence qui sont alors le lot des intellectuels antifascistes dans presque toute l'Europe mais aussi par des nombreux débats "internes", par des conflits, des polémiques, parfois des règlements de compte qui, (pour lui) ont failli se terminer tragiquement»⁵, il développe ses positions dans le feu des luttes qui dominèrent dans certains pays européens pendant une grande partie du XX^e siècle. Comme ces

2 Georg Lukács a vécu du 13 avril 1885 au 4 juin 1971. Au cours de sa vie, ce théoricien marxiste, philosophe, historien et critique de la littérature a produit une oeuvre immense -philosophie, politique, esthétique- qui a marqué la pensée européenne.

3 Wolfgang Abendroth, Hans Heinzholz, Leo Kofler, Theo Pinkus, Entretiens avec Georg Lukács, Paris, Maspero, 1969, p. 7.

4 Jacques Pelletier, Introduction, Littérature et Société, Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 17.

5 Claude Prévost, «Brève introduction à la lecture de György Lukács», dans György Lukács. Textes, Paris, Mesidor/Éditions sociales, 1976, p. 11.

intellectuels, militants et artistes qui se sont interrogés sur les turbulences du présent et sur l'ampleur des événements qui ont ébranlé les modes de pensée et la critique littéraire, il prend part aux diverses manifestations concernant la fonction de l'art dans de telles conditions et la dimension sociale de son fonctionnement.

L'oeuvre de Lukács ne rompt pas complètement avec ce qui précède, mais elle s'inscrit au contraire dans une tradition de continuité où elle indique par ses thèmes principaux l'importance de l'évolution des idées. S'inspirant de l'hégélianisme, son deuxième livre de jeunesse, écrit en 1914 et publié en 1920, *La théorie du roman*⁶ traduit des préoccupations existentialistes dans un langage très esthétisant et thématise la dimension historique de la théorie de la forme, dimension implicite esquissée dans *L'Âme et les formes*.⁷ Force est de préciser que *La théorie du roman* marque une étape importante dans la critique littéraire. Le livre est une «tentative pour réunir la philosophie de l'histoire de Hegel à la «révolution de l'esprit» de Dostoïevski»⁸ et présente une synthèse de ce qui caractérise essentiellement le roman, tel qu'il s'est développé aux XIX^e et XX^e siècles. Constatant que l'évolution des formes littéraires correspond à des états donnés de la société, suivant que celle-ci constitue un tout achevé, une civilisation close ou qu'elle est problématique, Lukács avance ce qui sépare l'épopée du drame ou de la tragédie. En effet, la «frontière décisive entre l'épopée et le drame, résulte nécessairement de ce que l'objet de toute poésie épique n'est rien d'autre que la vie».⁹ Quant au roman, considéré

6 György Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Éditions Denoël, 1968, 196 p.

7 György Lukács, *L'Âme et la forme*, Paris, Gallimard, 1974, 353 p.

8 Lukács, *Textes*, p. 22.

9 Lukács, *La théorie du roman*, p. 39.

comme «l'épopée d'un monde sans dieux»¹⁰, il est «la forme de la virilité mûrie par opposition à l'infantilité normative de l'épopée».¹¹ Lukács fait remarquer aussi que contrairement à l'épopée qui met en scène des héros collectifs et où la séparation entre l'individu et le monde est surmontable, le roman représente des «héros problématiques», fortement individualisés qui «sont toujours en quête»¹² de vérité dans un univers fragmenté avec lequel la rupture est radicale. À cet effet, Lucien Goldmann souligne :

Le héros démoniaque du roman est un fou ou un criminel, en tout cas, comme nous l'avons dit, un personnage problématique dont la recherche dégradée, et par là même inauthentique, de valeurs authentiques dans un monde de conformisme ou de convention, constitue le contenu de ce nouveau genre littéraire que les écrivains ont créé dans la société individualiste et qu'on appelle «roman».¹³

Partant de la relation entre le héros et le monde, Lukács esquisse dans la deuxième partie de son livre une typologie des formes romanesques. Il distingue trois types schématiques du roman occidental. Le roman de l'idéalisme abstrait, illustré par *Don Quichotte*, *Le Rouge et le Noir*, est caractérisé par l'activité du héros et par sa conscience trop large par rapport à «la supériorité du monde extérieur auquel il se heurte»¹⁴; le roman psychologique dont le héros a une conscience trop large pour se satisfaire du monde de la convention, prenant exemple dans *L'Education sentimentale* de Flaubert, est tourné vers l'analyse de la vie intérieure; enfin, le roman éducatif ou roman d'apprentissage, considéré comme une tentative de synthèse entre

10 Ibid., p. 84.

11 Ibid., p. 66.

12 Ibid., p. 54.

13 Lucien Goldmann, «Introduction aux problèmes d'une sociologie du roman», dans Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, 1964, p. 17.

14 Lukács, La théorie du roman, p. 92.

les deux précédents. À ce niveau, le thème majeur dans *Wilhelm Meister* de Goethe «est la réconciliation de l'homme problématique - dirigé par un idéal qui «est pour lui expérience vécue» - avec la réalité concrète et sociale». ¹⁵

Par la suite, appelant à l'avènement d'une littérature engagée pour répondre aux besoins du mouvement révolutionnaire et s'appuyant de plus près sur la réalité historique et sur l'évolution du genre romanesque, Lukács développe les concepts de «totalité», de «réification» et de «Grand réalisme». La perspective de la totalité qu'il expose dans *Histoire et conscience de classes*¹⁶ s'oppose au fragment, au discontinu, à l'effet de distanciation tel que théorisé et mis en pratique par Berthold Brecht. «La catégorie de la totalité, précise-t-il, la domination, la détermination et dans tous les domaines, du tout sur les parties. constitue l'essence de la méthode que Marx a empruntée à Hegel et qu'il a transformée de manière originale pour en faire le fondement d'une science entièrement nouvelle». ¹⁷ En face de la «considération de tous les phénomènes partiels comme des moments du tout, du processus dialectique»¹⁸ qui s'applique au capitalisme, où l'unité entre l'idéologie et l'économie forme un tout dans la réalité, Lukács préconise que les oeuvres littéraires doivent tenir compte des bouleversements révolutionnaires de la société et fournir une cohérence du réel, saisi dans tous ses aspects, fussent-ils conflictuels. Aussi, conscient que dans le monde bourgeois et capitaliste, l'isolement et l'atomisation aliènent non seulement l'individualité des hommes, mais encore celle des choses, avance-t-il sa théorie de réification, «c'est-à dire ce qui transforme les êtres et les choses en res, ontologiquement, humainement et

15 ibid., p. 131.

16 Georg Lukács, Histoire et conscience de classes, Paris, Éditions de Minuit, 1960, 381 p.

17 ibid., p. 47.

18 ibid., p. 48.

pratiquement vides de toute essence, de tout sens vivifiant». ¹⁹ La caractéristique de ce concept relève de l'apparence des choses et du dévoilement des rapports humains, rapports qui président à la production de toute marchandise et de tout échange. Dans ce contexte, le «Grand réalisme» se présente comme cette position esthétique qui articule correctement l'unité dialectique entre le phénomène et l'essence. Partant de ces données, Lukács considère comme véritable écrivain réaliste, celui qui ne se contente pas de reproduire l'immédiateté des phénomènes, mais qui rend compte de la totalité objective du réel, y compris des rapports sociaux.

Dans «*Problèmes du réalisme*» par exemple, Lukács recourt à deux célèbres romans, *Nana* de Zola et *Anna Karénine* de Tolstoï pour comparer la description de la course de chevaux. Celle de Zola est décrite «avec précision, d'une façon imagée, physiquement vivante». ²⁰ Cependant les événements de la course dans *Nana* ne sont reliés à l'action que de manière ténue; ils peuvent être facilement appréciés en dehors de la trame du roman. Au contraire dans *Anna Karénine*, la description révèle «le noeud d'un grand drame» ²¹ de même que toutes les destinées des personnages. Chez Tolstoï, les événements ne peuvent s'imaginer qu'à l'intérieur de l'action du roman constituant ainsi le sujet proprement dit. ²² Il convient de souligner que, pour appuyer ses thèses et pour montrer la fonction sociale de la littérature, Lukács recourt à Balzac car cet auteur crée au sein de la production littéraire en France «un nouveau type de roman qui devient d'une importance capitale pour toute l'évolution du XIX^e

19 Kostas Axelos, «Préface», dans Histoire et conscience de classes, p. 7.

20 Lukács, «Raconter ou décrire?», dans Textes, p. 172.

21 Ibid., p. 173.

22 Ce qui fait dire à Lukács que : «Tolstoï ne décrit pas «une chose», il raconte des destinées humaines. C'est pourquoi le déroulement romanesque est raconté deux fois sur un mode authentiquement épique et non décrit au moyen d'images», Ibid.

siècle». ²³ En effet, Lukács trouve chez Balzac, «bien que politiquement royaliste et légitimiste» ²⁴, des visions pénétrantes du développement du capitalisme moderne et de ses conséquences sociales. Dans cette perspective, il considère *Les Illusions perdues* comme «l'épopée tragique-comique de la capitalisation de l'esprit». ²⁵ Le contenu de cette oeuvre qui décrit la fin des idéaux héroïques de la bourgeoisie en France annonce en même temps le début du grand essor du capitalisme français. En fait, plusieurs romans traitent du thème de la désillusion, l'histoire «de la déchéance inévitable, de la dissolution dans le néant de ces énergies éveillées par la Révolution et la période napoléonienne (et s'élèvent) contre le prosaïsme misérable de la Restauration et de la Monarchie de Juillet». ²⁶ Mais alors que la plupart des écrivains se limitent à décrire la situation tragique de cette génération, Balzac va plus loin. Non seulement, il montre que la décomposition des idéaux bourgeois résulte sur le plan idéologique, de l'évolution politique, économique et sociale de la France, mais il entrevoit clairement l'émergence et la domination du grand capitalisme.

Bien qu'on ait reproché à l'oeuvre de Lukács une esthétique marxiste mal surmontée de même qu'un langage abstrait, il n'en demeure pas moins qu'elle a élargi le champ de la critique moderne par sa diversité et qu'elle a contribué à l'évolution de la sociologie littéraire. Sa théorie du reflet social a incontestablement exercé une influence considérable dans les nouveaux débats sur le rôle et sur l'engagement militant du fait littéraire. En fait, en puisant ses thèmes, ses procédés narratifs et stylistiques dans la société et

²³ Geörgy Lukács, *Balzac et le réalisme français*, Paris, Maspero, 1967, p. 48.

²⁴ *Ibid.*, p. 49.

²⁵ *Ibid.*, p. 50.

²⁶ *Ibid.*, p. 49.

l'Histoire, et en cherchant à refléter la réalité sociale objective, la littérature produit une fonction sociale et un effet idéologique certains. De la société à la littérature, de la littérature à la société : telles sont les voies que Lukács a balisées pour la mise en oeuvre d'une approche socio-historique de la littérature.

1.3 Lucien Goldmann

Dans la lignée de Lukács, Lucien Goldmann, penseur marxiste et sociologue, tente de dégager la signification ou la vérité sociologique de la forme romanesque et d'approfondir le lien entre production littéraire et classes sociales. Partant de la société pour atteindre une meilleure compréhension de la littérature, le critique belge considère toute oeuvre comme un support indispensable servant à appuyer des analyses sociales. Il stipule qu'une relation existe entre «la forme romanesque elle-même et la structure du milieu social à l'intérieur duquel elle s'est développée».²⁷ Goldmann persiste à croire que le contenu de la relation significative entre le texte littéraire et les aspects les plus importants du contexte socio-historique se retrouve dans les catégories mentales qui ont façonné la conscience d'un groupe social duquel l'auteur est issu. Il affirme qu'une structure particulièrement complexe comme celle du roman n'a pas été tirée «de la seule invention individuelle sans aucun fondement dans la vie sociale du groupe».²⁸ La forme romanesque lui paraît être en effet «la transposition sur le plan littéraire de la vie quotidienne dans la société individualiste née de la production pour le marché».²⁹ En d'autres

27 Lucien Goldmann, Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, 1964, p. 23.

28 Ibid., p. 24.

29 Ibid.

termes, il y a homologie rigoureuse entre la forme littéraire du roman et la relation quotidienne qu'ont les individus avec les biens en général et, par extension, avec les autres hommes.

«Les véritables sujets de la création culturelle, soutient Goldman, sont les groupes sociaux et non pas les individus isolés».³⁰ Cette idée centrale dans sa pensée dont le sens exact est souvent déformé par certains critiques mal informés ou malveillants, exige une clarification plus significative. À cet égard, Goldman précise qu'il n'y a pas d'oeuvres sans auteur et que, s'il ne fait pas partie du groupe social par sa naissance ou par son appartenance sociale, le créateur individuel en fait partie par la signification objective de son oeuvre.

Le caractère social de l'oeuvre réside surtout en ce qu'un individu ne saurait jamais établir par lui-même une structure mentale cohérente correspondant à ce qu'on appelle une "vision du monde". Une telle structure ne saurait être élaborée que par un groupe, l'individu pouvant seulement la pousser à un degré de cohérence très élevée et la transposer sur le plan de la création imaginaire, de la pensée conceptuelle, etc.³¹

Dans cette perspective, la «vision du monde» apparaît déterminante dans la structure des textes littéraires. Ce concept désigne «cet ensemble d'aspirations, de sentiments et d'idées qui réunit les membres d'un groupe (le plus souvent, d'une classe sociale) et les oppose aux autres groupes».³² C'est lui qui permet de relier la forme esthétique et la forme sociale, d'expliquer le lien de cohérence qui les unit et de saisir la compréhension interne de l'oeuvre. Goldman s'attache notamment à démontrer que «toute grande oeuvre littéraire ou artistique, est l'expression d'une vision du monde. Celle-ci est un

30 ibid., p. 11.

31 ibid., p. 28.

32 ibid., p. 26

phénomène de conscience collective qui atteint son maximum de clarté conceptuelle ou sensible dans la conscience du penseur ou du poète». ³³ Ainsi, dans son ouvrage *Le dieu caché*, il applique sa démarche en montrant que les manifestations d'une «vision tragique» du monde qui imprègne les tragédies de Racine et les *Pensées* de Pascal s'expliquent par cette relation spécifiquement établie entre le jansénisme et les conditions économiques et sociales de la noblesse de robe sous Louis XIV.

Dans le processus d'analyse goldmannienne, la dimension économique et la valeur d'échange ainsi que les modifications qu'elles introduisent dans la création littéraire revêtent une importance capitale. Alors que dans ses travaux Lukács affirme que le roman est une transposition imaginaire des «structures conscientes» de tel ou tel groupe particulier, Goldmann propose, au contraire, que le roman exprime plutôt «une recherche de valeurs qu'aucun groupe social ne défend effectivement et que la vie économique tend à rendre implicites chez tous les membres de la société». ³⁴ Accentuant son idée en termes de «structuralisme génétique», il se demande comment se concrétise la liaison entre les transformations des structures économiques et les manifestations littéraires dans une société où cet état de fait a lieu «en dehors de la conscience collective». ³⁵ Son argumentation s'articule autour de quatre facteurs. Le premier est la naissance, dans la pensée des membres de la société bourgeoise, de la catégorie de la médiation. D'après Goldmann, il existe une tendance implicite à remplacer cette pensée par une fausse conscience totale dans laquelle «la valeur médiatrice deviendra valeur absolue

33 Lucien Goldmann, Le Dieu caché. Essai sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et le théâtre de Racine, Paris, Gallimard, 1955, p. 28.

34 Goldmann, Pour une sociologie du roman, p. 29.

35 Ibid., p. 30.

et où la valeur médiatisée disparaîtra entièrement».³⁶ Cette démarche installe dans la société la tendance à penser l'accès à toutes les valeurs sous l'angle de la médiation avec la propension à «faire de l'argent et du prestige social des valeurs absolues et non plus de simples médiations assurant l'accès à d'autres valeurs de caractère qualitatif».³⁷ Il note comme second facteur la subsistance dans cette société d'un certain nombre d'individus essentiellement problématiques, dans la mesure où leur pensée et leur comportement restent dominés par des valeurs qualitatives, «sans qu'ils puissent cependant les soustraire entièrement à l'existence de la médiation dégradante dont l'action est générale dans l'ensemble de la structure sociale».³⁸ Parmi ces individus, notons les écrivains, artistes, philosophes, théologiens, etc., dont «la pensée et le comportement sont régis avant tout par la qualité de leur oeuvre sans qu'ils puissent échapper entièrement à l'action du marché et à l'accueil de la société réifiée».³⁹ Le troisième facteur se traduit par le fait qu'aucune oeuvre importante ne peut être l'expression d'une expérience purement individuelle. Goldman attribue l'émergence du genre romanesque à un «mécontentement affectif non conceptualisé» ainsi qu'au développement d'une «aspiration affective à la vie directe des valeurs qualitatives».⁴⁰ Cette aspiration se manifeste soit dans l'ensemble de la société, soit parmi les couches moyennes, là où sont recrutés la plupart des romanciers. Et enfin, comme quatrième facteur, il explique que, dans les sociétés libérales productrices pour le marché, il se trouve un ensemble de valeurs qui ont une visée universelle et, à l'intérieur de ces sociétés, une validité générale. Les valeurs de l'individualisme libéral sont

36 Ibid., p. 31.

37 Ibid.

38 Ibid.

39 Ibid.

40 Ibid.

directement liées à l'existence même du marché concurrentiel. C'est à partir de ces valeurs que s'est développée la catégorie de la biographie individuelle, devenue l'élément constitutif du roman. Le roman a pris la forme de l'individu problématique, à partir de l'expérience personnelle des individus problématiques, mais aussi à partir de «la contradiction interne entre l'individualisme comme valeur universelle engendrée par la société bourgeoise et les limitations importantes et pénibles que cette société apportait en réalité elle-même aux possibilités de développement des individus».⁴¹

Dans son analyse Goldmann indique que la forme romanesque est, par essence critique et oppositionnelle, «une forme de résistance à la société bourgeoise en train de se développer»⁴², une résistance individuelle «qui n'a pu s'appuyer, à l'intérieur d'un groupe, que sur des processus psychiques affectifs et non conceptualisés».⁴³ Il affirme que la résistance individuelle n'a pas trouvé d'appui en Occident parce que des «résistances conscientes qui auraient pu élaborer des formes littéraires impliquant la possibilité d'un héros positif [...] ne se sont pas suffisamment développées dans les sociétés occidentales».⁴⁴ Le roman à héros problématique s'avère ainsi, contrairement à l'opinion traditionnelle, une forme littéraire liée sans doute à l'histoire et au développement de la bourgeoisie, mais sans incarner l'expression de la conscience réelle ou possible de cette classe. Goldmann constate qu'il n'y a création littéraire et artistique valable que là où il y a «aspiration au dépassement de l'individu et recherche de valeurs qualitatives trans-

41 ibid., p. 32.

42 ibid., p. 34.

43 ibid.

44 ibid.

individuelles»⁴⁵ et que «l'homme ne saurait être authentique que dans la mesure où il se conçoit ou se sent comme partie d'un ensemble en devenir et se situe dans une dimension trans-individuelle historique ou transcendante».⁴⁶

En lui reprochant l'absence de dialectique, dans ses analyses, et le fait de passer quasiment sous silence l'intermédiaire qui existe entre la société et le texte littéraire, à savoir l'écrivain, la critique n'a pas ménagé Goldmann. Elle lui reproche aussi de laisser de côté la question de l'esthétique littéraire et des valeurs qui s'y rattachent. Mais en dépit de ces faiblesses, l'oeuvre de Goldmann comporte des apports indéniables. En fait, signalant que toute création est issue «d'un monde dont la structure est analogue à la structure essentielle de la réalité sociale au sein de laquelle l'oeuvre a été écrite»⁴⁷, ce sociologue de la littérature avance l'idée que les conditions sociales influent sur le processus d'écriture tant sur le plan du contenu que sur celui de la forme. Il reconnaît en effet, l'existence d'une interconnexion étroite entre production littéraire et réalité économique.

Les deux structures, celle d'un important genre romanesque et celle de l'échange, s'avèrent [...] rigoureusement homologues, au point qu'on pourrait parler d'une seule et même structure qui se manifesterait sur deux plans différents.⁴⁸

L'avancée importante des travaux de Goldmann réside dans leur contribution à préciser la différence qui sépare «la sociologie des contenus de la sociologie structuraliste».⁴⁹ Et c'est parce qu'elles mettent en lumière les fonctions

45 Ibid., p. 36.

46 Ibid.

47 Ibid., p. 209.

48 Ibid., p. 26.

49 «La première voit dans l'oeuvre un reflet de la conscience collective, la seconde y voit au contraire un des éléments constitutifs les plus importants de celle-ci, celui qui permet aux membres du groupe

d'intégration et de contestation des productions culturelles dans un monde qui cherche à les réduire à la banalité, voire à l'insignifiance, que ses analyses conservent aujourd'hui toute leur actualité.

1. 4 Pierre Zima

En appliquant dans *Proust ou le désir du mythe*⁵⁰ la méthode du structuralisme génétique à l'interprétation de l'oeuvre proustienne, Pierre Zima vise, avant de rattacher cette production romanesque «à la vision du monde d'un groupe social particulier, à dégager sa structure esthétique, fondement de sa cohérence interne».⁵¹ Il argumente que pour comprendre la genèse d'une oeuvre et de sa structure esthétique, il ne suffit pas de se contenter du texte lui-même, mais il faut considérer les faits qui ont causé son apparition. Ces faits «doivent être recherchés en dehors du monde de l'art : ils appartiennent au domaine social».⁵² S'interrogeant aussi sur le «comment dit le texte?» et sur le double caractère de l'art à la fois autonome et imprégné d'un sens social, il soutient que la structure d'une oeuvre reflète d'une certaine façon la société et l'époque du moment de sa création.

Les deux aspects du signe littéraire, l'aspect autonome et l'aspect communicatif, ne sauraient être séparés, étant donné que l'oeuvre n'est pas seulement "concrétisée" dans le cadre de différents systèmes de valeurs mais qu'elle exprime en même temps, au niveau de l'écriture, des normes et des valeurs sociales.⁵³

de prendre conscience de ce qu'ils pensaient, sentaient et faisaient sans en savoir objectivement la signification», *Ibid.*, p. 219.

50 Pierre V. Zima, *Proust ou le désir du mythe*, Paris, Éditions A.C. Nizet, 1973, 315 p.

51 *Ibid.*, p. 9.

52 *Ibid.*

53 Pierre V. Zima, *Pour une sociologie du texte littéraire*, Paris, 10/18, 1978, p. 50.

Force est de préciser qu'à la différence de Lucien Goldmann qui établit de façon générale un lien entre la période historique ou le mode de production des biens d'une part, et d'autre part, une forme romanesque, Pierre Zima propose une thèse qui se veut par une sociologie du texte polysémique un dépassement de la dichotomie forme\contenu. Distinguant entre le sens social du processus de production et celui de la réception en tant que production (transformation) du texte originel, cette approche «dont l'objet n'est pas signifié derrière le monde fictionnel, mais le caractère social d'une production textuelle polysémique»⁵⁴ contribue grandement à éclairer la genèse d'une oeuvre, de même qu'à jeter de la lumière sur le groupe social concerné. Pour Zima, le texte narratif peut être décrit comme une construction dont la spécificité réside dans sa manière de réagir aux discours sociaux qu'il absorbe et qu'il transforme. C'est dans ce contexte que «les visions du monde et les idéologies jouent, en tant que systèmes de signifiés, un rôle important dans les textes littéraires».⁵⁵

Renouant avec les essais d'Adorno et de Horkheimer, les travaux de Goldmann, la sémiotique de Greimas et ses disciples, les analyses de Roland Barthes⁵⁶, Pierre Zima élabore sa propre démarche théorique en s'orientant davantage dans un domaine particulier de la sociocritique, à savoir la sociologie du texte et du discours. C'est dans ces termes qu'il définit son projet de la sociocritique :

54 Pierre V. Zima, «La vision du monde : trois modèles et une critique», Sociocriticism, N° 1, Juillet 1985, p. 107.

55 Ibid., p. 109.

56 «Évidemment, il serait insensé de vouloir attribuer un commun dénominateur méthodologique à ces recherches disparates; ce qui m'intéresse, précise Zima, c'est leur pensée institutionnelle : leur effort commun pour échapper à la division du travail scientifique imposée dans les institutions traditionnelles, dans les universités. Cet effort leur a permis de jeter un pont entre le littéraire et le social (Adorno, Goldmann) et d'envisager, bien au-delà des recherches purement linguistiques ou littéraires, l'analyse sémiotique de discours juridiques, politiques et scientifiques (Greimas)», dans Pierre V. Zima, «Le sociolecte dans la fiction et dans la théorie», Sociocriticism, Vol. V, 2 (N° 10), 1989, p. 110.

Le point de départ de celle-ci devrait être une théorie critique de la société, qui ne s'oriente pas seulement vers le texte littéraire, mais qui tienne compte de tous les discours qui coexistent et interagissent dans le cadre d'une formation sociale : des discours politiques, juridiques, religieux, scientifiques et littéraires.⁵⁷

Dans la perspective d'une sociocritique qui aspire à devenir une sociologie du texte littéraire et où les concepts de dialogisme et d'intertextualité permettent de corréler la forme romanesque et la société, Zima se montre particulièrement attentif à déceler les marques sociales internes régissant l'univers littéraire dans son évolution constante. Il s'attache aussi à montrer «comment l'absorption intertextuelle de sociolectes et de discours donne naissance à une structure littéraire particulière».⁵⁸ Le sociolecte, qui peut être décrit sur trois plans complémentaires, «étant donné qu'il a une dimension lexicale, une dimension sémantique et une dimension syntaxique ou narrative»⁵⁹, est défini «comme une entité statique : comme répertoire lexical et comme code».⁶⁰ Il faut aussi préciser que «loin d'être limités au domaine de l'énoncé et à ses actants (comme actants de dialogue), les discours et les sociolectes relient le plan de l'énoncé à celui de l'énonciation».⁶¹ Dépassant les limites étroites d'une linguistique phrastique et intégrant les notions pragmatiques de la sémiotique narrative, Zima conçoit le sociolecte en tant que structure narrative comme une «mise en discours» d'un répertoire lexical. Selon lui,

Il faudrait définir le discours comme unité transphrastique dont la structure sémantique (en tant que structure profonde) fait partie d'un code et partant d'un sociolecte et dont le parcours peut être représenté à l'aide d'un modèle actantiel (narratif). Il est donc essentiel de considérer l'évolution syntaxique du discours comme résultant des options sémantiques du sujet

57 ibid.

58 ibid., p. 139.

59 ibid., p. 131.

60 ibid., p. 134.

61 Zima, «Le sociolecte dans la fiction et dans la théorie», p. 113.

d'énonciation : de sa pertinence et de la taxinomie en tant que résultat de cette pertinence.⁶²

Pour concrétiser tout cela, Pierre Zima fait fonctionner ces catégories d'analyse dans son ouvrage *L'ambivalence romanesque*⁶³ où il construit un modèle théorique qui rend compte des structures sémantiques et narratives dans les romans de Proust, Kafka et Musil. Son but est de montrer que «l'ambivalence à la fois sémantique et sociale des caractères, des actions et des énonciations finit par ébranler la causalité narrative».⁶⁴ Ce modèle qu'il reproduit dans *L'indifférence romanesque*⁶⁵ contribue également à mieux comprendre les romans de Sartre, Moravia et Camus dans un contexte socio-linguistique. Zima prolonge sa pensée en précisant que :

La transition de l'ambivalence à l'indifférence est graduelle comme tout processus historique. Mais dans les textes où l'indifférence socio-sémantique s'affirme comme problème central [...], la position du sujet et le problème de la subjectivité changent radicalement : à la désintégration du sujet, à la crise des choses.⁶⁶

Dans son analyse de *L'Etranger* d'Albert Camus, Zima indique à quel point toute la structure narrative de ce roman s'explique par rapport à deux discours incompatibles : «le discours de l'indifférence, qui est celui du narrateur (de Mersault) et de quelques autres actants, et le discours de l'idéologie prononcé par le tribunal, par la justice».⁶⁷ La lecture qu'il propose soulève d'emblée des questions liées à l'idéologie. Dès lors, ce concept peut être formulé en termes discursifs ou de sociosémiotique, soit «comme manifestation discursive (lexicale, sémantique et syntaxique «narrative») d'intérêts sociaux

62 Zima, *Manuel de Sociocritique*, p. 134.

63 Pierre V. Zima, *L'ambivalence romanesque Proust, Kafka, Musil*, Paris, Le Sycomore, 1980, 401 p.

64 Zima, *Manuel de Sociocritique*, p. 142.

65 Pierre V. Zima, *L'indifférence romanesque Sartre, Moravia, Camus*, Montpellier, C.E.R.S., 1988, 232 p.

66 *Ibid.*, p. 219.

67 Zima, «Le sociolecte dans la fiction et dans la théorie», p. 113.

particuliers». ⁶⁸ En d'autres termes, une idéologie peut être décrite comme un discours sur le monde, un récit, comportant des oppositions lexicales, sémantiques et syntaxiques qui déterminent les relations entre les actants. Zima distingue aussi le discours idéologique du discours théorique ou critique. Cette distinction, fondamentale dans les mécanismes discursifs de l'idéologie, a trait «à l'attitude que le sujet d'énonciation adopte envers ses propres activités sémantiques et syntaxiques (narratives)». ⁶⁹ Deux positions se manifestent à ce propos; soit la tendance du sujet à considérer naturel le discours idéologique, à prétendre qu'il coïncide avec le monde; soit l'attitude critique qui tend à relativiser son discours, à réfléchir sur son activité linguistique et à reconnaître sa propre particularité et sa propre contingence. L'aspect important de cette attitude réflexive et autocritique, c'est qu'elle le prédispose à s'ouvrir à d'autres sociolectes et discours.

Il est à noter que, dans la perspective sociocritique de Zima, l'analyse textuelle doit rendre compte du texte littéraire dans un contexte dialogique. Celle-ci est conçue comme un ensemble de langages sociaux, de discours oraux et écrits, de textes fictionnels et scientifiques, etc. qui déterminent une situation sociolinguistique. Et pour décrire cette situation et permettre à l'analyse d'être concrète, Zima avance deux opérations importantes. D'abord, replacer le texte dans la situation sociolinguistique qui l'a vu naître, puis dégager l'idéologie que le roman absorbe et transforme sous la forme d'un discours pour en faire la critique. À ce niveau, «L'idéologie [...] doit être conçue comme un discours issu d'un sociolecte particulier». ⁷⁰ Bien sûr, ces opérations n'exigent pas une

68 Zima, Manuel de Sociocritique, p. 136.

69 Ibid.

70 Ibid., p. 147.

complète description de la sociolinguistique d'une époque, mais doivent «rendre compte de la situation sociale du langage, telle qu'elle a été vécue par l'auteur en question et par les écrivains qu'il connaissait, critiquait ou appuyait». ⁷¹

Graham Falconer fait remarquer dans l'Avant-Propos du livre *Lecture sociocritique du texte romanesque*, que jusque-là on avait oscillé «entre la description exhaustive et minutieuse de l'arbre-texte d'une part, et l'explication génétique de la forêt-oeuvre». ⁷² Commentant une sociologie des textes ou «sociocritique», il ajoute que cette dernière «réunirait dans la mesure du possible les avantages des deux autres». ⁷³ Bien que le défrichage de la forêt-oeuvre ne soit pas suffisant pour comprendre la socialité d'un texte, il n'en demeure pas moins qu'un tel exercice était et demeure nécessaire. Le courant Lukács-Goldmann-Zima est certes représentatif de ceux qui ont le mieux développé cet aspect littéraire.

1.5 Edmond Cros

Au parcours solitaire de Zima s'oppose le travail collectif d'Edmond Cros et de son équipe de Montpellier⁷⁴ ainsi que celui de Pittsburgh.⁷⁵ Appliquant une démarche tendancieuse sur un grand nombre de romans hispano-américains, Edmond Cros cherche à élaborer une méthodologie ayant pour but l'éventuelle

71 Ibid., p. 143.

72 Graham Falconer, «Avant-propos» dans Graham Falconer et Henri Mitterand, La lecture sociocritique du texte romanesque, Toronto, S. Stevens, Hakkert & Co., 1975.

73 Ibid.

74 Le Centre d'études et de recherches sociocritiques de l'Université Paul Valéry publie deux revues : Imprévu, N° 1, 1978 et Co-texte, N° 1, 1980.

75 L'Institut International de Sociocritique à Pittsburgh publie Sociocriticism, N° 1, 1985.

mise au point d'une théorie proche de la linguistique. Cette dernière se traduit par une considération des structures de la société, et, par voie de conséquence, leur évolution (ou leurs bouleversements) comme créatrices de sens. Pour Cros, l'analyse sociocritique de la production littéraire se propose comme objectifs :

- a) d'une part, d'analyser la structure profonde des textes par rapport aux structures de société (socio-économiques, socio-politiques, socio-culturelles, structures mentales) qui la déterminent,
- b) d'autre part, d'opérer une sorte de saisie simultanée de l'histoire et de la sémantique, de l'histoire à travers la sémantique et de la sémantique à travers l'histoire, en posant pour hypothèse principale que les transformations de l'une ne font que reproduire les bouleversements de l'autre.⁷⁶

Le travail de l'équipe de Pittsburgh, revêt quant à lui des propriétés significatives d'une approche sociologique objective et minutieuse. La critique américaine baptise souvent «socio-criticism»⁷⁷ l'ensemble des sociologies de la littérature, qu'elles se centrent sur l'auteur, le texte ou le lecteur, ou bien qu'elles relèvent, au plus vague, de l'imaginaire social.

Partant du principe que toute collectivité inscrit dans son discours les indices de son insertion spatiale, sociale et historique et génère en conséquence des microsémiotiques⁷⁸ spécifiques, Edmond Cros s'efforce de décrire dans *Théorie*

⁷⁶ Edmond Cros, Propositions pour une Sociocritique, Études sociocritiques, Montpellier, éd. du C.E.R.S., 1982, p. 9.

⁷⁷ C'est en ces termes qu'Edmond Cros présente les objectifs de Sociocriticism : «Faire le point de la critique sociocritique, en présenter l'état actuel depuis la décennie des années 60 marquée par les travaux de Lucien Goldmann (1959-1970), recentrer et resserrer le débat autour de quelques visées majeures qui caractérisent la Sociocritique par rapport et par opposition à la Sociologie de la Littérature», dans «Introduction. Visées et perspectives de la sociocritique», Sociocriticism, N° 1, juillet 1985, p. 7.

⁷⁸ À ce sujet, Edmond Cros écrit que chacune des microsémiotiques relève d'un sujet transindividuel ou collectif que l'on appelle discours. «Ceux-ci inscrivent dans les «macrosémiotiques» des situations conflictuelles dans la mesure où ils informent des référents différents et sont susceptibles de donner d'une même «réalité» des visions contradictoires», dans «Sociologie de la littérature», Marc

*et pratique sociocritiques*⁷⁹, les niveaux de repère de ces indices. Il apparaît que les traces les plus évidentes se trouvent dans les axes paradigmatiques, les expressions toutes faites, les syntagmes figés, les lexies. Il ne s'agit pas cependant pour Edmond Cros de relier directement et systématiquement ces traces discursives à ce qui serait une instance génétique du texte. Dans ses différentes analyses, il se contente d'en constituer les indices qui lui permettent de parler de trajets de sens ou de tracés idéologiques. Il admet également que ces tracés discursifs peuvent être repérés dans des lieux idéologiques ou dans des énonciations qui entrent en contradiction avec leur point d'origine. Ces tracés sont considérés, «en fonction de l'ensemble des corrélations qu'établit l'écriture, comme renvoyant, au même titre que les microsémiotiques qui leur seraient opposables, à la complexité de la formation sociale impliquée, ceci par le biais des formations idéologiques».⁸⁰ À cet intérêt s'ajoute la façon dont ces traces se délexicalisent parfois pour se relexicaliser sous de nouvelles formes à l'intérieur du texte. En effet, la façon dont celles-ci se lexicalisent paraît en effet «transcrire de façon beaucoup plus immédiatement perceptible des systèmes de valeurs sociales et les altérations qui les modifient, les modes de vie et d'insertion socio-économique des milieux qui les produisent, ainsi que les évolutions des structures mentales».⁸¹ La particularité que peut offrir l'étude de ces variables pour la sociocritique procède du fait que par le biais de ces dernières les différents milieux sociaux adaptent un schéma linguistique en fonction des modes d'insertions sociales qui leur sont particulières et lui donnent par là le statut de discours.

Angenot, Jean Bessière, Douwe Fakkema, Eva Kushner (s. la dir. de), Théorie Littéraire Problème et perspectives, Paris, PUF, 1989, p. 141.

79 Edmond Cros, Théorie et pratique sociocritiques, Études sociocritiques, Montpellier, éd. du C.E.R.S., 1986, 374 p.

80 Ibid., p. 18.

81 Ibid., p. 15.

La démarche sociocritique d'Edmond Cros s'oriente vers la mise en évidence de traces sémiotiques concrètes, vectrices de l'idéologique où s'objectivent des rapports au monde qui ne sont ni saisissables ni perceptibles au niveau de l'immédiateté du vécu et qui inscrivent dans le texte l'ensemble d'une formation sociale. Sa méthodologie constitue une voie pour l'étude du texte et sa relation avec la société dans laquelle il apparaît. Elle vise à dépister les structures de base, à débusquer l'investissement idéologique du texte pour dégager ses connexions avec diverses pratiques sociales et discursives afin d'en baliser, du dedans, une lecture forcément venue du dehors. Dépassant la tradition qui considère la sociocritique comme un «moment» d'une théorie sociogénétique et, par conséquent, inséparable du système global qui la fonde, Edmond Cros schématise sa propre définition de cette approche.

[...] La Sociocritique n'est pas l'héritière de la Sociologie de la Littérature. S'il fallait lui donner des origines nous devrions nous tourner plutôt, d'une part, vers la critique formelle dont elle reprend et avalise les notions de *texte* et *d'écriture* pour en faire, à l'encontre du néopositivisme, des objets premiers de son étude, critique formelle dont elle se distingue cependant, radicalement, dans la mesure où elle prétend que la signification sociale et historique d'un texte est codée dans sa forme, considérée elle-même comme produit d'une structure. De l'autre, vers le matérialisme historique sur lequel elle fonde sa stratégie argumentative, sa visée, ses catégories conceptuelles et en fonction duquel elle se propose d'étudier le processus de transformation sémantique qui préside à la transcription dans l'objet culturel des structures de sociétés, et, donc, en dernière instance, des rapports de reproduction, ce qui suppose que soient reconstituées l'ensemble des médiations qui déconstruisent, déplacent, réorganisent et re-sémantisent les différentes représentations du vécu individuel et collectif.⁸²

Edmond Cros suppose qu'il existe dans chaque texte une combinaison

82 Cros, «Introduction. Visées et perspectives de la sociocritique», p. 8.

d'éléments génétiques qui est responsable de l'ensemble de la production du sens. Le constat de ce système spécifique qui rend le texte autonome par rapport à la réalité référentielle lui permet «d'affirmer que tout tracé idéologique qui s'investit dans une structure textuelle semble se déconnecter de l'ensemble idéologique pour entrer dans une nouvelle combinaison où il transfère sa propre capacité à produire du sens».⁸³ Et pour consolider les bases de son processus d'analyse, il se garde de confondre la cohérence d'une vision du monde hypothétique avec celle, également supposée d'ailleurs, du texte. À propos de cette dernière, il souscrit à l'affirmation du *dieu caché* selon laquelle «le sens d'un élément dépend de l'ensemble cohérent de l'oeuvre entière»⁸⁴, mais il estime que c'est bien la façon dont s'organise et se structure le texte qui «sémantise l'ensemble de l'oeuvre».⁸⁵ Il ajoute aussi, en dehors de Goldmann, que le sujet transindividuel investit les consciences individuelles de chacune des personnes qui y participent par le biais de microsémiotiques spécifiques; or «ces microsémiotiques transcrivent en signes l'ensemble des aspirations, des frustrations et des problèmes vitaux de chacun des groupes impliqués; elles donnent en quelque sorte une lecture des modalités d'immersion dans l'histoire de chacun d'entre eux».⁸⁶

Poursuivant sa réflexion sur l'intégration des singularités culturelles, sociales et idéologiques dans les productions romanesques, Edmond Cros situe *De l'engendrement des formes*⁸⁷ dans le prolongement de ses travaux antérieurs

83 Cros, *Théorie et pratique sociocritiques*, p. 14-15.

84 Goldmann, *Le Dieu caché*, p. 22.

85 Cros, *Théorie et pratique sociocritiques*, p. 14.

86 *Ibid.*, p. 84.

87 Edmond Cros, *De l'engendrement des formes*, Études sociocritiques, Montpellier, éd. du C.E.R.S., 1990, 236 p.

sur la génétique textuelle. Dans ce livre, il s'intéresse à l'analyse de ces pratiques qui s'investissent dans les textes en produisant des discours. Constituant un tissu de références idéologiques et des normes, elles s'inscrivent au sein des pratiques rituelles diversifiées et participent à la structuration de la pratique sociale à la pratique textuelle. À cet effet, il précise :

Lorsqu'on remonte de représentation en représentation, en amont du texte, on débouche toujours sur des pratiques sociales, discursives ou non discursives. Ce sont toujours des pratiques sociales qui, présentes dès l'origine du texte, impulsent ou canalisent le dynamisme de la production de sens. L'écriture s'installe en elles et s'instituent à travers elles.⁸⁸

Edmond Cros désigne ces phénomènes de structuration par les termes d'articulateurs sémiotiques lorsqu'il s'agit de pratiques sociales ou discursives qui se donnent à voir dans le Pré-texte ou le Hors-texte, et d'articulateurs discursifs lorsqu'il s'agit du texte. Il qualifie d'idéosème le rapport entre articulateur sémiotique et articulateur discursif. Et c'est en développant des interactions les uns sur les autres que «ces idéosèmes transforment, déplacent, restructurent la matière langagière et culturelle, la convoquent par le biais d'affinités ou de contiguïtés de structurations, programment le devenir d'un texte et sa production de sens».⁸⁹

Tout en situant au départ sa propre réflexion critique dans le sillage du structuralisme génétique, Edmond Cros s'en est progressivement écarté en privilégiant d'autres éléments de la textualité, en proposant en d'autres termes les problèmes qui touchent aux pratiques discursives, en cernant davantage ses analyses sur la «littérarité» des oeuvres de fiction, en essayant enfin de

⁸⁸ Ibid., p. 4.

⁸⁹ Ibid., p. 7.

privilégier le travail de l'écriture. C'est en articulant pratique sociale et pratique discursive ou pratique d'écriture qu'il avance, par voies multiples, son approche sociocritique. Cette approche qui n'est cependant pas réductible à de simples études sémiologiques de l'idéologique «ne se pense pas comme une Théorie acquise et définitivement élaborée mais bien plutôt comme une discipline en perpétuelle gestation, sensible à toutes les remises en question qui se profilent à son horizon».⁹⁰

1.6 Claude Duchet

Incontestablement, depuis plusieurs années les interventions plus larges de Claude Duchet ont contribué à repréciser les positions et les propositions de la sociocritique et à expliciter ses tours et ses détours constamment confrontés à des situations nouvelles. Au nom de la sociocritique, Claude Duchet interroge la pluralité des voix qui traversent un texte et l'imaginaire social qui peut s'y construire. Pour lui, «l'accent n'est pas mis sur l'auteur, mais sur le sujet de l'écriture», ce dernier résultant des «clivages sociaux et idéologiques, travaillés dans et par l'imaginaire, qui le font exister aussi comme tel».⁹¹ En 1979, il forge très clairement ses instruments d'analyse :

Au sens restreint, rappelons-le, la sociocritique vise d'abord le *texte*. Elle est même lecture immanente en ce sens qu'elle reprend à son compte cette notion de texte élaborée par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire. Mais la finalité est différente, puisque l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte des formalistes sa teneur sociale. L'enjeu c'est ce qui est en *oeuvre* dans le texte, soit un rapport au monde. La visée, de montrer que toute création artistique est aussi pratique sociale, et partant, production idéologique, en cela précisément qu'elle est processus

90 Cros, «Introduction. Visées et perspectives de la sociocritique», p. 11.

91 Claude Duchet, «Position et Perspectives», dans Sociocritique, Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, p. 6.

esthétique, et non *d'abord* parce qu'elle véhicule tel ou tel énoncé préformé, parlé ailleurs par d'autres pratiques; parce qu'elle représente ou reflète telle ou telle "réalité".⁹²

Dans leur ensemble, les travaux de Duchet se sont portés, comme le souligne Ruth Amossy, sur «les structures internes, les contraintes génériques, les réseaux thématiques, les diverses figures et métaphores par le maniement desquels le texte littéraire parle de la société de son temps».⁹³ Plutôt qu'une pure construction formelle, la sociocritique fait découvrir la socialité de l'oeuvre. Socialité du texte en ce sens que le social ne se reflète pas tout simplement dans le texte, mais s'y produit activement. Cette inscription du social dans le texte prend des formes diverses, contradictoires, ambivalentes et c'est sur ce point que Duchet élargit les débats pour apporter des propositions théoriques et méthodologiques sur la façon dont le social vient au texte.

En prenant pour objet d'étude «le statut du social dans le texte, et non le statut social du texte»⁹⁴, il s'intéresse aux démarches de la production littéraire et incite à concevoir les processus de lecture ou de lisibilité comme éléments de compréhension qui permettent de repérer dans les oeuvres l'inscription de ces conditions, indissociables de la mise en texte. Sa visée est de déchiffrer les marques socio-historiques ancrées dans le texte et qui ont présidé à sa production et à ses lectures. Il tend aussi à dévoiler notamment tout ce qui se tisse, dans les textes littéraires, au-delà des intentions avouées et des choix conscients. C'est dans cette perspective qu'il souligne :

92 Ibid., p. 3-4.

93 Ruth Amossy, «Sociocritique et Argumentation : l'exemple du discours sur le déracinement culturel dans la Nouvelle droite», dans La Politique du texte - Enjeux sociocritiques, Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 29.

94 Claude Duchet, «Le projet sociocritique : problèmes et perspectives», dans Graham Falconer et Henri Mitterand, La lecture sociocritique du texte romanesque, Toronto, S. Stevens, Hakkert & Co., 1975.

Effectuer une lecture sociocritique revient, en quelque sorte, à ouvrir l'oeuvre du dedans, à reconnaître ou à produire un espace conflictuel où le projet créateur se heurte à des résistances, à l'épaisseur d'un déjà là, aux contraintes d'un déjà fait, aux codes et modèles socio-culturels, aux exigences de la demande sociale, aux dispositifs institutionnels.⁹⁵

À l'encontre de Goldmann qui voit dans son analyse sociologique de la forme romanesque un moyen d'étudier - à l'extérieur de son objet propre - «les structures psychiques de certains groupes sociaux et notamment des couches moyennes»⁹⁶, Duchet choisit de limiter son analyse aux confins du texte. Selon lui, le texte littéraire reproduit des discours sociaux et les transforme en leur permettant de circuler à l'intérieur du texte. Et pour lire la socialité des textes, cela suppose la prise en considération de tout un ensemble de variables qui a pour fonction l'interrogation interne de l'objet-texte.

[...] les trajets de la signifiante, les variations paradigmatiques, les réseaux associatifs, les oppositions de fonctions, les champs de dispersion sémique, le jeu des codes, la modulation des thèmes et leur actualisation en motifs ou leur disposition en figures, l'articulation du récit et du discours, les tensions du signifié, les contradictions entre les niveaux du texte, entre le désigné et le signe, entre les idéologies (préexistante et produite), les distorsions ⁹⁷ provoquées par l'intrusion d'éléments allogènes[...].

La démarche sociocritique de Claude Duchet insiste sur la considération du texte en tenant compte de sa globalité. Pour accomplir cela, il faut bien comprendre où commencent et où finissent ses frontières. Duchet pose des balises pour tracer le chemin à suivre dans l'étude des structures internes du

95 Duchet, Positions et Perspectives, p. 4.

96 Goldmann, Pour une sociologie du roman, p. 37.

97 Claude Duchet, «Pour une socio-critique ou variations sur un incipit», Littérature, N° 1, février 1971, p. 10.

texte. Trois catégories ont été avancées et développées par Duchet : *la société du texte, la société de référence et le hors-texte*.⁹⁸ Ces trois catégories, très liées entre elles, forment un système en soi qui permet d'analyser la socialité du texte. En raison de l'importance de cette notion, Duchet présente différents aspects qui constituent l'ensemble de son fonctionnement. Par définition, la socialité du texte est :

ce par quoi le roman s'affirme lui-même comme société, et produit en lui-même ses conditions de lisibilité sociale : modes et rapports de production, différenciation et relations hiérarchiques entre les personnages, institutions et structures du pouvoir, êtres, positions et rapports de classes, normes de conduites, valeurs explicites et implicites, idéologies, cohésion des groupes sociaux, intégration des individus, phénomènes de déviance ou d'anomie, mobilité sociale, niveaux de vie, condition d'habitat, moyens de diffusion, opinion publique,⁹⁹ modes, rituels et coutumes, et bien sûr manières de table... .

Ainsi, la société du texte se limite à l'espace textuel couvert par la diégèse, là où s'incarnent des personnages multiples, où se réalisent les manifestations sociales et où se déroule la trame narrative des romans. Duchet explique que la sociocritique doit interroger les pratiques romanesques en tant que reproductrices des représentations de cet espace social qu'il appelle la «société du roman»¹⁰⁰ ou société du texte. Il n'est pas question de produire un lieu réel objectivé sur un modèle de type «photographique», mais plutôt d'établir une interrelation continue entre le récit et l'espace où il apparaît possible. Ce lieu devient selon Michel Marchildon «un lieu de tension à travers lesquelles apparaissent les grandes structures sociales telles la religion, le pouvoir, l'économie ou le système judiciaire; c'est une société fictive où

98 Sur la saisie de ces notions, le travail académique de Michel Marchildon résume avec pertinence les idées de Claude Duchet. Voir Michel Marchildon, Lecture sociocritique de La Métisse de Jean Feron, Mémoire de Maîtrise-ès-Arts, Faculté des Lettres, Département des Littératures, Université Laval, janvier 1995, p. 9-11.

99 Claude Duchet, «Une écriture de la socialité», Poétique, N° 16, Paris, Le Seuil, 1973, p. 449.

100 Ibid., p. 448.

circulent des personnages [...]. Cette société ne peut exister en dehors du récit». ¹⁰¹

Pour sa part, la société du texte est formée par l'ensemble du social que renferme le texte. Cette socialité évoquée dans le texte crée une société qui s'exprime par des structures, un fonctionnement, une hiérarchie sociale, des valeurs, des idéologies, etc. qui lui appartiennent en propre. Ces caractéristiques permettent ainsi à la société du texte de se distinguer de la société de référence. Pour cette raison, la société du texte est une entité autonome étant donné que «cette socialité peut et doit s'envisager en elle-même, à travers tous les ensembles et réseaux signifiants du roman; portraits, gestes, objets, lieux, vêtements, langages... qui sont tous faits de sociétés, codés par et pour leur mise en texte». ¹⁰² Les marques du texte permettent de cerner le commentaire qui socialise et textualise la donnée. Il en découle un discours social ¹⁰³ qui correspond à celui que tient cette société sur elle-même. Cette prise de position oriente le traitement du sujet, car pour rendre ses images réalistes, l'écrivain doit mettre l'accent sur le contenu social et les stéréotypes déjà associés aux objets, situations, endroits, et métiers qui, porteurs de sens et de signification, enrichissent le texte par des éléments sociaux. Par la mise en jeu des mécanismes de l'écriture et par des caractéristiques de production romanesque, la société du roman renvoie toutefois à une certaine forme de réalité sociale extra-textuelle, celle que Duchet a nommée la société de référence.

101 Marchildon, Lecture sociocritique de La Métisse de Jean Feron, p. 9.

102 Duchet, «Une écriture de la socialité», p. 450.

103 «Le discours social correspondrait plutôt à une extension de champ, puisqu'il est le discours que toute société tient sur elle-même, et donc aussi la société du roman. Il est le on du texte, et sa rumeur, le déjà-dit d'une évidence pré-existante au roman et par lui rendue manifeste», ibid., p. 453.

Cette société de référence sert à désigner la représentation de la réalité sociale qui a façonné l'imaginaire de l'écrivain. Le critère référentiel est son expérience personnelle qui confère à la réalité une signification particulière et catégorise son existence, voire son expression. Les productions imaginaires constituent alors des lieux privilégiés du fait que la société existe et fonctionne de manière totalement différente de sa manifestation dans l'oeuvre littéraire. Il s'agit plutôt du reflet d'une certaine réalité sociale conçue à partir du vécu de l'auteur et formulée selon sa personnalité et sa propre vision du monde. En dehors de ces considérations, il faut reconnaître que le discours romanesque fait entrevoir des idéologies qui fonctionnent dans le texte comme des configurations discursives multiples. Ce qui permet de prendre conscience que la société du texte, par ses codes culturels et par sa dimension sociale et politique, réfère à une société bien spécifique. Cette société représente avant tout un espace de «référence institué par le roman».¹⁰⁴ Chaque roman circonscrit son propre espace de déploiement et s'affirme dépendant d'une réalité socio-historique antérieure et extérieure à lui. À travers la conscience de l'écrivain, il permet de restituer la valeur de l'imaginaire producteur dans l'espace littéraire qui dévoile un mode de connaissance. Aussi témoigne-t-il des ancrages dans l'expérience réelle ou imaginaire que le lecteur a de cette société. En fait, la société référence est en quelque sorte un lieu de rencontres entre le lecteur et le texte.

Le hors-texte, quant à lui, renvoie à une réalité sociale extra-textuelle. Il s'agit de déceler dans l'oeuvre les indications qui remontent à une réalité qui existe hors de la diégèse. Figurent dans le texte des traces de savoir institutionnalisé ou ritualisé, des indications spatio-temporelles, des codes culturels, des faits

¹⁰⁴ Ibid., p. 450.

historiques et sociaux, des lois et des coutumes qui régissent les configurations des formations sociales. Dans ce cas, le lecteur est souvent entraîné plus loin, au-delà du projet initial de l'écrivain et renvoyé par le narrateur hors des cadres de la fiction dans un lieu et un temps délimités. Chaque roman est par là décentré, débordé de son propre espace et «situé en partie hors de lui-même, dans un hors-texte qu'il désigne».¹⁰⁵ Le hors-texte accompagne le récit jusqu'à sa fin; «il détient la clef de ses codes. Il lui permet de s'écrire avec économie puisqu'il représente exactement tout ce qui n'a pas besoin d'être dit, l'interprétant du pseudo-référent».¹⁰⁶ Il devient par là le lieu de l'impensé et du non-dit. Selon Duchet, l'énoncé projette autour de lui une frange signifiante : «sa bordure fait sens dans la mesure où par elle il renvoie à un espace autre, à une durée, préexistant au roman et lui survivant, sans pouvoir être épuisés par l'écriture».¹⁰⁷ Le récit est donc placé dans un cadre socio-historique «autre», riche d'un contenu qui dépasse ce qui devait être imité et conçu. Ce cadre renvoie à des éléments d'appréhension du réel connus du narrataire, ainsi «qu'à un lieu et à un temps qui précèdent celui du roman et qui continueront à exister dans l'avenir. Le roman demeure une entité fixée dans le temps».¹⁰⁸

Pour restituer la façon dont le texte littéraire utilise, prélève (sur), réinscrit les discours sociaux dans le roman, Claude Duchet recourt au sociogramme. Cette notion qui concerne le mélange hétérogène et disparates d'images, de discours perpétuellement répétés et déplacés dans le texte pour converger en même temps vers un point de rencontre appelé «noyau» est définie comme suit: «Ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles, centrées

105 ibid., p. 449.

106 ibid., p. 452.

107 ibid., p. 451.

108 Marchildon, Lecture sociocritique de La Métisse de Jean Feron, p. 11.

autour d'un noyau en interaction les unes avec les autres».¹⁰⁹

Il apparaît dès lors, selon l'optique de Duchet, que la sociocritique privilégie le travail textuel du dedans de l'oeuvre, mais aussi du dedans du langage où elle s'attache à révéler l'envers du discours. Ainsi, cherchant à dévoiler tout ce qui produit un sens nouveau dans le texte, elle interroge l'implicite, l'informulé, le non-dit, l'impensé idéologique au coeur de la démarche réflexive et «formule l'hypothèse de l'inconscient social du texte, à introduire dans une problématique de l'imaginaire».¹¹⁰ La mise en application de ces concepts dans le texte romanesque permet d'observer les différents modes de mises en discours de l'idéologie ainsi que les médiations textuelles de la position de l'écrivain dans le champ institutionnel. Dans ce contexte, certains signaux métatextuels investis à même le paratexte (le titre, la préface, l'exergue, l'incipit) peuvent devenir des lieux spécifiques de l'affleurement de l'idéologie. À partir de certains implicites dans le repérage des processus d'esthétisation, la sociocritique repère des effets idéologiques transparaissant dans les formes langagières employées par les protagonistes du roman, au-delà desquelles se manifeste la position de l'écrivain à l'égard de l'institution littéraire et face à son contexte socio-culturel.

Il convient de souligner que la sociocritique postule l'existence, dans le texte, d'une référence à l'extérieur, à de l'intertextuel ou du non-textuel, ou socio-historique. Et, préoccupée de mettre en valeur ce qui fait la particularité du texte

109 Cette définition est présentée par Claude Duchet lors d'un séminaire de sociocritique (1990-1991). Le terme sociogramme est encore à une phase d'expérimentation et n'a pas de statut théorique parfaitement affirmé. On dispose dans la revue *Discours Social* | *Social Discourse*, Volume 5, N° 1-2, 1993 d'un numéro spécialisé intitulé *le Sociogramme en question* | *Sociocriticism Revisited* réalisé par Régine Robin.

110 Duchet, *Positions et Perspectives*, p. 4.

comme tel et de saisir sa socialité, elle fonctionne en n'excluant pas certains apports parallèles de la sociologie de la littérature, comme l'histoire sociale, l'analyse institutionnelle et toutes ces démarches sociologiques situées en amont et en aval des oeuvres.¹¹¹

1.7 Les travaux de Henri Mitterand

Les rencontres internationales sur la sociocritique tenues dans différents pays¹¹² constituent un prolongement de cette théorie sous diverses formes. Au-delà des différences sur le plan des références théoriques et de la méthodologie, les études réalisées lors de ces manifestations bien spécifiques ont produit, à partir de divers textes romanesques, une nouvelle connaissance, un savoir nouveau pour cette approche lui permettant d'affiner ses prises et de mieux faire reconnaître ses tâches, de la simple recherche à référer les textes littéraires à la réalité empirique dont ils sont issus, jusqu'à l'analyse de la production romanesque dans son contexte socio-historique. Certains chercheurs suivent même le déploiement de l'avant-texte à partir des premières notices d'un auteur, telles qu'elles émergent de l'expérience et de l'observation, jusqu'au texte définitif. La plus évidente caractéristique de cet effort est certainement la critique génétique d'Henri Mitterand.

Il convient de préciser que les travaux de Mitterand ne se limitent pas uniquement et exclusivement à cet aspect de la critique littéraire. Dans

111 À propos de ces démarches sociologiques, Duchet précise : «Sociologie des écrivains et des faits littéraires, sociologie culturelle ou sociologie de la connaissance, sociologie de la lecture ou de la réception, mais aussi cette sociologie des médiations qui défait peu à peu ses objets en analysant les appareils et les procédures de légitimation», *ibid.*

112 Différentes rencontres internationales se sont tenues sur la sociocritique, entre autres à Toronto (novembre 1972), à Paris Vincennes (1977), à Ottawa (1979), à l'Université Libre de Bruxelles (juin 1980).

plusieurs analyses, l'auteur se montre sensible à certains effets de textes révélateurs de la signification et de la portée sociale, historique et idéologique de l'oeuvre étudiée. Ainsi, dans son étude intitulée «*Le discours préfaciel*»¹¹³, la démarche théorique qu'il avance permet d'élargir l'approche sociocritique dans la mesure où elle fait intervenir l'étude «des contraintes linguistiques auxquelles obéit l'élaboration d'un sens idéologique, visée, parmi d'autres, de la sociocritique».¹¹⁴ La tâche de repérer les caractéristiques linguistiques spécifiques semble être utile pour la saisie des préfaces, et «pour mieux discerner les conditions d'une étude idéologique des romans».¹¹⁵ À partir de ces éléments, la préface de roman est considérée comme un document sur la théorie du genre romanesque et aussi un genre de discours : le discours préfaciel. Saisissant la littérature comme «la conséquence nécessaire d'un achevé et le modèle obligé d'un a-venir»¹¹⁶, la particularité de la préface dans le texte, c'est de «dégager à la fois un modèle de production du genre dont elle parle, et également un modèle de sa lecture».¹¹⁷

Conscient du fait que «la sociocritique du roman ne saurait prendre pour seul objet la substance sociale, politique, idéologique, des oeuvres qui paraissent le plus directement mimétiques de la réalité contemporaine»¹¹⁸, Mitterand ne conçoit pas cette approche totalement enfermée à l'intérieur du pur espace de l'oeuvre. Son rôle ne consiste pas à reconstituer le corpus de valeurs,

113 Henri Mitterand, «Le discours préfaciel», dans Graham Falconer et Henri Mitterand, La lecture sociocritique du texte romanesque, Toronto, S. Stevens, Hakkert & Co., 1975, p. 3-13. Cet article est aussi publié sous le titre de «La préface et ses lois : avant-propos romantiques», Le discours du roman, Paris, PUF, 1980, p. 21-46.

114 Mitterand, «Le discours préfaciel», p. 3.

115 Ibid., p. 3.

116 Ibid., p. 5.

117 Ibid., p. 7.

118 Ibid., p. 12.

d'idéologies, de discours sociaux, esthétiques et politiques, d'objets littéraires que la fiction aurait mêlés puis amalgamés. C'est dans ce sens qu'il précise que pour qu'elle soit pertinente, la sociocritique est appelée dans un processus de textualisation et de fonctionnalité «à élaborer, en s'appuyant sur les autres sciences du langage, les bases théoriques et une méthodologie lui permettant de discerner les filtres et les aiguillages où se préforment les significations d'un texte». ¹¹⁹

Bien que la tendance dans les analyses sociocritiques vise la détermination du social et la production d'effets socialement signifiants dans les textes considérés comme littéraires par la doxa, Mitterand insiste sur le fait que pour la sociocritique, il n'y a pas de sujets indignes ou de corpus dévalorisants. Ainsi donc, dans son étude portant sur *Les titres des romans de Guy des Cars*¹²⁰, il élargit la définition de son programme à l'insu de ceux qui la cantonnent aux besoins d'une poétique de la socialité, inséparable d'une lecture de l'idéologique dans sa spécificité textuelle. À cet égard, il précise que :

[...] sa tâche est entre autres de décrire les moyens et les effets de la littérature à grand tirage, qui, plus que tout autre, est nourrie du discours social dominant, et en perpétue la dominance. Sa tâche est aussi, peut-être, d'étudier les modes d'échange entre les textes produits et le texte des récepteurs, je veux dire le soliloque muet qui précède et accompagne toute lecture. Elle est un peu une phénoménologie de l'acte d'acheter et de lire.¹²¹

Dans la mesure où le projet de la sociocritique devient plus large, s'articulant avec les diverses techniques de repérage du discours inscrit dans le matériel narratif, Mitterand propose la prise en considération de nombreux aspects qui

119 *ibid.*, p. 12-13.

120 Henri Mitterand, «Les titres dans les romans de Guy des Cars», *Sociocritique*, Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, p. 89-97.

121 *ibid.*, p. 89.

contribuent à l'extensibilité de l'interprétation et de la compréhension des textes romanesques. Ces éléments qui «forment un discours sur le texte et un discours sur le monde»¹²² sont présentés comme suit :

Il existe donc, autour du texte du roman, des lieux marqués, des balises, qui sollicitent immédiatement le lecteur, l'aident à se repérer, et orientent, presque malgré lui, son activité de décodage.¹²³

Dans cette étude bien spécifique, Mitterand plaide en faveur d'une théorie du roman qui tire sa validité de la nature polyphonique de celui-ci. Les vingt titres de Guy Des Cars dont il se sert pour illustrer son analyse lui permettent de mettre en lumière des effets de l'idéologie sur la constitution du texte littéraire à travers le titre d'abord et le texte qu'il désigne ensuite. Il va de soi, donc, qu'il accorde une valeur considérable à cet élément d'un vaste réseau qui fournit au lecteur des repères pour pénétrer la profondeur du texte. C'est en ces termes qu'il souligne fort bien le caractère essentiel du titre :

Elément d'un ensemble, il fonctionne de manière métonymique, puisqu'en l'occurrence l'énoncé de la partie permet de citer le tout. En rapport fonctionnel, de cristallisation, avec le roman qu'il résume, fragment d'un discours qui glose tout ce discours, co-résonnant (et co-raisonnant) avec les autres fragments du texte subséquent, il offre à l'analyse idéologique un matériau de choix, d'autant plus remarquable que, pour répondre aussi bien que possible à sa fonction, il s'est engendré selon des règles syntaxiques et sémantiques particulièrement rigoureuses. C'est en général un condensé à haute teneur idéologique.¹²⁴

Considérant le roman comme une sorte d'énoncé encyclopédique, un lieu où prennent forme les luttes idéologiques, les processus de textualisation et d'esthétisation, Mitterand propose une lecture sociocritique qui dévoile à

122 ibid.

123 ibid.

124 ibid., p. 90.

l'écriture romanesque sa double fonction de consommatrice et productrice d'idéologie. Selon lui, le roman est le seul discours où plusieurs voix antithétiques, discordantes, peuvent se faire entendre et où plusieurs messages, parfois opposés, sont possibles. «Rien n'est neutre dans le roman, précise-t-il. Tout se rapporte à un logos collectif, tout relève de l'affrontement d'idées qui caractérise le paysage intellectuel d'une époque».¹²⁵ Aussi relève-t-il que le propre du travail de l'écriture, de l'ordre du langage, de la littérature est de permettre au texte romanesque de transcender la trivialité du discours social. Dans ce sens, le roman ne fait pas que reproduire le discours de la société qui s'investit dans le texte, il met en scène une nouvelle compétence :

Le texte du roman ne se limite pas à exprimer un sens déjà là; par le travail de l'écriture, il produit un autre sens, il modifie l'équilibre antérieur du sens, il réfracte et transforme, tout à la fois, le discours social.¹²⁶

La nécessité de reconnaître une lecture sociocritique avec ses implications innovatrices au texte romanesque est mise en forme par Mitterand dans *Le discours du roman*. Une partie de cet ouvrage intitulée «*Sociocritique des personnages*» porte sur le statut de l'historicité dans le texte romanesque; elle cerne le passage du discursif au textuel et précise les écarts entre les projets idéologiques du départ et le travail idéologique du texte. Ce qui caractérise aussi cette partie, c'est la présentation, en vue de donner l'illusion du vraisemblable, de modes d'existence sociale de personnages romanesques, de leurs caractères, leurs attitudes, leur destin et leurs rapports avec eux-mêmes et avec les autres. Une telle analyse du discours romanesque ne s'applique pas qu'aux grandes oeuvres du XIXe siècle. Henri Mitterand

125 Mitterand, Le discours du roman, p. 16.

126 Ibid., p. 7.

propose notamment une lecture d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, roman signé par Marie-Claire Blais en 1965. À ce niveau, il convient de noter que l'étude en elle-même est particulièrement intéressante puisque Mitterand dénonce à son sujet «une superficielle application du modèle goldmanien ou lukácsien». ¹²⁷

Non seulement questionne-t-il cette lecture réductrice et simplificatrice, mais il montre que dans le roman de Marie-Claire Blais, tant le destin à la ville qu'à la terre est tourné à la dérision. Le dispositif des personnages, la destinée de chacun d'eux, l'opposition entre les actes, les liens, tout cela contribue à saccager ironiquement les structures et les valeurs chères au Québec urbain ou rural. Mitterand remarque en effet que les seules structures sociales auxquelles font face les personnages ou dans lesquelles ils se meuvent sont la famille (pouvoir patriarcal) et l'Église (pouvoir religieux). Leurs mutations matérielles, notamment le passage à la ville, n'y changent rien. Et pour cause, analyse Mitterand, l'homme est promis de toute façon au malheur puisque le mal est dans la nature humaine. «Livrés à eux-mêmes dans la liberté de la nuit, les enfants de l'homme deviennent naturellement les insoucians complices du Diable. De là leur familiarité avec le sexe, avec le feu et avec la mort». ¹²⁸

La dernière étude de l'ouvrage «*Pour une sociocritique des totalités (L'année 1875)*» intègre par le repérage de la polyphonie des voix qui traversent en même temps une dimension plus large dans le fonctionnement de cette approche. Mitterand fait appel à l'analyse globale de ce qui se dit, de ce qui s'écrit, dans l'arrière-texte des grands textes. C'est là la caractéristique d'une

127 ibid., p. 119.

128 ibid., p. 117.

véritable sociocritique. Pour lui, seule une sociocritique des totalités, ou du moins des intertextualités «permettrait de saisir les corrélations qui donnent à chaque oeuvre prise à part sa profondeur originale, et qui donnent le paysage intellectuel d'un temps».¹²⁹

À bien des égards, les analyses de Mitterand sont importantes voire pertinentes, non seulement parce qu'elles révèlent l'inscription du discours social dans le roman à travers des processus qui en déplacent l'accent, la tonalité, l'écho et le sens, mais parce qu'elles exaltent le mérite d'une sociocritique qui tente de cerner l'effet spécifique de l'esthétisation et de la textualisation fictionnelle en prônant une démarche bien spécifique. Celle-ci consiste à étudier le fonctionnement et les effets des textes eux-mêmes et à les interpréter comme des productions et des interventions enracinées dans l'épaisseur du vécu littéraire d'une période historique déterminée.

1.8 Marc Angenot : L'analyse du discours

Dans la perspective de l'évolution et du développement de la sociocritique, certaines recherches privilégient l'étude de l'inconscient social qui se dévoile dans les réseaux du texte. Cette tendance se caractérise par la reconstitution sur un vaste corpus de textes contemporains du discours social de l'époque, si l'on veut admettre avec Marc Angenot que le discours social est «tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les médias électroniques. Tout ce qui se narre et argumente, si l'on pose que narrer et argumenter sont les deux "grands modes de mise en discours"», ou encore «les systèmes

¹²⁹ ibid., p. 264.

génériques, les répertoires topiques, les règles d'enchaînement d'énoncés qui, dans une société donnée, organisent le dicible [...] et assurent la division du travail discursif». ¹³⁰ Au coeur même de la réflexion sur l'objet de cette théorie, Marc Angenot précise dans un article en collaboration avec Régine Robin, ce qu'il entend par discours social :

Nous appellerons discours social ce qui vient à l'oreille de l'homme-en-société, et partant de l'écrivain, comme fragment erratique, rumeur démembrée, mais encore porteuse dans le chaos même des enjeux et des débats où elle intervient, des migrations et mutations par quoi elle est passée, des logiques discursives dont elle est un élément. ¹³¹

La prise en considération de la totalité des discours qui circulent dans un état de société, tant littéraires que journalistiques, politiques, savants, etc., remet en cause l'autonomie prétendue des savoirs institués, refuse de hiérarchiser les genres ou de donner préséance à certaines esthétiques particulières. L'intérêt majeur de cette théorie, c'est de produire et de fixer des légitimités voire des validations de la multiplicité des discours qu'une société tient sur elle-même. Par-delà la pluralité de leurs fonctions, les discours sociaux construisent le monde, ils l'objectivent et, en permettant de révéler la polyphonie du réseau discursif, déterminent cette convivialité langagière qui est le facteur essentiel de la cohésion sociale.

Du point de vue de la pratique littéraire, Marc Angenot s'intéresse à la façon dont la littérature travaille sur le déjà-dit, le déjà-là des systèmes de représentation du monde et de la vie sociale. Pour lui, l'écrivain est d'abord celui qui saisit l'immensité de la rumeur globale, de l'impensé, du non-dit, des

¹³⁰ Marc Angenot, 1889 : un état du discours social, Longueuil : Montréal, Le Préambule, 1989, p. 13.

¹³¹ Marc Angenot et Régine Robin, «L'inscription du discours social dans le texte littéraire», Sociocriticism, Vol. 1, N° 1, juillet 1985, p. 54.

slogans politiques, des clichés, des préconstruits, des maximes qui balisent l'ordre doxique, de la diversité des langages et des thèmes. Ces fragments, ces morceaux de figure ne sont pas perçus comme «des monades closes en elles-mêmes, ni pouvant se combiner librement, aléatoirement, mais comme des éléments semidisponibles présentant des affinités, [...], avec d'autres fragments de la représentation». ¹³² Par le biais de cette instance qui se structure en un système discursif, l'écrivain serait en mesure de «reconstituer les règles du dicible et du scriptible, une division réglée des tâches discursives, des réseaux interdiscursifs, des règles de formation des discours déterminés mais aussi une topique, des manières de dire propres à un état de société et déterminant avec une certaine systématisme l'acceptable et le légitime discursif d'une époque». ¹³³ Angenot souligne également que la bonne maîtrise de choisir et d'entendre est sans doute le premier acte esthétique de l'écrivain, celui qui montre sa force intuitive de ce qui se trame dans l'épaisseur du discours social. C'est dire que le grand écrivain est celui qui demeure capable de détecter adéquatement «dans telle nébuleuse thématique ce qu'elle peut représenter par synecdoque du "mystère" social». ¹³⁴

S'inspirant des recherches sociocritiques autant que des travaux de Mikhaïl Bakhtine, surtout en ce qui a trait à la thèse d'une «interaction généralisée» entre les genres et les discours (intertextualité, interdiscursivité) ¹³⁵, Angenot soutient l'idée que la littérature «vient toujours *après*, dans un univers social qu'elle perçoit saturé de paroles, de débats, de rôles langagiers et rhétoriques,

132 ibid., p. 55.

133 ibid., p. 54.

134 ibid., p. 59.

135 Voir Marc Angenot, «Intertextualité, interdiscursivité, discours social», Texte, N° 2, 1982, p. 101-112.

d'idéologies et de doctrines qui tous ont, justement, la prétention immanente de *servir à quelque chose*, de donner à connaître et de guider les humains en conférant du sens (signification et direction) à leurs actes dans le monde». ¹³⁶ Certes le texte littéraire qui inscrit du discours social et le travaille peut «reconduire du doxique, de l'acceptable, des préconstruits, mais il peut aussi transgresser, déplacer, confronter ironiquement, excéder l'acceptabilité établie». ¹³⁷ Force est de préciser que dans le cadre de ses analyses sur le discours social, Angenot vise à comprendre, dans ses manifestations conflictuelles et d'antagonistes, la notion de l'hégémonie qui impose «des dominances interdiscursives, des manières de connaître et de signifier le connu» ¹³⁸ à l'ensemble des langages sociaux au cours d'une période donnée:

[...] ce que nous allons chercher à voir ce sont les contraintes et les fonctions, non pour décrire un système statique, mais ce que nous nommerons une *hégémonie* comme ensemble complexe des règles prescriptives de diversification des dicibles et de cohésion, de coalescence, d'intégration. Le discours social n'est ni un espace indéterminé où des thématiques diverses se produisent aléatoirement, ni une juxtaposition de sociolectes, de genres et de styles renfermés sur leurs traditions propres et évoluant selon leurs seuls enjeux locaux. ¹³⁹

Dans son analyse globale des discours sociaux, Angenot qualifie le concept d'hégémonie de «résultante synergique d'un ensemble de mécanismes unificateurs et régulateurs qui assurent à la fois la division du travail discursif et l'homogénéisation des rhétoriques, des topiques et des doxa». ¹⁴⁰ Il précise et affine aussi la définition du discours idéologique en le situant par rapport à

136 Marc Angenot, «Que peut la littérature? Sociocritique Littéraire et Critique du discours social», La politique du texte - Enjeux sociocritiques, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 12.

137 Ibid., p. 11.

138 Angenot, 1889 : un état du discours social, p. 19.

139 Ibid., p. 16.

140 Marc Angenot, «Hégémonie, dissidence et contre-discours : réflexions sur les périphéries du discours social en 1889», Discours social / Social Discourse, Vol. 1, N°3, Winter, 1988, p. 144.

plusieurs genres déterminés, montrant ainsi qu'il y a représentation des intérêts sociaux dans tout secteur discursif qui s'inscrit «en des versions successives dans le politique, le journalisme, la littérature, les sciences...».¹⁴¹ Il convient d'ajouter que dans un article subséquent à son ouvrage majeur *1889*, Angenot critique terme par terme la définition donnée par Louis Althusser, «définition qui ne porte pas sur l'idéologie dans son extension générique (toute la culture d'une époque et d'une société, le «discours social» global sous une hégémonie donnée), mais sur les idéologies comme [...] des "systèmes" autonomes dans l'ensemble sociodiscursif».¹⁴² Il montre au contraire que les constructions ou ensembles idéologiques sont le produit d'un ensemble synchronique (le discours social) et se manifestent sous forme de bricolages synchrétiques, de collages hétérogènes fatalement hétéronomes et interdiscursifs. Ce n'est qu'en apparence, dit-il, que les idéologies sont des systèmes, par leur rhétorique d'auto-légitimation. Elles apparaissent plutôt à l'analyse «comme des noeuds gordiens d'antinomies et d'apories, une fois encore plus ou moins habilement dissimulées».¹⁴³

Étudier les discours sociaux, c'est chercher à mesurer l'énergie investie, les modalités discursives, les enjeux et l'«à propos» de chaque texte et à reconnaître les dispositions actives et les goûts réceptifs face à «la représentation du social comme un lieu où des consciences - «responsoriales» et dialogisées - sont en interaction constante».¹⁴⁴ C'est donc parler non seulement de grammaires, de rhétoriques, d'organisations thématiques, mais évaluer si

141 Angenot, *1889 : un état du discours social*, p. 100.

142 Marc Angenot. «Les idéologies ne sont pas des systèmes», *Recherches sémiotiques\Semiotic Inquiry*, Vol. 11, N° 2-3, 1991, p. 182.

143 *Ibid.*, p. 183-184.

144 Angenot, *1889 : un état du discours social*, p. 16.

possible lesdits éléments en opérant les connexions qui se tissent entre eux. La forme d'homogénéisation qui les caractérise renvoie à considérer que les discours sociaux «ne sont pas que juxtaposés les uns aux autres en «genres» et secteurs indépendants, ils ne sont pas non plus aléatoires ni contingents à des moments de communications». ¹⁴⁵ Ils coexistent, interfèrent, et forment, dans un état de société, un système composé, interactif. Ils révèlent aussi des activités à travers lesquelles on peut déceler certaines tendances hégémoniques, où se régulent des migrations et grâce auxquelles on peut voir comment une société se conçoit, voire se représente.

Il reste à dire que le développement de cette perspective d'analyse s'inscrit chez Angenot dans un processus en vue de «défétichiser la littérature». ¹⁴⁶ À cet égard, il considère l'analyse du discours et la sociocritique des textes «non pas comme formant deux secteurs ou deux centres d'intérêt mais comme unification problématique, comme retotalisation d'un marché culturel interrogé dans sa globalité». ¹⁴⁷ Ce faisant, «l'analyse du discours en conjonction avec la sociocritique littéraire semble appeler une théorie générale des pratiques discursives, laquelle permettrait de comprendre quelles fonctions remplit la totalité des formes langagières par lesquels la société se connaît et se méconnaît». ¹⁴⁸

145 Angenot, «Que peut la littérature? Sociocritique Littéraire et Critique du discours social», p. 15.

146 D'après Angenot, défétichiser la littérature, c'est lui demander : «Que peux-tu en travaillant sur le discours social, qu'est-ce que tu connais et exprimes qui ne soit pas ailleurs, qu'est-ce que tu confortes et par aventure qu'est-ce que tu défais ou parviens à problématiser dans les représentations sociales?», «Analyse du discours et sociocritique des textes», Claude Duchet et Stéphane Vachon (s. la dir. de), La recherche littéraire - Objets et méthodes, Montréal, XYZ, 1993, p. 105.

147 ibid.

148 ibid., p. 108.

1.9 Le projet sociocritique au Québec

Dans un article intitulé «*L'instance du sujet - La problématique du sujet en sociocritique et la pensée américaine*», Bradley Berke souligne que «pour les philosophes anglo-saxons, les problématiques de la sociocritique paraissent curieusement "continentales", et même, pendant ces dernières années, plus curieusement "françaises"». ¹⁴⁹ Et aux dires de Roger Fayole : «Quand le chercheur est un adepte de la sociocritique ou se montre simplement soucieux d'examiner la littérature dans ses rapports avec la société, il s'intéresse en effet prioritairement au roman et il travaille plus volontiers sur Balzac, sur Flaubert ou sur Zola». ¹⁵⁰ C'est dans ce sens qu'il préconise que :

Quiconque se soucie, et par exemple en se réclamant de la sociocritique, des rapports entre littérature et société devrait avoir à cœur de lever un tel tabou et de contribuer à fonder une véritable histoire sociale de la littérature en examinant dans quelles conditions certains textes acquièrent le statut de chef-d'œuvre puis peuvent le perdre ou, en tout cas, faire l'objet d'interprétations multiples selon les variations des luttes idéologiques, et comment d'autres textes sont exclus du domaine littéraire puis, parfois, récupérés, au prix de quelles justifications ou de quelle redéfinition de la fonction éducative et sociale des valeurs littéraires. ¹⁵¹

Pour éviter que la sociocritique ne soit exclusivement française et élargir son champ d'application, de nombreuses recherches ont été réalisées portant sur des oeuvres contemporaines venant d'autres horizons. C'est le cas des travaux d'Edmond Cros et de son équipe à Montpellier concernant la production romanesque hispanique et de l'Amérique latine ou encore de la multitude de recherches qui ont exploré le texte québécois dans sa dimension synchronique

149 Bradley Berke, «L'instance du sujet. - La problématique du sujet en sociocritique et la pensée américaine», *Sociocritique*, Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, p. 34.

150 Roger Fayole, «Quelle sociocritique pour quelle littérature?», *ibid.*, p. 215.

151 *ibid.*, p. 216-217.

et diachronique. Il va sans dire que ces critiques ont ouvert diverses voies à la réflexion et à la reformulation de cette théorie.

C'est en retraçant l'évolution de la constitution du corpus littéraire québécois «en objet d'étude et de savoir» que Lucie Robert soutient que même si la sociocritique québécoise «a longtemps négligé de prendre en compte les acquis du formalisme dans l'analyse des oeuvres de la littérature québécoise»¹⁵², il n'en demeure pas moins que ce sont ces diverses voies et sensibilités qui ont fondé la modernité critique au Québec. De son côté, Jacques Pelletier situe l'émergence de la sociocritique comme discipline littéraire dans le contexte québécois à partir de la parution en 1967 de l'ouvrage de Jean-Charles Falardeau *Notre société et son roman*.¹⁵³ À cet effet, il précise :

Sociologue, Falardeau, par définition, est préoccupé par l'étude de la société québécoise et le titre de son ouvrage traduit bien cette orientation. Cependant, comme on le constate aisément en lisant son essai, c'est d'abord la littérature qui attire son attention et qui forme le véritable objet de ses analyses. Ce faisant, Falardeau opère un déplacement et, tout en demeurant sociologue, se livre à une critique littéraire du corpus romanesque privilégié : les oeuvres de Robert Charbonneau et de Roger Lemelin, perçus, bien sûr, comme des "révélateurs" de la société québécoise de référence.¹⁵⁴

La démarche de Falardeau qui vise à aborder la lecture de la littérature dans «des perspectives positives, renouvelées et sans cesse renouvelables»¹⁵⁵ paraît fort utile dans le sens où elle permet de mieux restituer la critique littéraire dans

152 Lucie Robert, «Sociocritique et modernité au Québec», *Études françaises*, 23, 3, 1988, p. 31.

153 Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*, Montréal, Éditions H M H, 1967, 235 p.

154 Jacques Pelletier, «La critique sociologique depuis 1965», Annette Hayward et Agnès Whitfield (s. la dir. de), *Critique et Littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 325.

155 Jean-Charles Falardeau, *Imaginaire social et littéraire*, Montréal, Éditions Hurtubise H M H, 1974, p. 16.

son contexte. Pour assurer son développement, Falardeau se livre à des analyses du corpus québécois qui privilégient la forme du contenu et qui permettent de saisir la production romanesque à la fois en elle-même et dans ses rapports essentiels avec le vécu ainsi qu'avec les divers paliers de la vie sociale. Pareille préoccupation se trouve inscrite dans la pratique de la critique littéraire chez Gilles Marcotte. Considéré généralement, et à juste titre, comme un successeur de Falardeau, l'auteur de l'essai *Le roman à l'imparfait* suit la voie de l'analyse formelle des textes en avançant que le roman est indissociable «d'une interrogation sur la société dans laquelle il se produit»¹⁵⁶. Cependant, ses analyses de la forme romanesque en insistant sur «la substance du récit» actualisent son étude, rendant ainsi son «livre très actuel, très moderne, car son objet, c'est la possibilité ou l'impossibilité sociales de certaines formes romanesques au Québec depuis la fin des années cinquante».¹⁵⁷ C'est après, dans *Littérature et circonstances*¹⁵⁸ que Marcotte traite de façon originale et pénétrante la signification des nouvelles formes apparues dans le roman depuis la révolution tranquille et leurs rapports avec la dimension historique et idéologique des discours sociaux environnants. Ce faisant, la critique marcottienne contribue à donner à la littérature québécoise, *une littérature qui se fait*¹⁵⁹ sa juste valeur. Et comme le disent Benoît Melançon et Pierre Popovic dans *Miscellanées*, ouvrage réalisé en son honneur, l'ampleur et la pertinence de ses analyses ont indiscutablement fait de Marcotte «un critique qui a donné sens à la littérature sans complaisance ni cynisme».¹⁶⁰

156 Gilles Marcotte, *Le roman à l'imparfait*, Montréal, L'Hexagone, 1976, p. 22.

157 André Belleau, «La sociocritique et la littérature québécoise», *Ya-t-il un intellectuel dans la salle*, Montréal, Les Éditions Primeur, 1984, p. 162.

158 Gilles Marcotte, *Littérature et circonstances*, Montréal, L'Hexagone, 1989, 350 p.

159 Voir Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait*, Montréal, Les éditions HMH, 1962, 293 p.

160 Benoît Melançon et Pierre Popovic, *Miscellanées*, Montréal, FIDES, 1995, p. 7.

À l'instar de ces deux initiateurs et promoteurs de la sociocritique au Québec, l'apport d'André Belleau doit, bien entendu, être considéré du fait qu'il assigne à cette théorie un programme plus élaboré. Se réclamant, en effet, de la tradition critique littéraire¹⁶¹, André Belleau élabore une théorie sociocritique qui s'écarte de tout sociologisme spontané et qui accorde une grande importance au statut du texte littéraire dans la société. C'est ainsi qu'il envisage la sociocritique

moins comme une méthode reconnue que comme un vaste domaine regroupant l'ensemble des recherches visant principalement ou accessoirement à rapporter les systèmes observés dans les discours social ambiant, ou aux idéologies, ou à l'institution littéraire, ou encore à la structure de la société, à la position d'un groupe, d'une classe, à la situation économique, etc.¹⁶²

Tenant compte du fait qu'au Québec, la présence d'une sociologie globalisante l'oblige à «chercher la différence non dans les groupes sociaux (peu étudiés) mais dans le sujet lui-même»¹⁶³, Belleau s'attache, dans ses analyses sociocritiques, à faire saisir «les conditions de la signification, leur inscription dans la structure du texte»¹⁶⁴ en vue de souligner la nécessité d'envisager toute analyse littéraire à partir de la dimension critique, éthique et politique et d'accorder une forte attention aux rôles des individualités. Cette nouvelle orientation dans la recherche littéraire inaugure des voies prometteuses pour la

161 André Belleau précise dans Le Romancier fictif les influences qui ont conditionné l'élaboration de sa perspective théorique «d'une part de façon médiante d'Aubergbach, de Lukács, de Goldmann (celui du Dieu caché), de Bakhtine, d'Adorno, et d'autre part, plus directement, des vues de Genette, de Barthes et de plusieurs autres dans le champ de la narratologie», Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1980, p. 17.

162 André Belleau, «La sociocritique et la littérature québécoise», p. 158.

163 André Belleau, «Conditions d'une sociocritique», Ya-t-il un intellectuel dans la salle, p. 103.

164 Ibid.

critique qui se déploiera durant les années quatre-vingts.¹⁶⁵

Sans doute l'enjeu le plus important de l'évolution de la critique relative à la sociocritique québécoise est-elle la création du centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes (CIADEST). Ce centre a été créé à Montréal en septembre 1990 sous les auspices de l'Université de Montréal, de l'Université du Québec à Montréal et de McGill University.¹⁶⁶ En dépit de leur convergence en ce qui concerne la raison d'être et les objectifs du centre¹⁶⁷, chacun de ses fondateurs, Marc Angenot, Régine Robin et Antonio Gómez-Moriana se distingue par sa propre vision théorique. Alors que Marc Angenot accorde dans ses travaux la dominance totale à l'analyse du discours, Régine Robin, en revanche, s'intéresse aux diverses démarches de la sociocritique dans lesquelles elle puise les éléments intellectuels lui permettant «d'élaborer une sociologie de la littérature qui tienne compte de l'écriture, de l'ordre du langage et de la littéarité, qui tienne compte des processus de

165 Citons à titre d'exemples ces quelques travaux : Maurice Arguin, Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération, Québec, CRELIQ, 1985, 228 p.; Beaudoin Réjean, Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890), Montréal, Boréal, 1989, 210 p.; Philippe Haeck, Naissance de l'écriture québécoise, Montréal, VLB éditeur, 1984, 385 p.; Józef Kwaterko, Le roman québécois de 1960 à 1975. Idéologie et représentation littéraire, Montréal, Le Préambule, 1989, 270 p.; François Ricard, La littérature contre elle-même, Montréal, Boréal Express, 1985, 193 p.

166 À propos du CIADEST, Marc Angenot précise que : «La création de ce Centre s'est appuyée sur une perception de l'évolution actuelle dans le domaine des lettres et des sciences humaines, tout particulièrement sur le développement considérable que l'analyse du discours est en train de prendre, au carrefour de nombreuses disciplines jusqu'ici cloisonnées. Elle se justifie également par la présence à Montréal et dans la région d'un nombre de chercheurs reliés à cette tradition nouvelle, qui ont une activité soutenue et originale, qui, pour certains, ont acquis une réputation internationale, mais qui cependant n'avaient pas encore trouvé le lieu institutionnel qui leur permette de confronter leurs méthodes, de se regrouper et de faire, peut-être, de notre ville un centre de rayonnement dans le domaine dont je parle», «Analyse du discours et sociocritique des textes», p. 95.

167 Le centre se veut à la fois lieu de documentation et de recherche et forum international. Dans son programme figurent un certain nombre de conférences, de séminaires avancés dans les universités concernées, l'organisation de colloques internationaux, la publication d'une série de monographies et d'une revue. Le premier numéro du *Discours Social/Social Discourse* a été réalisé en 1988. Malheureusement, après des années d'intenses activités dans l'analyse du discours et de la sociocritique des textes, le centre ferme ses portes à la fin de 1997.

textualisation». ¹⁶⁸ Son projet sociocritique s'inscrit dans une perspective méthodologique plus large et plus globale :

De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture, de l'interrogation sur la valeur d'échange des productions esthétiques au questionnement sur leur valeur d'usage, de la recherche des positionnements d'écrivains dans le champ littéraire et de la modification des genres que cette quête entraîne, ou des multiples inscriptions du discours social dans la fiction à l'analyse des processus de textualisation spécifiques et à l'étude de ces formes comme objet d'une histoire de l'imaginaire; c'est tout le déplacement opéré par la sociocritique, toute son ambition. ¹⁶⁹

Quant à Antonio Gómez-Moriana, il vise à travers les différents niveaux de cette théorie et de ses applications à voir comment s'articulent pratique sociale et pratique discursive ou pratique d'écriture. Il fait remarquer que le texte littéraire est un espace dialogique qui n'agit pas uniquement sur le système littéraire, mais aussi sur «la langue même et sur toutes les pratiques d'interaction verbale ou non verbale, artistiques ou non artistiques, de la société dans laquelle il est produit et/ou reçu». ¹⁷⁰ C'est dans ce sens qu'il propose une lecture intertextuelle et interdiscursive qui met en évidence «cette confluence d'éléments qui est à l'origine de toute production textuelle et qui la définit comme redistribution ou comme remaniements de matériaux préexistants - axe de la sélection - et comme reproduction fidèle, modification ou abus [...] de pratiques discursives reconnues dans l'entourage d'une telle production - axe de la disposition». ¹⁷¹ Pour Antonio Gómez-Moriana, la sociocritique travaille sur le plan de l'énonciation plutôt que sur celui de l'énoncé, car c'est dans le langage comme

168 Régine Robin, «De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture ou le projet sociocritique», Littérature, N° 70, mai 1988, p. 103.

169 Ibid., p. 109.

170 Antonio Gómez-Moriana, «Sociocritique et analyse du discours», Claude Duchet et Stéphane Vachon (s. la dir. de). La recherche littéraire - Objets et méthodes, p. 166.

171 Antonio Gómez-Moriana, La subversion du discours rituel, Montréal, Le Préambule, 1985, p. 54.

acte que se trame ce qui est essentiellement social dans le processus de lecture\écriture. Ceci dit, dans sa perspective théorique, il accorde une plus grande priorité à l'analyse de la diversité des aspects du discours qui traverse le texte, pour y découvrir sa socialité, c'est-à-dire cette gamme de médiation entre texte et société.

Dans le prolongement des travaux du CIADEST, diverses études plus mesurées et plus pointues sont réalisées par une équipe jeune et dynamique que l'on pourrait appeler l'école de Montréal (Pierre Popovic, Benoît Melançon, Michel Biron et leurs collègues). Force est de préciser que la diversité des axes de recherche de cette équipe marque cette volonté naissante au Québec d'élargir la pratique de la critique littéraire en incluant de nouveaux genres peu traités dans les analyses sociocritiques et les discours sociaux. C'est ainsi que certains travaux mettent l'accent sur l'insertion du texte dans le social en lui donnant une portée plus significative¹⁷², et que d'autres s'attachent à la réalisation des études sur les lettres¹⁷³ et sur l'épistolaire¹⁷⁴ en vue de produire une théorie susceptible de montrer la mouvance du littéraire qui se pense «lui-même comme un processus dynamique et ouvert, comme un creuset où se catalogue du sens».¹⁷⁵ De même, l'intérêt soutenu accordé à la poésie témoigne à bien des égards que le champ poétique peut préciser l'originalité des formes et des fonctions sociales.¹⁷⁶

172 Voir Michel Biron, La modernité Belge. Littérature et société, Montréal, Éditions Labor, 1994, 425 p.

173 Voir Benoît Melançon et Michel Biron (s. la dir. de), Les lettres des années 1930, Le Nordir, 1996, p.

174 Voir les travaux du Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances à l'Université de Montréal.

175 Benoît Melançon et Pierre Popovic, Les Facultés de lettres-Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois, Montréal, Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances, février 1993, p. 6.

176 Voir à ce sujet l'ouvrage majeur de Pierre Popovic, La contradiction du poème - poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953, Montréal, Les Éditions Balzac, 1992, 455 p. À souligner aussi les articles suivants de Michel Biron, «Sociocritique et poésie : perspectives théoriques», Études

En somme, la diversité de ces travaux demeure intéressante en elle-même. D'une part, elle montre clairement que les chercheurs ne conçoivent pas de la même manière l'application de cette théorie, et, d'autre part, elle ouvre la voie à une continuation de recherches et à de nouvelles méthodologies pour doter le texte littéraire d'une force critique. Et comme le souligne Pierre Popovic : «Si «l'avenir de la recherche en littérature québécoise» voit croître et se multiplier les analyses sociocritiques et des discours sociaux, alors il donnera lieu à une multitude de relectures et de redécouvertes»¹⁷⁷ bien spécifiques à cette production romanesque.

1.10 Sociocritique et texte maghrébin

L'état actuel de la critique littéraire, tel qu'il ressort de cette présentation, est largement dominé par l'étude du fait littéraire occidental. Les autres littératures dites «périphériques» ou «mineures» ne retiennent qu'une relative attention et leur réception est souvent prise à défaut dans le champ littéraire comme étrange et étrangère. Aux dires de Roger Fayol, la vaste et relativement jeune littérature maghrébine, africaine, antillaise d'expression française demeure encore méconnue ou maltraitée. Il n'hésite pas à dénoncer ce processus de différenciation voire de marginalisation que subissent ces littératures dans le domaine du savoir et de la connaissance.

Là encore, un silence, lourd de sens, pèse sur bien des oeuvres. Mais lire et faire lire, en France et maintenant, Frantz Fanon. Césaire, Jean Sénac..., c'est découvrir aussi qu'ils disent

françaises, 27, 1, Printemps 1991, p. 11-24 et «Idéologie et poésie : un poème de Paul-Marie Lapointe», Voix et Images, 40, automne 1988, p. 90-118.

177 Pierre Popovic, «Littérature et sociocritique au Québec : horizons et points de fuite», Louise Milot et François Dumont (s. la dir. de), Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise, Québec, Nuit blanche, 1993, p. 233.

la misère ancienne et la libération actuelle ou prochaine de centaines de milliers de leurs semblables et que le silence, chez nous, de quelques centaines de spécialistes n'est plus que l'expression d'une dérisoire ignorance et des craintes d'un âge bientôt révoilé.¹⁷⁸

Dans un tel contexte, la percée théorique qui se manifeste de plus en plus par des critiques africains, antillais et maghrébins qui analysent les principaux thèmes de ces littératures dans leur totalité et dans leur globalité, demeure considérable. En fait, quelles que soient les caractéristiques attribuées à l'application de diverses approches théoriques à ce corpus littéraire¹⁷⁹, les recherches réalisées à ce jour peuvent être appréciées à leur juste mesure.

Dans son ouvrage *Littérature africaine et sa critique*¹⁸⁰, Locha Mateso dresse le bilan des modèles récurrents utilisés dans l'interprétation du texte africain. Malgré leurs différences, leurs divergences voire leurs contradictions parfois, il reste que ces approches explorent des voies de lecture en relation avec une conception de la création littéraire et rendent compte de la caractérisation de la littérature africaine. À cela il faut ajouter des travaux de recherches qui ont pour référence le fait littéraire en Afrique et qui montrent bien la pertinence de la diversité des vues théoriques et méthodologiques.¹⁸¹ À vrai dire, dans cette pratique de soumettre la littérature africaine à des méthodes de lecture

178 Fayol, «Quelle sociocritique pour quelle littérature», *Sociocritique*, p. 217.

179 Voir à titre d'exemple l'étude de Georges Ngal, «Présupposés théoriques et méthodologiques à une théorie de la littérature africaine», Josef Gugler, Hans-Jürgen Lüsebrink, Jürgen Martini (Hrsg), *Théorie littéraire et littérature africaine/Literary Theory and African Literature*, Lit Verlag, Münster, Hamburg, 1994, p. 43-62.

180 Locha Mateso, *Littérature africaine et sa critique*, Paris, ACCT-Karthala, 1986, 399 p.

181 À signaler entre autres ces quelques études récentes : Guy Ossito Midiohouan, *L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986, 249 p.; Séwano Dabla, *Nouvelles écritures africaines : romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986, 255 p.; Jacques Fame-Ndong, *Le Prince et le scribe : lecture politique et esthétique du roman négro-africain post-colonial*, Paris, Berger-Levrault, 1988, 338 p.; Bernardin J. Sanon, *Images socio-politiques dans le roman négro-africain*, Sherbrooke, Naaman, 1983, 287 p.; David Ndachi Tagne, *Roman et réalités camerounaises*, Paris, L'Harmattan, 1986, 301 p.

inspirées de la «nouvelle critique», le recours à l'approche sociologique de Lukács et de Goldmann constitue une conception d'analyse très importante.¹⁸² Quant à l'application de la sociocritique au texte africain, la contribution de Fred Case demeure en soi pertinente et originale. En effet, à partir d'une étude d'un corpus romanesque africain : *Les Bouts de Bois de Dieu* par Ousmane Sembène et *Un piège sans fin* par Olympe Bhély-Quénum, Case tente de signaler les difficultés méthodologiques dans l'analyse de ces deux romans qui diffèrent dans leur structure et dans leur thème. Il cherche également à démontrer qu'il n'y a pas a priori de modèle ou de séquence qu'il peut calquer sur le roman africain mais seulement un modèle sociologique qui émane de sa structure particulière. L'essentiel, c'est d'aborder l'étude de chaque roman en tenant compte de sa structure particulière et de son contenu spécifique. Ce faisant, il accorde l'importance qu'il faut à la détermination sociale et idéologique du phénomène social qui est le roman.¹⁸³

Au niveau du Maghreb, il convient de souligner que depuis l'apparition en 1968 du livre *Le Roman maghrébin* d'Abdelkébir Khatibi¹⁸⁴, essai qui a amorcé les bases d'une approche sociologique révélant les ressorts intérieurs, les rouages et les mécanismes du processus créateur de la société maghrébine, le discours critique de la littérature maghrébine d'expression française s'est enrichi de plusieurs approches d'analyses. À côté de nombreux critiques littéraires

182 Voir Sunday O. Anozie, Sociologie du roman africain. Réalisme. Structure et Détermination dans le Roman moderne ouest-africain, Paris, Aubier-Montaigne, 1970, 269 p.; Gérard Dago Lezoy, La création romanesque devant les transformations actuelles en Côte-d'Ivoire, Abidjan-Dakar, N.E.A., 1977, 260 p.; Julie Emeto, « Critique littéraire : l'approche sociologique est-elle efficace? », Présence Francophone, N° 17, automne, 1978, p. 31-43.

183 Fred I. Case, « L'analyse sociocritique du roman africain : problèmes d'une méthode », dans Graham Falconer et Henri Mitterand, La lecture sociocritique du texte romanesque, p. 61.

184 Abdelkébir Khatibi, Le Roman maghrébin, Paris, Maspéro, 1968, 148 p.

occidentaux¹⁸⁵, de jeunes chercheurs maghrébins ont avancé de nouvelles réflexions qui explorent les textes littéraires avec succès, enrichissant ainsi le fonctionnement du discours critique lui-même. L'analyse d'Abdallah Bensmaïn dans *Crise du sujet, crise de l'identité*¹⁸⁶, s'inscrit selon une perspective qui combine à la fois psychologie, psychanalyse, sémiotique et sociologie permettant ainsi une lecture approfondie de l'oeuvre de Rachid Boudjedra. Abderrahman Tenkoul se situe dans la perspective de la théorie de la réception, et s'engage dans une voie nouvelle avec *Littérature marocaine d'écriture française*.¹⁸⁷ *La Réception critique de Ahmed Sefrioui - Esquisse d'une lecture sémiologique du roman marocain de langue française*¹⁸⁸ et *Le roman marocain de langue française*¹⁸⁹ de Lahsen Mouzouni font un tour d'horizon de la critique pour préciser de nouveaux paradigmes et cerner les contours d'une nouvelle approche qui se démarque des pratiques précédentes, à savoir : psycho-sociologiques, socio-historiques et thématiques. Quant à Abdallah Mdarhi Alaoui, il présente dans son ouvrage *Narratologie - Théories et Analyses énonciatives du récit*¹⁹⁰ une étude discursive du récit appliqué à un

185 Ces critiques veulent s'affirmer comme la seule voix officielle et légitime de tout discours critique sur la littérature maghrébine. Leur apport est toutefois considérable et forme un bon outil de travail nécessaire à toute recherche scientifique de cette littérature. Citons à titre d'exemples : Jean Déjeux, Littérature maghrébine d'expression française, Ottawa, Éditions Naaman, 1973, 493 p.; Charles Bonn, La littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et Discours d'idées, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1974, 251 p.; Guy Daninos, Les nouvelles tendances du roman algérien de langue française, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1979, 169 p.; Jacqueline Arnaud, Recherches sur la littérature maghrébine de langue française - le cas de Kateb Yacine, Paris, Publisud, 1986, 741 p.; Marc Gontard, La violence du texte, Paris, L'Harmattan - Rabat, SMER, 1991, 169 p.

186 Abdallah Bensmaïn, Crise du sujet, crise de l'identité, Casablanca, Éditions Afrique-Orient, 1984, 115 p.

187 Abderrahman Tenkoul, Littérature marocaine d'écriture française, Casablanca, Éditions Afrique-Orient, 1984, 172 p.

188 Lahsen Mouzouni, La Réception critique de Ahmed Sefrioui - Esquisse d'une lecture sémiologique du roman marocain de langue française, Casablanca, Éditions Afrique-Orient, 1984, 218 p.

189 Lahsen Mouzouni, Le roman marocain de langue française, Paris, Publisud, 1987, 197 p.

190 Abdallah Mdarhi Alaoui, Narratologie - Théories et Analyses énonciatives du récit, Rabat, Éditions Okad, 1988, 288 p.

ensemble de textes pris dans le corpus de la littérature marocaine contemporaine. Il propose une approche énonciative qui contribue à éclairer les mécanismes du récit en tant que discours. Il y a aussi lieu de signaler d'autres analyses qui se pratiquent en Amérique du Nord, en Italie, en Australie et ailleurs. Ces critiques se sont, en effet, formées autour de cet espace littéraire, soit dans un rapport de débat idéologique et historique, soit dans une mise à «l'épreuve» du sens par différentes théories de l'écriture. Tout cela concorde à dire que :

Cette profusion méthodologique a enrichi le discours critique par des approches structurelle, formelle et sémiologique. Il va sans dire que toutes ces méthodologies ont élargi le champ de la critique maghrébine tant dans son contexte heuristique qu'herméneutique. Ces diverses perspectives ont mis en lumière l'apport original de la littérature maghrébine dans son impact culturel et esthétique dans l'institution du monde francophone.¹⁹¹

Pour ce qui est de l'interrogation des textes maghrébins selon un point de vue sociocritique, force est de préciser que la part des travaux réalisés jusqu'à ce jour demeure mince dans le champ de la critique au Maghreb. Il y a lieu de noter qu'outre le fait que certains critiques privilégient le recours à une approche pratique de textes, à la fois sociologique et historique, d'autres n'hésitent pas à évoquer les limites de la sociocritique en regard de son rôle de débusquer la réalité sociale, son histoire et son idéologie et de s'emparer d'elle en fonction du contenu explicite des oeuvres. La meilleure illustration de ceci provient de Marc Gontard qui, dans *La violence du texte*, dénonce une certaine carence de cette théorie dont le danger «réside dans une simplification

¹⁹¹ Najib Redouane, «Littératures du Maghreb : Une mouvance plurielle», Le Maghreb Littéraire, Vol. 1, N° 1, 1997, p. 12.

excessive et réductrice des thèses de Lukács, de Bakhtine ou de Goldmann». ¹⁹²
Son point de vue rejoint celui de Bouraoui à peu de choses près. Ce dernier remet en cause à juste titre le recours à l'analyse de cette nouvelle production romanesque et poétique à partir de critères de la critique occidentale :

À notre avis, la faiblesse d'une telle critique réside dans cette équivalence entre l'oeuvre littéraire et les valeurs socio-culturelles en cours. De cette façon-là, le critique ne tient pas compte de la distanciation établie par la dimension esthétique (voir le délire et l'onirisme chez Boudjedra, les brisures syntactiques et les ruptures langagières chez Khaïr-Eddine, les nouvelles techniques narratives chez Khatibi, la portée symbolique chez Chraïbi, par exemple). C'est le détachement qu'établit cette épaisseur esthétique qui confère à l'oeuvre la force de son enracinement natal et l'élan de son impact universel. ¹⁹³

Certains critiques maghrébins n'adhèrent pas à cette position. Des études toutes récentes indiquent une des voies les plus prometteuses et les plus riches théoriquement parmi celles qui ont été proposées au cours des dernières années. À ce titre, il convient de signaler la tentative de Beïda Chiki qui, tout en recourant à la sociocritique, tente de comprendre la problématique de l'écriture dans l'oeuvre romanesque de Mohammed Dib. ¹⁹⁴ Ou encore celle de Bachir Adjil qui insiste sur la pertinence de la notion de la socialité telle qu'avancée par Claude Duchet en visant à repérer ses significations dans la trilogie nordique de Mohammed Dib. ¹⁹⁵ De son côté, Hafid Gafaïti inscrit cette approche au centre de son étude relative à la représentation de la femme dans le roman

¹⁹² Gontard, La violence du texte, p. 22.

¹⁹³ Hédi Bouraoui, «La littérature maghrébine du dedans et du dehors du champ critique», Présence Francophone, N° 11, automne 1975, p. 4.

¹⁹⁴ Beïda Chikhi, Problématique de l'écriture dans l'oeuvre romanesque de Mohammed Dib, Alger, Office des Publications Universitaires, janvier 1989, 266 p.

¹⁹⁵ Bachir Adjil, Espace et écriture chez Mohammed Dib : la trilogie nordique, Paris, L'Harmattan/Awal, 1995, p. 29.

algérien.¹⁹⁶ Ahmed Ben Naoum accorde aussi un intérêt constant à cette approche, dans une présentation intitulée *Une sociocritique du mythe est-elle possible?*, où il se propose d'établir une rencontre entre lecture sociocritique et lecture anthropologique du mythe.¹⁹⁷ Dans cet ordre d'idées, le travail de Naget Khadda qui s'inscrit dans le projet général élaborée par une équipe de chercheurs en Algérie en 1987 demeure considérable. En effet, dans le collectif *Écrivains Maghrébins et modernité textuelle*, elle mentionne les motifs de cette entreprise qui présente

des analyses ponctuelles de textes littéraires, avec, pour ambition d'amasser un matériau suffisamment consistant et significatif pour servir d'éclairage et d'illustration à une éventuelle Histoire littéraire (ou plus largement, culturelle) de l'Algérie coloniale et post-coloniale, voire du Maghreb du XX^e siècle.¹⁹⁸

Naget Khadda s'appuie largement sur la thèse de Duchet à partir de laquelle, elle tente d'esquisser à grands traits une approche qui justifie son application au texte maghrébin. Reconnaisant l'importance de cette démarche, elle fournit l'explication suivante :

La sociocritique présuppose donc une sociologie de la production et de la réception des textes : activité qui se préoccupe du contexte en amont et en aval du texte. Mais, dans ses procédures propres, la sociocritique braque les phares de son analyse sur le travail textuel en tant que transformateur de matériaux linguistiques et culturels -en somme socio-idéologiques- par la vertu du pouvoir imaginaire, fictionnel et scriptural. Notre option pour la sociocritique s'explique par notre volonté d'accorder la priorité à l'espace des textes sur lesquels nous pratiquerons une analyse qui se préoccupe des modes d'inscription du social, et par là, s'attache à mettre à jour les médiations par lesquelles la société maghrébine vient au

196 Hafid Gafaïti, *Les femmes dans le roman algérien*, Paris, L'Harmattan, 1996, 336 p.

197 Ahmed Ben Naoum, «Une sociocritique du mythe est-elle possible?», communication présentée au *IV congrès international de sociocritique*, Université de Fès, Maroc, décembre 1995.

198 Naget Khadda (s. la dir. de), *Écrivains Maghrébins & Modernité Textuelle*. Paris, L'Harmattan, 1994, p. 7.

La contribution des études citées précédemment présente à cet égard un intérêt considérable pour l'avancement de notre recherche, d'autant plus qu'elle s'appuie sur l'examen des divers éléments dont il faut tenir compte dans la compréhension de l'évolution de cette théorie.²⁰⁰ En effet, la présente étude s'inscrit dans une perspective d'analyse de l'oeuvre de l'écrivain algérien Rachid Mimouni selon l'approche de la sociocritique. L'objet de la recherche est de traiter «la somme» de l'écrit de cet auteur comme un seul et vaste écrit se faisant à lui-même écho de la perceptibilité de la société algérienne, de l'indépendance à nos jours. Nous viserons à partir du concret d'une pratique, à reconnaître le sujet textuel «dans les clivages sociaux et idéologiques, travaillés dans et par l'imaginaire, qui le font exister aussi comme tel».²⁰¹

Dans un article intitulé «la sociocritique», Pierre Barbéris écrit :

Parce que le moi est toujours un moi social et socialisé mais aussi parce qu'il ne se réduit pas à sa dimension sociologique quantitative, la sociocritique est un engagement dans la recherche de confluences et de contradictions. Aussi ne tire-t-elle jamais un trait final qui ferait du texte un produit fini, alors qu'aboutissement il est aussi point de départ et quelque chose qui n'existait pas avant : Tout texte, toujours déterminé,²⁰² est toujours aussi un nouveau déterminant.

C'est dans ce sens que nous considérons que l'un des buts précis de la sociocritique, est d'arriver à démontrer que tout texte produit un espace social

199 ibid.

200 Stéphane Vachon et Isabelle Tournier soulignent que la sociocritique «vise, par sa propre élaboration notionnelle («Socialité», «discours social», «référent\référence», «information\signe\ valeur, hors-texte», «Co-texte», «socio-texte», «pré-construit», «sociogramme», etc.) à produire une théorie du texte qui dépasse les limites de la sémiotique formaliste en s'intéressant aux «irrégularités» qui mettent le texte en état de conflit avec les lois qui le constituent, aux perturbations qui le font dévier de son «programme» (qu'il soit nommé par les poéticiens «logique interne», «parcours narratifs» ou «logique du récit»», «Sociocritique - Bibliographie historique», p. 250.

201 Claude Duchet, Positions et Perspectives, p. 4.

202 Pierre Barbéris, «La sociocritique», dans Alain Bergez (s. la dir. de), Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire, Paris, Bordas, 1990, p. 124.

qui se définit lui-même comme une société à part entière. Elle cherche entre autres à montrer l'inscription d'une certaine socialité dans le texte. Mais son intérêt majeur tient à l'ouverture intellectuelle qui a permis l'élaboration de perspectives novatrices dans le champ de la critique littéraire. Disons pour terminer que notre projet de recherche serait une de ces perspectives. non un cadre rigide, qui pèse et pose. Rappelons tout simplement qu'il n'y a pas une seule lecture, mais plusieurs lecteurs.

CHAPITRE II

Itinéraire d'écriture de Rachid Mimouni

2.1 Préliminaire

Le lecteur de Rachid Mimouni devrait connaître l'itinéraire d'écriture de cet écrivain algérien qui est entré dans la littérature pour toucher à l'essence négative d'une Algérie en déroute. Dès ses premières oeuvres, il assume en effet le rôle de l'intellectuel qui ose révéler les tares terribles et violentes de la société et aussi celles du pouvoir. Refusant de se taire, il peint la société algérienne dans sa vérité quotidienne, dévoile le destin d'un peuple profondément marqué par l'histoire de son pays et exprime le «désarroi des hommes à travers une lucide et courageuse interrogation sur l'Algérie Nouvelle».¹

Par sa conception d'une littérature authentique à l'écoute des pulsations de la société qui l'engendre, Mimouni rejoint ces écrivains de la génération des années quatre-vingts qui ont choisi d'écrire en réponse à l'urgence du réel et à la nécessité du devoir. La prise en considération du fait littéraire comme un instrument contestataire constitue un tournant déterminant dans la littérature algérienne. C'est à ce moment-là que l'obsessionnelle thématique de la guerre de libération ou des tâches d'édification nationale se trouve abandonnée au profit d'une littérature d'amertume, de désenchantement et de désillusion. Ainsi, présenter l'itinéraire d'écriture de Mimouni, c'est essayer, d'une part, de repérer comment se conjuguent représentation et discours dans ses différents écrits et, d'autre part, de montrer que son oeuvre se caractérise par une dimension

¹ Albert Memmi, Écrivains francophones du Maghreb, Paris, Seghers, 1985, p. 237.

spécifique qui lui permet de remplir une fonction idéologique, politique et sociale.

2.2 Aperçu biographique

Rachid Mimouni est né le 20 novembre 1945 à Boudouaou (Alama), à 30 Km à l'est d'Alger, d'une famille de paysans pauvres. Il passe une enfance malade et studieuse dans son village natal. Ses études secondaires et supérieures se déroulent respectivement à Rouïba et à Alger. En 1968, il obtient une licence en sciences. Après quelques années de travail comme assistant de recherche à l'Institut national de la production et du développement industriel d'Alger, il part au Canada à Montréal poursuivre des études post-universitaires en gestion des entreprises. Il enseigne la gestion à l'Institut de recherche puis l'économie à l'Université d'Alger pendant 17 ans. Membre du Conseil National de la Culture, Rachid Mimouni est aussi président de l'Avance sur recettes, président de la Fondation Kateb Yacine, vice-président d'Amnistie Internationale et membre fondateur de la Ligue des droits de l'Homme.

Après la parution de son livre sur l'intégrisme, Rachid Mimouni, devenu une cible privilégiée, fut de ceux qui ont résisté aux intimidations du Front Islamiste du Salut (FIS) en déclarant publiquement qu'il ne quitterait pas le pays, sur quoi les «barbus» l'ont tout bonnement menacé de s'en prendre à ses enfants. Exilé à Tanger², l'écrivain a succombé à une hépatite le 12 février 1995, à l'âge de 49 ans.

² Après avoir un temps séjourné en France, Rachid Mimouni s'est installé à Tanger où il disait : «Je me sens au Maroc moins déraciné qu'ailleurs», cité par Péroncel-Hugoz, «Rachid Mimouni : L'écrivain citoyen d'une Algérie "détournée"», p. 20.

Décrit comme le digne successeur de Kateb Yacine, chef de file de la littérature algérienne contemporaine, Mimouni inscrit la trace du terroir dans toute son entreprise d'écriture en révélant une nouvelle dynamique du texte maghrébin moderne. Pris par des mutations socio-économiques et politiques très importantes, il s'engage inéluctablement dans la voie de la dénonciation des problèmes et des abus que connaît l'Algérie depuis son indépendance. En fait, loin des appareils politiques ou de leurs soutiens, il apporte, au début des années quatre-vingts, un nouveau souffle contestataire à la création romanesque algérienne. Son oeuvre, marquée par le désenchantement, la désillusion et l'amertume constitue une sorte de témoignage sur ce pays ravagé par l'incurie de ses dirigeants. Aussi couronnée par plusieurs prix³, montre-t-elle l'inattendu cheminement de cet homme dans le domaine littéraire⁴, comme le souligne Benaouda Lebdaï :

L'itinéraire de Rachid Mimouni est assez surprenant, car rien ne présageait dans sa formation une percée aussi fulgurante dans le monde littéraire. En moins de dix ans, il a su se tailler une place enviable, de choix dans le concert des algériens, dépassant les frontières nationales pour être lu et traduit dans divers pays à l'instar des ses aînés Kateb Yacine et Mohammed Dib. L'itinéraire littéraire de Rachid Mimouni est en effet remarquable, d'abord par la ténacité de l'écrivain à l'être réellement.⁵

À travers ses écrits, Mimouni fait de la littérature une critique rigoureuse de la révolution algérienne, sans complaisance aucune dénonçant la violence des

³ Il a reçu le Prix de l'Amitié franco-Arabe pour *L'Honneur de la tribu*, le Prix de l'Académie française pour *La ceinture de l'ogresse*, le Prix Albert Camus pour *Une peine à vivre* et pour *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, le Prix du Levant pour *La Malédiction*. Il a reçu le Prix Hassan II des Quatre Jurys pour l'ensemble de son oeuvre.

⁴ Avant d'entamer la carrière littéraire, Mimouni semble mener une vie fort simple : «Je voulais être enseignant. J'ai suivi un cursus classique, Ecole normale d'instituteurs, puis supérieure. Quant à la littérature, rien de particulier. Durant ma scolarité, je lisais tout simplement les livres de la bibliothèque du collège, les grands écrivains classiques français», cité par Daoudi Bouziane, «Les obsessions de Rachid Mimouni», *Libération*, vendredi 27 septembre 1991.

⁵ Benaouda Lebdaï, «Mimouni incontournable», *El Watan*, 28 mai 1992.

idéologues et des technocrates. Passionné de vérité, il compte parmi les premiers à porter un regard acerbe, lucide et prémonitoire sur l'Algérie après l'Indépendance et à s'interroger sur le destin de son pays.

2.3 Le début romanesque

Son oeuvre entamée en 1978 - date de la publication de son premier roman - reste fidèle à un seul but et une seule inspiration. Rachid Mimouni ne se complaît pas dans une critique stérile mais il lance le cri d'alarme de quelqu'un qui se sent interpellé par sa société. Publié à la SNED, *Le printemps n'en sera que plus beau*⁶ est un texte écrit au sortir de l'adolescence et dont le manuscrit «dormait» depuis de nombreuses années dans les tiroirs de la principale maison d'édition algérienne. À propos de ce roman, Mimouni n'hésite pas à évoquer une anecdote fort révélatrice et émouvante, quant au prestige ambivalent de l'écrit dans une société arabo-musulmane.

Le prestige de l'écrit est toujours vivace. À la publication de mon premier roman, mon père et ma mère, illettrés, palpèrent longtemps l'ouvrage en me contemplant avec une admiration mâtinée de frayeur. Pour eux, il n'y a qu'un Livre. Aurais-je commis l'hérésie de vouloir concurrencer le Prophète? Leur soupçon prit corps en constatant que les lettres des pages de mon livre ne ressemblaient pas à celles du Coran. (BI, p. 117)

Le printemps n'en sera que plus beau est le seul roman dans l'oeuvre de Mimouni qui fait de la guerre sa thématique dominante et tente une réflexion sur l'identité nationale. Une multitude d'histoires s'entrecroisent et s'accompagnent de fréquents retours en arrière sur l'enfance ou l'adolescence de l'un ou l'autre des protagonistes. Hamid, étudiant, fait la connaissance de

⁶ Rachid Mimouni, *Le printemps n'en sera que plus beau*, Alger, SNED, 1978; réédition, Casablanca, Éditions EDDIF, 1993; réédition, Paris, Stock, 1995, 197 p.

Djamila dont il devient amoureux. À l'université, il retrouve Malek, son camarade d'enfance et membre du réseau de résistance. Quand Djamila disparaît soudainement, il se retrouve dans un asile psychiatrique d'où il s'évade grâce à la complicité d'une infirmière. Il veut alors se suicider.

Si Hassan, chef de l'organisation de la résistance, le dissuade de mettre fin à ses jours et le prend avec lui. Djamila est déjà l'un des agents de Si Hassan. Tous deux appartiennent, sans le savoir, au même réseau, au même moment. Spécialiste en guérilla urbaine, le capitaine français qui arrive à Alger pour démanteler le réseau, remarque la beauté de Djamila et la fait suivre. Mais repérée par ce dernier, Djamila risque de compromettre tout le réseau. Malek opte donc pour son élimination dont il confie la tâche à Hamid. La dernière mission de Djamila sera de porter une enveloppe à un agent qui n'est autre que son amoureux qui a reçu l'ordre de la tuer. Au dernier moment, le capitaine français tente d'empêcher cette mort mais la police règle le drame en tuant les deux jeunes gens. Leur ami Malek et le capitaine, tous les deux sur les lieux, les mettent côte à côte, réunissant dans la mort les amants qui n'ont pu l'être dans la vie. Ainsi, «ballotés au sein de tous ces événements auxquels ils participent comme par fatalisme»⁷, leur belle histoire d'amour se termine tragiquement sur une passerelle. La guerre de libération constitue une sorte de repoussoir à la réalisation du rêve des deux jeunes amoureux. Et s'ils s'étaient trouvés en d'autres lieux, en d'autres temps, comme le dit le poète, «Hamid et Djamila auraient pu vivre heureux». (PNB, p. 164)

Le printemps n'en sera que plus beau ne fut pas une révélation, il passe

⁷ Keltoum Staali, «Quatre versions pour un thème», Révolution Africaine, N° 1191, 26 décembre 1986, p. 62.

presque inaperçu de la critique. Pourtant ce premier écrit de Mimouni est dense. Monologues, questionnements et poésie parsèment cette oeuvre qui oscille entre forme romanesque et forme théâtralisée, en même temps qu'elle reflète une incontestable influence de Kateb Yacine dans l'écriture et les motifs. En 1978, Rachid Mimouni disait : «Je crois que ce livre a fini par faire partie de moi et je surprends parfois sous la plume une phrase entière de Kateb».⁸ Ainsi, sous une apparence de fluidité sobrement classique, les éléments du roman s'organisent selon un double principe. D'une part, le texte se divise en dix-neuf tableaux facilement identifiables qui constituent la chronologie des événements, mais d'autre part, le récit est interrompu par un grand nombre d'analepses. Par le biais de ces retours en arrière, l'auteur donne la parole aux protagonistes «qui, tour à tour, s'étaient longuement sur le récit de leur enfance et de leur adolescence».⁹ Ces protagonistes ne répondent pas du tout à la définition du roman réaliste, mais ils incorporent un rôle bien déterminé à jouer sur une scène historique. D'ailleurs c'est à travers leur conscience que passe la trame du récit, récit davantage vécu que narré. Chacun est sujet de l'Histoire avec un grand H. L'organisation logique du texte est gouvernée par un mode bien spécifique qui agit sur l'agencement de tout le roman. À cet effet, Keltoum Saalti souligne :

L'emploi systématique du dialogue et du discours direct, la présence d'un personnage tout droit sorti de la tradition orale (le poète), les références au théâtre et le renversement final de la situation, semblent confirmer l'idée d'une hésitation entre deux genres, le roman et le théâtre; on assiste à une invasion du dialogue dans le texte qui oscille du début à la fin entre les deux comme si l'auteur ne parvenait pas à se défaire d'une tentation

⁸ Cité par Christiane Chaulet-Achour, Anthologie de la littérature algérienne de langue française, Paris : ENAP-Bordas, 1990, p.146.

⁹ Aziza Lounis, «Rachid Mimouni», Charles Bonn, Naget Khadda et Abdallah Mdarhri-Alaoui (s. la dir. de). Littérature maghrébine d'expression française, Vanves, EDICEFAUPELF, 1996, p. 131.

dévorante, celle de l'oralité.¹⁰

Ce roman laisse paraître l'incessante préoccupation de dire l'histoire. À la lumière de l'évocation du passé, la guerre de libération imprègne le texte d'un climat lourd, chargé, exprimé par la grisaille du temps qui «a pris possession de la ville et refuse de s'en aller» (PNB, p. 28). Dans cette atmosphère dysphorique, la ville apparaît comme le lieu par excellence de l'angoisse, du mystère et revient souvent comme une présence qui façonne les consciences narratrices. Le jeune capitaine français ne médite-t-il pas sur la sinuosité de la ville qui présente une certaine forme de lutte, un langage totalement incompréhensible aux étrangers.

Je n'ai jamais compris la logique interne de l'architecture de cette ville, de ses tortueuses ruelles qui ne semblent mener nulle part ni de celles de ses portes qui constituent un défi permanent aux lois de la géométrie.

Etrange ville, indéfinissable, échappant à tout qualificatif et se contentant du malaise qu'elle donnait à ses habitants. (PNB, p. 39)

Le rapport de force entre dominants et dominés constitue un des pôles thématiques majeurs du roman. C'est à travers l'appropriation de la langue de l'autre que se jouent et se dessinent l'histoire individuelle et l'Histoire collective dans cette quête identitaire. En s'adressant à son fils en français le père de Malek, fervent défenseur du patrimoine national, témoigne d'une impuissance totale à assurer le pouvoir à la langue de ses ancêtres, effacée au profit d'une autre langue venue d'ailleurs, dont il doit subir le fardeau parce qu'elle est complètement détachée de leur monde et de leur réalité.

Aujourd'hui, pour m'entendre avec mon fils, il me faut utiliser la

¹⁰ Keltoum Staali, «Quatre versions pour un thème», p. 62.

langue du vainqueur. Cette langue dans laquelle nous ressentirons toujours une difficulté première dans l'expression de consonances inhabituelles et de la réalité nôtre qui se cabre et refuse de se laisser cerner par le mot étranger. (PNB, p. 88)

À un niveau méta-textuel, *Le printemps n'en sera que plus beau* se présente comme un roman policier dans le sens où une énigme doit être dévoilée. Cette vérité c'est Djamila, une femme troublante, fascinante voire mystérieuse; une gazelle aux yeux d'un bleu profond qui attire tout le monde.¹¹ C'est le pivot autour duquel la narration est organisée. Autour d'elle circulent les hommes et les discours pour donner des versions différentes de l'énigme. C'est dans ce sens que le recours au style télégraphique, simple et intentionnellement dénudé sert à Mimouni pour capter sur le vif les événements en question et pour offrir au lecteur un rythme accéléré. Dans cette économie textuelle, le minimum de langage vise à traduire un maximum d'événements narratifs. Le texte n'est pas là pour enjoliver, mais pour fournir l'essence même des événements dans toute leur acuité. Par ce procédé, sans forcer le texte, l'aventure de l'écriture explore le sujet en imprimant un mouvement à la trame qui, ce faisant, réussit à en cerner les contours.

2.4. Le projet de l'écrivain

Le deuxième roman *Une paix à vivre* paraît en troisième position. En effet, écrit au début des années 70 et déposé à la SNED, il ne sera publié qu'en 1983, un an après *Le fleuve détourné* lequel, sorti en France, connaissait un grand succès. Non seulement le manuscrit a-t-il séjourné onze ans dans les tiroirs de l'organisme d'État qui monopolise l'édition, mais il a largement été amputé par

¹¹ Cela rappelle *Nedjma* sauf qu'elle n'incorpore pas la dimension ancestrale comme l'héroïne de Kateb Yacine.

l'éditeur. Aux dires de l'auteur, *Une paix à vivre*¹² a été trop «castré». ¹³ Évoquant la censure¹⁴ qu'il avait ressentie comme mutilante¹⁵, Rachid Mimouni avoue :

À cette époque-là, c'était la censure. Ce livre a été outrageusement censuré, et c'est très exactement ce problème de censure qui m'a obligé à aller éditer mes oeuvres à l'étranger, parce que j'ai catégoriquement refusé que mes textes soient amputés.¹⁶

Ce roman n'est pas un roman sur la guerre, mais sur les premières années de l'Indépendance. L'espace y est très circonscrit : c'est celui de l'École normale de Bouzaréa. *Une paix à vivre* est une chronique de vie d'adolescents au début de l'Algérie naissante; une Algérie meurtrie par la guerre qui vient de s'achever. C'est aussi l'histoire particulière d'Ali Djabri, être à part, qui après avoir perdu ses soeurs et ses parents dans des circonstances dramatiques, est admis dans l'établissement de formation d'instituteurs. Silencieux mais non

12 Rachid Mimouni, *Une paix à vivre*, Alger, ENAL, 1983, 187 p.; 2ème édition, Alger, ENAL, 1994; réédition, Paris, Stock, 1995, 255 p.

13 À ce sujet, Mimouni confie ce qui suit : «Lorsque j'ai accepté les propositions de la censure concernant la modification de certains passages d'un de mes romans, je pensais que le but essentiel était de publier cette oeuvre. Je ne pensais pas qu'une modification quelconque puisse être un obstacle pour faire parvenir le message qui sous-tend mon oeuvre. Grande fut ma déception après la publication, lorsque j'ai constaté que mes concessions furent une faute impardonnable à l'égard de la création, car j'ai découvert que le public n'avait pas compris mon oeuvre ni déchiffré mon message; j'ai donc décidé après cette expérience de ne plus me soumettre aux pressions de la censure, fut-ce pour modifier une ligne», A. R. (propos recueillis par), «Rachid Mimouni à la T. O. : L'Algérie a dévié», *La Tribune d'Octobre*, 22 avril 1989.

14 Sur le déroulement des négociations avec le censeur de la SNED, voir les propos de Mimouni recueillis par Jacques Bertoin, «Mimouni tel qu'en lui-même», *Jeune Afrique*, N° 1781, du 23 février au 1er mars 1995, p. 60.

15 Dans son entretien avec Dominique Mobailly, Mimouni précise le poids de la censure : «J'y racontais l'expérience qui m'est arrivée alors que je fréquentais l'École normale en 1965. Le 19 juin de cette année-là, coup d'État. Ben Bella est renversé. Le lendemain, nous les jeunes, pleins d'illusions, descendons dans la rue pour manifester : «Pas de ça! Nous sommes légalistes!» etc. Bien sûr, les gendarmes nous ont arrêtés. Bien sûr, ils nous ont emmenés en tôle, pas pour longtemps, mais j'avais vingt ans, et j'en ai fait une histoire. Inutile de vous dire que la censure de Boumedienne n'a pas été appréciée. En dépit de six mois de négociations, on m'a coupé quatre chapitres. C'est alors que j'ai décidé de tenter ma chance en France», dans «Le petit garçon de la Mitidja», *La Vie*, N° 2443, 25 juin 1992, p. 49.

16 Cité par Youcef Zirem, «Rachid Mimouni - Les rêves brisés de l'éveilleur des consciences», *La Nation*, N° 89, du 28 février au 6 mars 1995, p. 21.

taciturne, il s'intègre à la vie de ses compagnons de l'internat et, dans son initiation à la réalité humaine qui l'entoure, il se révèle à lui-même et aux autres. Mais son histoire d'amour avec Fadila est vouée à l'échec : atteint de leucémie, il meurt à l'heure où le printemps se lève sur le pays.

La fiction est centrée sur une micro-société à travers laquelle on entrevoit un pays qui dessine à grands traits son avenir. Dans ce projet de recréation d'un nouveau monde, Rachid Mimouni raconte la confrontation d'un groupe de normaliens avec les premiers linéaments d'une société algérienne traversée par les contradictions d'un pays en pleine mutation : «le rapport à la foi, au pouvoir politique, à l'autorité, les préoccupations philosophiques ou sexuelles de jeunes rêvant d'un monde libre, moderne et, somme toute, bien rangé». ¹⁷ Toutefois, lorsque les jeunes lycéens osent organiser une inoffensive manifestation revendicative, ils sont arrêtés. Face aux policiers et aux militaires, ils apparaissent naïfs voire «inexpérimentés et craintifs». ¹⁸ Mais l'armée issue du peuple se montre tolérante avec eux. Le lieutenant chargé de les réprimander les absout en leur expliquant qu'ils doivent s'éloigner de la politique et ne se consacrer qu'à leurs études s'ils veulent ensuite mieux servir le pays.

Vous êtes jeunes. Vous avez l'avenir devant vous. Cette affirmation peut vous sembler un cliché éculé. Mais vous comprendrez plus tard. Parce que nous, nous ne sommes que de vieux chevaux de retour, il y a longtemps montés au maquis pour une idée et qui aujourd'hui se retrouvent tenus d'occuper des postes pour lesquels ils n'ont reçus aucune préparation. Je reste un fils de fellahs malgré tout le temps passé loin de la terre et je ne serai jamais à l'aise au milieu de ces fatras de papiers.

¹⁷ Djilali Bencheikh, «Rachid Mimouni - Une paix à vivre», Alger Info International, vendredi 8 décembre 1995.

¹⁸ Monique Gadant, «Rachid Mimouni ou la fin d'un mythe révolutionnaire», La conscience des mots - Des représentations du politique en littérature, Tumultes, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 109.

Toutes ces places, c'est vous qui les occuperez demain. Mais pour pouvoir le faire correctement, vous devez aujourd'hui vous consacrer uniquement à vos études. Ne vous mêlez pas de politique. La politique est une affaire de loups. Restez à l'écart parce que vous n'y comprenez rien. (PAV, p. 166-167)

Dans ce roman, l'histoire des rêves et des déboires du protagoniste principal ainsi que de ses camarades, de toutes conditions, demeure hantée par un passé douloureux qui ressurgit au hasard de leurs rencontres ou à la faveur de l'étrange magie des lieux. En filigrane apparaissent les survivances d'un temps ancré dans la mémoire qui affirme sa présence dans le texte et rejailit dans la fiction. Le récit du passé est bien le prolongement d'un processus qui vise à montrer les maux réels de l'Algérie et qui tente de redonner un équilibre à l'existence. Le roman se présente comme un réquisitoire en forme de témoignage dans lequel l'écriture est ornée de toutes sortes d'effets du réel qui suscitent l'adhésion du lecteur. On y rencontre avec force détails la souffrance d'Ali Djabri subie dans son enfance, les désillusions des adolescents, les drames personnels des membres du corps professoral. En fait, chaque instituteur a son histoire. Celle du professeur de mathématiques est terriblement cruelle. Son unique fille a trouvé la mort dans un accident de voiture et comme il conduisait le véhicule dans un état d'ébriété, il vit désormais avec une culpabilité dont il cherche à payer le prix en se dévouant à sa femme malade. Celle de l'illustre musicien de renommée internationale ayant décidé de revenir servir son pays nouvellement indépendant est complètement absurde. Engagé à l'Ecole normale, il affronte alors quotidiennement le mépris des étudiants qui ne comprennent rien à sa passion musicale. Le grand artiste meurt dans l'indifférence et dans l'oubli. Quant à la jeune enseignante Mademoiselle Swamm, elle se trouve transportée au coeur d'une tragique aventure qui la dépasse lors de sa rencontre avec un combattant qui lui

demande son aide. Le roman constitue ainsi un document intéressant avec quelques échappées dans les rues d'Alger, dans le bus ou au sein de l'école.

La réception de ce roman en Algérie est particulièrement significative dans la mesure où elle consiste en différentes réactions distancées dans le temps et surtout conditionnées par les événements marquants en Algérie. Dès sa publication, il connaît le sort réservé à la plupart des jeunes débutants dans la sphère littéraire. Certains critiques n'hésitent pas à qualifier de pauvre la thématique du roman glissant souvent vers le mélodrame. Pour Aziza Lounis, Ali Djabri, «le héros du roman est un personnage qui manque d'épaisseur».¹⁹ De son côté, Keltoum Staali avance un commentaire plus élaboré et très explicite :

Là encore, le dialogue et le discours direct prédominent largement sur la narration pure. Le roman est plus consistant que le premier mais il s'enterre davantage dans les pièges déjà soulevés. Indépendance du texte qui semble échapper à la maîtrise de l'écrivain. On se fourvoie dans des récits sans fin et sans grand intérêt. Le style est ronronnant, bourré de formules toutes faites qui alourdissent le texte de banalités qui se veulent de profondes vérités.²⁰

En 1994, à la réédition du roman en Algérie, d'autres critiques tentent de rendre justice à cette oeuvre dans laquelle on pouvait déjà lire les inscriptions des prolégomènes de futures violences qui secouent tout le pays. Si Djilali Bencheikh souligne la profondeur du message et fait ressortir la valeur esthétique du roman, Salima Aït Ahmed, pour sa part, considère cet écrit comme un «roman troublant sur les premiers mois de l'indépendance d'un pays qui se dégage douloureusement d'une colonisation qui ne faisait que

19 Lounis, «Rachid Mimouni», p. 132.

20 Staali, «Quatre versions pour un thème», p. 62.

trop durer. Un pays qui ne prendra pas, pourtant, le temps qu'il faut pour panser ses blessures».²¹ Certes, le regard est différent et l'accent est explicitement mis sur la force du roman qui révèle déjà aux années quatre-vingts le malaise de la société algérienne. La critique poursuit son argument en affirmant que :

«*Une paix à vivre*» est un vrai bazar. On y rencontre les grands maux de l'Algérie indépendante. En effet, à travers les petits faits de la vie à l'internat, se dessinent le niveau d'une société, ses traditions, ses obsessions, ses dysfonctionnements et ses limites.²²

Comme *Le printemps n'en sera que plus beau*, ce roman reflète les multiples déchirures et les espoirs déçus de tout un peuple dans un pays né d'un destin particulier relevant de circonstances tragiques de l'histoire et qui a du mal à se construire. Avec lui, le projet de l'écrivain confirme le choix d'une littérature de la transgression. Il reste que les deux premiers écrits de Mimouni demeurent «des romans de jeunesse dont il dit lui-même qu'ils avaient été l'objet d'une obligation de censure à laquelle il avait sacrifié. Ils sont assez conformes à ce qu'on attend d'un jeune homme qui cherche à se faire éditer en Algérie».²³ Mais même expurgée, cette production donne un aperçu éloquent de l'évolution de Rachid Mimouni qui expose sa différence dans l'écriture, offre aux lecteurs, à sa propre société et au monde le début d'une trajectoire visionnaire. Le style allègre et la plume caustique voire incisive annoncent la voie d'un écrivain engagé en devenir, un grand écrivain.

21 Salima Aït Mohamed, «Une si jeune paix», Algérie Actualité, du 22 au 28 mars 1994.

22 Ibid.

23 Monique Gadant, «Rachid Mimouni ou la fin d'un mythe révolutionnaire», p. 109.

2.5 L'écriture du désenchantement

La renommée de Rachid Mimouni s'est manifestée après la parution de son troisième roman à Paris. Le premier était pratiquement passé inaperçu, sauf dans les milieux universitaires. Avec *Le fleuve détourné*²⁴, l'auteur obtient une grande notoriété.²⁵ Son écriture exigeante démarre sur un nouveau souffle. Menée comme un damier sur une finalité temporelle, elle est construite en un double espace : présent\micro-société-passé\macro-société de l'Algérie. Au niveau de la thématique toutefois, ce qui était un genre dans les deux premiers romans s'amplifie. Sans se cacher hypocritement sous le boisseau de la fiction, Mimouni fait le procès cocasse et corrosif de la société de la post-indépendance.

Dans *Le fleuve détourné*, la guerre est la référence des personnages. Mais la préoccupation majeure est celle d'une critique de la confiscation de la Révolution algérienne. Le choix du cordonnier, homme simple et sans arrière-pensée, qui monte au maquis dénué de conviction politique²⁶, est néanmoins un choix significatif qui permet d'apprécier le courage de Mimouni dans sa dénonciation de l'immense trahison historique. À cet égard, le romancier déclare :

24 Rachid Mimouni, *Le fleuve détourné*, Paris, Robert Laffont, 1982, 218 p.; réédition, Alger, éditions Laphomic, 1985.

25 Salué par la critique française comme un grand roman, *Le fleuve détourné* donne lieu à des appréciations considérables. Parmi les foisonnements des éloges, relevons ces deux réactions. À propos du roman, Jacques Cellard écrit : «Le livre de Rachid Mimouni évoque irrésistiblement le Kafka du *Procès* ou de la *Colonie pénitentiaire*, et le Camus de *l'Étranger*. Ce ne sont pas de minces parrainages. Mimouni en porte le poids sans faiblir», «*Le fleuve détourné*», *Le Monde*, 17 septembre 1982, p. 13/Q. De son côté, Lucien Guissard souligne dans «Écrivains nord-africains : La mémoire d'un peuple» : «*Le fleuve détourné* paraît à Paris et n'est pas fait pour déclencher les applaudissements dans son pays. C'est pourtant un authentique écrivain; le livre a de la prestance, de la verve, de la variété dans les scènes qui en font une mosaïque, de la beauté poétique», *La Croix*, samedi 16 octobre 1982, p. 9.

26 Le jeune paysan rejoint le maquis du FLN «parce que là-haut, ils avaient besoin d'un cordonnier pour leur fabriquer de solides chaussures», (FD, p. 23).

Le thème de ce roman, c'est l'histoire d'un paysan qui, avant la guerre de libération, vit une réalité injuste et aliénante mais stable et donc sécurisante, qui va monter au maquis avec un groupe d'hommes parce que, avant tout, il a senti parmi eux, un sentiment de fraternelle solidarité totalement absent dans le milieu où il vivait où - comble du déshonneur - il a accepté d'épouser une femme violée par un rival. Affecté dans un camp du FLN, il est utilisé comme cordonnier, parce que c'est son métier, au cours d'un bombardement de ce camp par l'aviation française, il est blessé à la tête et perd la mémoire [...] ce que j'ai voulu décrire, c'est un personnage naïf, simple, qui va se trouver face à une réalité aberrante, traumatisante, qui va connaître des situations d'injustice, d'inégalité, de corruption et qui s'interroge, qui cherche à comprendre.²⁷

Rachid Mimouni qui a cru dans les promesses de la révolution comme tant de milliers d'Algériens, relate dans ce roman sa déception et son amertume. En dressant un tableau sombre de l'Algérie sous le régime de Boumediene, il porte «un regard critique et accusateur sur une société «gangrénée». Un regard neuf, qui remue la vase trouble d'où émanent des odeurs nauséabondes».²⁸ La force de ce regard, c'est qu'il provient de l'extérieur. C'est celui d'un homme qui, après des années de combat, revient dans son village pour reprendre sa place parmi les siens. Blessé lors du bombardement d'un camp du FLN par l'aviation française, le paysan combattant devient amnésique. Recueilli par l'hôpital «d'un pays voisin», homme sans nom, sans mémoire, sans soutien, il y vivra «serein et calme» durant plusieurs années en jardinier aimé de tous. Le jour où il retrouve sa mémoire, il doit et il veut partir, pour retrouver sa tribu, sa femme, son enfant, ses racines et son passé. Après une longue nuit, il arrive à son douar dont l'entrée lui est interdite tout comme aux étrangers à cause d'une épidémie de morts violentes. Le revenant ne comprend rien. La misère est

27 Mohamed Balhi (entretien réalisé avec) et présenté par Abdelkrim Djaad, «Rachid Mimouni - Sensibilités», Algérie Actualité, N° 888, 21 au 27 octobre 1982.

28 Keltoum Staali, «Quatre versions pour un thème», p. 63.

toujours semblable à elle-même; son père et ses proches, pliés et résignés au «nouveau cours des choses» répètent inlassablement les mêmes gestes séculaires. La guerre a laissé des ravages. Beaucoup sont morts et certains ont trouvé dans la folie une sorte de lucidité.

L'homme qui revient dérange. Porté mort «pour la patrie», son nom figure sur le monument aux héros de la guerre de libération. Inconnu parmi les siens, traité d'étranger et rejeté partout, il se heurte à l'indifférence d'une administration qui cultive l'indolence, l'incohérence et l'incompétence. Il constate que sa femme et son fils ont disparu et découvre peu à peu que personne ne se soucie de voir revenir officiellement ce gêneur. Pour tous, il n'est qu'un revenant qui n'aurait pas dû revenir.

Enfin, Si Mokhtar parla.

-Tu reviens au pays bien après la fin de la fête, bien après que les fanfares se sont tues. Tu aurais pu persister dans la voie de l'oubli, ou, comme Ali, ton cousin, dans celle de l'inconscience. Ce sont aujourd'hui les seuls gages de sérénité. Mais tu veux savoir. Mon fils, ta douleur sera grande. (FD, p. 101)

Alors que l'Algérie est en pleine mutation, le revenant, surgi d'un glorieux néant, représente aux yeux de tout le monde le passé archaïque, enfoui dans la mémoire collective d'un peuple voulant coller aux réalités modernes. L'homme-sans-nom s'aperçoit qu'il n'a plus sa place dans ce pays et que sa présence devient gênante. Les officiels qui font la loi cherchent à se débarrasser de lui et le harcèlent de questions repoussantes : «D'où viens-tu? Qui t'a envoyé ici? Dans quel but? Réveiller les fantômes? Exhumer le souvenir d'une période que tous veulent oublier?» (FD, p. 79)

Mais le ressuscité d'entre les morts du FLN ne comprend toujours rien. S'obstinant à vouloir retrouver sa femme et son fils, il se lance sur la trace de sa famille et de son identité. Mais comment se reconnaître au sein du peuple coupé de son passé, qui a perdu son orgueil d'antan et se trouve inexorablement soumis aux tracasseries d'une administration, sorte de Minotaure exigeant et aveugle? Et le voici parti, comme une ombre, à travers son pays. Son parcours s'ouvre sur un monde étranger et découvrent de grands pans de vide dans son rêve. Dans son errance, il parcourt des terres en friche vides d'oiseaux et des campagnes désertes. Sur son chemin, il rencontre des êtres désespérés au bord du désespoir. Et tout au long de son voyage, il ne découvre que des marchés sans denrées, des villes sans libertés, et un peuple anéanti par l'incurie des responsables de tout poil. Aussi, constate-t-il que dans son pays socialiste la corruption règne, le marché noir domine et «la pierre se fend devant l'injustice des hommes». (FD, p. 52)

Au terme de ce vain périple, il rencontre sa femme et son fils. Une femme qui n'a nulle envie de se remettre en ménage, car une nouvelle vie commune lui ferait perdre sa pension de veuve de guerre. Houria, qui a rejeté la robe traditionnelle, porte jupe et chemisier, elle a les lèvres peintes et pour échapper à la misère du douar, elle se laisse entretenir par des notables du régime. Son fils fait partie des milliers de ces jeunes «à traîner dans les rues, orphelins sans passé et sans mémoire, confrontés au plus total désarroi» (FD, p. 210). Ce fils retrouvé se désintéresse de son géniteur et l'accuse, lui et toute sa génération, des échecs de l'indépendance. «Je ne te reconnais pas. Tu n'es pas mon père. Je n'ai pas de père. Mon père est mort il y a bien longtemps» (FD, p. 210). Et pour venger l'honneur bafoué de sa femme, le revenant sera accusé au meurtre qui le conduit dans un camp de prisonniers.

Il convient de préciser que le thème du retour du maquisard que l'on croyait mort et qui revient sur ses traces n'est pas nouveau. D'ailleurs Mimouni reprend l'idée du romancier de langue arabe Tahar Ouettar *Les Martyrs reviennent cette semaine*.²⁹ Le texte est aussi jalonné de repères littéraires et d'allusions à d'autres écrivains.³⁰ Il y a également des analogies avec des romans algériens parus la même année.³¹ Mais l'originalité de Mimouni, c'est qu'il s'attaque à des sujets tabous. Non seulement il clame le désenchantement³², mais il démystifie le combat héroïque et critique la situation socio-politique de l'Algérie. Il dénonce avec beaucoup de courage la trahison de la révolution, les espérances déçues, les illusions perdues de l'indépendance et les errements d'un régime. À vrai dire, «le roman présente un pays sans liberté, à la justice parfois expéditive, où la bureaucratie et l'esprit du clan s'opposent au progrès, où règne la corruption, où la religion n'est souvent qu'un masque».³³ C'est un constat amer de la révolution confisquée où les espoirs sont envolés et les projets ont disparu. Dans ce monde inquiétant et chaotique, les anciennes valeurs ont cédé la place au mensonge et à la démagogie. La fausseté du discours officiel ne cherche qu'à berner le peuple tandis que quelques arrivistes édifient des fortunes scandaleuses à l'ombre des lois socialistes.

29 Tahar Ouettar, *Les Martyrs reviennent cette semaine*, Alger, SNED, 1974.

30 La colère du revenant en présence du «Gouverneur» ressemble à celle de Meursault devant l'aumônier dans *L'Étranger* d'Albert Camus. On peut relever aussi des allusions à Kateb Yacine et à son camp-chantier-prison dans *Le Polygone étoilé*.

31 Dans le roman *La Traversée* de Mouloud Mammeri, les protagonistes deviennent gênants après l'indépendance. Autre roman, *Le Démantèlement* de Rachid Boudjedra où un ancien maquisard n'a d'autre pièce qu'une photo.

32 Le thème du désenchantement constitue la trame d'un bon nombre de romans algériens des années 70 (Mourad Bourboune, Rachid Boudjedra, Tahar Djaout et d'autres).

33 Jeanne Adam, «Le fleuve détourné de Rachid Mimouni», *CELFAN Review*, Vol. 4, 1, novembre 84, p. 16.

À travers le récit qu'il développe sur deux rives, d'une part en s'exprimant en paraboles, d'autre part en se référant à l'absurdité d'une histoire, Rachid Mimouni analyse la situation politique et sociale de son pays après l'Indépendance. Son univers souligne tous les aspects négatifs de la vie quotidienne en Algérie. L'auteur se place à côté des opprimés pour exprimer leurs souffrances, leur désir inassouvi de liberté. Il affirme un tempérament de moraliste et de conteur acerbe. Son roman est d'une dénonciation sans fard, comme le précise Salim Jay.

Ce livre est le cahier de retour au pays de sa mémoire, d'un homme tenu pour mort, un martyr de la révolution, qui entreprend un parcours Kafkaïen, pour recouvrer son nom de vivant. Son nom, n'est, jamais prononcé cependant, Algérie, car Rachid Mimouni évoque en séquences incisives, les fanges où s'enlisent les consciences et la prison de la fausse conscience aussi bien que la prison punissant toute «dissidence».³⁴

Le fleuve détourné est un roman imprégné d'amertume, de colère et de transparence, autour de la question incontournable de la révolution confisquée et de l'identité bafouée. Ce roman «mène avec une rigueur et une éloquence subtile un combat qui ne s'arrêtera qu'avec le goût des hommes pour la vérité : peut-être ce combat s'appelle-t-il littérature, lorsque la littérature refuse d'être un camp retranché et donne le champ libre à la révolte contre les mensonges officiels ou individuels».³⁵ Toujours est-il que cette oeuvre a été reçue comme un satellite en plein orbite littéraire. Elle tranche véritablement avec les deux précédentes et présage d'une maîtrise d'écriture certaine. Rachid Mimouni fut accueilli comme un écrivain prometteur.

34 Salim Jay, «Romans Maghrébins (1967-1983) un regain de vigueur», L'Afrique littéraire, N° 70, 1983, p. 14.

35 Ibid., p. 16.

2.6 La société mise à nu

Avec *Tombéza*³⁶, paru en 1984, Rachid Mimouni continue la dénonciation du malaise de son pays et va jusqu'au bout, plus loin encore que dans *Le fleuve détourné*, comme aucun écrivain algérien ne l'avait encore fait. Ce roman de contestation est un terrible réquisitoire dans lequel l'écrivain «met à nu, sans complaisance ni autocensure, les maux qui affligent la société dans laquelle il vit».³⁷ C'est toute la toile sociale de l'Algérie qui se tisse sous les yeux du lecteur montrant les tares, les injustices et les monstruosité de ce pays en devenir.

Dans son article sur la réception de ces deux romans de Mimouni, Hafid Gafaïti précise que leur parution «a donné lieu à des appréciations et des réactions totalement opposées»³⁸ en France et en Algérie. Bien accueillis par la critique française, *Le fleuve détourné* et *Tombéza* affirment l'écrivain «comme l'un des plus talentueux, des plus critiques et des plus audacieux romanciers algériens»³⁹ des années 80. Par contre en Algérie, il fallut attendre le retraitage des deux romans par une maison d'édition privée⁴⁰, pour que la critique algérienne manifeste son intérêt pour les écrits de Rachid Mimouni. Deux périodes marquent, en effet, la réception algérienne. La première est celle de la privation du public qui a été totalement tributaire des articles de la presse de quelques journalistes qui avaient eu la primeur. La deuxième s'inscrit dans le contexte créé par l'édition de ces romans au pays. Pour Gafaïti, c'est ce second

36 Rachid Mimouni, *Tombéza*, Paris, Robert Laffont, 1984, 271 p.

37 Mourad Bourboune, «Rachid Mimouni accuse», *Jeune Afrique*, N° 1240, 10 octobre 1984, p. 76.

38 Hafid Gafaïti, «Rachid Mimouni entre la critique algérienne et la critique française», *Poétique croisée du Maghreb*, Itinéraires et Contacts de cultures, vol. 16, 2ème semestre, L'Harmattan, 1991, p. 26.

39 Jean Déjeux, «La littérature algérienne de langue française depuis l'indépendance», *Études*, N° 370, 2, février 1989, p. 217.

40 *Le fleuve détourné* et *Tombéza* ont fait l'objet en 1985 et 1986 d'une réédition à Alger aux éditions Laphomic (éditeur privé). Ces deux oeuvres n'avaient pas été importées par l'E.N.A.L. qui a le monopole des importations des livres.

moment qui semble être le plus important.

En 1985, sont publiés à Alger *Le fleuve détourné* et *Tombéza* qui paraît avec, en introduction, un entretien⁴¹ avec l'auteur. L'oeuvre de l'écrivain commence enfin une vie normale. Ces textes qui étaient presque devenus un mythe tombent avec leur charge explosive, entre les mains du public algérien. Par ailleurs, dans l'entretien mentionné, les thèmes sont évoqués explicitement et Mimouni n'y mâche pas ses mots. S'exprimant sur l'oppression, l'injustice, l'abus de pouvoir, la bureaucratie, la corruption, le vice, la répression ainsi que sur la démission des intellectuels et sur la liberté d'expression, mais aussi sur la littérature et la fonction de l'écrivain.⁴²

Dans ce roman, Mimouni prend pour toile de fond l'histoire récente de son pays sur laquelle se greffe le récit d'un homme au terme de sa vie. Agonisant, relégué au fond d'un réduit à balais dans un hôpital délabré, lieu de toutes les haines et de toutes les bassesses, il revit dans un délire comateux son destin de renégat. À travers lui, c'est toute l'Algérie qui étale son histoire. Une Algérie marquée par la cruauté d'un père fou de rage qui frappe sa fille violée, au point que l'enfant attendu naît difforme, monstrueux. Tombéza n'est qu'un bâtard, hideux et infirme, conçu dans le crime. L'enfant de la honte est refusé partout, rejeté même de la mosquée et honni de tous. Il grandit avec la haine brûlante des bannis, ceux qu'on chasse à coups de pierre. Ange du mal, il n'a de cesse de crier vengeance, de s'allier avec les plus forts, de piétiner les plus faibles. La guerre d'indépendance lui donne l'occasion d'aider les militaires français. Chef de village de regroupement, ces fameux camps où l'armée française entassait les villageois des montagnes pendant la guerre d'Algérie, il devient un homme important, voire puissant. Il échappe à l'exécution avec les *harkis* à l'indépendance grâce à un *moudjahid* qu'il a aidé un jour à s'enfuir. À partir de

41 Hafid Gafaïti, «Entretien avec Rachid Mimouni», dans *Tombéza*, Alger, Édition Laphomic, 1985.

42 Gafaïti, «Rachid Mimouni entre la critique algérienne et la critique française», p. 31.

là, il essaiera, par tous les moyens de s'accrocher au «système» et de profiter des avantages colossaux offerts aux protagonistes. Garçon de salle dans un hôpital, il finit bras droit du directeur. Devenu homme à tout faire d'un commissaire corrompu, il acquiert une situation de pouvoir dans l'Algérie indépendante. De victime, Tombéza choisit de passer au statut de bourreau et, abandonnant tout scrupule, il se hisse au faite de la richesse et de la considération. Cependant, c'est sur le lieu de sa réussite qu'il va achever son chemin de croix, abattu par l'homme qu'il a fidèlement servi. Ainsi, l'itinéraire de Tombéza finit dans la mort, laissant cette interrogation posée dans une société livrée au chaos.

C'est encore de rejet, de solitude et de trahison que parle ce récit. Mais, cette fois, le protagoniste-Tombéza est autant acteur que victime, comme s'il incarnait tous les hommes qui ont vécu sur cette terre et l'ont façonnée : les anciens dont les valeurs se sont sclérosées, les colons qui ont asservi et avili le pays et les libérateurs qui ont failli à un idéal en faisant de l'arrivisme le ressort du pouvoir. Dans ce roman, des bruits de couloir, l'insinuante présence d'un policier gardent en éveil la conscience du mourant paralysé. De son cerveau resté lucide s'envole la mémoire. Et défilent les événements qui ont marqué cette vie de renégat. Le passé colonial, le passé récent, celui des premières années de l'indépendance se télescopent dans un vertige de révolte, parfois de haine. Des images de la guerre se déploient, font irruption dans le présent et trouvent leur ampleur historique. À chaque instant surgit le poids de ce passé, perçu avec un réalisme pur et dur. Cette préoccupation semble fondamentale en raison même de l'Histoire de l'Algérie. L'écrivain accorde une grande importance à la prise en considération dans son écriture romanesque de ce fait historique qui contribue à faire comprendre le sens des crises récurrentes dans

son pays. À ce sujet, il déclare :

On traite jusqu'à présent très mal de la guerre de libération. Mes romans ne sont pas des romans sur la guerre. A part le premier. Cette mémoire de la guerre est là, présente en filigrane. Je pense que c'est une phase tellement importante qu'elle conditionne encore le réel d'aujourd'hui. Il n'est pas possible de faire abstraction de ce passé. La guerre apparaît en filigrane dans mes romans. Comme une espèce de rémanence. La guerre terminée, ses effets continuent à agir aujourd'hui, ne serait-ce que parce que les acteurs de cette phase historique sont encore en vie.⁴³

Il convient de souligner que la trame narrative du roman se construit autour d'une enquête, qui se déroule de manière linéaire, mais Tombéza laisse proliférer les souvenirs qui affluent à sa mémoire. Rien n'est laissé au hasard dans un monologue intérieur qui tente de couvrir tous les aspects de la vie de l'Algérie contemporaine. Tombéza s'interroge avec une lucidité exemplaire sur cette société prisonnière de traditions ancestrales et qui, ne sachant pas toujours comment éviter la corruption, la pagaille et la magouille sombre dans la misère et la violence. Un pessimisme foncier et galopant traverse le récit.

Quant le présent est atroce, l'avenir menaçant, l'espoir se raccroche aux promesses messianiques de temps nouveaux. Pauvres cons. L'histoire aura beau se répéter, elle ne parviendra jamais à leur dessiller les yeux. Ils s'imaginent que le changement, s'il se produit, se fera à leur avantage, que leur sort en sera amélioré. Ils n'ont pas encore compris que tout peut changer sauf leur condition de plébéien, que jamais la glèbe ne se détachera des semelles de leurs souliers, que jamais ne sera mis au rancart le joug qui enserre leur cou. (T, p. 14-15)

Nourrie du réel, la fiction illustre des phénomènes sociaux. La corruption est institutionnalisée, l'arabisation est poursuivie en dépit du bon sens, le statut de

⁴³ Ahmed Cheniki (Entretien de Rachid Mimouni avec), «Quatre versions pour un thème», Révolution africaine, N° 1191, 26 décembre 1986.

la femme demeure minable, les religieux sont sclérosés dans leurs rites et la sexualité des mâles est effrénée et obsessionnelle. Sur fond de tableau noir, un destin fatal semble traquer cette société en mal de devenir. Que le lecteur le veuille ou non, Mimouni l'interpelle et le met face à l'Histoire. En fait, il n'y a pas de demi mesure, pas de compromis devant la gravité du drame de la société algérienne. Tout au long du roman, l'auteur ne cesse de se confondre avec le protagoniste de son roman. Cette fusion très poussée des rôles aboutit souvent à une confusion des deux voix narratives. À ce niveau, Mohamed Habili précise :

Tombéza n'est pas un personnage : il est un simulacre, un masque, le porte-parole de l'auteur. Il n'est pas une seule page du livre qui ne manifeste clairement l'identité du personnage et de l'auteur, le glissement de l'un dans l'autre; qui, par conséquent, ne rende pas dérisoire la fiction au regard de l'analyse, qui de la sorte apparaît comme le véritable contenu d'une forme littéraire qui n'est là que pour servir d'enveloppe, d'accoutrement à quelque chose qui est considéré comme beaucoup plus important : la mise en accusation d'un ordre politique qui fait sombrer tout un peuple dans l'indignité.⁴⁴

Avec ce roman l'écrivain s'élève contre les tabous, dénonce les faux-dévôts, ceux qui utilisent la religion à des fins personnelles et critique une administration pourrie par le vol, la corruption et l'injustice. Il accumule les détails sordides et recourt à la violence textuelle «pour choquer et déranger, pour mettre mal à l'aise et faire réfléchir».⁴⁵ Les pages consacrées à ces hommes qui, après le boulot, se précipitent dans un bistrot pour se défoncer

44 Mohamed Habili, «La littérature française d'expression algérienne - Cas de Rachid Mimouni comparé à celui d'Albert Cossery », L'Hebdo libéré, N° 87, du 25 novembre au 1er décembre 1992, p. 29.

45 Christiane Chaulet-Achour, «Barque de passeur : Fictions entre passé et présent. *Tombéza* de R. Mimouni et *Le désordre des choses* de R. Boudjedra», Ruth Emspeter (s. la dir. de), Europas islamische Nachbarn. Studien zur Literatur und Geschichte du Maghreb. (Les voisins musulmans de l'Europe. Etudes de littérature et d'histoire du Maghreb), Würzburg, Königshausen & Neuman, Vol. 2, 1995, p. 117.

consciencieusement à la bière, sont terrifiantes. L'angoisse des Algériens suinte au détour de chaque phrase, des phrases fleuves qui assènent les vérités les plus amères. La voix de son protagoniste livre une critique impitoyable et met à nu «avec la tranquille assurance de celui qui a tout vu, tout subi, tout souffert...»⁴⁶, le constat d'une société violentée dans sa chair, dans sa morale, dans ses valeurs.

Depuis longtemps déjà j'avais compris que nous ne vivions pas au royaume du pouvoir des idées, encore moins celui des principes, que les comportements des notables, des responsables, des dirigeants ne visaient qu'à satisfaire leur effarante boulimie de puissance, de sexe et de biens, que les alliances s'organisaient autour de buts peu avouables, d'immondes trafics, que comptaient d'abord les liens d'allégeance, la concussion, le trafic d'influence, les combines de tout genre. (T, p. 144)

Mimouni écrit la rage au ventre. La forme prend la tournure au délire et sa parole dénonciatrice, percutante et acerbe rend bien compte de ses préoccupations. Elle décrit l'horreur d'être exclu dans une société sans merci et révèle «un monde cauchemardesque où, du douar à l'hôpital, les grands principes sont toujours violés au lieu d'être, comme promis, rigoureusement appliqués».⁴⁷ *Tombéza* est une autopsie d'un pays en mal d'être, un pays en déréliction où les hommes, en plein désarroi, s'interrogent sur le bien et le mal et sur cette force de perversion qui pourrait leur être et leur monde.

2.7 La consécration de l'écrivain

À sa parution en 1989, *L'honneur de la tribu*⁴⁸ reçoit un accueil enthousiaste, favorable et exceptionnel. Fortement salué par la critique, ce roman confirme

46 Bourboune, «Rachid Mimouni accuse», p. 77.

47 Péroncel-Hugoz, «Rachid Mimouni : L'écrivain citoyen d'une Algérie "détournée"».

48 Rachid Mimouni, *L'honneur de la tribu*, Paris, Robert Laffont, 1989, 216 p. Le roman a été imprimé en Algérie par Laphomic en 1989. Il a aussi été porté à l'écran par le réalisateur Mahmoud Zemouri.

Mimouni comme «l'un des plus forts tempéraments de la littérature francophone».⁴⁹ «Le plus beau roman paru en France depuis le début de l'année», dit Bernard Pivot dans son émission *Apostrophes*. Dans la presse, les avis sont unanimement positifs. Ainsi, Frédéric Vitoux écrit : «Avec Rachid Mimouni, la littérature algérienne a trouvé son Gabriel Garcia Marquez» en ajoutant aussi qu'il n'est pas impossible d'imaginer dans cette oeuvre la rencontre de quelques lieux littéraires célèbres : «Clochemerle» et «Cent Ans de solitude», de «Don Camillo» et des «Mille et Une nuits». ⁵⁰ De son côté, Patrick Girard apprécie l'originalité de cette oeuvre : «conte philosophique, écrit dans une langue superbe, *L'honneur de la tribu* est une chronique du malheur et une méditation profonde sur la crise traversée par l'Algérie». ⁵¹ Et Jean Chalon remarque : «Truculence, virulence, ironie, telles sont les vertus de ce roman, sans oublier un sombre lyrisme». ⁵² C'est autant la maîtrise du style que l'inspiration qui contribuent à la réussite de l'oeuvre. Alors que pour Michel Gazier, ce roman est «un inoubliable récit. Son écriture a la simplicité, la transparence des contes»⁵³, Jean Clémentin note : «Mimouni a de la patte et du jus. Il infuse à un français classique l'enthousiasme, la tension, la fausse naïveté des contes populaires d'autrefois». ⁵⁴

Le roman a aussi suscité de vives réactions non seulement dans les institutions littéraires en Algérie mais aussi parmi les journalistes et les critiques dans ce

49 Yves Thorval, «L'honneur de la tribu», *France Pays Arabes*, N° 153, juin 1989.

50 Frédéric Vitoux, «Mon village à l'heure algérienne - L'imam et le préfet», *Le Nouvel Observateur*, 11-17 mai 1989, p. 77.

51 Patrick Girard, « Algérie Le passé décomposé », *Jeune Afrique*, N° 1479, 10 mai 1989.

52 Jean Chalon, «Rachid Mimouni - Une tribu dans les orages», *Le Figaro*, 6 juin 1989.

53 Michel Gazier, «Le Temps cassé», *Télérama*, No 2056, 7 juin 1989, p. 13.

54 Jean Clémentin, «AL-GÉ-RIE FRANÇAISE!». «L'honneur de la tribu» par Rachid Mimouni», *Le Canard enchaîné*, 27 juin 1989, p. 7.

pays. Il a de plus donné lieu à plusieurs comptes rendus élogieux, à des articles intéressants dans la presse algérienne et à des travaux universitaires très considérables.⁵⁵ La diversité des appréciations a été favorable à la qualité littéraire du roman, à son rapport écriture\histoire et à son caractère nouveau et révolutionnaire si différent de ses prédécesseurs. Ceci dit, la critique aussi bien algérienne que française impose Mimouni comme un écrivain majeur du Maghreb et fait de lui un combattant de la pensée et de la liberté.

Avec *Le fleuve détourné* et *Tombéza*, ce roman constitue la fin d'une trilogie⁵⁶ de la désillusion, de la déception et de la rancœur qui ont suivi l'indépendance de l'Algérie. L'auteur recourt au conte et à la fable pour donner une voix prodigieuse à la culture algérienne et pour raconter son pays avec ses problèmes, ses contradictions et ses espérances. En fait, tout en continuant de regarder l'Algérie profonde, son passé et son présent, ses difficultés, ses erreurs et ses espoirs, Mimouni pose avec un âpre souci de vérité le problème des valeurs morales et humaines dans un monde en complète évolution. Pourtant, entre mythe et réalité, l'écrivain tisse une toile ténue qui mêle les souvenirs et les restitue en suivant les méandres d'une mémoire incertaine et fragile.

Dans une écriture rigoureuse et luxuriante, Mimouni raconte le traumatisme d'une étrange tribu perdue dans une région austère et désolée de l'Algérie, porteuse d'histoires et de l'Histoire. Les habitants, dont les ancêtres se sont

⁵⁵ En plus d'études approfondies dans différentes revues, ce roman est le seul de l'oeuvre de Rachid Mimouni qui a fait l'objet d'un ouvrage collectif issu d'un séminaire de l'équipe ADISEM à l'université d'Alger, en 1990-91. Cf Naget Khadda (s. la dir. de), L'Honneur de la tribu de Rachid Mimouni. Lectures algériennes, Paris, L'Harmattan, 1995, 94 p.

⁵⁶ Tahar Ben Jelloun, «Rachid Mimouni et la fable de l'Algérie d'aujourd'hui», Le Monde, vendredi 28 juillet 1989, p. 13.

réfugiés là depuis que l'envahisseur les a chassés de leur verte vallée, y bâtirent entre désert et montagne un village auquel ils donnèrent le nom arabe d'olivier : Zitouna nom très symbolique.⁵⁷

Vaincus, les membres de la tribu, anciens guerriers convertis en paysans, ne se préoccupent que de survivre dans cette contrée inhospitalière. À l'écart du monde, les délaissés à l'abandon et au dénuement palabrent et prient selon les lois du Coran, dans le strict respect de la religion. Leurs jours s'écoulent paisiblement dans cette obscure bourgade «ensevelie dans une léthargie que ne trouble même plus le bruissement des feuilles des eucalyptus bordant sa grande place».⁵⁸ Ainsi tournant le dos à l'Histoire et à la vie pendant un siècle et demi, Zitouna reste résolument fermé sur lui-même, réussissant à préserver sa langue et ses coutumes. Cet univers clos tient plus que tout à demeurer loin de deux maux : les étrangers et la modernité :

Nous n'avions pas l'habitude de recevoir des étrangers. Nous ne connûmes que quelques excentriques vieillards qui nous prenaient pour des abeilles et venaient étudier nos mœurs et nos coutumes. Ces curieux hommes passaient des journées entières sous le soleil à nous regarder vivre. (HT, p. 29)

Aussi, attachés à cette «rassurante succession des jours semblables», les oubliés de Dieu et du pouvoir mènent-ils dans «cette contrée de la désolation», une existence tranquille ponctuée par l'arrivée des saisons et le passage d'un étrange personnage. En effet, chaque année le village voyait revenir un

⁵⁷ Comme le rapporte Aziza Lounis, ce nom est empreint de symbolisme : «Zitouna, l'arbre méditerranéen par excellence, arbre sacré, arbre central, axe du monde, symbole de l'Homme universel, symbole de paix aussi, les habitants oubliés de Dieu et du pouvoir mènent à l'écart une vie où la tranquillité s'apparente au bonheur» in « Du village de Tasga au village de Zitouna, ou la quête de la mémoire», Littérature et oralité au Maghreb - Hommage à Mouloud Mammeri, Itinéraires et contacts de cultures, Vol. 15\16, 1 & 2 semestre 1992, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 106.

⁵⁸ Patrick Girard, «Algérie Le passé décomposé».

homme, à la fois camelot et saltimbanque, vendeur de remèdes miraculeux et prince de l'équivoque dans ses harangues merveilleuses. Son compagnon habituel était un ours qu'il défiait les villageois d'affronter au combat. Tous s'y refusaient, sauf Slimane, géant taciturne, vivant en marginal. Chaque année, Slimane triomphait de l'animal, jusqu'au jour où, vieillissant, il doit plier le genou, sans qu'aucun des villageois présents cherche à lui porter secours. Le colporteur disparaît à jamais, sur une ultime prophétie aux habitants de Zitouna: «Vous devez savoir que vos malheurs viennent de commencer. Le fils a vu son père rouler dans la poussière sans qu'aucun d'entre vous osât lui porter secours. Il ne l'oubliera pas» (HT, p. 82). Devant la passivité et l'indifférence des gens du village, Omar, fils de Slimane, tire la leçon de ce drame : «Si mon père a accepté d'affronter la bête, c'était pour défendre votre honneur. Il en est mort. Ce n'est pas l'ours, mais votre lâcheté qui l'a tué». (HT, p. 85)

À l'indépendance, le village resté en marge de l'Histoire est soudainement promu chef-lieu de préfecture. Pour Zitouna et ses paisibles habitants, c'est une surprise générale. Mais quand tous voient arriver le nouveau préfet, c'est le début du chaos et l'annonce de la fin. Sortant de sa limousine, c'est bien Omar El Mabrouk, le plus méchant garçon de la tribu, passé pour mort dans le maquis. À partir de là, tout va basculer. Le village qui, dans une apparente indifférence, a surmonté les soubresauts de l'Histoire, de la colonisation à la guerre d'indépendance, voit son existence bouleversée par cet homme qui impose le progrès au risque de traumatiser la population. Ce que ni le temps, ni la misère n'avaient pu changer, l'administration l'obtiendra à coups de décrets et de bulldozers. La civilisation incontournable tombe comme la foudre sur cette petite société préservée jusqu'alors de tous les dangers. À vrai dire, le retour de l'enfant prodigue emporte le village dans le tourbillon du changement. Le

revenant veut réformer, infléchir un passé jugé par certains démodé mais surtout assouvir par la même occasion une vengeance ancestrale. Imbu des méthodes apprises dans la capitale, à l'école du parti unique, Omar introduit au village une modernité qui devient problématique.⁵⁹ Impuissants, les membres de la tribu subissent la sordide tyrannie du chef local qui, pour se venger contre eux, entreprend «de détruire leurs certitudes et de pervertir leur âme».⁶⁰

Il convient de préciser qu'en présentant une tribu qui éprouve le malaise, une rancœur à l'égard du progrès perçu comme signifiant de l'ordre colonial et s'accrochant désespérément à son passé et à ses anciennes valeurs, Mimouni dénonce l'intrusion violente de la modernité et de ses changements néfastes. Il critique aussi ces envoyés du gouvernement qui appliquent aveuglément les directives décidées dans les bureaux de la capitale, bouleversant ainsi les structures fondamentales de la vie et s'acharnant à détruire un patrimoine qui déplaît aux maîtres de l'heure. À ce sujet, il déclare :

La modernité est inéluctable mais j'ai voulu dénoncer la façon dont la modernité occidentale, qui se manifeste surtout par la technologie, commence par détruire une société. J'ai aussi voulu dénoncer la façon dont on a voulu introduire cette modernité, d'en haut, autoritairement.⁶¹

C'est avec une folle démesure que le nouveau préfet conduit le fragile destin de Zitouna. Omar perturbe et secoue le village et ses gens. Non seulement il va «moquer les uns, tancer les autres, se comporter en dictateur imprévisible, mais encore tout bouleverser de [leur] vie, changer la religion et le paysage, raboter

59 Voir l'étude de Hafid Gafaïti, « La problématique de la modernité dans *L'honneur de la tribu* de Rachid Mimouni », *Horizons Maghrébins*, N° 17, 1991, p. 144-150.

60 Rachida Merkouche, « *L'honneur de la tribu* de Rachid Mimouni - Pouvoir et conscience », *Horizons*, lundi 15 octobre 1990, p. 9.

61 Marie Agnès Combesque, « Écrivains d'aujourd'hui », *Erie*, N° 62, vendredi 1er juin 1990, p. 17.

les montagnes, redessiner les routes, divisant les uns, provoquant les autres, livrant chacun à son nouveau destin». ⁶² Ce faisant, il bouleverse l'ordre établi, tyrannise les villageois avec méthode et jubilation, défigure le territoire, dynamite les oliviers, instaure la répression, lamine les liens sociaux et creuse l'incertitude. Dès lors, tout est perturbé : l'espace et le temps, les saisons et les heures, l'air que l'on respire et le geste bienséant traditionnel. Tout se transforme dans une totale dévastation.

Il n'existait plus aucun repère. Les chemins avaient changé d'itinéraire, les montagnes d'emplacement. Les plaines s'étaient gondolées, les collines aplanies. Le sud avait modifié sa position, le ciel sa couleur, le soleil son trajet, le temps sa vitesse. Le climat avait interverti ses saisons. (HT, p. 169)

Le représentant de l'autorité et de la nouvelle bureaucratie se conduit ensuite comme un satrape qui ne connaît aucun scrupule. Il va même jusqu'à commettre un sacrilège en faisant «raser le mausolée d'un saint qui gêne la circulation et abattre les eucalyptus centenaires et légendaires où s'abritaient des milliers d'oiseaux. Omar El Mabrouk ne supportait pas le bruit des oiseaux». ⁶³ La cruauté et le cynisme ne sont pas sans rappeler ceux de Tombéza. En sa personne, l'homme fort de Zitouna incarne les exactions que l'on peut perpétrer au nom du progrès. Il est aussi le représentant des profiteurs opportunistes du nouveau régime. D'ailleurs, il avoue cyniquement :

À peine sorti de l'adolescence, j'avais compris que je ne pouvais que gagner à fréquenter les puissants de ce monde. Ce fut ainsi que, parvenu au maquis, j'eus vite fait de larguer mes bouseux compagnons de Zitouna pour tenter d'approcher ces hommes fébriles aux yeux brillants. A l'indépendance, je n'ai pas fait la bêtise de rejoindre mon village natal. J'ai donc suivi à la trace ceux qui, depuis le début, savaient où aller et qui tous se dirigèrent

62 Gilles Pudlowski, «Secrète Algérie», Le Point, N° 880, 31 juillet 1989, p. 13.

63 Jean Chalon, «Une tribu dans les orages du progrès»

Profitant de ses fonctions, le despote se perd d'obsession en égarement et mène une population vers le traumatisme de la déchéance. Prétendant changer les mentalités, cet esprit réformiste divise le village par un souffle de modernisme qui révèle les appétits de pouvoir des uns et la veulerie des autres. Avec une détermination frénétique, il écrase les habitants de Zitouna, bouleverse brutalement, autoritairement et de fond en comble leurs valeurs, en particulier la culture traditionnelle imprégnée de l'islam. Et «cette rupture scinde le temps en deux entre avant, pays de la mémoire séculaire et un présent traumatisant et "frogophage"». ⁶⁴ En quelques années, un monde meurt et perd son âme. Le vieux monde plie l'échine devant le nouveau. Il disparaît, et avec lui jusqu'aux souvenirs de «la vallée heureuse».

Mais cette fable a cependant une morale : un homme seul va affronter le dictateur. C'est le jeune juge qui vient de la capitale et qui pense que la victoire appartient non pas au plus fort mais «au plus déterminé» (HT, p. 209). Ce juge n'est autre que le fils d'Omar, né du viol de sa propre soeur. Ce fils dont il ignorait l'existence est un islamiste pur et dur. Il met son père devant son passé insalubre et tourmenté le poussant jusqu'au suicide. Et Zitouna se demande si ses figuiers vont résister au vent mauvais qui succède à cet orage.

Ce roman profondément enraciné dans un univers aux frontières de la légende et du réel, est «une voix solitaire, celle de la mémoire et du conteur». ⁶⁵ L'histoire est racontée à l'auteur par un vieillard qui restitue le passé de sa tribu trahie et

64 Yves Thorval, «L'honneur de la tribu».

65 Michel Gazier, «Le Temps cassé», p. 13.

agressée par tant de choses étrangères à son être et à sa volonté. Il affirme que «Le temps est venu de retrouver la mémoire avec l'ambition d'un avenir» parce que «l'Histoire est rancunière» (HT, p. 39) et que «le passé ne peut s'effacer».

L'Honneur de la tribu est une fable triste et bouleversante. Mais c'est surtout un roman grave au regard critique et exigeant sur la mémoire et le mépris; mémoire de l'Algérie profonde émergeant tout d'un coup au grand jour grâce à un vieux Cheikh qui exhume l'histoire de son peuple afin de la sauver de l'oubli. Devant son récit lumineux d'où percent la misère, la peur et l'absurdité, l'auteur écoute et enregistre. Témoin passif, il ne juge pas, n'offre non plus aucune issue péremptoire. Sa pudeur fait sa force : celle d'un homme blessé qui crie sa douleur et qui, comme tout Algérien, pose des questions à une société soucieuse d'intégrer à la quête de son avenir la connaissance de ses origines.

2.8 Le recueil de nouvelles

Rachid Mimouni poursuit son oeuvre de dénonciation de la déliquescence des valeurs et des institutions d'une société gangrénée par de multiples maux. Mais cette fois, il recourt à un genre différent du roman : l'écriture de la nouvelle. Pour lui, le roman qui demande davantage de souffle permet aussi à l'auteur de construire l'intrigue et d'épaissir la psychologie des personnages. «En termes d'économie dramaturgique, dit-il, le roman est plus facile puisqu'on a (du temps) de l'espace devant soi et on peut lentement construire la situation des personnages». Avec la nouvelle, il s'agit d'une autre «économie dramaturgique, en ce sens qu'elle ne permet pas le foisonnement des personnages et se distingue par le basculement subit et brusque de la fin». Mimouni ajoute aussi

que : «la rigueur et l'économie constituent les traits saillants de la nouvelle. Son avantage est qu'elle permet d'apporter des éclairages variés sur une situation donnée». ⁶⁶

L'usage que fait Mimouni de ce genre dans *La ceinture de l'ogresse*⁶⁷ est des plus réussis, comme le démontre Abdellatif Laâbi dans une présentation du recueil.

L'art de la nouvelle, choisi dans ce livre, sert à merveille son dessein. Chaque nouvelle, parmi les sept qui composent ce recueil, aurait pu donner lieu à une dynamique propre au roman. Et je crois que Mimouni a dû affronter concrètement cette tentation, notamment dans la nouvelle qui ouvre le livre, *Le Manifestant*. Mais il a très vite perçu ce que son art et son oeuvre gagnaient à se frotter à la discipline de la nouvelle. Il en est résulté une écriture soucieuse de son économie, apurée de toute scorie, évitant les redondances, les dérapages pseudo-lyriques, maîtrisée à l'extrême pour tout dire. ⁶⁸

Les sept nouvelles⁶⁹ de ce recueil «reviennent sur des thèmes chers à Mimouni qui ont déjà fourni la matière de ses précédents romans : les aléas d'un quotidien oppressant et cauchemardesque»⁷⁰ dans une société où tout rêve d'espoir et de raison est banni. En fait, l'écrivain continue à régler son compte à «la société algérienne plus ou moins socialiste et résolument bureaucratique, où triomphent l'incompétence, la paresse, la régression, la répression, la corruption, les passe-droits, la paralysie, les mensonges, la pénurie et la

66 Allal Maleh, «Rachid Mimouni - Le parcours parfait d'un franc tireur», *Almaghrib*, dimanche 25 et lundi 26 novembre 1990, p. 10.

67 Rachid Mimouni, *La ceinture de l'ogresse*, Paris, Seghers, 1990, 234 p. Le recueil a été édité à Alger par Laphomic en 1990, 183 p.

68 Abdellatif Laâbi, «Rachid Mimouni conteur infernal», *Jeune Afrique*, N° 1553, 3 au 9 octobre 1990, p. 62.

69 *La ceinture de l'ogresse* est composée de sept nouvelles qui portent les titres suivants : Le Manifestant, Histoire de temps, Le gardien, Les vers à soie, Le poilu, Les ordinateurs et moi, L'évadé.

70 Tahar Djaout, «La ceinture de l'ogresse - L'orchestre de l'absurde», *Algérie Actualité*, du 26 avril au 2 mai 1990.

misère». ⁷¹ Assumant pleinement son rôle en tant qu'«éveilleur des consciences» et clamant haut la vérité, Mimouni se charge de dénoncer l'ordre établi, la supercherie, la corruption et les tares de la société algérienne depuis l'indépendance. Pour Denise Brahimî:

La ceinture de l'ogresse confirme l'acuité de son observation, la vivacité de ses critiques sans ménagement, et y ajoute une aptitude à diversifier les modes d'approche, le ton, les formules narratives, R. Mimouni n'utilise pour s'exprimer ni le retour au passé, ni l'allégorie ou l'allusion. Il parle de la société algérienne actuelle, en direct, du point de vue de la "base", [...]. ⁷²

L'ancrage spatio-temporel et thématique est d'actualité : une préoccupation socio-idéologique continuelle dans un espace diégétique qui prend racine dans le réel donnant divers éclairages sur le quotidien algérien actuel. Dans chaque nouvelle, Mimouni fait pénétrer le lecteur dans «un monde soumis à l'absurde» ⁷³, en proie à un vaste malentendu, et comme régi par une volonté diffuse, impossible à identifier. Il présente un protagoniste solitaire, aux prises avec un métier ou une tâche qu'il s'acharne à accomplir au meilleur de sa connaissance, mais dont les rouages secrets finissent par lui échapper. Tour à tour entrent en scène un manifestant condamné à mort parce que son initiative n'a pas été prévue par le règlement; un chef de gare esclave de l'horaire au point d'en perdre toute perspicacité; un citoyen dont la vie se trouve modifiée par les aléas d'une information mal maîtrisée. À vrai dire, déboussolés et empêtrés dans des situations cauchemardeuses voire Kafkaïennes, les protagonistes vivent tous le même dilemme. Ils se heurtent à l'irresponsabilité

71 Frédéric Vitoux, «Rachid Mimouni, le prophète et le président. Et c'est qu'Allah déchanté...», Le Nouvel Observateur, 20 au 26 septembre 1990.

72 Denise Brahimî, « La ceinture de l'ogresse », Notre librairie, N° 111, oct-déc 92, p. 137.

73 Abdelmadjid Kaouah, «Satires», Révolution Africaine, N° 1558, 9 mars 1990.

des fonctionnaires. Aussi affrontent-ils les abus du pouvoir et des autorités, la bureaucratie bête et méchante, les carcans divers et l'absurdité du temps. L'échec, le désespoir et la perte absolue sont au bout de leurs itinéraires dans une société chaotique, réglée par une toute puissante machine idéologique et administrative, qui vise à tout moment à écraser leur individualité. Et comme le précise Marie-José Sfeir-Aissaoui :

Les sept personnages principaux et autonomes, ainsi que leurs aventures spécifiques apparaissent comme les avatars - protagonistes et thèmes récurrents - d'une même figure emblématique chargée d'une mission sacrée et vouée à l'adversité et à l'échec. Héros de paraboles, incarnation de l'idéaliste, justicier pur et dur, magnanime, individualiste, marginal, solitaire, étranger rejeté pour cause d'altérité, dénonciateur de la tyrannie et de l'anarchie, mais frappé de désuétude, voire de suspicion, dans un monde qui lui est hostile et dont l'échelle des valeurs est entièrement bouleversée et inversée.⁷⁴

Dans *La ceinture de l'ogresse*, le contexte social et politique est analysé avec acuité et perspicacité. Tous les registres du pays y passent : la société civile, la morale collective, les croyances religieuses, l'invasion technologique et les rapports litigieux, conflictuels entre les générations. La machine narrative de l'écrivain, cruelle et cocasse traduit «le désarroi d'une société assaillie et ébranlée par une modernité mal assimilée»⁷⁵, déchirée par le mensonge, la bêtise, l'aveuglement et le carriérisme. Le beau rêve de la révolution n'est plus qu'un discours vide et répétitif que personne n'écoute dans ce pays sclérosé où les séquelles de la guerre sont encore omniprésentes. «Et comment en serait-il autrement, précise Mimouni, alors qu'elle a des prolongements qui ont marqué

74 Marie-José Sfeir-Aissaoui, «Méditation sur la bureaucratie et le dogmatisme», *Arabes*, N° 49, janvier 1991.

75 Rachid Hammoudi, «Scènes d'«Absurdistan"», *El Moujahid*, 12 mars 1990.

le devenir algérien et son présent».76 Son texte est émaillé de touches sévères et caustiques à l'égard de cet état de fait.

Durant la guerre de libération, je suis monté trois fois au maquis. Arrêté et emprisonné, je me suis évadé pour aller retrouver mes compagnons de lutte. Blessé au cours d'un accrochage, j'ai été hospitalisé. Je me suis enfui de l'établissement sanitaire, sachant qu'une cellule m'attendait à ma guérison. Et j'ai donc naturellement obtenu trois attestations d'ancien maquisard. En récompense de mes services passés, on m'a gratifié de trois villas et de trois locaux commerciaux. J'ai bien entendu épousé trois femmes. Mais l'administration s'obstine à me refuser le droit d'occuper trois emplois. C'est injuste. (CO, p. 142)

Empruntant la voix de ses protagonistes, Mimouni lâche son cri libertaire et protestataire. Il raconte un monde étrange et derrière les mots le désespoir se profile pour dire non seulement l'absurde et le désenchantement dans l'Algérie des bureaucrates et des intégristes, mais aussi «l'implacable fureur de l'écrivain face au désastre qu'on lui propose et qu'on propose à son peuple comme piètre arène de leur vécu».77 Chaque nouvelle invite à la réflexion. Chargée d'amertumes et d'implicites idéologiques que laissent filtrer l'écriture et un sens parfait de l'ironie78, elle en dit beaucoup sur cette ogresse qui ceinture, emprisonne et dévore le citoyen.

2.9 Poétique de la dictature

La trame narrative d'*Une peine à vivre*79 est basée sur l'histoire d'un dictateur qui fait sa propre autopsie quelques minutes avant de mourir. Face au peloton

76 Maleh, «Rachid Mimouni - Le parcours parfait d'un franc tireur», p. 10.

77 Lâabi, «Rachid Mimouni conteur infernal», p. 63.

78 Voir Saïd Laqabi, Les fonctions de l'ironie chez Mimouni, Mémoire de D.E.A. présenté à l'université Paris Nord XIII - Villetaneuse, 1992.

79 Rachid Mimouni, Une peine à vivre, Paris, Stock, 1991, 277 p.

d'exécution, les minutes s'étendent sur plus de 200 pages et racontent les misères et la grandeur, l'irrésistible ascension et la chute non moins vertigineuse de celui qu'on appelle le Maréchalissime.

Avec ce roman, l'auteur s'aventure du côté du pouvoir, un thème de prédilection chez lui . Il enrichit, à son tour, cette galerie de portraits de généralismes violents et tortionnaires cruels qui ne manquent pas dans la littérature du monde. Ainsi, le Maréchalissime du romancier algérien vient prendre place aux côtés du Guide Suprême de *La vie et demie* de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi ou de Tonton Hannibal Bwakamabé Na Sakkadé du *Pleurer rire* d'Henri Lopes. Pour camper le dictateur féroce, Rachid Mimouni s'est inspiré de ces despotes qui fleurissent sur la planète. Il n'a rien voulu y mettre de local, comme il le souligne : «mon propos est de dénoncer toutes les dictatures, rien n'est inventé mais tout est fictif».

Rachid Mimouni convie le lecteur à lire le récit dans une linéarité construite de manière quatriptique : l'enfance miséreuse, l'apprentissage du métier, le pouvoir et ses maux et la quête de l'amour. Quatre étapes fondamentales auxquelles correspondent quatre modes différents de l'appréhension de la mémoire qui évoque la vie d'un tyran gouvernée par le mépris, le goût de la terreur et la volupté du mal.

Né au bord d'une route dans une tribu de tsiganes «de sinistre réputation», l'enfant est élevé brutalement dans «le fondamental mépris que vouait [sa] tribu à la valeur humaine» (PEV, p. 18). Dès l'aube de sa naissance, le destin fut cruel avec lui. Il voit périr sous ses yeux ses parents emportés par la crue d'un fleuve sans que quiconque intervienne. Recueilli par un oncle indifférent, rustaud et

sans scrupules, il pousse comme les enfants de la tribu «dans l'impassibilité générale, semblables à des chardons, épineux et tenaces» (PEV, p. 20). Et confrontant très tôt les pires conditions d'existence, il acquiert «la conviction que c'est dans le sordide que s'ancrent les ressorts essentiels du genre humain» (PEV, p. 72). Son enfance calamiteuse est à jamais marquée de profondes blessures. L'orphelin vit dans l'errance et la pauvreté, subit l'humiliation, reçoit des coups de toutes parts et tombe dans les rets d'exploiteurs divers. La tare fondatrice de sa vie est partiellement différente de celle de Tombéza. Ainsi, sans défense, l'enfant observe, encaisse et se sauve dès qu'il peut de ce monde qui tourne contre toute logique en fonction des caprices des uns et des autres. Aussi, abandonné par la tribu au cours d'une de ses haltes, l'adolescent est-il livré à lui-même et à la cruauté du monde. La dureté de l'existence lui enseigne que la survie des plus démunis passe par une totale absence de scrupules. Analphabète mais surtout roublard et intrigant, «son obsession est de sortir de sa fange et de s'élever».⁸⁰ Il comprend très vite que, dans le pays où il vit, la carrière militaire représente la voie du salut.

Le jeune bohémien s'engage alors dans l'armée. Malgré les odieuses brimades de la caserne, il entreprend une persévérante marche qui, à force de vilénies, de turpitudes et de compromissions, le mène à graver tous les échelons de la hiérarchie militaire. Il obtient par chantage d'entrer dans l'école des officiers infiniment convoitée où aboutissent les fils des notabilités du régime. Et en trichant à l'examen, il sort sous-officier de l'Académie militaire. Sa dureté, son mépris des hommes, son cynisme et son goût du pouvoir lui ouvrent les voies d'une promotion certaine. Pour lui, «l'ambition n'est souvent qu'un

⁸⁰ Jacques Almira, «Le pouvoir des mots», Revue des deux Mondes, décembre 1991, p. 144.

désir de revanche sur un sort injuste». (PEV, p. 61)

Rachid Mimouni recourt à l'humour ou à la férocité du langage pour faire la critique acérée du régime de la caserne dominé par le règne des sergents, c'est-à-dire des petits fonctionnaires obtus mais aux décisions sans recours. Dans ces institutions militaires, les officiers supérieurs goûtent aux délices du pouvoir et de la corruption. Hommes puissants, ils jouent aux parrains avec les notables locaux et s'entourent d'un mystère divin qui auréole leur fonction. Dès son arrivée, le fils de bohémiens recrues est aussitôt mis au courant de cette évidence :

Tu n'auras jamais l'occasion d'apercevoir, même de loin, le commandant. Il est comme Dieu, omnipotent mais invisible. Notable différence : il n'est pas miséricordieux. Tu t'en rendras vite compte si par un exceptionnel malheur tu devais avoir affaire à lui. Au premier frémissement d'un poil de sa moustache les troupes se mettent en état d'alerte. Il a la majesté des puissants et l'outrecuidance des parvenus. (PEV, p. 27)

Fabuleusement doué pour les renseignements et la dissimulation, le jeune homme chemine de sape en sape, jusqu'à l'entourage du Maréchalissime. Il se fait remarquer par le maître du palais qui le nomme chef de la sécurité d'État et lui prodigue alors les leçons de cruauté nécessaires à l'exercice de son métier.

Il faut que tu saches qu'il n'y a rien de plus immonde que le pouvoir. C'est la perversité absolue, le mal intégral, la vilénie pure, l'horreur au quotidien, la pire des calamités. [...] Le pouvoir, vois-tu, est cette part chtonienne de chacun de nous, tapie au plus secret de nos entrailles, qui jamais ne s'endort et toujours nous lancine. Inutile de te préciser que tout sens moral s'en trouve aboli. Pour occuper cette place, ma propre mère, si elle avait été encore en vie, n'aurait pas hésité à m'égorger sans haine et sans remords, et cela n'aurait pas créé un précédent. (PEV, p. 112-113)

Obsédé par le pouvoir et la crainte de le perdre, il n'y plus qu'un pas à franchir. Il ne tarde pas à renverser de façon sanglante le dictateur en place. Maître du destin du pays, à son tour, il gouverne au gré de ses humeurs avec une seule ligne de conduite : maintenir la terreur. Méprisant les institutions et les hommes, ceux qu'il honore pour les déshonorer ensuite, il assouvit ses rancunes de la manière la plus abominable.

Retranché dans mon antre, je m'appliquais à déjouer les projets de complots en mettant à la retraite anticipée les jeunes officiers non encore corrompus, à monter de faux complots afin d'emprisonner les jeunes officiers encore libres et non mis à la retraite, à assassiner les opposants exilés à l'étranger, à exiler à l'étranger ceux assignés à résidence, à assigner à résidence ceux encore libres, à l'exception d'une poignée d'inoffensifs qu'il me fallait garder comme instigateurs des futurs complots et boucs émissaires des mécontentements populaires à venir. Le sort des hommes n'était plus que fil entre mes doigts et tous ignoraient en s'endormant s'ils se réveilleraient condamnés ou promus. Je commençais à tisser la trame dès la tombée de la nuit et mon travail ne s'achevait qu'au matin. Mes yeux ne supportaient plus la luminosité diurne et il me fallut porter des lunettes teintées. (PEV, p. 125)

C'est de l'intérieur que l'on découvre page à page l'univers obsessionnel, absurde, implacable du monstre. Ici, le pouvoir appartient plus au monde de la folie qu'à celui de l'ambition. Un homme, un seul, retranché dans son palais-bunker et coupé du monde réel, commande tout le système du pouvoir dénaturé dont quelques miettes échoient à des courtisans, faits et défaits à merci, et toujours prêts à démontrer «que la servilité humaine n'a pas de limite et que la dignité n'est qu'un mot creux» (PEV, p. 92). Veule, vulgaire, sadique, sanguinaire, capricieux, l'univers sur lequel il règne est marqué par le cynisme, la cruauté, la paranoïa, la terreur, l'arbitraire, la bouffonnerie et provoque une continuelle fuite en avant dans l'absurdité et l'horreur. Au total, c'est une forme

de réclusion. C'est aussi un cercle vicieux où le Maréchalissime perd le sommeil à force de se méfier de tout le monde et de redouter celui qui viendra prendre sa place.

Parvenu au sommet de son pouvoir totalitaire après avoir éliminé tous ses rivaux selon une technique éprouvée par ses prédécesseurs, le Maréchalissime faiblit : une histoire d'amour le hante. En effet, avant de devenir un cynique dictateur, il avait rencontré une jeune étudiante en architecture «qui lui avait appris à aimer le soleil, les fleurs, les oiseaux, les animaux, la tendresse».⁸¹ L'ayant perdue de vue, il n'aura de cesse de la faire rechercher. Il la retrouve après maintes péripéties grotesques dans un pays étranger, l'enlève et l'enferme dans son palais. Pour reconquérir son amour, il tente tout en utilisant les ressources de son pouvoir absolu.

J'avais commencé par lui assurer qu'elle deviendrait la reine exigeante et adulée de ce pays, soir et matin vénérée, plus souvent que le soleil, et, plus fort que la foudre, que son nom serait introduit dans le texte des prières religieuses et dans celui de la prestation de serment de tous les présidents de la République à venir. (PEV, p. 229)

Mais l'ancienne aimée refuse toutes les offres et toutes les promesses. Elle ne veut plus de cet homme malhabile, méconnaissable en Maréchalissime. Prêt à tout, l'amoureux fou envisage de démocratiser le pays et même d'abandonner le pouvoir. En vain, la froideur de la femme est manifeste. Elle refuse de reconnaître dans les oripeaux d'un tyran l'homme qu'elle avait aimé. C'est ainsi que la quête de l'amour révèle au maître du pays ses limites et sa vulnérabilité. Sa passion va provoquer sa chute. Il traînera dans son ascension l'image

⁸¹ Mohamed Kacimi, «Une peine à vivre», Revue Qantara, N° 1, Oct., Nov., Déc. 1991.

éblouie de sa bien-aimée comme un rêve entrevu sans comprendre que parfois le pouvoir et l'amour sont incompatibles. Face au peloton chargé de son exécution, il croit la rejoindre.

Une peine à vivre est une interrogation sur les maux et les méfaits du pouvoir- quel qu'il soit, et même s'il se déguise en «redressement révolutionnaire» - une charge contre le despotisme et l'amour. La pourriture, les brutalités gratuites et la bêtise administrative paraissent ici chose ordinaire. L'auteur démontre le mécanisme qui mène au pouvoir absolu, véritable descente aux enfers bien plus qu'ascension. À travers le portrait du Maréchalissime de ce pays sans nom et sans visage, Rachid Mimouni se livre à une terrifiante plongée au coeur du totalitarisme sans faille, entier, pour remonter et dénoncer les rouages d'une tyrannie et d'un pouvoir pyramidal dont la seule loi est justement l'absence de lois.

Dans ce roman, Rachid Mimouni change de registre. Les métaphores lyriques des premiers écrits ont disparu. Au niveau du contenu, il quitte «le terrain du décryptage de la société algérienne pour investir celui de la «boîte noire» du pouvoir dictatorial dans un pays sans nom, au même titre que les personnages du roman».⁸² À vrai dire, en prenant soin de ne pas situer son action à l'intérieur d'un pays réel et pour donner plus de force à son propos, l'auteur préfère construire un implacable archétype de la dictature en prenant des éléments aux quatre coins de la planète. Un dictateur absolu d'un État producteur de pétrole emprunte la plupart de ses traits aux différents despotes monstrueux qui ont exercé ou exercent toujours le pouvoir absolu dans les pays du Tiers-Monde

⁸² Abdelkader Djeghloul, «Une peine à vivre - Les clins d'oeil de Rachid Mimouni», Algérie Actualité, N° 1358, du 24 au 30 octobre 1991.

obéissant à des logiques semblables. Les lieux de ses crimes et de ses amours ne sont pas géographiquement situés, le dictateur n'est présenté que sous la dénomination de Maréchalissime. Pourtant la petite moustache, le ventre rebondi, l'uniforme militaire comme seul vêtement, le bunker souterrain et la crainte permanente du complot évoquent des personnages bien réels. Mais il reste qu'en choisissant l'anonymat dans un non-lieu, l'écrivain échappe à l'Algérie et donne à son roman l'étrange impression de n'être nulle part, c'est-à-dire, partout dans le monde.

2.10 Écriture et Engagement

La montée de l'intégrisme, par le biais du Front Islamique du Salut, et l'instauration de l'état d'urgence qui a suivi ont suscité des réactions dans la classe politique algérienne, mais aussi dans les milieux intellectuels. En l'espace de quelques semaines, deux des écrivains algériens les plus connus en activité, Rachid Boudjedra et Rachid Mimouni proposent des ouvrages qui tranchent avec leur production habituelle et traitent de cette plaie portée par le corps social algérien : l'intégrisme. Tous les deux ont décidé, «sans se concerter, de se jeter dans la bataille et, avec pour seule arme leurs mots, croiser le fer avec les nouveaux barbus». ⁸³ Leurs textes leur ont valu bien sûr, d'être condamnés à mort par les intégristes.

Rachid Mimouni a eu plus de chance que Rachid Boudjedra dont l'ouvrage *Le FIS de la haine*⁸⁴ a été interdit de diffusion sur le territoire national. *De la*

83 Gilles Anquetil, «Les Voltaire d'Alger», *Le Nouvel Observateur*, N° 1439, 4-10 juin 1992, p. 51.

84 Rachid Boudjedra, *Le FIS de la haine*, Paris, Denoël, 1992, 142 p.

*barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*⁸⁵ de Mimouni a été mis sur le marché algérien. La publication de cet ouvrage a valu aussi à son éditeur privé algérois⁸⁶ une agression caractérisée du FIS.

En choisissant le pamphlet, Mimouni crache sa rage devant les échecs successifs de son pays qui ont ouvert une voie royale au fascisme vert. Il crie sa colère et son indignation devant la méconnaissance, l'inculture profonde de ces thuriféraires d'un retour à un Islam pur et dur. Par cet écrit, rédigé en état d'urgence, qui pose des problèmes terribles sur l'impasse que vit l'Algérie, Mimouni affiche son courage en tant qu'écrivain engagé. Engagé non pas seulement par ses textes, mais aussi par ses actes. Malgré la série d'assassinats du FIS, dans un climat dépourvu de protection policière et la psychose de la terreur qu'ils engendrent, malgré la «peur au ventre»⁸⁷, malgré enfin le spectacle quotidien de l'horreur et de la barbarie, Mimouni refuse de céder aux menaces des intégristes. Avec les mots, il livre une lutte anti-intégrisme et prend publiquement position «pour fustiger le fondamentalisme musulman».⁸⁸

Nous vivons une tragédie dont l'horreur dépasse les mots, mais, comme écrivain, je n'ai que le langage pour me battre. Mon essai contre l'intégrisme vient d'être édité en Algérie, des librairies qui l'affichaient en vitrine ont été dévastées. Quelles que soient les menaces qui pèsent sur moi, je suis décidé à résister à l'intimidation, à la terreur, et à demeurer en Algérie.⁸⁹

85 Rachid Mimouni, De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier, Paris, Belfond - Le Pré aux Clers, 1992, 172 p.

86 Rachid Mimouni, De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier, Alger, éditions Rahma, 1993, 173 p.

87 À ce sujet, Rachid Mimouni dit: «Si tu savais, [...], comme c'est bon de marcher dans la rue sans se retourner», Propos rapportés par Christine Leclerc, «L'arme de Mimouni», Le Figaro Magazine, N° 669, 10 juillet 1993, p. 21.

88 Jacques De Barrin, «La grande discordance algérienne», Le Monde, mercredi 1 juillet 1992, p. 5.

89 Anne Brunswic, «3 questions à Rachid Mimouni», Lire, N° 214-215, Juillet-août 1993, p. 132.

Rachid Mimouni ne peut supporter le FIS et ne se gêne pas pour le dire. Il revient sur l'histoire de l'Algérie depuis l'indépendance pour analyser les raisons de la fulgurante ascension des barbus qui «ne songent qu'à ramener le peuple vers l'orthodoxie religieuse» (Bl, p. 18) et «prônent un mode de vie semblable à celui qui existait en Arabie au VIIe siècle» (Bl, p. 22), à l'époque du prophète. Et pour tenter de retrouver les causes de cette dérive, il met à nu le pouvoir et sa volonté machiavélique d'accorder au parti des intégristes une place prépondérante sur la scène politique. En effet, pour faire barrage aux démocrates et aux communistes, le parti unique a su produire un adversaire bien étrange dont les caractéristiques sont fondamentalement archaïques.

Après vingt-six ans d'un régime de parti unique et d'une politique socialisante, le premier suffrage démocratique de l'Algérie propulsait un mouvement qui se proposait d'établir une nouvelle forme de dictature. (Bl, p. 10)

Mimouni dévoile aussi le noyau du délire intégriste : la haine viscérale des femmes et de la culture. Chez les islamistes, «la femme est l'objet d'une fixation obsessionnelle, comme le juif pour Hitler» (Bl, p. 29). Considérée comme la source du désordre, une *fitna*, la femme incarne à leurs yeux le mal et le monde pervers par le sexe et l'occident. Mimouni raconte comment lors d'une grève générale lancée par le leader du parti intégriste algérien, des militants prirent le contrôle de l'hôpital Mustapha et exigèrent des femmes en salles d'accouchement leur certificat de mariage. Quant à la culture, elle est considérée par les fanatiques comme louche, voire dangereuse. Puisque tout l'espace social et mental doit être soumis au totalitarisme religieux, puisque les textes sacrés ont réponse à tout, les idées nouvelles sont dénoncées comme perversion organisée du message divin. Dans leur système intégriste, toute

nouveauté représente la diversion et n'est ni tolérée ni tolérable.

Dans sa dénonciation, Rachid Mimouni s'en prend aux responsables politiques algériens, coupables à ses yeux de la montée irrésistible du parti intégriste. Il accuse le président algérien, «entre autres inconséquences criminelles, d'avoir fait entrer le loup intégriste dans la bergerie et favorisé une corruption généralisée».⁹⁰ Il n'est pas non plus tendre avec les intellectuels de son pays qui «se répartirent en un large éventail de tendances, allant de l'extrême gauche trotskiste à une social-démocratie mâtinée d'islamisme» (BI, p. 97). À ses yeux, ceux-ci n'ont pas pris une part active au combat contre l'intégrisme comme ils auraient refusé de s'engager avant pour que l'Algérie suive une autre voie.

L'intrusion de l'islamisme radical sur la scène algérienne occupe l'essentiel de l'activité de Mimouni. De ce fait, abandonnant son procédé habituel d'allégories, Rachid Mimouni choisit la sécheresse du récit, la fermeté des observations et la rapidité de la dénonciation pour donner à comprendre pourquoi, aux derniers jours de 1991, le fanatisme islamique faillit prendre le pouvoir. Il reconnaît de nombreuses raisons à la montée du FIS : les échecs économiques de l'Algérie, dues à une politique socialisante et notamment à l'industrialisation démente menée sous Houari Boumediene; l'absence de démocratie après vingt-six ans d'un régime à parti unique comme dans les pays de l'Est et la corruption du pouvoir qui s'étalait au grand jour sous le président Chadli Benjedid. C'est d'ailleurs celle-ci qui a empêché Mohamed Boudiaf⁹¹, de mener à bien les réformes nécessaires pour sortir le pays de la

⁹⁰ Antoine de Gaudemar, «Cris d'Alger», Libération, 28 mai 1992.

⁹¹ Membre de la Révolution de novembre et un des premiers fondateurs du FLN, Mohamed Boudiaf

crise. Car, pour Mimouni, il existe en Algérie une véritable mafia qui contrôle tout l'appareil d'État, freinant tout développement et empêchant tout changement.

Il convient de préciser que face à l'aveuglement de l'occident, les essais lucides et courageux de Boudjedra et de Mimouni s'adressent d'ailleurs davantage à l'opinion publique française, jugée peu ou mal informée, qu'à leurs concitoyens. Mimouni, comme Boudjedra, reproche aux dirigeants occidentaux de s'être montrés tout prêts à pactiser avec le FIS au soir de sa victoire au premier tour des élections législatives du 26 décembre 1991. Il alerte les Occidentaux contre le danger que constituerait pour tout le bassin méditerranéen l'arrivée au pouvoir dans son pays de ce parti islamiste qualifié de fascisme à coloration religieuse. Craignant la naissance d'un bloc intégriste dans les pays musulmans, Mimouni s'inquiète de l'indifférence et du silence de l'Europe qui ne prend pas assez conscience de la menace intégriste et sous-estime «les dangers d'extension de l'islamisme» (BI, p. 157).

Dans *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, Mimouni «pose un regard désabusé sur le pays, les pratiques de ses gouvernants qui, les uns par mégalomanie, les autres par compromission, ont conduit une jeunesse déboussolée, un peuple sans repères à croire en ces nouveaux messies». ⁹² Le message qui se dégage de ces textes, c'est que non seulement rien de toute cette charge de violence n'était imprévisible mais encore «que rien n'a été tenté pour conjurer la catastrophe. Ou, du moins, pour prévenir de son

vivait en exil au Maroc depuis plusieurs années. Il retourne en Algérie après la démission de Chadli Bendjedid. Nommé président du Haut Comité d'État qui est censé assurer la transition jusqu'aux prochaines élections, il est assassiné le 29 juin 1992 par un membre de la garde présidentielle, devant des centaines de personnes.

92 Rachid Hammoudi, «Les vérités amères de Mimouni», *El Moudjahid*, 8 mars 1993.

imminence».⁹³ Son livre n'est pas simplement un essai mais surtout un cri d'alarme d'un homme contre la «barbarie» intégriste, contre ce qu'il dénonçait, à la lumière de l'histoire politique et religieuse de son pays, comme une imposture.

2.11 L'écrivain dans la cité

La production romanesque des dernières années de Rachid Mimouni, de plus en plus branchée sur l'actualité, reflète une écriture de l'urgence qui s'apparente à la dénonciation, au cri du coeur, voire au manifeste comme c'est le cas pour son dernier roman. Parlant de *La malédiction*⁹⁴, Lise Gauvin souligne que : «Les guerres et intolérances de cette fin de siècle, ramenant l'écrivain au milieu de la Cité, ressuscitent la notion d'engagement qu'on avait cru un temps dépassé».⁹⁵ Par cet écrit, Mimouni refuse le fatalisme et va beaucoup plus loin que le pamphlet qu'il ne peut s'empêcher d'écrire pour dénoncer la dérive totalitaire de son pays. «Je combats l'intolérance, dit-il, parce que je crois que l'intégrisme est un nouveau fascisme [...] Nos seules armes sont la plume et la parole». À bien des égards, cette oeuvre de démythification est celle d'un écrivain engagé contre les signes avant-coureurs d'une réalité aussi horrible qu'absurde. Au niveau de l'information, en particulier, le roman est riche en détails permettant au lecteur de mieux cerner ce que peut être la vie quotidienne dans le contexte socio-politique de l'Algérie d'aujourd'hui.

93 André Pautard, «La religion de la vérité», *L'Express*, 25 juin 1992.

94 Rachid Mimouni, *La malédiction*, Paris, Stock, 1993, 286 p.

95 Lise Gauvin, «L'écrivain dans la Cité», *Le Devoir*, 20 novembre 1993, p. D6.

À travers la prise de contrôle de l'hôpital Mustapha d'Alger par un commando de fondamentalistes qui y instaurent un ordre moral, c'est une métaphore qui est proposée sur cette nation déchirée entre avenir et passé, secouée par un demi siècle de discordance et de luttes fratricides. Dans ce roman, Mimouni raconte «une histoire qui plonge dans l'Histoire».⁹⁶ Celle de Kader, obstétricien ennemi de la violence qui part à Paris pour reconnaître le corps de son frère Hocine disparu depuis plusieurs mois. Durant son séjour dans la capitale française, il fait la connaissance de Louisa, une jeune fille espiègle au passé douloureux. Peu convaincu de l'identification du corps du défunt, il retourne à Alger et reprend son service en gynécologie à l'hôpital. Celui-ci est vite perturbé par les islamistes qui ont pris en mains le contrôle de sa direction à la suite de la grève insurrectionnelle lancée à Alger, en juin 1991, par des intégristes bien décidés à prendre le pouvoir. Lors de cette réquisition où l'hôpital se transforme en Laboratoire de la société islamique idéale, le lecteur devine l'abîme dans lequel l'Algérie de demain risque de basculer. Les intégristes créent un régime islamique qu'ils veulent imposer à tout le pays. Pendant quelques jours, ils font régner un projet sociétal qui devait, croyaient-ils, servir de modèle mais qui apparut aux autres comme un avertissement on ne peut plus clair. Kader les voit, au nom de leur morale, expulser de son service les mères célibataires et interdire les salles de malades aux médecins. Celui-là est «surtout choqué par l'absence de miséricorde de ces hommes qui s'étaient institués vicaires de Dieu. [...] Il eut la conviction que le Prophète aurait été le premier à renier ses nouveaux émules» (M, p. 114). Le jeune gynécologue est arrêté et jugé par un tribunal islamiste. Quand il s'aperçoit que son frère Hocine est parmi les juges et que c'est lui qui est chargé de le tuer, il «prit

⁹⁶ Robert Verdussen, «La «malédiction» selon Rachid Mimouni», Libre Belgique, 9 octobre 1993.

soudain conscience qu'un terrible monstre venait d'émerger des abysses et qu'il allait tout dévaster» (M, p. 279). Mais comme il a été enlevé la nuit où l'armée a décidé l'état de siège et la répression de la grève, il est libéré. Il retrouve l'hôpital, sa mère, son amie Louisa. Dans l'appartement familial où il s'est réfugié pour échapper à la répression, il retrouve aussi Hocine. Au moment où tout devrait apparemment rentrer dans l'ordre, son frère, devenu un intégriste dur et pur, lui demande de sortir avec lui. Kader obéit, sachant que la sentence que le tribunal avait prononcée contre lui va être exécutée par son propre frère. Il ne résiste pas à cette mort, pleurant «non sur son sort, mais sur l'absurdité de cet enchaînement de circonstances» (M, p. 282). Le récit s'achève sur le désarroi profond de Louisa après la mort de Kader.

De multiples histoires accompagnent celle du protagoniste central donnant lieu à une série d'anecdotes et de récits de vie. Il y a Saïd, l'avocat déçu qui ne croyant plus en rien, devient un routier saharien, trabendiste, une sorte de mercenaire, d'aventurier du désert; Rabah, le déserteur; Nacer, l'idéaliste phtisique, ancien trotskiste devenu islamiste; Si Morice, la mémoire du passé qui justifie, en fin de récit, la présence d'Abdelkrim et de Belkacem imposée dans le premier chapitre. Ces trois personnages avec l'Albinos, forment le quatuor ambigu des anciens résistants de la guerre de libération. Il y a aussi Bada, l'opportuniste, Palsec enfin, gavroche algérois. Les femmes y tiennent une certaine place, presque toujours de victimes et/ou de courtisanes. La difficulté à camper un peu plus longuement une femme positive jaillit du texte : Louisa elle-même n'échappe pas à une misogynie tamisée mâtinée de paternalisme. Ces protagonistes plus ou moins arbitrairement liés entre eux par leurs discours et leurs actions, offrent des images du quotidien algérois qui permettent de mieux éclairer le drame impitoyable qui déchire le pays. Car comme le souligne, Jean

François Sam-Long, chaque protagoniste

porte en lui une page d'histoire de l'Algérie, ce qui démontre de façon parfaite l'éclatement d'une société de morcellement de l'identité, l'érosion d'une indépendance perdue, sous la mitraille de la discorde, ainsi que les béances par où s'engouffre une violence qui se montre au grand jour.⁹⁷

Dans ce drame d'une révolution islamiste qui tente de s'imposer, les protagonistes se cherchent en tant qu'individus et, ensuite, en tant que groupe ou société en voie de formation, inscrivant à plusieurs niveaux dans la dynamique du texte une thématique du désespoir. Tout le monde erre dans une perpétuelle quête sans rédemption. Cela se traduit dans le récit par beaucoup de mouvement physique et psychique. En plus de la forte dominance de l'intégrisme qui alimente la trame narrative, il y a formulation constante d'un discours identitaire. Tout d'abord, au niveau des individus qui, dans l'écho creux de l'isolement, éprouvent de grandes difficultés à se retrouver, à moins que ce soit le bonheur tout à fait aveugle de Si Morice qui ne fonctionne qu'à coups d'alcool et de fables. La recherche de l'identité se poursuit à l'échelle de toute la nation. Cette problématique est manifestement présente dans les deux catégories qui composent le roman : les vieux qui se souviennent (et l'ombre de ceux qui sont morts); les jeunes qui ont hérité du dégât actuel. Les discours du vieux Si Morice et du jeune Palsec, même s'ils sont aux deux extrémités de la société, se rejoignent dans leur confusion et dans leur impuissance face à cette malédiction qui frappe le pays tout entier. L'un est alcoolique et complètement détaché du réel. L'autre est bien ancré dans la survie quotidienne mais il meurt dès l'âge de quinze ans. La rencontre de ces deux protagonistes ne fait que renforcer la dimension sans lendemain de cette société. Une nouvelle

⁹⁷ Jean-François Sam-Long, «L'art du temps», Quotidien du dimanche, 12 septembre 1993, p. 19.

génération disparaît bêtement et le vieux n'a que la mémoire d'un passé déphasé.

Il convient de noter la plus grande insistance dans l'espace textuel sur Si Morice comme figure importante du récit car celui-ci est le support de la dénonciation du passé gangréné déjà mis en scène, mais avec un symbolisme autrement complexe, dans *Tombéza*. Il véhicule au mieux la vision d'une société éclatée dont les membres ne sont pas exempts de reproches, «chacun veillait sur ses secrets. Pour les préserver, certains ne refusaient pas de recourir à l'assassinat» (M, p. 268). Ce rescapé de la guerre de libération remonte constamment le cours du temps pour évoquer les souvenirs d'une vie douloureuse ponctuée de tragiques événements du présent, comme si l'indépendance et l'intégrisme en tant que moments historiques se fondaient l'un dans l'autre. Peureux et perdu dans cette douleur que lui inflige la montée de la barbarie, Si Morice est réduit au rôle de spectateur de toutes les dérives et annonce à qui veut l'entendre que c'est «l'heure du règlement de tous les vieux comptes. Le moment est venu d'apurer ces conflits fraternels qui n'ont cessé de s'accumuler depuis des décennies» (M, p. 259). Cette vérité amère force ses interlocuteurs à se demander «si le pays n'était pas en train de payer les prix des monstruosité autrefois commises au nom d'une cause juste. N'était-ce pas le passé qui ressurgissait à la faveur des derniers événements?» (M, p. 266)

Grâce aux analepses, cette diversité de protagonistes permet d'imprimer à l'oeuvre une tonalité de roman à thèse, évoquant de nombreux thèmes : la représentation du FLN pendant la guerre, ses crimes et ses abus, la supercherie des journées de volontariat, le rêve canadien des jeunes Algériens des années 80, le caractère interchangeable des trois instances du pouvoir : le

Parti, La Mosquée et la Sécurité militaire; le réquisitoire contre Boumediene et le communisme; l'opposition entre l'Islam intégriste et l'Islam véritable, la fulgurante ascension du parti islamiste qui exploite la frustration du plus grand nombre du peuple. Les militants s'estiment lésés par l'histoire et victimes d'une société qui est tombée dans le marasme. Les démagogues du parti promettent aux «fruits vénéneux de l'injustice sociale, [...] nés dans les sous-sols et les bidonvilles» (M, p. 174) qui végètent dans une vie dégradante une revanche sur les responsables de leurs malheurs et une place au soleil dans cette société qui les a réduits à la marginalisation voire à l'exclusion.

Les divers points d'ancrage de l'action romanesque sont reliés par une même technique de présentation. Après une introduction par l'auteur, chaque protagoniste relate par sa propre voix ou par celle du narrateur son récit affirmant sa présence au monde et reconnaissant en même temps la conscience d'autrui. Dans l'espace du récit, ces voix multiples énoncent des vérités qui, pour être tragiques ou désespérantes, révèlent la réalité d'hier ou d'aujourd'hui. À ces combattants de la liberté qui ont accaparé le pouvoir dont n'émane qu'une «odeur de cadavre en putréfaction» (M, p. 16) s'opposent de faux-dévots qui portent en eux «une obscure pulsion de meurtre [...] dont la résurgence s'habillait des oripeaux de l'Islam» (M, p. 282). Il y a le courage et la solidarité exemplaires de certains, la lâcheté, le suivisme et la mollesse d'autres comme ces étudiants ouverts et cultivés, qui signent par une sorte de fascination morbide devant l'inéluctable la pétition des barbus du FIS pour exiger l'exclusion d'une jeune fille de l'université. Il y a aussi ces croyants sincères qui refusent de croire que «Dieu n'a plus aucune importance [et qu'Il] est devenu l'otage conjoint du Parti et des Islamistes» (M, p. 90) s'élevant avec véhémence contre toutes les oppressions et toutes les violences des intégristes

qui soutiennent que le monde doit ressembler à l'idée qu'ils s'en font. À vrai dire, le pays est divisé en deux camps : d'un côté, ceux qui ont appris les gestes de la paix et du bien et qui donnent la vie; de l'autre, ceux qui cultivent la haine et l'intolérance et causent la mort. Mais la réaction de Nacer est très significative. Souffrant d'une maladie respiratoire, il s'obstine à respirer la fumée des grenades lacrymogènes, justifiant son geste par l'inutilité de «soigner des individus quand la société est malade» (M. p 280). C'est là une «façon de clamer que les racines du mal, du malheur et de la malédiction plongent dans le coeur même de l'Algérie où aucune blessure du passé n'est encore tout à fait cicatrisée».⁹⁸

La malédiction est une transposition de la réalité algérienne dans le roman et la partie illustrative en quelque sorte, de l'écrit pamphlétaire de Mimouni sur la question intégriste. L'écrivain choisit «la vraisemblance de cette fiction pour mieux faire comprendre l'invraisemblable d'une réalité dont il ne croit pas ses yeux. Ni, surtout, son intelligence».⁹⁹ Il condamne le fanatisme religieux qui repose sur des mobiles dont il questionne la pureté mais celui-ci n'est que la plaie d'un mal profond, celui de l'identité algérienne perdue et de l'unité d'un pays déchiré par une véritable crise de civilisation. Tout au long des pages de ce roman du désespoir ou de la désespérance se pose un regard sans concession et souvent abrupt sur l'Algérie actuelle au miroir des vieux et des jeunes, des femmes et des hommes actifs ou désœuvrés, révoltés ou déçus, vivant au quotidien la violence qui les oppose aux dictatures multiples.

Pour beaucoup de critiques, le roman se caractérise par un ton désabusé et

⁹⁸ ibid.

⁹⁹ Verdussen, «La «malédiction» selon Rachid Mimouni».

désespéré, une absence de perspective et d'avenir. C'est une oeuvre poignante guidée par l'urgence de témoigner de l'état actuel de l'Algérie. Elle décrit un pays dévasté sans âme, une société qui renonce à elle-même. Comme le dit Si Morice, cherchant à tâtons son chemin : «Il y a bien longtemps que nous vivons en orphelins sous un ciel indifférent» (M, p. 112). Mais il demeure que c'est une oeuvre de combat dont chacune des pages révèle un formidable acte de courage, un véritable engagement, un manifeste et une réponse à l'inéluctable. Dans cette atmosphère de peur où la mort guette à tout instant, l'acte d'écrire de Mimouni n'est-il pas en soi un défi?

2.12 Le refus du silence : Être et faire

La présentation de l'itinéraire d'écriture de Mimouni serait incomplète si nous ne mentionnions pas *Chroniques de Tanger*.¹⁰⁰ Paru après sa mort, cet ouvrage posthume est constitué de la cinquantaine de chroniques régulièrement données par Mimouni sur la Radio Medi 1. Consacré à l'actualité algérienne ou mondiale, ce témoignage du séjour effectué à Tanger depuis son départ forcé de l'Algérie, évoque aussi «ces petits faits du quotidien qui forment la toile de fond sur laquelle se joue le dramatique dérèglement de l'Histoire».¹⁰¹

Prenant conscience de l'extrême danger du nouveau fascisme, Mimouni choisit de ne pas se taire. Il dénonce le péril des intégristes qui attaquent tous ceux qui représentent l'ouverture sur la modernité. Pour lui, l'intégrisme est une fermeture totale et les dictateurs d'aujourd'hui utilisent le «crime médiatique»

¹⁰⁰ Rachid Mimouni, *Chroniques de Tanger*, Paris, Stock, 1995, 178 p.

¹⁰¹ Najib Redouane, «Chroniques de Tanger de Rachid Mimouni», *Le Maghreb Littéraire*, Vol. I, N° 1, 1997, p. 124.

pour assassiner la pensée, la parole, la liberté d'expression et le droit des autres. Dans ce climat de terreur qu'ils ont instauré, les tueurs poursuivent leur but : «terroriser l'intelligentsia, la faire taire, la forcer à partir». ¹⁰²

La publication *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* a suffi pour faire de Mimouni l'un des intellectuels les plus menacés en Algérie. Dans un journal intégriste algérien, un représentant a «nommément comparé Mimouni à Rushdie», en déclarant : «leurs oeuvres disparaîtront avec eux». Depuis, son nom a circulé dans la mosquée de Boumerdes, petite ville près d'Alger où il vit. Ce qui équivaut à une condamnation à mort par les intégristes. Non seulement est-il un farouche opposant qui a publiquement dénoncé le FIS, mais il est aussi un écrivain algérien, d'expression française, un intellectuel. «Le malaise est très profond, c'est une psychose de la peur», explique Mimouni dont plusieurs amis viennent d'être tués en ajoutant que «pour la première fois dans l'Histoire, qu'on voit un mouvement terroriste se proposer d'éradiquer toute l'intelligentsia d'un pays, comme s'il s'agissait d'une mauvaise herbe ou d'une maladie». ¹⁰³

Inscrit sur la liste noire des intégristes, Mimouni le sait et il a peur. Les balles qui ont déjà abattu plusieurs de ses proches peuvent le frapper n'importe où. En fait, en Algérie, les intellectuels ont peur de tout. D'une balle perdue, d'être arrêté, condamné et jugé. Citer un nom dans une mosquée, c'est prononcer une sentence de mort. Elle s'abat d'abord sur les têtes pensantes, les intellectuels. Mais, qu'est-ce qu'un intellectuel? Comment le définir précisément? De l'instituteur au chercheur, de l'écrivain à l'ingénieur, de

¹⁰² Antoine de Gaudemar, «Terreur en Algérie», Libération, jeudi 7 octobre 1993, p. 28.

¹⁰³ Rachid Mimouni, «Nouveaux proscrits», Le Monde, 18 mai 1994, p. 2c.

l'architecte au médecin, voilà des «exemples» quand ils tombent sous les balles des fanatiques. La liste des victimes assassinées s'allonge, de jour en jour. Mimouni craint pour sa vie, mais ne pense pas quitter son pays parce qu'il faut bien que quelqu'un reste. Pour résister à l'oppression, par la plume, la parole et par l'image : «C'est une décision difficile à prendre. On peut combattre en restant ici, dit-il. Ce serait dramatique pour le pays si les intellectuels algériens s'en allaient. C'est ce que veulent les intégristes». ¹⁰⁴ De plus, il refuse d'émigrer car, selon lui, «Ceux qui émigrent ne reviennent jamais. Ce serait une catastrophe». ¹⁰⁵

Ainsi, vivant avec une frayeur permanente, traqué jour et nuit, Mimouni ne renonce pas pour autant à faire valoir haut et fort ses idées. Il affirme qu'il entend continuer son combat en Algérie où les intellectuels algériens doivent demeurer, même si le pouvoir assure difficilement leur sécurité. Pourtant depuis la mort de Tahar Djaout, l'un de ses amis intimes, tout a changé. «Une porte qui claque me fait sursauter». ¹⁰⁶ confie-t-il en ajoutant qu'il a dû arrêter d'enseigner et essaie tant bien que mal de continuer son travail d'écrivain. «C'est très dur. J'eus beaucoup de mal à finir *La malédiction*, j'ai craqué plusieurs fois». ¹⁰⁷ Mais lorsque les barbus s'en prennent à sa famille, la vie lui devient insoutenable et il décide de quitter cette atmosphère d'angoisse et de danger permanents. C'est dans ces termes qu'il explique les deux raisons essentielles de son départ :

La première est que j'étais, depuis longtemps, menacé par les

104 Nadine Lefèvre, «Un homme en sursis», Nice Matin, 4 novembre 1993.

105 Jacqueline Beaulieu, «Algérie, terre d'angoisse», Le Soir de Bruxelles, 4 novembre 1993.

106 de Gaudemar, «Terreur en Algérie», p. 28.

107 ibid.

intégristes. Ce n'était pas nouveau. J'ai pris position, j'ai mes idées, je les défends et j'étais prêt à en assumer les conséquences. Mais j'avoue que je n'aurais jamais cru qu'ils s'en prendraient à ma famille. J'ai une fille de 13 ans. Le jour où ils l'ont directement menacée de mort... cela m'est devenu insupportable.¹⁰⁸

Des amis viennent à son secours lui offrant une solidarité réelle.¹⁰⁹ Certains lui proposent la France, mais comme Mimouni ne désire pas quitter le Maghreb, il décide de s'installer à Tanger. Sur le choix de cet exil au Maroc, il commente :

Parce que j'aime ce pays et que je m'y sens moins déraciné qu'ailleurs. En dépit de la rupture que cela implique, je reste au Maghreb. Ailleurs? Vous savez, j'ai passé une année sabbatique en France. Etrange année. En fait, à force d'aller-retour entre Paris et Alger, je me suis aperçu que j'avais passé plus de temps dans mon pays! Ici, au Maroc, je reste proche de l'Algérie, même si c'est difficile de débarquer dans un pays avec ses valises à la main, le soir du réveillon, et d'entasser sa famille dans un hôtel sans savoir comment on va vivre.¹¹⁰

Durant son exil marocain, Mimouni raconte l'Algérie meurtrie¹¹¹ et présente régulièrement des émissions sur la radio Medi 1 de Tanger. D'une voix sûre, chaque semaine, il passe en revue les grands et les petits événements. Qu'il soit question de politique, de littérature, d'économie, de réalité sociale, il est toujours prêt, il a un mot sur tout. Et si plusieurs chroniques font en passant, allusion à la déchirure que vit le monde arabe et islamique, une grande partie est réservée aux problèmes de l'Algérie et à cette atmosphère de peur et de terreur qui règne dans tout le pays. Presque partout la réaction de l'auteur est

108 Propos recueillis par Jean-Paul Mari, «Le jour où ils ont menacé ma fille... », Le Nouvel Observateur, N° 1528, 17-23 février 1994, p. 40.

109 André Brincourt rapporte que : «Lorsque Rachid Mimouni était menacé, lorsque le FIS menaçait ses enfants, lorsque son nom poussait au crime dans les mosquées d'Alger, ses amis cherchèrent à le protéger du pire. Je me souviens de lui avoir dit : «Tu ne peux plus continuer à vivre là-bas. Viens et reste en France». Il m'a répondu : «Si je quitte le Maghreb, je perds mes sources de vie, je ne pourrais plus écrire», Langue française-Terre d'accueil, Paris, Éditions du Rocher, 1997, p. 33.

110 Propos recueillis par Jean-Paul Mari, «Le jour où ils ont menacé ma fille... », p. 40.

111 H. Sadi, «Chroniques de Tanger de Rachid Mimouni», Liberté, Mardi 13 juin 1995, p. 7.

vue comme une forme de protestation. «Nous assistons depuis quelques années à une vive montée en force de l'intolérance, ses promoteurs recourant volontiers à la violence» (CT, p. 61). Parmi les constantes des chroniques se dégage l'évidence d'une dénonciation inhérente au contexte algérien dont la situation ne cesse de s'aggraver. À diverses reprises, Mimouni revient sur l'intégrisme en général et en particulier sur celui de l'Algérie, ce qui ne surprend guère. Il affirme le danger qui guette tous les pays du bassin méditerranéen et précise en outre que : «Les intégristes, de quelque pays musulman qu'ils soient, rejettent toutes les formes d'expression culturelle ou artistique. Ecrivains, chanteurs, peintres, sculpteurs, musiciens sont considérés comme hérétiques». (CT, pp. 116-117)

D'une chronique à l'autre surgit l'inquiétude, l'amertume, voire le désenchantement total. Sachant que son silence entraînerait le pouvoir des Barbus, Mimouni poursuit son engagement. Il dénonce sans vergogne le régime intégriste qui ravage l'Algérie et qui cherche à imposer à tous un nouvel ordre : «Les dissidents auront affaire aux gardiens de la foi. Toutes les minorités en pâtiront, ainsi que les femmes» (CT, p. 57). Ses chroniques montrent sa stoïque résistance contre l'abus du pouvoir totalitaire et sa remarquable recherche sur la tolérance, le partage et l'amour d'autrui. L'humanisme qui a guidé ses pas dans le champ littéraire souligne indiscutablement son courage incroyable en tant qu'écrivain qui a choisi, depuis son début romanesque jusqu'à la fin de ses jours, de parler contre la peur, contre l'ignorance et contre le silence.

2.13 Signification et portée de l'oeuvre

L'impression générale que l'on retient de l'itinéraire d'écriture de Mimouni est celle d'un témoin qui voulut montrer la réalité sociale algérienne dans sa complexité et sa totalité à travers sa propre évolution. Cette conception romanesque découle d'une préoccupation profonde, celle d'octroyer à toute son oeuvre une signification révélatrice à la fois critique et constructive.

Il est intéressant de rapprocher Rachid Mimouni de Frantz Fanon qui disait : «En aucune façon je ne dois me proposer de préparer le monde qui me suivra. J'appartiens irréductiblement à mon époque. Et c'est pour elle que je dois vivre». ¹¹² Par son écriture contestataire et dénonciatrice les carences d'un pays en dérive, assailli par de nombreux maux, Mimouni inscrit son oeuvre dans son temps. Non seulement ne se contente-t-il pas de rendre compte de la réalité vécue par ses compatriotes, il invite encore ses lecteurs algériens ¹¹³ à prendre conscience de la situation de leur pays. Pour lui, l'oeuvre littéraire «peut accélérer une prise de conscience ou l'évolution des idées, mais surtout elle aide à mieux connaître le coeur humain, à mieux comprendre l'homme dans la société». ¹¹⁴

Cet «Algérien jusqu'à la moelle des os», comme il aimait à se définir lui-même, «lance un cri d'alarme. Mais, ce cri, encore une fois, relève de la plus exigeante littérature. Une littérature de combat, de courage et d'espoir peut-être, car la mémoire (retrouvée) et le goût du merveilleux sont aussi des armes

112 Frantz Fanon, Peau noire, masques blancs, Paris, Seuil, 1971, p. 30.

113 Dans son entretien avec Yasmine Sinane, Mimouni précise : «Mon public authentique est un public algérien, et jamais à aucun moment, je n'ai pensé à écrire pour des Français, même si des conditions particulières m'ont obligé d'aller publier à l'étranger», dans «Tombéza à nu», Parcours féminin, février 1989, p. 42.

114 Hafid Gafaïti, «Entretien avec Rachid Mimouni», Alger, Voix Multiple, N° 10, Oran 1985, p. 98.

révolutionnaires». ¹¹⁵ Dès lors, le courage et le talent d'écrivain magnifiquement «présent» ont fait de son oeuvre un point d'appui de conscience et de résistance pour défier, peut-être éloigner, la malédiction. Et en tant que discours d'opposition, sa production littéraire a servi à exposer le non-dit et l'inter-dit que le pouvoir totalitaire refusait de voir et d'admettre. Elle a signalé ouvertement le danger du fascisme vert des intégristes conçu comme une imposture discréditant le religion d'Allah. Enfin elle se présente encore comme une tentative pour fournir aux Algériens un projet social et politique leur permettant de sortir du désastre actuel et de mettre fin à leur malaise.

115 Vitoux, «Mon village à l'heure algérienne L'imam et le préfet».

CHAPITRE III

De la titrologie romanesque

3.1 Préliminaire

Dans un article intitulé «Par où commencer?», Roland Barthes présente un certain nombre de paliers d'analyse dont l'enjeu permet à tout lecteur de saisir non pas «la vérité d'un texte mais son pluriel».¹ Les propositions qu'il avance consistent à appréhender l'analyse d'un texte à partir de quelques codes familiers dont il faut repérer les termes et esquisser les séquences, pour continuer à «poser d'autres codes, qui viennent se profiler dans la perspective des premiers».² Cela signifie que pour saisir l'ensemble du processus textuel, il faut tenir compte de l'aspect sémantique du contenu thématique, symbolique ou idéologique et appréhender une masse de procédés qui, vouée au service du texte, contribue à sa meilleure compréhension : le paratexte.

Pour comprendre ce concept considéré comme une catégorie textuelle aidant à la structuration des pratiques discursives, il est utile de reprendre la définition qu'en donne Gérard Genette dans son ouvrage *Seuils*.

L'oeuvre littéraire consiste, exhaustivement ou essentiellement, en un texte, c'est-à-dire (définition très minimale) en une suite plus ou moins longue d'énoncés verbaux plus ou moins pourvus de signification. Mais ce texte se présente rarement à l'état nu, sans le renfort et l'accompagnement d'un certain nombre de productions, elles-mêmes verbales ou non, comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations, dont on ne sait pas toujours si l'on doit ou non considérer qu'elles lui appartiennent, mais qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le *présenter* [...] pour le *rendre présent*, pour

¹ Roland Barthes, «Par où commencer?», *Poétique* 1, N° 1, 1970, p. 9.

² *Ibid.*

assurer sa présence au monde, sa «réception» et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre. Cet accompagnement, d'ampleur et d'allure variables, constitue ce que j'ai baptisé ailleurs [*Palimpsestes*, 1981] [...] le paratexte de l'oeuvre. Le paratexte est donc pour nous ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public.³

Un tel espace représente bien le lieu qui désigne les contours du texte publié. «Une zone indéfinie» selon Claude Duchet «où se définissent les conditions de communication, où se mêlent deux séries de codes : le code social, dans son aspect publicitaire, et les codes producteurs ou régulateurs du texte».⁴ Et pour faire en sorte que le lecteur conçoive et l'importance et l'utilité de ce «métatexte»⁵ qui influe sur toute la lecture, Genette détermine les traits et les fonctions des objets paratextuels. La présentation de leurs caractéristiques spatiales, temporelles, substantielles, pragmatiques et fonctionnelles lui permet de désigner deux composantes du paratexte : le péri-texte (autour du texte) et l'épi-texte (autour du livre). Soit la formule suivante : Paratexte = Péri-texte + Épi-texte.

Nous nous limitons dans le présent chapitre au péri-texte et plus particulièrement à l'un des genres discursifs qui entourent le texte dans l'espace d'un même volume : le titre. Notre choix se justifie tout simplement par le fait que le titre nous paraît l'un des lieux importants du texte littéraire susceptible non seulement de conditionner sa lecture mais de servir également de médiateur avec le public auquel il s'adresse. Ce n'est d'ailleurs pas sans

³ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 7.

⁴ Claude Duchet, «Pour une sociocritique, ou variation sur un incipit», *Littérature*, N° 1, Paris, 1971, p. 6.

⁵ Jacques Dubois avance le terme «métatexte», pour désigner cette limite, ce «seuil», dans *L'Assommoir d'Émile Zola : société, discours, idéologie*, Paris, Larousse, 1973, p. 105.

raison que différents critiques accordent une importance considérable à la titrologie dans l'enjeu et le processus de la connaissance littéraire.

3.2 Pour une titrologie romanesque

La titrologie en tant que nouveau champ d'investigation littéraire a suscité plusieurs travaux importants.⁶ Bien des critiques, en effet, ont attiré l'attention sur l'importance des titres, en particulier dans le domaine littéraire, en vue d'arriver à ce qui serait une «théorie du titre de roman»⁷ ou «une «science des titres», une titrologie romanesque, qui répondrait à ce que l'on attend du titre d'un roman».⁸ Non seulement leurs analyses ont-elles permis une systématisation de l'étude du champ de la titrologie, mais encore ont-elles repéré certaines fonctions du titre, que Charles Grivel divise en trois parties : appellative (identifie l'oeuvre), désignative (désigne le contenu) et publicitaire (met l'oeuvre en valeur).⁹ Claude Duchet recense également une triple fonction du titre : référentielle (centrée sur l'objet), conative (centrée sur le destinataire) et poétique (en relation avec le message).¹⁰

6 Nous donnerons quelques exemples marquants de cette production. Serge Bokobza, Contribution à la titrologie romanesque : variations sur le titre «Le Rouge et le Noir», Genève, Librairie Droz, 1986, p. 17-38; Léo H. Hoek, La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle, La Haye/Paris, Mouton éditeur, 1981, 368 p.; Henri Mitterand, «Les titres dans les romans de Guy des Cars», Sociocritique, Nathan, 1979, p. 87-90; Amine Kotin, «Le titre des nouvelles de Philippe de Vigneulles-Un éclaircissement», Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance, N° XXXIX, 1977, p. 91-95; Jean Molino et al., «Sur les titres des romans de Jean Bruce», Langages, N° 35, 1974, p. 87-116; Charles Grivel, «Puissance du titre», in Production de l'intérêt romanesque - Un état du texte (1870-1880). un essai de constitution de sa théorie, The Hague - Paris, Mouton, 1973, p. 166-185; Claude Duchet, «La Fille abandonnée et la Bête humaine - Éléments de titrologie romanesque», Littérature, N° 12, 1973, p. 49-73; Léo H. Hoek, «Description d'un archonte, préliminaires à une théorie du titre», dans Jean Ricardou et Françoise Van Rossum-Guyon, Le Nouveau Roman, hier et aujourd'hui, Paris, Coll. 10-18, 1972, p. 289-305; Henri Jacobet, «Autour du titre «Le Rouge et le Noir», Revue d'Histoire Littéraire de la France, N° 33, 1933, p. 103-108; Maurice Hellin, «Les livres et leurs titres «le Rouge et le Noir », Marche Romane, VI, N° 3-4, 1956, p. 139-152.

7 Dans son article, Henri Mitterand plaide en faveur d'une théorie du titre de roman qui tire sa validité de la nature polyphonique de celui-ci, Ibid., p. 90.

8 Serge Bokobza, Contribution à la titrologie romanesque, p. 17.

9 Charles Grivel, «Puissance du titre», p. 170.

10 Claude Duchet, «La Fille abandonnée...», p. 49.

Il importe de souligner que l'apparente distinction de terminologie occulte une équivalence sémantique entre les concepts des deux critiques et une réelle convergence dans l'identification des multiples fonctions du titre. Il suffit de rapprocher le contenu des différents termes de Duchet et de Grivel pour découvrir des rôles semblables sous des appellations spécifiques. C'est ainsi que la fonction référentielle de Duchet est la réplique de la fonction appellative de Grivel, la fonction conative, l'équivalente de la publicitaire de Grivel. On établira un rapport identique pour les autres vocables.

En comparaison avec les démarches de Claude Duchet et de Charles Grivel, celle de Léo Hoek marque un progrès indéniable que souligne Mitterand : «Léo Hoek propose un modèle plus sémantique, et me semble-t-il plus puissant, encore que ses observations sur le fonctionnement idéologique du titre aillent moins loin que celles de Claude Duchet».¹¹ Mais il reste que similaires en leurs résultats, les investigations de Duchet et de Grivel dévoilent la rhétorique marchande à l'oeuvre dans la titraison. Ce faisant, elles dégagent les liens qui unissent le titre à l'idéologie commerciale. Se situant à ce niveau, le titre met en valeur l'ouvrage qu'il nomme en annonçant comme le dit Barthes «qu'un morceau de littérature va suivre (c'est-à-dire, en fait, une marchandise)».¹² L'importance de cette double fonction du titre, à savoir «énonciatrice» et «déictique»¹³ est considérable, voire primaire, du fait qu'elle sert à nommer et à identifier le livre parmi la masse des écrits. C'est par le titre que l'oeuvre de

11 Mitterand, «Les titres dans les romans de Guy des Cars», p. 92.

12 Barthes, «Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe», p. 34.

13 Bien que Barthes n'ait pas traité exclusivement des problèmes de titrologie, il n'en demeure pas moins qu'il a ébauché le sujet de manière brève et décisive dans *S/Z* ainsi que dans son *Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe*. Pour lui, le titre a toujours et simultanément une double fonction : «énonciatrice» et «déictique», p. 33.

fiction arrive sur le marché, déclenche et stimule l'intérêt, impose le texte et participe à sa mise en circulation pour les fins de consommation. À cet égard, Genette précise :

Le titre s'adresse à beaucoup plus de gens, qui par une voie ou par une autre le reçoivent et le transmettent, et par là participent à sa circulation. Car, si le texte est un objet de lecture, le titre, comme d'ailleurs le nom de l'auteur est un objet de circulation-¹⁴ ou, si l'on préfère, un sujet de conversation.

Aborder l'étude de l'oeuvre de Rachid Mimouni à partir des titres, c'est donc chercher à élucider leurs significations et à établir leurs relations immédiates ou indirectes avec les textes référents. C'est aussi tenter de montrer que le titre en lui-même est un véritable réservoir thématique, symbolique et idéologique lorsqu'il n'est pas également une pratique de l'écriture, usant des subtilités langagières et s'imposant comme figure de rhétorique. Par son contenu objectal et subjectal, en reprenant ces termes de Léo Hoek, le titre vaut d'être étudié plus systématiquement dans et en dehors de l'oeuvre romanesque.

3.3 Présentation des titres Mimouniens

L'analyse des titres de l'oeuvre de Mimouni (7 romans, un recueil de nouvelles, un pamphlet et un livre de chroniques) suppose que nous les abordions du double point de vue syntaxique et sémantique. En effet, neuf titres sur dix présentent une forme nominale (absence de verbe) et un seul fait place au verbe. Cette fréquence de la nominalisation des titres bien que non spécifique à Mimouni n'en demeure pas moins une caractéristique significative de ses écrits comme s'ils avaient été «conçus en vertu d'un appel à un public déterminé d'avance et qui pourrait être disposé à acheter le produit commercial

¹⁴ Genette, Seuils, p. 73.

qu'est l'objet réel, le livre».¹⁵ Les syntagmes nominaux peuvent susciter la curiosité du lecteur et baliser son choix, rendant ainsi les titres générateurs de véritables sens qui se dévoilent dans le protocole de lecture.

Un seul roman de Mimouni échappe à la forme nominale : *Le printemps n'en sera que plus beau*. Tous les autres affichent une nominalisation qui produit des titres brefs, incitatifs et faciles à mémoriser. Cette forme nominale avec ou sans la présence d'un déterminant introduit dans le titre une articulation du discours sur le texte susceptible non seulement de dévoiler un contenu au lecteur, mais aussi et simultanément de mettre en relief les éléments porteurs d'intérêts. Il n'y a à proprement parler pas de différence entre un titre comme *Le fleuve détourné* (présence d'un article) et un titre comme *Tombéza* (absence d'article). Dans les deux cas, ces titres de textes fictionnels interpellent une lecture du récit qui va éveiller l'intérêt pour découvrir le secret de l'énoncé romanesque et pour pénétrer le mystère composé par le livre.

Neuf titres sur dix sont au singulier. Deux romans sont introduits par un article indéfini : *Une paix à vivre* et *Une peine à vivre*, cinq écrits sont construits avec l'article défini : *Le printemps n'en sera que plus beau*, *Le fleuve détourné*, *L'honneur de la tribu*, *La ceinture de l'ogresse* et *La malédiction*. Reste *Tombéza*, un roman sans article avec un nom au singulier qui forme un syntagme rare et ambigu. Le pluriel se trouve dans un seul titre : *Chroniques de Tanger*. Quant au pamphlet, le titre *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* anticipe et sert de référence à toutes les indications qui seront données dans le texte. Mais l'absence ou la présence d'articles ne permet

¹⁵ Hoek, «Description d'un archonte», p. 290.

aucune différenciation dans la mesure où le lecteur va lire un texte particulier dont le titre, surtout qu'il est accompagné du nom de son auteur, ne dit pas tout et ne joue qu'un rôle d'attraction produisant des effets de surprise et de curiosité. Certes, la fréquence des titres à forme nominale est manifeste chez Mimouni, mais en même temps ces titres si condensés et réduits à leur plus simple expression désignent des textes recelant des fictions romanesques qui contribuent à l'émergence d'un imaginaire puissant et qui valorisent la manifestation de l'écriture dans le champ littéraire.

C'est une caractéristique des titres que de signaler un événement à venir en retenant une partie de l'information. Certains titres de Mimouni n'échappent pas à cette règle et trouvent leur explication dans le texte. Mais il n'en demeure pas moins que le titre peut suggérer plusieurs interprétations car toute «relecture d'un texte pourra produire une nouvelle signification du titre et parfois une nouvelle relation entre le titre et le conTexte».¹⁶ En particulier la forme nominale permet de jouer sur différentes significations et introduit un flou dans l'interprétation du titre qui impose la lecture comme nécessité absolue pour réaliser «la vérité du texte».¹⁷ Certains titres de Mimouni annoncent leur contenu soit totalement soit partiellement. En fait, en reprenant le titre dans le récit, ils apportent de manière explicite le complément d'information attendu et soulignent «la capacité du titre d'embrasser le corps du texte, à pénétrer le texte en entier et en même temps d'être engendré par ce texte».¹⁸

Pour bien comprendre l'effet-titre dans l'oeuvre de Mimouni, une démarche

16 Ibid., p. 299-300.

17 Grível, «Puissance du titre», p. 178.

18 Hoek, «Description d'un archonte», p. 297.

d'analyse qui commande une prise en considération particulière de chaque titre semble plus enrichissante. Car chacun a sa propre singularité qu'une présentation globale risquerait de faire perdre de vue. En fait, l'un et l'autre signale tout un enjeu à découvrir sous l'apparence de simples syntagmes et par sa brièveté il entraîne le lecteur à construire un horizon de lecture. Non seulement, il produit en abyme la structure du système qu'il présente mais il affiche d'emblée l'intention de l'auteur. Intention capitale dans la mesure où la révélation de la signification particulière du titre ne peut pas ne pas influencer le sens de la lecture de l'oeuvre. Force est de préciser que le manque de documents sous formes de notes, de préfaces ou de correspondances qui viendraient préciser le discours sur les titres mimouniens laisse le champ libre et même encourage toute interprétation. Toutefois, l'intérêt d'examiner la titrologie dans l'oeuvre de Mimouni vise à signaler la richesse de lecture de chaque titre qui engendre, selon l'expression de Barthes, «une nébuleuse de signifiés».¹⁹

3.4 Analyse des titres

Le printemps n'en sera que plus beau est le seul titre dans l'oeuvre de Mimouni qui porte un verbe. À bien des égards, ce titre a une connotation positive puisqu'il annonce que l'avenir sera mieux disposé et mieux fait que le passé ou ce qui s'est passé. Le *en* qui figure dans l'énoncé capte la curiosité du lecteur. C'est la cause qui détermine la façon dont l'avenir est envisagé. *Le printemps n'en sera que plus beau* qu'à cause de cette réalité contenue dans le texte et que le lecteur ignore au moment où il tient le livre dans ses mains pour la

¹⁹ Roland Barthes, «Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe», p. 34.

première fois.

En effet, la lecture du roman permet d'apporter quelques précisions. L'indication du substantif *printemps* gagne toute son importance par la localisation d'une temporalité censée venir mettre fin à un mauvais temps dont tous les protagonistes se plaignent. L'intrigue du roman a lieu durant un mois de décembre marqué exclusivement par un climat triste qui donne le cafard. Tout le monde attend une meilleure saison et une disparition du temps sinistre laissant la place à un beau printemps.²⁰

La matrice titrale²¹ dans le texte apporte un sens plus aigu du titre puisqu'elle est multiple et complète. Comme matrice multiple, elle apparaît à deux endroits éloignés l'un de l'autre dans l'espace du discours romanesque (page 26 et page 142); elle est complète car les deux éléments de l'énoncé titral (le *printemps, beau*) y sont présents à chaque fois. Cette répétition renseigne sur une autre signification qui se trame sur la scène narrative et montre que le titre ne comporte pas uniquement une indication temporelle. Il s'agit d'un mot de passe remplissant dans le texte «un rôle sociocritique qui est d'apporter au lecteur une nouvelle vision du monde narratif et référentiel».²² Dans l'entrevue entre Djamila et Hamid, le cotexte (texte que le titre annonce) assigne à la matrice titrale une fonction particularisante :

20 Le printemps désigne généralement le réveil de la nature entière. L'amour, alors, est partout, dans les bois, dans les airs, dans les fleurs. Par analogie, il peut désigner le premier temps, la jeunesse ou le commencement d'un nouveau cycle.

21 Nous empruntons cette expression à Michel Laronde qui considère la matrice titrale comme «un énoncé privilégié en ce qu'elle est le lien textuel le plus direct avec le titre. Elle est le premier support de la signification du titre : elle permet une analyse minima du message qu'il porte. Elle fournit en point de départ à l'analyse une vérification (même si elle primaire, incomplète et empirique) du message titral», dans *Autour du roman beur*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 56.

22 Hoek, *La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle*, p. 149.

Elle s'approche de l'homme.

-Pardon, monsieur, auriez-vous du feu? Je perds toujours mes allumettes.

-Certainement, mademoiselle, tenez.

La jeune fille alluma sa cigarette et tendit la main pour lui rendre la boîte.

-Merci, monsieur. Mauvais temps, n'est-ce pas?

-Le printemps n'en sera que plus beau. Gardez-les donc, j'en ai d'autres. (PNB, p. 25-26)

L'importance de cette rencontre est non seulement informative mais aussi persuasive car elle indique que la matrice titrale occupe dans le texte une position autoritaire susceptible de programmer la lecture. Le capitaine français Etienne revient plusieurs fois sur cette scène. Celui-ci en fait, surprend en rentrant chez lui un soir, un échange de quelques phrases entre deux jeunes gens, un garçon et une fille. La brièveté de leur entrevue attire son attention. Il s'agit sûrement d'un contact convenu entre deux agents, pour la transmission d'une quelconque information. C'est dans ces termes, qu'il relate l'événement :

L'entrevue sur la passerelle fut très brève. Mais les phrases prononcées avaient un je-ne-sais-quoi de conventionnel et d'étudié qui rappelait le jeu de quelques excellents acteurs. La boîte d'allumettes que garda la jeune fille... Le bref regard qu'elle me lança au passage... Ses yeux si bleus... L'indifférence affectée de l'homme... Oui, ce qui attira mon attention fut cet air d'indifférence que l'homme se forçait d'affecter. Saurait-on rester indifférent devant pareille louve? (PNB, p. 38-39)

Par la référence à un mot de passe, la matrice titrale élargit le sens et renvoie à un performatif qui véhicule un discours identitaire. Ce qui caractérise le mot de passe, c'est que par lui les membres de «l'organisation terroriste» se connaissent et se reconnaissent. C'est aussi leur voix libératrice qui amorce une résistance contre la domination de l'occupant. Et malgré le désenchantement frappant dans le texte, sa désignation demeure une note optimiste, anticipant un lendemain enchanteur qui réalisera leurs grandes

espérances. C'est cet espoir qui anime leur courage et leur volonté, les poussant à sacrifier même leur vie. Avec l'Indépendance attendue, le printemps de leur pays n'en sera que plus beau. Le roman ne se termine-t-il pas par cette descente dans les rues du peuple en liesse pour «fêter sa liberté enfin retrouvée»? (PNB, p. 171)

De tous les titres dans l'oeuvre de Mimouni, seul *Une paix à vivre* lui a été imposé, conformément à une politique éditoriale nationale. En effet, comme tous les écrivains qui désirent être édités par la SNED, Rachid Mimouni n'a pas été maître de sa création. Dans cette maison d'édition algérienne, l'Etat contrôle la production intellectuelle. Les manuscrits sont refusés, ou bien traînent indéfiniment dans les tiroirs, ou bien se voient imposer des modifications par la censure.²³ D'ailleurs, ses deux premiers romans ont fait l'objet d'une censure à laquelle il a sacrifié une grande part de sa production romanesque. En ce qui concerne *Une paix à vivre*, en plus du texte original qui a été nettoyé de plusieurs imperfections, le titre lui-même en a subi une modification, comme le rapporte Djilali Bencheikh :

La qualité du récit ne déplaît pas au comité de lecture. Mais le titre, *Une peine à vivre*, risquait de porter atteinte au prestige d'une Algérie dont l'image dans le monde était en pleine ascension. Nous sommes dans les années 70. L'écrivain en herbe accepte, après de multiples pressions morales et une multitude de remords, de transfigurer l'intitulé de son roman qui est expurgé et publié sous le titre : *Une paix à vivre*.²⁴

À l'effet choc du premier titre, s'oppose un effet séducteur qui sollicite tendrement l'écoute et ce faisant peut être porteur d'un message d'espoir. C'est

23 Gadant, «Constat d'un échec : Rachid Mimouni ou la fin d'un mythe révolutionnaire», p. 108.

24 Bencheikh, «Rachid Mimouni. Une paix à vivre».

là où réside l'intérêt de sa signification puisqu'il se donne à lire comme la nouvelle situation d'un État qui n'a aucune guerre à suivre ou à soutenir. Bien entendu, la notion de *paix* inscrit d'emblée la fin des troubles et annonce une aspiration de tranquillité qui donne la grâce. Après tant d'années de guerre sanglante, le pays aspire à une égalité et à une fraternité féconde pour couler des jours dans la douceur du temps. Certes, ce qui s'est passé est dramatique, voire catastrophique, mais si le peuple passe à travers l'ampleur de l'horreur de la tragédie qui reste «dans toutes les mémoires» (PAV, p. 43), il va encore plus apprécier la vie à venir après. Guittou, l'un des protagonistes du roman qui dépose son arme et revient à l'école après deux années passées au maquis, insiste sur le fait de réapprendre à vivre ensemble car, il croit bien «qu'il n'y aura pas de prochaine fois» (PNB, p. 37) et qu'une nouvelle ère commence. À l'annonce de l'indépendance du pays, la page de l'oppression, de l'exploitation et de la haine semble définitivement tournée et la paix tant attendue qui, doit abolir toutes les inégalités et résoudre tous les problèmes, se dessine comme l'opérateur du changement. En uniformisant les libertés individuelle et collective, ce droit inaliénable et imprescriptible retrouvé à la suite de tant de sacrifices doit assurer le développement, la richesse et la prospérité du peuple algérien.

À partir de cette interprétation, le sens du titre inscrit un mouvement et avance une volonté de faire changer le courant de l'histoire dans une perspective positive. Mais l'absence d'une matrice titrale et l'enchaînement d'événements qui commente un destin obscur des protagonistes suggèrent une autre lecture. À l'évocation d'une vie ordinaire qui débute du côté de l'enfance sereine dans un milieu de jeunes normaliens, une autre réalité se profile. Celle du protagoniste principal Ali Djabri qui, comme tous les enfants de la guerre, est

traumatisé. Il assiste à l'anéantissement de son village natal à Aïn-Bessam et voit ses parents déchiquetés par un bombardement de l'armée française. Il ne se remettra jamais de cette terrible descente aux enfers. Et même s'il se trouve plongé dans un monde de joyeux lycéens dont il va partager les aventures, son enfance demeure à jamais déchirée et confisquée.

Ainsi, le sens originel du titre se trouve démenti, nié et aboli par la présentation d'un contexte dominé par des réalités douloureuses et dramatiques. La guerre finie, on a cru la paix acquise. Pourtant, après la pluie, ce n'est pas toujours le beau temps. Le récit qui dessine les figures des hommes et des femmes de la transition souligne la disparition d'un monde et la difficile naissance d'un autre. Dans cette Algérie indépendante, de nouveaux drames surgissent et les protagonistes se meuvent dans le texte avec leur désenchantement et leur désillusion. Chacun porte dans les plis de sa mémoire une peine à la mesure de son histoire et de ses espérances. Comment interpréter ce titre alors? De quelle *paix* s'agit-il? Est-ce que ce titre annonce un avenir prometteur ou est-ce un titre cynique? Y aurait-il contraste entre, de toute apparence, cette note d'optimisme du titre et la fin du roman?

À vrai dire, les données thématiques et idéologiques inscrites dans le discours romanesque sont autant de repères qui indiquent que ce roman ressemble à un rêve qui n'aboutit pas puisque l'Indépendance n'entraîne pas cette *paix à vivre* tant attendue. L'idée d'un lendemain enchanteur symbole d'une liberté reconquise déjà présente dans *Le printemps n'en sera que plus beau* apparaît ici dérisoire. Il n'y a pas de paix au bout du compte puisque l'inaboutissement et le désespoir marquent la fin du roman. N'ayant aucune prise sur la réalité et sur une malédiction qui plane déjà sur le pays, le protagoniste principal du

roman meurt d'une leucémie au moment même où il croit découvrir l'amour.

Dans le titre de son troisième roman Rachid Mimouni recourt à une figure de style pour relater le malaise d'un peuple déchiré, désespéré par sa condition. C'en est fini du regard vers l'avenir radieux, le bilan est négatif. Le choix d'un titre métaphorique est prémédité, *Le fleuve détourné* annonce «l'échec de l'espérance en une société juste et égalitaire».²⁵ La représentation symbolique de ce titre est caractérisée par un nom et un verbe. Le *fleuve* désigne un espace libre, limité par des digues et remarquable par le nombre de ses affluents, qui conserve son nom jusqu'à la mer où il déverse ses eaux. Le fleuve est symbole de vie, de régénérescence, d'accroissement végétal de vitalité et de ce qui est répandu en abondance. Quant au verbe détourner, il signifie tourner d'un autre côté, effectuer un changement d'orientation. Et par extension, c'est ce qui est écarté de son but, de sa destination.

Présent dans le récit, le titre fonctionne comme un embrayeur et un modulateur de la lecture. C'est dans sa marche vers son village natal que le revenant remarque le fleuve présenté comme élément symbolique et métaphorique du roman.

J'ai traversé des terres en friche et des campagnes désertes.
Que sont devenus les paysans qui les travaillaient? Deux
hommes armés m'ont interdit l'entrée du douar. Sous un pont qui
n'enjambait aucun ruisseau j'ai rencontré un vieillard qui m'a parlé
de fleuve détourné. Les hommes que j'ai croisés marchaient
tous la tête basse. Que se passe-t-il au pays? Que s'est-il passé?
(FD, p. 59)

Le dicton «aussi nombreux que soient ses méandres, la rivière finit par se jeter

²⁵ Gadant, «Constat d'un échec ... », p. 107.

à la mer» ne se vérifie pas dans ce roman car l'homme a changé le cours de l'eau en direction d'endroits inconnus. L'idée de cette volonté de détournement formulée dans l'énoncé constitue un des éléments répétitifs et significatifs du roman.

Des planificateurs arrogants et lointains ont quadrillé leurs cartes de traits rectilignes et puissants, à l'encre de Chine, indélébile, de façon à rendre leurs projets définitifs et l'option irréversible. [...]. Mais le fleuve coulait ailleurs, serein et libre. Ils ont maintenu que son cours se trouvait à l'endroit exact de leurs calculs, et ont entrepris de le détourner pour confirmer leurs dires. (FD, p. 49)

Le développement de l'énoncé qui se ramène au titre du roman est un constat du revenant sur une situation donnée de l'histoire de son pays. Perdu dans les dédales de la nouvelle société algérienne, le narrateur en subit les tares. Dans son itinéraire, il découvre une Algérie rongée par la gangrène de la bureaucratie et de la corruption. Le *fleuve* de la révolution et de la tradition a été *détourné* par ceux qui n'avaient pour souci que de bâtir des «fortunes colossales» à l'ombre des lois socialistes pendant que le chômage, les pénuries et les oppressions constituaient le lot du peuple algérien. La révolution anticoloniale, la révolution sociale a été récupérée par les petits malins, les nantis de la nouvelle bourgeoisie et les fonctionnaires du parti unique. L'homme sans nom qui n'a plus sa place dans ce pays constate que quelques arrivistes mènent une vie dorée tandis que le peuple, croupit dans la boue, la poussière et la pauvreté. Partout l'imposture domine et de sombres forces ont provoqué de profonds soubresauts. Il en résulte que «le fleuve, détourné de son lit initial, s'égare parmi de nouveaux vallonnements. Il a perdu la direction de la mer. Où ira-t-il?» (FD, p. 211-212)

Le fleuve métaphorique évoqué par Mimouni charrie les souffrances et les

regrets d'un peuple dépossédé de sa terre et de ses traditions. À travers la quête d'un homme anonyme parmi les anonymes, Mimouni brosse le tableau d'une société défaite dans ses hommes comme dans ses institutions. Le revenant ne comprend pas pourquoi les gens sont si malheureux, opprimés et décervelés. Il ne comprend pas non plus pourquoi les héros de la lutte de libération, victimes de l'occupant, le sont encore de leur société. L'explication de ce chaos, de ce désespoir à ciel ouvert, c'est le Gouverneur lui-même qui la lui donne. Avec une lucidité déconcertante, cet ancien maquisard rumine sur la tragédie :

Naïfs, nous l'étions tous. Nous sommes descendus de nos montagnes la tête emplie de rêves... Nous rêvions d'inscrire la liberté dans tous les actes, la démocratie dans tous les coeurs, la justice et la fraternité entre tous les hommes... Mais tandis que le peuple en liesse fêtait ses retrouvailles avec la liberté, d'autres hommes, tapis dans l'ombre, tiraient des plans sur l'avenir... (FD, p. 196)

Le *fleuve* fonctionne dans le texte comme un indice de changement susceptible d'apporter la liberté aux personnages incarcérés. Il est également exploité comme un espace à conquérir et à reconstruire. C'est un élément posé dans le texte comme un prétexte narratif. Détourner le fleuve de son cours normal, c'est le priver de son essence même qui est la liberté. L'un des protagonistes sous surveillance dans le camp disciplinaire rêve de voir un jour éclater l'espace de la prison, ce qui permettrait à ses camarades de vivre librement et de se débarrasser de toutes les infractions ainsi que de toutes les traces de souillures d'une révolution déviée de son but initial, à savoir l'égalité des droits et l'instauration d'une vraie démocratie.

Que tombe la pluie! Que tombe la pluie! Tout le jour, et toute la nuit encore! Sans répit. Alors, ses forces enfin revenues, le

fleuve détourné, rugissant d'une vieille colère, rompra ses digues, débordera de partout, inondera la plaine, et, prenant de court les calculs des sorciers, ira retrouver son lit orphelin pour reprendre son cours naturel. (FD, p. 143)

Derrière le *fleuve détourné* se profile l'espace de l'énonciation violemment déployé par la contestation du pouvoir de dire et d'écrire. L'auteur marque sa volonté de dénoncer l'absurdité d'un peuple émasculé, berné par une lutte de libération qui a abouti à l'indépendance que des usurpateurs ont confisquée. Le *fleuve* authentique de la révolution a bel et bien été *détourné* de son cours et l'ardeur de toute une nation a été déviée «au profit d'un système contraignant et inefficace».²⁶ Dans cette fiction kafkaïenne, le socialisme est tourné à la dérision et apparaît comme le projet cynique des puissants. À la fin du roman aux premières lueurs du jour, un messager aux allures furtives vient «annoncer la mort de Staline, la fin du cauchemar et l'aube d'une ère nouvelle». Changera-t-elle le cours de l'histoire? Nul n'est en mesure d'accepter une telle certitude.

Tout comme *Le fleuve détourné*, *Tombéza* traite du piteux état social et politique de l'Algérie actuelle, de la corruption et de la bureaucratie (l'une appuyant l'autre), des espoirs déçus de ceux qui avaient fait la guerre de l'indépendance en vue d'un monde meilleur. Ce roman au titre emprunté au nom du protagoniste principal paraît étrange. Tombéza ne relève pas des noms communs et n'existe pas dans l'état civil.²⁷ Que veut dire Mimouni par cette

26 J. P. Péroncel-Hugos, «L'Algérie en ébullition - Le fleuve détourné», Le Monde, jeudi 15 décembre 1988, p. 8.

27 On peut établir un lien avec le titre *Harrouda* de Tahar Ben Jelloun. Ce nom que donne l'écrivain marocain au protagoniste féminin de son roman n'existe pas dans l'état civil. C'est un mot dérivé du verbe arabe «Harrada», qui signifie inciter à la rébellion. Dans un article intitulé «Onomastique et personnages féminins», Rhita Iraqi souligne que «chez Ben Jelloun, le choix du nom est antiphrastique: son intention morale dans l'attribution de ce nom se sépare de celle de l'opinion publique, et ce qui est considéré comme négatif est magiquement transformé pour devenir positif», Écritures Maghrébines - Lectures croisées, Casablanca, Afrique Orient, 1991, p. 147.

appellation? Est-elle créée pour donner un mobile à l'action? L'importance du protagoniste se trouve-t-elle reflétée dans le titre? Sa présence est-elle utilitaire? Ou son choix est-il plutôt symbolique?

Il convient de préciser que, outre sa fonction déterminante de signification, le nom propre a une fonction d'identification pure : «distinguer et individualiser une personne ou une chose à l'aide d'une étiquette».²⁸ Selon Roland Barthes, ce paramètre identificateur «doit être toujours interrogé soigneusement car le nom propre est, si l'on peut dire, le prince des signifiants; ses connotations sont riches, sociales et symboliques».²⁹

Le titre *Tombéza* porte à croire qu'il n'a pas été choisi seulement pour désigner le protagoniste principal du roman mais encore pour suggérer plusieurs sens dont le dénominateur commun est la connotation de la dénonciation du malaise algérien passé et présent. En choisissant ce nom, Mimouni indique implicitement le milieu dans lequel se déroule l'histoire, car comme le note Philippe Hamon, «Tout nom est toujours, à priori, un opérateur taxinomique du personnage, un opérateur de classement du personnage [...] qui renvoie à un archétype culturel».³⁰ En fait, pour comprendre le sens de cette désignation identitaire, il faut se référer à la culture algérienne. Sur le plan du langage familial en arabe dialectal, ce terme est utilisé en tant que qualificatif pour désigner une anomalie, une déformation. Sur le plan social, c'est une étiquette d'individualisation qui révèle la présence d'un code socio-ethnique et un code symbolique dans l'identité de son détenteur. On ne peut donc pas s'empêcher

²⁸ Stephen Ullmann, Précis de sémantique française, Berne, A. Francke, 1959, p. 24

²⁹ Barthes, «Analyse d'un conte d'Edgar Poe», p. 34.

³⁰ Philippe Hamon, Le personnel du roman, Genève, Librairie Droz, 1983, p. 111

de voir dans le choix de ce terme comme titre du roman, qu'il désigne un sens de nom qui s'institue selon un procédé totalement différent de celui des noms communs. C'est dans et par le texte que ce nom propre est appelé à révéler ses propriétés et à déterminer sa valeur sémiotique, c'est-à-dire «sa capacité de signification (d'intervention) à l'intérieur du champ (littéraire) dans lequel il apparaît». ³¹

La lecture onomastique³² de Rachid Mimouni dans ce cas particulier n'est pas référentielle; elle ne cherche pas dans le hors-texte biographique ou géographique des données exogènes qui expliquent rationnellement l'insertion de l'anthroponyme. Elle se situe au niveau du discours littéraire et se développe dans le champ clos du texte dont le nom propre tend à maximiser sa fonction poétique. Ce nom qui représente sans détour le caractère affreux du détenteur est l'étiquette qui révèle son identité. C'est la marque qui lui assigne un rang et retient en lui l'ensemble de la souffrance physique et morale qu'il a subie. En effet, en évoquant les circonstances qui l'ont mené à la réussite sociale et même à la richesse dans le nouveau régime, le protagoniste focalise sur sa misérable personne toutes les horreurs secrétées par son enfance. Bâtard d'une jeune fille violée, sa naissance «ne fut l'objet d'aucune de ces réjouissances traditionnelles qui célébraient la venue d'un enfant mâle dans la famille». À ce sujet, Bouba Tabti souligne :

En fait, cette naissance est considérée comme une catastrophe supplémentaire, la concrétisation de la faute, quand bien même il n'y eut pas de faute. Placée sous le signe infamant de la bâtardise il en traînera longtemps la malédiction qui se traduit d'abord par l'absence de nom : en refusant de le porter sur les

31 Charles Grivel, «Puissance du titre», p. 131.

32 Dans la présentation de l'onomastique, il convient de préciser la différence entre l'appellation anthroponyme qui vise l'étude des noms de personnes et celle du toponyme qui s'intéresse aux noms des lieux.

registres d'état civil, Messaoud le grand-père qui n'a pu l'empêcher de venir au monde, ni le tuer, essaye en quelque sorte de lui dénier toute existence, en une lutte vaine contre le destin.³³

Exploitant la charge négative de sa situation amoralisée et tragique, le protagoniste alimente et enrichit l'espace narratif de son récit. La présentation de son apparence physique est clairement liée au traitement qui lui a été infligé ainsi qu'à sa mère. Elle contribue à la production du drame et constitue la toile de fond sur laquelle vient se plaquer l'histoire de son épouvantable vie.

Beau spectacle, en effet, que mon apparition offrait! Noiraud, le visage déformé par une contraction musculaire qui me fermait aux trois quarts l'oeil gauche, la bouche ouverte et le menton en permanence inondé de bave où proliféraient des boutons qui semblaient se nourrir au liquide dégoulinant, sec et noueux comme un sarment de vigne, rachitique et voûté, et de surcroît affecté d'une jambe un peu plus courte que l'autre. Mon aspect avait de quoi exciter les moqueries des enfants. Fruit de l'illégitimité, du stupre, de la luxure! (T, p. 33-34)

La création onomastique se base donc sur les caractéristiques physiques du protagoniste. En fait, rejeté et sans nom ni prénom, ce rebut de la société aura droit à un monstrueux surnom, création des enfants de son âge qui lui servira de seule identité.

Pas de nom! Quelle chance pour les gosses de mon âge qui eurent la joie de m'affubler d'un monstrueux surnom. Tombéza! Il ne faisait pas bon le prononcer en ma présence. Bancal et rachitique, tordu comme un athlète de foire, mes griffes étaient promptes à lacérer les joues de l'imprudent qui aurait osé prononcer les syllabes fatales, mais je devais reconnaître que l'inventeur de ce sobriquet avait eu un éclair de génie pour parvenir à qualifier si parfaitement le rictus permanent qui déformait mon visage. (T, p. 125-126)

³³ Bouba Tabti., «Enfances saccagées une lecture de Tombéza», *Enfances de A à Z*, Actes du onzième colloque de français 5-7 juin 1989, Université d'Alger, Revue de l'Institut des langues étrangères, p. 131.

Bien qu'arbitraire, ce surnom n'est cependant pas dépourvu de signification. Il ne se réduit pas à une pure étiquette abjecte, répugnante, ne soulevant que la répulsion sur son passage. Il sonne avec une force dramatique et énonce cette absurde exclusion faite à l'enfant de la violence et de la superstition qui survit «en dépit de tous les pronostics, chétif et clopinant, mais hargneux et tenace» (T, p. 35). Ce surnom renforce l'ensemble signalétique du texte et s'en trouve lui-même conforté. C'est par l'ampleur de son impact, facilement repérée par le lecteur, et qui n'est autre chose que le sentiment de sa coïncidence avec la personne qu'il désigne que le roman fonde sa vérité.

La connotation négative de ce surnom, qui incarne toutes les figures du mal, se trouve soudain modifiée. Elle est exclue au profit d'une identification librement consentie par le protagoniste qui conçoit la légitimation de son identité comme une vengeance sur le mépris humain. Le privilège d'assumer son nom et de l'imposer à la société lui est donné par les Français.

- Eh bien, nous allons te fabriquer une existence, te donner un nom et te fournir une belle carte d'identité que tu pourras produire à tous les contrôles. Tu vas avoir l'exceptionnel privilège de choisir ton nom. Comment veux-tu t'appeler?

- SNP, peut-être? suggéra Martin.

La grimace du lieutenant rejeta la proposition.

- Sans nom patronymique. C'est un paradoxe. Et puis c'est trop banal. On va lui demander d'abord. Tu as une idée?

- Oui

- Comment tu veux t'appeler?

- Tombéza!

- Bravo, mon gaillard! Toi, bonhomme, tu commences à me plaire.

(T, p. 130)

Nommer le protagoniste *Tombéza* veut dire l'insérer dans les hiérarchies prévues par le système et l'inscrire à la place qui lui revient. C'est, du même coup, consolider, fixer sa position telle qu'elle est. Signe de reconnaissance, ce nom marque une présence, une action et une conduite. Cette sortie de

l'anonymat fixe une origine au protagoniste, détermine son rôle et confirme son individualité. Il est significatif de remarquer que le jour où l'enfant bâtard sans origines sera admis à la citoyenneté juridique par son inscription à l'état français, sera également pour lui la fin de la malédiction qui s'est abattue sur son obscur destin. Désigné responsable d'un centre de regroupement pour la population indigène, il accède au pouvoir et goûte à l'autorité et à la richesse.

Dans l'Algérie indépendante, le protagoniste consolide sa position à force de calculs et de magouilles. Une conformité s'établit entre son nouveau statut et son nom. La présence de Monsieur qui précède le nom emporte un effet de changement et exprime une élévation, voire une réussite sociale. Ainsi, parvenu aux rangs des plus respectés, des notables locaux, *Tombéza* «est socialisé, il fait partie d'une société définie, dans laquelle il est pourvu d'un titre civil».³⁴ La valeur de la reconnaissance de son nom se comprend à partir de la textualisation répétée dans le discours romanesque et montre qu'il suffit d'un peu de pouvoir pour faire changer les jugements les plus tranchés.

Le titre du roman qui récupère le nom du protagoniste porte la marque du changement du temps et de l'Histoire dans l'Algérie actuelle. Par l'articulation du témoignage de *Tombéza* qui, de victime devient bourreau, ce titre désigne explicitement son sens. Il dessine un itinéraire dont les ramifications révèlent les plaies, les drames et les tares d'un pays qui se cherche, en proie à tous les malheurs et à toutes les déchirures d'une société chaotique et inextricable.

Les deux unités lexicales qui forment le syntagme du titre *L'honneur de la tribu*

³⁴ Barthes, «Analyse d'un conte d'Edgar Poe», p. 34.

révèlent inévitablement un espace traditionnel valorisé et valorisant d'un certain point de vue. Le terme *honneur* désigne la gloire, la dignité, la considération qu'on accorde à la vertu et au courage. Au fond, *l'honneur* n'est que l'estime de soi, corroborée de l'estime des autres. Toute action qui grandit l'homme dans sa valeur intrinsèque et dans celle de ses égaux est conforme à ce principe de morale et source de devoirs. Pour ce qui est du sens de *la tribu*, il est connoté à la subdivision ethnique. C'est une agglomération nombreuse de familles ou de peuplades, sous l'autorité d'un même chef, vivant dans une même contrée et tirant primitivement leur origine d'une même souche.

Profitant de son autorité inaugurale, ce titre invite à s'interroger sur son statut et sur son rapport avec le cotexte. Que veut-il bien dire? Et de quelle tribu s'agit-il? L'utilisation dans sa structure syntaxique du déterminant indéfini de notoriété *la* devant *tribu* n'est-elle pas censée marquer une entité connue et bien précise? Dès lors, l'hermétisme explicitement manifesté dans sa signification globale exige que soit retrouvée sa valeur métaphorique.³⁵ Sans conteste, la lecture du texte référant contribue à produire des explications possibles et à relier le titre au contexte socio-historique, aux structures littéraires sociales auxquelles il appartient.

Il est frappant de constater que la position première de la matrice titrale dans la diégèse se situe dans un cadre d'épopée, de révolte et de bataille contre l'invasion étrangère au pays. Le récit du vieil homme qui raconte la mémoire de sa tribu met en place une volonté organisée visant à infléchir une donnée

³⁵ Dans son étude portant sur L'espace métaphorique dans «L'honneur de la tribu» de Rachid Mimouni, Mansour Benchehida avance que : «la métaphore du titre est «métaphore-mère», à origine (sic) de toutes les autres, une figure matricielle. Elle constitue une métaphore filée puisqu'elle va «soudre» à travers chacune des figures de l'oeuvre et va influencer la structure métaphorique dans son ensemble», Mémoire de D.E.A., Université Paris-Nord, Villetaneuse, 1996, p. 89.

historique dans un sens déterminé.

Mais pour l'honneur de la tribu, et la gloire d'Allah, il fallait nous lever. Auriez-vous aimé nous voir renier notre foi et nous rallier aux infidèles? (HT, p. 40)

Ainsi, le concept de *l'honneur* se présente comme une conséquence logique d'une trajectoire historique propre. Il apparaît à l'intérieur de la légitimation d'une action suffisamment déterminante pour le faire assumer par les membres de la tribu. Sa présence traduit en soi une référence directe au maintien des valeurs tribales articulées autour de la religion prise dans son acception populaire et mythologique. Cependant, l'affirmation de cette dignité entraîne une perturbation totale de l'existence paisible des membres de la *tribu*. Ceux-ci, ayant échappé des siècles durant aux tumultes du monde, sont chassés par le vainqueur de leurs terres fertiles et se réfugient dans une bourgade austère et désolée où ils s'enferment sur eux-mêmes. Dans son évocation du passé, le vieillard insiste sur cet univers disparu représenté par «la vallée heureuse» et sur ce village perdu entre montagne et désert. Dans cette «contrée de désolation», la *tribu* assume son *honneur* dans des conditions défavorables se résignant à accepter les désagréments de son existence comme une mise à l'épreuve divine, une sorte de fatalité du destin.

Il convient de préciser que l'incursion du passé héroïque de la *tribu* dans le présent narratif du vieillard puise son historicité dans le registre oral. Le récit des origines rappelle le thème fondateur dans *Nedjma* qui est le mythe des ancêtres. Ce faisant, le titre établit une intertextualité qui renvoie au texte de Kateb Yacine. Mais il reste que l'absence du nom de la tribu dans l'espace textuel et la perte identitaire considérée comme une faille oblitérant «toute

possibilité de remontée généalogique»³⁶, instituent un rapport partiel dans le protocole intertextuel avec cette oeuvre. Contrairement à ce qui se passe dans *Nedjma* où l'empreinte mémoriale du fondateur se présente dans le texte comme un pilier unificateur des membres de la communauté, dans *L'honneur de la tribu* les ancêtres constituent un noyau vide fonctionnant dans la rupture identitaire. Esclaves de l'errance et de la dérive, ils sont réduits à la déchirure et à l'oubli. Leur histoire est vécue comme une humiliation dans un monde marqué de stagnation et de destruction. En effet, acculés à assumer le prix de la perte dans la résignation, les membres de la tribu se meuvent dans un milieu dogmatique. Aussi, confinés dans des dévotions et des superstitions séculaires, se tournent-ils vers le mythe et la légende en guise d'Histoire. Dans leur présent figé, seul le courage de Slimane qui accepte de se mesurer à l'ours du saltimbanque, a une mythique héroïque. Cet homme fort et discret défend avec dignité *l'honneur tribal*. À chaque combat, il bat l'animal jusqu'au jour où celui-ci le défait devant l'indifférence d'une foule passive. Sa mort légitime la lâcheté d'un idéal dépassé.

Le récit du vieillard affirme que *l'honneur de la tribu* fut trahi par ses fils. À cette race maudite, appartient Omar el-Mabrouk qui revient dans son village, en tant que préfet plein d'arrogance et de mépris pour ceux qui furent les siens. Pour venger la mort de son père, il décide d'implanter brutalement la modernité chez les siens pour détruire le mode de vie ancestral. L'absence de scrupules et l'inhumanité vont accroître le déclin du village. En fait, quand le délire administratif épouse la soif de la vengeance et du pouvoir, le pire est à craindre. Partout, il n'y a que signes de la déchéance de la tribu et la

³⁶ Afifa Bererhi, «L'espace de l'infraction au dialogue», Naget Khadda (s. la dir. de), L'honneur de la tribu - Lectures algériennes, p. 47

dégradation des valeurs ancestrales gardées jusqu'ici. Zitouna est rattrapé par la civilisation et broyé par le progrès. Pour ses habitants, «la modernité est fondamentalement perçue comme violence, comme une invasion destructrice»³⁷ qui pervertit leur *honneur* légendaire.

L'expression historique de la tribu prend deux tangentes : l'une est traditionnelle et repose sur des valeurs et sur l'Islam. L'autre est, selon toute apparence, moderne et elle s'ajuste à la destruction. Entre ces deux formes, en réalité extrêmes, se dessine la tragédie des habitants de Zitouna qui n'échappent pas à l'arbitraire d'un pouvoir, lointain, incarné sur place par un personnage brutal, violent, à l'origine incestueuse. Impuissants, ils assistent au remplacement de leurs valeurs ancestrales par de nouvelles, étrangères et perturbatrices, rapportées par des technocrates venus de la ville. Ces civilisés qui se répandent partout sont des êtres sans foi. Non seulement beaucoup d'entre eux consomment les boissons interdites, mais ils osent les introduire chez eux et les siroter, «sans honte ni scrupules au vu de leur épouse et de leurs rejetons». Ces gens, sans Histoire et sans âme, sont des hommes sans *honneur*. Ils laissent «leurs femmes sortir seules et dénudées, sans la moindre protection ni surveillance» (HT, p. 173). Les membres de la *tribu* pensent que l'Histoire est rancunière, c'est-à-dire qu'elle refait éternellement les mêmes injustices à leur détriment et à l'avantage des autres. Mais alors c'est en laissant aux événements leur fatal déroulement et en passant leur temps à se remémorer l'image idéalisée de leur passé conditionné par *l'honneur* et la dignité, qu'un événement majeur et inattendu se produit. L'apparition du digne descendant du seul héros épique de la tribu, détenteur du pouvoir et du savoir,

³⁷ Hafid Gafaïti, «Problématique de la modernité dans L'honneur de la tribu de Rachid Mimouni», Horizons Maghrébins, N° 17, 1991, p. 147.

réoriente le sens de leur existence. Arrivé à Zitouna un jour d'entre les jours, l'homme de loi se présente comme un ardent défenseur des faibles et des démunis. Prônant une justice qui «est au service du droit et de l'équité» (HT, p 206), il se dresse contre Omar el-Mabrouk et met fin à la tyrannie du préfet-dictateur. Pour Naget Khadda,

Le jeune «civilisé» apparaît comme le messie dont l'histoire douloureuse de la tribu a fini par accoucher. Il établit un pont entre la longue et héroïque résistance de l'arrière-grand-père, menée en contrepoint de la passive résistance des paysans de Zitouna et sauve, ainsi, l'honneur de la tribu.³⁸

Le récit de *L'honneur de la tribu* se propose «de reconstruire le passé. À partir du présent, comme il se propose d'élaborer une image du passé qui serait (plus ou moins) expliquée et explicative, du présent notamment».³⁹ Il se lit donc comme une dénonciation de l'histoire récente et livre, à travers une critique radicale, l'image d'une société bloquée dans une impasse historique. Son titre génère plusieurs images et traduit une rhétorique plus large. Ce qui le rend à la fois condensé et symbolique voire suggestif et persuasif. Son sens permet d'enraciner structurellement cette fiction apparente dans la réalité onirique. Et pour reprendre la formule énigmatique du colporteur inscrite dans l'espace textuel⁴⁰, c'est à chacun d'en tirer sa propre leçon, à chaque lecteur de tenter de comprendre l'histoire de Zitouna.

Avant de procéder à l'analyse de la signification du titre *La ceinture de*

38 Naget Khadda, «Les ancêtres redoublent de férocité», Naget Khadda (s. la dir. de), *L'honneur de la tribu - Lectures algériennes*, p. 77

39 Yamina Ghebalou, «Mythes, images et imageries de l'écriture», Naget Khadda (s. la dir. de), *L'honneur de la tribu - Lectures algériennes*, p. 17

40 Une année, lors de sa visite au village de Zitouna, le saltimbanque est venu avec un violon dont il tirait l'enchantement de la nostalgie. En conclusion de sa tirade, il a eu cette formule énigmatique : «Je laisse chacun d'entre vous tirer sa propre morale» (HT, p. 78).

l'ogresse, il est utile de souligner qu'en choisissant pour son recueil de nouvelles un titre énigmatique aux connotations mythologiques, Rachid Mimouni incorpore la dimension de l'oralité dans sa pratique discursive. C'est par excellence la technique du conteur populaire qui interpelle et maintient l'attention de son auditoire.⁴¹ Cependant, ce titre qui appartient au conte populaire et qui se prête à une interprétation métaphorique ne respecte pas une des clauses que l'on pourrait appeler «le pacte de la titrologie», c'est-à-dire, la présence du titre dans le contenu de l'ouvrage qu'il nomme. En fait, ce titre est générique de tout le livre. Son référent n'apparaît d'ailleurs dans aucune des sept nouvelles constituant le recueil. Alors quelle était l'intention de Mimouni en coiffant ce recueil d'une allusion évidente à un terme qui «renvoie à un type de réalité imaginaire bien définie».⁴² Denise Brahimi avance l'explication suivante :

On peut supposer que son premier jeu consiste justement dans ce contraste entre un rappel de l'imaginaire traditionnel et la description d'un monde bien éloigné de ses légendes anciennes. Il y aurait là une sorte de dérision montrant qu'on a coupé ce peuple de ses croyances si poétiques et truculentes à la fois.⁴³

Dans ce titre, l'association de *la ceinture* et de *l'ogresse* engendre une image suggestive et entraîne la création d'une représentation symbolique, d'une métaphore qui consiste en la conjonction des signifiés de ces deux termes lexicaux. La ceinture renvoie d'une part, à une bande dont on se ceint et s'entoure la taille et, d'autre part, à ce qui entoure, enserre, encadre un espace.

41 À propos de ce livre, Rachid Mimouni a déclaré : «Nous, tous, écrivains maghrébins, sommes un peu les enfants de cette vieille tradition du conte populaire qui a mis au point des techniques, je veux dire narratives et dramaturgiques absolument exceptionnelles», «Le métier d'écrivain», Vision Magazine, No. 7, Casablanca, octobre 1990.

42 Nabile Farès, L'Ogresse dans la littérature orale berbère, Paris, Khartala, 1994, p. 6.

43 Denise Brahimi, «La nouvelle maghrébine», Notre Librairie, N° 111, oct-déc. 1992, p. 51.

Pour ce qui est de *l'ogresse*⁴⁴, désignée au Maghreb par le terme arabe El Ghoula, elle «possède plusieurs attributs et qualificatifs généralement péjoratifs, voire macabres».⁴⁵ Sa symbolique représente le «souvenir des invasions barbares et des frayeurs qu'elles causaient, frayeurs qui, en se répercutant dans l'imagination populaire, auraient transformé le barbare en anthropophage».⁴⁶ Dans l'imaginaire populaire, *l'ogresse* joue un grand rôle dans les contes de fées, où ses horribles faits et gestes sont l'objet de terreurs enfantines; elle se nourrit de chair fraîche et elle est surtout friande de celle des petits enfants. Elle est difforme, gigantesque et se présente «sous les traits d'une vieille femme d'une laideur repoussante».⁴⁷ C'est une figure maléfique dotée de pouvoirs de méchanceté qui fait peur, cause la destruction, dévore les êtres humains et engouffre les dons les plus heureux de la nature.

La lecture des sept nouvelles donne à constater un grand nombre de motifs de contestation sur les plans politique, social et religieux. Elle permet à ce titre de confirmer sa charge dysphorique explicite. C'est une représentation concrète, portée à la surface, d'un certain nombre de thèmes qui constituent ensemble la structure profonde du recueil. En effet, chaque nouvelle s'articule autour d'un sujet précis mais les protagonistes se meuvent dans le cadre de l'Algérie nouvelle sur laquelle les jugements et les réactions sont bien désenchantés. En face de l'État national bureaucratique qui s'est mis en place depuis trois décennies, ils sont anéantis par une monumentale machination dont ils ne

44 Ogresse est le féminin du motogre dont l'origine vient «d'Orcus, nom d'une divinité infernale», Le Petit Robert, p. 1526.

45 Saïd Laqabi, Aspects de l'ironie dans la littérature maghrébine d'expression française des années quatre-vingts, Thèse Doctorat Nouveau Régime, Paris, Université Paris XIII, 1996, p. 94.

46 Grand Dictionnaire Universel du XIX siècle, Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 1281.

47 Voir pour les traits de cette créature, la description donnée par Henri Basset dans son Essai sur la littérature orale des berbères, thèse de doctorat, Alger, Carbonel, 1920, cité par Nabile Farès, L'ogresse dans la littérature orale berbère, p. 9-12.

comprennent jamais les rouages. Victimes de l'abus de technocrates corrompus et conformistes, ils subissent avec amertume les conséquences de l'absurde administratif. En somme, *l'ogresse*, c'est la pesanteur bureaucratique qui écrase, dans l'Algérie contemporaine, la liberté et la créativité. Elle se présente comme «l'allégorie d'une patrie marâtre. Sa ceinture lacet obsidional et strangulaire»⁴⁸ continue à enchaîner par ses anneaux le destin d'un peuple qui a perdu la foi dans l'amélioration de ses conditions. Sceptique et désabusé, le narrateur se demande «s'il n'existe pas un état de société qui s'apparente à une forme de fatalité». (CO, p. 138)

À la lumière de ce qui précède, le titre *La ceinture de l'ogresse* apparaît à la fois condensé et référentiel. Ainsi conçu, c'est-à-dire fondé sur une dénonciation directe et profonde de l'Algérie post-indépendante, il s'ouvre selon les termes de Claude Duchet «à une lecture créatrice, à la production d'un sens, par la mise en jeu de sa propre écriture».⁴⁹ Et tout en complétant un capital idéologique et politique, il assume le rôle d'une fonction contestataire à l'encontre de la révolution. Celle-ci qui a été porteuse d'aspirations sans limites se métamorphose en *ogresse* impitoyable dévorant l'espoir de toute une société.

Une peine à vivre peut faire croire à une suite du roman *Une paix à vivre*, formant par là même un tout cohérent dans la production littéraire de Mimouni. Cependant, la présence dans le premier titre d'un vocable qui renvoie explicitement au tourment, au chagrin et à une préoccupante inquiétude

48 Marie-José Sfeir-Aissaoui, «Méditations sur la bureaucratie et le dogmatisme», *Arabes*, N° 49, janvier 1991.

49 Duchet, «La fille abandonnée... », p. 72.

s'opposant à l'autre syntagme nominal porteur de sérénité et de quiétude élimine toute éventuelle analogie entre les deux récits. À cet effet, Jean Déjeux ajoute aussi qu'*Une Peine à vivre* «n'a rien à voir dans sa structure et son écriture avec le précédent roman, sinon sans doute qu'il y a toujours un fardeau à porter, une angoisse à surmonter, un bonheur à atteindre».⁵⁰

En effet, ce titre oriente et dynamise d'emblée la lecture autour d'une connotation négative renforcée par le terme *peine* qui produit un effet choc dans la mesure où le verbe *vivre* qui l'accompagne s'emploie par extension «pour louer toute chose pleinement satisfaisante».⁵¹ Pour savoir ce qu'il en est exactement, pour connaître comme dit Michel Foucault «l'or fin des choses»⁵², il faut creuser, pénétrer la surface des mots, car le sens profond est toujours un sens caché.

Reconnaissable dans le jeu intertextuel avec *Automne du patriarche* de Gabriel Garcia Marquez et *El Señor Presidente* de Miguel Angel Asturias, la trame narrative met en scène les jeux du pouvoir et les désirs inassouvis d'un dictateur en porte-à-faux avec lui-même et avec sa société. Ce qui porte à lire le récit du Maréchalissime, dont le règne est fondé sur la terreur, comme «un essai qui aurait pu s'intituler "Le cercle vicieux de la tyrannie", "l'autopsie d'une dictature", "le coup d'Etat permanent" ou encore "l'école des pourris"».⁵³

Dans l'attente de la mort que lui octroient les armes du peloton d'exécution

50 Jean Déjeux., «Rachid Mimouni - Une peine à vivre», Hommes et Migrations, N° 1147, octobre 1991, p. 53.

51 Dictionnaire Le Petit Robert, p. 2105.

52 Michel Foucault, Les Mots et les choses, Paris, Gallimard, 1966, p. 49.

53 G.H. Gourrier, «Rachid Mimouni démonte des rouages de la tyrannie», Montpellier, Midi Libre, 16 octobre 1991.

pointées vers lui, le Maréchalissime revit sa vie. Narrateur, il entraîne le lecteur dans une avalanche de situations ubuesques qui confirment à ce titre toute sa valeur dramatique. Cette «peine à vivre» vient de loin. De cette enfance de bohémien marquée par la douleur de la disparition de ses parents emportés par les flots d'une rivière en crue sans que personne ne lève le petit doigt. Tous les nomades de la tribu étaient bien trop occupés à protéger leurs maigres biens. Très tôt alors, il apprend que c'est dans le sordide que s'ancre le ressort du genre humain et il se rend compte aussi très rapidement que la vie n'avait aucune valeur. Ainsi, orphelin, ignorant son âge, il fait partie des errants, de ceux pour qui la survie l'emporte sur la vie et la douceur des sentiments. Sans attache et pour ainsi dire sans passé, il se définit par un seul souvenir, associé à une première expérience de travail, de celle que font les miséreux dans un champ de tabac. Ce passage le marque à vie puisque l'écoeurante odeur des feuilles de tabac colle tant au corps qu'à l'esprit et demeure tenace voire impossible à oublier. Tout au long de sa marche pour arriver au faîte du pouvoir suprême, «cette même odeur, cette même peine à respirer...» (PEV, p. 85) revient sans cesse comme une hantise du passé et provoque chez lui des relents de nausée. Son itinéraire narratif s'enroule dans cette spirale de la souffrance d'une enfance suffoquante. Comme il précise d'ailleurs à son ancien compagnon de route qui a partagé avec lui la cruauté du destin : «Tu sais, [...] nous n'aurions jamais dû accepter de travailler dans ce maudit champ de tabac. Cette peine à respirer, c'est une peine à vivre». (PEV, p. 275)

La *peine à vivre* du maître absolu de son pays lui vient donc de sa peine à respirer. Même dans son palais, il n'a pas l'impression d'être chez lui : il se sent constamment étouffé. C'est peut-être l'expression de son inadaptation au milieu dans lequel il se trouve. «Je resterai toujours l'inférieur, dit-il. Le fils de

bohémiens que j'étais n'avait jamais pu envisager de regarder les autres de la même hauteur» (PEV, p. 238). Mais dans son malaise jaillit une intériorité blessée qui apporte une interprétation complémentaire à la dimension marquante de sa *peine à vivre*. Son coeur est déchiré par le rejet de la jeune femme aimée qui refuse ses offrandes et ses promesses. Ainsi, pris dans le jeu féroce et fatal du pouvoir et de la passion et écartelé entre l'Eros (l'amour) et le Thanatos (la mort) dont il ne sortira pas, la lancinante déchéance de son existence «voudra à sa «peine à vivre» d'être transmuée en peine de mort».⁵⁴

Cet état de fait largement inscrit dans la progression du récit renforce le sens du titre. Mais on peut prendre aussi *Une peine à vivre* dans le sens plus large de la difficulté d'être. À ce niveau, la tonalité dominante du Maréchalissime est d'une infinie douleur, s'exprimant à travers la solitude, la méfiance et la violence. Aucune jouissance dans sa vie imprégnée de haine, de trahison et de répression cruelle voire sanguinaire. Vivre dans cet environnement et dans cet état d'âme, c'est éprouver *la peine* en permanence . Le dictateur se complaît même à trouver en elle sa raison d'être. Seule la mort lui semble capable de vaincre la fatalité du destin et de le libérer du fardeau du passé. C'est ainsi qu'il va à sa rencontre l'interpellant du fond de lui comme si elle constituait le seul motif de sa propre délivrance.

Le chemin qui fuit devant moi me paraît interminable, et pourtant
je me retiens de hâter le pas savourant l'impatience qui fait battre
mon coeur et me confère le sentiment de mieux mériter la
récompense qui m'attend au terme de ma peine. (PEV, p. 275)

Si le titre *Une peine à vivre* provoque et éveille la curiosité du lecteur pour

⁵⁴ Anne Pons, «Le Maréchal délogé - L'ascension et la chute d'un tyranneau du tiers-monde», *L'Express*, 5-11 septembre 1991, p. 108.

découvrir son sens caché, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* se présente d'emblée comme un texte à lire possédant un sens direct et une charge négative très évidente. Cet intitulé qui fait partie d'une collection Pamphlet-France lancée par le Pré aux Clers⁵⁵ constitue dans l'itinéraire de Mimouni la rupture éclatante qui marque sa position vis-à-vis de l'intégrisme. Le romancier a pour ainsi dire renoncé à la fonction romanesque pour se consacrer à un écrit de combat. Avec ce pamphlet, il dénonce absolument la montée du FIS et de ses conséquences néfastes pour l'Algérie.

Si l'on tente une explication à partir de l'ouvrage même, on s'aperçoit que le titre entretient des rapports avec le corps entier du texte. Il se présente clairement dans les différents chapitres, plus ou moins autonomes mais non indépendants, du pamphlet. En effet, tous les chapitres ont un point de convergence. Ils constituent ensemble une remise en cause du présent, une mise en garde contre la vision archaïque du parti religieux et dénoncent les fissures de ce nouveau fascisme qui se dessine dans l'horizon du pays. Pour Mimouni, les intégristes «sont des nazis qui pratiquent la politique de la terre brûlée, sabotent les usines, tuent aveuglément. Leur pratique est aussi nihiliste que leur théorie».⁵⁶ En fait, l'intégrisme musulman, tel qu'il se manifeste par le FIS, c'est «le retour à la barbarie» (BI, p. 27) dont la mouvance est «une nébuleuse qui laisse graviter autour d'elle un ensemble de réseaux terroristes».⁵⁷

La dénonciation et l'attaque de Mimouni prennent appui sur «le projet intégriste

55 Cette collection comporte deux autres ouvrages : Jean-Claude Barreau, De l'islam en général et du monde moderne en particulier, Paris, le Pré aux Clers, 1991, 134 p.; Ibrahim Souss, De la paix en général et des Palestiniens en particulier, Paris, le Pré aux Clers, 1991, 235 p.

56 Anne Brunswick, «3 questions à Rachid Mimouni», Lire, N° 214-215, juillet-août, 1993, p. 132.

57 Patrice Gascoin (Propos recueillis par), «Le FIS, un "retour à la barbarie"», Quest France, 29 mai 1992.

qui est porteur d'une réelle menace de déflagration sociale» (BI, p.165). Ce projet, dans son radicalisme et dans sa démesure, «tient à la fois de la révolution culturelle chinoise et du régime des Khmers rouges» (BI, p. 150) et s'inscrit dans une idéologie qu'on voudrait voir dominer. Son fondamentalisme dénote un caractère apparent de cruauté inhumaine, de grossièreté, d'intolérance et de défaut de civilisation. Les islamistes promettent l'instauration de tribunaux populaires pour juger les «mal-pensants», la lapidation des femmes adultères, la mutilation des voleurs, l'obligation pour les filles de porter le *hidjab*, l'interdiction de la mixité à l'école.

La barbarie qui caractérise le projet des intégristes est manifeste. C'est un souffle ravageur qui instaure la psychose de la peur, de l'intolérance et de la violence. L'auteur avertit que les règles qu'ils prônent conduisent dans leurs manifestations concrètes à l'archaïsme et à la dégradation continue. L'application de loi de «couper la main du voleur, la langue du menteur, crever l'oeil du faux témoin» et de «décapiter d'un coup d'épée un homme sur la place publique» apparaît «non seulement barbare, mais malsain» (BI, p. 27). La menace de la barbarie de ces «fous de dieu» qui veulent «réduire les femmes à une condition infra-humaine» (BI, p. 43) et qui s'acharnent à vouloir éliminer les détenteurs de culture et les intellectuels est réelle. Il faut la condamner et la prendre au sérieux car elle risque de jeter le pays tout entier dans le brasier d'une fureur meurtrière.

Puisant dans l'actualité l'essence même de son sens, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* est un titre qui exprime une vérité alarmante et tragique. Il transmet un appel à la résistance contre le fanatisme islamique qui mène le pays à la dérive et la ruine. Pour Mimouni, combattre la

barbarie nouvelle, c'est interpeller les consciences et dire courageusement que l'intégrisme n'est pas une fatalité.

À la différence du titre précédent qui est long, *La malédiction* se signale par sa brièveté apparente. Toutefois, en tant qu'anticipation, en tant qu'élément qui articule une attente, il acquiert une importance majeure par sa connotation fortement dysphorique. En fait, ce titre annonce d'emblée tout un programme en ce sens que sa signification est vieille. Elle est biblique et coranique; elle pèse tout autant sur les peuples qui ne se sont jamais souciés de ces deux textes religieux. C'est le frère qui tue le frère, le combat fratricide qui, sous des prétextes théoriques et grandioses, ne cache guère qu'une lutte pour le pouvoir. Il est certain que ladite *malédiction*, au cours des siècles, a impartialement fait le tour de la planète; mais dans ce roman l'auteur ne parle que de son pays, l'Algérie.

Dans ce contexte, ce titre a pour horizon d'écriture cette extériorité du texte qui est l'actualité brûlante au coeur de la nouvelle tragédie algérienne.⁵⁸ Il évoque le drame d'une révolution islamiste qui a tenté de s'imposer lorsqu'en juin 1991, les intégristes ont lancé l'insurrection dans les rues d'Alger. La *malédiction* dont il parle, c'est bien évidemment leur soudaine irruption à tous les niveaux de la vie publique et privée. Leur sectarisme animé par la haine et l'intolérance s'est manifesté clairement lors de la prise de contrôle de l'hôpital Mustapha d'Alger. Le commando des barbus a semé la panique et la terreur dans les couloirs de l'établissement aussi bien chez les malades que chez le

⁵⁸ À cet effet, Mimouni précise : «Quand j'ai commencé il y a deux ans à écrire ce livre, je redoutais d'être trop sévère envers les intégristes. Peu à peu, hélas, l'actualité a dépassé ma fiction», dans Daniel Yvonnet (propos recueillis par), «"La Malédiction" qui ronge l'Algérie», Quest France, le 2 novembre 1993.

corps médical.

Présente du début à la fin du roman, la *malédiction* est conçue comme un opérateur, c'est-à-dire un pôle d'attraction en vue de fournir une illustration claire et suffisante de l'état actuel de ce pays divisé en deux projets de sociétés complexes. Inséparable de son support (le texte référent), le titre est porteur d'une profonde angoisse. Les protagonistes du roman vivent la montée de l'intégrisme en Algérie, avec l'apparent fatalisme de ceux qui ont perdu toute illusion. Révélant l'esprit et mettant en relief les éléments producteurs de la diégèse, il module la lecture et, par son aspect incitatif, signifie sa densité. Ce faisant, plus on l'interroge plus il se développe, révélant le malaise qui règne sur cette terre qui «n'est plus tout à fait algérienne. Elle dérive vers la nébuleuse de tous les fanatismes».⁵⁹

Cette *malédiction* qui frappe partout est un mauvais sort jeté sur l'Algérie. C'est une fatalité, une sorte de calamité qui a juré de suivre ce pays «à travers les siècles et les périodes, s'accrochant aux événements pour les contaminer du virus propre à chaque époque : exclusions, colonisation, régionalisme, clémisme, pouvoir et encore pouvoir?»⁶⁰ Dans cette perspective, la *malédiction* qu'évoque Mimouni vise au-delà du drame de son roman. C'est aussi celle du destin de son pays comme il l'explique à Daniel Bermond.

L'histoire de l'Algérie est à beaucoup d'égards une histoire maudite, c'est vrai. Une histoire très différente, en tout cas, de celles de ses voisins. C'est l'Algérie qui a connu les traumatismes les plus profonds, alors que le Maroc et la Tunisie ont vécu une histoire atténuée, si j'ose dire. De surcroît, l'indépendance

⁵⁹ Marie Elbe, «Mal à la France?», Midi Libre, lundi 8 novembre 1993.

⁶⁰ Abrous Toudert, «"La Malédiction" de Rachid Mimouni - Le carrousel tumultueux», Liberté, 16 janvier 1994.

acquise, l'Algérie, contrairement à ses voisins, a subi la loi marxiste qui a bouleversé de fond en comble son économie. Quant à l'islamisme, c'est chez nous que frappent les terroristes. La malédiction, c'est toute cette longue histoire.⁶¹

La *malédiction* est plus qu'un simple titre de roman. C'est un véritable traité de la décomposition d'une Algérie déchirée.⁶² La mise en texte de la réalité est une action engagée confirmant le courage de Mimouni qui persiste sur la même lancée à dénoncer le terrorisme intégriste et à éclairer l'opinion publique. Il inscrit sa lutte pour son pays «l'Algérie libre et hautaine, l'Algérie diverse et généreuse».⁶³ Mais face à la situation qui est complexe et aussi terriblement cruelle, l'interrogation de l'écrivain ne demeure-t-elle pas suspendue? Son pays sortira-t-il de ce drame collectif? Mettra-t-il fin à l'engrenage du désespoir? Pourra-t-il échapper à «la Malédiction» qui pèse sur lui?

De tous les titres de Mimouni, *Chroniques de Tanger* est celui dont la spatialité est la plus marquée. Curieusement la localisation, quoique maghrébine, n'est pas algérienne. La ville de Tanger surprend de prime abord. Qu'est-ce qui explique le choix de cette localisation?

Farouche adversaire des intégristes, Rachid Mimouni avait résisté longtemps à leur menace de mort, puis avait fini par céder, après s'être exposé lui-même à la vindicte des corrompus et des mauvais prêcheurs du vendredi, sachant ses enfants menacés. Le 13 décembre 1993, il quittait son pays en sang, fuyant

61 Daniel Bermond (Propos recueillis par), «Rachid Mimouni "Je reste en Algérie pour combattre sans armes et sans désespoir"», *Lire*, septembre 1993, p. 39.

62 Si Morice un des protagonistes du roman «ne comprenait pas qu'un pays béni des dieux s'acharnât ainsi à se déchirer. Il estimait que ses compatriotes, enfin libres, auraient pu vivre heureux sous le soleil. Quelle immémoriale malédiction les condamnait donc à la discorde?», (M, p. 269).

63 Erik Orsena, «Rachid Mimouni - La Malédiction», *Fnac Agenda*, septembre 1994, p. 12.

vers Tanger et se faisait le porte-parole de ses compatriotes, nouveaux proscrits, intellectuels forcés à l'exil. Il disait alors :

La nuit tombe sur Alger la Blanche et une fureur meurtrière s'y déchaîne. Ceux qui ont été contraints de fuir cette aire de carnage buttent contre un mur d'impassibilité. Ils sont meurtris au plus profond de leur être.⁶⁴

Le choix de cette cité millénaire du nord du Maroc peut être animé par différentes raisons. D'abord, «Tanger est une ville calme. Quand on y arrive par bateau, elle ressemble un peu à Alger».⁶⁵ Ensuite, c'est «une ville mystérieuse, un lieu à la lisière du réel et de l'imaginaire qui a fini par brouiller les règles de lecture. Parce qu'elle a abrité une multiplicité d'appartenances, de langues et de cultures, elle serait devenue, au fil du temps, une ville plurielle et par conséquent insaisissable».⁶⁶ Enfin, sa présence dans l'espace discursif de son dernier roman est très significative. C'est en ce lieu que Mimouni écrit *La Malédiction*. Pour lui, Tanger est une des villes côtières les plus ouvertes, les plus offertes du Royaume Chérifien. Et dans la trame narrative du roman, il la présente avec son port, comme «une porte sur le monde. Les cités marines ne sont jamais puritaines ou xénophobes. Les matelots le savent bien» (M, p. 216). Elle est à la fois le lieu de la joie et du bonheur et le signe du malheur et de la douleur. Kader et son frère Hocine ont savouré dans les dédales de la ville leur temps de l'innocence et de l'enfance. Les combattants de l'Armée de Libération de l'Algérie ont trouvé leur refuge dans cette «zone internationale» au statut particulier de havre hors la loi. Symbole de fraternité et de solidarité des

64 Propos rapportés dans «Rachid Mimouni : La plume contre l'intolérance», Le Républicain Lorrain, lundi 13 février 1995.

65 Tahar Ben Jelloun, «Rachid Mimouni l'homme de qualité», Le Monde, vendredi 17 février 1995, p. V.

66 Boubker El Kouche et Mohammed Habib Samarkande, «Tanger au miroir d'elle même», Horizons Maghrébins, N° 31/32, printemps 1996, 12e année, p. 8.

membres du FLN, elle est aussi théâtre de trahison et de leur crime abominable puisque Si Morice et Albinos assassinent leur chef de réseau. Mais cet espace confondu à la peine et à la déchirure est en même temps terre d'asile susceptible d'apporter le repos au guerrier. Les propos de Si Morice ne cachent-ils pas au niveau dénotatif l'assentiment de l'écrivain?

Tanger reste pour moi le refuge idéal, l'ultime retraite où pourra enfin agir le baume de l'oubli sur les meurtrissures d'un passé qui ne cesse de nous tourmenter. (M, p. 217)

Mimouni s'est-il jamais retrouvé à Tanger, où il s'était réfugié? Pas sûr. «On ne peut écrire que parmi les siens», disait-il avant l'exil. Et aussi : «Si ceux qui peuvent lutter s'en vont, le pays sera plongé dans la nuit».⁶⁷ Certes, il avait adopté cette «ville où l'Atlantique et la Méditerranée se rencontrent, une ville faite de collines successives, enrobée de légendes, énigme douce et insaisissable»⁶⁸ parce que la culture du Maroc lui était très proche. Mais, l'écrivain en mal de son pays natal «souffrait de mener la vie d'un exilé».⁶⁹ Il était à la fois angoissé et préoccupé de la tragédie que vivait le pays qu'il avait le sentiment d'avoir perdu. De son lieu d'exil, il exprimait beaucoup son angoisse sur le devenir de l'Algérie qui s'était lancée dans la voie du fanatisme, de l'obscurantisme, de la haine et de la décadence sociale et humaine.

Le titre *Chroniques de Tanger* porte un cachet de sincérité, de souci et d'inquiétude. Il symbolise la réappropriation par l'écrivain, libre et fier, de son indépendance et l'exercice de son rôle critique. Déterminé dans sa lutte contre

⁶⁷ Dominique Mobailly, «Rachid Mimouni est mort à Paris - Une peine à vivre», *La Vie*, N° 2581, 16 au 22 février 1995, p. 6.

⁶⁸ Tahar Ben Jelloun, *Jours de silence à Tanger*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 11. À souligner que Tanger est une ville familière de l'écriture romanesque de Ben Jelloun, et cela depuis Harrouda.

⁶⁹ Jean Daniel, «Oublier l'Algérie», *Le Nouvel Observateur*, N° 1580, 16 au 22 février 1995, p. 26.

l'intégrisme, il ne s'est jamais incliné. Il a continué à se battre, à écrire, à élever sa voix. Ses chroniques soulignent des événements marquants, enregistrent des faits et traitent des sujets à la fois politiques, sociaux et littéraires. Mais par delà la variété de leur contenu, elles traduisent sa préoccupation majeure. Témoin résolu de la tragédie de son pays qui s'intéresse à ce qu'il voit et rapporte en même temps tout ce qu'il sait, Mimouni est, en réalité, un diseur de vérité qui secoue la mémoire du Maghreb et cela fidèlement, minutieusement et courageusement.

3.5 Relation inter-titrale

Dans son allocution prononcée le 25 mars 1995 au salon des livres du Sud à Villeneuve-sur-Lot, à l'occasion du Prix Rachid Mimouni qui venait d'être créé à sa mémoire, André Brincourt se demandait si les titres mêmes des ouvrages de cet écrivain «ne sont pas d'étranges signes : ils définissent et désignent à eux seuls la courbe tragique d'une destinée».⁷⁰ Cette réflexion semble confirmer le projet d'écriture de Mimouni qui entendait donner à son oeuvre une dimension bien spécifique. À une époque où l'expression fut muselée et la critique interdite, son écriture s'annonçait contestataire, progressant dans la matrice des transformations de son pays. C'est autour d'une conformité thématique et idéologique qu'il a tenté de déterminer les jalons de sa production littéraire en cherchant à maintenir une constante continuité. À ce sujet, il avance l'explication suivante :

Pour moi, il n'y a pas de rupture entre les deux premiers romans et les trois autres qui ont été publiés en France. Il ne faut pas oublier que mon deuxième roman publié en Algérie - Une Paix à vivre - a été affreusement censuré et a mis trois ans et demi à sortir. S'il avait été publié dans sa version originale, il aurait pu

⁷⁰ André Brincourt, «Les mots d'un arrêt de mort», dans Langue Française - Terre d'accueil, p. 32.

constituer le lien entre la vision de mon premier roman, qui participait de l'illusion lyrique, et la tonalité beaucoup plus critique, beaucoup plus contestataire du *Fleuve détourné*. Je crois qu'il faut prendre mes romans - hors de forme littéraire - comme une réflexion sur la société algérienne. Il est bien clair que cette réflexion m'est personnelle et qu'au fur et à mesure, elle s'approfondit.⁷¹

Le passage qui suit tiré de l'ouverture de *L'honneur de la tribu* montre bien l'unité des textes de Mimouni et leur force dynamique non close. Le renvoi aux romans antérieurs met en valeur l'expansion diégétique de l'engagement mimounien qui, en empruntant diverses voies, se structure comme une perpétuelle continuation inventant une suite toujours renouvelée.

Nous sommes aujourd'hui abandonnés sur la rive du fleuve impétueux dont vous croyez que le cours vous mènera à bon port.

Nous savons bien que, pour qu'au nouveau printemps l'arbre recouvre sa vigueur, il faut en scier quelques branches.

Nous l'acceptons.

Mais vous serez floués.

Et quand vous prendrez conscience d'avoir à retourner vers l'amont pour retrouver cette part essentielle mais subtile de vous-mêmes, vous irez exhumer ces vieilles bandes qui ressuscitent nos voix. Cependant, pour nous retrouver, vous devrez au préalable apprendre à déchiffrer notre idiome.

Nous vous attendons au bout de votre peine. (HT, p. 12)

À la lumière de ce qui précède, une relation inter-titrale dans l'oeuvre de Mimouni apparaît évidente. Chaque titre, en effet, s'impose en tant que flux de significations surprenant par l'épaisseur de ses multiples sens. Cependant, établissant entre eux un lien postulant une unité significative, ces titres apparaissent comme différentes haltes de l'histoire contemporaine de l'Algérie. C'est une évocation puissante du drame algérien avec ses problèmes, ses contradictions traduisant un vécu, une quotidienneté dure, une réalité de cauchemar. Ils révèlent le destin horrible d'un pays déchiré par la corruption, la

71 Abdelkader Djeghloul (Interview réalisée par), «Rachid Mimouni : "La modernité c'est forcément la démocratie"», *Arabes*, novembre 1989, p. 97.

répression et les excès de pouvoir qui sourdent des pans de mémoires, mémoires flouées, tronquées par l'Histoire.

Rachid Mimouni croyait que le printemps n'en serait que plus beau dans une Algérie indépendante où il ferait bon de vivre la paix. Mais, dès que la paix survient après la tourmente, ce sont les antagonismes, les discordes, les rivalités qui surgissent, chacun poussant l'autre pour l'emporter sur lui. Le fleuve de la révolution fut détourné et le pays enfanta la corruption, l'oppression, la médiocrité et l'échec. Il n'y eut plus de place dans la société algérienne que pour Tombéza et autres profiteurs et tyrans, qui bafouèrent l'honneur de la tribu. Ainsi cerné par une ogresse qui écrase et étouffe par sa ceinture, le peuple cria sa peine à vivre. Echech après échech, le pouvoir n'a pas cessé d'accumuler les erreurs, favorisant ainsi la montée de l'intégrisme. C'est le plus grand danger qui menace l'Algérie et qui risque de faire sombrer le pays dans la dictature des intégristes dont le totalitarisme archaïque est un retour à la barbarie. L'ampleur de la véritable malédiction qui s'acharne sur le pays suscite discordes et luttes fratricides. Elle désorganise jusqu'à l'absurde toutes les structures sociales et politiques. Dans cette mouvance de la haine débouchant sur un aveuglement meurtrier, tous ceux qui représentent l'ouverture sur la modernité, la démocratie sont visés par les intégristes. Les intellectuels sont la cible privilégiée des barbus. Certains acceptent de rester sur place vivant dans la peur constante, d'autres, par contre, choisissent de s'exiler pour fuir l'horreur et le souffle ravageur du FIS. Comme tous les opposants au fascisme vert, Mimouni, lui aussi, avait cédé à la menace et quitté sa terre natale ensanglantée à jamais. De Tanger, son lieu d'exil, l'écrivain blessé continuait à dénoncer le destin tragique de son pays et la violence que lui font idéologues, planificateurs, technocrates et intégristes. Dans ses

chroniques sur la radio Medi 1, il élevait sa voix authentique pour dire le malaise de tout un peuple. Et jusqu'au dernier souffle de sa vie, il n'a pas cessé de réclamer le besoin de liberté, de démocratie et de justice.

CHAPITRE IV

Éléments d'analyse de la structure romanesque

4.1 Préliminaire

La désignation ainsi que la mise en relief d'indices qui forment «un discours sur le texte et un discours sur le monde»¹ nous amènent à considérer, dans ce chapitre, quelques lieux marqués qui, à côté des titres, imprègnent la production romanesque de Mimouni. Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux incipits narratifs et aux clôtures romanesques pour faire ressortir les caractéristiques rhétoriques essentielles qui dominent dans le démarrage ainsi que dans le lieu de cessation des différents textes de Mimouni. Dans un deuxième temps, nous présenterons une analyse des structures romanesques dans l'oeuvre de Mimouni. En effet, la présence d'un certain nombre de repères autour des textes mimouniens sollicite immédiatement le lecteur et suggère même des stratégies de décodage. En dernier lieu, notre étude s'orientera vers la présentation des procédés d'écriture qui entrent en jeu dans la composition textuelle de la création littéraire chez Mimouni.

4.2 L'ouverture et la clôture dans l'oeuvre de Mimouni

Le début et la fin d'un texte narratif constituent, pour tout écrivain, des éléments catalyseurs qui lui servent de point d'appui pour la construction, le développement, voire la lisibilité de son texte. Il y a donc intérêt à examiner, dans cette optique, l'ouverture et la clôture dans la production romanesque de Mimouni. Toutefois, avant d'entamer la présentation des ressemblances et des

¹ Henri Mitterand, «Les titres dans les romans de Guy des Cars», *Sociocritique*, Nathan, 1979, p. 3.

différences entre ces marques de localisation dans son oeuvre, une précision théorique semble, à priori, essentielle.

En raison de son importance comme embrayeur, sorte de passerelle qui articule l'énoncé sur l'énonciation, le concept d'incipit (du latin *incipire*, commencer) a suscité un grand intérêt chez de nombreux critiques vers les années soixante-dix.² En fait, de la variété et de la diversité des approches qui ont traité de ce lieu stratégique dans l'ouverture de tout texte, l'incipit apparaît comme un point critique de toute importance parce qu'il est une frontière, un «seuil d'entrée dans l'écriture, limite fondatrice de la représentation, ligne de partage entre la diégèse et le monde».³ Il convient cependant de retenir, comme le dit Jean Raymond, que la première phrase d'un roman requiert toute une valeur considérable du fait qu'elle «met en mouvement le livre dans son *ensemble*, l'oriente, le «dirige», parfois même le résume et le «reproduit» par anticipation (le met en abyme) tout entier».⁴

Par ailleurs, le procédé par lequel l'auteur vise à signifier au lecteur qu'il a

2 À ce sujet, voir notamment : Aragon, Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipits, Genève, Skira - Les Sentiers de la créations/Paris, Flammarion, 1969, 149 p.; Bernhild Boie et Daniel Ferrer (textes réunis par), Genèses du roman contemporain. Incipit et entrée en écriture, Paris, CNRS Éditions, 1993, 210 p.; P. M. de Biasi, «Les points stratégiques du texte», Le Grand Atlas des Littératures, Paris, Bordas, 1990, p. 26-27; Jacques Dubois, «Surcodage et protocole de lecture dans le roman naturaliste», Poétique, N° 16, 1973, p. 491-498, «une écriture à saturation. Les présupposés idéologiques dans l'incipit du Nabab», Études Littéraires, Université Laval, Québec, Vol. 4, N° 3, 1971, p. 217-310; Claude Duchet, «Idéologie de la mise en texte», la Pensée, N° 215, octobre 1980, p. 95-108, «Enjeux idéologiques de la mise en texte», Revue de l'Université de Bruxelles, N° 3-4, 1979, p. 316-332, «Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit», Littérature, N° 1, février 1971, p. 3-14; Charles Grivel, «Le début de l'Histoire», Production de l'intérêt romanesque. un état de texte (1870-1880). un essai de constitution de sa théorie, The Hague-Paris, Mouton, 1973, p. 89-94; Gilbert Lascaut, «Commencements de Dumas», L'ARC, N° 71, 1977, p. 4-8; Liliane Louvel (Textes réunis et présentés par), L'Incipit, Poitiers, La Licorne, 1997, 367 p.; Andrea Del Lungo, «Pour une poétique de l'incipit», Poétique, N° 94, avril 1993, p. 131-152.

3 Bernhild Boie et Daniel Ferrer, «Les commencements du commencement», Genèses du roman contemporain, p. 20.

4 Raymond Jean, Pratique de la littérature, Paris, Le Seuil, 1970, p. 13.

terminé son écrit, qu'il n'en ajoute pas plus, qu'il est inutile d'attendre plus et qu'il a épuisé le programme qu'il s'est fixé, a fait aussi l'objet de considérations théoriques de la part de certains critiques qui en parlent tantôt comme d'une clausule, tantôt comme d'une clôture.⁵ Toutefois, comme le souligne Philippe Hamon, «La clausule n'est pas clôture; quoique les deux mots soient très souvent confondus dans le terme subsumant de clôture, qui reste l'un des maîtres de nombreuses théories contemporaines».⁶

Force est de préciser que même si l'oeuvre littéraire «a nécessairement une fin, ne serait-ce qu'en raison des limites matérielles»⁷ de son existence, il n'en demeure pas moins que ce lieu de cessation ne signe pas son terme définitif car, comme l'indique Duchet, «le bout d'un texte n'est pas sa fin, mais l'attente de sa lecture, le début de son pourquoi, de son vers quoi».⁸ Ainsi, quels que soient les modes qu'elle emprunte, toute clôture ne peut être envisagée comme un point d'arrivée ou une marque finale achevant le récit dans sa forme, mais bien comme un prolongement non restrictif. Ceci dit, le texte romanesque invite à une lecture multiple en fonction de sa propre démarche.

Présenter les uns après les autres les incipits ainsi que les clôtures de tous les écrits de Mimouni se campe dans cette perspective de voir comment fonctionnent ces deux lieux stratégiques dans la construction d'un texte maghrébin. À vrai dire, notre but vise à montrer qu'à l'intérieur du protocole

5 Voir Alain Montandon (Textes présentés par), Le Point final, Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, Nouvelle série, Fascicule 20, 1984, 205 p.

6 Philippe Hamon, «Clausules», Poétique 24, 1975, p. 499. Pour définir la clausule, Hamon propose une série d'oppositions : clausule interne versus clausule externe; clausule fermante versus clausule ouvrante.

7 Alain Montandon, «Introduction», Le Point final, p. 5.

8 Duchet, «Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit», p. 8.

d'écriture privilégié par Mimouni, le commencement et la fin dans sa production romanesque apparaissent comme «parties intégrantes, indissociables, d'une cohérence perçue par le lecteur à chaque endroit»⁹ de ses écrits.

4.2.1 Les incipits narratifs

Pour souligner la spécificité du choix très varié des incipits dans l'oeuvre de Mimouni et relever leurs caractéristiques bien particulières, nous ne limitons pas la définition de ce concept à la première phrase de ses textes. En fait, nous élargissons cette notion au premier paragraphe qui constitue l'énoncé inaugural de ses écrits nous appuyant, somme toute, sur les propos avancés à ce sujet par J. P. Goldenstein. Ce dernier précise en effet que :

Les premiers mots d'un texte conditionnent, on le sait, *l'incipit*. Or *l'incipit* proprement dit, les premières phrases, voire les premiers paragraphes jouent un rôle majeur dans la mise en roman qui doit tout mettre en oeuvre pour réussir son entrée.¹⁰

Le printemps n'en sera que plus beau commence et s'affirme en affichant sa particularité dès l'incipit. En effet, son ouverture désigne l'événement majeur du roman. L'entrée, qui consiste pour Hamid à guetter le retour-arrivée de Djamilia, ressemble à un décor de théâtre où l'on attend la levée du rideau. À vrai dire, celui-ci se lève sur un des personnages centraux du roman qui entraîne dans son sillage, par un monologue intérieur révélateur, tout lecteur attentif au déroulement d'une tragédie imminente.

HAMID

Voici venu le temps des douleurs.

⁹ Grivel, Production de l'intérêt romanesque, p. 198.

¹⁰ Jean-Pierre Goldenstein, «Remarques sur le seuil romanesque», Le Français dans le Monde, Paris, N° 177, mai-juin 1983, p. 94.

Je retrouve Djamila à l'instant de la perdre.
D'une façon ou d'une autre, Djamila est condamnée.
On me demande aujourd'hui d'assassiner ma gazelle. Après sa si
longue absence, on m'a promis son retour à l'heure et à l'endroit
exacts du rendez-vous convenu. Et je suis là qui l'attends ce soir,
sur cette passerelle.
Va-t-elle venir? (PNB, p. 9)

Ce qui caractérise cet incipit, c'est qu'il contient la phrase du déclenchement, phrase qui précise le début de l'action et contre laquelle le récit prend sa forme. Ce coup de démarrage est nécessairement important parce que non seulement il donne lieu à l'édifice entier du roman et le supporte, mais il suscite également la curiosité. Qui est Djamila? Où était-elle? Et pourquoi Hamid doit-il la tuer? Cette situation de base permet un développement narratif qui sert de point d'appui à l'intrigue en apportant dans l'espace textuel du roman des informations sur les lieux et les personnages susceptibles de confirmer «l'idée romanesque éveillée par les signaux d'ouverture».¹¹

Loin d'avoir le même poids que l'ouverture du premier roman, celle d'*Une paix à vivre* demeure quand même primordiale dans le sens où l'incipit se présente comme un élément fonctionnel au niveau du métatexte. Le début du roman offre un lieu ouvert qui trace les contours d'une histoire dont l'enjeu se prolonge de page en page, développant ainsi un imposant volume d'écriture jusqu'à son dénouement.

Au premier regard on reconnaissait le paysan endimanché descendu dans la ville. Pour s'en convaincre il n'était que de voir l'énorme turban qui lui grossissait la tête ou le beau burnous blanc qui gardait encore les plis de son rangement. Le paysan allait et venait devant le portail d'entrée, indécis, n'osant ni entrer ni repartir. A quelques mètres de lui l'adolescent qui l'accompagnait le regardait avec un petit sourire moqueur. (PAV, p. 7)

¹¹ Grivel, Production de l'intérêt romanesque, p. 96.

Cette entrée en matière suggère une continuité entre le récit et le réel orientant la lecture vers la découverte de la raison d'être et du motif de la présence de ces deux personnages dont la description vestimentaire indique bel et bien qu'ils ne sont pas des citoyens. Pour éviter de tenir le lecteur en suspens, le narrateur introduit dans les paragraphes qui suivent des éléments de réponse en révélant l'identité de l'adolescent. Il s'agit d'Ali Djabri, protagoniste du roman, qui, accompagné de son oncle paternel¹², s'apprête à intégrer l'École normale d'instituteurs. Ainsi, dès le départ, le texte romanesque inscrit son sens dans l'apparente détermination de cette orientation politique de formation de la jeunesse algérienne, au lendemain de l'indépendance du pays.

À l'opposé de l'espace ouvert marquant le début d'*Une paix à vivre*, celui qui figure dans l'énonciation du *fleuve détourné* est clos, représenté par un camp de prisonniers. À partir de cet espace carcéral fixe l'énonciateur justifie la production de son récit. En fait, tout le programme narratif est donné à lire dans cet incipit qui se trouve embrassé par deux énoncés à significations différentes.

L'Administration prétend que nos spermatozoïdes sont subversifs. Je ne partage pas cette opinion, au moins pour ce qui me concerne. Je ne possède rien de commun avec les autres. Ma présence en ce lieu n'est que le résultat d'un regrettable malentendu. J'ai écrit une lettre pour demander audience à l'Administrateur. Je suis certain qu'il comprendra tout lorsqu'il aura entendu mon histoire et qu'il me laissera partir immédiatement. (FD, p. 9)

Répétée sur la syntagmatique du récit¹³, cette phrase liminaire du texte,

12 Le paysan informe le gardien de l'école sur son lien avec l'adolescent : «C'est que ce n'est pas mon fils, [dit-il]. C'est le fils de mon frère, mort pendant la guerre». (PAV, p. 7)

13 Cette thématique symbolique exposée dès l'énoncé inaugural du roman est reprécisée par l'énonciateur en ces termes : «L'Administration prétend que nos spermatozoïdes sont subversifs. C'est la raison pour laquelle elle a entrepris une vaste opération d'émasculatation dont elle nous a

absurde, violente et ambiguë, ne prend son sens en vérité que dans l'explication détaillée fournie par Vingt-Cinq, un des protagonistes du roman. Se référant au code animal, ce dernier opère un décodage du message et inscrit par l'insistance sur des mots bien spécifiques, la valeur symbolique de l'opération envisagée à l'égard des personnages incarcérés par l'Administration du pénitencier.

Dans mon pays, les jeunes taureaux ne restent jamais tranquilles. Ils n'arrêtent pas de courir dans tous les sens, bousculent les uns et les autres, ne laissent aucune vache en paix, car, dans l'illusion de leur jeune force, ils veulent copuler sans désemparer, sinon pour se remettre à la bagarre, oublient de paître et répandent l'émoi parmi les troupeaux. Il faut les castrer. Ils deviennent ainsi doux et tranquilles, ne s'occupant plus que de brouter la meilleure herbe, et au moment de l'abattage, se trouvent gros et gras, et le propriétaire et le boucher se frottent les mains de satisfaction. (FD, p. 169-170)

Il convient de remarquer qu'immédiatement après la présentation de cet état de fait, l'énonciateur se charge de l'organisation du récit. À défaut d'un interlocuteur valable pour saisir la teneur de l'erreur commise à son compte, il recourt à l'affirmation d'un «je» pour raconter sa propre histoire. Sa parole qui, «confère au texte mouvement et action»¹⁴, le place à la fois comme locuteur et récepteur du message face aux autres détenus. Cependant, cette instance productrice du récit s'efface de temps à autre pour laisser le champ libre à une diversité de voix qui lui disputent la parole, pour élargir la perspective rétrospective élaborée à partir de leurs vies et expériences personnelles, sans toutefois exclure «la chronique et «l'histoire sociale et politique» qui restent les

expliqué en détail les différentes phases. Je me suis rendu compte que l'ablation de nos glandes génitales ne constituait pas une mince affaire». (FD, p. 16)

¹⁴ Chafika Chair, La construction des personnages dans les romans *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni et *La rage aux tripes* de Mustapha Tlili, Thèse de doctorat de III^e cycle, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, 1987, p. 145.

référents constants sur lesquels se confondent tous les discours du roman».¹⁵

Si dans *Le fleuve détourné*, le revenant évolue dans la prise de parole avec d'autres personnages dans l'espace textuel du roman, le protagoniste de *Tombéza* occupe une double fonction déictique et diégétique. Tombéza est en même temps narrateur et sujet du récit : narrateur, puisqu'il est une voix qui s'énonce à la première personne; sujet, puisque son destin est l'un des grands thèmes du récit. D'ailleurs, l'incipit focalise sur un malade, frappé d'aphasie qui agonise sur un lit d'hôpital.

Depuis midi je suis dans cette pièce qui fait office de débarras, de lieu d'entreposage des balais et produits d'entretien, et aussi de W.-C. où les parents des malades grabataires ou impotents viennent vider les pots de chambre en plastique dans un bidet antédiluvien. Les infirmières de passage ne font qu'entrouvrir la porte, avant de refluer, rapidement suffoquées par les miasmes de merde et d'urine rance que je respire. (T, p. 9)

La description de cet espace exigu, lieu de dépôt de détritrus n'est pas qu'un jeu de focalisation. L'enjeu est de taille, car ce réduit puant «apparaît comme le lieu de la déchéance et surtout de la mise à l'écart, une sorte d'antichambre de la mort... une mort latente qui n'en finit plus d'être là!»¹⁶ C'est à partir de cet endroit marqué par la suffocation, la tension et la dégradation suprême que la conscience confuse de Tombéza reconstitue son itinéraire coupable. Le mouvement de la confession est à la fois pressant et violent, emportant le lecteur dans un voyage dans le temps de l'Histoire algérienne. Utilisant le retour en arrière, le récit montre comment cet homme paralysé, marginalisé et plongé dans l'obscurité en est arrivé à cette situation. Ce même procédé de

¹⁵ *Ibid.*, p. 136-137.

¹⁶ Sabiha Benkellal-Benmansour, *La perversion de l'écriture dans Tombeza*, Mémoire de Magister, Oran, Institut des Langues Étrangères, 1996, p. 14.

flash-back indique bien comment cet incipit fermé sur lui-même est ouvert sur la suite du texte pour témoigner d'une situation de crise d'un être déchu, à l'image d'un pays en déroute tourmenté par un douloureux parcours historique.

Ce qui frappe dans le début de *L'honneur de la tribu*, c'est qu'il «comprend à la fois l'exposition donnant les termes de la narration et une amorce provoquant la lecture». ¹⁷ Dès l'incipit du roman, le dispositif déictique est mis en place avant toute chose comme une voix narrative qui fixe d'emblée un code de lecture. C'est un «je» qui tente «de rassembler des souvenirs qu'il a gardés d'une histoire «réellement» vécue, selon ses dires, celle de sa tribu». ¹⁸ En fait, le récit du vieux cheikh acquiert dès son commencement une dimension référentielle puisqu'il est enregistré par un narrataire qui ignore la langue de son interlocuteur mais qui se charge de la transcrire dans une langue autre. Cette situation de communication met en place deux niveaux temporels correspondant à deux générations.

- Il faut que vous sachiez que la Révolution ne vous a pas oubliés, nous déclara-t-il à son arrivée.
Nous ne savions pas alors ce qui nous attendait.

Mais je ne peux commencer cette histoire que par l'évocation du nom du Très-Haut, l'Omniscient, le Créateur de toute créature, l'Ordonnateur de tout événement et le maître de tous les destins. Dans le grand livre du monde, il a tout consigné.
C'est donc à lui que je demande d'agréer mon récit. Comme il ne s'agit pas d'un conte, il n'est pas nécessaire d'attendre la nuit pour raconter de crainte que nos enfants ne naissent chauves. Tu vas m'écouter sans comprendre ce que je dis. Notre langue est tombée en désuétude, et nous ne sommes plus que quelques survivants à en user. Elle disparaîtra avec nous. Ainsi s'engloutira notre passé, et le souvenir des pères de nos pères. Plus personne ne saura ce qu'aura été, depuis plus d'un siècle et demi, l'existence des habitants de ce village. (HT, p. 11)

17 Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, p. 91.

18 Sarra Cherif-Gaillard, *Le récit dans les années 80*, Thèse de doctorat nouveau régime, Université Paris-Nord, Villetaneuse, 1993, p. 118.

D'entrée de jeu, le narrateur plonge le lecteur dans le temps de l'histoire avec cet énoncé au style direct de l'un des protagonistes du roman. Cela pour indiquer que la lecture du passé se fait à partir du présent. Et la volonté de construire son récit en insistant sur le discours d'un représentant officiel de la nouvelle Algérie indépendante laisse supposer que l'histoire de son village remonte plus loin dans le temps. Mais, se rendant très rapidement compte de son glissement narratif, car la coutume ancestrale exige que toute narration de faits ou d'événements passés soit précédée de l'évocation de Dieu, il arrête son récit et change de registre. Le recours à l'exhortation divine se situe dans une optique d'authenticité, pour mieux stimuler l'intérêt du lecteur. Cependant, la teneur de cette énonciation apparaît plus dans la diégèse comme «une plainte adressée à Dieu Tout-Puissant»¹⁹ pour lever le voile sur la fatalité du destin des habitants de Zitouna que comme une configuration rhétorique servant à ouvrir le récit. Aussi, l'emploi des déictiques personnels «je» et «tu» atteste-t-il du choix par lequel le narrateur oriente le déroulement de son récit. Il est le véritable détenteur de la parole et, puisant dans sa mémoire le temps mythique et glorieux de sa communauté, il vise à contrer l'oubli en s'arrogeant le droit d'inscrire l'histoire de son village dans l'Histoire du pays.

L'incipit en tant que début est aussi le point de contact avec le lecteur. C'est ce qui se dégage de l'ouverture de la première nouvelle du recueil *La ceinture de l'ogresse*. La prise en charge du récit par un narrateur hétérodiégétique inscrit un territoire et éclaire un certain jeu de commencement dans le sens où les informations qu'il offre sont limitées à l'essentiel. La présence d'un protagoniste sans nom mais caractérisé par des traits bien spécifiques semble remplir une

¹⁹ *Ibid.*, p. 68.

fonction réaliste dans un cadre nettement déterminé. Cependant, il reste que ce dispositif textuel mis en place par le narrateur retient l'attention du lecteur sans malgré tout satisfaire sa curiosité. Pour ce faire et apporter toutes les réponses à ses interrogations multiples, celui-ci est tenu de lire le texte. C'est ainsi que l'incipit l'incite à la lecture et l'invite à lever le suspense pragmatique contenu, déjà, dans le titre : *Le Manifestant*. Voici comment se présente l'ouverture de cette nouvelle :

La sonnerie retentit à sept heures. L'homme, les yeux encore fermés, dirigea sa main vers le réveil d'un geste dont la précision trahissait la longue habitude de celui qui ne dort jamais son saoul. Il sauta sur ses pieds et marcha vers la salle de bain, les doigts fourrageant dans ses cheveux. Il se sourit dans le miroir et tourna le bouton du robinet. Pas même un borborygme. (CO, p. 11)

Le contenu référentiel de ce début ouvert, le signale comme encadrant la nouvelle, un objet textuel, dont il est un élément constitutif. Toutefois, ce commencement qui se présente comme une ouverture dont les contours sont appelés à se dissoudre dans la continuité de la trame narrative, n'acquiert son statut d'incipit qu'une fois inséré dans la structure romanesque de la nouvelle.

De manière tout à fait surprenante, le commencement d'*Une peine à vivre* annonce le dénouement de l'intrigue romanesque avant même que le roman ne soit parcouru. C'est la raison pour laquelle la trame narrative du récit doit être lisible dès le début afin «d'éveiller plus sûrement l'intérêt [du lecteur] et de [l']attacher plus fermement à cet intérêt».²⁰ D'ailleurs, le «récit commence à cet instant présumé avant la mort où toute la vie revient en mémoire».²¹ Le Maréchalissime qui vient d'être détrôné de sa place de dirigeant du pays, est

20 Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, p. 95.

21 Sylvie Gouronnec, «La maladie du pouvoir», *Magazine Littéraire*, octobre 1991, p. 74.

face au peleton d'exécution. Il va être fusillé, et le roman sera tout entier contenu dans cette minute de vérité, la dernière, dont on dit qu'elle est assez vaste pour contenir une vie.

Dos contre le mur du polygone, je sens toujours mes couilles qui me démangent. Mais, si mon membre reste turgescant, ce n'est que l'effet de la peur. Une peur animale, instinctive, irrépressible. Je sais qu'à la seconde ultime mon pantalon sera mouillé. C'est que moi-même, j'en ai tant envoyé contre ce même mur. Il m'arrivait souvent de venir subrepticement assister à leur exécution. (PEV, p. 9)

Rachid Mimouni, qui n'a pas peur des mots, rapporte à la première personne les dernières pensées d'un dictateur militaire renversé, condamné à mort, et qui reste beaucoup plus fasciné par ses propres ivresses totalitaires révolues que par les douze gueules des fusils braqués sur lui pour l'exécuter. L'auteur, en effet, «excelle dans ce genre d'itinéraire de personnages pourris, grossiers, sans scrupules. Tombéza était déjà bien noir, mais le Maréchalissime le dépasse».²² Mimouni place en tête du roman une remise en question de la nature humaine en s'appuyant sur une parole de Camus proposée en exergue :

Nous portons en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages.
Mais notre tâche n'est pas de les déchaîner à travers le monde.
Elle est de les combattre en nous-mêmes et dans les autres.

Mimouni débute *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* en évoquant la surprise de tous les Algériens après le premier tour des élections du 26 décembre 1991. Singulier incipit qui, par le biais d'une multitude d'informations données à voir au lecteur, expose la réaction de l'écrivain face à la nouvelle réalité politique de son pays. Le titre du chapitre ainsi que son sous-

²² Jean Déjeux, «Une peine à vivre par Rachid Mimouni», *Arabes*, novembre 1991, p. 92.

titre élaborent un horizon de sens qui cadrent l'événement à annoncer. Et c'est sur la base des indices temporels et sur la précision du statut professionnel de l'énonciateur de l'information que le texte inscrit l'importance de l'événement dans une trame existante, trame marquante du devenir socio-politique de l'Algérie après les émeutes d'octobre 1988.

UN PAYS DE PARADOXE

Orient et Occident

Le 26 décembre 1991, à 23 heures, Larbi Belkheir, ministre algérien de l'Intérieur, entre dans la salle de presse où piaffent d'impatience plusieurs centaines de journalistes venus du monde entier couvrir les premières élections législatives pluralistes de l'histoire de l'Algérie indépendante. Cette consultation avait une importance capitale. (BI, p. 9)

Ce que le pamphlet thématise dès le commencement, c'est un changement de destin politique mettant un terme à un modèle autocratique instauré par le parti unique dès l'indépendance du pays. Mais il reste que l'incipit, entendu comme discours d'ouverture, a pour dessein de révéler les dangers de la montée de l'intégrisme en Algérie. Cette part de vérité qui atteste, témoigne, dévoile et dénonce le pouvoir sans partage des islamistes ne peut se découvrir qu'à travers la matérialité du texte.

Le début de *La malédiction* est particulièrement intéressant par la façon dont le premier protagoniste à apparaître dans l'espace textuel du roman est désigné. En fait, l'incipit «s'ouvre sur un semblant de préambule mettant en scène»²³ un personnage dont le nom transporte une charge historique. Aussi, de par la fonction qu'il occupe, Abdelkrim appartient-il «à la hiérarchie politique de

²³ Nassima C., « La malédiction de Rachid Mimouni », ElWatan, 7 juin 1995.

l'époque». ²⁴ Il occupe une position privilégiée dans le programme narratif, puisque sa présence oriente vers un protocole de lecture axé sur la prise en compte historique du passé pour comprendre la tragédie du temps présent en Algérie.

Émergeant d'une profonde réflexion, Abdelkrim constata avec stupéfaction qu'il était onze heures du soir. Sa grimace augurait de la réception qu'allait lui réserver sa femme : il avait encore raté le dîner. Il se releva avec peine, tenta de détendre ses membres douloureux, éteignit la lumière, puis quitta le bureau. Le grincement de la porte coulissante de l'ascenseur réveilla le gardien qui se précipita pour l'accueillir. Abdelkrim retrouva son chauffeur qui somnolait dans la voiture. Ce dernier releva un regard chargé de reproches à l'homme qui venait de s'installer auprès de lui. (M, p. 11)

La volonté du narrateur de signaler ce protagoniste dès le commencement constitue un sujet important sur lequel va s'appuyer le déroulement des événements dans le dire du texte romanesque. C'est au cours de l'une de ses discussions avec son acolyte, du nom de Belkacem, ancien compagnon d'armes durant la guerre de libération de l'Algérie, qu'il annonce qu'un «formidable coup de poker est en train de se présenter. C'est le pouvoir, que le vainqueur ramassera sur le tapis vert» (M, p. 17). Il ajoute aussi que le pays est «à la veille d'une révolution» (M, p. 18). Cette vision alarmante semble structurer le récit, écartant dès le départ toute ambiguïté dans l'énonciation et invitant le lecteur à établir un «pacte de lecture» pour déchiffrer dans l'espace textuel du roman le contenu du discours romanesque et saisir la symbolique déjà annoncée dans le titre à teneur subversive et à connotation dysphorique.

Bien évidemment, le début de *Chroniques de Tanger* établit d'entrée en jeu le moment où Mimouni s'est installé dans cette ville du Nord du Maroc. En fixant un point de repère précis le jeudi 13/1/1994, cet incipit amorce sa fonction

²⁴ ibid.

d'embrayage et constitue une preuve d'authentification de la trame chronologique régulièrement livrée, un jour par semaine, par Rachid Mimouni à Radio Medi 1. Cette indication revêt un intérêt évident, confirmant ainsi l'annonce contenue dans le titre qui fixe la durée des chroniques de janvier 1994 à janvier 1995.

Jeudi 13/01/1994

C'est une habitude bien établie: à chaque nouvelle année, on se couvre de voeux de bonheur. En réalité, les hommes ne cessent de se chamailler, y compris à propos du temps. Car si l'année se termine le 31 décembre à minuit, il faut préciser que c'est selon le calendrier grégorien. Nous, musulmans, nous ne célébrerons notre nouvelle année que le 10 juin. Les juifs ont changé d'année le 16 septembre. Mesurer le temps est un vrai casse-tête. (CT, p. 9)

À la lecture de ces incipits, il apparaît nettement que les débuts, dans la production romanesque de Mimouni, semblent être travaillés par leur propre développement, pour s'ouvrir aux intrigues qui les mobilisent. En fait, ces différentes ouvertures constituent une brillante illustration de la mouvance et de la spécificité des commencements chez Mimouni et se présentent comme «le lieu de la mise en place d'une complexe stratégie de codification et d'orientation du texte ainsi que de sa lecture, de séduction et de production d'intérêt».²⁵ Par ailleurs, qu'en est-il de la clôture romanesque? C'est ce que nous allons aborder maintenant.

4.2.2 La clôture romanesque

On ne peut parler de clôture chez Mimouni sans faire état de la complexité des dénouements qui s'étendent dans sa production romanesque, et des diverses techniques qu'il met en oeuvre pour assigner à ses écrits «des protocoles de

²⁵ Del Lungo, «Pour une poétique de l'incipit», p. 135.

sortie»²⁶ variés, voire esthétiquement opérationnels. En effet, dans l'oeuvre de Mimouni, «toute clôture a une fonction, un effet idéologique irréfutable, et [que] l'histoire des procédés clausulaires ne peut être séparée des systèmes de représentation historiques dans lesquels ils s'inscrivent».²⁷

L'impression que laisse la fin de *Le printemps n'en sera que plus beau* est équivoque. Comme dès l'incipit le roman est orienté vers son aboutissement et que tout au long de la trame narrative, on voit se préciser très nettement le sens et la portée de l'Histoire, on s'attendrait, dès lors, à ce que le point final soit un point d'orgue avec une marche triomphale. Or, l'épilogue qui ferme le roman et dans lequel les voix de Malek et du Capitaine se croisent, révèle un désenchantement généralisé malgré l'accès à l'indépendance qu'annonce Malek.

MALEK

Aujourd'hui, un peuple en liesse est descendu dans les rues
fêter sa liberté enfin retrouvée.
Le soir tombe, la cigogne s'envole rejoindre son nid, le vieillard
s'en va faire sa prière, et je demeure pensif, loin des clameurs de
la ville.

LE POÈTE

Est-ce ainsi que se termine une histoire séculaire?
Mais le point final est mis, et le conteur n'a plus qu'à se
taire.(PNB, p. 197)

L'euphorie du peuple fêtant sa joie est un dénouement tout à fait satisfaisant à la triple quête que postule la situation initiale : déjouer le commandant et son armée, sauvegarder l'organisation en sacrifiant à mort Djamila et continuer la lutte jusqu'à la libération du pays. Toutefois, cette organisation particulière du récit qui estompe le point final attendu, voit son efficacité accrue par le recours

26 Hamon, «Clausules», p. 513.

27 Montandon, «Introduction», p. 8.

à un procédé rhétorique que l'auteur exploite avec habileté. Il s'agit de l'intervention du poète qui occupe en réalité une position importante dans le récit. Sa présence dans le texte éclaire les événements rapportés dans le recouvrement de la tragédie. Le dernier mot qui lui est prêté pose clairement la question sur l'aboutissement final de l'histoire et la dernière phrase du récit marque un achèvement tout provisoire, puisque le conteur doit se «taire». En somme, le point final du poète n'achève pas l'histoire. Il ne s'agit là que d'une convention, car le récit ne peut cerner, voire englober dans sa totalité, l'événement historique. Le rebondissement qui clôt une page du destin de l'Algérie suspend le dénouement et laisse entrevoir un nouveau point final possible engendrant dans son sillage une conclusion ouverte qui n'a d'autre finalité que de permettre le passage à un autre texte à écrire.

La clôture d'*Une paix à vivre* se présente comme une rupture du ton euphorique omniprésent dans la trame narrative du roman. En fait, le récit s'achève dans la douceur de la mort annoncée de Djabri qui, au moment où une jeune fille lui entrouvre les portes de l'amour, apprend qu'il est atteint de leucémie. Condamné à mourir, il ne lui reste que quelques mois à vivre.

Et il comprit brusquement que la promesse de cette mort prochaine le libérait de toutes ses frayeurs, de tous ses cauchemars, de tous ses complexes, de toutes ses timidités, et qu'elle seule enfin était parvenue à l'exorciser de tous les démons de son enfance. Il comprit aussi qu'il allait pleinement vivre le temps qui lui restait, qu'il saurait jouir de chaque instant, de chaque minute qui passe et que cela valait bien toute une vie. Il se laissa gagner par le grand vide qui envahissait son cœur, fit le silence en lui et, lentement, il s'ouvrit à l'inconscience du monde. Pour la première fois enfin, il se sentit pleinement heureux, à l'abri de toute atteinte du monde ou du sort. (PAV, p. 255)

Cette fin, qui n'a rien d'un dénouement satisfaisant, ne ressemble pas à ce que

le titre annonçait métaphoriquement : une paix à vivre. Est-ce parce qu'il ne peut avoir aucune prise sur la réalité, parce que toute idée de révolte apparaît dérisoire, que le protagoniste du roman meurt avant d'entrer dans la vie adulte? La mort évoquée sereinement et stoïquement ne symbolise-t-elle pas l'inachèvement du rêve de Djabri qui, au coeur même du désespoir, ne conserve que l'illusion d'un amour et d'une amitié impuissantes l'un et l'autre à changer le cours de son destin? Il reste que cette marque de finition du texte procède du revirement d'une paix à vivre à celui d'une mort à vivre, de la douceur à la douleur et de l'enchantement au désenchantement.

Il convient de préciser qu'en considérant le roman comme entreprise de désenchantement et acte de dénonciation tout autant que d'écriture, Mimouni tient à ce que la clôture de ses écrits paraisse hautement symbolique, affichant clairement le message de son discours et soit entendue comme un renforcement du malaise, du trouble et de l'inquiétude qu'il vise à transmettre, obligeant ainsi tout lecteur à tirer sa propre conclusion. C'est ainsi que dans *Le fleuve détourné*, Mimouni présente une fin alarmante dont le caractère d'évocation souligne la gravité de la situation.

Aux premières lueurs du jour, un homme aux allures furtives est venu nous annoncer la mort de Staline, la fin du cauchemar et l'aube d'une ère nouvelle. Il a longtemps parlé, en détachant bien ses mots, comme s'il voulait les charger de conviction, ou comme si lui-même ne parvenait pas à se convaincre de la réalité de l'événement. Ou bien tout simplement ne s'est-il pas encore réhabitué à vivre au grand jour incapable de retrouver les gestes naturels après une longue période? D'où vient-il? A-t-il eu affaire à Raspoutine? L'Homme sans nom en est convaincu. Dans ce cas, d'où lui vient cette assurance? Veut-on encore nous leurrer? De toute façon, nul d'entre nous n'est en mesure d'accepter les certitudes du messager, et nous baissions la tête, assis autour du cadavre de Omar. (FD, p. 217-218)

Tout donne à penser que cette fin est faite pour clore le discours du roman. À vrai dire, des procédés habilement conjugués arracheraient l'adhésion du lecteur et le message idéologique ouvertement présenté fera son effet. Une évansion momentanée de cet univers limité et carcéral constitue, d'un autre point de vue, une progression et un approfondissement du récit. En outre, en campant les dires du protagoniste dans cet espace clos du camp de prisonniers marqué dès l'incipit, Mimouni rend perceptible le mouvement circulaire qui boucle le roman sur lui-même en établissant un lien entre son ouverture et sa clôture.

Cette technique d'écriture visant «le recouvrement de la pensée archétypale [qui se trouve] recueillie à la fin du livre après avoir figuré en son commencement»²⁸ est fortement marquée dans *Tombeza*. Dans ce roman, la fin tragique du protagoniste-narrateur s'achève à ce point où il n'y aurait pas de suite possible. Elle ramène le texte à son point initial en terminant le récit sur la même perspective d'enfermement et de rejet annoncée dès le début. Cet achèvement prend la forme d'une explication qui cerne le sort de Tombeza au plan de l'action et apporte quelques éléments de réponse face à l'absurdité de la situation.

Au fond, je crois qu'il serait juste que chacun en ait pour ses croyances, la béatitude ou la géhenne, ou le néant, que Bismillah retrouve la lumière, les fleuves de miel et les houris, et Brahim toute la bière qu'il voudra. Au fond, je crois que l'aveugle a été plus clairvoyant que moi et que si c'était à refaire... je crois que somme toute, ce n'était pas une solution. (T, p. 271)

Liée à la thématique de malaise et de déchéance abordée dans le roman, cette clôture se présente comme une prise de conscience totale d'un exclu de la

²⁸ Grivel, Production de l'intérêt romanesque, p. 198.

société qui, «arrivé à un point d'impasse, celui où il n'y a plus de suite possible, [il] amorce le mouvement vers un espace d'harmonie en associant à une quête»²⁹ désespérée deux figures aussi particulières que Bismillah et Brahim. En fait, dans l'espace textuel du roman, ces deux protagonistes qui partagent «une exigence d'humaine solidarité» (T, p. 218) apparaissent «fortement ancrés dans leurs convictions, formant écran contre la méchanceté et la précarité du monde dans lequel ils évoluent».³⁰ Aussi, par un jeu intertextuel référant à la religion, qui consiste à nommer l'aveugle par un nom désignant en Islam «Au nom de Dieu» et à présenter quelques délices qui attendent les croyants dans l'au-delà³¹, l'appel de Tombéza confronte-t-il le lecteur à la problématique du bien et du mal. La solution est-elle du côté de l'aveugle Bismillah ou de Brahim, référence au prophète Abraham³², donc aux trois religions monothéistes? Ou de ceux qui, à l'image de Tombéza, sont habités par l'appétit vorace du pouvoir et qui, entendant s'approprier leur place dans une société en proie à toutes les déchirures, affirment leur originalité, voire leur spécificité, à travers la force du mal, jusqu'à en mourir sans avoir renoncé ni à leur colère ni à leur humanité? À ce niveau, la clôture du roman en elle-même ne constitue pas un point d'achèvement définitif. Elle laisse présager que le récit peut rebondir à tout moment et offrir de nouveaux points de fuite.

Dans *L'honneur de la tribu*, la stratégie narrative mise en oeuvre pour atteindre le point final dans la perspective de restituer le passé de Zitouna procède

29 Benkellal-Benmansour, La perversion de l'écriture dans Tombeza, p. 149.

30 Ibid., p. 150.

31 Dans *Le Coran*, Voici le tableau du paradis qui est promis aux hommes pieux : «il y aura des ruisseaux, dont l'eau sera incorruptibles, des ruisseaux de lait dont le goût ne change pas, et des ruisseaux de vin, délice de ceux qui boivent. Et des ruisseaux de miel limpide; et là il y aura toutes sortes de fruits et le pardon de leur Seigneur». (Sourate 76, V. 16.17)

32 Voir Jacques Duquesne, «Abraham le père de toutes les religions», L'Express, N° 2458, semaine du 13 au 19 août 1998, p. 32-37.

suivant une double démarche : celle, d'une part, de la reprise par le narrateur de son statut individuel, par un «je» marqué au lieu du «nous» dominant tout au long de la trame narrative, et celle, d'autre part, du renvoi au début du texte, par la récurrence d'éléments formels et thématiques créant une structure romanesque close. Le sens de la circularité très manifeste dans la clôture du roman sert «à mettre en question le statut du texte romanesque, en [...] invitant [le lecteur] à réfléchir sur les rapports entre récit et discours».³³ En effet, avant de prononcer la phrase définitive qui clôt le récit, le vieux cheikh a conté la vie de son village, qui, dans une apparente indifférence a surmonté les soubresauts de l'Histoire, amenant ainsi le lecteur à mieux connaître sa communauté, ses complicités et ses intimités, à découvrir peu à peu ce qui constitue sa quotidienneté banale et ce qui contribue à la hisser aux confins de la légende. Ses propos imprégnés d'amertume et de désolation interpellent le désespoir du temps et la fatalité du destin. De ce fait, la fin de son récit peut être saisie comme une «clôture épigrammatique»³⁴ dans le sens où elle rend compte de la thématique d'ensemble du roman, suggérant que tout a été dit et que le conteur n'a plus rien à ajouter.

Voilà avec l'aide d'Allah, mon histoire se termine. Tu peux arrêter ta machine.

Il commence à faire sombre dans cette salle de prière. Viens, sortons, allons faire quelques pas dehors. Regarde, le soleil est en train de se coucher. Si tu avais su ma langue, tu n'aurais pas manqué de me demander de te montrer la place aux figuiers. Elle est là, devant nous. Les arbres ont disparu. Une étrange maladie a rongé la base de leur tronc, et un jour de grand vent ils se sont écroulés, toujours enlacés, comme d'éternels amoureux. Tout aussi solidaire fut notre existence. Les racines sont toujours vivaces. Vois les jeunes pousses qui prennent. Survivront-elles? Si tu veux bien me soutenir, j'irai marcher un peu dans les champs et respirer l'odeur de l'herbe. Ce récit a réveillé mes souvenirs de jeunesse... Il y a longtemps... Bien longtemps... Je

33 Peter Whyte, «Techniques de clôture chez Flaubert», Alain Montandon (Textes présentés par), Le Point final, p. 92.

34 Armine Kotin Mortimer, La clôture narrative, Paris, J. Corti, 1985, p. 21.

Le monde primordial ou l'utopie première de la vallée heureuse semble tirer à sa fin de la manière la plus consternante. Il reste peut être quelques racines mais il n'y a pas beaucoup d'espoir qu'elles reprennent. À vrai dire ce qui reste, c'est tout juste le récit qui tente obsessivement de s'accaparer le passé et qui risque à tout instant de se perdre dans les méandres de l'oubli. Cependant, des questions s'imposent au lecteur. «Le message du vieil homme passera-t-il? Qu'est-ce qui perdurera de ce monde détruit, de cet honneur de la tribu?». ³⁵ La modernité, pilier central de l'oeuvre, pourrait-elle donc s'instaurer en Algérie sans causer de ravages autour d'elle?

Par sa position dans *La ceinture de l'ogresse, L'évadé*, dernière nouvelle du recueil prend une signification particulière, car sa conclusion constitue une sorte de mise en abyme qui lève toute l'ambiguïté au profit d'un parti-pris dénonciateur et idéologique de l'écrivain duquel le lecteur est invité à bien saisir les contours. La dernière image-séquence du livre est une stratégie d'écriture affichant un détachement apparent, une sorte d'impersonnalisation qui interdit au narrateur de juger ou de conclure de façon explicite. Son regard embrasse objectivement la scène pour la relater au lecteur dans toute sa gravité.

L'homme à la barbe mystérieuse perce le demi-cercle et s'avance lentement sur la place rutilante de lumière, un pistolet à la main. L'orateur, qui vient de le reconnaître, recule et va s'adosser contre le mur. L'homme pointe son arme vers la tempe de l'évadé et appuie une fois sur la détente. Puis il se détourne et s'en va tranquillement.

³⁵ Saloua Ben Abda, «Rachid Mimouni. L'Honneur de la tribu», *Revue des études palestiniennes*, N° 33, 1989, p. 100.

Dans la clôture dramatique et amère de cette nouvelle, Mimouni introduit en filigrane les dangers qui menacent son pays. L'emploi du présent ne fige-t-il pas l'action dans le temps qui semble éterniser la cruauté de ce geste annonçant le début du règne de la barbarie en Algérie?

La particularité évidente de la clôture d'*Une peine à vivre* réside dans les rapports que la fin entretient avec le début du roman. En réalité, «le commencement se dit à la fin, et réciproquement; l'ouverture et la clôture textuelles coïncident»³⁶ dans ce cadre établi de la structure romanesque. Toutefois, s'il préfigure quelque chose, ce n'est pas l'incipit, mais l'excipit. La phrase de départ est déjà présente dans la phrase d'arrivée; elle n'en est que l'écho pour dessiner avec intensité l'exécution du Maréchalissime.

L'officier dont je viens de refuser le bandeau qu'il me proposait, s'éloigne à pas vifs pour rejoindre le peloton. Il est nerveux, tendu. Il n'a pas envie que ça dure.

- En joue!

Le jour se lève et je peux mieux distinguer la masse d'hommes qui se pressent au fond du préau.

Alors que j'allais abaisser les paupières, je la vois s'élancer follement vers moi. (PEV, p. 277)

Jusqu'à la dernière seconde, le dictateur reste égal à lui-même. Fort! Tonitruant! Grossier! cynique et violent! De cette mort qui l'attend, il ne se plaint pas. Elle est la conclusion logique d'une existence consacrée à la prise du pouvoir puis à son exercice total. «Face aux fusils, le Maréchalissime refuse le bandeau. Ses échappées de souvenirs se dissipent».³⁷ Les soldats le mettent

36 Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, p. 199.

37 Mustapha Raïth, «Une peine à vivre. Nouveau roman de Mimouni/ cynique et émouvant», *El Watan*, jeudi 5 août 1991.

en joue. Peu importe, sous ses paupières lasses, il observe ceux qui l'ont condamné et se réjouit de leur peur : «la terreur que je vous inspire est telle que même après ma mort vous ne retrouverez ni le sommeil ni le goût de vivre» (PEV, p. 11). Et son ultime vision surgit, inattendue, sous les traits d'un doux visage, nimbé de lumière, représentant la femme qu'il a aimée. Pour conquérir cette femme qui le quitte et qu'il enlève dans un pays étranger, il va jusqu'à lui offrir la chose la plus rare de son pays, la démocratie. Mais elle le repousse. Et c'est son image qu'il revoit au moment suprême, un visage souriant mais apportant la mort dans son horizon.

Que dire de ce thème de la mort récurrent omniprésent dans la clôture des romans précités? Son énonciation invoquée explicitement se présente comme une forme d'achèvement du récit ou plutôt comme une «parole incantatoire, discours magique qui convoque une riche expression symbolique».³⁸ Il est certain que chez Mimouni, la mort en tant que figure de l'inaboutissement entraînant le récit vers sa perte n'est pas le résultat d'une écriture de délire, inconsciente et incontrôlée. C'est une prise de position voulue par l'écrivain afin que sa parole fasse «du vide, de l'inachèvement, le lieu de démonstration de sa liberté, de son pouvoir».³⁹ Quoiqu'elle soit perçue comme un espace d'effacement, une rupture sur le plan de l'action, il n'en demeure pas moins que la signification de la mort dégage une continuité sur le plan esthétique. C'est dire que dans la perspective de Mimouni, la parole en tant que force révélatrice des maux de la société ne peut atteindre sa plénitude que dans son propre dépassement.

³⁸ Jean-Marie Vianney Kayishema, «La mort comme rituel d'écriture dans l'oeuvre dramatique de Sony Labou Tansi», *Présence Francophone*, numéro 52, 1998, p. 38.

³⁹ Habib Salha, «La parole inachevée», Alain Montandon (Textes présentés par), *Le Point final*, p. 198.

Revenons à la clôture dans le texte mimounien pour faire remarquer que, contre toute attente, la fin *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* est très surprenante. En dépit du fait que l'intention première du pamphlet est de formuler jusqu'à l'extrême une dangereuse dénonciation virulente de la montée de l'intégrisme en Algérie, Mimouni arrive à conclure avec une forme de courage admirable.

La vraie révolution algérienne est en oeuvre. Parviendrons-nous à faire l'économie d'une terreur à la Robespierre? Sera-t-il possible de conjurer les démons de la guerre civile? Nous savons que l'histoire est tragique et que les pays qui y rentrent en paient le pesant de sang et de larmes. Est-ce la condition nécessaire à la formation d'une nation? (BI, p. 167)

Cette clôture réflexive renvoie paradoxalement au passé et au présent, de sorte que les propos de Mimouni font de cette fin à la fois un aboutissement et une ouverture. L'originalité de cette conclusion réside dans la conscience aiguë que Mimouni a de ce phénomène, et dans son aptitude à en proposer une exploitation ludique. L'écrivain est avec la République avec ou sans terreur. Son «nous» de «parviendrons-nous» est un constat qui garde toute son actualité. Il rappelle certains propos tenus déjà par l'un des rares protagonistes positifs dans le roman *Tombéza*:

La Révolution s'est affirmée contre, maintenant elle doit se continuer pour. Ce n'est pas une mince affaire. En somme, il faut cesser de s'inventer des ennemis. Dans un pays maître de son destin depuis plus d'une décennie, le néo-colonialisme est un épouvantail qui a perdu toute crédibilité. Ligués contre le colonialisme, nous vivons côte à côte. Il s'agit pour nous maintenant d'apprendre à vivre ensemble. Ce sera le début de la démocratie. (T, p. 56)

Une continuité du même ordre semble dominer la fin de *La malédiction*, roman

d'une tragique actualité. La thématique du désespoir parcourt toute la production textuelle pour se terminer sur la mort de Kader tué par son frère, en même temps que sur cette interrogation de Louisa, son amie, sur les possibilités de survie au-delà de l'absurdité que propose l'existence.

Le buste de Louisa oscille au-dessus du vide. Elle est prise de vertige à l'idée du futur béant devant elle. Comment occuper ces jours dont la prévisible succession se profile comme une menace? Kader, en un rien de temps, avait réussi à emplir tout son univers et à gommer son passé. Aurait-elle désormais le courage de recommencer à vivre comme autrefois? Serait-elle seulement capable d'accomplir les gestes quotidiens les plus banals, se laver, s'habiller, acheter du pain, faire la vaisselle? Revenue dans la grande maison de son enfance, Louisa se sent de nouveau seule au monde. Aura-t-elle la force de survivre?(M, p. 286)

Certes, cette clôture est à la fois poignante et désespérée. Et la seule petite lumière vient de Louisa qui va tenter de reconstruire sa vie après le drame. Est-ce à dire que la femme est l'avenir de l'homme algérien? Questionné sur la présence de ce protagoniste féminin à la fin de son roman, Mimouni répond :

On ne sait pas exactement ce que va faire Louisa, mais je pense que la femme algérienne a un rôle essentiel à jouer pour sortir mon pays de la tragédie. On peut dire aussi que c'est tous les Algériens qui seront marqués par ce qu'ils vivent aujourd'hui. Aucun n'en sortira indemne. Lorsque le cauchemar sera terminé, les gens vont se trouver en plein désarroi, comme au temps de l'indépendance. Toute une série d'interrogations vont alors naître.⁴⁰

Au moment où Mimouni abandonne Louisa à elle-même, prise dans le vertige du vide, face à un futur si proche du gouffre devant lequel elle se demande si elle aura la force de survivre à tant de deuils, c'est toute l'Algérie qui se pose la même question. En ce sens, la clôture du roman est ouverte, orientant le lecteur vers l'espoir d'un avenir qui effacera la réalité du présent tragique en Algérie.

⁴⁰ Philippe Jérôme (Propos recueillis par), «La plume de Rachid Mimouni contre la lame des intégristes», L'Humanité, 7 janvier 1994.

À Tanger, Rachid Mimouni continue son plaidoyer en faveur de la paix et de l'amour, ne sachant pas combien de temps il faudra à l'Algérie pour «apaiser la tempête qui souffle dans le coeur de l'homme»⁴¹, ne sachant pas non plus combien de sacrifices il faudra à son pays «pour épuiser tous les sentiments de haine, de rancœur et de vengeance amassés durant ces dernières années, et qui sentent l'odeur de la poudre, toujours prête à incendier et à réduire à néant».⁴² Mimouni ne vit que dans l'attente que l'espoir jaillisse pour remédier à la douleur de l'exil, espoir manifeste dans la clôture de l'épilogue de *Chroniques de Tanger*. C'est une fin parlante constituée métaphoriquement comme une clôture prémonitoire, une sorte de testament de l'écrivain avant sa mort. Elle rappelle de façon précise au lecteur que c'est du drame algérien qu'il s'agit et que, malgré la lourdeur des ténèbres, la lumière finira par arriver.

Mais, à la fin de la discorde, nous reviendrons au pays de nos ancêtres, vierges de tout passé. Bien entendu, le soleil brillera. Les douces caresses de la mer nous laveront de toute souillure. Nous redeviendrons neufs comme au premier matin du monde, avec ce clair désir de tout recommencer. Bien sûr, nous refuserons les fanfares, mais nous serions touchés si quelques fillettes venaient nous offrir des fleurs. Nous retrouverons nos mères pleurant de joie et nos amis bougons mais attendris. Ils auront déjà égorgé le mouton pour fêter notre retour. Au cours de la soirée, nous éviterons soigneusement de leur raconter les peines endurées. Il nous faudra tous rire à gorge déployée afin de contraindre le sort à nous être désormais plus favorable. Nous chanterons à n'en plus finir, quitte à déranger les voisins qui ignorent tout de nos retrouvailles. Ils appelleront sans doute la police, mais nos hôtes sauront circonvenir les hommes en uniforme. Le plus dangereux sera de retrouver ce parler depuis longtemps enfoui au tréfonds de nous-mêmes. Nous irons à la pêche juste pour respirer de nouveau cette odeur d'algue marine. Et la mer sera bleue, comme nous l'avions connue dans notre enfance. Et le murmure du vent dans les feuillages nous fera de tendres confidences. Nous serons euphoriques. Et nous nous réaccoutumerons à faire des bras d'honneur au soleil levant. (CT, p.177-178)

41 Jean-François Sam-Long, «L'air du temps de JF Sam-Long», Quotidien du dimanche, 12/09/1993, p. 19.

42 Ibid.

Admirable point final, touchant et émouvant qui satisfait à toutes les lois de la rhétorique. Cet excipit réalisé en exil s'achève par une méditation quasi prophétique sur la douleur de l'absence et la joie du retour au pays natal, méditation qui paraît gouvernée par des figures d'ouverture plus que par une volonté de bouclage. Ouverture qui renvoie au courage de l'homme et à la détermination de l'écrivain à élever sa voix contre toute forme d'injustice, de rejet et d'intolérance.

Quoiqu'il en soit, la clôture au même titre que l'incipit est considérée comme un élément structurel dans la production romanesque de Mimouni. Ce lieu stratégique du texte constitue une entité particulière puisqu'il est placé au terme du récit et que c'est par le point final que la trame narrative inscrit son achèvement dans le texte. Mais il reste que l'essence et la signification du texte ne sont pas exclusives à sa fin non plus qu'à son bout. D'autres éléments traversent l'espace textuel pour répandre et produire des effets de sens. C'est ce que nous tenterons de montrer dans le point suivant, à travers quelques aspects marquants dans la structure romanesque de Mimouni.

4.3 Structure romanesque dans l'oeuvre de Mimouni

Comme beaucoup d'oeuvres de grands écrivains, celle de Mimouni est régie par une diversité d'éléments qui interviennent dans «l'organisation interne [de ses] textes, leurs systèmes de fonctionnement, leurs réseaux de sens, leurs tensions, la rencontre entre eux de discours et de savoirs hétérogènes». ⁴³ Ainsi, la lecture que nous proposons, envisagée dans une perspective de socio-

⁴³ Claude Duchet, «Position et Perspectives», *Sociocritique*, Paris, Éditions Fernand Nathan, 1979, p. 6.

critique, vise à déterminer quelques éléments essentiels qui fondent la textualité des écrits de Mimouni, car comme le souligne Duchet :

[...] le principe socio-critique, appliqué au roman, revient à le considérer comme un microcosme social, reproduisant en lui des rapports homologues à ceux qui régissent la société globale et donc des codes socio-hiérarchiques, c'est-à-dire hiérarchisant les valeurs selon des critères sociaux. Ces codes déterminent l'organisation fonctionnelle, notamment les relations interpersonnelles, les différents réseaux (lieux, objets, couleurs, etc.) selon lesquels se distribue la matière du récit, les systèmes de valeurs textuelles -soit, au sens linguistique du mot *valeur*, des systèmes de relations positionnelles- et le jeu même des voix narratives.⁴⁴

Trois centres d'intérêt serviront de base pour saisir cette problématique de la structure romanesque dans l'oeuvre de Mimouni. D'abord, nous examinerons les représentations spatiales qui constituent l'un des principes de cohérence du texte mimounien. Ensuite, nous considérerons les variantes du temps qui vont apparaître dans les différents écrits et qui offrent des possibilités de multiplication à l'infini. Enfin, nous nous intéresserons aux diverses modalités du jeu narratif et à la forme de leur présentation et de leur répartition dans l'ensemble de l'oeuvre.

4.3.1 Dimensions spatiales chez Mimouni

Les études consacrées à la spatialité romanesque sont diverses et elles empruntent différents concepts et méthodes.⁴⁵ Toutefois, c'est A. J. Greimas qui

44 Claude Duchet, «Parole, société, révolution dans *Germinal*», Littérature, N° 24, décembre 1976, p. 14.

45 Citons à titre d'exemple : Gaston Bachelard, La poétique de l'espace, Paris, PUF, 1950, 214 p; Chantal Bertrand-Jennings, «La symbolique de l'espace dans *Nana*», Modern Language Notes, mai 1973, p. 764-774; Roland Bourneuf, «L'organisation de l'espace dans le roman», L'univers du roman, Paris, PUF, 1972, p. 96-123; Raymond Debray-Genette, «Traversées de l'espace descriptif», Poétique, N° 51, 1982, p. 329-344; Joseph Frank, «La forme spatiale dans la littérature moderne», Poétique, N° 10, 1972, p. 244-266; Henri Mitterand, «Une poétique de l'espace», L'illusion réaliste de

a ouvert la voie en posant dans un essai essentiel les fondements d'une considération de l'espace en tant que signe.⁴⁶ Pour les besoins de notre analyse, nous retiendrons la définition de Tadié qui aborde l'espace «comme l'ensemble des signes qui produisent un effet de représentation»⁴⁷ et à laquelle nous ajouterons celle de Denis Bertrand selon lequel, «[...] l'espace n'est pas une simple topographie, il est en même temps, et à tous les niveaux le support d'une axiologie; [...]entièrement investi de valeurs».⁴⁸ Ce qui fait de la présence de cette donnée structurale dans la narration, l'un des opérateurs par lesquels s'instaure l'action.

Dans l'oeuvre de Mimouni, chaque écrit possède son espace ou ses espaces qui annoncent la localisation de l'intrigue romanesque et dans lesquels se déroulent les événements.⁴⁹ À part le roman *Une peine à vivre* qui élude toute localisation précise, même si certains détails permettent de deviner le pays où se situe le récit du Maréchalissime (en l'occurrence l'Algérie), toute la production romanesque de Mimouni fait référence directement ou indirectement à son pays natal. Seul *L'honneur de la tribu* recourt à une localité imaginaire

Balzac à Aragon, Paris, PUF, 1994, p. 49-67; Jacques Noiry, «La symbolique de l'espace dans la curée», L'information Littéraire, 1987, p. 16-20; George Poulet, L'espace proustien, Paris, Gallimard, 1963, 183 p.

46 Dans son étude intitulée «Pour une sémiotique topologique», Greimas écrit que : «L'espace en tant que forme est donc une construction qui ne choisit, pour signifier, que telles ou telles propriétés des objets «réels», que l'un ou l'autre de ses niveaux de pertinence possibles : il est évident que toute construction est un appauvrissement et que l'émergence de l'espace fait disparaître la plupart des richesses de l'étendue. Toutefois, ce qu'il perd en plénitude concrète et vécue est compensé par des acquisitions multiples en signification : en s'érigeant en espace de signifiant, il devient tout simplement un «objet» autre», Sémiotique et Sciences sociales, Paris, Le Seuil, 1976, p. 129 .

47 Jean-Yves Tadié, Le récit poétique, Paris, PUF, 1978, p. 48.

48 Denis Bertrand, L'espace et le sens *Germinal* d'Émile Zola, Paris-Amsterdam, Éditions Hadès-Benjamins, 1985, p. 60.

49 À l'instar de Zola, pour Mimouni, l'espace n'est pas «conçu simplement comme un reflet exact de quelque espace tangible qui pourrait ancrer son texte dans la réalité, mais plutôt comme un élément créateur qui devait contribuer à souligner les thèmes» qu'il cherche à mettre en évidence dans son écriture romanesque. Voir Laurey Martin, «L'élaboration de l'espace fictif dans L'Assommoir», Les Cahiers Naturalistes, 39 ème Année, N° 67, 1993, p. 88.

nommée Zitouna, mais les descriptions de ses paysages renvoient à n'importe quel village algérien, et les autres romans font explicitement allusion à des lieux réels en Algérie.⁵⁰

La caractéristique la plus frappante de la fonction assignée à la spatialité dans la production romanesque de Mimouni, est l'évocation constante du mouvement dialectique du dedans et du dehors où la trajectoire spatiale des protagonistes les conduit successivement d'un espace ouvert à un espace fermé, d'un espace de l'espoir à celui du désespoir et du pôle de l'enchantement à celui du désenchantement. Si dans *Le printemps n'en sera que plus beau*, le dispositif spatial ouvert vient participer à la pluralité des voix dans le texte et le rythme tragique de la clôture, révélant la souffrance des êtres, vient à son tour mettre fin à toute vision de bonheur et d'enchantement, il en va bien autrement dans *Une paix à vivre*. Car quelle que soit l'importance de la dimension du dehors inscrite tout au long de la trame narrative, l'anéantissement final du protagoniste Ali Djabri clôt le roman sur un dedans triste et douloureux qui transpire le drame de vivre. Par contre, dans *Le fleuve détourné*, l'hôpital où séjourne le protagoniste-narrateur après son accident au maquis se présente comme un espace «serein et paradisiaque [qu'il] affectionne beaucoup».⁵¹ Mais ce havre de paix se transforme subitement en enfer après le ravage de son jardin par les oiseaux et il tombe «alors dans un silence sépulcral» (FD, p. 35). Cet incident qui lui fait recouvrir la mémoire l'incite à repartir à la quête de son identité. Surgit alors, devant lui un espace ouvert,

50 En plus de nommer clairement le pays, ces romans annoncent aussi la région, la ville, le village où se déroulent les événements : Oran dans *Le printemps n'en sera que plus beau*; Aïn Bessem, Alger, Béni-Yenni, Djurjura, El-Assam dans *Une paix à vivre*; Boudjellel, Kédar dans *Le fleuve détourné*; Alger, Bône, Constantine, Jijel, Oran dans *Tombéza*; Alger, Oran dans *La malédiction*.

51 Anissa Fekar, *Symbolique et Sémiotique de l'espace dans «Le fleuve détourné» de Rachid Mimouni*. Mémoire de DEA, Paris-Nord, Villetaneuse, 1990-91, p. 17.

un espace où il est libre d'aller et de venir, et même de vagabonder. Mais à l'intérieur du long itinéraire du retour s'opèrent le doute et la déception. L'espace de quête ouvert au revenant comporte plusieurs lieux qui passent successivement du permis à l'interdit, dans le déroulement de la dynamique narrative. Le narrateur-protagoniste s'appréhende dans ces espaces, se déplaçant de l'un à l'autre, pour finir son parcours dans un camp de prisonniers dont «la clôture barbelée est en effet un espace limité, fermé, voire étouffant».⁵²

De son côté, la construction du récit de *Tombéza* appelle un décor romanesque⁵³ qui joue un rôle illustrateur dans la dégradation et dans la déchéance du protagoniste. Au premier abord, sa force langagière ne trompe pas le lecteur. Il est amer et porte en lui les stigmates du mal de vivre. D'une manière subtile, il met d'emblée l'accent sur le caractère d'une introspection pour souligner l'absurdité de la vie. Empruntant le chemin de la dénonciation, son errance l'entraîne à travers une multitude d'espaces ouverts pour s'achever dans un espace clos, exigü, n'attendant plus rien du dehors, au risque de se perdre dans un dedans confus et obscur. Quant à la trame narrative dans *L'honneur de la tribu*, elle fait appel à la mémoire d'un vieux Cheikh pour relater l'Histoire de son village, et son mouvement de va-et-vient continu entre le passé et le présent suggère la juxtaposition de deux espaces, en accentuant le glissement du topos de l'ouverture à celui de l'enfermement. La déambulation du narrateur dans différents espaces qui cristallisent le réjouissement «de la vallée heureuse» s'oppose à la détresse frappante de

52 ibid., p. 23.

53 D'après François Ricard, le décor romanesque est «l'ensemble des notations, descriptions ou vocations qui produisent autour de l'action et des personnages du roman l'image d'un monde physique composé de couleurs, formes, sons, odeurs, etc.», dans «Le décor romanesque», Études françaises, volume 8, No 4, novembre 1972, p. 343.

Zitouna. La construction de la tribu dans «cette contrée de désolation» est née dans la douleur de la perte de son passé mythique. Par son éloignement et son isolement, le village de Zitouna se ferme sur lui-même. En réalité cet espace clos est devenu un lieu ingrat, un univers dysphorique qui inscrit son enfermement dans une dynamique de déception, de déchéance et de désenchantement du temps présent. En outre, la relation fermé-ouvert où le dedans apparaît comme l'aboutissement logique du dehors est prédominante dans *Une peine à vivre* dans la mesure où le protagoniste-narrateur associe sa montée et sa chute dans les rouages du pouvoir à l'univers clos qui l'entoure au moment de son exécution. D'ailleurs, dès le début de son récit, le Maréchalissime attire l'attention sur le passage d'un espace fermé à un espace ouvert.⁵⁴ L'instant fatidique de la mort qui réapparaît avec une régularité remarquable se trouve essentiellement aux positions stratégiques du texte signalant son ouverture et sa clôture tragique. Cette opposition ouvert/fermé est actualisée de façon explicite dans *La malédiction*. En fait, en cherchant à franchir les limites du cadre spatial de leur existence angoissée, les différents protagonistes poursuivent des itinéraires qui les conduisent à des lieux variés. En revanche, la force du destin qui les unit et qu'ils doivent subir en commun ramène tous les points de fuite vers un espace qui se ferme sur lui-même et qui se trouve figuré par quelque chose de dramatique. Cet espace clos qui les attrape, qui les tient, fortement marqué de peur, de malheur et de haine, devient l'élément dynamique de tout le roman, instaurant le vif passage de situations euphoriques à une réalité largement dysphorique.

Qu'il s'agisse de l'espace d'enfermement représenté dans *Le fleuve détourné*

⁵⁴ Voir Anne Belgrand, «Espace clos, espace ouvert dans L'Assommoir», Michel Crouzet (Études réunies par), *Espaces Romanesques*, Paris, PUF, 1982, p. 5-14.

par le camp de concentration, le débarras puant qui recueille pour une mort lente dans *Tombéza* le corps paralysé d'un être déchu ou encore l'espace de Zitouna marquant la désagrégation physique et psychologique d'une tribu perdue dans le sillage du temps, la structure spatiale dégage une certaine signification idéologique qui sous-tend le texte mimounien. Aux images constitutives d'une isotopie de trahison, de malaise et de déception s'ajoutent des figures de vide, de désœuvrement et de déchirure. Toutefois, l'ouverture dans ces espaces clos est introduite par le biais d'espaces imaginés ou désirés. À un «ici» marqué de détresse et d'anéantissement s'oppose un «ailleurs» qui se présente comme le lieu par excellence de l'évasion, de l'espoir, voire de la vie. Pour briser l'espace d'enfermement qui les cantonne dans une réalité décevante, certains protagonistes font appel à des horizons lointains par l'intervention de souvenirs ou par l'imagination de nouvelles perspectives. D'autres font surgir différents espaces rapportés de l'Europe ou de l'Amérique du Nord. L'ouverture sur cet ailleurs qui se superpose aux limites de l'espace clos de l'immédiat représente une probabilité d'évasion supplémentaire. C'est dans ce sens que les propos de Saïd, un des protagonistes de *La malédiction*, qui manifeste le désir de retourner au Canada reflètent le rêve qui habite tant d'Algériens de vouloir sortir de leur cadre géographique et de leur milieu. Le contact avec l'extérieur ne représente-t-il pas leur issue de secours pour s'éloigner d'un univers bloqué, incertain et oppressant?

J'étais au Canada. Un vrai pays de cocagne. Si lointain, si vaste, si peu peuplé. Une immensité insondable, une nature hostile. Tu as l'impression de te trouver si loin de tout, de la vie et du monde, que t'étreint un terrible sentiment de solitude. On s'y découvre parfaitement étranger. C'est l'idéal pour moi. (M, p. 63)

Il y a lieu de noter la présence constante dans la production romanesque de Mimouni de la disjonction campagne/ville. En effet, les portraits réminiscents de la campagne donnent à présenter ce monde comme une configuration de la pureté, des espaces ouverts autour desquels se greffent l'attachement aux valeurs ancestrales, des liens de solidarité entre les membres de la communauté et un mode de vie simple et serein. L'insistance sur des caractéristiques positives de la campagne s'oppose à l'évocation de la ville considérée comme un espace négatif, un lieu traditionnel de perversion et de perte. Que le monde urbain ait subi le choc de l'exode rural, les effets néfastes de la croissance démographique et les ravages des mutations socio-économiques expliquent le ferment de différence et l'écartèlement absolu entre ces deux mondes. À l'opposition systématique entre ces deux entités, très marquée dans son oeuvre, Mimouni rapporte l'explication suivante :

Il y a toujours eu un rapport conflictuel entre les villes et la campagne, chez nous et ailleurs. C'est un constat universel. Les structures sociales, le mode de fonctionnement ne sont pas identiques. Le modèle de consommation est différent. Cet ensemble de constats mène parfois à des antinomies, à des contradictions et à des affrontements. C'est peut-être plus net dans la région du Maghreb où Ibn Khaldoun évoquait à son époque les sédentaires et les nomades. On retrouve donc les mêmes différences entre les citadins et les campagnards. Mais, ces différences iront en s'atténuant parce que les campagnes aussi évoluent et se modernisent.⁵⁵

À la lumière de ces diverses données, on peut avancer à l'égard de la spatialité dans la production romanesque de Mimouni la même remarque que celle soutenue par Mitterand à propos des structures spatiales chez Zola dans le sens où l'espace «est conçu non seulement pour satisfaire aux exigences de la *mimesis*, pour faire reconnaître des sites réels, mais aussi pour servir la logique

⁵⁵ M. Merzak (Entretien réalisé par), «Les intellectuels : conscience et intelligence d'une société», Actualité de l'Émigration, 19-26/04/1989.

et la dynamique d'une action dramatique, avec ses personnages, des situations et ses péripéties». ⁵⁶ De ce fait, l'espace constitue autant un élément considérable de toute trame narrative qu'une composante vitale dans laquelle s'incarne et se développe le récit. C'est grâce, entre autres, à ce lieu stratégique que le texte romanesque accède à l'existence et à l'objectivation.

4.3.2 Temps et fonctionnement textuel

La dimension temporelle est une variable aussi importante que l'espace, et elle est loin de manquer d'intérêt dans l'oeuvre de Mimouni. En fait, l'enjeu du temps considéré comme facteur structurant des représentations événementielles qui rythment le récit ⁵⁷ est au coeur même de son entreprise romanesque. Pour montrer comment la temporalité exerce une fonction de repérage et de régulation dans le texte mimounien, nous distinguons quatre aspects temporels auxquels l'auteur s'intéresse dans son univers d'écriture : le temps romanesque, le temps vécu, le temps historique et le temps social.

La temporalité romanesque se présente comme la démarche fondamentale d'une stratégie d'écriture dont les multiples variations marquent la structure narrative. Sa construction et son élaboration entraînent des changements structurels et donnent lieu à un jeu avec le temps qui place les écrits de Mimouni sur des plans différents. À vrai dire, c'est un processus de

⁵⁶ Henri Mitterand, «Zola : temps et lieux du désir», L'illusion réaliste de Balzac à Aragon, p. 83.

⁵⁷ Considérant que le temps humain est un temps raconté, Paul Ricoeur traite dans un ouvrage monumental composé de trois tomes des fondements indispensables à l'étude de la temporalité dans l'organisation du récit de fiction. À partir de trois axes mimétiques, il dégage la dynamique du développement et de l'évolution de l'investissement du temps dans le texte narratif : le temps agi et vécu, la mise en intrigue et le temps de la lecture. Voir à ce sujet : Temps et récit, tome I, Paris, Le Seuil, 1983, 320 p.; tome II : La configuration du temps dans le récit de fiction, Paris, Le Seuil, 1984, 234 p.; tome III : Le temps raconté, Paris, Le Seuil, 1985, 427 p. À souligner aussi l'étude de Gérard Genette portant sur l'analyse des structures fondamentales de la temporalité narrative, dans «Discours du texte», Figures III, Paris, Le Seuil, 1972, p. 65-282.

différenciation qui accentue les caractéristiques de chaque contenu en fonction de la mise en oeuvre des événements et de leur rapport avec l'espace de l'action. Ainsi, le temps est différent selon que les protagonistes se trouvent dedans ou dehors, en ville ou à la campagne. Par exemple, si dans la cité le temps ne bat qu'aux rythmes cadencés de la montre ou de l'horloge et du calendrier, en revanche à la campagne la temporalité se marie à la régularité de la nature. Des indications telles que *l'aube, aux premières lueurs du jour, en fin de matinée, le coucher du soleil, au début de la soirée, la tombée de la nuit* qui reviennent comme autant de repères dans le langage des campagnards, singularisent leur quotidien par rapport à celui des citadins. En effet, ces derniers courent constamment après le temps dans l'espoir de le maîtriser. Et curieusement, lorsqu'ils y parviennent, ils deviennent suspects. La ponctualité frappante du protagoniste de la nouvelle *Le manifestant* est perçue négativement dans une société sujette au désordre. Son supérieur insiste sur ce fait auprès du policier venu enquêter au sujet du détenu.

[...] un simple exemple, pour vous situer le bonhomme : il n'est jamais arrivé en retard à son travail. Pourtant, il habite dans un quartier éloigné d'ici. C'est exceptionnel, non, dans une ville où les bus sont aussi rares et recherchés que des oasis dans le désert? Je ne sais pas comment il s'arrange, mais il est toujours là à huit heures. (CO, p. 53-54)

Le fonctionnement du temps romanesque est évidemment porteur de sens direct ou indirect. Sa construction peut soit être liée à la logique de l'action globale du récit soit dépasser le cadre limité à une référence exacte dans l'espace textuel. Son processus de développement peut également servir de toile de fond pour renforcer et conditionner la thématique du récit ou pour intérioriser, voire produire une nouvelle interprétation. Ainsi, la réflexion de Hamid, un des protagonistes du roman *Le printemps n'en sera que plus beau*,

attribue-t-elle une portée plus large à la signification du temps pesant et démoralisateur qui règne sur la ville. L'inscription du temps dans l'espace textuel ne se présente pas simplement comme un effet de surface lié au mauvais climat, elle regorge d'un non-dit qui marque la dégradation, le malaise et l'étouffement de la situation réelle de l'Algérie sous l'occupation française. Dans sa discussion avec son compagnon Malek, Hamid met l'accent sur cette réalité qui sous-tend le discours du roman en inscrivant l'état dominant du temps réel dans une perspective métaphysique de transformation historique. «Nous changerons le temps, [dit-il], nous changerons l'histoire» (PNB, p. 28). Aussi, l'association du temps au vide et à la déchéance aussi bien humaine que sociale paraît-elle évidente dans *Une paix à vivre* à travers les propos de l'épouse de Beau Saccoche. S'adressant à Kouas et Aït Saïd, deux jeunes étudiants qui pénètrent dans la demeure de leur professeur afin de lever le voile sur le secret entourant sa vie, la femme qui les reçoit leur révèle dans une confession émouvante la déchirure de son être. Handicapée et cloîtrée dans l'obscurité après un tragique accident familial, sa vie se dessine dans un temps stérile, lourd et oppressant à l'image de sa souffrance et de son agonie.

Le temps est devenu aujourd'hui mon pire ennemi, qui me contraint à livrer en permanence un combat de titan, bien au-dessus des mes faibles forces. La vie, pour moi, c'est le temps à passer entre le départ et le retour de mon mari, c'est le temps à passer en deux sommeils, ce temps durant lequel mon esprit ne peut que s'occuper à ressasser de vieux souvenirs, de vieilles images et des tas d'idées qui finissent par me mettre hors de moi. (PAV, p. 122)

Dans un même ordre d'idées, le recours constant à la désignation de l'ère de l'indépendance par les «Temps Modernes» marque dans la trame narrative du roman *Le fleuve détourné* l'anéantissement du temps ancien et son remplacement par un présent qui cherche désespérément sa voie. Les

bouleversements socio-politiques qui engendrent des changements catastrophiques dans le pays suggèrent la discontinuité et la rupture avec le projet de la Révolution. Dans ce roman, la durée temporelle n'est ni précisée ni limitée. Son ouverture est porteuse d'un message de désespoir dont la force n'a d'égale que la détresse enfouie en chaque protagoniste. Le revenant ne trouve-t-il pas son père fatigué, abattu, anéanti et indifférent à son retour? La froideur de son accueil ne témoigne-t-elle pas d'une vision singulière du profond malaise qui l'habite? Toujours est-il que la description de ses traits physiques et de ses gestes rapportée par son fils ne trompe guère sur l'ampleur de sa peine et de son désarroi.

Il avait terriblement vieilli, comme si pendant mes années d'absence il avait dû vivre son temps et le mien. Ses moustaches avaient blanchi. Je fus bien triste de le voir occupé à user le peu de forces qui lui restaient dans l'espoir de tirer une maigre subsistance de cette ingrate. (FD, p. 45)

Force est de souligner que pour mettre en évidence la dynamique du temps romanesque dans ses écrits, Mimouni recourt à des indications temporelles directes ou indirectes et à des indices précis ou imprécis. Ainsi, par exemple, le vieux Cheikh dans *L'honneur de la tribu* indique avec exactitude l'instant essentiel du commencement de la destruction morale et physique de son village. «Tout commença, [précise-t-il], par un mois de juillet dont la vindicte caniculaire avait fini par avoir raison des hommes et des bêtes» (HT, p. 12). De son côté, le narrateur-protagoniste de *Tombéza* abolit toute référence imminente au temps. Afin de marquer l'ampleur de son récit et susciter la curiosité du lecteur, il étale le déroulement des événements marquants de sa vie sur une longue période. C'est en ces termes qu'il inscrit le début de ses malheurs resté intact dans sa mémoire: «Il y a longtemps de cela. Plus de quarante ans. Il s'est passé tant de choses, depuis. C'était comme dans un

autre monde. On peut se permettre d'oublier. La poussière du temps aplanit les rides de la mémoire, arrondit les angles du souvenir» (T, p. 31). La force de son récit réside d'ailleurs dans la capacité de restituer avec force détails toutes les étapes de sa vie et d'établir un lien entre le temps passé et le temps présent.

Pour Mimouni, la dimension du temps romanesque fait état de plus d'une unité, à telle enseigne qu'il a consacré à cette composante une nouvelle entière. *Histoire de temps (Une histoire de train peut en cacher une autre)* présente un univers diégétique complexe dont la caractéristique est l'obsession de la temporalité. En effet, Belkacem, le principal protagoniste, est chef de gare dans un petit village algérien. Son seul interlocuteur est son ami Mokhtar, le postier. Dès l'incipit de la nouvelle, le narrateur insiste sur le comportement consciencieux de Belkacem et sur sa minutie pour déterminer quotidiennement l'exactitude du passage des trains. De ce fait, l'horloge s'impose comme un important actant déterminant dans la diégèse.

Le chef de gare descendit précautionneusement l'échelle et recula de quelques pas pour juger de la rectitude de la position de l'horloge murale de la salle d'attente. Puis il suivit avec une évidente satisfaction la rotation de l'aiguille des secondes qui s'était remise à égrener le temps par petits sauts. Il sortit sa montre de gousset pour contrôler la synchronisation de la grande boîte avec la petite. (CO, p. 67)

Tout le programme narratif de la nouvelle tend à élucider le mystère de l'arrêt subit du passage des trains. La raison exacte de cet événement ne sera dévoilée qu'à la fin par le narrateur qui révèle que la Société des chemins de fer a procédé à des changements en détournant le trajet habituel des trains. Mais les responsables ont complètement oublié d'informer le village et le chef de gare! Belkacem demeure obsédé jusqu'à la fin de ses jours par le retour de l'ordre normal des choses. Et la clôture de la nouvelle se termine sur le

triomphe du temps sur l'humain.

L'horloge murale indiquait obstinément 14h12 comme pour exiger, dans une pathétique crispation, le retour du train infidèle.

Le chef de gare de Sidi Larbi avait raison. Le train 1537 passait toujours à la même heure. Après avoir traversé Sidi Larbi, il entamait un majestueux détour sur sa voie large et double, évitait le village puis s'enfonçait dans les montagnes. (CO, p. 107-108)

En ce qui concerne le temps vécu, c'est le temps de l'intériorité à travers lequel les protagonistes reconstituent à distance le cheminement de leur vie. Tout se passe dans une extrême introspection qui puise dans l'organisation chronologique des événements sa force et son importance en élargissant au maximum les signes. En fait, l'un des aspects frappants dans le récit du revenant, héros principal du *Fleuve détourné*, du protagoniste-narrateur de *Tombéza*, du vieux cheik dans *L'honneur de la tribu* ou encore du Maréchalissime dans *Une peine à vivre*, c'est que le jeu narratif est centré sur l'acuité et l'intensité de la mémoire. Non seulement l'abondance des repères, la rigueur des détails et la précision des indications conduisent-elles le récit mais elles président également à la détermination de la tonalité du temps raconté conçu comme une durée psychologique cohérente avec la spécificité de l'histoire de chaque protagoniste. C'est ainsi que l'activité délirante du sujet accélère, diminue ou suspend la continuité du récit. Par exemple, on assiste à un raccourcissement des instants de joie du revenant qui résume en quelques lignes dans l'espace textuel du roman l'étendue temporelle de son bonheur avant son retour au pays. «Je vécus ainsi plusieurs années, [rapporte-t-il], serein et calme, entouré de gens amicaux et fraternels. J'y aurais volontiers passé le reste de mon existence» (FD, p. 35). De leur côté, Tombéza et le Maréchalissime s'attardent nettement moins sur la manifestation des aspects positifs dans leurs récits puisque leurs vies ne sont que suites de peines et de

souffrances. Si pour le Maréchalissime, le seul instant de relative tranquillité réside dans le vide qu'il trouve en lui-même, celui de Tombéza se manifeste après que l'hôpital soit plongé dans le calme de l'obscurité. «Avec la nuit qui tombe sur l'hôpital, [dit-il], je sens une tranquille sérénité m'envahir. Je crois que je vais m'endormir» (T, p. 19). Par contre, le prolongement de la durée dans l'ennui, la tristesse et la dépression est fréquent dans l'oeuvre de Mimouni. Par la présentation constante et largement développée de temporalités marquées de déception, de vide et de chaos, l'écrivain accentue la tonalité désagréable et pénible du temps romanesque. Cette vision porte la signification symbolique de dire et d'écrire le malaise réel qui ronge le temps présent de son pays.

Le recours de Mimouni à deux temporalités principales, le passé et le présent, relève de la problématique du temps historique qui occupe une place particulière dans son oeuvre. Des références directes ou indirectes à certains événements marquants de l'Histoire de l'Algérie plaçant explicitement en relation le temps du récit des textes mimouniens avec le temps historique du pays. Les détails narratifs relatifs aux activités du Front de Libération Nationale (FLN), aux agissements meurtriers de l'Organisation Armée Secrète (OAS), aux tortures dans les locaux de la Section Administrative Spéciale (SAS), à la présence des Harkis, à la guerre d'indépendance, au régime de Boumediene, etc. sont nombreux et contribuent par leur progression dynamique à situer la production romanesque de Mimouni dans un contexte historique bien déterminé. L'évocation du passé colonial en Algérie, marqué dans *Une paix à vivre*, *Le fleuve détourné* et *Tombéza* par le rappel des souvenirs de l'enfance ou de l'adolescence des protagonistes découpe le temps en deux périodes : Avant et Après l'Indépendance. Les traces de l'occupation française concourent à révéler un temps frustrant dans son rapport avec la domination et l'oppression

exercées par les occupants sur les occupés. C'est en reconstruisant des faits tragiques qui appartiennent à la mémoire collective que l'écrivain assigne à l'écriture le rôle d'une prise de conscience pour dénoncer l'aliénation, l'injustice et la subversion du temps colonial. Dans le déroulement de son récit, Tombéza insiste sur les abus des militaires français à l'égard de la population algérienne. C'est en ces propos qu'il évoque le drame des indigènes, féroce­ment réprimés une nuit de février, lors d'une opération de ratissage dans leur camp.

On avait regroupé tous les adultes dans un petit terrain encadré par les véhicules aux phares allumés. Les hommes, mains levées, tremblaient de froid sous la bise glacée qui soufflait. Les harkis passaient au peigne fin chaque maison, fouillant les coffres et les débarras, inspectant les haies et les buissons. [...] L'opération dura toute la nuit et les habitants ne furent autorisés à rentrer chez eux qu'à la petite aube, brisés de fatigue et transis de froid. (T, p. 138-139)

L'évocation du temps historique qui se réfère au hors-texte revêt une importance capitale dans le discours romanesque où elle traduit la volonté de trouver cette identité perdue en s'attachant à la restituer à travers des valeurs arabo-islamiques. Dans *L'honneur de la tribu*, le vieux Cheikh oppose en structure à un temps présent frustrant où se déroule la déconstruction de son village, un temps passé symbole de gloire, de fierté et de prospérité. Appartenir à un temps mythique signifie, pour les habitants de Zitouna, la récupération de leur identité bafouée. Même s'il paraît révolu, le temps passé des ancêtres appelle les membres de la communauté à la nostalgie et à la lutte contre l'oubli afin de garder en mémoire à la fois leur origine et la dépossession de leur Histoire.

Adieu, adieu les joutes et les courses, et toutes ces parades où

s'alignaient parfois dix fois cent chevaux, tous caparaçonnés de soie brodée d'or, qui piaffaient et piétinaient, plus impatients que leur maître, tandis que sur leur chamelle, écartant les rideaux des palanquins, les vierges surveillaient de loin les cavaliers qu'au soleil couchant l'aura d'une poussière d'or nimbaît d'une infinie séduction. (HT, p. 46)

La problématique de l'identité se trouve aussi confirmée dans *La malédiction*. Par un rapprochement constant des deux temporalités passé et présent, Si Morice, l'un des protagonistes du roman, tente de saisir la désintégration du peuple algérien par rapport à sa société. Certes, après le départ des Français, l'Algérien retrouve sa dignité et sa liberté mais une multitude de problèmes d'ordre moral et social se posent à lui. Les difficultés quotidiennes le rendent de plus en plus conscient que ceux qui ont pris le pouvoir ne diffèrent en rien de ceux qui l'ont abandonné. L'insistance sur le passé colonial et post-colonial de son pays permet à Si Morice de supporter le présent frappé par une montée virulente de l'intégrisme et de rendre compte que les désastres du colonisateur ne sont pas les seules causes de la dégradation sociale et politique de l'Algérie nouvelle. Si Morice revient constamment sur des traces du temps de la guerre de libération que les hauts responsables du pouvoir politique cherchent à occulter, comme si ces moments historiques, l'indépendance et l'intégrisme se fondaient l'un dans l'autre.

Le caractère mouvementé de la société, tel qu'il est inscrit dans l'espace textuel de Mimouni, conditionne le fonctionnement d'un temps social qui apparaît comme une structure romanesque aux multiples effets de sens. Si dans *Le printemps n'en sera que plus beau*, le temps social, en rapport direct avec la thématique du roman, se trouve englobé à l'intérieur d'une chronologie d'événements qui conduisent au changement du destin de l'Algérie, celui qui figure dans *Une paix à vivre* tire son dynamisme d'une micro-société à travers

laquelle on entrevoit les tribulations de jeunes normaliens au lendemain de l'indépendance du pays. De son côté, dans *Le fleuve détourné*, le récit du revenant délimité dans le cadre d'une structure répressive, permet d'élargir considérablement la logique du temps social qui apparaît tout au long de la trame narrative comme une vision du monde dénonçant une réalité présente ambiguë et angoissante. Le refus du revenant de sa condition d'enfermement est une façon de démarquer son temps de celui de l'Administrateur et des autres détenus. Ses propos précisés justement dans les premières pages du roman laissent clairement entendre que jusqu'au moment de la prise en considération de son cas par l'Administrateur, la durée d'attente fonctionne comme structurant son temps social et celui de ses compagnons. Seule la parole lui permet de se libérer du poids d'un temps figé qui dérouté son existence.

J'attends toujours la réponse de l'Administrateur en Chef, [dit-il]. Mon séjour en ce lieu commence à me peser. Mais je crois que j'ai tort de m'inquiéter. S'il ne m'a pas encore répondu, c'est sans doute par manque de temps. Un personnage aussi important doit avoir un calendrier très chargé. (FD, p. 19)

Tombéza illustre parfaitement la permanence du temps social dans l'espace textuel du roman. C'est une temporalité stérile et stérilisante qui met à nu les injustices frappantes dans la société algérienne et témoigne d'une profonde désorganisation sociale. À vrai dire, ce temps qui s'affirme comme une fatalité colore tout le récit d'amertume et de désillusion. Sa forte emprise fait naître une grande déception chez le peuple algérien. Tout son quotidien se trame dans l'angoisse, l'incertitude et la frustration. Dès lors, il faut chercher le soulagement et l'oubli des soucis dans une autre réalité où le temps marque un arrêt provisoire. Et ce n'est que dans les bars que la masse humaine rivée à ses

bouteilles d'alcool arrive à transcender le temps social, comme en témoigne le passage suivant :

Les regards se dressent, les langues se délient, les voix prennent de l'assurance. Heureux et rare moment, où l'on parvient à larguer les soucis quotidiens, à oublier la rue sale et froide, où l'esprit prend de la hauteur, vite, il faut commander deux autres bières, se dépêcher, vers huit heures on arrêtera de servir, le patron veut rentrer chez lui. (T, p. 209)

Il est à remarquer que les moments socialisés dans *L'honneur de la tribu* sont, d'une façon évidente, liés à la situation historique des habitants de Zitouna et à la position géographique du village. C'est à partir de l'arrivée d'Omar El Mabrouk pour présider aux destins de cette communauté que la dimension temporelle se trouve dynamisée. La confrontation du nouveau préfet avec le temps social de cette localité débute avec son constat de la stagnation de la temporalité. «Je constate que rien n'a changé depuis le temps de mon adolescence, [remarque-t-il]. Toujours aussi mal fichu, ce village; on dirait une bourgade mexicaine» (HT, p. 84). Ainsi, pour faire sortir son village de sa léthargie éternelle, il conforme les actions de son projet à l'instauration d'un temps moderne qui contribue au développement et au bien-être de ses habitants. Cependant, la volonté de dé-construire Zitouna et les transformations poussées à l'excès provoquent la tourmente, le désordre total et le changement de tous les repères. Et comme le rapporte le vieux Cheikh, le passage des ouvriers venus de pays lointains à la demande du préfet détruit l'âme de son village : «En quelques semaines se trouva bouleversé notre paysage familial : collines aplanies, ravins comblés; roches pulvérisées, forêts rasées, routes redressées. Les étrangers se montraient infatigables». (HT, p. 163)

Il y a lieu de noter que si la vision du temps social trouve dans *La ceinture de*

l'ogresse une expression particulière, dans le sens où les sept nouvelles qui constituent le recueil formulent dans leur intégralité une contestation dense des conditions socio-politiques et économiques de l'Algérie post-indépendante, la temporalité sociale qui, dans *Une peine à vivre*, régit la durée narrative du Maréchalissime dépasse le caractère de l'action et de l'intrigue pour se transformer en une présentation psychologique et une analyse de caractère très poussée. Le temps social qui permet au dictateur déchu de se remémorer sa vie entière est une sorte de bilan ultime des méfaits de l'incarnation du pouvoir absolu. Aussi, les actions des différents protagonistes qui se succèdent et progressent dans *La malédiction* façonnent-elles le développement d'un temps social comprimé à l'extrême, précipité et haletant, à l'image de l'espace stressant et étouffant dans lequel évolue un monde voué à l'errance et à la déchirure perpétuelles. La présentation d'un temps social subversif dévoile par une construction rigoureuse la profondeur de la crise sociale et politique que traverse l'Algérie depuis son indépendance.

La structure temporelle globale dans l'oeuvre de Mimouni fait alterner la situation des différents protagonistes et les récits de leur vie. Ainsi deux temps se chevauchent principalement dans sa production romanesque : le présent et le passé. En fait, si l'emploi du présent souligne l'actualité des événements pour donner une impression d'immuabilité à ce qui se passe, puisant ses référents dans des temps et dans des espaces bien déterminés, en revanche le recours à l'imparfait, au passé simple ou encore au passé composé marque le décor des actions achevées. Outre le fait que ces temps servent à des degrés variés à narrer des durées temporelles passées, leur utilisation ordonne la progression narrative dans une perspective de retour en arrière teintée de regrets et de nostalgie pour signifier au présent scénique «qu'il n'y a plus rien à

attendre, et que tout a eu lieu».⁵⁸

En résumé, le temps, au même titre que l'espace, construit sur le dit et le non-dit, est inséparable des procédés narratifs qui, dans la production romanesque de Mimouni, transforment son écriture formelle en effets de texte. Voix et modes⁵⁹ narratifs ordonnent les perspectives à l'intérieur desquelles se dessinent diverses représentations de la société algérienne.

4.3 3 L'organisation narrative

Bien qu'«Une situation narrative, comme toute autre, est un ensemble complexe dans lequel l'analyse, ou simplement la description, ne peut *distinguer* qu'en déchirant un tissu de relations étroites entre l'acte narratif, ses protagonistes, ses déterminations spatio-temporelles, son rapport aux autres situations narratives impliquées dans le même récit, etc.»⁶⁰, dans l'oeuvre de Mimouni, cette opération semble être exigée par l'organisation textuelle variée de ses écrits romanesques. D'un champ textuel à un autre, l'instance narrative qui se présente comme l'activité de production et de développement du discours précise sa dynamique propre.

58 Tadié, Le récit poétique, p. 100.

59 Gérard Genette élabore une théorie qui élimine toute confusion entre voix (narration) et mode (focalisation), «c'est-à-dire entre la question quel est le personnage dont le point de vue oriente la perspective narrative? et cette question tout autre : qui est le narrateur? -ou, pour parler plus vite, entre la question qui voit? et la question qui parle?», dans Figures III, p. 203. Sa typologie de la voix regroupe le temps de la narration (présent, passé, futur), les niveaux narratifs (extradiégétique, intradiégétique) et la «personne» précisant le statut du narrateur (hétérodiégétique, homodiégétique). Quant au mode, l'auteur rattache cette notion au modalité de la perspective ou point de vue. Aussi, dans son analyse, fait-il la distinction entre *showing* et *telling* et celle très ancienne de *mimésis* et *diégésis*. La définition de ce terme fera l'objet d'une nouvelle précision dans Nouveau discours du récit, Paris, Le Seuil, 1983, 119 p. Dans ce livre, Genette organise la typologie du mode selon trois types de focalisations : la focalisation zéro (ou le récit non focalisé), la focalisation interne et la focalisation externe, p. 43-52.

60 Genette, Figures III, p. 227.

Dans *Le printemps n'en sera que plus beau*, le déploiement de la narration est presque superflu puisqu'il y a suspension de l'intrigue dès les premières lignes du roman. Le fait narratif le plus saillant autour duquel tourne le récit est annoncé dès l'incipit : le meurtre de Djamilia par son fiancé Hamid. Point n'est besoin donc de développer le récit étant donné que tout tend à converger vers cet assassinat absurde. Et pourtant, le texte hésite entre la narration indirecte libre et une forme de pièce de théâtre manquée, entre des bribes de monologues intérieurs et des dialogues apparemment tout à fait raisonnés. À ce niveau, le mode dialogique ou monologique peut paraître identique dans le sens où les courts monologues s'interpellent en vue d'un dialogue. À vrai dire, la trame narrative se développe dans l'espace textuel en fonction du point de vue des protagonistes et de leurs consciences. Le lecteur a accès à l'information par le biais de cumul de noms mis sur la page et suivi de monologues à la première personne. Ce qui revient à dire que le récit n'est pas vraiment narré, il est plutôt vécu. Il s'agit d'une biographie ou autobiographie historique des protagonistes. Tout s'étale en tableaux puisque la juxtaposition est le mode essentiel de présentation dans cet écrit.

Dès le commencement du roman *Une paix à vivre*, le lecteur est mis en présence d'un narrateur hétérodiégétique⁶¹ qui a la fonction d'intermédiaire romanesque. Il informe le lecteur sur les événements, les personnages, les lieux et sur tout autre détail qui l'aidera à comprendre le texte. Ce faisant, il «met

⁶¹ Genette souligne «deux types de récits : l'un à narrateur absent de l'histoire qu'il raconte [...], l'autre à narrateur présent comme personnage de l'histoire qu'il raconte [...]», *Figures III*, p. 252. De cette distinction, il faut préciser que, l'auteur «nomme le premier type, [...] *hétérodiégétique*, et le second *homodiégétique*. À l'intérieur de l'homodiégéticité, il isole deux formes possibles : l'une où le narrateur est le protagoniste principal, qu'il nomme récit autodiégétique, et l'autre où le narrateur ne serait qu'un témoin ou un simple observateur.

le récit en parole : il en fait le texte narratif». ⁶² Ce narrateur qui se distingue de l'auteur implicite ⁶³, ainsi que des protagonistes des événements racontés, met en scène Ali Djabri, un jeune orphelin, qui entre en classe de troisième à l'École normale en cette «trouble année scolaire 1961-1962» (PAV, p. 18). Ainsi, la trame narrative qui dure jusqu'à la fin des études, reconstruit cette période estudiantine du protagoniste principal, ses aventures et ses rapports avec un groupe d'adolescents. La prise en charge de la narration par un narrateur *omniscient* indique que ce type de narrateur dispose de plus d'informations que les protagonistes. En réalité, sachant plus qu'eux, il se trouve en mesure de prévoir la fin tragique qui attend Djabri, de révéler tous les détails sur son malaise moral et physique et de fournir des indices qui peuvent être interprétés par le lecteur et contribuer à la lisibilité du texte romanesque.

Force est de préciser que le protagoniste-narrateur du *Fleuve détourné* est sujet et objet de son propre récit. Dans ce roman, l'articulation de l'énonciation autour d'un ancien combattant de la guerre de libération, s'exprimant à la première personne dans un camp de détenus de l'Algérie indépendante, occupe une fonction idéologique. Conscient de l'absurdité de sa situation dans un monde fermé sur lui-même et forcé de partager avec d'autres détenus un espace aliénant conjugué à une temporalité oppressante, le revenant prend clairement position au niveau socio-politique et expose ses vues sur les problèmes de la nouvelle société algérienne. La forme de son discours rapporté exprime un profond malaise portant un regard acerbe et dénonciateur sur les injustices régnantes, les abus du pouvoir et la misère qui s'accumule

62 Mieke Bal, *Narratologie*, Paris, Éditions Klincksieck, 1977, p. 33.

63 Françoise Van Rossum-Guyon le dit à propos de Wayne C. Booth, qui a introduit le terme d'auteur implicite. Celui-ci étant le «donateur du livre, organisateur du récit dans sa totalité», dans «Point de vue ou perspective narrative, *Poétique*, N° IV, 1970, p. 483.

autour de lui. Misère basée sur la vision réelle de l'enrichissement de la classe dirigeante et l'appauvrissement du peuple algérien. La performance narrative est porteuse de désenchantement et de contestation puissante puisque la parole du revenant expose longuement ses idées sur l'échec des régimes politiques au lendemain de l'indépendance du pays, régimes qui, en confisquant la révolution pour leurs propres fins, ont bafoué éternellement l'identité algérienne.

À la différence du *Fleuve détourné* où, dans l'espace textuel, le revenant délègue la parole à d'autres personnages intradiégétiques, dont les mini-récits ou récits «métadiégétiques» comme le dit Genette, servent d'explication et s'apparentent au thème principal du roman, Tombéza est une instance narrative actantielle. Son «je» ne ressemble en rien à celui du protagoniste-narrateur du *Fleuve détourné*. C'est «d'abord un JE dans le roman. Ce JE dont Mimouni semble prendre la responsabilité en invitant tout lecteur»⁶⁴ à saisir en profondeur «ce qui se passe dans la tête d'une crapule qui s'est débrouillée pendant la guerre, qui a prospéré à l'ombre de la révolution socialiste; qui vit ses derniers instants dans un sordide débarras d'hôpital et qui voit défiler alors toute sa vie».⁶⁵ Cette problématique, à la fois dense et délicate, pose le déchirement social et humain au coeur même de la société algérienne. Elle constitue également le pivot central autour duquel le développement et la dynamique du récit de Tombéza s'articulent. Ainsi, ce récit tour à tour intérieur ou extérieur, est un «JE» imposant qui ne peut s'inscrire que dans une perspective personnelle, voire singulière. Mimouni précise à cet effet que :

64 Hadj Slimane Brahim. «Tombeza de Rachid Mimouni», *Sans Frontière*, No 88/89, p. 54.

65 Hamid Barrada et Patrick Girard (Propos recueillis par), «Je raconte les tempêtes qui se préparent», *Jeune Afrique*, No 3, novembre-décembre 1989, p. 118.

Tombéza ne pouvait pas dire «nous» : c'est bien connu, sous l'empire du Mal, c'est le chacun pour soi qui régit les relations entre les hommes. Le salaud n'a que des rapports d'exclusion avec les autres. Les autres, il ne les rencontre que dans l'inimitié, la trahison, voire le crime. Toute solidarité lui est interdite. Il arrive à Tombéza de faire le bien, il passe même pour un pilier de mosquée, mais c'est pour mieux tromper son monde. La communauté n'existe pour lui qu'en trompe-l'oeil. Le «je» est de rigueur.⁶⁶

Il convient de souligner que Tombéza rapporte toujours telle quelle la parole de ceux qui l'entourent. Étant lui-même narrateur et protagoniste, la perspective du récit est donc ainsi fondée sur une focalisation interne.⁶⁷ L'importance de cette vision est qu'elle permet de circonscrire l'espace algérien et de présenter les autres protagonistes dont il perçoit le comportement et la psychologie. Son interprétation de la réalité est complétée et renforcée par les propos que l'auteur implicite y apporte et qui créent une centralisation interne sur le sujet même de l'énonciateur. Car ces multiples interventions illustrent sa psychologie, son idéologie, ses mobiles, de même que ceux des autres protagonistes qui animent l'espace du récit. La focalisation de l'auteur implicite vient renforcer ce que Tombéza ne peut voir ou dire, poser un regard qui révèle la déchirure sociale d'une société en proie à tous les maux et préciser l'inscription d'une certaine socialité dans le texte.

Si dans *Tombéza* l'instance narrative fait partie de la diégèse, le support discursif dominant dans *L'honneur de la tribu* «est à la charge d'un personnage impliqué qui, du dehors, raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a vécu».⁶⁸ En fait, ce

66 Ibid.

67 «En focalisation interne, le foyer coïncide avec un personnage, qui devient alors le «sujet» fictif de toutes les perceptions, y compris celles qui le concernent lui-même comme objet», Genette, Nouveau discours du récit, p. 49-50.

68 Beïda Chikhi, «Rachid Mimouni. De la fable à la mise en spectacle», Littérature algérienne - Désir d'histoire et esthétique, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 215.

narrateur subjectif «exerce ici une «hégémonie narrative» visant non pas à démentir un récit antérieur, mais à sauver de l'oubli une langue, une éthique, bref une histoire; celle des ancêtres fondateurs de Zitouna menacée d'absorption».⁶⁹ Dès l'incipit, le vieux Cheikh invite son narrataire⁷⁰ à enregistrer ses propos pour mettre par écrit son récit oral. «Laisse donc tourner ta machine» (HT, p. 12), dit-il à un interlocuteur qui ignore sa langue. La mise en contact avec le narrataire «inaugure la situation de communication qui donne lieu à la narration».⁷¹ Et en tant que seul dépositaire de la mémoire, l'énonciateur oriente son récit en adoptant une perspective globale faisant passer la narration du singulier au collectif. «D'où un «nous inclusif» qu'il utilise le hissant en même temps au rang de porte-parole des siens».⁷² N'affirme-t-il pas en ces termes la situation tragique des membres de sa tribu : «Nous sommes abandonnés sur la rive du fleuve impétueux dont vous croyez que le cours vous mènera à bon port» (HT, p. 12). À propos du passage très particulier, voire très significatif, dans son roman, d'une voix singulière à une dimension plurielle, Mimouni précise ce qui suit :

Dans mon roman, c'est «nous» et non «je» qui parle du début à la fin. Le narrateur est un individu qui ne se conçoit pas en dehors de la tribu; il est toujours animé d'un sens très aigu de la solidarité, bref, il est un maillon d'une chaîne immense.⁷³

69 Cherif-Gaillard, Le récit dans les années 80, p. 68.

70 «Comme le narrateur, le narrataire est un des éléments de la situation narrative, et il se place nécessairement au même niveau diégétique; c'est-à-dire qu'il ne se confond pas plus a priori avec le lecteur (même virtuel) que le narrateur ne se confond nécessairement avec l'auteur», Genette, Figures III, p. 265. Pour une définition du narrataire, voir également Gerald Prince, «Introduction à l'étude du narrataire», Poétique, N° XIV, 1973, p. 178-196. Différent du lecteur réel, virtuel ou idéal, le narrataire est doué de certaines caractéristiques définissant une sorte de «degré zéro du narrataire» (facultés de raisonnement et de mémoire, ignorance complète des faits et des personnages du récit, absence de toute personnalité et de toute faculté d'interprétation et de jugement moral de ces faits).

71 Rania Khalkhal, Essai d'une analyse narratologique de L'honneur de la tribu de Rachid Mimouni, Mémoire de DEA, Université Paris-Nord, Villetaneuse, 1993-94, p. 16.

72 Cherif-Gaillard, Le récit dans les années 80, p. 68.

73 Barrada et Girard, «Je raconte les tempêtes qui se préparent», p. 126.

Par-delà les aspects les plus apparents, les souvenirs sont intégrés dans les pensées présentes du protagoniste-narrateur et dans un contexte qui les fait progresser, sans qu'il y ait de rupture visible, sinon celle du temps. Ainsi, le niveau narratif s'inscrit dans le texte dans une optique assez linéaire. Et comme le narrateur est en même temps le protagoniste principal de l'histoire, il est à la fois homodiégétique et autodiégétique. Toutefois, à cette hégémonie énonciative, s'ajoute l'unique point de vue du despote Omar El Mabrouk. Par ce procédé, l'écrivain cherche à sensibiliser le lecteur sur l'honneur bafoué de la tribu par un de ses fils, dont le nom a paradoxalement une valeur symbolique et une charge positive. Son prénom renvoie à un personnage mythique dans l'Histoire des arabes. Il s'agit du deuxième calife des musulmans Omar al-Khattab [La Mecque v. 581-Médine 644] qui a gouverné la Syrie, la Perse, l'Égypte et la Mésopotamie faisant régner la justice et la bienfaisance. Son nom «Mabrouk» signifie en arabe : ce qui est béni ou la bénédiction même. Ce choix onomastique ne recèle-t-il pas à la fois l'hyperbole et la caricature de ce protagoniste qui transgresse toutes les lois, détruit les hommes et les lieux et fait subir à Zitouna et à ses habitants la pire des tyrannies?

L'acte narratif⁷⁴ dans *La ceinture de l'ogresse* révèle l'étendue et la gravité de la situation socio-politique et économique qui domine dans la société algérienne. Il instaure à la fois la perspective et la signification du recueil. Ceci dit, il convient de souligner que des changements de niveau de narration et de focalisation sont très apparents dans le continuum textuel des sept nouvelles

74 À propos de cette notion, Maurice Blanchot écrit ceci : «L'acte narratif, on le sait, est généralement pris en charge par tel ou tel personnage, non pas que celui-ci, racontant directement, se fasse le narrateur d'une histoire déjà vécue ou en train de se vivre, mais parce qu'il constitue le centre à partir duquel la perspective du récit s'organise : tout est vu de ce point de vue», «la voix narrative», *La Nouvelle Revue française*, 1er octobre-décembre 1964, 12e Année, N° 142, p. 679-680.

constituant le recueil. Les deux premières (*Le manifestant, Histoire de temps*) ainsi que la dernière (*L'évadé*) se présentent comme des récits extradiégétiques, dans la mesure où chacune des nouvelles dispose d'un narrateur primaire (une instance et non un personnage) situé hors de l'univers, qui raconte une histoire à l'intérieur de laquelle il n'a pas droit de cité. Par contre, les récits des quatre autres nouvelles (*Le gardien, Les vers à soie, Le poilu, Les ordinateurs et moi*) sont relatés par des instances intradiégétiques. Inclus dans la diégèse, les narrateurs sont également des protagonistes et l'histoire qu'ils narrent leur appartient. Cependant, en dépit du fait que les voix narratives ne soient pas homogènes, l'action romanesque, transcrite et fixée, se cristallise en un jeu de rapports complexes, de même qu'elle est tributaire d'une réalité d'écriture qui imprime à chaque nouvelle sa singularité et sa vocation contestataire. En fait, qu'ils soient situés à l'intérieur ou à l'extérieur des différents «narrés»⁷⁵, les narrateurs font référence à des faits de la vie réelle qu'ils grossissent à la loupe pour mieux en faire saisir tous les détails et pour dénoncer une réalité insupportable qui n'apporte pour le genre humain que désolation et image d'une lugubre fatalité. Inversement, dans le roman *Une peine à vivre*, le narrateur-focalisateur du récit est homodiégétique de type autodiégétique. Le Maréchalissime qui dit «je» puisqu'il s'agit de sa propre histoire, celle d'une personne déchirée entre l'amour du pouvoir et le pouvoir de l'amour, détient donc la vérité des faits et est digne de foi dans sa fonction de rapporteur. Dès le commencement du roman, son monologue apparaît autonome, «émancipé de tout patronage narratif, [...] [occupant] d'entrée de jeu

⁷⁵ Dans la narration, le narré est l'activité par excellence du narrateur qui lui permet de révéler les paroles et les pensées, les faits et les gestes des protagonistes, de décrire les actions, les lieux et les événements de l'histoire qu'il raconte. Pour Bal, «Le narré se compose de paroles de la narration. Il est l'énoncé. Pour définir le statut du narrateur on a cherché une réponse à la question «qui parle?». Une fois trouvée cette réponse, on se demandera : «que dit-on?», *Narratologie*, p. 35.

le devant de la "scène"». ⁷⁶ Ainsi, la voix dictatoriale s'impose comme la voix narratrice sous la forme la plus abrupte et inéluctable : celle de JE qui, pour plonger le lecteur dans la pourriture morale et sociale et dans le déraisonnement des passions humaines, fait pleins feux sur l'ivresse du pouvoir absolu et totalitaire. Dans un élan mémoriel, la focalisation interne du dictateur déchu face au peloton d'exécution permet de connaître, dans les moindres replis, son despotisme, ses pensées, et ses ambitions. Elle permet également par un jeu subtil de distanciations et d'identifications de découvrir ses sentiments, ses désirs, ses sensations et ses souffrances.

Cette forme de narration focalisée exclusivement sur le protagoniste-narrateur en va autrement dans *La malédiction*. En effet, dans ce roman, des changements de modes organisent la trame narrative qui se présente tantôt focalisée tantôt non focalisée c'est-à-dire que la perception est soit le fait d'un narrateur-démiurge soit celui des protagonistes. Force est de préciser cependant, que même si la vision des protagonistes de la diégèse se perçoit souvent dans la mesure où, s'identifiant avec eux le narrateur leur délègue la parole, il n'en demeure pas moins que la caractéristique de l'instance narrative du récit demeure essentiellement extradiégétique-hétérodiégétique car dès le premier chapitre une sorte de préambule établit les paramètres de tout le roman. En fait, le sujet de l'énoncé évoque la malédiction traumatisante qui s'abat sur l'Algérie et constitue le niveau diégétique, le noeud principal du roman. L'histoire de Kader, qui assume le déroulement des événements, dans ses multiples rapports avec sa famille, Louisa, Si Morice, ses amis, ses collègues à l'hôpital et les autres protagonistes romanesques, établit une

⁷⁶ Genette, *Figures III*, p. 193.

relation thématique avec le niveau diégétique. Les différentes anachronies qui animent l'espace textuel pourraient se définir comme des récits métadiégétiques. Bien qu'ils sautent d'un événement à un autre, ces segments remplissent une fonction explicative, versant preuves et ressources descriptives pour révéler le drame algérien. Dans les diverses actions narratives, l'Algérie tout entière paraît parcourue de secousses d'événements tragiques, de frémissements et de signes annonciateurs d'un changement violent, voire d'une fatalité du destin. Aussi, afin que les prises de position idéologiques des protagonistes soient plus déterminantes, Mimouni conçoit-il davantage l'écriture de ce roman comme une prise de conscience qui implique un engagement total. Engagement qui ne va pas sans relations étroites avec les lecteurs. C'est pourquoi il recourt à une forme narrative claire et limpide qui exige une certaine simplicité, laquelle inscrit son roman dans un registre d'idées sociales, visant à façonner la lutte et le rejet de toute forme de totalitarisme et d'intégrisme, et à remédier à la décadence de la société algérienne.

Il va sans dire que pour Mimouni, rendre le réel vraisemblable, ou mieux le rendre expressif et significatif appelle le recours à certains procédés d'écriture. À ce titre, son «énoncé romanesque»⁷⁷ repose sur un réseau de procédés stylistiques contribuant à diriger son réalisme d'écriture vers une destination sociale et politique. Ce qui implique pour l'écrivain d'aller au-delà de «l'illusion» en faisant de son écriture non pas une simple option informative mais un choix, une volonté de signifier dans un contexte donné, véritable champ qui fournit

⁷⁷ Pour Julia Kristeva, l'énoncé romanesque «est une OPÉRATION, un mouvement qui lie, mais plus encore CONSTITUE ce qu'on pourrait appeler les ARGUMENTS de l'opération, qui, dans une étude de texte écrit, sont soit des mots, soit des suites de mots (phrases, paragraphes) en tant que Sémèmes», Le texte du roman : approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle, The Hague/Paris, New York, Mouton, 1970, p. 13.

matière à interroger et à penser le réel. Et c'est dans le traitement qu'il fait subir à son matériau textuel par des stratégies d'écriture propres à son projet d'écrivain, qu'apparaissent la virtuosité et l'originalité de son oeuvre.

4.4 Stratégies d'écriture chez Mimouni

Comme les écrivains de sa génération, Rachid Mimouni, place son sujet littéraire dans une conjoncture politique et sociale de l'Algérie des années 80. Considérée comme un répertoire de faits sociaux et culturels, son oeuvre expose de façon synthétique et dans une perspective conjuguant à la fois synchronie et diachronie, l'état de l'évolution de la société algérienne. Sous le couvert de la fiction narrative, l'écriture romanesque que l'écrivain tord et violente en mélangeant une multiplicité de registres à la luxuriance du lexique, rapporte l'impasse du déchirement aussi bien humain que social. La description de situations politiques et sociales est inscrite dans un réel précis et identifiable dans le temps et dans l'espace.

La présentation du drame de la déchirure et la mise en scène du paysage socio-politique de l'Algérie post-indépendante constituent l'intention première de l'écrivain pour écrire son pays.⁷⁸ En fait, pour reproduire la vision du monde qui permet au lecteur algérien et maghrébin de se mouvoir dans l'univers du récit parce qu'il y trouve son univers réel, il utilise le style qui devient le principe formatif qui sous-tend la structure textuelle de sa production romanesque. Ainsi, enraciné dans le contenu, le style corrosif à tonalité puissante et violente prend la forme spécifique d'une stratégie d'écriture contestataire, élaborée et tournée

⁷⁸ «Écrire le pays, affirme Mimouni, cela s'interprète comme la volonté de donner du pays une autre image que celle que présentent les dirigeants», Lise Gauvin, L'écrivain francophone à la croisée des langues, Paris, Khartala, 1997, p. 113.

vers le développement de sa propre problématique.

Constituée autour d'une histoire d'amour et de mort durant la guerre de libération, la forme du roman *Le printemps n'en sera que plus beau* a fait l'objet d'un grand labour aux dires mêmes de l'écrivain.⁷⁹ Déjà transparaissent dans ce premier texte les prémisses d'un style qui caractérisera la production romanesque de Mimouni. Il y a en effet les premiers jalons d'une écriture qui annonce une visée intentionnellement dénonciatrice et dont la préoccupation de marquer le désenchantement atteindra l'apogée dans les autres romans. Le style d'*Une paix à vivre* évoque, quant à lui, «d'une manière encore didactique, l'Algérie euphorique des lendemains de l'indépendance».⁸⁰ Par ailleurs, le ton change dans les romans publiés à Paris. En effet, devenu «peu complaisant vis-à-vis des réalités sociales et politiques de son pays»⁸¹, Mimouni adopte une écriture violente pour dénoncer le mal régnant dans la société algérienne. À propos du style puissant et virulent qui différencie ses deux premières publications à l'étranger, Mimouni souligne ce qui suit :

Je dois dire que chacun de mes romans est écrit dans un style différent. Le style de *Tombéza* est très différent de celui du *Fleuve détourné*. *Le fleuve détourné* utilise un style très contraint, volontairement austère. J'ai essayé à travers des phrases courtes, à la limite de la banalité, de reproduire la quête du personnage principal, cette marche obstinée du narrateur. Dans *Tombéza*, le style est plus arrondi.⁸²

79 Dans son entretien avec Ahmed Cheniki, Mimouni confie ceci : «J'ai beaucoup travaillé la forme du premier roman *le printemps n'en sera que plus beau*», «Une rivière sans retour», Révolution Africaine, N° 1191, 26 décembre 1986.

80 Jean-Louis Joubert, «Vies et Portraits, Rachid Mimouni 1945-1995», Encyclopedia Universalis, 1996.

81 Ali El Hadj Tahar, «La littérature algérienne des années 80 -Écrivains iconoclastes et de la fureur de vivre», El Watan, vendredi 5-samedi 6 avril 1996, p. 12.

82 Cheniki, «Une rivière sans retour», Révolution Africaine.

Alors que le style du *Fleuve détourné* se développe par paraboles en se référant à l'absurdité de l'histoire de l'Algérie dont l'indépendance a été confisquée par les nouveaux maîtres du pays, celui de *Tombéza* se caractérise par un rythme accéléré qui traduit la violence de la situation politique et sociale en Algérie. Le déplacement du lieu romanesque modifie non seulement la forme de l'écriture, mais également celle de la violence. Si les propos de *Tombéza* expriment la haine à l'égard de l'humain et illustrent toutes les frustrations causées par le rejet et l'intolérance, la parole du narrateur dans *L'honneur de la tribu* est beaucoup plus sereine, même si elle raconte la douleur. Pour Mimouni, dans la sérénité du vieux Cheik apparaissent aussi son amertume et son fatalisme, car promis à la mort, «il sait qu'il va disparaître, que ce qui lui arrive est inévitable, mais il l'admet, il ne s'oppose pas à l'irruption de la modernité».⁸³ Toutefois, une caractéristique langagière importante se manifeste dans l'espace textuel du roman. Celui qui représente la modernité épouse la figure de la tyrannie et de la perversité du langage. Ses propos dégagent une violence gratuite, une totale déchéance et une grossièreté incommensurable. Le plus tragique, c'est que l'agent de la modernisation de l'Algérie censé apporter le bien et la civilité devient l'incarnation du mal qui s'approprie tous les mécanismes du pouvoir pour souiller et détruire l'honneur de la tribu. Dans son entretien avec Thierry Fabre, Mimouni insiste sur le changement de ton en marquant une différenciation nette entre le style d'Omar El Mabrouk et celui du vieux cheikh. «Vous avez remarqué, [précise-t-il], comment le style, dès qu'on parle de ce préfet, devient immédiatement brutal, grossier, alors que par ailleurs, quand on parle d'autre chose, de la tribu, le style est plus doux».⁸⁴

83 Thierry Fabre (Entretien avec), «L'Algérie traumatisée», *Esprit*, juillet 1989, p. 71.

84 *Ibid.*, p. 72.

Dans *La ceinture de l'ogresse*, Mimouni utilise un ton grave de témoignage pour mieux décrire le caractère dépressif du présent algérien. Le contenu socio-politique se trouve approfondi, inscrivant une continuité thématique par rapport aux romans précédents. De son côté, *Une peine à vivre* confirme le talent de l'écrivain qui cède la parole à un Maréchalissime, racontant dans un style parodique, «exact et dur à la mesure de son indifférence pour lui-même et pour le monde, ce qu'a été son existence».⁸⁵ La maîtrise de Mimouni d'une écriture maniant «une langue magnifique, travaillée à l'extrême»⁸⁶ et exploitée avec aisance et souplesse ainsi que la cadence rythmée d'une plume «à la fois raffinée et violente, dépouillée et baroque»⁸⁷ donnent incontestablement essence à l'existence d'un «style Mimouni».⁸⁸ Dans *La malédiction*, son style se présente différemment de tout ce qu'il a écrit durant son itinéraire romanesque. En effet, dans ce dernier roman, l'écrivain «a privilégié le fond au détriment du style. *La malédiction* a été rédigé sous la pression. C'est dans l'urgence que l'écrivain a créé son oeuvre».⁸⁹ Dès lors, on parle de cette nouvelle écriture née dans l'urgence qui anime les tourments de l'écrivain impliqué dans le débat autour des projets de sa société. Partant d'un fait réel, la prise du contrôle du plus grand hôpital d'Algérie pendant trois jours par les intégristes, Mimouni explique la raison d'être dans son écrit de ces pages hachées, abruptes, écrites dans l'urgence. «Je voulais donner une explication de la complexité de la

85 Sylvie Gouronnec, «La maladie du pouvoir», Magazine Littéraire, octobre 1991, p. 74

86 Patrick Girard, «À quoi rêvent les dictateurs», Jeune Afrique, No 1600, du 28 août au 3 septembre 1991, p. 46.

87 Thierry Denoel, «Une peine à vivre de Rachid Mimouni», VLAN, No1234, 26/2/92, p. 10.

88 Ibid.

89 Haykel Ezzeddine, «La malédiction» de Rachid Mimouni - La révolte d'un écrivain», Le Temps, Tunis, Mercredi 20 octobre 1993, p. 8.

situation algérienne, [précise-il]. Mais ma forme d'expression, c'est le roman».⁹⁰ Et lorsqu'il évoque le style souvent heurté de l'ouvrage, il se contente tout simplement de répondre en ces termes : «J'ai voulu construire un roman comme une nasse qui se referme au fur et à mesure. Jusqu'au quatrième chapitre, je le reconnais, on ne comprend pas vraiment l'agencement. J'ai voulu un style dépouillé parce qu'évoquant une tragédie, celle que vit l'Algérie actuellement».⁹¹ Il reste que dans ce roman, l'écriture simple, dénudée devient souvent pénible et oppressante, constituant dans l'espace textuel une fonction considérable de dénonciation. À toutes fins pratiques, *La malédiction*, est un roman «de témoignage, de combat contre un ordre hideux qui se profile et s'inspirant au premier degré d'une actualité tragique, il offre peu de poésie, d'intimisme sauf dans ces passages où ayant le sens de l'épopée, Mimouni raconte les fabuleux parcours de certains personnages».⁹²

Lorsque l'on considère l'oeuvre de Mimouni dans le contexte de la littérature maghrébine d'expression française en général et dans celui de la littérature algérienne, on ne peut manquer de relever cette forme d'écriture de la violence. Ainsi, se définissant comme un écrivain qui «raconte l'orage, les intempéries que vivent quotidiennement les gens et les tempêtes qui se préparent»⁹³, le processus qu'il met dans son écriture fait valoir un lexique marqué de brutalité, de démesure et de déchaînement. Ce recours à ce type d'écriture est un choix

90 Hélène Vermarf (Propos recueillis par), «Écrire est un acte de liberté», Le Dauphiné libre Annecy, Mardi 23 novembre 1993.

91 Ibid. Dans une autre entrevue, Mimouni précise également ceci : «Mon livre est construit comme une nasse qui se referme au fur et à mesure. Le style dépouillé est volontaire. Les fioritures auraient été indécentes dans la situation de l'Algérie actuelle», Andrée Montamason, «Rachid Mimouni : le risque de l'avenir», Le Faucigny - Annecy, samedi 27 novembre 1993.

92 Rachid Hammoudi, «"La malédiction", de Rachid Mimouni, une écriture de l'urgence», El Moudjahid, 21/11/93

93 Barrada et Girard (Propos recueillis par), «Je raconte les tempêtes qui se préparent», p. 125.

délibéré, spécifique chez les écrivains qui s'engagent dans la contestation sociale. Mimouni s'en justifie comme suit :

On dénonce un certain nombre d'anomalies, de maux de la société dans laquelle vit l'écrivain. Cette contestation passe parfois par la violence verbale. L'écrivain éprouve le besoin de choquer, d'abattre cette espèce de confort moral en écrivant un livre. Il y a très souvent des livres dont l'objectif essentiel est de mettre mal à l'aise le lecteur en vue de provoquer une prise de conscience.⁹⁴

Un fait saillant se distingue dans l'oeuvre de Mimouni, c'est la transposition dans son discours romanesque de signes et d'images relevant du substrat culturel maghrébin et l'utilisation de nombreuses références à l'Histoire réelle ou mythique. Pour l'écrivain, les différents procédés qui entrent dans la composition textuelle s'intègrent dans une technique d'écriture qui considère l'intertextualité⁹⁵ comme une donnée fondamentale dans sa création littéraire. Cependant, qu'il s'agisse de références au Coran, à la tradition arabo-musulmane ou de connivence avec les littératures modernes⁹⁶, ces allusions

94 Ibid.

95 Depuis 1966, date du premier emploi du terme «intertextualité» par Julia Kristeva, ce terme paraît de plus en plus fréquemment sous de nombreuses plumes critiques, et les différents déplacements de sens qu'il a subis pendant les quinze dernières années l'ont doté de significations assez diverses. De Michail Bakhtine et Saussure à Michael Rifaterre et à Genette, en passant par Kristeva, Barthes, les Telquelien, Laurent Jenny, Jean Ricardou et bien d'autres, le concept d'intertextualité, aussi bien que sa désignation terminologique se formule de divers façons. Retenons pour les besoins de notre étude, la définition de Kristeva : «Le terme d'*inter-textualité* désigne cette transposition d'un (ou de plusieurs) système(s) de signes en un autre; mais puisque ce terme a été souvent entendu dans le sens banal de «critique des sources» d'un texte, nous lui préférons celui de *transposition*, qui a l'avantage de préciser que le passage d'un système signifiant à un autre exige une nouvelle articulation du thétiq -de la positionnalité énonciative et dénotative», La Révolution du langage poétique, Paris, Le Seuil, 1974, p. 59-60; À souligner que tout au début de son ouvrage Palimpsestes, Gérard Genette propose une typologie des rapports qu'un texte peut entretenir avec d'autres textes. Déterminant ces rapports comme essentiellement cinq (l'intertextualité, la paratextualité, la métatextualité, l'hypertextualité et l'architextualité), Paris, Le Seuil, 1982, 467 p. Nous considérons également la définition de Wladimir Krysinski qui élargit ce concept dans le sens où «l'intertextualité marque le développement du roman moderne au point d'en faire un espace de jeu à volets multiples : question//réponse; articulation du narratif//désarticulation du narratif; récit//discours; sociolecte//idiolecte; citation (corps étranger au texte)//résorption de la citation (corps propre du texte)», Carrefours de signes : essais sur le roman moderne, The Hague, Mouton, 1981, p. 54.

96 Dans son interview avec Abdelkader Djeghoul, Mimouni révèle ses écrivains préférés et l'importance que revêt pour lui la lecture : «Oui, j'ai commencé à lire très tôt et je continue à dévorer les écrits.

n'affectent ni l'originalité de la démarche de l'écrivain, ni la cohérence, voire l'harmonie de ses textes romanesques. C'est en ces termes que Frédéric Vitoux précise, qu'en dépit de la parenté de l'oeuvre de Mimouni avec d'autres écrivains, son champ littéraire reste propre à sa vision de créateur.

La critique l'a comparé à Kafka, Camus, Garcia Marquez. Il faut des épaules solides pour tenir le choix. Miracle! Mimouni le solitaire a résisté. Mieux, il n'a copié personne. Sa virtuosité n'appartient qu'à lui, son sens du fantastique aussi qui surgit de l'observation quotidienne. Pour raconter les souffrances de son peuple, l'horreur des guerres coloniales ou l'absurde et inquiétant pouvoir des nouveaux bureaucrates, il trouve des accents de conteur oriental joints à une lucidité souvent impitoyable. Ses métaphores sont fleuries. Son regard est d'acier. Le cocktail est anthologique.⁹⁷

Il convient de souligner que le rapport de l'écrivain à la langue française marque son style d'une problématique toute particulière liée à l'influence de la langue maternelle dans la dynamique de son écriture. Pour Mimouni, l'arabe se trouve inséré dans le corps du français, l'enrichissant tout en introduisant une nouvelle structure syntaxique dans la construction phrastique.

Il y a certaines expressions, certaines tournures de phrases françaises qui sont influencées par l'arabe. Je ne l'ai constaté que plus tard. Par exemple, le fait de commencer une phrase en français par un verbe vient de l'influence de l'arabe, parce que dans la structure de la langue arabe, les phrases commencent normalement et généralement par le verbe et ensuite vient le complément. J'ai été étonné de constater que je retrouvais plusieurs fois dans mes textes des tournures où, en français, la phrase commence par un verbe.⁹⁸

Dostoïevsky, Flaubert, Dos Pasos, Faulkner comptent parmi les romanciers qui m'ont le plus marqué. J'éprouve actuellement beaucoup d'admiration pour Kundera. Dans la littérature maghrébine, les choix sont plus difficiles. J'aime presque tous les écrivains -les vrais, bien entendu-, peut-être parce que nous participons d'un même passé, d'une même vision du monde, d'une même difficulté d'expression. Nous avons un même rapport à la langue», «Rachid Mimouni : «La modernité c'est forcément la démocratie», *Arabes*, novembre 1989, p. 96.

97 Frédéric Vitoux, «Rachid Mimouni Algérien, 44 ans, romancier», *Le Nouvel Observateur*, 14/12/89.

98 Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, p. 116.

Contrairement à beaucoup d'écrivains maghrébins qui nourrissent leur écriture romanesque dans la langue de «l'autre», de lexique arabe marquant les modalités de sa présence par des renvois explicites dans l'espace textuel ou en bas de page, Mimouni défavorise cette pratique. Dans son acte de création littéraire, sa langue maternelle est rarement utilisée. En fait, elle n'apparaît qu'en cas d'extrême nécessité, comme il le rapporte d'ailleurs lui-même :

Dans *L'honneur de la tribu*, je parle de cette Assemblée de sages dans le village. Il n'y a que le mot arabe, *djemaa*. Comme il n'existe pas d'équivalent français, j'introduis le mot arabe sans renvoi en bas de page. Normalement, il en faudrait un parce qu'en effet, dans la langue française, le mot n'est pas compréhensible. Donc, je n'intègre⁹⁹ les mots arabes que quand je suis réellement obligé de le faire.

Il y a lieu de noter la récurrence d'un phénomène qui interpelle la stratégie textuelle de la production romanesque de Mimouni. Il s'agit des procédés de répétition¹⁰⁰ qui abondent dans toute l'oeuvre et se perçoivent à différents niveaux. En effet, dès ses premiers romans, l'écrivain insiste, aussi bien dans la structure de surface que dans la structure profonde de l'espace textuel, sur la désintégration graduelle des valeurs premières du peuple algérien et sur l'émergence d'une déchéance qui se prépare, comme malgré elle, de façon tout à fait inéluctable. Et tous ses écrits ne font qu'élaborer, voire amplifier, les manifestations de cette déchéance. C'est ainsi que la colonisation française, la guerre de libération, les pièges de la modernité, la métamorphose des groupes humains en mal de vivre, la pénurie gravée dans les habitudes quotidiennes, l'abus de pouvoir écrasant, les inégalités sociales, l'insignifiance de la vie en société, la quête identitaire à travers des villes moribondes, apparaissent

⁹⁹ *Ibid.*, p. 115.

¹⁰⁰ Sur cette notion, voir Slaheddine Chaouachi et Alain Montandon (Études rassemblées et présentées par), *La répétition*, France, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1994, 333 p.

comme des thèmes obsédants qui se répètent sous divers registres. À vrai dire, le réseau de structures répétitives exprimant un total désenchantement, traverse constamment toute l'oeuvre de Mimouni et, marqué par une imagerie à la fois terrible et excessive, il se présente comme un «acte vital de ressourcement, de redynamisation»¹⁰¹ renforçant l'acte de l'écriture chez cet écrivain, enclin au dévoilement et à la contestation des maux qui rongent la société algérienne.

Étant donné que l'oeuvre entière de Mimouni est «tournée vers le monde alentour»¹⁰², la persistance de la répétition dans une stratégie narrative bien élaborée agit comme fait de style persuasif mettant en relief les tendances idéologiques de l'écrivain. Plus Mimouni se répète, plus il prouve que sa préoccupation majeure est de situer ses écrits dans un réel précis, constamment transformé par l'écriture, afin de sensibiliser les citoyens algériens aux impasses qui conduisent le pays vers la décadence et la dérive.

Mimouni ponctue également fréquemment son écriture d'éléments comparatifs. L'évocation systématique de la «nuit coloniale» et de «l'ère nouvelle», du passé et du présent, localisent une antériorité mythique et symbolique qui s'appréhende comme l'écho négatif d'une réalité actuelle, décevante, totalisant la souffrance, l'inquiétude et la déchirure. Les structures de comparaison¹⁰³ apparaissent multiples dans l'oeuvre de Mimouni : des différences explicites

101 S. Chaouachi et A. Montandon, «Préface», La répétition, p. VIII.

102 Barrada et Girard, «Je raconte les tempêtes qui se préparent», p. 118.

103 Se basant sur la définition de Henri Morier tirée du Dictionnaire de poétique et de rhétorique, Paris, PUF, 1975, déterminant la comparaison comme un «rapport de ressemblance entre deux objets dont l'un sert à évoquer l'autre», Catherine Fromilhague et Anne Sancier révèlent, dans leur définition, que cette notion «n'est pas un trope puisqu'il n'y a aucun détournement de sens». Ils ajoutent aussi qu'on a parfois assimilé ce concept «à une figure de construction, parfois à une figure de pensée», Introduction à l'analyse Stylistique, Paris, Bordas, 1991, p. 135.

entre la vie en ville et celle à la campagne, des attitudes variées chez les vieux et chez les jeunes vis-à-vis du déroulement des événements socio-politiques, des formes nettes du bien et du mal, des manifestations frappantes de deux voix/voies en Islam : l'une prêchant la tolérance et l'autre favorisant l'intégrisme, en sont quelques illustrations. La caractéristique essentielle de leur présence constitue un fondement esthétique fort significatif dans son écriture romanesque. À propos de l'opposition dans la pratique de la religion musulmane, les éléments constitutifs de la comparaison qui reviennent dans ses romans permettent à l'écrivain de marquer clairement sa position. Dans *L'honneur de la tribu*, par exemple, la description des deux imams, l'ancien et le nouveau, confirme l'orientation religieuse de Mimouni. En fait, sa sympathie retranchée derrière les propos du narrateur-protagoniste, va apparemment au premier : «[...] nous continuerions à fréquenter la salle exigüe qui accueillit nos premières dévotions et que nous préférons ses prêches parfois obscurs, souvent approximatifs, à la rutilante rhétorique de son rival» (HT, p. 202-203). D'un autre côté, son rejet du second se manifeste dans cet énoncé catégorique du vieux Cheikh : «Il ne lui arrive jamais de trébucher sur un verset, mais sa parole est aussi creuse qu'un fourreau sans lame» (HT, p.203). D'ailleurs, pour Mimouni, la différenciation marquante entre les deux options de l'Islam, constitue un sujet complexe dont il a tenu à sortir les diverses facettes dans la dynamique textuelle de sa production romanesque. Car, selon lui, depuis l'indépendance de l'Algérie, deux manières de pratiquer la religion musulmane ont dominé l'espace religieux des Algériens.

Effectivement, il y a deux islams ; l'islam sincère des vrais croyants, en harmonie avec leur mode de vie, et un islam de commande, officiel, que le pouvoir utilise à ses fins propres. Les prêches du vendredi sont confectionnés au ministère à Alger. Et on a même vu des imams consacrer leur sermon non à Dieu mais

à la réforme agraire!¹⁰⁴

Ainsi, construite autour de données opposées mais complémentaires, cette structure qui unit comparé et comparant s'impose dans l'architecture textuelle globale comme éléments générateurs de la thématique romanesque contribuant à son développement et à la saisie de sa rhétorique. Cependant, quelle que soit la masse de comparaisons et de contrastes qui se trame dans le fonctionnement de chaque roman, les éléments prédominants dans l'oeuvre de Mimouni demeurent incontestablement la métaphore¹⁰⁵ et l'ironie.¹⁰⁶ Ces figures rhétoriques travaillent l'acte scriptural par des formes nuancées et fort originales. De plus, comme elles sont dotées de significations condensées ou larges pour désigner des réalités dominantes, leur valeur dans la composition mimounienne est éminente.

Motivée ou désengagée, figée ou vive, serrée ou éclatée, la métaphore met en évidence la spécificité de l'écriture romanesque de Mimouni. Dans sa globalité, l'oeuvre est traversée par un style imagé, doué d'une évocation puissante qui caractérise son mouvement textuel et permet également à l'écrivain de transmettre en toute subtilité le message idéologique de son discours

104 Barrada et Girard, «Je raconte les tempêtes qui se préparent», p. 128.

105 Voir pour la définition de ce concept, Christiane Klein-Lataud, Précis de figures de style, Toronto, Éditions du GREF, 1991, p. 72-82.

106 L'ironie semble ardue à définir, comme le dit Julie Joubert : «Tour à tour comparée et opposée à l'humour, confondue avec le sarcasme et le persiflage, apparentée au cynisme et à la dérision», L'ironie dans la prose fictionnelle des femmes au Québec, Thèse de Ph. D, Québec, Université Laval, 1994, p. 9. Cependant, cette notion a fait l'objet d'un intérêt considérable de la part de nombreux critiques qui se sont penchés sur le sujet. Voir notamment : Philippe Hamon, L'ironie Littéraire, Paris, Hachette, 1996, 159 p.; Linda Hutcheon, «Ironie et parodie : stratégie et structure» (traduit de l'anglais par Philippe Hamon), Poétique, N° 36, novembre 1978, p. 467-477; Alexander, James, «De l'ironie», Revue française de psychanalyse, N° 3, 1969, p. 441-450; Vladimir Jankelevitch, L'ironie, Paris, Flammarion, 1964, 199 p.; Catherine Kerbrat-Orecchioni, «L'ironie comme Trope», Poétique, N° 41, février 1980, p. 108-127; Henri Morier, Dictionnaire poétique et de Rhétorique, Paris, PUF, 1961, 491p; Monique Yaari, Ironie paradoxale et ironie poétique. Vers une théorie de l'ironie moderne sur les traces de Gide dans Paludes, U.S.A., Birmingham, Summa Publications, 1988, 277 p.

romanesque. Et si dans tous les écrits de Mimouni la métaphore est omniprésente, tissée dans l'espace textuel de chaque roman¹⁰⁷, il n'en demeure pas moins que c'est dans *L'honneur de la tribu* où le style apparaît le plus travaillé, riche en métaphores «qui relèvent de différents registres et/ou appartiennent à différentes sphères».¹⁰⁸ À vrai dire, dans cet écrit, la parole du vieux Cheikh qui consiste à révéler la déconstruction métaphorique d'une nation déchirée entre avenir et passé, est truffée de figures rhétoriques telles la périphrase, la parabole, l'hyperbole, qui transforment cette fable ancestrale en un lieu d'écriture polyphonique et polysémique. C'est la mémoire qui compense le réel et dans laquelle, selon Claude Bray, «Mimouni déploie un talent de conteur arabe : généreux en métaphores, parodiques échappées qui vivifient le récit».¹⁰⁹

Quant à l'ironie, son champ vaste et varié embrasse des positions différentes. Dès lors, dans l'écriture de Mimouni, centrée sur le pouvoir, l'absurdité du temps et la violence, le ton ironique, voire satirique, s'insère dans une esthétique de critique et de protestation pour mettre à nu la dérision des systèmes politiques qui ont conduit le pays vers des impasses grandioses. Il convient de rappeler que le projet créatif de Mimouni s'est construit sur le procès des régimes dictatoriaux, totalitaires, qui ont bafoué la liberté et la dignité du peuple algérien. Les thèmes qui s'articulent autour de l'ironie

107 L'élément métaphorique se trouve également, aux dires de Julien Moreau, dans *La malédiction*, roman qui inscrit sa trame narrative au cœur de la dramatique actualité algérienne : «N'allez pas croire que «La Malédiction» de Rachid Mimouni est un roman à thèse, ennuyeux ou didactique. L'auteur, avec un art qui n'appartient qu'à lui, raconte une histoire de passion, où l'aspect politique n'apparaît pas directement, mais est présenté aux lecteurs de manière métaphorique», «Rachid Mimouni : un témoin en sursis», *Le Méridional*, dimanche 28 novembre 1993.

108 Mansour Benchehida, L'espace métaphorique dans «L'honneur de la tribu» de Rachid Mimouni, Mémoire de DEA, Université Paris-Nord, Villetaneuse, 1996, p. 22.

109 Claude Bray, «L'honneur de la tribu par Rachid Mimouni», *Voix du Nord*, 11 mai 1989.

politico-sociale pour réagir contre l'abus de pouvoir et l'arbitraire des représentants de l'État sont stigmatisés dans tous ses écrits. La prise en considération de la figure présidentielle comme objet de satire s'inscrit dans l'espace textuel de *l'Évadé* comme un anti-énoncé affirmant de manière transparente la volonté de l'écrivain d'articuler courageusement à l'égard de l'autorité supérieure du pays une réflexion critique. Annoncée dès le début comme suit : «le Dirigeant Suprême, bien aimé du peuple et terrible forgeron de l'Histoire» (CO, p. 215) et répétée à maintes reprises dans la nouvelle, cette description se présente comme la négation du référent qu'elle déploie à rebours et devient l'antidote du pouvoir.

En observant les modalités scripturales de Mimouni, on se rend compte que dans sa production romanesque, l'écrivain explore les marges noires, calleuses de son pays. Son rapport avec le réel est une manifestation de contestation qui conjugue «révolte et violence, n'hésitant pas à remettre en cause le passé et le présent de l'Algérie, ainsi que la société née de la révolution».¹¹⁰ L'espace réel de toute une nation déchirée et perdue dans le sillage du temps envahit l'espace du texte, faisant des écrits mimouniens le lieu d'un engagement en toute vérité. Et c'est avec un formidable esprit de dénonciation et de dévoilement que Mimouni s'engage à donner langue à la tragique histoire de l'Algérie post-indépendante, aux fractures sociales, aux plaies urbaines et aux malheurs d'une société figée dans l'incertitude et dans le chaos. Pour lui, la première urgence, l'impérieux devoir de tout intellectuel authentique est justement d'éveiller les consciences assoupies.

¹¹⁰ Lise Gauvin, L'écrivain francophone à la croisée des langues, p. 113.

Roland Barthes considère «l'écriture comme choix d'un ton, d'un éthos, par quoi l'écrivain, tout à la fois, signale l'acte de littérature et instaure dans le langage un certain ordre, certaines valeurs».¹¹¹ L'écriture mimounienne n'acquiert son sens littéraire que dans la mesure où elle montre que la crise profonde de la société algérienne, la crise des valeurs individualistes n'est pas un signe du destin, mais de l'Histoire détournée de sa voie normale par la volonté des hommes. Son originalité se manifeste à travers le pouvoir de faire comparaître le réel, de le transposer, de réorganiser en somme la profusion des éléments qui le composent. À vrai dire, la corrélation entre l'oeuvre et le réel apparaît comme une nécessité pour Mimouni d'apporter un témoignage sur son monde et sur ce malaise actuel, reproduisant la réalité algérienne dans sa complexité. Les prochains chapitres de notre étude traiteront du fonctionnement et des effets textuels qui donnent aux axes de l'Histoire et du politique, du social et du religieux, considérés comme des préoccupations et des thèmes majeurs. traversant la production romanesque de Mimouni de bout en bout, le juste langage, celui qui aide à mieux dire le mal d'une société et la souffrance d'un peuple.

111 Roland Barthes, Le Degré zéro de l'écriture, Paris, Le Seuil, 1953 et 1977, p. 16-17.

CHAPITRE V

Histoire et Politique dans l'oeuvre de Mimouni

5.1 Préliminaire

Dans ce chapitre, nous allons mettre l'accent sur le contenu historique et socio-politique que renferme l'oeuvre de Rachid Mimouni. Cette démarche nous permettra dans un premier temps de constater que l'Histoire occupe une place de première importance dans ses écrits et qu'avec elle la compréhension de l'oeuvre s'élargit. En effet, les événements historiques, tels que la guerre de libération, l'indépendance du pays, le coup d'état de Boumediene le 19 juin 1965, la politique d'arabisation, l'industrialisation à outrance, le choc pétrolier des années 70, la montée du FIS, les événements sanglants d'octobre 1988 et la tentative de démocratisation de Chadli Ben Jdid en 1989, ont grandement influencé l'évolution des structures politique, économique et sociale de l'Algérie contemporaine. Tous ces éléments s'insèrent dans une stratégie d'écriture mimounienne dont la représentation littéraire à travers la fiction romanesque appelle à bien considérer qu'en dehors du texte, il existe une réalité qui sert de support de création à l'écrivain.

Dans un deuxième temps, nous tenterons d'analyser à travers le procédé choisi par l'auteur, la manière dont il s'y prend pour dénoncer l'ordre politique établi par les nouveaux dirigeants du pays. Les valeurs et la vision du monde qui se dégagent de son oeuvre s'imposent en raison de leur grande capacité à bien refléter le caractère contestataire de l'écrivain qui, en dépit de toutes les intimidations, voire de tous les dangers possibles, n'a cessé de critiquer sévèrement l'État socialiste et ses institutions coercitives qui ont instauré le

dogme du parti unique et une pratique politique basée sur la consécration de l'hégémonie du Président de la République.

5.2 Histoire et stratégies d'écriture

L'investissement du savoir historique, loin d'être un simple ornement, est partie prenante structurelle de l'oeuvre de Mimouni. C'est une contribution plus soutenue à la représentation de l'Histoire de l'Algérie dans ses détails et dans sa globalité sous la forme d'un discours romanesque de témoignage. Pour l'écrivain, l'enjeu de la production d'une vision profonde et sans détour du passé est susceptible d'expliquer le cheminement du devenir de son pays. «À un moment, dit-il, il m'a semblé absolument nécessaire de remonter dans le passé parce que notre mémoire est un élément déterminant de notre avenir».¹ Ainsi, pour mieux donner à la nature et à la fonction de l'histoire une configuration textuelle fondée, Mimouni situe son écriture en dehors de l'espace de l'idéologie dominante. En fait, en tant que support de légitimité du pouvoir, le passé de l'Algérie, avec ses mythes et ses gloires, n'a pas échappé à l'endoctrinement instauré par la classe dirigeante. Sujet de cohésion nationale, l'Histoire est une dimension essentielle voire inhérente dans le champ socio-politique du pays, comme le fait remarquer Gilbert Meynier :

Toute société fait son histoire. Mais l'histoire de toute société pèse sur les conditions de vie de celle-ci, sur ses manières de penser et de ressentir le monde, sur sa culture et son idéologie. L'Algérie n'échappe pas à la règle commune qui vaut pour l'ensemble des sociétés humaines. L'histoire est un enjeu politique qui intéresse au premier chef la construction nationale, la conscience d'identité et la formation des mythes nationaux, c'est-à-dire la reconstruction des identifications.²

¹ Abdelkader Djeghloul (Interview réalisée par), «Rachid Mimouni : "La modernité c'est forcément la démocratie"», *Arabies*, novembre 1989, p. 97.

² Gilbert Meynier, «Rapport au passé et conflits historiographiques», dans Gilles Mancero (s. la dir. de). *Algérie comprendre la crise*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, p. 39.

La référence au passé comme élément extra-textuel est présente dans le discours romanesque de Mimouni. Elle recouvre des périodes historiques qui, en fonction de leur intensité et de leur capacité, illustrent les grandes convulsions de l'Histoire algérienne. De la colonisation française jusqu'à la guerre de libération, de l'indépendance jusqu'à l'agitation des intégristes, c'est bien une remontée dans le temps qui suit un itinéraire bien défini, de l'histoire coloniale à l'histoire nationaliste. L'exploration du passé constitue un réservoir d'idées qui ont nourri l'imaginaire de l'écrivain dès son premier roman. En effet, dans *Le printemps n'en sera que plus beau*, Mimouni marque la nécessité de restituer à l'histoire sa dimension référentielle. L'un des protagonistes du roman précise l'importance significative pour le pays de disposer de son passé quitte à le réinventer. Ses propos inscrivent dans l'espace textuel la problématique de la méconnaissance du peuple algérien de son Histoire, source véridique et authentique de son existence, de son identité et de son évolution. La perte de tout repère historique est lourde de conséquences. Elle mène au désordre humain et entraîne une fissure identitaire qui fragilise le peuple, dépossédé de ses valeurs et totalement occulté.

Comprends-tu? Moi aussi, je suis perdu. Il ne me reste plus qu'à te transmettre l'ultime message, à mon tour, comme il me fut transmis. Ce pays fut grand et libre autrefois! Aujourd'hui, somnambules innombrables, nous errons sur notre propre sol devenu étranger, ignorants de notre propre histoire. Sans patrie, sans histoire, et bientôt sans langue, nous devenons l'anonyme sous produit d'une autre race, confrontés à une civilisation que nous ne pouvons assimiler, peuple dégénéré. (PNB, p. 90)

La manifestation de l'Histoire prend une valeur plus considérable dans *Une paix à vivre* où Mimouni tente d'effectuer un travail sur la mémoire individuelle et collective. Dans ce roman, le fait de prendre en compte l'histoire comme récit, comme construction romanesque, n'a pas pour objet de ressusciter le passé

mais plutôt de l'utiliser comme matériau, le transformant en un déguisement commode sous le couvert duquel se présente une vérité historique réalisée bien plus dans le caractère général que dans les détails. Le contexte historique fonctionne comme un facteur d'information qui trace ses lignes narratives à travers l'espace textuel. Le recours à la guerre de libération avec ses soubresauts violents et souvent sanglants plonge le lecteur dans le passé comme passé. Et l'histoire est reconnaissable par les traces qui s'inscrivent profondément et lisiblement dans la société du roman. Celle-ci, en effet, apprend au lecteur que l'inscription de cet événement historique dans l'univers social de l'Algérie est une donnée très déterminante. En ces premières années de l'indépendance du pays, les souvenirs traumatisants de la guerre demeurent vivants à divers degrés dans la mémoire des protagonistes du roman *Une paix à vivre*. Chacun est tour à tour présenté dans sa singularité par rapport à la tragédie dont il fut témoin. Et si la douleur de chaque protagoniste à l'égard de cette terrible épreuve du passé est intense, celle d'Ali Djebari apparaît insurmontable. C'est en ces termes qu'il relate à Fadila la profondeur de la blessure qui le marque aussi bien physiquement que moralement.

Un jour, sans qu'on sût pourquoi, un déluge de feu s'abattit sur notre douar. De très haut, une ronde d'avions s'amusait à dévaster nos vieilles mechtas et à poursuivre de petites fourmis humaines qui fuyaient à travers champs. Je fuyais aussi, avec ma mère, et mon père qui me tenait par la main. Un moment, ma main glissa de la sienne, et je fus quelque peu distancé. A l'instant où mon père se retourna pour m'attendre, une bombe explosa entre mes parents et les déchiqueta. Je reçus un choc à la tête et m'évanouis. Quand je me réveillai, je vis le douar transformé en champ de ruines. Partout des morts étendus. (PAV, p. 111)

En faisant parler le protagoniste principal dans un «je» individuel et individualiste qui raconte son drame personnel, Mimouni imprime au récit l'illusion du vrai. Ce procédé à la première personne permet au lecteur un

accès aisé au sujet annoncé et facilite l'historicité de la représentation. Aussi l'élément de la vérité historique, avec ses implications, ses effets, sa force active se fonde-t-il sur l'apparition du texte de l'O.A.S. dans l'espace social. La découverte par le gardien de l'École normale d'instituteurs d'une affiche qui porte «deux drapeaux français croisés avec une large inscription rouge sang : "L'O.A.S. Vaincra"» (PAV, p. 41) déclenche chez lui un sentiment de terreur. Le vieil homme reste longtemps prostré sur le sol, en proie à d'horribles souvenirs, bafouillant ces mots : «Ils sont revenus! Ce n'est pas possible!». Par l'évocation de cet acronyme, le narrateur propulse le lecteur hors des cadres de la fiction. Le roman est par là décentré, «situé en partie hors de lui-même, dans un hors-texte qu'il désigne».³ C'est ainsi qu'on apprend, en consultant des textes historiques, que *l'organisation armée secrète*⁴ était un terrible instrument de terrorisme qui avait étendu la répression sur tout le pays, durant les dernières années de la présence française en Algérie. Frappant durement les populations civiles, son cortège d'assassinats, d'égorgements et de tortures reste solidement ancré dans la mémoire du peuple algérien.

La volonté de Mimouni de prendre en charge le passé de son pays dans sa production romanesque apparaît comme une inspiration vitale de l'écrivain. L'écriture de l'Histoire travaille contre l'effacement du temps et des hommes. Elle donne à la mémoire une force motrice pour refuser le silence et l'oubli. En

³ Claude Duchet, «Une écriture de la socialité», *Poétique*, N° 16, Paris, Le Seuil, 1973, p. 452.

⁴ Le 5 novembre 1960, le général de Gaulle révélait clairement son intention de favoriser la naissance d'un État algérien indépendant. Pour contrecarrer ce projet, des mouvements nationalistes français clandestins et leur organisation de résistance ont décidé de joindre unanimement leurs forces et leurs efforts dans un seul mouvement de combat : l'O.A.S. Dans l'acte de naissance de l'Organisation armée secrète, on lit : «Algériens de toutes origines, en luttant pour l'Algérie française, vous luttez pour votre vie et votre honneur, pour l'avenir de vos enfants, vous participerez ainsi au grand mouvement de rénovation nationale. Dans cette lutte, vous suivrez désormais et exclusivement les mots d'ordre de l'OAS. Soyez certains que nous nous dresserons tous ensemble les armes à la main, contre l'abandon de l'Algérie, et que la victoire est assurée si nous savons la mériter», Georges Fleury, *La Guerre en Algérie*, Paris, Plon, 1993, p. 481.

fait, la fonction d'une littérature questionnante privilégiant la souveraineté de la portée historique permet à l'écrivain non seulement de manier la plume mais de s'exprimer librement et de prendre part au déroulement des événements qui marquent l'évolution de sa société. Pareille intention se trouve inscrite dans *Le fleuve détourné* où Mimouni recourt à la citation d'Abdelhamid Ben Badis, mise en exergue dans le roman :

Ce que nous voulons, c'est réveiller nos compatriotes de leur sommeil, leur apprendre à se méfier, à revendiquer leur part de vie en ce monde, afin que les suborneurs ne puissent plus exploiter l'ignorance des masses.

En se ressourçant de cette réflexion d'un personnage marquant dans l'histoire de l'Algérie⁵, Mimouni cherche à montrer le véritable rôle que doit assumer l'intellectuel dans ce pays. Il est l'éveilleur de conscience qui inscrit sa pensée dans le contexte historique en relation directe avec la société. Et pour avoir de l'emprise et agir sur le cours de l'histoire, il doit être solidaire avec d'autres intellectuels. C'est ainsi que dans la société de ce roman, la confrontation des différents protagonistes de l'Histoire ancienne et de l'Histoire du devenir algérien révèle une grande divergence d'opinions. Leurs discussions dans le camp de prisonniers où ils sentent l'étouffement physique et intellectuel baignent leur existence dans le flot continu de la division. Si le revenant évoque le passé sans rien escamoter, c'est pour mieux dire le présent. Il met en jeu la mémoire d'un peuple confrontée à une réalité nouvelle dans un monde incongru et bouleversé. Pour lui, l'objectivité de l'histoire ne doit pas être un vain mot. Mais il constate une solide résistance à l'égard de l'appel de la

⁵ Chef de file dans les années 30 de l'Association des Oulémas Algériens, un mouvement réformiste, le cheikh Abdelmalik Ben Badis a joué un rôle décisif dans la reconnaissance nationaliste et dans la prise de conscience de la société algérienne de son identité. Il était partisan d'un Islam peuple. Voir à ce sujet l'étude de Charles-Robert Ageron, «Naissance d'une nation», dans *L'Algérie des Français*, Paris, Le Seuil, 1993, p. 185-204.

mémoire qui se manifeste tout au long de sa quête identitaire. Son retour s'annonce comme une encombrante résurrection qui risque de remuer le souvenir d'un passé que l'on cherche à faire oublier. Son père, plié «au nouveau cours des choses» le fuit, les membres de sa famille résignés ou corrompus l'ignorent, son village frappé d'une mystérieuse épidémie le chasse, sa femme qui, pour survivre, se prostitue avec les notables du régime le rejette, son fils traînant dans la rue comme ces milliers d'orphelins «sans passé et sans mémoire» refuse de le reconnaître et l'Administration, figée dans une lourdeur bureaucratique incommensurable lui ôte tout espoir de retrouver sa juste place dans son pays. Tout le monde est paralysé dans le mutisme et l'indifférence entravant, au revenant, son droit à la mémoire. Le commissaire de police qui l'arrête ne lui lance-t-il pas sèchement cette vérité après un long interrogatoire : «Nous voulons oublier ces vieilles histoires». (FD, p. 79)

La revendication du passé qui revient, tel un leitmotiv, dans le récit du narrateur, trouve son explication dans le fait qu'elle restitue l'être dans sa condition humaine. La réappropriation des racines redonne au peuple le goût de ses ambitions. Dans cette perspective, le revenant avance qu'il faut «brûler tous les livres d'histoire» (FD, p. 36) qui dénaturent la réalité et falsifient la vérité. La connaissance de l'Histoire dans son authenticité véridique à travers une mémoire retrouvée dérange et constitue une source majeure de contestation. C'est là une raison suffisante pour les autorités qui n'hésitent pas à supprimer de l'université une chaire d'Histoire contemporaine. Le narrateur dénonce l'abus de pouvoir et l'incarcération du professeur accusé de pratiquer subversivement une discipline susceptible de causer des risques insoupçonnés. À son discours s'oppose, dans l'espace textuel, celui du vieux nommé Vingt-Cinq. Cet autre détenu présenté comme le porte-parole du

gouvernement est l'anti-intellectuel par excellence. En observant le professeur marginalisé et enfermé dans un mutisme total, il affirme que : «Tout historien est un homme à abattre» (FD, p. 163) et explicite clairement la politique à suivre pour éradiquer du système ces gêneurs de conscience :

Je sais bien ce que je ferais si j'étais ministre de la Culture.[...] Je pratiquerai sans discontinuer une politique de terrorisme culturel. Je commencerai par payer grassement une armée de censeurs machiavéliques et subtils qui s'emploieront à démasquer les intellectuels de tout bord qui se verront offrir la reconversion, le silence ou l'exil. J'interdirai l'Histoire, et rayerai cette dangereuse discipline des enseignements universitaires. (FD, p. 98)

Ces propos du vieux Vingt-Cinq qui formulent clairement une négation de l'Histoire illustrent l'abîme et la démission de l'intellectuel algérien face au destin de son pays. Par son nom, ce protagoniste renvoie à un contexte très symbolique qui témoigne d'une valeur d'engagement et de militantisme. Tout porte à croire que 1925 réfère à la date de la création en France, au sein de l'émigration algérienne, du parti *Étoile Nord-Africaine* par Messali Hadj. Ce mouvement qui «marquait la transition entre le patriotisme rural et le nationalisme citadin [a été] transplanté en Algérie, où il prit le nom de «Parti du Peuple Algérien» (P.P.A.)». ⁶ L'année 1925 coïncide aussi avec la naissance de Frantz Fanon qui disait que : «La lutte de libération algérienne ne s'achève que par la lutte de l'intellectuel». ⁷ C'est ainsi que le discours de ce protagoniste marqué par le rejet et l'occultation du passé donne lieu à une réaction catégorique du narrateur qui appelle au réveil des intellectuels, les exhortant à participer activement en vue de résister aux attaques du temps face à l'oubli.

⁶ Toutefois pour «certains auteurs, l'E.N.A a été créée en 1924 (comme MM. Mostefa Lacheraf ou Ferhat Abbas; pour d'autres, elle a été fondée en 1926 (comme M. R. Le Tourneau)». Voir Michel Camau, La notion de démocratie dans la pensée des dirigeants maghrébins, Paris, Éditions du CNRS, 1971, p. 69.

⁷ Anissa Fekar, Symbolique et Sémiotique de l'Espace dans «Le fleuve détourné» de Rachid Mimouni, Mémoire de D.E.A., Université Paris-Nord (Paris XIII), 1991, p. 34.

Dans l'espace textuel, le revenant insiste à la fois sur la sauvegarde et la reconnaissance du passé comme matrice génératrice de la construction identitaire. Pour lui, l'Histoire authentique est dépositaire d'une conscience profonde qui attire et dérange. En se donnant comme fonction de produire une vérité inébranlable, elle est susceptible de rétablir l'équilibre socio-politique et de «tattooer la mémoire collective, qui, refusant le silence, saura le temps venu, ressusciter [les] souvenirs» (FD, p. 128). Ce faisant, elle doit revêtir un caractère indépendant et conserver son autonomie. En revanche, elle ne peut garder son prestige et afficher sa nécessité qu'en demeurant détachée de tout discours idéologique.

La pratique de la connaissance des faits ne doit en aucun cas être menée en vue d'aboutir à l'apologie d'hommes ou de systèmes au pouvoir, ni de tenter d'en établir une justification. L'Histoire n'est pas une entreprise de légitimation. (FD, p. 164)

Ce qui frappe dans *Le fleuve détourné*, c'est que la simultanéité du temps passé et présent, en tant que procédé d'exposition, agit sur le déroulement du récit. C'est même une nécessité intrinsèque et quasi inhérente à la signification de la trame narrative. Cette stratégie d'écriture ainsi que son fonctionnement structurel confèrent à ce roman une singularité particulière. Car dans la production romanesque de Mimouni, le mouvement de l'histoire n'est pas démarqué par un va-et-vient continu entre ces deux entités temporelles. La saisie du temps passé est prise en charge dans la diachronie de l'histoire du présent. Il en va de même dans *Tombéza* où le récit est un temps englobant d'événements et de faits historiques qui construit le système d'évaluation d'un homme, d'une vie passant par tous les stades : l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, une longue course vers un destin maudit où tout est sacrifié pour un seul but : la réussite à tout prix. À la différence du revenant dans *Le fleuve*

détourné, qui sillonne le pays à la quête de son identité, livrant une réflexion sur la société algérienne, l'instance productrice et organisatrice de la narration dans *Tombéza* est un mourant figé sur un lit dans un hôpital. Le recours à la mémoire déclenche chez lui la nécessité d'actualiser le passé pour révéler la racine même du drame existentiel du peuple algérien. Dans cette perspective, le jeu narratif repose sur la présentation d'événements fidèlement enregistrés et conservés qui justifient un déjà-vécu et un déjà-vu.⁸ Aussi, l'authentification du récit est-elle produite par une concrétisation du temps dans l'espace qui renforce le caractère dynamique de l'histoire.

En permettant de faire découvrir la partie non visible de l'Histoire, *Tombéza* éclaire le passé. Le découpage de son récit en série d'émergences de faits de société dont chacun a sa propre caractéristique permet à ces instances de se rencontrer dans les événements majeurs qui ont marqué la période coloniale et post-coloniale de ce pays. Les détails vrais, choisis comme signes révélateurs sont un procédé romanesque dont l'intégration à la fiction donne au récit un rapport de fidélité et d'authenticité. En s'attardant sur l'événement en lui-même qu'évoque l'arrivée des Américains en Algérie, *Tombéza* mène une réflexion sur la présence de ces nouveaux conquérants et sur toutes les transformations qu'ils font subir au pays. Faisant entrer en jeu la «fascination de l'authentique», il cherche derrière la surface des choses, les forces qui les animent parce qu'il pressent dans l'histoire le pouvoir moteur du récit. D'ailleurs, le paradigme narratif a été relayé par un paradigme de la démonstration.

[Les Américains] arrivèrent un beau matin par la route sans crier gare. J'étais impressionné par cette interminable procession de

⁸ Pour donner à son récit l'illusion du vrai, *Tombéza* révèle que le vieil ermite qui l'avait recueilli lui conseillait, devant chaque nouvelle découverte, de bien la mémoriser : «Regarde, me dit-il, et n'oublie rien de ce que tu auras vu». (T, p. 47)

camions et d'engins mécaniques de toutes sortes, qui débouchaient un à un du tournant, sagement, à intervalle régulier, et qui venaient vers nous, avec une tranquille et bonne allure de fourmis au travail, [...], et je respirais à pleins poumons l'atmosphère âcre et bleutée de l'oxyde de carbone, et délaissant leurs travaux accoururent les paysans, pour s'oublier et rester figés devant le fascinant spectacle de cette chaîne infinie de véhicules vert-de-gris, eux qui peut-être une ou deux fois dans leur vie avaient contemplé de près une automobile, au cours d'une équipée vers le nord et les plaines grasses des colons, et ce jour allait rester marqué d'une pierre blanche dans leur mémoire collective, comme celui de l'arrivée des Américains, bien que de prime abord ils eussent été ébahis à regarder passer ces envahisseurs bottés et casqués, sagement alignés dans leurs camions, surgissant à l'improviste, comme une invasion de sauterelles, et les paysans se demandaient ce qu'ils pouvaient bien venir faire dans le pays. (T, p. 64)

Le temps de la colonisation française fournit aussi des éléments considérables à la structuration du récit. Les événements sur lesquels s'appuie cette période dans l'histoire de l'Algérie révèlent le rapport entre colons et population indigène, la force militaire de l'occupant, l'abus de pouvoir et l'atmosphère de peur et d'angoisse qui régnait en temps de guerre :

[...] il ne faisait pas bon de traîner dans les rues, avec les patrouilles de soldats, de territoriaux, de harkis de la S.A.S., les contrôles d'identité, les barrages, les rafles pour corvée qui jetaient l'effroi parmi les joueurs de dominos des cafés maures toujours pleins à craquer. (T, p. 118)

Même si Mimouni s'est fixé pour règle du jeu de présenter une fiction, il faut dire qu'il s'approche le plus possible de la factualité. En évoquant l'histoire des *harkis*⁹ de la *Section administrative spéciale* (S.A.S.), il extrait de la série des faits qui s'offrent à lui, ce qui constitue l'essentiel, et se garde bien d'emprunter la manière interminable des historiens de la guerre d'Algérie. C'est pour cette raison qu'il place la fiction romanesque à la confluence d'un discours sur le

9

Les harkis désignent ces quelques deux cents mille «supplétifs» algériens qui, de 1954 à 1962, combattirent le FLN aux côtés de l'armée française. Voir à ce sujet Michel Roux, Les harkis - Les oubliés de l'histoire, Paris, Éditions la découverte, 1991, 420 p.

passé intégré dans l'organisation d'une mémoire. À ce titre, la réalité exerce sur l'esprit une impression plus grande que la fiction.

L'exercice de recourir au passé pour élaborer une image explicative du présent apparaît dans *L'honneur de la tribu* comme une évidence qui n'échappe pas au lecteur. La mise en exergue de deux citations empruntées respectivement à Paul Valéry et à Pierre Emmanuel sert de point de départ pour générer une double réflexion sur le rapport récit\Histoire illustré dans ce roman. En effet, la citation de Paul Valéry qui dit : «Toutes les histoires s'approfondissent en fables», confère à l'Histoire une fonction transformatrice qui s'amplifie et, même à certains égards, devient plus fonctionnelle dans la fable. Dans cette perspective, tout récit du passé ne s'écoule pas en vain, il est producteur du sens qui permet le dépassement de l'Histoire vers la fable selon des modalités bien spécifiques. À ce sujet, Yamilé Ghebalou avance l'explication suivante :

Il semble que ce soit l'élaboration esthétique et créative dont fait l'objet la fable qui crée le dépassement. Ce dernier peut également être confondu avec un supplément de vérité et d'efficacité puisque la profondeur suppose une maîtrise pratique et un regard dépassant les épiphénomènes et les apparences. Autrement dit, à travers cette citation, la fable est l'accomplissement de l'histoire. L'exploitation esthétique de cette dernière contribue à son épanouissement, à son inscription multiple et enrichie.¹⁰

Quant à la citation de Pierre Emmanuel, sa fonction dans la bordure paratextuelle de ce roman est bien plus qu'un indice de savoir ou comme dit Genette «un mot de passe d'intellectualité».¹¹ Son orientation argumentative préside à la production du sens de l'Histoire en rapport avec la mémoire.

¹⁰ Yamilé Ghebalou, «Mythes, images et imageries de l'écriture», Naget Khadda (s. la dir. de). *L'Honneur de la tribu de Rachid Mimouni*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 15.

¹¹ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, p. 149.

Telle est la Mère des humains pour ce si jeune
Epoux entre ses bras instruit à commencer
Ici et non du lieu dont ils furent chassés.

Les éléments de cet énoncé peuvent être directement rattachés au récit. Le déictique spatial *ici* qui s'accompagne nécessairement et implicitement du sens du déictique temporel *maintenant* instaure une rupture avec le passé. En fait, dans *L'honneur de la tribu*, le mouvement narratif entier repose sur la valorisation progressive du passé par opposition à un présent déroutant et négatif. Dans son récit, le vieil homme dresse un réquisitoire contre ceux qui visent l'éradication de tout un passé tribal fondé sur le respect de l'Ancêtre, les enseignements de l'Apôtre et l'équité entre les sujets. Pour mettre en valeur l'éloge d'un passé humain de la tribu et signifier plus violemment le procès d'un modernisme aussi bien anarchique qu'inhumain, le vieil homme remonte le cours de l'histoire faisant appel à des personnages historiques ou mythiques. Ces derniers prêtent existence, raison et forme à une mémoire collective qui donne à penser que tout a été dit et fait dans un passé fabuleux et glorieux dans l'optique d'une civilisation authentique.

Le «lieu dont ils furent chassés» introduit également l'idée de l'exil, de la dépossession et de la défaite. C'est une donnée fondamentale qui constitue la toile de fond de la trame narrative. D'innombrables allusions au lieu des origines des ancêtres désigné dans l'espace textuel par des qualificatifs variés¹² indiquent que l'Histoire de Zitouna remonte très loin dans le temps. Le

¹² Dans l'espace textuel du roman, le lieu des origines des ancêtres de la tribu de Zitouna est tour à tour désigné par «la vallée heureuse» (p. 39); «la vallée de la grenade et de la joie de vivre» (p. 39); «une vallée heureuse où fleurissent le jasmin et la girofle»(p. 42); «la vallée des lauriers-roses et des humides matins» (p. 43); «la vallée du myrte et de l'aisance» (p. 45); «la vallée de l'armoise et de la tourterelle» (p. 141); «la vallée du marrube et de l'herbe grasse»(p. 152).

récit du patriarche de la tribu focalise sur ce lieu édénique par excellence devenu depuis, synonyme d'une époque perdue à jamais, dont la seule survivance fonctionne à travers la nostalgie. C'est une reconstruction de la mémoire qui révèle l'aliénation d'une collectivité dépossédée de son passé et de son identité, assumant son présent dans la douleur et dans la déchirure. Dans ce contexte, la réalité romanesque pense la réalité historique, c'est-à-dire qu'elle se l'approprie, l'intériorise et en produit une interprétation créatrice.

Il convient de préciser que la production de l'Histoire de Zitouna se réalise à travers la performance orale. Le vieil homme exerce une hégémonie narrative visant non pas à déceler les avatars du présent, mais à sauvegarder de l'oubli une langue, une éthique, bref une existence, celle des ancêtres fondateurs de Zitouna menacée d'absorption.

Tu vas m'écouter sans comprendre ce que je dis. Notre langue est tombée en désuétude, et nous ne sommes plus que quelques survivants à en user. Elle disparaîtra avec nous. Ainsi s'engloutira notre passé, et le souvenir des pères de nos pères. Plus personne ne saura ce qu'aura été, depuis plus d'un siècle et demi, l'existence des habitants de ce village. (HT, p. 11)

Le vieux conteur apparaît comme le gardien d'une vérité séculaire et le détenteur d'une langue qui n'est plus pratiquée par les siens. L'interlocuteur qui est venu recueillir son récit ne comprend pas ce qu'il raconte et n'entend qu'une langue morte. Il se charge tout simplement de surveiller le fonctionnement de la machine qui enregistre. Son ignorance de la langue de ses ancêtres l'empêche de saisir la portée et la profondeur de l'Histoire de sa tribu. À plusieurs reprises, le vieillard interrompt son récit pour rappeler à son interlocuteur présent mais en même temps absent cet état de fait qui les éloigne l'un de l'autre : «De toute façon, tu ne comprends rien à ce que je dis» (HT, p. 68)

ou encore «si tu comprenais ma langue, tu n'aurais pas manqué de me demander ce qu'avait vu Hassan El Mabrouk dans la chambre» (HT, p. 149). Même à la fin de son récit, il ne peut s'empêcher d'insister sur cette situation d'incommunicabilité entre eux qui a fait de son discours un monologue incompréhensible, fermé sur lui-même : «Si tu avais su ma langue, tu n'aurais pas manqué de me demander de te montrer la place aux figuiers» (HT, p. 215). Significatives, sont à cet égard, la maîtrise et la survie de cette langue, car elle charrie toute l'histoire et avec sa disparition «la mort de la mémoire devient imparable». ¹³ C'est dans ce sens que le récit du vieillard se présente comme une prise de conscience historique où le passé devient tradition en tant que telle susceptible de recouvrer l'honneur de la tribu. Dès lors, il persiste à croire que le temps est «venu de retrouver la mémoire avec l'ambition d'un avenir» (HT, 141). Certes, le passé c'est le temps mythique de l'âge d'or de la tribu avant qu'elle n'essuie la défaite face aux colonisateurs. Mais cette période n'est pas seulement évoquée de façon nostalgique : le vieil homme s'en sert comme tremplin pour revenir vers le présent afin de mieux le saisir. Car seule cette époque lointaine «est dépositaire, créateur d'histoires, d'Histoire. Le présent est une catégorie de l'exil, de la perte, non-historisable». ¹⁴

Il est intéressant de noter que de l'Histoire, Mimouni fait plus qu'un contexte. L'écriture de la mémoire est le pré-texte qui permet de puiser des explications, de capter le sens et même de trouver des éléments aidant à mieux comprendre le changement du temps. L'arrêt des passages du train qui constitue la trame narrative de la nouvelle intitulée *Histoire de temps* dans le recueil *La ceinture*

13 Anne-Catherine Benchelah, «Entretien avec Rachid Mimouni», *Phrénétique*, N° 51, 1989, p. 64. Parlant de l'importance de la langue dans ce roman, Mimouni ajoute dans cet entretien : «cette fable symbolise la perte d'une partie de notre mémoire à travers la mort de cette langue-là».

14 Yamilé Ghebalou, «Mythes, images et imageries de l'écriture», p. 17.

de l'ogresse donne le signal d'un retour rapide et inexorable vers le passé. Face à un présent constamment métamorphosé par des pratiques imposées par le pouvoir, les habitants du village maintiennent vivante la mémoire du passé comme un espace de dégagement, voire de survie. Cela les aide à échapper à l'aliénation, à la soumission au modèle préconisé par les dirigeants du pays. Et en se recroquevillant sur eux-mêmes, favorisant un retour du mode de vie ancestral, ils signifient aussi tout rejet au modernisme destructeur qui les exile dans leur propre existence.

Les vieux se réunirent en djemâa constituante qui décida de se réapproprier le pouvoir usurpé par le maire. Comme on n'y voyait aucune utilité, on négligea de tenir à jour les registres d'état civil. On fit comprendre au gratte-papier qui s'en occupait qu'il était préférable qu'il allât aider son père à presser l'huile. Les noms patronymiques tombèrent en désuétude. Les conventions de mariage furent scellées verbalement, en présence de témoins à la mémoire réputée infaillible et qui, consultés de plus en plus souvent, recouvrèrent le rôle que l'écriture leur avait confisqué. On répudia la loi pour réhabiliter le décompte des mois. (CO, p. 106)

Cet aspect de la narration basée sur une succession par référence à un «autrefois» et à un «maintenant» est explicite dans *La malédiction*. Il est même confirmé dans le sens où par un rapprochement constant entre ces deux temporalités, l'un des protagonistes du roman tente de saisir la désintégration du peuple algérien par rapport à sa société. L'évocation du passé de l'Algérie coloniale et post-coloniale permet à Si Morice non seulement «de supporter un présent qu'il ne faisait que survoler négligemment, comme s'il n'en percevait que l'insignifiance» (M, p. 117-118) mais de se rendre également compte que les désastres du colonisateur ne sont pas les seules causes de la dégradation politique et sociale du pays. Sa mémoire est encombrée de traces du temps de la guerre de libération dont certains gestes inconséquents ont «semé les germes du mal qui [ronge] le pays». (M, p. 268)

Dans l'espace textuel du roman, cet ancien résistant se donne à voir comme un protagoniste à clé derrière lequel se cache une vérité traumatisante. Ce qu'il emprunte à l'Histoire de l'Algérie ce n'est pas un cachet de réalité mais un caractère d'exemplarité. En tant que figure typique, en tant que destin, en tant que type social, il condense une série de traits, de conduites représentatives non pas tellement d'un homme ou d'une catégorie d'individus, mais plutôt de toute une société. Son élocution exhibe la présence d'une mémoire pleine de souvenirs et de souffrances qui évoque un temps oublié ou que l'on voudrait oublier. Et, en révélant leur poids dans la réalité du présent, ses propos deviennent à la fois menace et condition de vie.

Je sais des choses atterrantes sur les plus importants personnages de ce pays. C'est la raison pour laquelle, en haut lieu, on me ménage et me craint. Je n'ai aucun mérite. C'est la peur qui tient ma bouche close. Je connais bien mes anciens compagnons : pour un simple mot, ils assassinent. Croyez-moi, je n'essaie pas de vous mystifier pour me donner de l'importance. Je sais des choses plus lourdes à porter que le poids de la planète. (M, p. 118)

La relation la plus intime, la plus profonde qui se noue entre l'existence individuelle de Si Morice et l'Histoire de l'Algérie ne se situe pas dans les événements historiques auxquels le protagoniste est censé participer mais bien plutôt dans sa façon *d'être* la mémoire de l'Histoire de son pays dans sa substance perdurable. Pour lui, le passé n'est pas le fait d'amnésiques, il doit être rappelé et intériorisé comme genèse de la conscience. C'est ainsi qu'au fil de son discours mémoriel, le message se profile clairement. Pour que la société algérienne retrouve son identité plurielle, elle doit se réconcilier avec son Histoire.

Dans l'oeuvre de Mimouni, l'écriture de la mémoire induit la détermination et la compréhension du présent par le passé et, parallèlement, la rétroaction du présent sur la compréhension du passé. Les faits historiques sont racontables et recourent à des procédés de re-présentation. Ainsi, expliquer l'histoire, en la faisant «revivre», c'est forger des sens qui mettent à découvert les manques engendrés par la situation que l'ordre socio-idéologique et politique cherche à maîtriser. Il s'agit pour la fiction littéraire de repérer à travers «l'Histoire longue» du pays le refoulé, le marginalisé, le non-dit et d'en faire le sujet essentiel. Ce sens de l'Histoire longue converge vers le point de vue de Pierre Barbéris qui dit :

C'est l'Histoire des structurations, des scléroses, des mises en place, des installations, des réactivations, des durées transpolitiques, l'Histoire de ce qui *reste*, non l'Histoire de ce qui se projette et se veut, de ce qui fait leçon. D'où, cette Histoire est étrangère à tout projet pédagogique, à toute moralisation; elle est rappel constant, au contraire, de ce qui résiste et ne change pas, ou du moins pas selon la croyance naïve du «progrès». [...] Histoire longue, donc, des aliénations et de leur modulation par l'économique, et la politique qui les engendre mais aussi qui les reprend et transforme, ou les oublie, à partir d'un lointain passé où elles (peut-être) ont joué leur rôle. Histoire longue qui déclassé les événements à commémorer mais nous force à lire le profond.¹⁵

À la lumière du passé, Mimouni tend à littériser l'Histoire de son pays qui se rapporte à l'Algérie à la fois au moment de la colonisation française, durant la lutte de libération et enfin après l'Indépendance. Sa production romanesque acquiert un grand sens par référence à la réalité historique sur laquelle elle se fonde et dont il lui appartient de dégager et de communiquer l'authenticité. L'accumulation de faits et d'événements historiques qui débordent le cadre formel des récits sollicite le hors-texte et prédispose le lecteur à une réception

¹⁵ Pierre Barbéris, Le Prince et le Marchand, Paris, Fayard, 1980, p. 94-95.

double et même plurielle du discours narratif. Des garanties informatives étant données dans le texte, l'illusion référentielle procurée par l'écriture de fiction se trouve donc vraisemblablement coïncider avec la vérité historique. De fait, cette stratégie d'écriture met en évidence une valorisation de la vision de l'Histoire qui permet non seulement d'interagir sur le présent et sur le futur mais aussi de comprendre les mécanismes complexes régissant la trame politique et sociale du pays.

5.3 De la réalité politique à la création romanesque

Aux dires même de Mimouni, le pouvoir l'obsède à un point tel qu'il en a tissé malgré lui la trame de son entière production romanesque. En effet, qui lit son oeuvre constate que la politique imprègne tous ses écrits, et de façon croissante, du premier jusqu'au dernier.

Il est certain que, dans mes romans et dans mes réflexions, j'ai une préoccupation centrale qui est celle du pouvoir qui, je crois pervertit. [...] Les pouvoirs non démocratiques sont des pouvoirs prégnants, parce qu'ils peuvent conditionner non seulement votre quotidien, mais, à la fin même, votre façon d'être. [...] C'est la raison pour laquelle la question du pouvoir continue à me préoccuper. Je suis Algérien, je vis en Algérie, mes problèmes sont ceux de l'Algérie, et par conséquent j'en parle.¹⁶

Que Mimouni se dise un écrivain «obsédé par le pouvoir»¹⁷, c'est bien là une

16 Salima Aït Mohamed (Entretien réalisé par), «L'intellectuel, ce guetteur», Algérie Actualité, N° 1425, semaine du 3 au 9 février 1990, p. 30.

17 Mimouni se dit un écrivain «obsédé par le pouvoir» comme il le laisse clairement entendre dans ses différentes interventions : «Le pouvoir, c'est un de mes thèmes favoris : je crois que je ne cesserai pas de traiter de cet aspect du pouvoir», Horizons 2000, 3 octobre 1989; «Ma conviction profonde est que le pouvoir -tout pouvoir- est une perversion absolue, totale», Hamid Barrada et Patrick Girard, Jeune Afrique, N° 1781, 23 février au 1er mars 1995, p. 63; «Je dénonce le pouvoir parce que je le considère comme un mal. [...] Je crois que le pouvoir est mauvais en soi et qu'il détruit les individus», Djamel Khamès (propos recueillis par), «Rachid Mimouni : la révolte sied au romancier», Arabes, décembre 91, p. 75; «Le problème du pouvoir m'obsède, je le trouve monstrueux, maléfique...», Abdelhafid Adnani (propos recueillis par), «Rachid Mimouni. L'homme et l'écrivain», Regards sur l'Afrique du Nord, N° 1, 1992.

réalité évidente. Car face au constat amer d'un système politique abritant la dictature sous l'idéologie de la légalité démocratique, il a modelé la réalité de son pays au lendemain de l'indépendance pour l'intégrer dans la fiction romanesque. En fait, ses romans pris hors de leur forme littéraire apparaissent comme une réflexion sur le pouvoir politique en Algérie. Il est clair que cette réflexion toute personnelle de l'écrivain s'approfondit au fil du temps. Ainsi, dans *Le printemps n'en sera que plus beau*, Mimouni donne à voir l'image grotesque du pouvoir violent du colonialisme contre lequel il faut lutter pour que le peuple retrouve sa liberté et sa dignité. Dans *Une paix à vivre*¹⁸, c'est le coup d'État de 1965 dirigé par le colonel Houari Boumediene qui, en renversant Ben Bella, préside aux destinées du pays pendant 14 ans et instaure d'une main de fer le système du parti unique. Pour sa part, *Le fleuve détourné* est une critique acerbe du système politique dictatorial, en particulier de la période de Boumediene, avec sa hiérarchie rigoureuse et la confrontation du peuple avec l'Administration. Si dans *Tombéza*, le pouvoir est personnifié à l'échelle d'un hôpital avec ses figures de démesure, dans *L'honneur de la tribu*, c'est une municipalité qui subit l'autorité abusive et la brutalité du système politique représenté par Omar El Mabrouk. Dans *La ceinture de l'ogresse*, la nouvelle *Le manifestant* dévoile une facette de l'absurdité du pouvoir pratiquement autocratique, un mode de gouvernement totalement archaïque qui n'admet aucune forme démocratique. De son côté, *Une peine à vivre*¹⁹, fait pénétrer le

¹⁸ Beaucoup de critiques considèrent que c'est à partir du *Fleuve détourné* que se trouve la contestation virulente de Mimouni pour dénoncer les nouveaux maîtres de l'Algérie qui confisquent l'indépendance à leur profit. Pour l'écrivain, ce thème a déjà été omniprésent dès ses premiers écrits. À cet égard, il précise : «Pour moi, il n'y a pas de rupture entre les deux premiers romans et les trois derniers qui ont été publiés en France. Il ne faut pas oublier que mon deuxième roman publié en Algérie - *Une Paix à Vivre* - a été affreusement censuré et a mis trois ans et demi à sortir. S'il avait été publié dans sa version originale, il aurait pu constituer le lien entre la vision de mon premier roman, qui participait de l'illusion lyrique, et la tonalité beaucoup plus critique, beaucoup plus contestataire du *Fleuve détourné*», Abdelkader Djeghoul, *Arabies*, novembre 1989, p. 98.

¹⁹ Avec ce roman, Mimouni voulait dénoncer tous les dictateurs qui existaient et existent malheureusement en bon nombre actuellement. Même si aucun pays n'est explicitement indiqué, on

lecteur au coeur même du totalitarisme sous les traits du Maréchalissime qui, tout en exerçant le pouvoir suprême, demeure hanté par les propos de celui qu'il a renversé : «Il faut que tu saches qu'il n'y a rien de plus immonde que le pouvoir. C'est la perversité absolue, le mal intégral, la vilénie pure, l'horreur au quotidien, la pire des calamités» (PEV, p. 112). Quant à *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*, c'est un réquisitoire contre l'hydre immonde et les foudres du pouvoir des barbus dans un pays en proie à toutes les déchirures. Et c'est justement ce danger insoutenable qui guette l'Algérie dans l'instauration d'un pouvoir islamiste par les intégristes que Mimouni dénonce dans *la Malédiction*. Ce roman qui se présente comme un cri d'urgence contre l'intolérance et la barbarie est à dessein un renforcement de la vision de l'écrivain qui a toujours considéré que quelle que soit sa forme, tout pouvoir absolu demeure «une entité malfaisante et maléfique».²⁰

Principe de courage et de détermination, la contestation politique²¹ devient pour Mimouni une raison d'écriture romanesque. Si toute sa production répond de façon positive, c'est que le pouvoir est aux yeux de l'écrivain le point de mire d'une opposition farouche et d'une dénonciation sans gêne ni peur. C'est ainsi qu'en s'érigeant en pourfendeur des régimes autocratiques de son pays, Mimouni choisit bien son camp. Et en agissant comme un «impitoyable

peut néanmoins penser à l'Algérie, car le pays décrit dans le roman est un pays qui exporte du pétrole; c'est un pays où il y a la mer et des ruines romaines. L'écrivain, lui-même, ne s'empêche pas de confirmer cette éventualité en soulignant : «Pour revenir au roman, «Une peine à vivre», c'est une parabole sur, encore une fois, la question de ces pouvoirs totalitaires. Que je nomme l'Algérie ou que je ne la nomme pas, tout le monde devine qu'il s'agit d'elle. Elle est mon obsession. Dans ce roman-là, j'ai essayé de démontrer les mécanismes intimes du pouvoir non démocratique, de montrer comment il fonctionne, comment il se reproduit à l'infini, comme les cellules cancéreuses. C'est un véritable cancer», Aït Mohamed, «L'intellectuel, ce guetteur», p. 31.

20 Michel Crépu, «Mimouni, les colères d'un rebelle», *La Croix L'Événement*, mardi 14 février 1995, p. 8.

21 «La contestation, me semble-t-il, est d'abord politique» affirme Mimouni à Aït Ahmed (Entretien réalisé par), «L'intellectuel, ce guetteur», p. 30.

anatomiste des machineries du pouvoir»²², il exprime son rejet fondamental et constant à l'égard des régimes qui se sont succédé en Algérie et qui ont quasiment tous fait la preuve de leur échec. En fait, ces derniers n'ont produit que «des élites technocratiques et corrompues qui ont confisqué à leur profit des institutions et l'appareil d'Etat, sans laisser aucune chance au peuple».²⁵

Ainsi, dénonçant «des pouvoirs autocratiques fermés sur eux-mêmes, qui ont une logique absolument démente»²⁴, Mimouni assume le risque de s'exposer à la puissance d'un régime dictatorial qui repose sur l'abus, l'injustice et la tyrannie. Conscient de l'ampleur du danger, il inscrit sa création romanesque dans un processus d'engagement qui lui permet de dire la politique en exhibant ses aspects les plus contraignants là où il est interdit de le dire. En tant qu'écrivain qui revendique une liberté créatrice dans la foulée du procès d'une situation-historique bien définie, le procès du système autoritaire qui a dirigé le pays depuis son indépendance, il soutient que la réalité du pouvoir n'est présentée que pour être dévoilée dans sa totalité. Aussi, par le recours à une écriture qui transgresse, entend-il éveiller la force motrice du changement, créer des valeurs de survie et prêter sa voix à la vérité. À vrai dire, en politisant son écriture, l'objectif de Mimouni serait justement de contribuer à la prise de conscience chez le peuple algérien du désastre du modèle gouvernemental imposé par les dirigeants du pays. D'où la nécessité de faire de sa stratégie littéraire d'essence fictionnelle un contre-discours du pouvoir dominant.

Il est certain que le contre-pouvoir a mobilisé l'énergie créatrice de Mimouni, le

22 Michel Crépu, «Mimouni, les colères d'un rebelle», *La Croix L'Événement*, p. 8.

23 Malek Amar, *Le père et le FIS - Le FLN, le FIS, et après?*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1996, p. 16.

24 Hichem Ben Yaïche (propos recueillis par), «La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni», *Horizons*, 25/2/1991.

conduisant à inventer une pratique d'écriture de mise en dévoilement véhiculant des contenus ancrés dans le réel et donnant à l'univers politique algérien une représentation complexe, mais organisée selon une modalité de contestation. Ceci dit, l'intérêt marqué par Mimouni pour une «écriture politique» appartient à son souci de faire connaître au lecteur un certain nombre de réalités, parmi lesquelles : la fausseté de la parole et du discours officiel, les enjeux de la revendication nationale, le désabusement ironique de tout un peuple, l'arbitraire impuni du régime du parti unique, les désillusions de l'État socialiste, populaire et démocratique, l'autoritarisme et le cynisme des représentants du pouvoir, les mécanismes de répression avec l'idéologie extrémiste de ses forces obscures. Pour lui, la littérature porte une vérité profonde. C'est un mode d'expression très approprié qui jouit d'une forte puissance susceptible de communiquer toute la lourdeur du vécu politique de l'Algérie contemporaine.

5.3.1 L'enjeu de la revendication nationale

Rachid Mimouni avait dix-sept ans à l'avènement de l'indépendance de l'Algérie. Il fait donc partie de cette jeune génération d'écrivains pour qui l'adolescence algérienne avait coïncidé avec les années de guerre pour la libération du pays. On ne s'étonnera pas, dès lors, de constater la présence importante dans son oeuvre et, plus particulièrement dans ses premiers romans, de thèmes tels que le colonialisme, la lutte du peuple pour la liberté, la révolution, la vie et la mort au maquis. Ce n'est ni par hasard ni par caprice de création littéraire que Mimouni choisit de considérer des événements douloureux de cette période historique de l'Algérie comme un matériau pertinent d'écriture romanesque, mais bien par une prise de position

consciemment adoptée dans son projet d'écrivain. Ainsi, refusant d'admettre que des opportunistes ont confisqué à leur profit le mérite de la guerre de libération de l'Algérie, Mimouni investit son écriture de la difficile charge de re-préciser l'Histoire afin de donner au peuple²⁵ sa juste valeur et sa réelle place dans le processus de revendication nationale qui a animé le pays durant sa lutte contre l'occupation française. Dans *Le printemps n'en sera que plus beau*, il inscrit clairement l'importance de la mobilisation du peuple algérien, armé ou non, «pour un même objectif et un même idéal : L'indépendance de l'Algérie».²⁶ Les propos de Malek, un des protagonistes du roman, précisent que face à «des politiciens véreux et corrompus», le développement d'une unité nationale dans le combat semble être la seule issue pour gagner la bataille politique contre le colonialisme. «Notre seule espérance, dit-il, réside aujourd'hui dans la lutte armée et la guerre populaire. C'est au tour du peuple d'entrer dans l'histoire, et de la faire sienne, avec son sang» (PNB, p. 119). L'aspiration du peuple à l'indépendance ne fut cependant pas sans exiger de gros sacrifices. Rares sont les familles qui furent épargnées de ce terrible drame. Ce n'est pas pour rien que Si Hassan, chef de l'organisation de libération du pays, exhorte Malek, à qui il confie la mission délicate de tuer une autre compatriote du nom de Djamila, à ne jamais oublier le lourd tribut que le peuple algérien a payé pour renaître à une authentique liberté.

Rappelle-toi ce nom que nous portons tous : *fiday*. Regarde autour de toi, la mort est notre lot quotidien, et pas un jour ne passe sans que nous apprenions la mort d'un être qui nous fut

25 Dans une déclaration au Monde le 14 juin 1964, Belkacem Krim, un des chefs historiques de la révolution algérienne, insiste sur le fait suivant : «On ne doit pas oublier que notre libération n'a pas été l'oeuvre d'un homme ou d'un clan, mais celle de tous les Algériens et de toutes les Algériennes. Le peuple a eu soif de recouvrer sa dignité. Il l'a conquise dans les pires souffrances. C'est grâce à lui que le crédit de la révolution algérienne a été immense dans le monde entier», dans Amrane Ahdjoudj, *Algérie. État, pouvoir et société (1962-1965)*, Paris, Arcantère, 1991, p. 158.

26 Ferhat Abbas, *Autopsie d'une guerre*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1980, p. 52

cher. Nous devons accepter le prix à payer. Nous ferons les comptes plus tard. Nous devons aujourd'hui fermer nos yeux de peur de fléchir et d'abandonner en cours de route. (PNB, p. 128)

Force est de préciser que malgré la terreur et les intimidations du pouvoir colonial, le peuple algérien n'a pas dérogé de sa foi de l'idéal de la lutte patriotique et de la révolution libératrice. Sa résistance, sa vigueur et sa fermeté ont permis aux dirigeants nationalistes de disposer de réelles assises populaires favorisant la constitution de véritables organisations de lutte et de combat. Cette mise en garde du commandant Etienne au fringant jeune capitaine qui vient de débarquer en Algérie révèle que l'enjeu de la guerre que mène la France contre les indigènes est de taille. Les combattants qu'il désigne par «terroristes» apparaissent dangereux, d'une part par les diverses exactions qu'ils commettent sur le terrain de combat et, d'autre part, par le soutien inconditionnel et enthousiaste que leur assurent différentes couches de la société algérienne.

[...] il ne faut pas oublier un élément ici fondamental, et qui leur confère souvent des regains d'énergie insoupçonnable : leur organisation baigne entièrement dans le peuple qui l'aide, la soutient, en fait partie. Leurs agents se recrutent aussi bien parmi les jeunes gens des différents quartiers de la ville que parmi la femme voilée qui passe faire son marché ou l'enfant qui joue innocemment sous vos yeux. Et c'est là que réside leur force essentielle. (PNB, p. 20)

Ainsi s'explique le fait que l'étincelle de l'insurrection qui jaillit dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1954 «allait provoquer la première flamme de ce qui deviendra un immense incendie» (PNB, p. 119) embrasant par son souffle le pays en entier. Mais quelle que soit la force colossale utilisée, le pouvoir colonial n'ébranle en rien le mouvement de résistance qui, au fur et à mesure de la lutte populaire, consolide les liens de solidarité entre les combattants. Se remémorant ses souvenirs du temps de la guerre, le revenant, protagoniste-

narrateur du *Fleuve détourné*, évoque avec nostalgie ce grand rêve de fraternité, ce projet noble qui avait animé tous les compagnons au maquis. «Les hommes étaient respectueux et fraternels, dit-il. Jamais aucune algarade, même quand la nourriture venait à manquer. Au contraire, devant ces restrictions, les hommes redoublaient de fraternité et d'abnégation» (FD, P. 26). Porteurs d'espoir en des lendemains meilleurs, les *Moudjahidines*²⁷ mènent une lutte incessante jusqu'à la délivrance de la patrie martyre. Ils nourrissent le rêve d'un retour triomphal mettant fin à tant de souffrances et de sacrifices et proclamant fêtes et fin des combats. «Nous serons, pensent-ils, héroïques et simples. Nous ne parlerons pas du passé, ni de nos souffrances, ni de nos doutes, pas même à nos épouses quand la nuit nous réunira». (FD, p. 23)

La guerre qui oppose l'Algérie à la colonisation française se termine en 1962 libérant ainsi le pays. Cette guerre qui aura duré sept ans et huit mois a fait des centaines de milliers de victimes. C'est une tragédie indélébile dans la mémoire collective d'un peuple qui a retrouvé sa dignité et sa liberté dans le sang des martyrs. Sensible à la marche historique de son pays, Mimouni ne se contente pas de clore son premier roman par l'annonce de la joie d'un peuple en liesse qui est «descendu dans les rues [pour] fêter sa liberté enfin retrouvée» (PNB, p. 171), mais il insiste dans l'espace textuel de son second roman sur l'importance de cet événement majeur qui a changé le cours de l'histoire de l'Algérie. C'est en ces termes que dans *Une paix à vivre* le narrateur décrit la joie régnante en ce moment spécial : «L'année en question arriva, qui vit l'indépendance d'un pays meurtri. Un peuple en liesse descendit dans les rues fêter ses retrouvailles avec la liberté. Une ère nouvelle s'annonçait» (PAV, p.19).

27 Terme arabe pour désigner les combattants de la libération nationale.

La répétition de ce référent socio-historique renforce la vision de l'écrivain qui, comme ces milliers d'Algériens, croyait que le changement de statut de l'Algérie allait créer une société égalitaire et libre appelée à devenir un modèle d'autosuffisance et de démocratie. Malheureusement, leurs espoirs furent déçus. Les Algériens s'aperçurent rapidement que les nouveaux dirigeants ne différaient en rien de l'ancien colonisateur et qu'une élite détourna et capitalisa à son profit le combat légitime et légitimant contre le colonialisme. Cet état de fait confirma les craintes avancées dans *Le printemps n'en sera que plus beau* par Si Hassan qui redoutait que la lutte du peuple ne soit le privilège d'une classe et «que le fruit de tant de sacrifices ne soit si dilapidé entre de mauvaises mains». (PNB, p. 131)

Dans ce contexte où des profiteurs, des arrivistes, avaient pris la place des colons, la majorité des anciens combattants furent écartés de la course au pouvoir. En fait, on ne leur attribue un rôle important qu'au «niveau du mythe, car au niveau de la récompense les *Moudjahidines* ne sont guère gâtés»²⁸. Alors que «les vrais loups [qui] avaient eu l'intelligence d'attendre que s'organise la vraie curée...» (FD, p. 196-197), disposent de luxueuses villas des anciens colons, s'accaparent de licences de taxis, s'approprièrent bars, hôtels et restaurants, beaucoup de militants, devenus handicapés à cause de la guerre, sont parqués dans des «emplois inutiles, parasites dont la seule fonction est d'améliorer les statistiques de l'entreprise...» (FD, p. 120). Aussi, d'autres révolutionnaires ne parvenant pas à s'imposer, observent-ils dans la résignation et dans l'amertume la déroute du pays causée par le désastre des transformations de ces «Temps Modernes» (FD, p. 47) marqués par le jeu du

²⁸ Bruno Étienne, *L'Algérie Cultures et Révolution*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 162.

mensonge, le pouvoir de l'argent, la répression à tous les plans et la lourdeur bureaucratique. Écrasés par l'Administration qui les méprise, ils abandonnent leur quête et leur droit à la récompense rejoignant le triste sort réservé à plusieurs familles des glorieux martyrs du pays condamnées avec leurs progénitures à la misère et à la pauvreté. Dans *Le fleuve détourné*, le revenant ne trouve-t-il pas sa femme en sa qualité de veuve de *Chahid*²⁹ contrainte, pour survivre, à s'adonner à la prostitution et son fils perdu dans l'errance et dans la déchéance? Une autre conséquence de l'inégalité et de l'abus que l'indépendance algérienne a entraînés est illustrée par la mise d'anciens combattants au service de leurs compagnons d'armes. Dans ce sens, si dans *La malédiction*, Messaoud accepte par amitié d'être le chauffeur de son ancien équipier Abdelkrim³⁰, dans *L'honneur de la tribu*, l'ancien *Moudjahid* d'Omar El Mabrouk admet difficilement cette situation. Ce faisant, il harcèle constamment son maître à la recherche d'un sens à son destin.

Le bonhomme, ancien maquisard lui aussi, ne comprenait pas pourquoi il fallait qu'il se tînt à ma disposition et non l'inverse, pourquoi j'étais directeur et lui employé de dernière catégorie. Il me disait que nous étions tout aussi analphabètes l'un que l'autre, issus d'une glèbe semblable et partis la même année faire le coup de feu dans les montagnes. (HT, p. 105)

Si les années de l'indépendance sont censées être la période de l'après-révolution, marquée par la constitution d'un État souverain, elles sont devenues par la force des choses le temps de règlements de comptes entre anciens combattants. À l'indépendance, comme le dit Ahmed Ben Bella³¹, «toutes les

29 Terme arabe pour désigner martyr. Le pluriel est *CHOUHADA*.

30 Messaoud rappelle souvent à son compagnon Abdelkrim avec lequel la familiarité était «née au cours de leurs années de compagnonnage au Maroc, durant la guerre de libération» l'absurdité de la situation: «Je trouve que le monde est injuste, dit-il. Là-bas, du côté de Tanger, nous affrontions les mêmes dangers pour libérer la patrie du joug colonial. Te voici directeur, et moi, vulgaire manieur de volant. Pourquoi n'est-ce pas l'inverse?». (M, p. 12)

31 Né le 25 septembre 1916. Ahmed Ben Bella est l'un des principaux chefs historiques de la Révolution, mais certainement le plus illustre des responsables du FLN pendant la guerre d'Algérie.

contradictions de la Révolution étaient posées»³² et la libération du pays n'a pas fait disparaître la vérité sur la guerre, la tension et les rivalités entre tendances du Front de Libération National (FLN) et l'Armée de Libération Nationale (ALN). C'est ainsi que pour Mimouni, il était peut être plus facile de combattre dans le maquis que de vivre en temps de paix. Cela peut paraître paradoxal, mais, dès que la paix survient après la tourmente, ce sont les antagonismes, les discordes, les rivalités qui surgissent, chacun poussant l'autre pour l'emporter sur lui. En fait, ce dessein tragique qui allait secouer le pays pendant plusieurs décennies a été prophétisé bien avant l'indépendance par le colonel Lotfi, mort d'ailleurs dans le maquis.

Notre Algérie va échouer dans les mains des Colonels, autant dire des analphabètes. J'ai observé, chez le plus grand nombre d'entre eux, une tendance aux méthodes fascistes. Ils rêvent tous d'être des «sultans» au pouvoir absolu.

Derrière leurs querelles, ajouta-t-il, j'aperçois un grave danger pour l'Algérie indépendante. Ils n'ont aucune notion de la démocratie, de la liberté, de l'égalité entre les citoyens. Ils conserveront du commandement qu'ils exercent le goût du pouvoir et de l'autoritarisme. Que deviendra l'Algérie entre leurs mains?³³

Rien d'étonnant donc de constater qu'après l'indépendance, l'anarchie s'installe. C'est la désillusion pour l'Algérien combattant et nationaliste. Tout est tourné en dérision. Sa lutte est interceptée, truquée. Et la liberté pour laquelle il a combattu durant des années lui a été ôtée. Comme beaucoup de ceux qui ont cru en une unité révolutionnaire, le revenant déchanté désormais devant la confiscation et la trahison de la révolution algérienne, qui n'a pas, en réalité,

Arrêté par les Français le 22 octobre 1956, par un acte de piraterie aérienne du gouvernement Guy Mollet. Il sera libéré en 1962. Surnommé «Chef des fellagass», il devient le premier président de l'Algérie indépendante. Écarté du pouvoir par un coup d'État «soft» du colonel Houari Boumediene en 1965, il est jeté en prison pour quinze longues années. Il fut libéré en 1980 sous le régime du colonel Chadli Benjedid.

32 Ahmed Ben Bella, Ben Bella revient, Paris, Éditions Jean Picollee, 1982, p. 60 .

33 Ferhat Abbas, Autopsie d'une guerre, p. 263.

préparé l'après-indépendance puisque à quoi bon parler de libération d'un peuple alors que les chaînes sont partout visibles? La démocratie, la justice, l'amour, la fraternité entre les hommes n'étaient que pures illusions faites dans le maquis pendant la guerre. La réalité est dominée par l'injustice, la désillusion, l'enfermement, le désespoir et l'abjuration. Pour Mimouni, la religion, la morale, l'honnêteté semblent avoir disparu avec l'avènement d'une révolution dont le message a été falsifié, dévié de son axe normal et détourné de la mission primordiale qui lui a été assignée par les martyrs. Car, comme le dit Aimé Césaire, «la révolution elle-même n'a de sens et ne mérite ce nom que si elle est et demeure un processus toujours vivant, que si elle ne se fige pas à son tour, que si elle permet la pleine réalisation tant personnelle que collective de l'homme».³⁴ Sous prétexte de rétablir la liberté et l'égalité, l'indépendance noie les citoyens algériens dans la paperasserie, les intrigues politiques et la concussion. Et les régimes issus de la libération vont être plus durs et plus radicaux que l'ancien colonisateur envisageant la constitution d'un système politique autoritaire dans un État algérien souverain.

5.3.2 Instauration de l'État algérien

La structure du pouvoir en Algérie indépendante découle directement du discours de la guerre de libération nationale d'où le gouvernement-l'État d'Ahmed Ben Bella tire sa légitimité révolutionnaire. L'idéologie du régime unitaire s'inspire du fait que les dirigeants du pays sont les promoteurs d'une révolution qui demeure, comme il est stipulé dans la charte du pays, «un sujet de fierté, une source d'exemple et un modèle de libération». À l'égard de cette élite qui, en toute souveraineté, prétend «incarner l'intérêt supérieur du peuple

³⁴ Aimé Césaire, «Société et littérature dans les Antilles», Études Littéraires, volume 6, N° 1/avril 1973, p. 16.

et de la nation»³⁵, Mimouni parle d'usurpation politique dans le but d'imposer au peuple ce que devraient être «ses intérêts, ses attentes et ses aspirations».³⁶

[...] Les dirigeants algériens ont totalement intériorisé et perpétué une partie de l'idéologie du FLN, selon laquelle l'autoritarisme l'emporte sur toute autre considération. Ils ont mené le pays à l'indépendance par le fusil. Ensuite, ils l'ont dirigé par la coercition avec le sentiment qu'ils disposaient, *ad vitam aeternam*, de la légitimité.³⁷

Le coup d'état du 19 juin 1965 vient, au nom du peuple «souverain», dissoudre la constitution algérienne promulguée le 10 septembre 1963 pour la remplacer «par «la légitimité» du Conseil de la Révolution présidé par le colonel Houari Boumediene et ses proches».³⁸ Le discours officiel des nouveaux dirigeants du pays annonce l'instauration d'un État algérien socialiste «fort et niveleur, réducteur des différences sociales, politiques et économiques»³⁹ limitant ses ambitions à la «Révolution démocratique populaire». Ainsi s'annonce, pour le peuple algérien, une ère nouvelle qui va durer jusqu'à la mort du président Boumediene le 27 décembre 1978.

À l'exception du premier écrit réservé à la guerre de libération et du dernier qui traite des intégristes et de cette malédiction qui allait s'abattre sur l'Algérie sous le régime de Chadli Ben Jdid, la période de Boumediene avec son paradigme du socialisme, sa vision bornée du «redressement révolutionnaire»⁴⁰ et son

35 Amrane Ahdjoudj, Algérie, État, pouvoir et société (1962-1965), Paris, Arcantère éditions, 1991, p.18.

36 Ibid., p. 19.

37 Hamid Barrada et Patrick Girard, Jeune Afrique, N° 1781, du 23 février au 1er mars 1995, p. 63.

38 Ahmed Rouadja, Grandeur et décadence de l'État algérien, Paris, Karthala, 1994, p. 152.

39 Ibid., p. 113.

40 Boumediene déteste les coups d'éclat, les coups d'État -ce n'est pas un hasard si le renversement de Ben Bella en 1965 deviendra, dans la terminologie du régime : le redressement révolutionnaire du 19 juin ou le «sursaut», dans Ania Francos et J.P Séréni, Un Algérien nommé Boumediène, Paris, Stock, 1976, p. 164. Dans *Une peine à vivre*, Mimouni recourt à cette expression pour désigner le coup d'état du Maréchalissime. Dès sa prise du pouvoir, son secrétaire général vient lui suggérer

culte de l'ordre autoritaire, demeure la toile de fond exclusive de la production romanesque de Mimouni. C'est dans ce sens que, dans l'espace textuel de l'écriture, la référence explicite ou implicite à «Si Boumediene»⁴¹, comme l'appellent ses amis ainsi que ses collaborateurs et «Le Président», comme dit le peuple, indique la personnalisation de l'autorité de ce chef d'État charismatique pour qui, «en 1965, après la phase d'anarchie de l'indépendance, le premier problème n'était pas celui de la démocratie, mais celui de la restauration de l'Etat et de la relance de l'économie».⁴² Ce chef même qui, à la fin de l'été 1965, accepte d'être impopulaire afin que son projet se réalise. «Nous avons choisi une ligne dure, a-t-il reconnu. Nous avons décidé de construire ce que certains peuvent appeler un Etat musclé».⁴³

Dans *Une paix à vivre*, roman qui évoque le coup d'état de 1965 et qui, aux dires de l'écrivain lui-même, avait «été l'objet d'une obligation de censure à laquelle il avait sacrifié»⁴⁴ des pages compromettantes pour le régime, la figure du Président est décrite dans les modalités particulières entourant sa visite à l'École normale d'instituteurs pour ouvrir «les travaux du congrès de l'union» (PAV, p. 155) des étudiants et inaugurer la cellule de la Jeunesse du Front de Libération Nationale (JFLN). En raison de son caractère hautement

d'inclure ce motif dans le texte du communiqué qui sera adressé au peuple. « - Que pensez-vous de «Redressement révolutionnaire»? - Qu'est-ce que cela signifie? -Que sans renier l'héritage de votre prédécesseur, vous allez néanmoins tout changer». (PEV, p. 139)

41 Ce n'est pas le vrai nom du Président. C'est en 1955 en Oranie qu'il décide de choisir cette appellation : «Pourquoi avez-vous décidé de vous appeler Boumediene?» lui demanda un jour un journaliste. «Parce que j'ai l'air d'un Tlemcénien», répondra-t-il avec une ironie agacée. Sidi Bou-Medin est, en effet, le nom d'un saint de la ville de Tlemcen, qui fut jadis la capitale du Maghreb central. Mais il est intéressant de noter que Mohamed Boukharouba choisit le nom de Boumediene, auquel il ajouta Houari, prénom courant dans l'Oranie», Ania Francos et J.P. Séréni, Un Algérien nommé Boumediène, p. 58-59.

42 Ibid., p. 181.

43 Ibid., p. 180-181.

44 Gadant, «Constat d'un échec : Rachid Mimouni ou la fin d'un mythe révolutionnaire», p.109.

exceptionnel, le déplacement présidentiel exige une grande sécurité et une parfaite organisation. «Le lendemain, précise le narrateur, vers six heures du matin, une voiture noire pénétra dans l'école. Il en descendit quatre hommes aux allures conquérantes qui, du pas pressé des hommes importants, visitèrent rapidement l'école sans avoir demandé la permission à quiconque» (PAV, p. 152). Et pour renforcer l'importance accordée à cet événement, il ajoute que «pendant les deux jours qui suivirent, des hommes aux allures soupçonneuses fouillèrent avec application tous les coins de l'école» (PAV, p. 153). Mais le jour de la visite, tout le programme est modifié et un itinéraire totalement imprévu remplace le plan soigneusement élaboré par la direction de l'école. Le responsable du protocole justifie en ces termes à Dili, un des élèves chargé de la bienveillance et du bon déroulement de l'événement, les raisons du changement.

Sachez mon cher, dit-il, que tout est dans le symbole. Cette visite est symbolique et elle doit rester symbolique. Elle illustre l'importance qu'attache le gouvernement aux questions de l'éducation nationale. Il visite donc l'école qui forme les instituteurs, cheville ouvrière du système éducatif. Il visite une salle de classe parce qu'on est dans une école. Il visite le laboratoire de physique pour signifier que le pays développe un enseignement moderne orienté vers la science et la technologie. Avez-vous compris l'intérêt du symbole qui remplace avantageusement mille phrases? (PAV, p. 153)

Pour des raisons de sécurité, la visite du Président et l'heure exacte de son arrivée devaient être tenues secrètes jusqu'au moment de sa venue. Mais ce qui importe pour le service protocolaire, c'est la présence d'une grande foule massée devant le portail de l'école. Le Président doit avoir du monde à son attente, acclamant joyeusement ses sorties. C'est pour cette raison que, dans la nouvelle *Le manifestant*, dont l'axe narratif tourne autour de cette personne sacrée au pays, le geste du protagoniste-actant de manifester en solitaire à la

faveur du guide de la nation est condamnable. «Le Président a l'habitude d'être soutenu par des marées humaines en délire, dit l'agent des services spéciaux au détenu. Un homme seul dans la rue, c'est la preuve a contrario qu'il ne bénéficie d'aucun appui populaire». (CO, p. 44)

Il convient de préciser que si la référence au Président est manifestement directe ici, elle est déguisée dans *Le fleuve détourné* sous l'aspect d'un portrait en couleur accroché, comme le remarque le revenant, au mur derrière le dos du maire «Un homme, affirme-t-il, dont le regard sévère ne cessa à aucun moment de me fixer» (FD, p. 58). Toutefois, c'est dans ce roman que préfigure le ton d'une critique acerbe à l'égard du projet de Boumediene qui, en cherchant à inscrire le socialisme dans la réalité économique et politique du pays, s'est attaché d'abord à restaurer l'État, en trois étapes : la révolution industrielle, la révolution culturelle, la révolution agraire.

Ainsi, constatant qu'à l'époque de l'après-indépendance, la désillusion, la déchéance, voire le chaos, sont malheureusement imposés par la faute d'une mauvaise politique érigée par des hommes qui se disent «Nationalistes», Mimouni crie sa rage contre le poids écrasant d'une révolution usurpée. Il lance un regard sans complaisance pour révéler le nouvel aspect de l'Algérie libre caractérisé par un renversement brutal des situations. Dans *Le fleuve détourné*, à travers l'errance du revenant à la quête de son identité, il découvre avec regret et amertume que la souveraineté du pays n'est que pure illusion. Rien n'a changé. «La misère sévit toujours comme au temps du colonisateur» (FD, p. 46). Le pouvoir de l'argent remplace les valeurs d'entraide et de solidarité qui étaient la seule richesse des Algériens et pendant que les uns connaissent la

privation, d'autres vivent dans l'opulence⁴⁵ amassant de colossales fortunes «à l'ombre des lois socialistes» (FD, p. 137). Il remarque également que dans ce contexte de fausse égalité, l'injustice du présent s'est additionnée à l'oppression du passé et que la volonté du peuple est assujettie à l'asservissement par un système politique favorisant le muselage de l'opposition et «encourageant en sous-main la corruption et tous les actes attentatoires aux libertés individuelles et collectives».⁴⁶ Son désenchantement aigu le pousse à récuser les moyens malhonnêtes émis par le pouvoir⁴⁷ qui annihilent la conscience des individus, et à accuser l'opportunisme et le manque de dignité des représentants les plus démocratiquement élus qui trahissent le peuple. «Sitôt confirmés dans leur responsabilité, dit-il, ils tournent le dos à [ses] préoccupations. Ils recherchent l'honorabilité. L'Administration l'a bien compris, qui les flatte et leur fait montre de respect et de considération dans le but de les amener à devenir raisonnables, ce qui est le début de la compromission» (FD, p. 40). Aussi, l'écrivain s'en prend-t-il au «centralisme démocratique» et aux nationalisations excessives imposées par la classe dirigeante.

Au moins, avec un patron, [souligne-t-il], les choses sont claires et on sait comment agir. Ici, tout est faussé. Le patron remplacé par un chef qui nous dirige mais ne détient pas de pouvoir de décision. Les travailleurs que nous choisissons pour nous représenter sont barrés des listes de candidatures et on nous

45 Dans *Le fleuve détourné*, l'Administrateur est présenté comme un personnage important. Le qualificatif de l'opulence est lié à sa richesse: «L'administrateur a égorgé dix-neuf moutons. Afin, selon la Sainte tradition, d'arroser de sang les fondations de sa nouvelle résidence». (FD, p. 76).

46 Rouadja, *Grandeur et décadence de l'État algérien*, p. 167.

47 À cause de ses nouvelles responsabilités, qui consistent à tenir le registre des inscriptions des détenus dans le camp, l'écrivain, un des protagonistes du roman, se transforme. Constatant cela, Vingt-Cinq fait remarquer: «Il est extraordinaire de voir à quel point le pouvoir peut transformer les hommes. La moindre parcelle d'autorité concédée fait d'un opposant irréductible un homme de main servile. Nous en tirons comme leçon que la politique est un jeu de dupes. Il ne faut jamais croire les politiciens quand ils parlent de principes. Ces beaux principes ne sont que le moyen qui permet de confisquer le pouvoir. Ne les préoccupe que leur situation personnelle. Ils sont opposants parce qu'ils ne peuvent pas être partie prenante». (FD, p. 12)

affirme que le centralisme démocratique exige que nous donnions nos voix à des candidats que nous méprisons (FD, p. 135)

Une autre donnée essentielle dans l'orientation politique du pouvoir étatique qui a stigmatisé la critique de Mimouni, c'est le recours des politiciens algériens aux services de «planificateurs arrogants et lointains» (FD, p. 49) qui, coupés de la réalité algérienne et vivant sous la dictature financière, ont causé d'innombrables ravages dans le pays. En fait, fasciné par le modèle soviétique, Boumediene l'a importé en Algérie, tentant «de pratiquer des politiques de collectivisation à la manière des pays de l'Est». ⁴⁸ Pour l'écrivain, ces nouveaux arrivés qui ont gravité autour de l'appareil de l'État ont développé des pratiques politiques fonctionnant par clientélisme, favoritisme, et contredisant les intérêts matériels et moraux du peuple algérien. Dans *Le fleuve détourné*, au plus fort de son étonnement, le revenant ne discerne-t-il pas à travers le discours amer d'un ancien combattant, la gravité des transformations apportées au pays durant ses années d'absence?

Le pays devenu un vaste champ d'expérience pour des théories venues de l'étranger... ridiculisaient nos coutumes et nos religions... Le pétrole aidant, le dollar coulait à flot au pays de l'austérité. Alléchés, de toutes parts accoururent les opportunistes, bardés de diplômes et d'idées nouvelles, toujours monayables, l'échine souple et le langage brillant. Ils élaborèrent des projets fantastiques et la télévision convia le peuple à crier au miracle et à s'extasier devant le génie de ses dirigeants... (FD, p. 197)

Mimouni soutient que les maux de l'économie algérienne viennent de l'orientation politique de Boumediene et du désastre provoqué par ses politiciens. Outre le fait de la floraison de gigantesques complexes importés de l'étranger, mais qui sont restés à l'arrêt, car le peuple ignore «tout de la façon

⁴⁸ Michel Colomès et Claudine Grassard (Propos recueillis par), «Rachid Mimouni, romancier algérien», *Le point*, N° 1009, 18 janvier 1992, p. 45.

de faire fonctionner ces machines rutilantes» (FD, p. 27), «le choix de privilégier l'industrie lourde était une mauvaise option» (CT, p. 156). L'Algérie n'avait pas les capacités suffisantes pour pouvoir fournir des débouchés effectifs à un complexe sidérurgique. Mimouni reproche aussi au Président et à ses conseillers d'ignorer «que la révolution agraire, qui transformait les paysans en fonctionnaires, augurait du lent naufrage de la production agricole» (CT, p. 156). Il résulte de ce laxisme politique un immense échec socio-économique. Dans la nouvelle *Le manifestant*, le commissaire de police ne partage pas la bonne foi du protagoniste-actant désireux d'exprimer son soutien à l'efficacité de la politique présidentielle. Sous le régime de Boumediene, il trouve que la «production agricole n'a fait que baisser, que [les] usines ne fonctionnent pas, que les travailleurs sont moins souvent à leur poste que dans les queues qui s'allongent devant les supermarchés, qui manquent des produits les plus indispensables, que le chômage augmente, comme la délinquance et les prix, que le niveau de l'enseignement est catastrophique, que les établissements de santé sont devenus des mouroirs...» (CO, p. 43-44). Une telle situation n'est pas sans contribuer à l'aliénation que ressent le peuple algérien. L'ampleur du désastre causé par un centralisme décisionnel, encadré par une élite toute puissante, que cherche à transmettre l'écrivain est appuyé par les propos suivants :

Mais baissait la tête, le peuple qui crevait devant les portes des hôpitaux, manque de médicaments, manque de place, il ne faut faire que des investissements productifs, baissait la tête, le petit fellah réduit au chômage, manque de matériel, manque de semences, manque d'engrais, tout ça parce qu'on a refusé d'entrer dans la coopérative, étonné de se retrouver dans une sous-paysannerie ignorée et méprisée, absent de la terminologie officielle qui glorifie et finance l'autre paysan, celui de la coopérative, ce n'est pas juste, y a plus qu'à abandonner ses outils et sa terre, aller vers la ville... (FD, p. 197)

Dans l'Algérie socialiste, il y a une grande lassitude par rapport aux gens du pouvoir, considérés comme incroyables. Les maîtres-décideurs au pays jouissent de nombreux avantages et privilèges, tandis que le peuple ne peut rien faire contre eux. Cependant, il ne croit plus à leurs promesses. Omar, l'un des protagonistes du *Fleuve détourné*, révèle sur un ton persifleur le sentiment d'écœurement qui anime les dirigés à l'égard des dirigeants :

S'il nous fallait un réquisitoire contre ces hommes, nous n'aurions justement qu'à établir la liste des promesses non tenues. Ils ont appris à gouverner par le mensonge et la fuite en avant, et croient pouvoir nous leurrer encore. D'ailleurs, aujourd'hui, cela n'a plus guère d'importance : nous nous sommes habitués à vivre dans la poussière et la boue. (FD, p. 91)

Il est à noter la similitude du discours de ce détenu dans un camp de concentration étatique, imprégné de mépris voire de méfiance, avec celui de l'imam dans *L'honneur de la tribu* qui s'indigne devant l'incongruité des idées et des comportements des représentants du gouvernement de l'Algérie post-indépendante. Devant cette atmosphère de pourriture généralisée, il exhorte tout les habitants de Zitouna à rejeter et ces gens et leurs idées.

Nous croyons en Allah et son Apôtre, mais guère aux fariboles de nos lointains dirigeants. Ils ont appris à gouverner par le mensonge et la dissimulation lance-t-il sévèrement, et s'imaginent ainsi nous leurrer. En vérité, ils ne trompent qu'eux-mêmes. Ils nous ont servi tant de fables qu'ils ne savent plus de quel côté se lève le soleil, si sont vrais les prénoms de leurs enfants, de quelle couleur est le ciel ni l'heure qu'il est. Vous avez tort d'accorder du crédit à leurs dires. (HT, p. 113-114)

Il faut dire qu'un pays comme l'Algérie qui, sans crainte de sortir des sentiers battus, a mis en oeuvre des méthodes révolutionnaires soi-disant mieux adaptées aux réalités nationales du pays, s'est transformé, par la puissance du pouvoir et la folie des hommes, en un mode de fonctionnement étatique très

particulier prônant un système politique unique et unitaire. À cet égard, Benjamin Stora écrit :

Le régime politique algérien a eu recours en permanence à l'histoire, et a conservé fortement l'empreinte des conditions historiques qui l'ont vu naître : primauté du facteur militaire, absence de légitimité démocratique, exercice violent de l'autorité. Un pouvoir exécutif, concentré dans les mains du président de la République étroitement dépendant du soutien de l'armée et bénéficiant de l'apport du parti unique, impulse la construction d'un État autoritaire⁴⁹

Par l'écriture, Mimouni cherche à faire prendre conscience au peuple algérien que, dans l'Algérie socialiste, il faut dénoncer le danger des manoeuvres du pouvoir étatique et de ses corollaires. Certes, l'échec d'une indépendance confisquée est manifeste. Et c'est aux Algériens d'agir pour sortir de cette léthargie à laquelle le pouvoir les a soumis. L'autorité dominante n'a pas cessé de tromper tout le monde en figeant les valeurs du peuple. Cependant, ses valeurs, ses directives et ses choix, considérés comme culture éminente, ont été érigés au rang d'archétype à maintenir. Ainsi, le peuple algérien a-t-il été placé pendant plusieurs décennies sous la tutelle politique, culturelle et militaire du FLN et encadré autoritairement par le parti unique.

5.3.3 Prédominance du parti unique

Dès l'indépendance, il apparaît clairement que le FLN, parti créé le 1er novembre 1954, est et demeurera le parti unique. «La nouvelle Algérie, dit Ben Bella, doit être conçue, élaborée et entérinée par un parti politique : c'est l'organisation politique du FLN qui aura à assumer ces charges [...]. Le parti élabore la pensée politique de l'Etat et anime la nation. C'est donc lui qui est la

⁴⁹ Benjamin Stora, Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance, Paris, Éditions la découverte, 1994, p. 6.

garantie politique de l'avenir».⁵⁰ Fidèle à cette conception, les différentes constitutions du pays ont consacré la prédominance du régime unitaire.⁵¹ Fait caractéristique, cependant, ce parti qui a occupé une place privilégiée dans l'appareil gouvernemental et la vie politique algérienne est devenu le seul maître de la destinée du pays. D'une façon générale, les dirigeants qui ont gouverné l'État algérien n'ont pas manqué de s'accaparer de tous les pouvoirs décisionnels et d'incorporer dans le jeu politique l'exercice du pouvoir par un système de relations, de cooptations et d'affinités sélectives dans lequel les principaux acteurs sont liés les uns aux autres. L'unicité du parti a interdit non seulement toute réflexion relative à ce cercle de dépendance mais toute critique saine de son programme étatique.

Il convient de préciser que Mimouni n'a jamais remis en cause la légitimité historique du parti unique, en tant qu'héritier du mouvement qui avait conduit la guerre de libération. Ce qu'il critique, c'est l'élaboration d'un système dictatorial par «une avant-garde qui a assumé le pouvoir au nom des masses»⁵², laissant pour compte la majorité écrasante des gens et des militants. «Distinguons entre deux FLN, dit-il. Le premier a conduit l'Algérie à l'indépendance et il restera dans l'histoire. Le second n'a été que l'alibi des trois mauvais dirigeants qui se sont succédé depuis 1962. Il aurait mieux valu que le FLN meure dès l'indépendance acquise».⁵³ Dans un autre entretien, il précise aussi en ces

50 Déclaration au journal *Le Monde* le 17 juillet 1962. Le premier président de l'Algérie indépendante ajoute lors du congrès du FLN en 1964 : «Notre société a besoin d'un moteur. Ce moteur c'est le parti unique», dans Amrane Ahdjoui, *Algérie. État, pouvoir et société*, p. 17.

51 La constitution du 10 septembre 1963 érige le FLN en parti-nation. Celle du 22 novembre 1976 lui attribue une hégémonie totale. L'article 94 de cette même constitution stipule que ; «Le système institutionnel algérien repose sur le principe du Parti unique». De son côté, l'article 95 précise que : «Le Front de Libération Nationale est le Parti Unique du pays».

52 Ben Bella, *Ben Bella ... revient*, p. 214.

53 Gut Sorman (Propos recueillis par), «Rachid Mimouni. "Il nous faut un despote éclairé"», *Le Figaro Magazine*, 18 janvier 1992, p. 31.

termes la profondeur de sa pensée : «Bien sûr, le régime qui, depuis trente ans, nous promettait des lendemains qui chantent, a produit des millions de frustrés et beaucoup de laissés pour compte».⁵⁴ Cette prise de conscience et de réaction dont s'est enorgueilli Mimouni est aussi partagée par un autre écrivain qui l'a beaucoup influencé, en l'occurrence Kateb Yacine. Dans un article que ce dernier fit paraître dans «Le Monde», le 26 octobre 1988, on peut lire ceci :

Un algérien conscient ne pourra jamais être contre le F.L.N. à qui nous devons notre indépendance. Mais le F.L.N. a été trahi, ce n'est plus qu'un parti unique. On l'appelle aujourd'hui par une criante contradiction, «le parti du F.L.N.». Bien sûr, les mandarins du parti unique refusent tout changement. Ils s'y opposent de toutes leurs forces... Il s'agit d'édifier une Algérie indépendante, pour laquelle sont tombés les meilleurs d'entre nous. Et qu'est-ce que l'indépendance, sinon la liberté?⁵⁵

Si la contestation de Mimouni vise les manifestations du pouvoir personnel et le cadre monolithique du parti unique, il va sans dire qu'il s'empare de la dimension du centralisme démocratique, transformé au fil des années en un centralisme bureaucratique, pour donner existence, dans sa production romanesque, à des thèmes porteurs de signification idéologique. La tâche importante de son discours dénonciateur à l'égard du système politique qui repose sur le principe du parti unique est de bien marquer la caractérisation du mal et de l'échec des stratégies, voire des directives du régime dirigiste. Ce faisant, sa position confère à son écriture une importance particulière dans le sens où elle inscrit clairement son opposition au modèle établi par les dirigeants du pays. «À l'époque du parti unique, précise-t-il, étaient considérés comme militants ceux qui soutenaient le FLN. Lorsque j'écrivais le «fleuve détourné», je n'étais donc pas un militant mais un contre-révolutionnaire. Je

54 Thierry Leclère, (Propos recueillis par), «Entretien Rachid Mimouni. L'impasse algérienne», Télérama, N° 2197, 19 février 1992, p. 56.

55 Kateb Yacine, «Le F.L.N. a été trahi», Le Monde, 26/10/1988, p. 2.

suis militant pour les droits de l'Homme, pour la démocratie, pour la liberté de la femme, pour les libertés individuelles et collectives».⁵⁶

Ce qui caractérise le régime du parti unique, c'est que ses dirigeants n'acceptent aucune présence concurrentielle. C'est à eux de définir les limites et les formes de la politique du pays. Dans *Le manifestant*, le chef de service du protagoniste-actant laisse bien entendre cette évidence à l'officier de police venu acquérir des renseignements sur l'accusé. À la question relative aux opinions de son agent, il réagit vivement en soulignant que cette variable est bonne pour les pays démocratiques. Quant à l'Algérie, «la politique, c'est l'affaire du Parti unique, qui publie dans son journal, à l'usage de ses militants, ce qu'il faut penser des grandes questions de l'heure, et c'est tout. Les responsables politiques n'ont qu'à apprendre par coeur ce discours» (CO, p. 54-55). Et comme «le parti FLN forme l'avant-garde révolutionnaire de l'État à qui il revient de construire le socialisme»⁵⁷, ses agents participent directement à la gestion au sein de l'appareil de l'État dans tout le pays. Les propos du narrateur dans *L'honneur de la tribu* indiquent bien le mode pluriel de fonctionnement du parti dans le village de Zitouna.

Par pâté d'immeubles, [indique-t-il], le Parti désigna un chef d'îlot chargé d'organiser la distribution d'eau, l'extinction des lumières, les journées de volontariat, la commémoration des fêtes légales et les convictions des locataires. Un jour fut placardée sur toutes les portes des nouvelles constructions une circulaire qui fixait officiellement le début du mois de ramadan, en retard d'un jour par rapport au croissant de lune que nous avons tous observé, moi y compris, je peux te le confirmer en dépit de ma vue basse. (HT, p. 200)

⁵⁶ Abdelhafid Adnani (propos recueillis par), «Rachid Mimouni. L'homme et l'écrivain», Regards sur l'Afrique du Nord, N° 1, 1992, p. 9.

⁵⁷ Étienne, L'Algérie Cultures et Révolution, p. 204.

Ce n'est pas que le FLN constituait le guide de la révolution socialiste et la force dirigeante de la société; ni que sa direction se disait l'incarnation de l'unité du pays qui répugnait Mimouni; c'est plutôt le fait d'instaurer un pouvoir musclé, qui frappait à la moindre révolte et qui mettait de la distance avec les gens du peuple. Dans *L'honneur de la tribu*, le narrateur n'insiste-t-il pas sur la visite de ce représentant du parti, invité par Omar El Mabrouk à la cérémonie de pose de la première pierre du projet de modernité de Zitouna? Un personnage «si haut placé, dit-il, que ses pieds ne pouvaient atteindre le sol. Il fallut donc dérouler devant lui un tapis suffisamment épais pour qu'il acceptât d'aventurer ses pas» (HT, p. 138). À vrai dire, aux yeux des habitants de Zitouna, ce n'est pas tant cette distanciation qui est choquante, mais la constatation d'un manque de respect des agents du pouvoir envers le peuple et leur mépris à l'égard des coutumes et des principes ancestraux du pays. Relatant le passage d'une délégation du Parti venue leur rendre visite, le vieux cheikh ne s'empêche pas de souligner son indignation devant l'écart de comportement de ses membres.

Nous égorgeâmes quelques chèvres en l'honneur de ces responsables, raconte-t-il. Mais nous fûmes outrés par l'incivilité de leurs moeurs et leur manque d'éducation. Ils se montrèrent pressés de nous débiter leur discours, refusant le thé offert et déclinant l'invitation à partager notre couscous du soir. L'absence du porte-voix électrique les obligea à s'égosiller sous le soleil. Nous les écoutâmes poliment. Dès la fin de la corvée, ils rembarquèrent précipitamment dans leurs voitures rendues ocre par la poussière de la piste et disparurent sans même un signe de la main. (HT, p. 28)

Ces manières choquantes d'agir et de faire sur le plan civique et éthique de la part des représentants de l'État trouvent leur justification dans le dessein politique du parti unique. Dans sa marche vers la conquête du pouvoir absolu, la classe dirigeante a procédé au recrutement et à l'attribution de hautes responsabilités à une élite nourrie de vives ambitions, sans crédibilité et sans

scrupule. Dans *Le fleuve détourné*, le revenant apprend de la bouche de son cousin Ahmed, devenu maire, les caractéristiques spécifiques des nouvelles recrues du régime :

Ce sont généralement des employés des administrations, arrivés chez nous au hasard d'une mutation. Ils sont instruits, portent la cravate, achètent le journal tous les matins et laissent leurs femmes sortir sans voile dans la rue. Tout le monde les méprise, bien qu'on ait souvent besoin de leurs services. Ce sont des gens sans honneur. Leurs idées sont toujours bizarres, et ils ne parlent pas comme nous. (FD, p. 62)

Cependant, c'est Omar El Mabrouk, représentant par excellence de la politique du parti unique, qui révèle dans l'espace textuel de *L'honneur de la tribu*, les circonstances entourant le recrutement de cette catégorie humaine nouvellement arrivée à Zitouna, que les habitants désignent «civilisés». À ce sujet, le préfet du village précise :

Les civilisés que j'ai recrutés, quelle que soit l'importance de la fonction qu'ils occupent, savent qu'ils me doivent l'ouïe et l'obéissance. Je les ai choisis sur la base de leur haut degré de frustration. Ils traînaient dans les rues de la capitale, les poches bourrées de diplômes et le coeur de rancoeur, parfois sans travail mais toujours sans logement. [...] Je leur ai offert une villa climatisée et un poste à la mesure de leur ambition. Ils n'ont envie de perdre ni l'une ni l'autre. Ils ne moufteront pas. (HT, p. 196)

Il est particulièrement important de noter que même si *Une peine à vivre* traite de manière large et ouverte des supports du pouvoir totalitaire, il n'en demeure pas moins vrai que des allusions à la pratique politique d'un système autoritaire et non démocratique peuvent être attribuées aux agissements du parti unique en Algérie. Dans ce roman, Mimouni montre, en effet, combien le régime n'avait nullement besoin de compétence, ni de dévouement. Ni l'intégrité, ni l'honnêteté, ni la dignité n'étaient considérées comme des valeurs importantes. Seuls comptaient le népotisme, le trafic d'influence et la lâcheté. Ainsi, le

lecteur apprend que «la servilité humaine n'a pas de limite» (PEV, p. 92) et qu'en matière de gouvernement, la mauvaise foi se doit d'être «parfaite», que les valets de l'État ne songent qu'à l'argent et «ne forment qu'un cheptel de gras moutons promis au sacrifice». (PEV, p. 84)

Parlant de la politique du parti unique en Algérie, Malek Amari écrit : «Le FLN a fait de la jeunesse algérienne une génération sacrifiée. Il a créé en même temps, de toutes pièces, une bourgeoisie parasitaire qui a confisqué le pouvoir économique et qui a accaparé à son seul profit les capitaux et les richesses naturelles du pays».⁵⁸ Plus que cela, ce parti a imposé au peuple une forme de dictature, une sorte de régime fasciste. Ses chefs ont consacré leurs efforts à éliminer les concurrents et à réaliser leurs efforts. Pour ce faire, ils se sont appuyés sur l'organisation et le développement d'une structure gouvernementale bien encadrée, favorisant l'émergence de nombreux représentants du pouvoir.

5.3.4 Les détenteurs du pouvoir

Ancrant sa fiction romanesque dans la réalité algérienne et abordant la pratique gouvernementale de l'État-FLN, Mimouni ne peut s'empêcher de considérer, dans l'espace textuel de ses écrits, les différentes facettes des moyens utilisés pour renforcer la direction centralisée du parti unique. Avec amertume et ironie, il dénonce la violence de l'agression politique souvent attribuée à une multitude de représentants du pouvoir chargés d'assurer la sécurité du peuple algérien.

⁵⁸ Amari, Le père et le FIS - Le FLN, le FIS, et après?, p. 15.

L'une des critiques de Mimouni, et de loin la plus acerbe, est dirigée vers la source du mal dans son pays : l'armée. Car, comme il le dit dans *Une paix à vivre*, empruntant la voix du protagoniste Laramiche, cette «armée née dans le maquis en lutte contre le colonialisme ne peut pas être une armée comme les autres. C'est l'armée des fils du peuple...» (PAV, p. 74). En effet, jouissant dès l'indépendance de la légitimation politique et d'un monopole absolu, cette dernière a trahi sa noble mission. Elle est devenue l'instrument répressif qui a présidé au destin du pays. Ce qui fait dire à un historien algérien que «si chaque pays a son armée, en Algérie, une armée a son pays».⁵⁹ Et loin des métaphores obligées, Mimouni s'est engagé à dénoncer la machinerie du pouvoir militaire et les réactions violentes de ses chefs qui ont dirigé le pays par la voie autoritaire. La trame narrative de son roman *Une peine à vivre* constitue un sociogramme de la dictature⁶⁰ qui montre combien le sens de l'État et le goût du service public étaient des notions étrangères dans l'oligarchie militaire. Derrière le réquisitoire contre le totalitarisme du Maréchalissime se profile une mise à nu de cette force incarnée par l'armée nationale populaire qui avait imposé au peuple algérien obéissance et allégeance à ses dirigeants.

Pour asseoir la domination de son pouvoir, l'armée recourt à des forces auxiliaires. La sécurité militaire et les services spéciaux ont longtemps inspiré aux citoyens Algériens peur, crainte et terreur. Dans la nouvelle *Le manifestant*, le protagoniste-actant mesure l'ampleur du danger qui l'attend lorsqu'il apprend par le commissaire qui l'interroge sur les motifs de son action, le

59 Saïd Loqabi, Les fonctions de l'ironie chez Mimouni, Mémoire de DEA, Université Paris-Nord, Villetaneuse, 1992, p. 18.

60 Rappelons que le sociogramme se définit, selon Claude Duchet, comme un «ensemble flou, instable, conflictuel de représentations partielles, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel». Dans ce roman, la notion de la dictature se présente comme un noyau conflictuel autour duquel les divers éléments de sens se disposent.

transfert de son dossier aux services spéciaux. Les responsables de la «police politique» (CO, p. 37) sont connus par l'efficacité de leurs méthodes à mener les enquêtes sur les suspects et à toujours trouver des raisons justifiant leur inculpation.

La sécurité du pays est aussi assurée par un autre organisme, à savoir la police légale. Dans la trame narrative de ladite nouvelle, Mimouni livre d'un ton ironique les moyens utilisés par les agents de l'ordre dans leurs interrogatoires. Le brigadier chargé du cas du manifestant ne le rassure-t-il pas sur la bonne foi dont il sera fait preuve au commissariat? «Je sais, dit-il au détenu, que la liberté d'expression n'a pas cours dans ce pays. Mais les services de police constituent une exception à la règle. On peut tout leur dire. N'ayez donc aucune crainte» (CO, p. 28). L'arbitraire du système policier émerge notamment dans *Le fleuve détourné* quand le revenant est arrêté par un policier sous prétexte que sa mine ne lui inspire pas confiance. Lorsqu'il se trouve en permanence, l'agent fait passer sa mauvaise humeur sur le premier qui lui «tombe entre les mains» (FD, p. 73). L'image de l'antipathie et du cynisme de la police est à nouveau accentuée dans *Tombéza* à travers le personnage du commissaire Batoul. En effet, les citoyens Algériens auront toujours devant eux un commissaire Batoul qui les persécute où qu'ils se trouvent :

dans la rue, au café, à l'arrêt du bus, devant la grille de l'hôpital. Il continuera à les malmenier, à les rudoyer, à les bousculer, à les engueuler, sans le moindre motif, pour la simple raison qu'ils se sont trouvés face à lui, qu'il lui faut marquer son pouvoir de commissaire de la ville, exprimer son mépris de ces gens qui ne font que baisser les yeux devant lui, et qu'il abreuve de coups de pied et d'insultes grossières. (T, p. 15)

Frisant l'absurdité, les agissements répétitifs de cet agent de l'ordre présentés dans le passage suivant, illustrent la pratique de l'autorité abusive de certains

détenteurs du pouvoir.

[...] Se plante au milieu de la rue pour narguer les voitures qui passent. Les automobilistes qui osent klaxonner ou ébaucher un geste d'humeur à l'adresse de cet hurluberlu en civil qui leur barre le passage se verront conduits manu militari au commissariat d'où les plus repentants se tireront avec une contravention pour abus d'avertisseurs sonores. Cela coûtera plus cher à ceux qui se permettront de protester : du retrait du permis de conduire à un séjour plus ou moins prolongé en cellule pour les plus récalcitrants. (T, p. 15-16)

À cette trinité violente et macabre (armée, services spéciaux, police) qui reflète plus clairement, dans l'espace textuel de l'oeuvre de Mimouni, l'oppression qui règne dans le contexte algérien, s'ajoutent d'autres formes d'autorité, caractérisées essentiellement par les aberrations de l'Administration avec un grand A. En effet, dans *Le fleuve détourné*, le revenant s'étonne devant les difficultés de la fonction administrative dans la nouvelle Algérie indépendante qui exige lâcheté, hypocrisie et subordination.⁶¹ De même, il est sidéré devant la brutalité des propos de l'Administrateur à l'égard des citoyens. Pour ce représentant du pouvoir, tout dans la société doit concourir à l'adhésion du peuple aux directives des dirigeants du pays. C'est le fondement idéologique du discours officiel qui n'hésite pas à déployer insultes, menaces et intimidations envers tous ceux qui osent remettre en cause la validité des orientations politiques du parti.

Vous êtes tous des enfants de putains, [profère-t-il]. Et des traîtres. Vous devez avoir une confiance aveugle en vos dirigeants. Hier, c'est nous qui vous avons sortis de la merde, ne l'oubliez pas. Aujourd'hui, nous travaillons pour le bonheur des générations futures, que nous sommes en mesure de garantir, si vous acceptez de nous suivre docilement au long du difficile chemin que nous vous avons tracé. [...] La stratégie que nous

⁶¹ À cet égard, l'Administrateur précise ceci : «Il n'est pas facile, dans ce pays, d'être Administrateur. C'est un poste qui exige beaucoup de qualités. Il faut faire montre d'une grande souplesse d'échine, de beaucoup d'obséquiosité, d'une totale absence d'idées personnelles de manière à garder à ses neurones toutes disponibilités pour accueillir celles du chef». (FD, p. 9-10)

avons mise au point est magnifique. La preuve : tout le peuple est avec nous. Vous devez par conséquent éviter toute initiative de nature à troubler cette belle ordonnance des choses. (FD, p. 14-15)

On ne peut présenter les excès de l'Administration dans l'oeuvre romanesque de Mimouni sans évoquer la figure emblématique qui incarne l'autoritarisme dans *L'honneur de la tribu*. Au lendemain de l'indépendance, Omar El Mabrouk⁶², ancien maquisard du temps de la guerre de libération du pays, se trouve converti en tyran. Nommé préfet de Zitouna, il va transformer le village «de fond en comble, détruisant et ses pierres et son âme».⁶³ Aussi, entreprend-il de détruire les certitudes de ses habitants oubliés par le temps inscrivant cette amère vérité dans la structure globalisante du roman. Rien ne vient de rien. Une fois indépendants, les Algériens «deviennent aussi outrecuidants que les anciens colonisateurs. Ils ne les ont évincés que pour mieux les remplacer».⁶⁴

L'incipit du roman montre, comme le relate le vieux narrateur du récit, que d'entrée de jeu, le préfet annonce ses couleurs : «Il faut que vous sachiez que la Révolution ne vous a pas oubliés, nous déclara-t-il à son arrivée. Nous ne savions pas alors ce qui nous attendait» (HT, p. 11). S'ensuit une avalanche de mesures qui bouleversent la nature comme les hommes, les arbres sacrés et séculaires comme les valeurs et les coutumes les plus enracinées. Et de décisions arbitraires en expulsions autoritaires, le village fut modernisé, à son

62 «C'est naturellement un personnage romanesque, écrit Denise Brahimi, qui a ici séduit Mimouni pour un portrait charge. Son comportement s'explique en partie par son histoire particulière, qui l'anime d'un désir de revanche contre les villageois. Mais on voit bien que Mimouni en a profité pour constituer ce portrait à partir de tout un ensemble d'observations d'ailleurs bien connues. À travers son personnage, qui appartient à la catégorie des cadres du Parti, on voit bien ce qui leur est massivement reproché par les Algériens d'aujourd'hui», dans «Bourgeois et notables : l'apport de la littérature, étude de cas», Les Cahiers de la Méditerranée, N° 45, décembre 1992, p. 161.

63 Girard, «Algérie le passé décomposé», p. 65.

64 Sarra Chérif-Gaillard, Le retour du récit dans les années 1980, Thèse de doctorat nouveau régime, Université Paris-Nord, Villetaneuse, octobre 1993, p. 69.

corps défendant. Mais la seule ressource d'Omar El Mabrouk, c'est de se venger sur les membres de sa tribu habités par la peur et le fatalisme, qu'il ne cesse de traiter avec une brutale grossièreté :

Enfants de putes! Je m'en vais vous enculer les uns après les autres, ici, au grand jour, avant de passer sur le corps de vos pucelles et épouses. Apprenez que désormais il n'existe en ce lieu qu'une autorité et une seule : la mienne, et qu'avant de vous permettre de péter ou d'essuyer votre morve il faudra m'en demander la permission. (HT, p. 165)

Monstrueux langage qui non seulement terrorise mais qui signifie que le narrateur ne fait preuve d'aucune réserve pour désigner l'abus du pouvoir d'Omar El Mabrouk. Régnant tel un despote, cet ex-enfant de Zitouna défigure son village. Il n'accorde nul respect aux lois des ancêtres ni aux traditions locales. Et comme il n'aime pas être dérangé pendant sa sieste par les chants des oiseaux, il fait raser les eucalyptus millénaires avec une cruauté que personne n'ose combattre. Sa diabolisation atteint son comble lorsque le vieux cheikh révèle avec une grave désolation qu'il avait autorisé «les bulldozers - symboles d'un modernisme ravageur - à raser la tombe du saint fondateur pour élever à sa place le siège de la préfecture».⁶⁵ Ainsi, représentant une administration autocratique et tyrannique, il pousse le défi jusqu'à s'ériger comme le seul maître des hommes et des lieux. «Je serai désormais, dit-il, l'unique saint que vous révérez» (HT, p. 183). Et pour faire signifier aussi bien aux villageois qu'aux administrés que sa raison est la plus forte, il ajoute ce discours autoritaire et cynique.

Nul ne m'empêchera plus de me gratter les couilles au sortir du lit, de pisser sur le rosier qui embellit le perron de ma résidence, de péter en dormant ou de faire gicler à plus d'un mètre la morve qui encombre mes narines. Je vais reprendre mes habitudes de satire et faire venir toutes les Messaline de la capitale qui me

⁶⁵ Ibid., p. 72.

faisaient bander mais repoussaient mes avances par crainte de se compromettre. [...] Je vais pouvoir me comporter en satrape, édicter des lois conçues à mon exacte pointure pour me donner le plaisir de les transgresser le lendemain, obliger les paysans à porter des chaussures pour marcher dans les rues ou modifier le nombre et l'heure des prières quotidiennes. (HT, p. 196)

Bien entendu, la critique ouverte et très nette de Mimouni à l'égard des agents du pouvoir d'État est une négation de la société policée et des contraintes de ses institutions chargées de la répression sociale. C'est aussi la dénonciation de l'abus de pouvoir «de cette élite politique qui s'est arrogé la force et le droit pour imposer un système dans lequel la démocratie n'a jamais eu droit de cité».⁶⁶

5.3.5 Politique sociale et terreur interne

Les nouveaux dirigeants de l'Algérie tentent de mettre en place une société socialiste basée sur l'égalité, la justice et le respect des valeurs humaines. Mais la société algérienne perpétuellement confrontée à de profonds remous a précisément montré que cette construction politique sur de nouvelles bases a été inséparable d'un dispositif répressif et d'une pesanteur militaire et bureaucratique qui ont ignoré les citoyens et la liberté, conjugant leurs efforts pour imposer au peuple algérien un régime sévère et autoritaire. En fait, au lieu de faire disparaître la violence et l'injustice, héritage de plus d'un siècle de colonisation, l'indépendance a ramené le vice, la corruption, l'oppression et l'abus de pouvoir. Dans *Le fleuve détourné*, les propos de l'administrateur qui prétend défendre les intérêts du peuple indiquent la forme particulière de la domination politique instaurée par l'élite qui gouverne le pays. «Notre action, affirme-t-il, s'inscrit dans le sens de l'Histoire : tous les opposants seront impitoyablement éliminés. Nous n'hésiterons pas si nécessaire à recourir à la

⁶⁶ Rouadja, Grandeur et décadence de l'État Algérien, p. 25.

violence révolutionnaire». (FD, p. 17)

Cherchant à donner «accès à la vérité intérieure d'une société au visage marqué par l'idéologie»⁶⁷ du pouvoir dominant, Mimouni rend sa fiction éclairante par le biais de la dénonciation des contradictions flagrantes de la logique d'un système politique qui restreint la liberté d'expression. En Algérie, par exemple, la constitution reconnaît à tous les citoyens le droit d'exprimer leur opinion, mais il n'est pas question de manifester ou d'entamer une grève pour qui que ce soit si l'ordre ne vient pas d'en haut. C'est dans ce sens qu'empruntant la voix d'un narrateur, l'écrivain relate dans l'espace textuel de son roman *Une paix à vivre* la répression utilisée par les policiers et les militaires à l'égard de jeunes normaliens qui ont osé organiser une simple manifestation revendicative. «La rue était bloquée, raconte-t-il, et des gendarmes, mitraillette au poing, sautèrent des véhicules pour braquer la foule. La panique atteignit son comble. Les filles criaient et pleuraient, rassemblées en grappes. Les garçons couraient de tous côtés à la recherche d'une issue pour s'enfuir» (PAV, p. 159). De même, devant les menaces qui risqueront de peser sur chaque militant, quel que soit son geste, et les intimidations arbitraires qui suivront la moindre suspicion, les détenus du camp dans *Le fleuve détourné* renoncent-ils à recourir à leur droit de manifestation et de revendication. Par peur d'être pointés comme des traîtres aux idéaux de la résistance et aux principes de la révolution, ils se résignent, dans le silence et dans l'indifférence, à trouver dans les propos de Vingt-Cinq une certaine sagesse contre la cruauté et la brutalité de l'administrateur et de ses acolytes. Ce dernier attire l'attention de tous ses compagnons sur le risque de toute

67 Fabre, «L'Algérie traumatisée», p. 69

action posée :

On ne manquera pas alors de nous taxer d'agents de l'Etranger. Et nous serions passibles des pires condamnations. Le plus simple est de rester coi, de laisser l'Administration procéder à l'ablation de nos couilles, d'applaudir aux discours des Sioux et de voter oui lors de toutes les consultations électorales. (FD, p. 27)

Dans un même ordre d'idées, c'est dans *Le manifestant* que Mimouni montre que les absurdités des régimes non-démocratiques, par la logique interne de leur propre fonctionnement, aboutissent à des aberrations. En effet, dans cette nouvelle, un citoyen modèle, qui a décidé à l'occasion du premier mai de manifester en solitaire brandissant une pancarte qui porte la phrase insolite «VIVE LE PRÉSIDENT» fut arrêté. Commence ainsi pour lui un double interrogatoire, par la police, puis par les services spéciaux. Son passé irréprochable et les motifs de son action déroutent les enquêteurs. De même, sa logique et sa bonne foi sont si étranges qu'on ne trouve rien à lui reprocher. Toutefois, la pureté des intentions dont il ne cesse de se réclamer devient le chef d'inculpation qu'un tribunal militaire lui attribue sous l'accusation «d'intelligence avec des agents étrangers, d'atteinte à la sûreté intérieure et extérieure de l'État, de détournement des deniers du Front, d'offense au Chef de l'État, de troubles à l'ordre public» (CO, p. 66). Et il est condamné à la peine capitale, car dans ce pays démocratique deux tabous demeurent : «Le Prophète et le président. L'un et l'autre sont, par définition, intouchables. Critiquer l'un, c'est vouloir mettre bas l'Islam, critiquer l'autre, c'est vouloir mettre en l'air la révolution». (CO, p. 32)

Dans un entretien avec Thierry Fabre, Mimouni déclare que la pratique politique des «tenants d'un pouvoir autoritaire, bureaucratique, despotique,

méprisant, qui ne considère pas du tout la valeur humaine... [a abouti à] des dérives absolument affreuses : la torture, les vexations gratuites, les arrestations arbitraires, les jugements expéditifs...». ⁶⁸ Ce n'est d'ailleurs pas sans fondement que le commissaire de police conseille au revenant dans *Le fleuve détourné* d'éviter de traîner dans les rues. «Par les temps que nous vivons dit-il, il est plus prudent de rester chez soi» (FD, p. 74). D'autant plus que, dans ce pays, toute personne arrêtée pour délit d'opinion ne peut se réclamer du statut de détenu politique. Le commissaire de police ne précise-t-il pas au protagoniste-actant dans *Le manifestant* que cette catégorie de prisonniers n'existe pas, aux dires du Président lui-même qui «l'a déclaré à des journalistes étrangers» (CO, p. 37)? Ce qui est certain dans ce contexte où règne l'arbitraire, c'est que l'abus du pouvoir fut érigé en système qui n'admet pas les opposants. En fait, ceux qui s'offrirent le luxe d'avoir une conscience furent éliminés ⁶⁹ ou tout simplement écartés. Dans *L'honneur de la tribu*, l'avocat qui n'avait «pas compris que pouvoir et conscience sont antinomiques» (HT, p. 89) fut de nouveau, comme du temps du pouvoir colonial, exilé dans le village de Zitouna. Le retour surprenant de cet homme déterminé et courageux qui, tout en sachant que son corps connaîtra «les mêmes cachots toujours aussi humides», persiste «à croire que les atteintes aux libertés, les dénis de justice sont condamnables d'où qu'ils viennent» (HT, p. 158-159) est décrit au journaliste par le narrateur du récit, un vieux cheikh. «Et puis un jour, raconte-t-il, nous le vîmes de nouveau débarquer chez nous, encadré par deux gendarmes et tenant à la main la même valise. Il fut réinstallé dans la même chambre de la même villa» (HT, p.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 71.

⁶⁹ L'élimination des chefs historiques de la révolution et des opposants au régime était systématique sous le règne de Boumediène. Citons à titre d'exemple l'assignation à résidence surveillée de Ben Bella; le départ en exil au Maroc de Mohamed Boudiaf, un des premiers fondateurs du FLN; les assassinats de Krim Belkacem en 1970 à Frankfort et de Mohamed Khider en janvier 1967 à Madrid, autres membres importants du FLN; l'assassinat sous couvert «d'accident» de Ahmed Medghri et des colonels Abbès et Chabou.

158). Force est de préciser que l'insistance sur l'installation du détenu dans le même lieu que celui déjà visité durant l'occupation française s'inscrit dans cette nécessité de l'écrivain de bien indiquer la continuité de l'oppression historique qui sévit dans son pays. Les services spéciaux recourent aux mêmes méthodes et disposent des mêmes locaux qui avaient servi à la brutalité de la répression coloniale. Le manifestant qui fût arrêté durant la guerre de libération du pays ne reconnaît-il pas dans un soupçon d'étonnement la villa qui servira de lieu pour son interrogatoire à l'ère de l'indépendance? : «Les murs sont toujours de la même couleur, remarqua-t-il». (CO, p. 40)

Une des caractéristiques importantes de la pratique politique du régime dictatorial, c'est la manifestation d'une méfiance à l'égard des débats théoriques et des spéculations intellectuelles. Comme le pouvoir avait besoin de propager son discours, il avait demandé aux intellectuels non seulement de chanter ses louanges mais aussi de renier toutes leurs croyances. À ce niveau, il convient de souligner que même s'il avait toujours l'astuce d'utiliser les intellectuels, le Président Boumediene se méfiait un peu de leurs ambitions et du rôle qu'ils pourraient jouer dans la révolution.⁷⁰ Son action tendait à «les subordonner à son pouvoir et à les instrumentaliser. S'ils reconnaissaient ce pouvoir, il ne se souciait plus de les éliminer».⁷¹ Par contre, ceux qui n'adhéraient pas comme le dit Mimouni dans *Chroniques de Tanger* à la «pensée monolithique» du parti unique et qui «osaient ruer dans les brancards avaient alors affaire à la toute-puissante Sécurité militaire» (CT, p. 57). Il n'est pas

70 «Dans le tiers-monde, a-t-il confié un jour, les grandes trahisons ont trop souvent été le fait des intellectuels. Ils ont parfois plus d'influence que la bourgeoisie d'affaires. Habituellement, chez nous, les intellectuels parviennent au pouvoir sans avoir connu les difficultés de la lutte. Le courant ne passe plus entre eux et les hommes de la brousse ou de la steppe. Certains, même, deviennent des intellectuels compradores», Ania Francos et J.P Séréni, Un Algérien nommé Boumediène, p. 71

71 Abdi Lahouari, L'Algérie et la démocratie, Paris, éditions la découverte, 1944, p. 57.

étonnant que, fort de ses convictions personnelles et refusant de se soumettre aux règles du jeu politique, Mimouni s'attire les courroux du pouvoir. Pour l'écrivain, les reproches que les autorités algériennes lui ont adressés après la publication du *Fleuve détourné*, roman où selon lui, il s'était «fait l'interprète des désillusions et des souffrances»⁷² de son peuple, trahissent le caractère anti-démocratique des institutions en place qui n'ont jamais admis la présentation, dans son oeuvre, de la réalité telle qu'elle existe. Par-delà les intimidations et la «série des tracasseries administratives et policières»⁷³ qu'on va lui faire subir, le système politique si hautement autocratique lui interdit même de quitter l'Algérie.

J'avais été invité, reconnaît-il, à participer à un colloque sur la littérature francophone qui se tenait en même temps que le Salon du Livre, mais ma sortie d'Algérie dépendait d'une autorisation du directeur d'un institut universitaire qui me la refusait. Et c'est en effet parce que la presse française s'est faite l'écho de ce refus que les services de sécurité ont eu soudain pour directive de m'embarquer à tout prix dans le premier avion à destination de Paris.⁷⁴

L'audace de Mimouni et son opposition ouverte au despotisme du centralisme autoritaire dans son pays a largement conditionné son militantisme en tant qu'écrivain. Son écriture engagée et engageante confère à son oeuvre un caractère bien significatif à savoir la force de servir de contrepoids à la démagogie et au mensonge du discours politique officiel et d'agir pour dénoncer la vision totalitaire et le malaise persistant des régimes non-démocratiques dans l'État algérien indépendant.

72 Claude Goure (recueillie par), «Conversation avec Rachid Mimouni», *Panorama*, décembre 91, p. 20

73 *Ibid.*

74 *Ibid.*, p. 22

5.4 Signification idéologique de l'oeuvre

L'oeuvre de Mimouni et son écriture sont volontairement et explicitement inscrites dans une problématique politique et sociale. Ses attaques sont directes et font pénétrer le lecteur au coeur des problèmes qui secouent l'Algérie. Cependant, en dépit du fait que tous les moyens mis en oeuvre dans sa production romanesque convergent vers une même finalité, la dénonciation de la réalité socio-politique, Mimouni maintient son désir d'être perçu à priori comme écrivain.

J'aime qu'on me définisse, précise-t-il, comme écrivain avant tout et quand c'est le cas, j'en suis flatté! Comme je parle des problèmes très actuels et cruciaux de mon pays, on a tendance à me prendre pour un homme politique. Ce n'est pas le cas!⁷⁵

La force politique de la production romanesque de Mimouni, «ce n'est pas ce qu'elle donne à voir, mais le *fait* qu'elle donne à voir, le *fait* qu'elle expose, le *fait* qu'elle soit là pour témoigner de ceux qui, précisément, sont privés des moyens de témoigner».⁷⁶ C'est dans ce sens qu'il s'est toujours engagé presque viscéralement, au moyen de l'écriture et de la parole publique, à dénoncer clairement les régimes politiques en Algérie. Ces derniers qui, se sont écartés de tout principe démocratique pour imposer des modes de gouvernement totalement archaïques, et non pas moderne⁷⁷, ont inéluctablement conduit le pays sur la mauvaise voie. En fait, Mimouni a trouvé une totale liberté au travers de l'expression romanesque. Et il n'a pas cessé de proclamer qu'il écrivait pour dévoiler un monde chaotique caractérisé par le

75 Cette déclaration est tirée de : «La parole contre les fusils», La Belgique, La Wallonie, 4 novembre 1993.

76 Philippe Mesnard, «La contribution littéraire - ses paradoxes», La conscience des mots - Des représentations du politique en littérature, p. 48-49.

77 Pour Mimouni, «la modernité, c'est forcément la démocratie, puisqu'on n'a pas inventé de meilleur système. Les régimes qui n'admettent pas la démocratie, souligne-t-il, ne sont pas des régimes modernes. Ils s'affublent seulement d'un discours moderniste», Abdelkader Djeghloul, Arabes, novembre 1989, p. 98.

vécu présent de l'indépendance trahie et pour exorciser ce mal du pouvoir qui a ravagé son pays. C'est là un véritable but de l'écrivain qui, pour contribuer à réveiller les consciences et à amener le peuple à retrouver sa dignité, est appelé à décrire les maux de la société avec des accents de courage, de réalisme et de vérité.

Toute société, dit-il, a ses réalités propres. La sincérité de l'écrivain se mesure à l'aune de la fidélité qu'il met à exprimer ces réalités. Toute démarche qui occulte les faits de société dans leur intimité la plus crue relève de l'artifice et du maquillage.⁷⁸

Il convient de préciser que Mimouni a toujours refusé d'accepter qu'au nom d'une idéologie dominante, une élite s'accapare tous les droits et se permette de déterminer le destin de tout un peuple. Il s'est aussi opposé à soutenir les régimes politiques en Algérie, et à se mettre à leur service pour chanter les louanges de leur idéologie, pour agir en toute liberté en prenant solidement position contre tout ce qui anéantit la valeur humaine. Bien entendu, dès qu'il aborde les douteuses manoeuvres du pouvoir, il n'y a rien qui lui paraisse plus urgent qu'une sévère condamnation du totalitarisme instauré par les dirigeants du pays. Ainsi, réagissant au non-sens de la politique des chefs d'état algériens qui n'ont jamais mis au centre de leur préoccupation «la construction d'une Algérie moderne sur des bases démocratiques»⁷⁹, Mimouni considère que la contestation implique un état permanent d'engagement. C'est pour cela qu'il s'attaque dans la structure totalisante de son oeuvre romanesque à l'arbitraire impuni du pouvoir qui apparaît comme la rançon à la fois de l'archaïsme des mentalités et de la décomposition des rapports sociaux. Aussi, poursuivant sa dénonciation, condamne-t-il avec rigueur le caractère extrémiste et autocratique des orientations gouvernementales qui ont conduit le pays au naufrage. Dans cette perspective, il remet en cause les voies et les moyens

⁷⁸ A. R., «Rachid Mimouni à la T.O. : L'Algérie a dévié».

⁷⁹ Amari, Le père et le FIS - Le FLN, le FIS, et après?, p. 12.

choisis pour atteindre le projet de développement pour la société algérienne de l'ère Boumediene, dont le mélange d'autoritarisme et de socialisme à la mode soviétique a débouché sur l'extériorisation de tares profondes dans le tissu social. En réalité, ce modèle n'a donné comme résultat qu'une misère dramatique pour une grande partie de la population algérienne. Ses condamnations virulentes sont surprenantes dans un contexte où la fausseté est de convenance et la peur presque institutionnalisée. N'a-t-il pas lui-même goûté à la médecine de la réprimande? Le témoignage suivant révèle les dessous d'un pouvoir chatouillé face à la critique.

Le pouvoir se demandait si des membres de ma famille ou moi-même étions des victimes de la réforme agraire ou de la nationalisation des usines. Il pensait aussi que j'étais le proche d'un opposant politique emprisonné. Personne ne pouvait imaginer qu'un écrivain émette une critique sur son pays sans arrière-pensée, au nom d'une certaine conception de l'objectivité.⁸⁰

Loin de se conformer aux directives étatiques qui tentent de l'astreindre à se complaire dans une critique modérée, Mimouni continue à rendre davantage compte de cette force incertaine, chaotique, que représente le pouvoir. Non seulement rejette-t-il la domination de certains dirigeants de la guerre de libération qui avaient pérennisé à leur profit des nécessités tactiques et stratégiques d'un moment particulier de l'histoire de l'Algérie, mais encore proteste-t-il avec véhémence contre la militarisation du régime qui a structuré le champ politique algérien depuis l'indépendance. Pour Mimouni, l'appel de la démocratie, en vue de changer voire de transformer⁸¹ la politique du parti unique manifestement dictatoriale et entachée d'oppression à outrance est un

80 Jean-Louis Kuffer, «Rachid Mimouni vit dans l'angoisse d'être assassiné parmi les siens», Tribune de Genève, 27 octobre 1993.

81 Nourri d'un grand espoir, Mimouni avait la conviction «que les systèmes des pouvoirs peuvent s'améliorer et qu'il faut donc agir pour qu'il y ait amélioration, pour qu'il y ait de plus en plus de liberté. Il est évident, indique-t-il, qu'il n'y a jamais eu de système idéal. Il n'y a rien de parfait en ce monde, mais je crois en la possibilité de l'amélioration et de la progression», A.R., «Rachid Mimouni à la T.O. : L'Algérie a dévié».

besoin irréprouvable qui serait tôt ou tard entrepris dans la révolte et le sang. Ses dires allaient être confirmés par les événements d'octobre 1988. En effet, l'action populaire a prouvé l'indignation et la colère qu'inspire aux Algériens l'alliance politique et militaire fortement omniprésente sous le régime de Boumediene et dont le successeur, Chadli Ben Jdid, n'a fait qu'aggraver les défauts. C'est en ces termes que Mimouni évoque les incidents tragiques de cet automne sanglant qui marquèrent une rupture incontournable entre le peuple et ses dirigeants.

Les événements d'octobre ont mis à nu le «jeu politique» du pouvoir algérien. Désormais, le discours démagogique du pouvoir, selon lequel nous serions tous frères et dirigés par des gouvernants désireux de servir le peuple, ne passe pas. Les journées d'octobre ont fourni la preuve que ces dirigeants étaient capables de tuer les fils de l'Algérie pour préserver leur pouvoir.⁸²

Il est nécessaire de souligner que l'appartenance de Mimouni à un lieu propre justifie que sa production romanesque ne soit pas uniquement un produit artistique, mais que, au contraire, elle est bien ancrée dans la société algérienne. Son originalité et sa spécificité ne proviennent pas uniquement d'une minutieuse présentation des principaux leviers qui ont opprimé les citoyens algériens pendant plusieurs décennies, mais elles tirent également leur source du recours à une expression subversive dans sa signification politique pour mettre à nu la nature profondément mutilée de l'Algérie contemporaine. Certes, l'oeuvre de Mimouni est une oeuvre percutante sur le totalitarisme qu'on retrouve à travers toute la politique du pouvoir de l'époque, mais c'est aussi une oeuvre riche de multiples déchirures sociales que l'indépendance a apportées. Le prochain chapitre traite de l'inscription du social dans la production romanesque de cet écrivain pour qui l'écriture n'a de valeur efficace que si elle est en rapport étroit avec le réel qu'elle désigne.

82 Ibid.

CHAPITRE VI

L'inscription du social dans l'oeuvre de Mimouni

6.1 Préliminaire

Il sera question dans ce chapitre de l'inscription du social dans l'oeuvre de Mimouni. Il s'agira plus précisément de mettre en lumière ce qui apparaît, dans l'écriture de cet écrivain, comme une tentative de présentation du vécu-réel non seulement et non pas tant comme une conséquence de conditions historiques ou politiques, mais bien comme le résultat logique et nécessaire de la mise en pratique de toute une vision du monde, de tout un type d'activités morales et sociales qui se sont affirmées dans la société algérienne. Notre analyse consistera à montrer que la saisie du réel est au coeur des préoccupations du romancier qui s'efforce d'assurer l'authenticité de ses écrits. Elle s'attachera aussi à montrer que, dans son intention de faire une chronique sociale, de témoigner, l'oeuvre de Mimouni constitue par bien des aspects un véritable miroir de la société à laquelle elle appartient. Ce qui revient à dire que l'entreprise romanesque apparaît comme une manifestation de critique et de contestation. Ses possibilités s'esquissent dans l'action et sa force révèle les choix profonds de l'écrivain, de son idéologie et de son engagement. Sa prise de position, Mimouni la formule nettement :

Mon oeuvre est d'abord une oeuvre de critique, de contestation.
Je conteste et j'essaie de montrer ce qui est contestable [...] mon écriture est d'abord une tentative de remise en cause, de dénonciation.¹

Il n'y a nulle prétention ici, notons-le au passage, de rendre compte de toute la

¹ Rachid Mimouni, «Le métier d'écrivain», Vision Magazine, N° 7, Casablanca, octobre 1990.

complexité du sujet posé. Nous nous contenterons, dans ce chapitre, d'examiner quelques-uns des aspects sociaux et économiques les plus saillants qui régissent la production romanesque de cet écrivain qui confère à la littérature le rôle important d'être au service de la société.

6.2 La société comme un fait littéraire

Il ressort de la lecture de l'oeuvre de Mimouni que sa production romanesque évolue avec le temps et avec la société dans laquelle il vit. En fait, chaque roman a sa propre vision du monde et rend compte de sa réflexion à un certain moment, mais on pourrait dire que l'on se trouve en présence d'une même matière qui, amplifiée d'un écrit à un autre, constitue une certaine unité. La caractéristique essentielle voire fondamentale de cette matière est son rapport étroit avec le monde réel. C'est au sein de ce réel et par rapport à lui que Mimouni, en tant qu'écrivain, veut se situer et mettre en perspective sa pratique d'écriture.

On ne saurait manquer de souligner qu'en donnant à voir l'état de la société algérienne, à porter un témoignage, à protester, Mimouni produit une fresque négative et violente de la réalité quotidienne de son pays. L'effet de cette réalité peut surprendre, choquer ou dérouter le lecteur qui tend à expliquer cette représentation tragique et traumatisante du réel par le désir d'expansion du romancier hors du quotidien ou par son goût du merveilleux et de l'extraordinaire. Il n'en est rien car Mimouni remplit sa production romanesque avec la vie des Algériens composée de contradictions, de drames et de

blessures. Elle n'est ni outrée ni exagérée.² C'est une expression de la société qu'il faut à un moment donné montrer clairement au lecteur pour qu'il en prenne connaissance. À ce sujet, il s'explique :

La réalité dépasse souvent la fiction. Il arrive souvent qu'en partant d'un constat, la réalité quotidienne prenne une forme tellement noire et absurde que les gens finissent par dire, c'est une construction romanesque. Mais souvent basée sur une réalité très sensible.³

Conscient de sa tâche d'intellectuel dans son pays, Mimouni tente d'ancrer ses écrits dans la réalité algérienne. Le contact du texte avec le réel, avec l'Histoire et avec le hors-texte social en somme qui fonctionne comme une prise de conscience, permet une «lecture orientée, active [et] transformatrice»⁴ de la société. Ce contact est aussi générateur de possibilités infinies pour l'écrivain, lui permettant de raconter sans cesse l'actualité la plus récente de l'Algérie. Et même si comme le dit Mohamed Berrada : «Toute création ne peut être que relative, subjectivée, à l'affût d'un dialogue inaccessible au sein d'une vie fragmentée par "l'inquiétante étrangeté"»⁵, il n'en demeure pas moins vrai que la transposition minutieuse de la réalité produit un effet de réel qui met en valeur la production romanesque de Mimouni en lui attribuant une vérité humaine et sociale. Citons à ce propos l'anecdote racontée par l'auteur lui-même.

2 Dans *Tombéza*, le narrateur-protagoniste noircit le tableau de la situation sociale. Un pessimisme obsessionnel nourrit ses cauchemars, mais ses propos révèlent la pointe d'une vérité incontournable: «Je sais ce que vous pensez, professeur, quand on vous raconte cela. Vous vous dites, il exagère. Non, docteur, croyez-moi, c'est la réalité qui exagère», (T, p. 178).

3 Isabelle Bruno (Entretien réalisé par), «L'écrivain est un éveilleur de conscience», Le Libéral, novembre 1990, p. 49.

4 Claude Duchet, «Réflexions sur les rapports du roman et de la société», Roman et Société, Colloque 6 novembre 1971, Paris, Armand Colin, 1973, p. 65.

5 Mohamed Berrada, «Littérature politique ou autorité fictive?», Tumultes, N° 6, 1995, p. 157.

J'écris des ouvrages de fiction, mes personnages n'ont jamais existé même si, après on me dit qu'on les a connus. «Tombéza», par exemple est un personnage totalement créé. Quelques temps après sa sortie en France, un ancien-pied noir m'envoie une lettre : «J'ai lu votre roman, j'ai beaucoup aimé. Il se trouve que j'ai très bien connu «Tombéza». Il a été mon ami d'enfance mais depuis que je suis parti j'ai perdu son adresse. Pourriez-vous me la redonner.⁶

Considérant que «Le seul engagement possible, pour l'écrivain, c'est la littérature»,⁷ Mimouni valorise une pratique de l'écriture se situant en marge de tous les discours politiques de l'État mais qui s'intéresse avec courage et rigueur aux problèmes que connaît l'Algérie. Son rôle d'intellectuel lui dicte une conduite précise, celle qui fait de lui un écrivain ayant «pour mission de dire quelque chose sur la société, de prendre parti dans le débat politique»⁸ et social de son pays. Cette conception de l'engagement de l'écrivain dans le sens sartrien du terme⁹, Mimouni n'a cessé de l'affirmer dans ses différentes interventions. Pour lui, l'écrivain doit s'impliquer et participer à la refonte de la société en désarroi. Ses mots justes peuvent insuffler au peuple des forces vives et contribuer à la dynamisation de sa pensée et de sa volonté de changement. C'est ce qu'il souligne dans son entretien avec Hafid Gafaïti :

Je crois à l'écrivain comme pure conscience, probité intégrale, qui propose au miroir de son art une société à assumer ou à changer qui interpelle son lecteur au nom des plus fondamentales exigences de l'humain : la liberté, la justice, l'amour... Je crois à l'intellectuel comme éveilleur de conscience, comme dépositaire des impératifs humains, comme guetteur vigilant prêt à dénoncer les dangers qui menacent la société.¹⁰

⁶ Bruno, «L'écrivain est un éveilleur de conscience», p. 50.

⁷ Alain Robbe-Grillet, Pour un nouveau roman, Paris, Minuit, 1963, p. 120.

⁸ Charles Bonn, La littérature algérienne de langue française et ses lectures, Naaman, 1974, p. 213.

⁹ À propos de l'engagement de l'écrivain, Jean-Paul Sartre écrit : «Je dirais qu'un écrivain est engagé lorsqu'il tâche à prendre la conscience la plus lucide et la plus entière d'être embarqué, c'est-à-dire lorsqu'il fait passer pour lui et pour les autres l'engagement de la spontanéité immédiate au réfléchi», Qu'est-ce que la littérature?, Paris, Gallimard, 1948, p. 98.

¹⁰ Gafaïti, «Entretien avec Rachid Mimouni», p. 97.

ou encore ce qu'il précise à Isabelle Bruno :

[...] Je crois énormément à l'écrivain comme éveilleur de conscience et je crois ainsi qu'il a un devoir de vérité. C'est quelqu'un qui doit montrer en noir ce qui est noir et en blanc ce qui est blanc. Indépendamment des modes, indépendamment du discours politique, il doit toujours réaffirmer l'ensemble des valeurs qui doivent restructurer une société.¹¹

L'importance du rôle de l'écrivain comme initiateur d'idées, saisissant le mal du pays et l'intégrant dans le mouvement de revendications sociales afin de déclencher chez le lecteur une prise de conscience se trouve clairement explicitée dans ses propos à Jacques Berton :

Je crois à l'écrivain qui s'insurge, qui dénonce, qui crie, voix toujours discordante à marquer la fêlure au concert des bonnes causes définitivement balisées. Je crois à l'écrivain qui, domestiquant son démon intérieur, va jusqu'au plus noir de l'ombre pour dire l'attente souterraine, le refus de l'oppression, de l'injustice, de l'abus de pouvoir et peut-être aussi l'espoir de la résurgence finale.¹²

Ainsi, par la nature même de ses écrits qui «incarnent les drames et la vaillance d'une nation [et] expriment la protestation d'une terre vouée au bonheur et condamnée à l'horreur par la folie des hommes»¹³, Mimouni inscrit son engagement, en tant qu'intellectuel, dans la continuité de la réalité historique de la littérature algérienne. Celle-ci est considérée comme une littérature de combat dont le contenu informatif des textes renvoie à une fonction fondamentalement idéologique qui consiste à interpeller le lecteur, à remettre en cause les contradictions socio-politiques de la société, à refuser les discours dogmatiques imposés par la doxa et à dégager de nouvelles perspectives

11 Bruno, «L'écrivain est un éveilleur de conscience», p. 49.

12 Jacques Berton, «Mimouni tel qu'en lui-même», *Jeune Afrique*, N° 1781, du 23 février au 1er mars 1995, p. 60.

13 Erik Orsena, «Rachid Mimouni - La Malédiction», *Fnac Agenda*, septembre 1994, p. 12.

d'avenir. Parlant des conditions de l'émergence de cette littérature, Charles Bonn souligne à juste titre que :

La littérature algérienne de langue française est contemporaine d'un éveil historique. L'écrivain algérien de langue française est aussi, et surtout, un intellectuel. En tant que tel il a été amené à prendre position, à se définir par rapport à une idéologie, et même à élaborer cette idéologie.¹⁴

L'essence et la nécessité de la production romanesque de Mimouni résident dans sa capacité d'être au service de la dénonciation et d'apparaître comme le miroir de la réalité sociale algérienne. Pour l'écrivain, faire une oeuvre réaliste est d'autant plus nécessaire qu'il n'est possible de corriger le monde qu'en le présentant comme il est. Le romancier n'a-t-il pas le devoir d'agir sur la société? À vrai dire, l'oeuvre de Mimouni est une oeuvre qui a de la vérité puisque sa vision de la société y est volontairement bien détaillée. Cette vision «fonctionne au niveau de la mise en texte, comme une des conditions d'écriture»¹⁵ romanesque. En fait, l'écrivain expose sans embarras des situations physiques de la société algérienne en attaquant de façon ouverte les hommes au pouvoir, les bureaucrates corrompus qui, par leur opportunisme et leurs méthodes répressives, ont appuyé toutes les impasses auxquelles aboutissait le système politique du régime du parti unique. Aussi, dénonce-t-il l'abus, l'oppression et l'injustice qui ravivent la douleur du peuple algérien et qui sont difficiles à supporter. C'est dans ce sens que, dans son oeuvre, de tout mot, de toute action et de tout personnage découle sans cesse une multiplicité de significations; tous les motifs et tous les épisodes sont sujets à différentes interprétations pour dire courageusement et ouvertement les carences du pays. C'est là l'un des procédés favoris du romancier : mots, phrases, objets

14 Bonn, La littérature algérienne de langue française et ses lectures, p. 97.

15 Duchet, «Réflexions sur les rapports du roman et de la société», p. 68.

assument petit à petit des valeurs toujours plus pertinentes et convergent vers une critique sociale.

La raison de l'écriture est la ferme conviction de l'écrivain qu'il a le pouvoir de protester contre l'injustice sociale et de révéler «des aspects cachés, latents, inavoués de [...] la vie sociale, économique, psychologique»¹⁶ en Algérie. Il est ainsi mis en évidence que Mimouni vise la reproduction artistique de la réalité-document et que, dans ce cas, il s'efforce de restituer une tranche de la vie dans sa totalité. En fait, il est en faveur de la réalité concrète avec son cortège d'événements qui se transforment du particulier au général. Il entend donc saisir ce qui l'entoure comme particularité englobant le tout et présenter par le biais de l'écriture des actions qui sont l'expression dialectique de la société qui les a produites. Et le recours à la fiction ne doit pas, alors, être interprété comme une exigence fondamentale, mais comme l'occasion pour redire le caractère exemplaire de l'événement romancé.

L'oeuvre de Mimouni s'inscrit dans la société et elle «contient notamment du social, plus ou moins du social, à différents niveaux d'existence, ou seuils de perception, du petit monde au grand monde, depuis la vie de société jusqu'aux antagonismes de classe».¹⁷ L'écrivain ne ménage pas ses critiques et ses attaques contre une élite et des bureaucrates qui ne s'inspirent pas de la réalité quotidienne, fuyant devant leurs responsabilités administratives et qui «ne visent qu'à satisfaire leur effarante boulimie de puissance, de sexe et de biens». Il attire l'attention sur le constat inquiétant relatif à la dégradation de la situation sociale. Et comme écrivain réaliste, il refuse le simple rapport de représentation

¹⁶ Michel Zeraffa, *Roman et Société*, Paris, PUF, 1971, p. 12.

¹⁷ Duchet, «Réflexions sur les rapports du roman et de la société», p. 65.

et vise à la spécificité des effets idéologiques sur le lecteur en tentant de lui faire comprendre qu'écriture romanesque signifie politique romanesque. La forme de chacun de ses écrits est soutenue, justifiée par une saveur particulière¹⁸ et transpire de sa volonté de donner à son oeuvre une connotation socio-idéologique, conséquence de son engagement.

Claude Duchet écrit : «Il n'est point de fiction qui n'ait de compte à rendre au réel, qui ne rende compte du réel; pas de roman qui ne renvoie à son dehors, en lui inscrit. Le social est une forme du réel, plus ou moins prégnante selon la nature des rapports sociaux vécus; et la société est une des modalités du social». ¹⁹ En cela, chaque texte de Rachid Mimouni réalise une fusion spécifique entre réalité et fiction. On y trouve un indice propre de la réalité qui se rapporte au réel-vécu qu'il soit ou non déformé, mais que l'écrivain catalogue toujours dans le domaine de la vérité vraisemblable, à telle enseigne que sa production romanesque reflète constamment des histoires plus réelles. Pour lui, le passage de faits réels dans la fiction est signifiant car il ne suffit pas seulement de porter la réalité dans la littérature mais bien et surtout, de s'assurer de ne pas la déformer ni de la falsifier pour des raisons d'opportunisme. Il faut en sauvegarder et en capter la dialectique interne.

Mimouni s'inspire d'événements réels et de types particuliers qui sont la synthèse, encore grossière mais organique, si l'on veut, d'une série d'éléments caractérisant la société algérienne. En eux convergent et se fondent quelques traits saillants de deux classes avec leurs aspirations, leurs contradictions et

¹⁸ À ce propos, Pierre Bourdieu écrit : «Le charme de l'oeuvre littéraire tient sans doute pour une grande part à ce qu'elle parle des choses les plus sérieuses, sans demander, à la différence de la science selon Searle, à être prise complètement au sérieux», Les règles de l'art, Paris, Le Seuil, 1992, p. 61.

¹⁹ Duchet, «Réflexions sur les rapports du roman et de la société», p. 64.

leurs évolutions dans une société nouvelle. Tout en restant efficace sur le plan de la vérité humaine, l'écrivain ne sent jamais la nécessité de recourir à des figures abstraites pour modeler ses créatures. Même s'il ne renonce pas à la couleur de la satire immédiate et à la description d'états d'âme momentanés, il fournit une existence autonome et une particularité bien spécifique à ses protagonistes comme aux simples figurants. Ils sont précisément décrits du point de vue de leur situation sociale, et simultanément montrés à partir de leur place dans la société.

Il est intéressant de remarquer qu'en dressant sans complaisance le tableau d'une société livrée à tous les démons : hypocrisie, mesquinerie, jalousie, vice, envie, perversions etc., Mimouni confère à l'écriture romanesque et à la fiction, en tant qu'espaces spécifiques, le pouvoir de conscientisation et de dénonciation des maux de la société. Cet état de fait lui permet la reformulation des problématiques brûlantes qui sous-tendent la crise algérienne et la constitution d'un autre imaginaire social. Ainsi, de ses textes émerge une opposition systématique entre deux univers antithétiques. D'une part celui de la misère, de l'ignorance et de la souffrance, et, d'autre part, celui de l'opulence et de la richesse étalées par les parvenus d'une élite qui s'est accaparé le pouvoir et qui a détourné le fleuve de la révolution à son profit.

On peut dire que le discours que soutient Mimouni dans son oeuvre constitue une tentative d'analyse de la société algérienne. L'objectif est non seulement romanesque de pure fantaisie mais consiste à proposer une nouvelle échelle de valeurs, à créer une nouvelle imagination et à libérer l'homme des liens de l'objet et des rapports rigides. Dans sa vision de l'écrivain, ses écrits reflètent «un ensemble de constats, d'interrogations, de doutes et d'obsessions

qu'expriment un ensemble de personnages dont la quête dévoile les contradictions des rapports sociaux».²⁰ Ils sont aussi «un indice révélateur de l'état de confortable sclérose»²¹ qui domine la société algérienne. C'est pour cette raison qu'au lieu de demeurer passif, Mimouni agit en tant qu'intellectuel pour apporter une thérapie violente qui participe à sa juste valeur à faire sortir la société algérienne du chaos. Et par le biais de sa production romanesque, il exprime l'amertume et la désillusion de ses compatriotes face à la réalité de leur quotidien marqué de souffrances, de privations et de profondes frustrations.

6.3 Présentation de la vie quotidienne

Dans son oeuvre, Mimouni se tourne vers la recreation du quotidien pour raconter les maux qui affligent sa société. Son regard est justement ce regard d'intériorité embrassant tout et présentant des situations banales et aberrantes. Par son action romanesque il souhaite atteindre le lecteur algérien au plus profond de lui-même. À ce sujet, il déclare :

Je ne m'adressais pas à un public français. Mon public authentique est un public algérien et jamais, à aucun moment, je n'ai pensé à écrire pour des Français, même si des conditions particulières m'ont obligé à aller publier à l'étranger. Il n'était en effet pas possible d'envisager la publication de ces romans ici.²²

Pleinement conscient du fait que son peuple vit très mal son quotidien, avec tous ses problèmes, Mimouni aspire à créer une oeuvre authentiquement

20 Gafaïti, «Entretien avec Rachid Mimouni», p. 97.

21 ibid., p. 96.

22 Yasmine Sinane, Naïma Chekchak et H'mida Ayachi (entretien réalisé par), «Tombéza à nu», Parcours Maghrébins, février 1989, p. 42.

algérienne visant à révéler aux Algériens les tares, les injustices et les monstruosité de leur société. C'est ainsi qu'il puise dans le vécu qui l'entoure les éléments de ses écrits «pour faire prendre conscience au lecteur de la gravité du mal, le pousser à réagir».²³ Ce qui fait que son témoignage sur la vie sociale et économique est le résultat d'une réflexion, d'une certaine lucidité vis-à-vis de la société ambiante. Et en dénonçant le mal fondé de son pays, l'écrivain expose clairement son engagement et assume une responsabilité inspirée de la réalité quotidienne.

Je suis un écrivain engagé; ne comptez pas sur moi pour dire que mon pays est le meilleur du monde. Mon activité de romancier est aux antipodes de cette attitude. Je veux choquer pour pousser les gens à agir. Le roman est un discours qui vise à transmettre un message. Quitte à être traité de scandaleux, je demeure convaincu que mon oeuvre transcende les histoires que je suis amené à raconter.²⁴

Pour bien comprendre le poids des multiples contradictions qui dominent la vie quotidienne en Algérie et qui créent des tensions sociales, il est important de préciser que la gestion économique administrée au pays au lendemain de son indépendance n'a pas assuré la modernisation escomptée ni amélioré les performances visées. Loin de permettre une autosuffisance alimentaire tant attendue, ladite gestion a donné lieu à une pénurie qui apparaît «comme un phénomène général et structurel»²⁵ menant à une plus grande distorsion entre l'offre et la demande. À vrai dire, la politique d'industrialisation en profondeur conjuguée à une mauvaise planification s'est soldée par un échec total. La stratégie de développement prônée par le régime a conduit le pays vers une grave crise qui a affecté tous les secteurs. Comme l'industrie, l'agriculture

23 Bourboune, «Rachid Mimouni accuse», p. 78.

24 A.R., «Rachid Mimouni à la T. O. : L'Algérie a dévié».

25 Smaïl Goumeziane, Le mal algérien, Paris, Fayard, 1994, p. 101.

algérienne connaît des difficultés de gestion permanente et enregistre des déficits chroniques. Ainsi, pour satisfaire les besoins impérieux de la population, le recours massif aux importations s'est accru à un rythme alarmant. Cet état de fait a non seulement accentué une dépendance alimentaire mais elle a aussi aggravé «le niveau global de l'endettement du pays».²⁶ Dans ce contexte, le clivage entre riches et pauvres s'accroît de façon incontournable et une partie considérable de la population vit dans la misère, les insuffisances et les frustrations. En fait, appauvrie car dépossédée par des dirigeants qui n'ont cherché que leurs intérêts, et bien définitivement rompue, cette population subit un ordre politique qui fait sombrer tout un peuple dans l'indignité et dans la privation. Cette situation très préoccupante est portée à son paroxysme par le souci majeur des Algériens de survivre dans un pays où le quotidien, avec son lot de difficultés et de défaillances, devient de jour en jour une réalité obsédante, agressive, voire aliénante. Dans *Tombéza*, Mimouni résume bien la situation désolante du peuple algérien et dit tout haut, avec sa franchise habituelle, ce que bon nombre de gens pensent tout bas :

Comment ce qu'on appelle les petits tracas de la vie quotidienne, qui ne cessent pas de se répéter et de s'ajouter les uns aux autres, finissent par nous obséder, par régler toute notre vie, en accaparant nos pensées et jusqu'à nos rêves. (T, p. 166-167)

Revenons à ce phénomène de pénurie sur le marché et dans les grands magasins d'État pour souligner que ses conséquences sont apparentes à tous les échelons de la société. D'après Smaïl Goumeziane, les pénuries ont touché «autant les citoyens que les entreprises et les exploitations agricoles. Pour les premiers, elles se traduisent, comme dans les pays de l'Est, par des files d'attente interminables devant les magasins».²⁷ En effet, la misère et la privation

²⁶ *Ibid.*, p. 64.

²⁷ *Ibid.*, p. 101.

ont buriné l'existence des Algériens qui, pour assurer leur sécurité alimentaire, ont intégré dans leur quotidien de nouvelles pratiques sociétales. Pour le moindre produit, ils doivent visiter plusieurs magasins et passer des heures dans des files d'attente. Et comme il manque mille et une choses, chaque jour, leur peine se trouve constamment pesante. Force est de préciser que le phénomène de la file d'attente ou «la chaîne» est apparu en Algérie depuis que le pays a recouvré son indépendance. Cette notion qui s'est érigée en réalité sociale, s'est vite ancrée dans les mentalités des masses populaires, les acculant à accepter l'humiliation et le mauvais traitement pour peu qu'elles se procurent des produits de première nécessité. Dans *Le fleuve détourné*, le revenant ne cache pas sa stupéfaction devant l'ampleur du changement qui frappe et sa société et son peuple.

Devant un grand magasin, mon attention fut attirée par un étrange manège. Une longue file d'hommes et de femmes s'allongeait sur le trottoir, en plein soleil. Un policier allait et venait le long de la rangée. De temps en temps il désignait quelqu'un avec son bâton. L'homme, ou la femme, s'approchait, répondait aimablement au salut du policier, ôtait sa coiffe, et tendait le crâne en se courbant légèrement, comme pour une révérence. L'agent lui assenait alors un grand coup de sa matraque et la personne reprenait sa place dans la file en remerciant avec effusion. Mais la chaleur était de plus en plus lourde, le policier suait de plus en plus, ôtait de plus en plus souvent sa casquette pour s'éponger le front, s'énervait en observant la queue interminable, frappait de plus en plus fort, tandis que les gens, impeccablement alignés, attendaient en souriant avec une infinie patience. (FD, p. 108-109)

La présence des agents de la police s'impose comme une nécessité pour assurer le service d'ordre dans les interminables files d'attentes qui engendrent des colères et des frustrations incontrôlables. Car, dans la société algérienne, les effets pervers générés par la pénurie se sont traduits par une dégradation des rapports humains et par une absence de civilité entre les individus. C'est là

une vérité indéniable qui se constate partout et fréquemment dans les supermarchés de l'État où chaque acte d'achat donne lieu à une lutte déchirante entre les Algériens.

On va servir du lait en poudre pour nourrisson, absent depuis plusieurs mois des étagères de toutes les épiceries du pays. Fébrilité d'une veille de bataille. La vague des clients s'avance insensiblement. Elle menace de tout envahir. Heureusement qu'on a pris la précaution de ne pas sortir le produit de l'entrepôt. Trois policiers se présentent enfin, matraque à la main, pour assurer le service d'ordre. Ils saluent le directeur et s'entretiennent quelques instants avec lui. Le soir, ne restaient plus dans le coin que les lambeaux de cartons, des boîtes éventrées avec leur contenu sur le sol, les débris d'une vitre brisée, une sandale abandonnée, des traces de sang, ... (T, p. 111)

Vivant dans la hantise du manque, tout citoyen algérien s'est transformé en un obsédé demandeur résigné à faire la queue n'importe où à la quête perpétuelle de produits difficilement trouvables. Nourri de l'espoir d'acquérir quelque produit absent du marché, il ne rate aucune occasion, quitte à passer des heures devant les portes des supermarchés de l'État, attendant la mise en vente d'une denrée essentielle susceptible de satisfaire ses demandes et ses besoins constants.

Des queues imprévues se forment ici et là dès qu'est aperçu un vendeur coltinant un carton. Il est assailli, bousculé, questionné, mais la file se disloque dès qu'apparaissent les boîtes de conserves. (T, p. 108)

Il convient de souligner qu'aucun citoyen ordinaire algérien n'est épargné du calvaire de la file d'attente et des grandes mobilisations dans les magasins de l'État. C'est bien une évidence que Mimouni présente dans *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* lorsqu'il évoque sa rencontre avec un ancien professeur :

Quelques années après la fin des mes études, j'ai revu mon professeur. C'était devant un supermarché. Espérant un bidon d'huile, il tenait sa place dans la file, sa poitrine osseuse comprimée entre deux larges bustes. La moindre bousculade provoquait un mouvement de houle parmi les corps agglutinés. Il faisait chaud sous le soleil. (BI, p. 113)

Au hasard de cette rencontre, Mimouni pense que son professeur aurait honte à être surpris par un de ses élèves en si humiliante situation. Mais le caractère ordinaire de cette pratique détestable ne gêne aucunement cet universitaire qui accepte son sort comme une fatalité.

- Vois-tu, me dit-il, je continue à enseigner à tes successeurs les lois physiques qui régissent notre univers tout en restant incapable de me procurer la quantité d'huile qu'il faut pour alimenter ma poêle. Sur l'estrade de l'amphi, je suis le maître du cosmos. Je me joue des équations qui déterminent le mouvement des planètes. Mais parviendrai-je à obtenir le produit que j'attends? Ceux qui, derrière moi me pressent, se fichent de mon savoir et des règles qui déterminent le mouvement des astres. Ils ne peuvent non plus soupçonner que mes connaissances pourraient les aider à disposer davantage d'huile demain. (BI, p. 113-114)

Désarmés face à cette réalité généralisée, les citoyens algériens ont fini par développer une philosophie de la survie, prenant leur mal en patience. L'exemple de Farid, un ancien émigré revenu au pays, qui explique à l'écrivain comment au début il sentait sa dignité atteinte en prenant sa place dans la file d'attente et qui a fini au fil du temps par changer d'attitude en s'alignant comme tout le monde en dit beaucoup sur l'emprise de cette pratique qui fait incontestablement partie du paysage social algérien.

Au début, me disait-il, j'ai cherché à comprendre, protesté, j'ai demandé à voir le chef, au lieu de baisser les oreilles et de me défilier comme tout le monde. Ça n'a servi qu'à me rendre malade. Aujourd'hui, assure-t-il, j'ai plaisir à m'aligner dans une file, même quand je n'ai pas vraiment besoin du produit mis en vente, j'égaye de galéjades l'attente de mes voisins, je félicite les veinards qui ont pu être servis, je salue joyeusement les

employés, les aide par mes propos à calmer l'impatience ou les protestations des clients, je remercie même quand je viens de recevoir à la face le «y'en a plus», assurant au vendeur qui se serait montré désolé, que ce n'est pas de sa faute, qu'il n'y avait pas lieu de dramatiser, qu'à bien y réfléchir ce concentré de tomates ne m'était pas indispensable, que cela ne me dérangerait pas de repasser un autre jour... (T, p. 109)

Une autre conséquence de la pénurie, c'est le développement du marché noir désigné communément en Algérie par le terme «Trabendo».²⁸ Ce commerce parallèle est devenu indispensable pour une multitude d'Algériens qui savent qu'il y a à travers tout le pays une recrudescence de vendeurs exposant une quantité considérable de marchandises de toutes sortes inexistantes sur les étalages des supermarchés de l'État. Parlant de ce phénomène, Mimouni souligne :

En Algérie le «trabendo» règne partout. Inutile de chercher des cigarettes dans les kiosques de tabac. En revanche, juste en face, et au double de leur prix officiel, toutes les marques sont disponibles sur les étals en carton des petits garçons qui ne trouvent pas rentables d'aller à l'école. (BI, p. 59)

En effet, comme le constate le revenant dans *Le fleuve détourné*, «tout se vend au marché noir, du lait des nourrissons aux cahiers d'écoles» (FD, p. 137).²⁹ Cependant, les prix des produits de première nécessité sont très exorbitants pour les acheteurs algériens qui ne peuvent pas s'en passer. Et comme il vient à manquer constamment du concentré aux tomates, de la semoule, du savon,

²⁸ Mimouni définit ce terme comme suit : «"Trabendo" est une expression tirée du nouveau pataouète que parlent les Algériens, constitué d'un curieux amalgame d'expressions arabes, françaises, berbères et de suaves néologismes», (BI, p. 59). Dans *Le Polygone*, Alek Baylee (Pseudonyme d'un écrivain algérien) élargit la définition de ce terme : «Le trabendo est un mot qui fait partie du vocabulaire algérien quotidien, l'arabe dialectal qui est en réalité un genre de créole, un mélange d'arabe, de français, et de berbère : fra-arabe-ber ou "farabe". Il est très différent de l'arabe classique du discours officiel, utilisé pendant le journal télévisé par exemple, et que la masse populaire ne comprend pas», texte inédit remis à notre attention par l'auteur aux États-Unis le 19 avril 1998.

²⁹ À propos des cahiers d'école, le revenant ne cache pas son désarroi et ne s'empêche pas d'avancer ce constat : «Les gosses qui vont à l'école doivent recevoir gratuitement les livres de base qui sont normalement interdits à la vente. Comment expliquer que ces manuels se retrouvent au marché noir, alors que les classes en sont dépourvues?». (FD, p. 137)

des médicaments ou encore des pièces détachées, le consommateur algérien n'a de choix que de succomber au diktat des vendeurs qui ne se gênent pas pour imposer de sévères conditions à leurs clients.³⁰ Ainsi, ignorant les prix officiels fixés par les pouvoirs publics et profitant de la rareté des marchandises, les vendeurs multiplient-ils les tarifs à leur guise et sans aucune vergogne. L'abus tarifaire est omniprésent quotidiennement, mais c'est durant le mois du Ramadan qu'il agresse la bourse du citoyen. C'est la meilleure période pour les commerçants qui savent pertinemment qu'à quelques heures avant la rupture du jeûne, les gens que la faim rend boulimiques finissent par écumer les marchés et débarrasser «les étals de leurs produits rares et chers». (T, p. 230)

Il est à noter que ce commerce parallèle est devenu un métier très rémunérateur pour les jeunes déçus, aigris ou qui ont échoué dans leurs études. Certains revendeurs à l'improviste ou attirés de produits en pénurie font de grosses marges bénéficiaires et gagnent même en un jour ce que l'État met un mois à accorder à leurs pères. Les femmes sont aussi très actives dans l'approvisionnement du marché noir. Parfois, ce sont les maris qui poussent leurs épouses à tirer profit de cette situation. Sur la demande incessante de son conjoint, une protagoniste dans *La malédiction* joint le rang des femmes qui s'impliquent dans cette activité.

Elle se mit donc à passer ses journées en queues patientes et souvent infructueuses devant les magasins publics. C'est qu'elles se comptaient par centaines, les femmes qui alimentaient le marché noir, arrivées bien avant l'ouverture des

³⁰ À ce sujet, Rachid Tridi écrit que pour liquider leurs stocks d'invendus, «les vendeurs posent comme condition obligatoire préalable à l'acquisition des marchandises tant convoitées l'achat de l'invenu. Ainsi, incroyable mais vrai, des clients se sont vus obligés d'acheter des pioches (oui, des pioches!) pour pouvoir bénéficier de l'acquisition des bidons d'huile de table! D'autres ont été contraints d'acheter de minables chaussures, sans qu'on leur accorde seulement le temps d'essayer les pointures, pour pouvoir acquérir avec leur propre argent des batteries de voitures! Et tout ceci en présence des agents de l'ordre!», L'Algérie en quelques maux, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 186.

portes et qui se précipitaient, dès que pivotaient les battants, vers l'immense surface aux rayons souvent vides, guettant la mise sur étal de quelque produit introuvable ailleurs. (M, p. 26-27)

Beaucoup de ceux et de celles qui s'adonnent au «Trabendo» partent à l'étranger s'approvisionner en marchandises introuvables sur le marché local. Ils reviennent surchargés, rapportant d'énormes valises où il y a tout : «des habits, des lames de rasoir, des bas, des pneus, et divers gadgets» (BI, p. 60). Mais les prix de vente demeurent très onéreux saignant ainsi à blanc le budget des ménages algériens. Et s'il vient aux clients la seule idée de refuser ou de protester, alors ils se trouvent confrontés à toutes sortes de justifications. Dans *Tombéza*, la détentrice d'un salon de coiffure justifie en ces propos la cherté de ses services :

Ici, y a rien. Alors forcément ça coûte cher, il y a le déplacement, le séjour, sans compter qu'il faut payer les produits en devises acquises au marché noir, sans parler du nombre de salauds avec qui je dois coucher pour obtenir les autorisations de sortie à l'étranger, alors il faut bien que je les saigne, ces salopes qui viennent dans mon salon pour rêver qu'elles sont ailleurs. Le paradis, ça coûte cher. (T, p. 205)

Quels que soient les effets pervers du «Trabendo» en Algérie, il n'en demeure pas moins vrai que ce phénomène joue un rôle essentiel dans la gestion économique du pays. C'est par ce moyen que le citoyen ordinaire algérien a pu acquérir des produits nécessaires à sa survie et faire face au cauchemar de la pénurie qui hante son quotidien. Et comme le dit Mimouni,

C'est ce système d'échanges qui permet aux dentistes de se procurer les produits indispensables à l'exercice de leur métier, aux mâles adultes, hors les intégristes, de se raser tous les matins en dépit d'une pénurie de lames qui dure depuis plus de quinze ans, aux malades de se procurer les médicaments prescrits, aux automobilistes d'acquérir la pièce nécessaire à la réparation de leur voiture. (BI, p. 63-64)

Le déséquilibre entre l'offre et la demande a engendré une nouvelle pratique de gestion bien spécifique à l'Algérie : le tirage au sort.³¹ En effet, des listes sont dressées sur les lieux de travail où viennent s'inscrire les personnes intéressées puis les responsables effectuent un tirage au sort. Cependant, cette pratique a donné lieu à un commerce très florissant. C'est ainsi que les téléviseurs, les réfrigérateurs ou autres produits électroménagers achetés sont revendus par leurs acquéreurs à la sortie du magasin, avec un bénéfice plus élevé que leurs salaires. Les clients qui n'ont pas eu la chance de s'inscrire sur une liste d'attente et qui doivent patienter des années avant d'être servis trouvent là une parfaite aubaine. Cette tendance est fortement ancrée dans la mentalité des Algériens censés l'intégrer dans la réalité de leur vie quotidienne, à telle enseigne que si une personne la refuse ou la rejette, elle est automatiquement pointée du doigt. Tel est le cas du protagoniste de la nouvelle intitulée *Le manifestant* dont le désintéressement à l'égard de cette pratique est considéré comme un acte douteux, louche voire soupçonneux. Sa voisine de palier n'insiste-t-elle pas auprès des policiers venus l'interroger à son sujet sur l'anormalité de son comportement?

- Eh bien, figurez-vous que quand son administration bénéficia d'un petit quota d'appareils ménagers, il n'a pas voulu s'inscrire sur la liste des candidats pour le tirage au sort qui devait désigner les heureux attributaires. Vous n'allez pas me dire que c'est normal, ça hein? Qu'est-ce que ça lui coûtait, de donner son nom? Il n'avait même pas à faire la queue. On lui aurait livré la marchandise dans son bureau. S'il n'a pas besoin de frigo, de télé, de cuisinière, il aurait pu en faire profiter ses amis, ou mieux encore, ses voisins, ou les garder chez lui, en prévision de la panne de son appareil actuel, qu'il ne pourra jamais réparer étant donné la pénurie de pièces de rechange, ou bien faire comme tout le monde et le revendre avec un bénéfice équivalent au

31 C'est bien une pratique surprenante comme le souligne Mimouni dans Tombéza : «Quel drôle de pays, vous ne trouvez pas? Nous sommes en train d'inventer une nouvelle pratique de gestion : le tirage au sort». (T, p. 252)

double de son salaire. Vous n'allez pas me dire que ce n'est pas un original? (CO, p. 48-49)

Ce sont là quelques aspects saillants de la vie quotidienne en Algérie qui illustrent la frustration et le malaise des Algériens dans un système politico-économique qui a conditionné leur existence depuis l'indépendance du pays. Cette réalité est douloureusement vécue par la majorité écrasante de la population en quête d'un quotidien plus équilibré, plus stable et moins opprimant, moins aliénant. Car durant les dernières décennies, les citoyens algériens n'ont vécu que dans le désenchantement et dans la désillusion, en espérant l'amélioration éventuelle de leurs conditions sociales.

6.4 Les conditions sociales du peuple algérien

Quel que soit son statut social, professionnel, économique et éducatif, tout citoyen algérien est conscient de la difficulté de sa condition sociale et de l'ampleur du mal qui ronge son pays. L'éventail des tares qui marquent son vécu quotidien est large. Dans un livre intitulé *L'Algérie en quelques maux*, Rachid Tridi dresse la liste des plaies considérées, selon lui, comme «les plus graves et les plus destructrices»³² ayant pour conséquence la paralysie totale de la société algérienne. Ces maux qui affligent le pays et le plongent dans le chaos absolu sont classés en deux catégories :

Les latents et les manifestes. Les premiers sont difficilement perceptibles; il en est ainsi de la fuite des cerveaux, du malenseignement et de la «chéria» par exemple. Leurs effets sont souterrains et pernecieux, donc ignorés du grand public et donc plus nocifs. Les seconds crèvent les yeux de l'observateur le moins averti; citons entre autres : la clochardisation, les

³² Tridi, *L'Algérie en quelques maux*, p. 9.

En parcourant la production romanesque de Mimouni, on peut recenser différents maux sociaux qui émaillent la trame narrative de ses écrits. La présentation des aspects de la vie quotidienne en Algérie oriente son écriture vers une action de dénonciation et de dévoilement. Agissant en tant que pur témoin, l'écrivain ne conçoit l'importance, voire l'utilité de son engagement qu'en remettant en question tout, absolument tout l'édifice social du pays. L'ampleur du sujet nous oblige à opérer un choix pour les besoins de la présente étude. À cet égard, nous nous limiterons précisément à ces quelques tares : la malnutrition, la crise du logement, les coupures d'eau, les hôpitaux. Ces diverses manifestations semblent générer dans le contexte algérien une désagrégation sociale généralisée, nuisible et malsaine.

6.4.1 La malnutrition

Parler du problème de la malnutrition en Algérie, c'est évoquer un cauchemar social qui concerne la population algérienne dans sa grande majorité. Une liste exhaustive ne renseignerait que partiellement sur l'ampleur de la pénurie qui joue un rôle prépondérant dans la dégradation socio-économique du pays. À vrai dire, tout fait défaut et les rares produits qui se trouvent sur le marché sont vendus à un prix trop élevé pour l'ensemble des bourses. Cette réalité désastreuse est à la fois l'effet et la cause d'un long processus de mauvaise

³³ *Ibid.*, p. 12. L'auteur donne des explications de chacun des maux présentés dans son livre et fournit des exemples tirés de la réalité algérienne. Il définit entre autres le vocable du dialecte algérien la «chéria» par l'ensemble des actions «par le biais desquelles on nuit délibérément à quelqu'un en vue de le sanctionner ou de l'éliminer» (p. 55). Quant à l'incivisme, il est l'un des traits de caractère les plus dominants chez le citoyen algérien d'aujourd'hui qui réside dans «la tendance à bafouer les règles les plus élémentaires qui régissent la vie communautaire et à nuire délibérément à tout ce qui représente, de près ou de loin, l'intérêt public. L'incivisme de l'Algérien apparaît comme l'une des tares les plus sournoises qui minent le pays». (p. 137)

gestion et de malplanification imposé par le despotisme du parti unique. Et comme le souligne Rachid Tridi :

Les raisons objectives de cette alarmante situation nutritionnelle sont essentiellement politiques et doivent être recherchées dans les orientations tracées par le FLN après l'indépendance et dans sa gestion catastrophique du pays pendant ses trois décennies de règne sans partage. La réforme agraire, prétentieusement étiquetée de révolution, qui a transformé le monde paysan en une armée de fonctionnaires salariés et paresseux, est à l'origine de la débâcle de l'agriculture, débâcle qui s'est traduite sur le terrain par une insignifiante productivité elle-même illustrée par de prohibitifs prix à la vente.³⁴

Dans *Tombéza*, Mimouni responsabilise directement l'État et ses institutions de gestion de la détérioration et l'aggravation des conditions alimentaires des Algériens. Sa charge continuelle se dirige contre ces bureaucrates qui, par leur incompetence et leur lenteur administrative, ont saboté la prospérité économique du pays. Non seulement ont-ils privé le peuple d'une abondance de produits agricoles essentiels à son développement mais ils ont contribué aussi à la mise en pratique de systèmes de commerce qui ont donné lieu à des spéculations financières hors de contrôle.

L'État interdisait le libre transfert [de fruits et de légumes] entre départements, une activité fort lucrative, qui permettait de vendre au prix fort dans les grandes villes la marchandise acquise à vil prix dans les régions productrices, normal, si on devait attendre les enlèvements et les livraisons des organismes étatiques, le paysan a le temps de voir pourrir sa récolte et le citoyen d'attraper une indigestion de pâtes. (T, p. 229)

Le coût élevé des denrées alimentaires et le risque de leur disparition totale du marché constituent une vraie psychose pour les Algériens. Et comme ce sont les femmes qui, en général, assument les tâches ménagères, elles sont très

³⁴ *Ibid.*, p. 162.

nombreuses à se rendre chaque jour au marché avec leurs couffins. Sachant qu'elles doivent s'armer de patience et passer des heures d'attente devant les magasins, certaines femmes se lèvent même de très bonne heure dans l'espoir de trouver quelque chose. Kader, le protagoniste principal de *La malédiction* est peiné de voir sa mère anéantie par des gestes quotidiens marqués de désolation, de privation et de déception.

Il savait que chaque matin sa mère prenait son panier et s'en allait faire le tour des magasins dans l'espoir de trouver quelque produit devenu rare, huile, beurre, sucre, café ou concentré de tomate. Kader s'irritait à l'imaginer prise dans ces mêlées que provoquait inévitablement l'apparition sur les rayons d'une marchandise convoitée. À plusieurs reprises, il avait essayé de la dissuader d'effectuer ces quêtes quotidiennes, lui faisant remarquer qu'il pouvait se contenter de pâtes ou de pommes de terre pour dîner. Elle hochait la tête mais repartait le lendemain pour revenir bien des heures plus tard, harassée, déçue, le panier vide. (M, p. 72)

Ce passage montre bien l'agression permanente que subissent les maîtresses de maison qui doivent se débrouiller avec ce qui se trouve sur le marché pour assurer à leurs familles une quelconque ration quotidienne. C'est pour cela que beaucoup d'entre elles se résignent à prendre place dans des queues interminables, persuadées que tôt ou tard elles seront servies. Mais leurs peines ne sont jamais soulagées ni leurs désirs réalisés, car comme le dit Mimouni dans *Tombéza*, même quand elles voyaient arriver des camions-frigos pour alimenter les étals des rayons des viandes désespérément vides, elles n'assistaient qu'au spectacle «des gigots d'agneaux et des amas de steak qui filaient sous le nez, alors que le rayon restait vide, les employés se sont d'abord servis, pour eux et pour leurs proches» (T, p. 110). À cela, il faut aussi ajouter la gent privilégiée du pouvoir, les notables du pays, les bureaucrates et les restaurateurs au marché noir. Dans ce contexte, la tâche des femmes algériennes s'avère des plus pénibles, d'autant plus que comme les denrées

alimentaires disparaissent fréquemment des étalages des magasins d'État, elles sont constamment renvoyées vers les spéculateurs et les trabendistes qui font saigner leurs maigres budgets.

Il convient de préciser que la gravité de la situation alimentaire qui ronge la société algérienne n'agresse que le citoyen algérien ordinaire. En fait, dans ce pays, une extrême minorité est épargnée du mal de la privation et ne connaît point de frustration ou de calvaire quotidien. Ce sont les familles aisées et les bureaucrates-rentiers qui se nourrissent bien quantitativement et qualitativement. Cette vérité crève les yeux puisque «la nomenclature et la classe de fonctionnaires qui géraient le pays ne se sentaient pas concernés par le problème de la malnutrition».³⁵ Les détenteurs du pouvoir ont la mainmise sur tous les produits alimentaires aussi bien locaux que ceux importés de l'étranger. Ils sont les premiers bénéficiaires des meilleurs choix. Habitues à la suffisance et à la disponibilité, leurs maîtresses de maison varient à leurs guises les menus. Aussi, désirant assurer à leurs familles une diète riche et saine, ces dernières exigent-elles une abondance d'aliments nutritifs. Dès lors, tout produit suspect est refusé et certaines vont même jusqu'à n'offrir à leurs enfants que des aliments frais venus directement de la ferme. L'exemple cité par Mimouni dans *Tombéza* est révélateur du souci de ces mères qui, pour protéger la santé de leur progéniture, s'acharnent à lui garantir du bon lait en lui interdisant d'avalier

cette saloperie de liquide à la blancheur douteuse qu'on trouve sur le marché, sachets qui s'entassent dans des bacs à la saleté repoussante, pièges à mouches qui puent le lait fermenté, non, pas ce breuvage fabriqué à partir de poudre ayant longtemps

³⁵ *ibid.*, p. 159.

traîné sur les quais des ports, piétinée par des dockers négligents ou pressés. (T, p. 215)

Alors si l'allaitement artificiel ne constitue aucun problème pour les mères dans la frange aisée de la société algérienne, il est cependant une cause d'ennuis insurmontables pour la majorité de la population. Cette opposition est flagrante dans le passage suivant qui reflète l'impuissance, le désarroi et la condition désespérée de ces familles algériennes qui surmontent tant bien que mal les difficultés à se procurer ce simple liquide dont d'autres dédaignent de considérer l'existence :

Il est difficile de s'imaginer comment une chose normalement insignifiante acquiert soudain une importance démesurée, jusqu'à l'idée fixe, ce lait en poudre pour nourrissons que vous ne trouvez nulle part, que vous avez cherché de village en village à des dizaines de kilomètres à la ronde, sans parvenir à mettre la main sur la moindre boîte, votre femme qui s'affole et ne sait comment nourrir le nouveau-né, et son angoisse va la mener vers la crise de nerfs, et vous êtes là, les bras ballants, à ne savoir que dire, à ne savoir que faire. (T, p. 167)

Devant une situation économique qui ne cesse d'empirer d'année en année, que peut faire en effet le citoyen algérien? N'ayant aucun pouvoir pour remédier à sa misérable condition, du fond de son désespoir une longue plainte dit sa détresse. En réalité, préoccupé par l'assurance minimale de sa survie, il n'accorde aucune importance à la notion de qualité ni au respect des normes, même si l'absence de certaines matières dans des produits consommables rejaillit d'une manière négative sur lui. Rachid Tridi résume bien cet état de fait qui sévit de plus en plus dans la mentalité de la majorité de la population.

Ainsi, certains savons dégagent de curieuses odeurs, des dentifrices laissent sur la langue un goût fade, des boissons gazeuses n'ont de gazeux que le nom, et ainsi de suite. Le plus

étrange est que ces produits sont quand même écoulés sans problèmes, les clients n'ayant souvent pas le choix et devant se contenter de ce qui se présente. Entre ne pas se laver les dents avec du dentifrice ou accepter un arrière-goût de terre sur la langue...³⁶

Il est certain que les séquelles de la pénurie sont grandes dans la vie quotidienne des citoyens algériens, à telle enseigne que beaucoup ont développé une philosophie du contentement. En fait, subissant à outrance la politique du manque et affrontant quotidiennement la disparition de certains aliments³⁷, les Algériens ont fatalement appris à apprécier le disponible immédiat sachant que leur vie est remplie d'aléatoire et que de jour en jour de nombreux obstacles se dressent devant eux.

6.4.2 La crise du logement

En plus d'être mal nourri, le citoyen algérien se trouve aussi mal logé. D'ailleurs en Algérie, le phénomène du logement, qui s'est aggravé avec le temps, est devenu à l'échelle nationale un problème crucial. Il est même considéré par l'écrasante majorité des citoyens Algériens comme la source de préoccupations angoissantes. Dans *Tombéza*, Mimouni met en relief à travers les propos d'un des protagonistes de son roman, responsable d'une commission d'attribution de logements, la crise de l'habitat qui joue un rôle prépondérant dans l'anomie qui mine la société algérienne :

Ah, le logement, un grand problème. La crise est à l'échelle de tout le pays. Certes, nos dirigeants ont raison de réserver les ressources de l'État aux investissements productifs, mais la

³⁶ *ibid.*, p. 187.

³⁷ La banane est un fruit dont la disparition constitue un événement dans le contexte algérien. À cet effet, Mimouni raconte : «Banane : fruit devenu très célèbre et très recherché depuis sa disparition des étals des marchés algériens. Si vous trouvez trop triste la mine du garçon qui vous sert dans un restaurant, exigez des bananes pour dessert. Il ne manquera pas d'étouffer de rire.» (BI, p. 169)

population augmente et cela ne manque pas de créer des situations pénibles pour certains. Nous devons nous sacrifier pour assurer le bonheur des générations futures. (T, p. 146)

Encore une fois, précisons-le, cette crise ne frappe que le citoyen ordinaire. Dans la République algérienne, démocratique et populaire, «les apparatchiks et les bureaucrates de tous bords qui ont pris les rênes du pays après l'indépendance ont pondu une réglementation à leur mesure afin de s'approprier villas et appartements de luxe à des prix dérisoires».³⁸ Non seulement ces habitats classés «bien vacants» et hérités de la période coloniale sont-ils luxueux, vastes et aérés mais encore sont-ils raffinés sur le plan architectural et situés en plein coeur des villes. Aussi, faut-il souligner que les familles aisées ainsi que les membres occupant des postes prestigieux dans l'appareil de l'État et qui ont bâti des fortunes colossales «à l'ombre des lois socialistes» (FD, p. 137), se prélassent dans de superbes villas, dotées de tout le confort et construites «sur les hauteurs de la mer, où l'on peut humer la brise marine» (T, p.42), laissant le peuple se terrer dans des

cages obscures et mathématiquement cloisonnées, où l'on ne peut pas tousser sans réveiller le voisin, où il n'y a même pas de place pour étendre le linge, où l'on vit tout seul parmi ses soucis.
(T, p. 42)

La crise du logement, aux conséquences sociales considérables, trouve ses fondements dans l'explosion démographique qu'a connue l'Algérie depuis son indépendance.³⁹ Elle tient également aux gaspillages engendrés par un système lourd et bureaucraté qui impose au secteur de l'habitat de longs

38 Tridi, L'Algérie en quelques maux, p. 96

39 À partir des années soixante-dix, l'Algérie a un taux démographique des plus forts du Maghreb, et des pays en voie de développement. Ce pays vit, en effet, «en cette fin de siècle, la plus forte croissance de sa population, avec un très faible taux de mortalité (0,7%) dû au petit nombre de personnes âgées (moins de 4% du total) et à une très forte proportion de femmes en âge de féconder», Patrick Eveno, L'Algérie, Paris, Éditions Le Monde, 1994, p. 100.

retards dans les délais de réalisation. À cela, il faut ajouter l'instauration depuis plusieurs années du clientélisme, de la corruption et des privilèges exorbitants accordés aux ultra-pistonnés, aux super-argentés et à ceux et celles qui savent manipuler le système. Un autre phénomène aussi est venu aggraver la situation de l'habitat souffrant dans ce pays de nombreuses lacunes. C'est l'invasion sans précédent des grands centres urbains par des paysans gracieusement logés par des parents influents du régime. Ces populations qui délaissent leurs demeures traditionnelles où il y avait des cours pour laver le linge, moudre le blé, baratter le lait, occupent des habitations modernes réservées aux citadins. Par leur installation massive, elles ont contribué au renforcement du problème du logement et créent à la fois des tensions et des déséquilibres dans les villes. Force est de préciser que dans ces vastes déplacements migratoires de paysans, beaucoup ont abandonné la campagne à la recherche d'un emploi dans le secteur tertiaire et dans celui de l'industrie. Ces derniers n'ont pas nécessairement de puissants membres de leurs familles qui se chargent de leur assurer un toit. De ce fait, il est très difficile pour eux de trouver un logis à leur convenance et selon leurs moyens. Toutefois, ils se contentent de passer le restant de leurs jours dans une étroitesse allée à des conditions de vie très lamentables. C'est le cas de Brahim, un des protagonistes de *Tombéza*, qui est originaire de Jijel qu'il a quitté à la recherche d'un emploi. Laissant au village sa femme et ses cinq enfants, il «habite dans un bougre minable une chambre qu'il partage avec quatre exilés» (T, p. 203). Le patron leur interdit de faire la cuisine. pas même «un lavabo pour la toilette du matin». De plus, il «a condamné par un grand panneau de carton l'unique fenêtre afin de ne pas avoir à remplacer les carreaux brisés». (T, p. 203)

L'impuissance des pouvoirs publics, la spéculation effrénée dans les domaines

publics et l'insuffisance des logements pour répondre favorablement aux besoins des demandeurs ont poussé les gens à se débrouiller à la mesure de leurs possibilités. L'angoisse et la frustration de la population ont débouché sur l'acceptation de n'importe quel logement pourvu d'avoir un abri. Said, un des protagonistes de *La malédiction*, n'habite-t-il pas dans «une cave proche du port, en compagnie d'un docker et d'une prostituée» (M, p. 64). D'autres n'ont de choix que de s'entasser dans des bidonvilles hideux partageant leur espace insalubre avec des rongeurs nuisibles, voire dangereux. À ce sujet, un des protagonistes du *Fleuve détourné* raconte :

Et nos taudis infestés de rats? J'avais un gosse de deux mois. Il pleurait beaucoup la nuit. Pas de lait chez la mère et pas de lait dans les magasins. Et nous étions si fatigués, sa mère et moi. Fallait s'habituer à dormir malgré les cris. Un matin nous l'avons trouvé baignant dans son sang. Un rat lui avait rongé le crâne et une partie de la cervelle. (FD, p. 137)

Mais, il y a aussi ceux qui n'ont pas de lieu fixe et qui trouvent refuge dans des édifices publics. Le revenant ne constate-t-il pas avec stupéfaction le nombre grandissant des gens qui passent la nuit dans la mosquée?

Un homme élégant et sérieux s'approcha de moi et me salua. Il tenait à la main un petit sac. Il en tira un pyjama et disparut en direction de la salle d'eau. Il revint revêtu de son habit de nuit et tenant son costume à la main. Il déroula ensuite un sac de couchage et s'y glissa. (FD, p. 69)

Demandant à son voisin pour quelle raison tout ce monde vient à la mosquée pour dormir et s'éclipser dès l'aube, avant la prière du *fadjr*, ce dernier le rassure que :

- Ce n'est pas un regain de ferveur religieuse qui les attire en ce lieu. Non. Nos dirigeants ambitieux qui rêvent d'un grand pays laissent proliférer le peuple mais oublient de lui construire des habitations. Les hôtels sont complets et hors de prix et les hammams infestés de brigands. Ici, c'est paisible et gratuit. La

sainteté du lieu intimide les coquins. Tu occupes ma place habituelle. Moi, je suis instituteur dans l'école du village. (FD, p. 71)

Pour remédier à la faiblesse des constructions et à cet élan démographique qui, au lieu de constituer une donnée fondamentale pour la politique du pays, est devenu un handicap difficile à surmonter, l'état a instauré un système de distribution des logements. Censés procéder à des répartitions justes et équitables, les organismes étatiques mis en place à cette fin, ont désorganisé les relations sociales et ont suscité des difficultés pratiques de gestion pour l'habitat. Beaucoup de membres des commissions d'attribution des logements ont fait passer leurs intérêts personnels avant l'intérêt social. Ils ont profité de leur pouvoir pour s'enrichir vite et facilement. Ceci dit, l'acquisition d'un logement pour la majorité de la population, qui ne peut graisser convenablement la patte des hauts responsables, relève du quasi-impossible. Face aux abus illimités, aux injustices flagrantes et au favoritisme à outrance, les citoyens algériens ne peuvent que s'incliner sachant que depuis longtemps dans leurs pays,

Les octrois des appartements s'accompagnent invariablement de toute une panoplie de sordides marchandages et combines. La distorsion entre l'offre et la demande est si grande que celui ou celle qui dispose de la moindre parcelle d'autorité dans la procédure d'affectation des logements l'utilise comme monnaie d'échange, soit pour exiger un service en retour, soit pour s'enrichir. Des pratiques peu orthodoxes, qui défient le bon sens, l'éthique et la législation, ont de la sorte été érigées en règles admises, utilisées et subies par tous.⁴⁰

Dans ce contexte, trouver un logement n'est pas chose facile. Non seulement l'attente peut durer plusieurs années, mais l'écrasante majorité de la population

⁴⁰ ibid., p. 90.

ne peut se permettre de payer de hauts loyers. C'est ainsi que beaucoup se contentent de vivre à plusieurs sous le même toit. La présentation de cette situation par l'un des protagonistes dans *Tombéza* est commune dans bon nombre de familles algériennes. L'appartement familial comporte deux pièces dans lesquelles

s'entassent le père, la mère, les deux aînés, mariés, l'un avec quatre enfants et une femme de nouveau enceinte, et l'autre qui vient d'avoir des jumeaux, et puis deux soeurs dans la force de l'âge qui se languissent en attendant de trouver preneur, qui couchent dans le couloir avec mon frère puîné, qui a dix-sept ans et dont je sais les douloureux désirs constamment réfrénés. (T, p. 54)

Rien d'étonnant si cette promiscuité des lieux donne naissance à des désirs et à des fantasmes refoulés. Il faut du courage au jeune mâle, une force de caractère certaine pour affronter l'appel du corps et ne pas succomber à la tentation de

ces salopes de filles qui jouent aux inconscientes, quand l'été transforme l'appartement en étave, se contentent de ces robes amples et légères, mais qu'au moindre geste sculptent toutes leurs formes, sans compter ces attitudes d'abandon languide qui ménagent de fulgurants dévoilements, et le choc secoue l'adolescent qui ira dans une vespasienne évacuer son désir. (T, p. 54)

L'entassement de plusieurs ménages⁴¹ dans des logements étroits est entré dans l'ordre des choses. Il est certain que le manque total d'espace pour une vie décente pose des problèmes insurmontables. Mais beaucoup se contentent de cette solution plutôt que de subir la frustration de l'attente ou de se trouver

⁴¹ La définition du ménage adoptée par les services statistiques algériens est la suivante : «Le ménage est un groupe de personnes vivant ensemble dans un même logement sous la responsabilité d'un chef de ménage, préparant et prenant en général les principaux repas ensemble. Ces personnes sont généralement liées entre elles par le sang ou par alliance», Abderrahmane Iles, «La population algérienne entre l'archaïsme et la modernité», dans Ali El-Kenz (sous la direction de), *L'Algérie et la Modernité*, Dakar/Sénégal, Série des Livres CODESRIA, 1989, p. 85.

pris dans un tourbillon vertigineux de situations irritantes. D'ailleurs, un certain nombre de jeunes renoncent à s'engager faute d'avoir un logement. Rayés des effectifs des «logeables», ils ne songent plus à un toit pour fonder un foyer. Le drame de Samira et de son fiancé, relaté par Mimouni dans *Tombéza* en dit beaucoup sur la souffrance des amoureux qui ne s'illusionnent plus sur leur avenir. En effet, ces deux amants sont incapables de trouver un appartement et sont contraints d'éteindre leur feu intérieur sur le canapé de la salle des urgences. Au fil des saisons, au gré des jours qui passent, ils vont s'unir en silence parce qu'ils

n'ont plus le courage de formuler leurs rêves à voix haute, ils se méfient des mots, qui peuvent faire miroiter un avenir dont ils savent qu'il sera inéluctablement déçu, l'attente a alourdi leurs gestes, ce sont déjà de vieux amants, mais ils ont traîné partout à la recherche de cette solitude, sur les bancs des jardins publics, le long des plages en hiver, dans les alcôves des cafés luxueux où la consommation est hors de prix, dans l'obscurité des cinémas. (T, p. 54-55)

L'avènement de l'indépendance n'a pas résolu la crise du logement. Les actions réalisées n'ont pas été à la mesure des promesses avancées par les dirigeants. Le déséquilibre entre l'offre et la demande ne fait que s'amplifier. Cette situation tendra à s'aggraver dans les années à venir, sous l'effet de l'écart grandiose entre l'accroissement des demandeurs et celui de la production des logements. Nul doute que ce problème continue à être vécu comme un mal que tous les citoyens Algériens ressentent à la fois autant sur le plan individuel que sur le plan collectif. Ce qui fait dire à Rachid Tridi que :

La crise du logement s'affirme donc comme un des plus puissants agents anomiens dans le processus de détérioration de la société algérienne, parce qu'elle atteint de plein fouet le citoyen, et ceci aussi bien dans la qualité de ses conditions de vie que dans son mental. Combien de jeunes gens souffrent le

martyre du célibat, faute de nid pour fonder un foyer? Combien de privations doivent endurer des milliers de familles pour pouvoir s'acquitter des intenable coûts de leurs appartements? Combien d'universitaires ont été contraints de sacrifier les métiers pour lesquels ils ont étudié afin d'embrasser d'autres carrières sous la pression de la crise du logement? Combien d'hommes ont étouffé tous leurs scrupules pour tremper dans des magouilles, afin d'entrer en possession des précieuses clés? Et combien et combien...?⁴²

Certes, la course aux clés n'apporte au citoyen algérien que colère, déception et amertume. Son irritation est légitime car l'ampleur de ce phénomène a pourri les relations entre les individus et a plongé la société dans un chaos insoutenable. Il reste que lorsqu'il est retenu par la commission d'attribution des logements et se voit attribuer un appartement, il doit saisir sa chance sans espérer exercer un droit de regard sur le choix du site ni obtenir d'éventuels ajustements. S'il refuse cette opportunité, alors son dossier tombe dans les oubliettes et il risque d'attendre à vie l'arrivée d'une autre offre. Cependant, même en possédant les précieuses clés, il doit s'armer de courage et de patience car il n'est pas arrivé au bout de ses peines.

6.4.3 Les coupures d'eau

L'obtention d'un logement met tout acquéreur devant une panoplie de problèmes qui relève de la normalité de son vécu quotidien. Pour rendre sa demeure habitable, il lui faut arranger à ses dépens des travaux de peinture, de plomberie, d'électricité et de menuiserie. Ces incommodités peuvent être réglées moyennant des dépenses supplémentaires, mais c'est la donnée de l'eau qui semble être insoluble. C'est que le manque d'eau au robinet constitue dans son pays une plaie inguérissable. En fait, l'alimentation en cette source

⁴² Tridi, *L'Algérie en quelques maux*, p. 97.

vitale n'est guère permanente et n'est pas, non plus, fournie à tous les ménages. En Algérie, le phénomène des coupures en eau potable constitue une réalité structurelle institutionnalisée. Dans *Tombéza*, Mimouni distingue différents aspects de ce véritable fléau assimilé à une norme sociale.

Il faut expliquer qu'il y a coupure et coupure. Celle qui a lieu à l'occasion de la réparation d'un tuyau éclaté ou du branchement d'une nouvelle conduite. Une privation de quelques heures mais que des ouvriers peu diligents feront durer trois à quatre jours. Éminemment [sic] ennuyeuse mais en fin de compte supportable parce que cela ne se produit que de loin en loin. Il y a aussi les pannes des systèmes d'amenée d'eau, une pompe qui déclare forfait et qu'il s'agit de remplacer quand, par miracle, on en dispose au magasin. Admissible, parce que cela peut arriver dans n'importe quel pays. Mais de ces coupures qui durent toute l'année, été comme hiver, où l'on ne reçoit l'eau que pendant une heure tous les deux jours. Ce genre de coupures, c'est une toute autre affaire. C'est comme la guerre, cela bouleverse totalement votre mode de vie. (T, p. 167)

Il convient de préciser que dans la société algérienne, la répartition de l'eau douce n'est pas égale pour tout le monde. L'ouverture de la nouvelle *Le manifestant* dans *La ceinture de l'ogresse* rappelle les gestes quotidiens de tout citoyen algérien à son réveil. En effet, le protagoniste ouvre les robinets dans l'espoir de disposer du liquide précieux pour faire sa toilette et préparer son café. Déçu, il estime «que la municipalité aurait pu faire preuve, à l'occasion du grand jour, de générosité en ouvrant pendant quelques heures les vannes de ses canalisations d'eau» (CO, p. 11-12). Avant sa sortie, il ne peut s'empêcher de s'assurer de la fermeture du robinet parce que l'eau peut arriver à n'importe quel moment durant son absence, ce qui risquerait de causer de terribles dégâts.⁴³ Un élément qui frappe le protagoniste lorsqu'il est arrêté par

⁴³ Dans *Tombéza*, Mimouni relate les conséquences de l'arrivée de l'eau en l'absence des occupants de l'habitat : «On a pris l'habitude de toujours laisser ouverts les robinets. Les dépôts successifs de calcaire finissent par coincer les boutons dans cette position. il suffit de s'absenter la nuit idoine pour retrouver l'appartement inondé, terriblement agressif le locataire du dessous dont la peinture du plafond tombe en plaques, et celle des murs gorgés d'eau se gondole.», (T, p. 168)

la police et conduit pour l'interrogatoire dans une villa sur les hauteurs de la ville, c'est la disponibilité et l'abondance de ce bien dont la majorité écrasante de la population est privée.

Dans un coin de la chambre se trouvait un lavabo sur la console duquel était disposé un nécessaire de toilette. Il tourna le bouton du robinet. L'eau se mit à gicler avec force. (CO, p. 41)

C'est ainsi que hormis dans des quartiers résidentiels, «une distribution d'eau continue demeure un luxe à peu près inconnu, sauf à avoir les moyens de faire installer les fameuses citernes qui se remplissent pendant les tranches horaires où l'eau est distribuée». ⁴⁴ En effet, dans plusieurs habitations algériennes, de gros cylindres sont installés pour assurer une réserve d'eau suffisante susceptible d'éviter de se laver ou de faire les travaux ménagers éternellement au milieu de la nuit. Cependant, ceux qui ne peuvent s'offrir ce moyen et souffrent de voir leurs robinets désespérément secs dix à seize heures par jour, parfois plus, été comme hiver, n'ont de choix que de s'alimenter à la fontaine publique. Cette solution implique de nouvelles frustrations du fait que la recherche de l'eau potable donne lieu à de multiples tensions :

La fontaine publique autour de laquelle, dès l'aube, s'agglutinaient ces bandes d'enfants et d'adolescents venus s'approvisionner en eau, chargés de tonneaux, de jerricans, de bidons, qui avec un âne, qui avec une charrette montée sur roulements à billes, qui avec un caddie fauché au grand magasin d'État, qui avec un tricycle, qui se poussaient, se gênaient, s'engueulaient, se chamaillaient, se bagarraient, et se renversaient les bidons et les seaux (T, p. 20).

Si les coupures d'eau ont pénétré, depuis longtemps, les habitudes de vie du citoyen algérien, il n'en demeure pas moins vrai qu'elles ont donné naissance

⁴⁴ José Garson, «Vivre sans eau», dans Reporters sans frontières, Le drame algérien - Un peuple en otage, Paris, Les Éditions La Découverte, 1995, p. 16.

à des situations et à «des scènes d'un superbe insolite» allant même jusqu'à transformer le paysage sociétaire dans ce pays.

Voilà un grand bâtiment plongé dans le calme de la nuit. Ses locataires, laborieux prolétaires employés dans une usine située au bout du monde, qui passent leur temps à attendre des bus aussi espacés que l'arrivée de l'eau dans les tuyauteries, besogneuses mères de famille à la nombreuse progéniture, dorment du lourd sommeil de l'exténué. Deux heures du matin. Calme plat. Et brusquement, incompréhensible remue-ménage. Fenêtres qui s'éclairent, bruits de pas, éclats de voix, tintements et grincements métalliques. Tout de même, on n'est pas si matinal, dans ce pays? (T, p. 168)

D'autres transformations sont plus manifestes au niveau humain où les citoyens algériens développent de nouvelles habitudes et adoptent des comportements inattendus. Il est remarquable de constater à quel point le manque d'eau potable conditionne l'existence des individus, brise l'obsédante monotonie de la vie et les pousse à s'adapter aux palpitations quotidiennes qui rythment la société. L'auteur de *Tombéza* parle ainsi de cette réalité sociale :

Votre emploi du temps se réglera en fonction de cela. On s'habitue à prendre sa douche à deux heures du matin. Pour ceux qui reçoivent le précieux liquide à la tombée du jour, il ne s'agit pas de s'attarder dans les rues après la sortie du travail. Ainsi, on peut voir les rues constamment grouillantes des quartiers peuplés se vider brusquement. Les passants attardés pressent le pas pour rentrer chez eux, les magasins baissent le rideau. Ne conjecturez pas, ce n'est pas le début d'une grève générale ou l'heure du couvre-feu. C'est l'eau qui arrive. Il faut être prêt à l'accueillir, et se préparer à lui faire fête, exactement comme pour le retour de l'enfant prodigue. C'est qu'il ne s'agit pas de perdre du temps durant les opérations, une fois l'assaut déclaré. Ordonnancer minutieusement les différentes manoeuvres : emplir les récipients, laver la vaisselle, le linge, le parquet... (T, p. 169)

Il reste que c'est au niveau de l'épanouissement des êtres que la privation entraîne des effets perturbateurs et insoutenables. La gravité du malaise

transparaît à travers la dégradation physique et vestimentaire des Algériens. À vrai dire, les dégâts des jours sans eau sont considérables : «visages mal rasés, habits mal lavés, pieds sales et puanteurs corporelles».⁴⁵ Les désagréments engendrés par les ruptures d'eau systématisées sont profonds, révoltants et illimités. Empruntant la voix de *Tombéza*, Mimouni en cite quelques-uns :

Incroyable, les choses qui cessent de fonctionner en l'absence de l'eau. Les W.C. sont repoussants, la chasse vide voit ses mécanismes se rouiller, la machine à laver devient un appareil inutile, comme le chauffe-bain, les cafetières mettent au rancart les percolateurs, les stations-service ne peuvent plus laver les voitures, les jets d'eau des jardins publics asséchés ont l'air stupide, les boulangers ne savent plus à quel moment pétrir la pâte, les jardins des villas se dessèchent, dans les hôpitaux, [...], ou dans les administrations les femmes de ménage profitent pour ne pas faire leur travail, les restaurants pour ne pas laver leurs assiettes, il y a des produits que les ménagères ne peuvent plus se permettre d'acheter parce que leur préparation exige beaucoup d'eau, comme les salades ou les poissons, et comment faire pour se brosser les dents?... (T, p. 169)

Bien entendu, face aux solutions provisoires qui s'éternisent, les familles algériennes avec leur forte progéniture doivent assurer par tous les moyens leur approvisionnement d'eau potable. La nécessité d'accroître le volume de leur ration quotidienne les pousse à stocker le liquide précieux dans des gros récipients et dans des «grandes bassines ouvertes à tout vent, où [il] va croupir plusieurs jours» (T, p. 169) avec le risque d'infection certaine. De là toute une série d'anomalies peut se produire. Outre le fait que les coupures d'eau coûtent «à la société des sommes faramineuses», le manque d'hygiène et l'eau polluée peuvent être la cause de recrudescence de maladies. Ce n'est pas un hasard si la fièvre typhoïde et le choléra sont parmi les plus importants fléaux en Algérie.

⁴⁵ Tridi, *L'Algérie en quelques maux*, p. 82

6.4.4 Les hôpitaux

La politique sanitaire en Algérie a fait l'objet d'une orientation inscrite «dans tous les textes doctrinaux de la Révolution algérienne, du Programme de Tripoli à la Charte Nationale». ⁴⁶ Le projet d'instaurer la «médecine gratuite pour tous» vise à garantir aux citoyens des conditions décentes, à rendre le processus de médicalisation accessible à tout le monde et à élargir la consommation médicale à de plus larges couches de la population. Cette volonté ne pourra se réaliser que si l'organisation des établissements sanitaires, la formation du corps médical et paramédical, le développement d'une prise de conscience nationale à l'égard de l'utilité des programmes de santé publique sont considérés globalement afin que les efforts que l'État et les citoyens sont disposés à faire contribuent à la démocratisation des soins.

Si au niveau du discours et des textes officiels, il y a une nécessité de mettre en vigueur la gratuité des soins et d'assurer aux citoyens des conditions d'hygiène favorables à leur épanouissement, la réalité sociale est fort différente. En effet, dès ses débuts romanesques, Rachid Mimouni s'est intéressé au système de santé algérien en mettant en évidence la flagrante contradiction entre l'énoncé et le réalisé. Dans *Une paix à vivre*, le protagoniste principal de son deuxième roman se présente pour une transfusion à l'hôpital. Il est mal reçu par une infirmière qui a fini par se déranger.

- C'est trop tard pour aujourd'hui, fit-elle, après un rapide coup d'oeil sur la feuille. Revenez demain.
- Mais ... commença Djabri.
- De toute façon, coupa l'infirmière d'un ton définitif, pour ces analyses, il faut être à jeun.
- Je suis à jeun, répondit le garçon.

⁴⁶ Miloud Kaddar, «Le système de santé en Algérie : aspects économiques», Aspects de la société algérienne, Paris, Centre Culturel Algérien, 1987, p. 78.

- Aujourd'hui, ce n'est pas possible.
- Il n'est que midi moins le quart, osa lui faire remarquer Djabri. mais la fille s'était déjà éloignée, insouciante et rieuse. (PAV, p. 95)

L'écrivain relève le manque de conscience professionnelle du personnel hospitalier sans trop insister. Certes, la critique existe mais avec une touche modérée. Elle se poursuit également dans *Le fleuve détourné* avec cette indignation devant les pratiques qui se développent de plus en plus dans les hôpitaux algériens où «les infirmières et les femmes de salle mangent les desserts destinés aux malades» (FD, p. 137). Cependant, c'est dans *Tombéza* où l'écrivain déverse toute sa colère à l'égard du système de santé de son pays. D'ailleurs, à certains égards, ce roman peut être considéré comme l'écrit dénonciateur sans détours du malaise qui règne dans les hôpitaux.

Loin de procurer aux malades soins, repos et convalescence, l'hôpital devient pour eux à cause de l'immensité de la dégradation et de la déréliction physique et morale qui domine partout, un lieu de phobie profonde, de peur constante et de stress continu. Dans la trame narrative de son récit, *Tombéza* présente l'hôpital comme «un royaume du sordide» (T, p. 249) dont les mauvaises conditions de l'hygiène et l'état déplorable des services sont criantes. C'est une atmosphère de désordre qui règne dans le monde hospitalier où les médecins, les infirmières, les femmes de salle, les employés vont et viennent dans les couloirs remplis par les malades, sans pour autant leur prêter attention, les ignorant comme s'ils faisaient partie du décor. Aussi, affichant une indifférence totale, négligent-ils de secourir les blessés qui agonisent, allongés «sur la paillasse de faïence blanche face à la porte de la salle des urgences» (T, p. 10). Pour le narrateur-protagoniste, nombreux sont les blessés qui sont morts en attendant le médecin ou l'infirmier qui n'a pas encore fini son repas. En fait, il

déconseille aux malades ou aux blessés d'arriver à l'hôpital au moment du repas du soir. Les patients auront beau gueuler à s'éclater les cordes vocales, les infirmières ne répondent pas. Elles sont dans leur bureau au fond du couloir, porte fermée à double tour, savourant le «butin journalier, gâteaux, fruits et friandise, produits des razzias opérées auprès des malades, après le départ des visiteurs qui arrivent toujours les bras chargés de douceurs et de victuailles» (T, p. 10-11). À ces comportements répressifs et dépressifs, s'ajoute une dégradation flagrante des êtres et de leur apparence qui accentue la dérégulation de cet univers. Dans *La malédiction*, le narrateur raconte comment le docteur Kader, le protagoniste du roman est outré de la nonchalance et du manque de professionnalisme des infirmières de l'hôpital Mustapha d'Alger:

Les infirmières qu'il côtoyait semblaient rivaliser de négligence dans leur tenue et le médecin se désolait souvent au spectacle de ce laisser-aller. Il était convaincu que leur débraillé vestimentaire traduisait un mal profond. Elles étaient aussi peu soigneuses dans la pratique de leur métier. Elles plantaient de travers l'aiguille de perfusion dans la veine du malade, comme était approximatif le tracé de leur rouge à lèvres. Elles oubliaient de nettoyer les instruments médicaux et les taches de leurs robes. Les remontrances professionnelles de Kader offusquaient ces jeunes filles qui trouvaient naturel ce manque d'attention envers elles-mêmes et les autres. (M, p.96)

Il convient de souligner l'instauration dans le milieu hospitalier algérien d'une étrange tradition. En effet, les patients qui refusent «l'infâme brouet qui leur est servi, ces morceaux lilliputiens de viande desséchée par plusieurs mois de séjour au frigo, des conserves normalement inconsommables» (T, p. 249), doivent s'auto-nourrir. Généralement, ce sont les visiteurs qui se chargent du rôle des restaurateurs. Ces derniers qui subissent tracasseries et difficultés de

la part des employés de l'hôpital⁴⁷, doivent aussi assumer d'autres besoins, comme en témoignent les propos suivants de l'infirmier responsable de l'admission des malades :

- Ecoutez, vous autres, vous avez intérêt à aller chercher pour votre malade des draps, et aussi une serviette, et ce qu'il faut pour la toilette, une assiette, un verre et une cuillère, et surtout, surtout, il faut retourner voir le médecin qui l'a envoyé ici, pour qu'il n'oublie pas de passer le voir, c'est déjà arrivé, des choses comme ça. (T, p. 165)

Le calvaire des patients ne se limite pas à subir de déplorables conditions sanitaires et à prendre en charge leur alimentation et le nécessaire pour leur hospitalisation. Ce qui les angoisse le plus, ce sont les obstacles qu'ils doivent surmonter avant d'obtenir le droit d'entrée à l'hôpital.

Il faut se présenter à six heures du matin, se bagarrer au milieu d'une rue fantastique pour tenter de happer au vol un des dix-neuf précieux jetons distribués par un infirmier goguenard et blasé qui, une fois pour toutes, a décidé de ne plus s'étonner de rien, de ne plus s'interroger, de ne plus s'inquiéter, de ne plus dénoncer, qui accepte tranquillement ce monde qui marche sur la tête, qui le ferait lui-même si on le lui demandait, qui pour l'heure est payé à distribuer des cartons numérotés, dix-neuf exactement, pas un de plus, pas un de moins. (T, p. 179)

Certains peuvent revenir plusieurs fois parce que chaque matin, ils affrontent les mêmes difficultés. Ce qui arrive, c'est qu'au moment critique d'obtenir le précieux bout de papier qui leur permet l'entrée à l'établissement, «de solides gaillards, tard venus, jouèrent des coudes et des épaules pour se rapprocher du distributeur de tickets, en dépit des protestations des premiers arrivés, qui en

⁴⁷ Tombéza relate dans son récit comment le gardien de l'hôpital où il travaillait, un cerbère borgne et buté, «s'amusa à terroriser les visiteurs de l'hôpital, les malmenait sans le moindre prétexte, les obligeant à attendre de l'autre côté de la rue, sous le soleil, à l'heure de la visite, restait inflexible en dépit des supplications, apostrophait cavalièrement toute personne qui prétendait pénétrer dans l'établissement sans avoir subi son sourcilleux interrogatoire...» (T, p. 172)

appelaient l'infirmier et lui demandaient de rétablir l'ordre, mais ce dernier ne considérait pas cette fonction de son ressort» (T, p. 179-180). Ce faisant, les femmes, les gens faibles et âgés sont rapidement submergés «par la cohue, les protestations de leurs voix éraillées se perdaient parmi les cris, les exclamations et les disputes» (T, p. 180). Toutefois, toute personne qui arrive à obtenir le précieux carton doit attendre plusieurs heures l'arrivée du corps médical. À ce propos, il convient de préciser que beaucoup de médecins préfèrent pratiquer dans leurs cliniques privées que d'assurer la gratuité des soins dans les institutions médicales de l'État. Pour eux, l'exercice de leur fonction est de tout repos et facilement enrichissant car dans ce pays, ce ne sont pas les clients qui manquent. C'est en tous les cas l'avis d'un de ces praticiens de cabinet :

Nous sommes cinq médecins dans ce petit centre à nous contenter de trois ou quatre clients chacun par matinée, à traiter les rhumes et les orgelets des femmes et fils de cadres supérieurs, alors que dans les hôpitaux s'entassent par milliers des malades à l'état critique. Quelle commode absurdité. On peut arriver à onze heures et repartir une demi-heure plus tard. (T, p. 38)

Et s'il advient que les médecins s'absentent pour toute la journée, alors on demande tout simplement aux patients de revenir une autre fois. Déçus, les malades conçoivent difficilement que tant d'efforts et de peines n'ont abouti à rien. Ils se voient contraints de subir encore une fois le même calvaire et cela jusqu'à leur admission à l'hôpital. Toujours est-il que s'ils sont admis, de nouveaux problèmes s'imposent à eux. Étant donné que le favoritisme règne dans l'attribution des lits au moment de leur acceptation, ils sont obligés, pour s'assurer d'une bonne place, de glisser des enveloppes aux responsables. Et comme la pratique de la corruption est courante et intervient à tous les niveaux,

ils n'ont de choix que de partager avec les employés tout ce qu'ils possèdent, surtout s'ils se trouvent dans un état grave, immobilisés ou invalides.

Il est significatif de noter l'existence dans le monde hospitalier algérien de deux systèmes d'hospitalisation créés pour des clientèles bien différentes. Dans sa dénonciation des tares qui caractérisent l'hôpital où il travaillait, Tombéza met en lumière la différence totale entre ces deux univers. Selon lui, la Nomenklature au pouvoir ne se sent pas concernée par le chaos des hôpitaux du pays. Ses membres et ses proches reçoivent les meilleurs soins et sont bien pris en charge dans le pavillon spécial réservé aux dirigeants et aux personnalités locales.

Quel beau petit pavillon! J'y aurais passé mes vacances. Propre et luisant comme un sou neuf. Les femmes de ménage le nettoyaient tous les jours, et, comble de prévenance, l'administration hospitalière allait jusqu'à leur fournir de l'insecticide pour supprimer ces nuées de mouches qui semblaient considérer le reste de l'établissement comme sanctuaire inviolable où elles pouvaient croître et se multiplier en toute sécurité. (T, p. 27)

Le confort offert dans ce lieu privilégié est digne des hôtels luxueux de plusieurs étoiles :

On y disposait des chambres individuelles, climatisées, chacune équipée d'un tas d'appareils chromés, où tous les boutons fonctionnaient, y compris celui destiné à appeler l'infirmière qui, miracle des miracles, se présentait quelques instants plus tard, sans parler de son amabilité, de sa serviabilité, ni de la constante attention des médecins. (T, p. 27)

Comble de l'ironie, l'aspect de la propreté de ce lieu contraste avec un autre monde qui accueille tout visiteur à la face par «un concert de gémissements, de râles, de borborygmes, de plaintes ténues, de délires fiévreux» (T, p. 165). Dans sa narration, Tombéza livre une description émouvante de ces services

réservés aux démunis, telle qu'on ne peut, même sans autre démonstration, douter du caractère désolant qui la sous-tend :

Le premier se trouvait dans un état repoussant. Quatre à cinq jours au moins que personne ne s'était occupé de lui. Ses vomissures s'étaient répandues sur la moitié du lit, et en se retournant il s'en était collé sur ses vêtements, sur ses joues, dans ses cheveux, et ses diarrhées ininterrompues avaient souillé l'autre moitié du lit. Ces rejets liquides et verdâtres avaient nourri une colonie de vers blanchâtres qui grouillaient partout sur la paille et la peau du malade. (T, p. 166)

Il renchérit en présentant une scène qui frise l'absurdité :

Une jeune femme se contorsionnant sur son lit. Draps rejetés, gandoura remontée jusqu'aux seins, pas même un slip, visage grimaçant, violentes contractions des bras et des jambes, brusque mouvement du bassin qui place son sexe en offrande impudique et obscène, corps désarticulé, yeux fous, bouche baveuse (T, p. 171)

On ne saurait trop souligner la dégradation qui marque le système de santé en Algérie. Au pays de la «médecine gratuite», tout malade quel qu'il soit vit son malaise dans l'insécurité et l'angoisse. Aux conditions lamentables des lieux conjuguées à la médiocrité des soins «induite à la fois par une patente incompétence et par une scandaleuse inconscience professionnelle»⁴⁸ s'ajoutent les pénuries de médicaments. La gravité de ces problèmes est vécue par les Algériens comme un véritable drame. Cet état de fait témoigne de la difficulté du quotidien de plus en plus agressant, voire étouffant, dans une société algérienne en déroute.

48 Tridi, L'Algérie en quelques maux, p. 133

6.5 La société bloquée

Que dire après une telle présentation de ces quelques maux? Désorganisée et chaotique sont les deux qualificatifs qui conviennent le mieux pour désigner la société algérienne qui, avec la force des choses, est devenue une société bloquée.⁴⁹ La critique acerbe que livre Mimouni dans son oeuvre, lève le voile sur l'étendue de la déperdition en Algérie, dont la racine réside «dans la pauvreté où vit aujourd'hui une partie considérable de sa population, dans les insuffisances et les erreurs politiques et économiques des dirigeants successifs de ce pays, dans les haines exacerbées qui découlent de ce contexte».⁵⁰ La décadence sociale a atteint une ampleur telle que tout arrivant dans ce pays ne peut s'empêcher de

s'étonner de ces immenses magasins aux rayons vides, de ces coupures d'eau qui durent quinze jours, du boucher qui insulte ses clients, de la nécessité de se lever à sept heures du matin pour aller acheter son pain, de ce carrousel d'enfants les bras chargés de baguettes, il pourra remarquer le délabrement des rues, la saleté repoussante des cafés où l'on ne prend même plus la peine d'essuyer les tables, où l'on vous sert votre liquide dans une tasse ébréchée ou un verre grené de sombres mucosités. (T, p. 17)

La multiplicité et la complexité des problèmes qui assaillent les citoyens algériens sans qu'ils puissent réagir pour les résoudre, provoquent dans ce pays le développement d'un phénomène singulier en son genre : la clochardisation. Dans *Tombéza*, Mimouni constate l'ampleur de ce fléau qui revêt plusieurs degrés de gravité. L'état de la décadence sans limite qu'il présente, et qui marque la déchéance de l'univers social, donne à ce terme un sens très large, c'est-à-dire qu'il signifie toute la force de la déperdition qui

49 Nous empruntons cette expression au sociologue français Michel Crozier, La société bloquée. Paris, Éditions du Seuil, 1970, 252 p.

50 Malek Amari, Le père et le FIS - Le FLN, le FIS, et après? Paris, Maisonneuve et Larose, 1996, p. 14.

touche aussi bien les individus que la société tout entière.

Une clochardisation sociale progressive, gangrène gagnant un domaine après l'autre, et finissant par pourrir le pays tout entier, décrépitude des choses et des êtres, partout, dans toutes les villes du pays, des façades d'immeubles qui tombent en ruine, jamais ravalées, jamais repeintes, gouttières qui fuient sur les passants, égouts béants qui vomissent sans arrêt leur liquide pestilentiel, ordures qui jonchent les rues omées de trous mystérieux qu'on oublie de signaler encore moins de combler, lampadaires aux globes brisés, fils téléphoniques qui pendent, bancs publics aux barres de bois arrachées, feux rouges aux ampoules grillées, trottoirs aux carreaux descellés et jamais remis, peinture effacée des passages protégés, latrines publiques qui tombent en ruine, dont les orifices depuis longtemps bourrés laissent la pisse surmager sur la merde, collecteurs d'eau bouchés qui voient s'inonder les rues aux premières averses, cabines téléphoniques saccagées et jamais réparées, ascenseurs et distributeurs de timbres continuellement hors de service, abandonnés en l'état sans le moindre avertissement, et des milliers d'autres choses encore, mais surtout, surtout, ce délabrement moral des êtres qui ne croient plus à rien, qui ne respectent plus rien, qui ne comprennent plus rien... (T, p. 57)

La présentation que Mimouni déploie dans ce passage est à la fois dure, terrifiante et redoutable. C'est une entreprise courageuse qui apparaît comme le pouvoir de dénoncer les plaies urbaines, les fractures sociales et les malheurs d'un pays qui se laisse aller à la dérive. Et c'est avec ce formidable esprit de dévoilement⁵¹ que l'écrivain s'engage et agit pour donner langue à ce malaise dont l'élaboration d'une forme précise et transparente attribue à ces réalités le juste langage, celui qui aide à mieux dire le mal qui ravage une société et la souffrance qui détraque un peuple.

Comment la société algérienne est-elle ainsi arrivée à une telle perte de sens

51 À propos de l'importance de cette action, Albert Memmi écrit : «Il se fait simplement que tout dévoilement est, en définitive, efficace; que toute vérité est en définitive utile et positive; ne serait-ce que parce qu'elle supprime des illusions», dans Portrait du colonisé, Paris, Éditions Corrèa, 1957; Gallimard, 1985, p. 158.

pour apparaître désorientée, défectueuse et complètement anéantie par le désarroi, les illusions et l'insignifiance de la vie? Pour Mimouni, c'est quand elle a perdu sa communauté en transgressant allègrement les règles, ignorant les lois et favorisant «le règne sans partage de l'anarchie» (T, p. 201). Les méfaits de la défection des structures et des habitudes ont fait en sorte que la vie dans ce pays n'est devenue «qu'un vaste tissu de combines, d'arrangements secrets, d'accords tacites, d'ententes plus ou moins louches» (T, p. 224). Le drame, ajoute-t-il, est que cela ne cesse pas d'empirer, faisant de la société algérienne un monde absurde et dérisoire dans lequel le laisser-aller renforce la négligence, la désinvolture conforte le désordre, l'absence de zèle encourage le relâchement, la carence excuse l'incurie, et tout se dégrade lentement mais inexorablement, et la décrépitude attaque les choses et les êtres. Certes, Mimouni accuse la classe dirigeante de l'aggravation de la dégradation socio-économique en affirmant que les Algériens vivent «dans un système où le mauvais exemple vient régulièrement d'en haut» (T, p. 268), mais il reste aussi conscient que chaque individu est responsable à sa juste valeur de la détérioration des valeurs morales et sociales qui prédomine dans tout le pays. Ne dit-il pas tout simplement : «Et si le mal pourrit ce pays entier, n'est-ce pas que nous sommes tous coupables sinon tous mauvais?» (T, p. 178)

Dans cette société qui n'offre aucune perspective d'avenir et dont les insurmontables difficultés jalonnent la vie quotidienne, les citoyens algériens se trouvent secoués par une nouvelle vague de violence. Après trois décennies de règne du parti unique, au cours desquelles s'accumulent l'augmentation des disparités sociales, l'accentuation de la misère de l'écrasante majorité de la population et l'enrichissement abusif de la classe dirigeante, une grave crise s'abat sur le pays. Sur toile de fond religieux, le pays s'ouvre à l'une des

guerres les plus meurtrières de son histoire. Le prochain chapitre traitera du discours romanesque sur le phénomène de la religion.

CHAPITRE VII

Représentation du religieux dans le discours romanesque de Mimouni

7.1 Préliminaire

Étant donné que nous analyserons dans le présent chapitre la représentation du religieux dans le discours romanesque de Mimouni, une précision de certains concepts essentiels dans le développement de notre étude semble nécessaire. Soulignons d'abord que, comme l'écrivain vise à travers son oeuvre, une lecture du réel, une lecture de l'Histoire, le propre de son acte d'écriture s'attache à considérer dans la trame narrative de ses textes les pressions socio-politiques et les pratiques institutionnelles et religieuses prédominantes en Algérie post-indépendante. En fait, sa création littéraire s'inscrit dans le cadre global des mutations survenues dans la société algérienne depuis son indépendance. C'est ainsi que la représentation de la religion qu'il intègre dans sa démarche d'écriture investit l'espace textuel de ses romans pour se constituer, se transformer, se défaire et se reconstituer, acclamant dans l'évolution du temps des vérités fortes, dures et incontournables. L'agencement que fait l'écrivain des divers aspects de la pratique religieuse dans son pays s'établit particulièrement à partir d'un contact entre le texte et le hors-texte.

En ce qui concerne le discours, retenons la définition avancée par Jean Dubois pour qui : «Le terme de discours désigne tout énoncé supérieur à la phrase,

considéré du point de vue des règles d'enchaînement des suites de phrases».1 La présence du discours dans le roman doit être saisie dans le sens qu'en donne Henri Mitterand. En effet, présenté sous «l'apparente impersonnalité, l'apparente neutralité»2, l'objet principal du discours est «l'imposition d'un savoir [...] ou d'une illusion de savoir, et l'imposition d'un jugement»3. Aussi, sa représentation dans tout texte romanesque apparaît-elle selon deux niveaux. «Au plan de l'énoncé, c'est la construction, ou la présupposition, d'un modèle de structure et de fonctionnement de la société. [...] Au plan de l'énonciation, c'est le soliloque de l'auteur, face au modèle dont il pose l'existence»4. Pour cerner davantage cette notion, signalons que Mikhaïl Bakhtine lui a accordé une importance considérable dans son ouvrage *Esthétique et théorie du roman*.5 Selon ce critique, la représentation du discours dans un roman se manifeste à travers différents éléments, dont notamment la spécificité et l'originalité du locuteur.

Le locuteur dans le roman est toujours, à divers degrés, un *idéologue*, et ses paroles sont toujours un *idéologème*. Un langage particulier au roman représente toujours un point de vue spécial sur le monde, prétendant à une signification sociale. Précisément en tant qu'*idéologème*, le discours devient objet de représentation dans le roman, aussi celui-ci ne court-t-il pas le risque de devenir un jeu verbal abstrait.6

Dans cette perspective, le discours romanesque de Mimouni sur le phénomène religieux en Algérie s'incarne dans des personnages multiples qui permettent à l'écrivain de créer des voix uniques, porteuses d'idéologies au sens large du

1 Jean Dubois et al., Dictionnaire de linguistique, Paris, Larousse, 1973, p. 156.

2 Mitterand, Le Discours du roman, p. 5.

3 Ibid.

4 Ibid., p. 5-6.

5 Mikhaïl Bakhtine, «Discours poétique, discours romanesque», Esthétique et théorie du roman, Paris, Gallimard, 1978, p. 99-121.

6 Ibid., p. 153.

terme⁷ et dessinant par là même une diversité d'aspects, de prises de position, au-delà de leur singularité d'individus. Saisie à travers son historicité dans la structure textuelle de l'oeuvre de Mimouni, la religion musulmane apparaît comme un lieu où prennent forme toutes sortes de luttes, un lieu où l'islam subit un transfert idéologique purement stratégique et se trouve utilisé pour des fins plus politiques que spirituelles.

7.2 Pratique et intégration sociale de la religion

Même si elle n'apparaît pas explicitement dans *Le printemps n'en sera que plus beau*, la religion sous-tend la toile de fond de ce roman. À vrai dire, l'islam, en tant que pratique religieuse professant l'unicité d'Allah et de son prophète, se présente comme une base essentielle pour la solidarité nationale. Trouvant sa justification dans un fondement historique, ce facteur d'unité s'avère comme le premier signe d'un rejet total de la colonisation française. De plus, il joue un rôle intégrateur durant la guerre de libération, symbolisant la lutte et la résistance contre l'ordre colonial. La dynamique des nationalistes repose dans l'espace textuel du roman sur un discours religieux seul à même de conditionner le combat du peuple et de l'élite vers un même idéal, à savoir l'indépendance du pays. Ils clament ainsi tous ensemble dans une même unité religieuse, linguistique et identitaire : «L'islam est ma religion, l'arabe ma langue, l'Algérie ma patrie».⁸

Dans *Une paix à vivre*, Mimouni insiste largement sur la problématique de la religion dans une société appelée à prendre en main son destin au lendemain

⁷ Voir Fernand Dumont, *Les idéologies*, Paris, PUF, 1974, 183 p.

⁸ Mohamed Harbi, «Les impasses du populisme FLN», Gérard Ignasse et Emmanuel Wallon (s. la dir. de), *Demain l'Algérie*, Patis, Syros, 1995, p. 40.

de son indépendance. Le jeûne, pratique inhérente de la religion musulmane, sert de prétexte pour faire ressortir les traits significatifs de la nouvelle vision de la jeunesse algérienne à l'égard de ce pilier de l'islam.⁹ Le fait de ne pas observer le carême en exigeant «l'accès du réfectoire à tous ceux qui veulent manger» (PAV, p. 81) constitue, de fait, pour les élèves de l'École normale d'instituteurs un argument symbolique pour refuser le dogme religieux et permettre comme le dit Dili, un des protagonistes du roman, «à chacun d'assumer librement ses croyances» (PAV, p. 81). Dans leur raisonnement, l'intégration du religieux dans la sphère sociale ne doit pas être radicale «dans un pays démocratique qui garantit la liberté de culte» (PAV, p. 83). Dans cette perspective, l'empressement mis par la direction de l'établissement à laisser le réfectoire ouvert durant le mois du ramadan est motivé par sa volonté d'inscrire cette action dans la voie d'instauration d'un système politique libéré de toute contrainte de choix ou d'orientations religieuses. Et pour que l'observance du jeûne ne soit pas faussement appliquée, le surveillant général conseille au directeur de l'école de laisser ouvert le réfectoire car l'exercice des pressions ne contribue, comme par le passé, qu'à accentuer le rejet de la religion par les jeunes normaliens et qu'à animer, de surcoût, leur rébellion et leur colère.

L'année passée, commença-t-il, pendant le Ramadhan, le réfectoire restait fermé jusqu'au f'tour. Les élèves étaient très mécontents. Je me souviens que les arguments avancés par eux étaient très solides. Ils disaient que l'observance du jeûne est un acte de foi individuel et ne concerne que l'homme dans sa relation avec Dieu. De plus, j'ai l'impression que le fait d'avoir fermé le réfectoire n'a pas servi à grand-chose. Vous vous rappelez certainement les mégots hâtivement écrasés qu'on retrouvait dans tous les coins de l'école, ainsi que la profusion de papiers gras ayant certainement servi à envelopper des sandwiches. En fin de journée, l'école ressemblait à une véritable

⁹ Rappelons les cinq piliers de l'islam : 1) La profession de foi, ou *Chahada* (il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et Mahomet est l'envoyé d'Allah); 2) la prière rituelle cinq fois par jour; 3) le jeûne du ramadan; 4) l'aumône rituelle; 5) le pèlerinage à la Mecque, ou *Hadj*, pour ceux qui en ont les moyens.

écurie. Rappelez-vous aussi la colère des employés chargés du nettoyage. (PAV, p. 80)

Servir les repas à ceux qui veulent les prendre apparaît dans un pays musulman comme une décision grave et un risque possible. Non seulement la direction doit «faire face à la grogne des employés, qui eux, observent le jeûne et se verront obligés de préparer à manger à des gens qu'ils considèrent comme des mécréants», mais surtout, elle sera accusée «de vouloir dévoyer cette jeunesse en la poussant à s'éloigner de ses valeurs traditionnelles et religieuses» (PAV, p. 80-81). Cependant, en dépit de tout cela, elle s'accommode d'une stratégie ouverte et tolérante, conférant à chacun le droit de manifester librement sa foi. Son geste de ne pas s'approprier le champ religieux se révèle, somme toute, opérationnel. Apprenant que le réfectoire serait ouvert à l'heure du midi, les élèves qui décident d'y aller arrivent par petits groupes. Devant la porte de la salle à manger où se tient debout Laramiche, ils s'arrêtent un instant, saluent ce dernier et continuent leur chemin. Même Kaouas, fervent défenseur de la liberté de la pratique religieuse, n'ose pas aller jusqu'au bout de ses convictions.

Survint Kaouas, qui salua cérémonieusement le surveillant général et entra. Un grand silence se fit. Les élèves observaient leur camarade à travers la fenêtre. Kaouas alla jusqu'au milieu de la salle où attendait Mouloud, le serveur, s'entretint quelques minutes avec lui, puis, à pas lents, tranquillement, ressortit. (PAV, 83)

Ce passage témoigne de la difficulté de briser les tabous et de tourner le dos aux orientations religieuses du pays. Quand bien même les jeunes ont la possibilité de le faire, la mainmise du poids religieux les décourage car, l'omniprésence de l'islam dans le système social et politique constitue l'édifice de l'ordre établi et l'appartenance aux valeurs arabo-musulmanes. Empruntant

la voix du professeur d'arabe Samad qui explique à ses élèves l'importance de cette obligation religieuse, Mimouni assigne à la pratique du jeûne un effet positif dans le champ de la religion musulmane dont le discours idéologique s'articule autour d'une dialectisation du spirituel et du temporel.

Le Ramadhan, continua-t-il, doit être un mois d'abstinence physiologique et de recueillement spirituel. Vous remarquerez dans la religion musulmane, la très grande harmonie des préceptes entre le matériel et le spirituel. Dans le cas du Ramadhan, il est facile de voir que le jeûne est très propice à un état de recueillement du croyant. On n'a guère tendance à se recueillir quand on vient de faire bombance. En fait, le Ramadhan est d'une exceptionnelle importance dans la vie de la communauté musulmane. Il est, pour le croyant, l'occasion d'une victoire quotidienne, victoire de la volonté et de la foi sur les exigences physiologiques. On achève une journée de jeûne avec la même satisfaction qu'on éprouve à terminer un travail bien fait. (PAV, 85)

Ce qui caractérise la discussion du professeur avec ses élèves, c'est la nécessité de trouver des moyens pour concilier modernité et religion dans une société qui mobilise ses forces pour «bâtir une économie moderne, basée sur la science et la technologie» (PAV, p. 86). De leur échange, il ressort que l'attachement et l'exploitation aux valeurs religieuses peuvent avoir bonne grâce et composer avec des concepts de progrès venant de l'Occident sans porter atteinte à l'éthique musulmane. Comme le rapporte Samad, la véritable réussite consiste à pouvoir réunir les bases islamiques avec les projets de développement du pays.

Il est heureux que nous n'ayons pas à choisir entre les termes de ce cruel dilemme. Il nous faut d'abord abattre un certain nombre d'idées reçues. Ainsi dans nos pays, on parle beaucoup aujourd'hui d'adapter la technologie. Certains, ayant observé que la technologie moderne, née dans les pays occidentaux, s'harmonise avec les normes et valeurs culturelles de ces pays, pensent que pour résoudre le problème, il suffit à notre tour d'adapter cette technologie à nos propres valeurs. Ce raisonnement est séduisant. Il est malheureusement erroné.

L'histoire nous enseigne que c'est la société qui a dû s'adapter aux exigences de la technologie et non l'inverse. (PAV, p. 87)

Pour Mimouni, le rapport qui intègre les valeurs religieuses aux orientations progressistes apparaît plausible. Cette visée est renforcée dans les propos du professeur d'arabe qui précise la profondeur de sa pensée en ces termes : «Mais nous sommes de ceux qui croient qu'il n'existe aucune antinomie entre une société basée sur la science et la technologie modernes et les préceptes de l'Islam» (PAV, p. 88). Et avant d'achever son intervention, il tient justement à indiquer clairement sa position vis-à-vis de la religion musulmane et à attirer l'attention sur l'urgence de combattre toutes les tendances réactionnaires qui contribuent à dénaturer son sens réel. «L'Islam est un joyau que l'obscurantisme et les pratiques superstitieuses ont fini par entourer d'une gangue, dont il convient aujourd'hui de le débarrasser afin de lui permettre de retrouver sa pureté originelle». (PAV, p. 88)

L'intégration de l'islam comme composante essentielle de l'Algérie souveraine est manifeste dans l'espace textuel du *Fleuve détourné*. En effet, le revenant se réjouit de retrouver le champ religieux de son pays fortement dominé par la religion musulmane. Les mosquées sont partout et cinq fois par jour, les muezzins appellent les fidèles à la prière du haut des minarets . «En sortant de la mairie, [dit-il], j'entendis le muezzin appeler à la prière du soir. Je me dirigeai vers la mosquée, fis mes ablutions et mes prières» (FD, p. 69). Toutefois, dans un contexte économique difficile conjugué à une démographie galopante et où la crise du logement affecte tout le monde, il constate que les maisons de Dieu sont devenues des habitations pour les sans-abris. Il découvre également que pour affirmer l'identité islamique de son peuple, l'élite dirigeante a multiplié les mesures pour étatiser la religion et pour activer un enseignement originel

d'inspiration religieuse. Son fils retrouvé ne lui révèle-t-il pas la raison de son abandon du système scolaire? «De toute façon, [précise-t-il], on n'y apprenait pas grand-chose, dans cette école. On ne nous enseignait que l'exégèse du Coran, afin de faire de nous plus tard des imams de mosquée ou de pieux chômeurs» (FD, p. 206). Il reste que l'exploitation de l'islam n'est pas exclusive aux nouveaux maîtres du pays, la classe bourgeoise et aisée recourt à la religion pour asseoir son prestige et accroître ses privilèges. C'est ainsi que le protagoniste du *fleuve détourné*, El Hadj Mokhtar, utilise sa fortune pour manipuler le sentiment religieux des masses populaires. En offrant des repas gratuits aux pauvres lors des fêtes, il attire leurs éloges et gagne à son honneur la faveur de l'opinion.

- Que Dieu bénisse El Hadj Mokhtar et accroisse ses biens. C'est un homme bon et généreux.

- C'est un serviteur de Dieu. C'est avec son propre argent qu'il a fait construire la mosquée du village. (FD, p. 86)

L'exploitation de la religion à des fins personnelles est très significative dans *Tombéza* surtout quand le narrateur-protagoniste évoque la dernière partie de sa vie où devenu riche, il tire une grande satisfaction en jouant au seigneur et en pratiquant l'aumône avec ostentation. En faisant don à la mosquée «de cinq magnifiques tapis de laine épaisse tramée par les agiles mains de tissandières expertes [...], dont le prix du plus petit équivaut à trois mois de salaire d'un ouvrier spécialisé» (T, p. 255) et dotant «la maison de Dieu d'un magnifique système de sonorisation, en stéréophonie, avec trois haut-parleurs surpuissants accrochés au sommet du minaret» (T, p. 256), il se taille une position privilégiée au sein même de la mosquée. Mais sachant que «la considération et les bénédictions» qu'il reçoit s'adressent plus à sa prodigalité qu'à sa personne, il apprécie les compliments sans être dupe. «Je savoure le concert

de salutations qui accueillent rituellement mon entrée, [dit-il], et j'avance en esquissant de légers mouvements de tête, revêtu de mon fin burnous blanc brodé d'or, travail d'une rarissime perfection» (T, p. 255). Ainsi, n'étant obligé ni de se bousculer ni de se présenter quelques heures à l'avance, il retrouve à chaque prière du vendredi sa place réservée au premier rang, juste en face de l'imam, et qu'il regagne à pas lents, affichant fierté et sourire. Fort de son prestige, Tombéza ironise à l'occasion sur cette conception étriquée de l'islam qui s'éloigne de l'essence des valeurs religieuses pour se mettre sous l'emprise du clergé et du pouvoir de l'argent.

Je m'assois en prenant mes aises, et nul ne se permet de remettre en cause à haute voix cet exorbitant privilège, oui, jusque dans la maison de Dieu il n'y a pas d'égalité, figurez-vous qu'un jour l'imam a longuement temporisé et retardé la prière uniquement pour permettre à cet homme d'y assister, c'est parfaitement hérétique, le Prophète lui-même ne jouissait pas de ce privilège. (T, p. 255)

Il est intéressant de souligner que les actes de charité et de générosité de Tombéza s'inscrivent dans une visée triomphaliste, voire vengeresse du protagoniste-narrateur sur l'ordre établi de la religion. Dans l'évocation de sa vie, sa mémoire conserve la douleur traumatisante de son rejet de la maison de Dieu. En effet, désireux «à tout prix d'e pénétrer le secret de ces signes tracés sur la planchette des écoliers» (T, p.46), l'orphelin déformé arrive à se glisser parmi le groupe des enfants «qui allaient recevoir à la mosquée leur premier cours d'enseignement coranique» (T, p. 43). Oubliant pour un instant la tare irréductible qui le frappe de malédiction et pensant bénéficier du même traitement que les autres enfants du village, il s'installe «au premier rang de la salle, sagement assis sur la natte d'alfa» (T, p. 43) avec l'écrivoire en contreplaqué qu'il a déniché dans l'attente de recevoir de la bouche du taleb la

parole céleste. Tout porte à croire que dans un tel lieu, l'accueil allait être plus tolérant, loin de tout rigorisme et de toute exclusion. Mais contre toute attente, la présence de Tombéza apparaît comme un acte subversif, un défi insolent qui dérouta le maître. Perturbé, ce dernier s'empresse de chasser sévèrement le maudit garçon.

Debout, son long bâton de saule à la main, le maître tente de nous calmer et de nous faire asseoir en ordre. Devant notre empressement, un sourire de satisfaction éclaire son visage. Du geste et de la voix, il commence par ordonner le fond de la salle et progresse, par rangée. Parvenu à la première ligne, ses yeux se posent sur moi. Un douloureux étonnement crispe sa face. Il a l'air de ne pas comprendre. Il éclate.

- Que fais-tu là, fils de chienne? Tu oses venir souiller ce lieu sacré? Hors d'ici, bâtard! (T, p. 43)

L'absurdité de ce rejet qui marque la mémoire de Tombéza nourrit à jamais sa haine et son mépris à l'égard de la religion. Ce n'est pas sans raison qu'il demande à l'aveugle Bismillah de renier son Dieu avant de le précipiter sur les roches. En fait, le refus de l'ordre établi s'incarne dans ce geste grave et l'acte criminel de Tombéza contraste curieusement avec la bienveillante attitude qu'il exprime face aux valeurs religieuses et à la mosquée. Force est de préciser que l'interdiction d'accès à la maison de Dieu n'est pas réservée qu'à Tombéza. En effet, dans *L'honneur de la tribu*, le fils de Hassan El Mabrouk, l'homme craint et maudit par les habitants de Zitouna, subit l'intolérance et la sévérité de l'imam du village. Pour ce dernier, étant donné que l'union de son père et de sa mère ne s'est pas réalisée dans la légitimité des liens sacrés du mariage et qu'elle n'a pas reçu la fatiha, Slimane est un adultérin. Ce faisant, l'imam refuse de l'admettre à l'école coranique. Il lui interdit non seulement de «franchir le seuil de la maison de Dieu pour y recevoir son message» (HT, p. 61), mais également pour y prendre part aux cérémonies à l'occasion des fêtes

religieuses. Avec amertume et désolation, le vieux conteur relate ainsi l'incident:

Le jour de l'Aïd, il emprunta un burnous à son oncle et se présenta en même temps que nous à la mosquée pour la prière du matin. Dès son arrivée, l'imam le repoussa d'un geste de la main.

-Tu ne peux pénétrer en ce lieu.

Slimane baissa la tête et s'éloigna silencieusement. Il alla se réfugier à l'ombre d'un olivier pour pleurer son souï. Nous fûmes nombreux à regretter l'intransigeance de notre cheikh. (HT, p. 61-62)

Cette attitude rigide apparaît incompréhensible dans le monde de Zitouna. Les structures sociales des habitants du village ont été fondées sur le sacré, la solidarité entre les membres et la pratique de la charité religieuse. Avant sa mort, le guide spirituel de la tribu a tracé à son clan la ligne de conduite selon laquelle la foi doit être indissociable des actes qui la concrétisent.

Ce lieu de désolation, comme vous dites, personne ne viendra vous le disputer. Vous allez vous y installer, vous fermer au monde et resserrer vos liens, oublier ce qui vous sépare au profit de ce qui vous rapproche. Vous pratiquerez les mariages consaguins sans enfreindre la loi du Messager. Inutile d'élever autour de vous de hauts murs [...]. Vos meilleurs remparts votre solidarité et votre foi. [...] Vous allez abandonner la pensée et ses dangereuses spéculations pour vous consacrer à la foi. Notre Livre est seule certitude. Vous en ferez votre unique objet d'étude et de glose et enfermerez en un lieu interdit d'accès tous ces textes profanes qui disputent au Très-Haut la connaissance du monde. (HT, p. 41)

La valorisation des croyances et des pratiques religieuses des habitants de Zitouna est déterminée dans le récit du vieux Cheikh par un procédé au sens négateur et oppositionnel aux absolus et aux excès des Béni Hadjar, membres de la tribu avoisinante. Ignorants «les interdits de l'Apôtre» (HT, p. 57), les membres de cette tribu cultivent et propagent le mépris des principes

séculaires, s'adonnent «aux rapines et aux brigandages» (HT, p. 53) et pratiquent «sans vergogne l'adultère et l'inceste» (HT, p. 57). Dans l'espace textuel du roman, le narrateur paraît ébranlé par la vision du mal, très forte chez «ces fils du diable» (HT, p. 55) qui, «tournant le dos aux recommandations du Législateur» (HT, p. 53), vivent dans l'insoumission, le péché et l'immoralité.

C'étaient des hommes sans religion. Ils n'avaient ni imam ni mosquée, ne faisaient la prière ni n'observaient le jeûne, et le plus instruit d'entre eux ne pouvait réciter la plus courte soura du Coran. La rumeur affirmait qu'ils ne savaient pas égorger leurs bêtes et qu'ils se contentaient de les assommer ou de les étrangler avant de les dépecer. On prétendait même qu'ils n'enterraient pas leurs morts. Qu'ils soient maudits! (HT, p. 55-56)

L'insistance du vieux Cheikh sur l'intégration de la religion comme système de valeurs immanent, dépendant de la structure sociale de Zitouna, vise à montrer que la religiosité est une composante fondamentale de l'histoire de sa tribu. Dans cette perspective, Omar El Mabrouk, constatant justement que l'univers de son village natal est largement tributaire des coutumes et traditions séculaires, intègre le champ religieux dans ses projets de modernité. En accordant un intérêt apparent au domaine spirituel des villageois, il cherche, en sa qualité de nouveau préfet, à donner des gages de fidélité à ses origines et à se présenter comme une autorité respectueuse, voire soucieuse de maintenir l'identité islamique des membres de sa tribu. Ainsi, le plan d'édification d'une mosquée spacieuse et fastueuse dans cette contrée oubliée du temps et des humains se veut-elle une marque d'islamité de ses orientations politiques. Mais en réalité, c'est là un moyen pour légitimer son pouvoir et pour contrecarrer toute contestation d'inspiration religieuse. À vrai dire, le ton ironique de son discours, comme le rapporte le narrateur, révèle que son action est une visée pratique à sens politique, lui permettant de réaliser un transfert stratégique de l'islam à des fins purement idéologiques.

Ne vous inquiétez pas, nous confia-t-il. J'ai aussi prévu la construction d'une véritable mosquée, avec deux minarets jumeaux au sommet desquels grimperont Méziane et Améziane pour vous convier en chœur à l'office. Elle sera dotée d'une série de salles de bains où coulera à volonté l'eau chaude et froide. D'épais tapis de laine caresseront vos pieds nus. Vous n'aurez plus à supporter ce vieil édenté dont les bafouilles font pleuvoir la salive sur vos vénérables turbans. Je m'en vais recruter un imam formé dans les meilleures universités, rémunéré en conséquence, et dont la rhétorique vif argent vous fascinera plus fort que le téton de la fille de Rabat. (HT, p. 186)

Ce qui frappe dans le discours narratif du vieux Cheikh de Zitouna, c'est la conception étroite de l'islam qu'il avance à l'égard de la féminité. En fait, ses propos sont virulents et incisifs, si bien que l'être féminin se présente comme un élément perturbateur et déstabilisateur de l'ordre établi. Sa critique à la fois redoutable et craintive donne à voir les femmes comme des créatures diaboliques appelées à être contrôlées et sévèrement réprimandées.

Nous avons retenu les enseignements de l'Apôtre concernant les femmes. Nous savons qu'elles n'ont pas de pitié. Leur esprit est plus souvent impur que leur sexe. Trop attachées aux choses de ce monde, elles ne vivent que dans la trivialité, indifférentes au jour de la Résurrection. Notre Prophète et la sagesse tiennent à les contenir dans leurs rôles naturels : la procréation et la tenue du foyer. [...]

Nos aïeux nous avaient prévenus : une belle fille est une calamité. Nous en avons conclu que l'honorabilité d'une vierge exigerait qu'elle cachât ses charmes jusqu'au jour de ses noces et qu'à partir de là elle les réservât à son époux. [...] Un homme qui succombe aux charmes de sa femme est perdu. [...]

Les femmes sont diaboliques. (HT, p.176-177)

De toute éternité, cette vision réductrice et négative de la femme a eu cours. Immuable, elle s'est transmise au fil du temps, forgeant les mentalités et perpétuant la domination des hommes qui, exploitant la morale religieuse à leurs fins, ont cantonné l'être féminin dans un état de totale infériorité et de

soumission. En Algérie, comme dans tous les pays musulmans, les rapports toujours inégalitaires entre les deux sexes, faisaient partie de la pratique religieuse. Toutefois, avec la montée de l'intégrisme, un nouvel ordre religieux surgit mettant en oeuvre un islam dur et ferme, prônant l'application d'une morale islamique très rigide. En effet, les islamistes avancent une conception de la religion musulmane qui réclame le retour salvateur aux principes coraniques, impose la moralité comme signe de loi et élabore un ensemble de normes censées régler la vie temporelle des Algériens. Il reste que cette nouvelle mouvance religieuse rigoureuse, voire fondamentaliste, ébranle fortement les structures socio-politiques de la société algérienne, précipitant ainsi le pays vers la dérive et le chaos. Cet état de fait suscite l'intérêt de Mimouni qui ne reste pas indifférent devant la vague de la violence qui secoue son pays. Ses derniers écrits dans lesquels il brosse un portrait particulièrement sombre de l'Algérie d'aujourd'hui font une large part à cette réalité traumatisante. Pour comprendre l'ampleur du changement dans la vision religieuse au pays, vision qui a conditionné une nouvelle écriture chez Mimouni, il convient de rappeler les événements socio-politiques qui ont favorisé considérablement la montée de l'intégrisme, l'émergence d'un parti religieux et le développement ainsi que l'enjeu politique des islamistes.

7.3 Rapports entre le pouvoir politique et religieux

En Algérie, depuis des siècles, la religion musulmane est bien ancrée dans les différents segments de la société. Partie intégrante de l'histoire du pays, elle s'est révélée «comme l'un des remparts les plus puissants contre toutes les entreprises de dépersonnalisation»¹⁰ du peuple algérien. En fait, sa force de

¹⁰ Algérie. Naissance d'une société nouvelle. Le texte intégral de la charte nationale adoptée par le peuple algérien, Introduction de Robert Lambotte, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 86.

cohésion a été un facteur de référence identitaire¹¹, un moyen de résistance au colonialisme. C'est ainsi qu'au lendemain de l'indépendance, la constitution algérienne de 1963, dans son article II, fait de l'Islam la religion d'État. Aussi, les textes du 1er novembre 1954, le programme de la Soummam (septembre 1956), celui de Tripoli (juin 1962), la Charte d'Alger (avril 1964) et la Charte nationale (juin 1976) présentent-ils l'Islam comme composante fondamentale de la personnalité algérienne. L'Islam, précise la charte de 1976, «n'est lié à aucun intérêt particulier, à aucun clergé spécifique, ni à aucun pouvoir temporel». ¹² Dès lors, «l'édification du socialisme s'identifie avec l'épanouissement des valeurs islamiques».

En tant que garant de la personnalité algérienne et du socialisme, l'État se veut également le garant de l'islam, sans qu'on le soupçonne de soumettre celui-ci à celui-là puisque «le socialisme n'est pas une religion» stipule clairement la charte de 1976. C'est pourquoi, cherchant dans sa politique de socialisation du pays à redonner à l'islam son vrai visage de progrès, l'État confère au Ministère des Habous, devenu plus tard Ministère des Affaires Religieuses et de l'Enseignement Originel, aux termes du décret du 9 février 1980, «la tâche d'expliquer et de diffuser les principes socialistes contenus dans la justice sociale qui constitue l'un des éléments essentiels de l'islam».

En effet, pour concilier islam et socialisme, le pouvoir algérien élabore des réformes profondes utilisant la religion comme élément fondateur de sa praxis politique. L'objectif visé est d'assurer à l'élite dirigeante la légitimité de son

11 La France coloniale désignait justement les Algériens comme des Français musulmans. Ainsi donc, pour les Algériens musulmans, l'islam a toujours constitué un solide pilier d'identité.

12 Ibid.

pouvoir et d'affaiblir la force de ses adversaires politiques. En plus de se lancer dans un programme de formation et de subvention du personnel religieux, l'État ajoute aux objectifs du parti dans les statuts de juin 1980, «la promotion de la personnalité arabo-islamique». Et pour preuve de son engagement islamique, il met en oeuvre une entreprise idéologique qui se ramifie dans différentes directions, allant d'une orientation volontariste d'arabisation de l'enseignement, à la multiplication des constructions de mosquées, de l'ouverture des salles de prière dans les milieux professionnels jusqu'à l'instauration du congé de fin de semaine le jeudi/vendredi au lieu de samedi/dimanche et à la création au sein du gouvernement d'un Conseil supérieur islamique. Aux dires de Mohamed Tozy, la mission assignée à cet organisme semble être très déterminante dans le renforcement des valeurs nationales et islamiques de l'État algérien.

Un Conseil supérieur islamique est ainsi créé par décret du 13 février 1966; sa fonction est d'émettre des *fatwa*, d'informer le gouvernement sur les manquements à la Loi islamique et les falsifications dont elle est l'objet, et aussi de contrôler les activités des groupements qui se réclament de l'islam. De plus, l'Etat prend en charge l'organisation annuelle d'un Séminaire sur la pensée islamique, sorte de forum international regroupant aussi bien des théologiens que des islamologues; il va jouer le triple rôle de cercle d'enseignement, d'instance de réflexion (qui se fait l'écho des préoccupations idéologico-religieuses du pouvoir) et de gage à la fois d'islamité du parti et de modernité de l'islam.¹³

L'étatisation de la religion propulsée, comme le note Marie-Lucy Dumas, «par le pouvoir lui-même pour écarter la contestation démocratique (et identitaire Kabyle) et asseoir son autorité sur la légitimité religieuse, au fur et à mesure que s'écroulaient les autres formes qu'a empruntées la légitimité depuis

¹³ Mohamed Tozy, «Les tendances de l'islamisme en Algérie», dans Géopolitique des mouvements islamistes, Confluences Méditerranée, N° 12, Automne 1994, p. 54.

1962»¹⁴, a incontestablement occasionné des effets pervers. L'évidence de la manipulation idéologique a dramatiquement fait glisser l'Algérie d'une autocratie traumatisante vers une théocratie aux conséquences tragiques. Les activistes islamistes vont exploiter au mieux ces infrastructures pour récuser la vision de l'islam étatique en lui opposant une autre plus «authentique».¹⁵

7.3.1 La mosquée comme espace de révolte

L'effort fourni par l'élite dirigeante pour marquer l'islamité du régime s'est traduit par l'encouragement des subventions totales ou en parties attribuées par les pouvoirs publics aux programmes de construction des mosquées. Il s'ensuivit que la prolifération des *massajid*¹⁶ a connu un essor considérable depuis l'indépendance du pays, imprimant à l'espace politique de l'État une coloration arabo-islamique. Dans son livre *Les frères et la mosquée*, Ahmed Rouadija situe le mouvement de relance religieuse par l'édification des lieux de culte vers l'année 1973, en expliquant ainsi l'importance de cette année capitale :

Cette date n'est pas un repère chronologique choisi arbitrairement; elle a été retenue en fonction de la première demande envoyée à la wilaya et dans laquelle ses auteurs, tous ibadites, sollicitaient l'agrément en vue de la création d'une «association religieuse». Le but de cette demande n'était que l'aménagement d'une grande salle de prière, baptisée «mosquée El Hoda». Elle fut acceptée.¹⁷

14 Marie-Lucy Dumas, «Mouvement social, totalitarisme et utopie», *Algérie la descente aux enfers*, Les Cahiers de L'Orient, N° 36/37, 4ème trimestre 94/1er trimestre 1995, p. 98.

15 Voir à ce sujet François Burgat, «L'Algérie : de la laïcité à l'islamisme», *Maghreb-Machrek*, N° 121, juillet-août-septembre, 1988, p. 43-57.

16 Terme arabe pour désigner le pluriel de masjid qui signifie «lieu de prosternation». La mosquée est appelée aussi *Jami'* «lieu de rassemblement». Voir Ahmed Rouadija, «La mosquée confisquée», Merzak Allouach et Vincent Colonna (dirigé par), *Algérie 30 ans les enfants de l'indépendance*, Paris, Éditions autrement - Série Monde, H.S. N° 60, 1992, p. 106-114.

17 Ahmed Rouadija, *Les frères et la mosquée*, Paris, Karthala, 1990, p. 18.

Dans cet ouvrage, l'auteur présente « quatre types de mosquées qui se distinguent non par leur statut juridique, mais par la fonction qui leur est assignée par leurs promoteurs spirituels et financiers ». ¹⁸ À côté des « mosquées d'État », faisant partie du patrimoine national, qui remontent « au temps des Turcs ou construites à l'époque coloniale » ¹⁹ ou encore réalisées après l'indépendance dans le processus d'islamisation du pays, il y a les « mosquées privées » qui existent dans toutes les villes et qui « sont l'oeuvre de notables locaux, souvent très influents, ou de commerçants enrichis de fraîche date à la faveur de la bénédiction d'Allah, de la « chance » ou de la spéculation ». ²⁰ À cela, il faut ajouter les « mosquées dites libres » (*Hurra*) qui, « construits à l'initiative des intégristes [...] se révèlent être des véritables ribâts guerriers d'où résonne l'appel à la guerre sainte contre les infidèles et les impies, aussi bien extérieurs qu'intérieurs ». ²¹ Le dernier type se rapporte à ces lieux de culte appelés « mosquées du peuple » ou « massajid *Ash-Sha'b* » dont la caractéristique essentielle est l'émergence « des terrains vagues ou des bords de rivières ou des espaces impropres à la construction de tels édifices, parce que impartis à des espaces verts ou mal situés ». ²² Généralement ces lieux de culte ne disposent pas d'agrément de l'administration de l'urbanisme pour supporter des constructions à ces emplacements et quand l'autorité les localise, elle les rase « au bulldozer et leurs instigateurs [sont] convoqués par la police ». ²³ Cependant, en dépit de l'acharnement de l'État et de la volonté des responsables d'éradiquer du paysage religieux ces « mosquées anarchiques »,

18 *Ibid.*, p. 82.

19 *Ibid.*, p. 95.

20 *Ibid.*, p. 92-93.

21 *Ibid.*, p. 90.

22 *Ibid.*, p. 82-83.

23 *Ibid.*, p. 83.

ces dernières ont fleuri partout dans le pays.

Il y a lieu de souligner une pratique dans les projets d'édification des lieux de culte qui a détourné la religion de ses fins premières. En effet, en autorisant la réalisation des mosquées par des associations privées, l'État algérien ne les intègre au patrimoine public qu'une fois leur construction achevée. Toutefois, cela n'empêche pas les promoteurs de les utiliser pour la prière et pour le déroulement des activités des associations, échappant ainsi à tout contrôle sérieux de la part du pouvoir politique. Cette démarche sera exploitée favorablement par les intégristes qui investissent les lieux de culte pour répandre leur propagande partisane. C'est que dans l'optique des islamistes, la mosquée est considérée comme un lieu de «baraka», c'est-à-dire comme un local de regroupement et d'organisation qui permet à leurs activistes rémunérés et placés sous l'autorité des «Chouyoucks», hauts responsables islamiques, d'affirmer la supériorité de leur vision de l'islam sur le système religieux de l'État.

Ainsi, la violence et l'agressivité des discours des prédicateurs intégristes, attaquant le régime honni et appelant le maintien de l'islam à la *souna* et à la *charia*, (la loi religieuse islamique) et aux pratiques qui en découlent, transforment les mosquées en tribunes exutoires et en font des lieux de «contre-champ politique».²⁴ C'est à partir de ces espaces sacrés que des groupes de militants vont s'employer à convaincre et à entraîner les populations défavorisées à rejoindre le «parti de Dieu», à contribuer à l'unité de la mouvance islamiste et à participer à l'instauration d'un nouvel ordre religieux

²⁴ Ibid., p. 86.

en Algérie. C'est à partir de ces mosquées, devenues des espaces de révolte par excellence, que des milliers d'Algériens sans emploi seront convaincus d'adopter comme seul mot d'ordre politique le célèbre «Allah Akbar» (Dieu est grand) et comme seul programme économique et social le retour aux valeurs de la religion musulmane des temps anciens. Leur participation active et leurs actions concrètes donnent essence à une transformation de l'islam réformiste à un intégrisme total et absolu.

7.3.2 De l'islam réformiste à l'intégrisme absolu

Considérant la religion musulmane comme élément fondamental de sa constitution étatique et comme mode de vie dans la société algérienne islamique, le régime politique consacre une grande place à l'islam. Aussi, cherchant à amadouer un secteur de plus en plus troublant, investit-il dans la formation d'imams qui prêchent dans les mosquées de l'État la modernisation du pays sous l'égide d'un islam libéral, ouvert et modéré. Mais voilà que dans un contexte où la vie individuelle, comme le précise Bernard Cubertafond, a «tendance à se fondre dans une vie collective prédéterminée par l'Islam tout à la fois racine et enveloppe sociale»²⁵, l'écart comportemental de l'élite au pouvoir, qui s'éloigne des principes réels de l'islam, l'isole face à des mouvements sociaux qui se multiplient. En fait, le développement des fortunes colossales qui s'amassent sous couvert du socialisme et l'enrichissement à outrance «de certains "cadres de la Nation"» et d'une certaine "hiérarchie militaire"²⁶ soulèvent la colère du peuple qui patauge dans la pauvreté

25 Bernard Cubertafond, L'Algérie contemporaine, Paris, PUF, Que sais je?, 1981, p. 20.

26 Abdelkader Yefsah, «L'armée et le pouvoir en Algérie de 1962 à 1992», Pierre Robert Baduel (s. la dir. de), L'Algérie incertaine, Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée 65, 1992/3, N° spécial, Paris, Édisud, mai 1993, p. 84.

quotidienne. C'est ainsi que la critique sociale, devenant plus virulente, «se déplace progressivement du politique à l'éthique et de l'éthique au religieux; la corruption et la dépravation des mœurs en constituent la matière centrale».²⁷ Force est de préciser que ce mouvement de contestation contre la dégradation des valeurs morales des dirigeants du pays et la revendication d'un islam historique n'est pas exclusif à l'Algérie. C'est un discours d'affirmation d'une identité islamique qui s'est renforcé à partir des années 80 un peu partout dans le monde musulman, comme le fait remarquer Maxime Robinson :

[...] la conversion de ces couches à ces tendances occidentalissantes a renforcé chez les masses bien plus nombreuses l'attachement à l'Islam dans sa version la plus rigidement traditionnelle. Les masses pauvres, à la limite de la famine ou d'une survie misérable, englobent, dans leur réprobation, dans leur répulsion, les privilèges de la fortune et du pouvoir, leurs attaches extérieures, leurs mœurs libertines, leur mépris des interdits musulmans, dont les plus visibles manifestations sont la consommation d'alcool, la familiarité des deux sexes, les jeux du hasard.²⁸

La crise structurelle du pays et la détresse matérielle du peuple ajoutées aux errements d'un système politique arrogant et corrompu, constituent des arguments de taille pour des noyaux islamistes présentés et bien organisés dans les mosquées de quartiers qui canalisent et récupèrent la colère sociale à leur solde. À l'intérieur des lieux de culte, les sermons des orateurs s'amplifient dénonçant la faillite de l'élite dirigeante et exhortant le peuple à se révolter contre les hautes instances de l'État. À chaque prière du vendredi, les prêcheurs remettent en cause l'autorité religieuse du pouvoir politique algérien, l'accusant de manipuler la religion à son profit et de ne disposer d'aucun crédit

27 Ali El-Keuz, «Algérie : les enjeux d'une crise», Pierre Robert Baduel (s. la dir. de), L'Algérie incertaine, Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée 65, 1992/3, N° spécial, Paris, Édisud, mai 1993, p. 23.

28 Maxime Robinson, L'Islam : politique et croyance, Paris, Fayard, 1993, p. 272-273.

pour revendiquer le projet d'islamisation du pays. Lors de chaque manifestation hebdomadaire, ils réveillent les sentiments des fidèles en appelant au *Djihad*, la Guerre Sainte, et à l'instauration d'un État islamique pour le salut des âmes.

Le projet des intégristes est clair. En prônant l'application stricte des commandements de l'islam, ils se présentent comme la voie de l'authenticité et de l'originalité susceptible d'assurer, voire de garantir au peuple son salut en ce monde et dans l'au-delà. Rien d'étonnant qu'un tel discours accroche facilement auprès des déshérités du pays qui, par leur forte mobilisation derrière les intégristes, contribuent à l'émergence d'un parti religieux. Consacré comme une nouvelle puissance politique, le mouvement islamiste engage l'Algérie dans une impasse incontournable hautement conflictuelle entre le pouvoir de l'État et celui du sacré.

7.3.3 Situations de conflit

Dès la fin des années quatre-vingts, le marasme économique et social ainsi que l'incapacité manifeste de l'élite dirigeante à gérer efficacement le pays²⁹ n'ont pas manqué d'engendrer la colère et le mécontentement du peuple algérien. Les méfaits de la mauvaise gestion politique du régime, comme l'indique Fawzi Rouzeik, ont «accentué la pauvreté, surtout urbaine, produisant

²⁹ Safir Nadji souligne qu'en Algérie, la gestion politique de l'État a été mal engagée, «notamment en raison des carences graves caractérisant l'élite dirigeante qui en avait la charge, et, tout particulièrement, à la fois, sa méconnaissance profonde des évolutions et des réalités de la société algérienne - qu'elle perçoit comme des variables instrumentalistes au service de ses calculs tactiques -, et l'acuité de ses déchirements internes, articulés autour de l'exercice du pouvoir avec, en filigrane, l'enjeu central du contrôle de la rente générée par la valorisation des hydrocarbures», «Origines et dimensions internationales de la crise», Gilles Manceron (s. la dir. de), Algérie - Comprendre la crise, Paris, Éditions Complexe, 1996, p.139.

ainsi des sous-cultures intolérables parce que fondées sur l'indignité».³⁰ En fait, ce qui caractérise fortement la gravité de la situation, c'est qu'en plus de la privation d'un ensemble de libertés individuelles ou collectives, l'accroissement du chômage, la réduction des possibilités de travail et l'absence de débouchés pour une jeunesse scolarisée battent leur plein dans une société sujette à toutes les contradictions possibles et fermée à un vrai projet de développement dynamique et équitable. Le symbole dominant durant ce temps-là, selon l'homme de la rue, est le suivant : les cinq devoirs du musulman (Chahada, jeûne, prière, zakat et le pèlerinage pour ceux qui le peuvent) sont changés (par les bureaucrates) et deviennent (Honda, Blonda, villa, Birra (bière), et le vol (de l'état) pour celui qui le peut).

Dans ce contexte, la frustration croissante des masses populaires se trouve exploitée par les islamistes qui, s'emparant du sentiment de rejet des Algériens du système politique et de leur désarroi face à l'incertitude de l'avenir, élaborent un discours radical et une idéologie en rupture avec la pensée dominante du pouvoir. Les prises de position ouvertes et virulentes des prédicateurs fondamentalistes qui contestent les imams désignés par l'administration et la réussite de la révolution iranienne, amènent beaucoup de désespérés et des laissés pour compte à renforcer les rangs du mouvement des intégristes. Ces derniers promettent la conciliation de la «loi de Dieu» et de la volonté du peuple dans une authentique république islamique assurant l'intégration de tous les citoyens.

C'est ainsi que les événements d'octobre 1988 révèlent la capacité

³⁰ Fawzi Rouzeik, «Algérie 1990-1993 : la démocratie confisquée», Pierre Robert Baduel (s. la dir. de), L'Algérie incertaine, p. 29.

d'encadrement et d'endoctrinement des Algériens par les islamistes. En effet, c'est à travers les émeutes sanglantes de cet automne tragique qu'apparaît la force de la montée des intégristes en Algérie. À ce sujet, Rouzeik précise que :

C'est ce moment que choisit le mouvement islamiste pour récupérer le mécontentement et la violence de la rue, car les manifestations fléchissaient. Dans la confusion générale, les prêcheurs les plus en vue organisent une marche à travers la capitale qui se terminera dans le sang. Les plus extrémistes d'entre eux, Ali Belhadj et Abassi Madani, futurs dirigeants du Front Islamique du Salut (F.I.S.), venaient d'entrer dans la légende des héros pour avoir osé défier le pouvoir et les mitrailleuses.³¹

Après l'éclatement de ces manifestations populaires, le régime algérien, sous le président Chadli Ben Jdid, s'engage dans une voie de démocratisation de l'Algérie. L'année 1989 constitue un tournant majeur dans la vie politique en ce pays. C'est l'année de l'autorisation donnée par le F.L.N. au retour d'exil des chefs historiques de la guerre de libération devenus peu après l'indépendance des opposants au régime, Ahmed Ben Bella et Hocine Aït Ahmed. 1989 est essentiellement le moment de l'ouverture au pluralisme démocratique donnant la possibilité aux différentes organisations de se traduire en partis politiques reconnus légalement. C'est également l'année de la législation, somme toute surprenante, du parti islamiste par le pouvoir d'Alger. Au moment de la légalisation des partis, la question qui s'est posée à l'Algérie, pour Mimouni, «était de savoir s'il fallait continuer à laisser les partis intégristes agir toujours souterrainement à travers les mosquées, à travers tout un ensemble de réseaux très actifs et très efficaces, ou bien les légaliser pour leur permettre de parler librement et d'apparaître au grand jour».³²

31 Ibid., p. 32-33.

32 Hichem Ben Yaïche (Propos recueillis par), «La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni», Horizons, 25\02\91.

L'autorisation accordée par l'élite dirigeante à un parti de s'appeler Front Islamique du Salut est en elle-même incompréhensible puisque la constitution de 1989, autorisant le pluripartisme, stipule qu'aucun parti ne peut se réclamer de l'Islam étant donné que, dans cette même constitution, l'article 2 précise que l'Islam est religion d'État. Toutefois, les conditions facilitant sa légalisation n'en demeurent pas moins des plus aléatoires, comme le signale Mimouni.

Par inertie. Au départ, le Front islamique du salut devait s'appeler «Front du salut». Mais ses dirigeants se sentaient très forts et ils ont ajouté «islamique» parce qu'on leur interdisait précisément de se référer à l'Islam. Ils sont allés déposer leur statut. Le directeur chargé du dossier en a référé évidemment en haut-lieu où on n'a pas décidé. Les choses ont traîné plusieurs mois. Et puis, un jour, le directeur a apposé son tampon. Cela s'est passé aussi bêtement que cela.³³

À vrai dire, l'organisation des islamistes en un parti structuré et légalement reconnu ne constitue pas un hasard. C'est le résultat d'une volonté politique délibérée du pouvoir qui a encouragé, «aidé à la montée de l'intégrisme religieux [et] a donné ensuite logiquement naissance au FIS».³⁴ Ce n'est d'ailleurs pas sans raison que pour beaucoup d'Algériens, comme le dit Abdi Lahouari, «Le FLN est le père du FIS».³⁵ En effet, ce cheval de Troie de l'islamisme s'est développé pendant trente ans à l'abri des divers gouvernements successifs du régime socialiste et s'est renforcé dans ses positions idéologiques à travers le jeu subtil de la politique de Ben Jdid qui a visé à implanter les islamistes et à favoriser leurs activités dans la majorité des villes du pays avec une intention bien évidente. Malek Amari fait remarquer à

33 Francis Matthys, Monique et Robert Verdussen, «Rachid Mimouni : l'écrit contre l'interdit», La Libre Belgique, 28 février 1994.

34 Amari, Le père et le FIS- Le FLN, le FIS, et après?, p. 12.

35 Abdi Lahouari, L'Algérie et la démocratie. pouvoir et crise du politique dans l'Algérie contemporaine, Paris, La Découverte, 1994, p. 97.

ce sujet qu'il s'agit d'un objectif précis, celui «de ne laisser aucune chance aux nouveaux partis démocratiques algériens de se faire connaître de la population, de développer leur influence et de pouvoir assumer un jour la responsabilité de la direction du pays».³⁶

À compter de sa légalisation officielle le 14 septembre 1989, le FIS se lance dans une course au pouvoir³⁷ contre son créateur, le FLN, qui a préparé et nourri son expansion sur le plan national. Les activistes intégristes engagent alors très vite l'action autour de leurs deux principaux leaders, Abassi Madani et Ali Benhaj qui, malgré leur dissemblance frappante, vont présider ensemble à la destinée du parti de Dieu. Selon Mohamed Tozy, tout semble opposer ces deux chefs religieux :

D'abord leur âge : une vingtaine d'années de différence; leur cursus : alors que Madani, paré de l'auréole du moujahid, a terminé ses études en Angleterre, Ali Benhaj reste un pur produit local de la politique d'arabisation; leur tempérament : le calme et la maîtrise des bonnes tournures politiciennes de Madani tranchent avec l'intransigeance, voire la violence et la nervosité presque épileptique de Ali Benhaj.³⁸

Se réclamant porteur d'un projet de société de grande dynamique islamique contenu même dans le choix de son appellation³⁹, le FIS s'impose comme la

36 Amari, Le père et le FIS- Le FLN, le FIS, et après?, p. 13.

37 Voir Amine Touati, Les islamistes à l'assaut du pouvoir, Paris, L'Harmattan, 1995, 226 p.

38 Tozy, «Les tendances de l'islamisme en Algérie», p. 57.

39 Dans une interview accordée au journal *Al-Masar al-maghribi (Parcours maghrébin)* du 26 mars 1990, A. Madani s'explique sur la signification du choix adopté du nom de son parti : «C'est un «front», parce qu'il affronte; et parce qu'il a un large éventail d'actions et de domaines; c'est le front du peuple algérien avec toutes ses couches, et sur son vaste territoire. Il est ouvert à la variété de tendances et d'idées qui réalisent à travers la richesse de la diversité une unité cohérente...; l'unité des intérêts, des positions et de l'accord... C'est l'unité du destin commun. «Il est «islamique» d'appellation, parce qu'il a un contenu, une méthode, une fonction historique islamiques. L'islam est un but auquel nous empruntons un modèle de changement et de réforme, et où nous puisons notre raison d'être et les raisons de la continuité de notre être, l'être de la meilleure des nations...

seule entité religieuse, représentative de la mouvance islamiste algérienne⁴⁰, capable par sa force de mobilisation des masses de rivaliser avec le pouvoir politique et de «lui substituer un modèle qui serait plus conforme aux préceptes divins». ⁴¹ Dans cette perspective, sa politique première de recruter les jeunes s'avère efficace, puisque des milliers d'entre eux s'enrôlent dans le parti, entreprenant un travail de militantisme dans la campagne électorale des élections municipales et départementales du 12 juin 1990. Avec 54% des suffrages exprimés au premier scrutin pluraliste depuis l'indépendance, le FIS est majoritaire partout au pays à l'exception de la Kabylie où son résultat est faible. Il lui reste donc à remporter la deuxième bataille, celle des législatives prévues pour le 26 décembre 1991. Et, en dépit des affrontements à Alger le 4 juin, entre forces de l'ordre et militants intégristes, qui font au moins six morts et des dizaines de blessés et de l'arrestation le 30 des deux principaux dirigeants du parti accusés de «conspiration armée contre la sécurité d'État», la victoire du FIS est totale. Lors du premier tour des élections, les intégristes frôlent la majorité absolue avec 47%. Mais le pouvoir militaire, affolé, interrompt brutalement le processus électoral le 12 janvier 1992 au lendemain de la démission du président Chadli et décrète l'état d'urgence.

«Quant au «salut», il est représenté par la fonction apostolique, en tant que salut de la foi, celui qui mène à la voie droite et empêche l'erreur; et par la fonction historique, économique, sociale, culturelle et civilisationnelle. C'est le salut de tous pour être tout», cité par M. Al-Ahnaf, Bernard Botiveau et Franck Frégosi, L'Algérie par ses islamistes, Paris, Karthala, 1991, p. 31.

40 Dans son étude, Mohamed Tozy précise que : «Quatre courants principaux composent le champ islamiste algérien (le FIS, *al-Irshād-Hamas*, les salafistes sahnouniens et le courant de Malek Bennabi). Ils sont individualisables autrement que par référence à des leaders dans la mesure où les frontières doctrinales sont confuses. En outre, une infinité de petits groupuscules autonomes, en plus des tendances islamistes des partis existants, viennent compliquer la physionomie de ce paysage. Parmi les groupes les plus importants, on peut en citer une dizaine : le Front islamique du salut (FIS); l'Association *al-Islāh wa al-Irshād* (qui devient *Hamas*); la *Rābīta* islamique de Cheikh Sahnoun; le courant Bennabiste exprimé par le Parti de la Renaissance algérienne; la tendance islamique au sein du MDA d'Ahmed Ben Bella; la tendance islamique au sein du FLN; *Attakfir wa al-Hijra*; le groupe Bouya'li; *Jamā'at attabligh wa assa'wa* et, enfin, le Hizbo Allah», sur «Les tendances de l'islamisme en Algérie», p. 55.

41 Aïssa Khelladi, «La trajectoire du Front islamique du salut», Gérard Ignasse et Emmanuel Wallon (s. la dir. de), Demain l'Algérie, Paris, Syros, 1995, p. 139.

L'annulation des élections législatives sera suivie de la dissolution du FIS le 14 mars 1992 et de la condamnation à douze ans de prison de ses leaders Madani et Benhaj incriminés pour avoir fomenté des troubles ainsi que des violences et d'avoir porté atteinte à l'ordre public. À partir de cette situation, une confrontation entre le pouvoir et les intégristes s'annonce incontournable. Le FIS lance l'appel à la guerre sainte et à la contestation islamiste.⁴² C'est ainsi qu'à compter de cette année-là, l'Algérie se trouve livrée aux violences du terrorisme et plongée dans le chaos et dans la terreur. Des maquis se créent partout aussi bien dans la Kasbah au coeur même d'Alger que dans plusieurs villes et dans les hautes montagnes du pays. Des branches armées se spécialisent dans la guérilla urbaine, d'autres dans le recrutement de techniciens et de jeunes chômeurs avec qui elles montent divers scénarios dont la plupart des actes terroristes sont revendiqués soit par l'Armée Islamique du Salut (AIS) soit par le Groupe Islamique Armé (GIA) qui découlent directement du FIS.

Bien entendu, la grave crise qui secoue brutalement l'Algérie ne laisse guère Mimouni indifférent. Ardent défenseur des valeurs démocratiques, des libertés individuelles et collectives, et fervent dénonciateur de l'injustice, de l'intolérance et des idéologies dominantes, ses derniers écrits réfèrent directement à la nouvelle réalité politique de son pays emporté dans le grand délire de la montée des extrémistes. Inscrit dans le cadre d'une opposition systématique, son registre d'écriture, qui s'apparente au cri et à l'urgence, participe activement au rejet du totalitarisme islamiste régnant, en prenant pour

42 Le Monde diplomatique a réservé un numéro spécial à ce sujet. Voir la partie sur l'Algérie, «L'Algérie dans la spirale de la guerre», Le Maghreb face à la contestation islamique, Le Monde diplomatique, novembre 1994, p. 10-38.

cible l'intégrisme et son cortège de barbarie.

7.4 Pour une écriture de la dénonciation

En multipliant les interviews et les interventions, Mimouni ne ménage pas ses propos pour fustiger le fondamentalisme et affirmer son combat contre l'intégrisme qu'il considère comme un nouveau fascisme. Ses fermes prises de position à l'égard du mouvement islamiste, dont l'idéologie populiste, puritaine et messianique est incompatible avec la démocratie, et viscéralement anti-modernité, renforcent son militantisme politique et social. C'est en ces termes qu'il précise les raisons qui ont motivé son engagement dans l'opposition ouverte à toute forme de totalitarisme :

Pendant longtemps, j'ai critiqué le pouvoir en place. Parce qu'il y avait un déphasage grandissant entre le discours politique lénifiant et une réalité qui ne cessait de se dégrader. J'ai ensuite critiqué l'intégrisme parce que je le voyais monter et que je le considère porteur de très graves dangers pour l'Algérie. Un pouvoir intégriste serait, pour elle, une seconde catastrophe après celle du parti unique.⁴³

L'intérêt premier de Mimouni porte sur la clarification de la situation et des conditions qui ont contribué à l'avènement d'un parti religieux. Pour lui, le mouvement intégriste algérien n'est pas hiérarchisé. C'est une nébuleuse qui, tout en poussant sur le terreau de la misère populaire, est parvenue à séduire les enseignants, les universitaires, les médecins et d'autres couches de la société pour devenir une véritable force contre le régime politique en Algérie. De plus, ses stratégies organisationnelles permettent d'établir des similitudes avec la montée du nazisme.

Le FIS n'est pas seulement un phénomène économique. Il est

43 Matthys et Verdussen « Rachid Mimouni : l'écrit contre l'interdit ».

certain que les marginaux, les jeunes qui n'ont pas de boulot, qui n'ont pas de logement, qui ne peuvent pas se marier sont sensibles au discours du FIS. Mais il y a des phénomènes qui relèvent d'un ordre psychologique. Il y a des gens qui se sentent victimes d'une injustice sociale. Par exemple un professeur qui estime qu'il n'a pas obtenu le poste qu'il méritait. Celui-là aussi y est très sensible. Ce qui s'est passé en Algérie en 91 me fait penser à la montée en puissance des nazis. Des gens qui n'étaient pas forcément nazis se sont ralliés à Hitler parce qu'ils ont constaté qu'il avait le vent en poupe et que le pouvoir allait lui appartenir.⁴⁴

Dénoncer l'obscurantisme et l'absurdité d'un règne des «fous de Dieu», est à l'évidence le devoir de Mimouni, écrivain et intellectuel, soucieux du devenir de son pays. Aussi, tant qu'il se proclame de ces êtres éveilleurs de consciences, refuse-t-il d'admettre que le développement de la société algérienne peut se réaliser dans le dessein politique d'un parti fanatique soumis au dogme religieux. Et pour que son message touche et sensibilise plus d'Algériens, il éprouve le besoin de changer de registre et d'écrire d'une façon simple et directe. Pour Mimouni, écrire c'est agir à la fois sur l'histoire et le social. C'est ainsi que par-delà la peur, le terrorisme et la menace, son choix de nourrir l'espace textuel de ses deux derniers écrits avec cette réalité douloureuse contemporaine qui ravage son pays, de refuser le silence et de dire une parole juste et courageuse apparaît bien comme une forme de défi aux intégristes, voire comme l'expression d'une certitude.

7.4.1 Du pamphlet au roman contestataire

Dès 1984, Mimouni disait : «écrire, c'est jouer un rôle de tribunal et de conscience».⁴⁵ C'est dans ce sens qu'il avait réuni toutes ses forces dans le

44 Christophe Perrin (Propos recueillis par), «Rachid Mimouni : "l'Algérie connaît un génocide intellectuel"», L'Union, 7 décembre 1993.

45 Amine Allami, «La nuit tombe sur Alger la blanche», Liberté, mardi 14 février 1995, p. 2.

combat contre l'intégrisme, allant du pamphlet véhément, prolongé par des entretiens dans divers journaux français et algériens, jusqu'au dernier roman, *La malédiction*, qui s'en prend à la dictature des religieux.⁴⁶

Force est de noter que dans l'oeuvre de Mimouni, le seul ouvrage vraiment polémique est le pamphlet. À propos de cet écrit, l'écrivain souligne qu'il a «ressenti l'urgence d'intervenir dans le débat politique algérien pour essayer de dire et peut-être de démontrer que l'intégrisme est le plus grand danger qui menace l'Algérie».⁴⁷ Toutefois, il reste que malgré sa gravité, malgré ce qu'il décrit comme étant du tragique et du cynisme, *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* se veut un discours de vérité pour juger avec sévérité le régime et les hommes qui ont conduit le pays à son état de déliquescence. Pour Mimouni, «l'intégrisme n'est pas une fatalité»⁴⁸, ce n'est qu'une imposture qui discrédite la religion d'Allah. Son livre doit donc s'interpréter comme la réaction d'un intellectuel devant les drames que vit son pays et comme un appel à la résistance de son peuple contre toute manifestation d'intolérance.

Je l'ai écrit comme un cri au secours. L'idée du livre s'est concrétisée en octobre 1991 à une époque où les plus lucides des Algériens voyaient clairement que l'on allait vers les élections de décembre et donc vers une prise de pouvoir du FIS, je considérais et je continue à considérer que cela aurait constitué la plus grosse tragédie pour l'Algérie.⁴⁹

-
- 46 Mimouni dit à propos de ce roman que c'est «un livre d'actualité rattrapé par l'actualité», «un livre de colère et d'urgence» en ajoutant : «Mon roman essaie de montrer les dangers dont est porteur un état intégriste», Yvette Granger, «Rachid Mimouni : un livre d'urgence», Le Progrès, 16 décembre 1993. Et à Daniel Yonnel, il souligne ceci : «Quand j'ai commencé [...] à écrire ce livre, je redoutais d'être trop sévère envers les intégristes. Peu à peu, hélas, l'actualité a dépassé ma fiction», «La «malédiction» qui ronge l'Algérie», Quest France, 2 novembre 1993.
- 47 Khaled Malhaa (Entretien réalisé par), «Fondamentalement, je suis contre la peine de mort», El Watan, le 14/5/1992.
- 48 Vincent Volet, «En Algérie, l'intégrisme n'est pas une fatalité», Le Nouveau quotidien, 1 juillet 1993.
- 49 Benaouda Lebdaï (propos recueillis par), «La modernité est aujourd'hui incontournable», El Watan, mardi 16 février 1993, p. 14.

Dans ces propos, Mimouni laisse percer la raison d'être qui a conditionné la réalisation d'un tel ouvrage à travers lequel il a cherché à sonner l'alarme. En fait, son objectif est de mettre en évidence l'envers de cette vision archaïque et autoritaire des intégristes qui attend le peuple algérien après vingt-six ans de régime militaire. «qui a mené le pays à ce cruel dilemme : ou l'armée, ou les intégristes».⁵⁰ Pour l'écrivain, si l'Algérie s'est trouvée brutalement devant une impasse, ce n'est pas par hasard, c'est le résultat du processus politique mené par le FLN. Et d'une manière virulente et sans complaisance, il dresse un constat de la situation dramatique causée par l'incurie des dirigeants et par la démission continuelle des intellectuels et il édulcore sa critique par une présentation de faits: «L'Algérien d'aujourd'hui n'accorde plus de crédits à ses dirigeants, [écrit-il]. Il est convaincu qu'aucun d'entre eux n'est en mesure de lui procurer un emploi, un logement, le lait pour son nouveau-né, le médicament pour son père hospitalisé» (BI, p. 111), ce qui explique l'engouement de la majorité silencieuse, en général analphabète et dénuée de formation politique, qui n'a d'autre préoccupation que d'améliorer ses piètres conditions d'existence, et d'adhérer facilement à l'idéologie révolutionnaire des intégristes. Ceux-ci promettent aux malheureux, aux frustrés et aux déshérités «l'instauration d'un ordre nouveau qui mettrait fin aux injustices et aux humiliations». (BI, p. 116)

Comme le rapporte Gilles Auquetil, Mimouni croit que c'est une «infinie misère morale [qui] a poussé une partie de son peuple à se jeter dans les bras de ceux qui ont pris la religion de Mohammed en otage».⁵¹ Il explique notamment la montée de l'intégrisme dans son pays par la corruption du parti unique au

50 Kader F., «Rachid Mimouni à un journaliste suisse- Qu'est-ce que tu dis?», El Moudjahid, 3 juin 1992.

51 Gilles Auquetil, «Les Voltaire d'Alger», Le Nouvel Observateur, No 1439, 4 juin 1992, p. 52.

pouvoir et par l'échec de l'économie. Les Algériens ont le sentiment d'assister à une régression continue. Le quotidien des ménagères est cauchemardesque. Les jeunes sans emploi, sans perspective vivent dans l'écoeurement et ne songent qu'à s'expatrier. Ne possédant pas une force intérieure suffisante pour survivre, beaucoup d'Algériens désespérés et exaspérés pensent que la religion peut les aider en répondant à leurs attentes, en soulageant leur angoisse, en les apaisant. C'est ainsi qu'ils considèrent le FIS capable de mettre un terme au malaise qui sape toutes les certitudes, toutes les envies. Cependant, pour l'écrivain, le parti des barbus n'est pas le représentant tout-puissant que l'on craint religieusement. C'est un instrument politique qui, par le biais d'une multitude de sabotages et de manifestations, parvient à inscrire la religion dans la logique du politique. Cet état de fait soulève l'indignation et la colère de Mimouni qui reconnaît que le calcul machiavélique des intégristes qui imposent leur logique à la vie et à la croyance, est une falsification, voire une destruction de l'islam. C'est aussi une manoeuvre idéologique, engendrée par la soif du pouvoir, comme il se plaît à bien le préciser en ces termes :

Pour moi, l'intégrisme est une idéologie politique qui prend comme socle la religion pour accéder au pouvoir. Les intégristes ne veulent pas retourner à la foi, ils veulent kidnapper le pouvoir. On le voit bien en Iran, en Algérie et surtout en Afghanistan : ce n'est pas au nom de la religion que deux mouvements également intégristes s'entre-tuent. C'est au nom de la prise de pouvoir politique.⁵²

N'ayant de cesse de dénoncer la montée de l'intégrisme, Mimouni adopte une forme romancée dans *La malédiction* pour relater le malaise socio-politique et religieux qui déroutent son pays. Il admet que c'est là un moyen efficace pour

52 Rachid Mimouni, «Hier des intellectuels fascinés par Hitler..., aujourd'hui par l'intégrisme», Le Nouvel Observateur, N° 1570 du 8 au 14 décembre 1994, p. 14.

faire ressortir les aspects de la gravité de la tragédie algérienne devenue inextricable.

Parce que je préfère le roman comme mode d'expression. [...] Je crois qu'en s'adressant à la sensibilité des gens, on peut aller beaucoup plus vite qu'en s'adressant à leur raison, comme dans les essais. Dans un roman, en une phrase, on peut faire toute une situation, toute une réalité qu'il faudrait plusieurs pages pour expliquer dans un essai.⁵³

Dans ce roman en forme de métaphore, écrit à partir d'une situation très réelle de l'Algérie d'aujourd'hui et qui se trouve «depuis, largement dépassée par l'accentuation des événements qui ensanglantent le quotidien»⁵⁴, Mimouni raconte, au travers de destins croisés, le drame des Algériens au quotidien et la «malédiction» qui s'acharne sur le pays depuis un demi-siècle en suscitant discordes et luttes fratricides. La réquisition du grand hôpital Mustapha d'Alger par les «fous de Dieu» lors de la grève insurrectionnelle en juin 1991 préfigure ce que serait l'instauration d'un État intégriste en Algérie et sa terreur au quotidien.

En effet, la métaphore par laquelle la situation à l'hôpital d'Alger se trouve figurée ou pour mieux dire défigurée dans l'aventure de Kader, obstétricien, est capitale, dans la mesure où cette évocation aboutit à une invocation et constitue une forme d'écriture et un modèle de participation. Si la métaphore consiste en effet en une manière d'être participative qui s'oppose au cynisme de l'ordre des islamistes, c'est pour servir de lieu d'actualisation et de réactualisation d'une écriture qui donne au courage une valeur d'usage face à la négation de l'être, à l'écrasement des individus, à l'incompréhension de ce

53 Matthys et Verdussen, «Rachid Mimouni : l'écrit contre l'interdit».

54 Martin Giovacchini (Propos recueillis par), «Le courage pour témoigner», Ouest France, 18 décembre 1993.

débordement religieux. Mimouni a toujours soutenu que l'intégrisme était la face du mal, du désordre, de l'anarchie dans son pays et que le combat à lui livrer n'était pas désespéré, en ce sens qu'il serait l'occasion d'une renaissance possible de l'homme algérien. En fait, c'est dans les couloirs de l'hôpital qu'apparaît l'ampleur du désastre et du désordre social. La victoire des religieux rend possible l'identification du véritable danger de l'idéologie de ceux que Mimouni appelle les représentants du «fascisme vert». L'enfermement de ces «fous de Dieu» dans une logique religieuse datant des heures du prophète prouve justement qu'ils sont en dehors du temps. Ce ne sont en réalité que des serviteurs de la puissance qui oppriment et méprisent «les infidèles» et qui obligent leurs adeptes à la soumission spirituelle et à la négation de l'esprit. Leur entreprise de démoralisation, de découragement et de désorientation brise le mouvement de l'élan du pays.

Par-delà le fait que Kader, soupçonné de saboter l'ordre islamique, se retrouve condamné par son propre frère, c'est tout un peuple qui est à ce point meurtri par le phénomène intégriste. C'est une guerre fratricide qui embrase l'Algérie et, de ce point de vue, ce roman n'a rien d'imaginaire. En réalité, de nombreuses familles éprouvées par ce malheur, vivent quotidiennement dans le désarroi des déchirements de leurs membres. Conscient de la gravité de la situation, Mimouni confie son inquiétude à Daniel Bermond et lui livre avec peine et amertume qu'il n'est pas à l'abri des vents ravageurs qui entraînent son peuple dans les brûlures de l'absurde : «Un de mes beaux-frères a rallié les rangs des intégristes et je sais que mon élimination de ses propres mains ne lui poserait aucun cas de conscience».⁵⁵

⁵⁵ Daniel Bermond (Propos recueillis par), «Rachid Mimouni "Je reste en Algérie pour combattre sans armes et sans désespoir"», *Lire*, N° 216, septembre 1993, p. 39.

La malédiction est bien plus qu'un récit fictif. C'est surtout une illustration symbolique d'une nation déchirée entre avenir et passé et divisée en deux groupes de société complexes. À vrai dire, avec cet écrit, Mimouni fait pénétrer le lecteur au coeur des événements qui secouent son pays. Le caractère explicite de ce texte romanesque, qui cède la place à un texte de dénonciation, réside dans l'effort de créer, par la métaphore de l'hôpital de Mustapha, lieu symbolique de vie et de mort, l'image du pays entier qui se lance dans l'abîme d'une guerre sans précédent.⁵⁶ La réaction de Mimouni se manifeste clairement à l'égard de l'imposture et des dangers qu'il perçoit dans le discours des intégristes. La dénonciation que lui permet le regard jeté sur le déroulement des événements est un appel à la lutte et à la résistance contre la dictature des barbus. Son roman est en prise directe sur l'actualité et se définit comme un texte de circonstance. En fait, cette circonstance est essentielle dans la mesure où c'est à travers elle que s'entend l'appel de l'écrivain, la force de sa parole au-delà de la peur et cette sorte d'engagement continu qui lui est bien spécifique.

Il reste à dire que pour faire saisir son blâme sévère contre les intolérances religieuses qui cachent une volonté d'expansion et de domination, Mimouni enrichit ses deux derniers écrits par des éléments paratextuels tels que l'épigraphe et la dédicace qui confirment sa volonté d'agir contre l'obscurantisme dans lequel son pays s'engouffre et marque sa détermination d'élever sa voix contre toute forme d'autorité, ou plus exactement contre la violence de la peur sur laquelle se fonde le pouvoir des intégristes.

⁵⁶ Voir Claudine Kelle, «Qui tue qui? Lecture de *La Malédiction*», *Algérie Littérature/Action*, N° 18-19, février-mars 1998, p. 253-260.

7.4.2 Portée significative de l'épigraphe

Deux épigraphes⁵⁷ puisées dans le Livre sacré des Musulmans accompagnent les derniers écrits de Mimouni. Leur choix est d'une signification évidente et leur présence assume une fonction de commentaire et d'éclaircissement du texte. Toutefois, leur interprétation demeure, comme le souligne Genette, «à la charge du lecteur». ⁵⁸

Par son aspect authentique et son acte d'autorité, l'épigraphe présentée dans *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* se caractérise essentiellement chez Mimouni par la recherche d'une caution ou d'une justification. En effet, rejetant catégoriquement les islamistes de son pays, dont il a subi la montée comme un véritable affront, l'écrivain ouvre son pamphlet par la sourate CIX du Coran.

LES INCRÉDULES

*Au nom de Dieu :
Celui qui fait miséricorde,
Le Miséricordieux.*

*Dis :
« Ô vous, les incroyants!
Je n'adore pas ce que vous adorez;
vous n'adorez pas ce que j'adore.*

*Moi, je n'adore pas ce que vous adorez;
vous, vous n'adorez pas ce que j'adore.*

*A vous votre religion;
à moi ma Religion. »*

(SOURATE CIX)

57 Genette définit l'épigraphe comme «une citation placée en exergue, généralement en tête d'oeuvre ou de partie d'oeuvre, «en exergue» signifie littéralement hors d'oeuvre, ce qui est un peu trop dire : l'exergue est ici plutôt en bord d'oeuvre, généralement ou plus près du texte, donc après la dédicace, si dédicace il y a», *Seuils*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 134.

58 *Ibid.*, p. 145.

Dans le contexte historique de l'islam, cette sourate appelée en arabe *al-Kâfirûn*, considérée comme étant de la première période de la Mecque⁵⁹, se réfère à l'incident des «versets sataniques»⁶⁰ et précise la révélation du Ministère du prophète Mohammed. Elle constitue une rupture totale avec le polythéisme et instaure le nouvel ère du monothéisme. En répétant la sourate des incroyants, Mohammed établit le divorce entre ces deux tendances religieuses, attaque avec véhémence l'idôlatrie, se met en opposition active contre les *Koreishites* et rejette tout compromis avec ses adversaires. Dès lors, toute paix ne peut survenir avec les riches notables de la Mecque tant qu'ils n'acceptent pas le bien-fondé de sa mission.

Par cette épigraphe, Mimouni entend dire clairement aux intégristes : «*À vous votre religion, à moi ma religion*». Et comme il aime à le dire : «Je suis musulman, et convaincu que l'intégrisme est une falsification de l'islam»⁶¹, il ne considère pas que ce mouvement religieux soit «l'aboutissement inévitable et naturel de la religion musulmane».⁶² Pour lui, ce n'est pas l'islam qui a changé de nature, ce sont les islamistes qui en ont fait une idéologie propre et non pas une religion. Il continue également «de croire et de répéter que le Coran est un livre de tolérance et d'humanisme. Et que l'interprétation qu'en font les

59 La deuxième période est relative au séjour du prophète Mohammed à Médine.

60 Sur la polémique entourant l'incident des versets sataniques, voir W. W. Watt, Mahomet Prophète et Homme d'État, Paris, Payot, 1962, p. 54-59.

61 Jean-Louis Kuffer (Propos recueillis par), «Rachid Mimouni vit dans l'angoisse d'être assassiné parmi les siens», Tribune de Genève, 27 octobre 1993. Dans une intervention au Nouvel Observateur, Mimouni écrit ceci : «Je suis musulman aussi naturellement que l'étaient mes parents et mes grands-parents. Nous vivions dans la convivialité et d'une façon plutôt moderne et ouverte sur le monde. Religion et mode de vie tels que nous les pratiquions ne nous sont jamais apparus comme une contradiction fondamentale. Moi, par exemple, je fais le ramadan, mais pas les prières», Rachid Mimouni, «Hier des intellectuels fascinés par Hitler..., aujourd'hui par l'intégrisme», Le Nouvel Observateur, N° 1570, du 8 au 14 décembre 1993, p. 14.

62 Louis Robitaille, «Écrivain en sursis - La terreur anti-intellectuelle en Algérie menace le romancier Rachid Mimouni», La Presse, Montréal, samedi 16 octobre 1993, p. B6.

intégristes relève du détournement et de l'hérésie». ⁶³ Tout comme le titre, cet épigraphe indique l'esprit du pamphlet. En les combinant tous les deux, la thématique qu'il se propose est très claire : l'intégrisme est la source de la tragédie et du mal qui frappent l'Algérie. La référence à cette sourate est en soi un signe démarcateur de l'idéologie des islamistes qui non seulement «donnent à l'islam une fausse image, mais encore [ils] faussent le jeu politique au nom d'une illusion d'optique : un illusoire retour à l'âge d'or musulman». ⁶⁴

Dans *La malédiction*, l'épigraphe choisie par Mimouni donne le ton à elle seule et, dans une certaine mesure, fixe les modalités de lecture du roman. Son rôle est si essentiel qu'elle ne laisse aucune ambiguïté quant à l'engagement de l'écrivain dans son combat contre les intégristes qui, par la multiplicité d'actes terroristes et d'assassinats, ont répandu un véritable climat de panique au pays. Tirée du Coran, la sourate V est une loi formelle qui interdit aux Musulmans d'attenter à une vie innocente.

*Celui qui a tué un homme
qui lui-même n'a pas tué
ou qui n'a pas commis de violence sur la terre
est considéré comme ayant tué tous les hommes.*

Coran, sourate V.

Il convient de préciser que l'objet du commandement visant à instruire la communauté musulmane sur l'enjeu de la solidarité humaine qui considère que les hommes sont égaux entre eux par leur naissance et qu'ils ne diffèrent

63 Ibid.

64 C.T., «De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier», Croissance, N° 352, septembre 1992, p. 43.

seulement que par leurs vertus, est indiqué à leur intention par un exemple rattaché aux Juifs. Allah récite ce verset coranique à son prophète Mohammed au sujet du meurtre d'Abel :

*À cause de ce crime,
Nous avons décrété pour les enfants d'Israël :
Quiconque tue quelqu'un
sans que celui-ci n'ait tué auparavant
ni semé de scandale sur la terre
a commis le même crime
que s'il avait tué tous les hommes
Quiconque en sauve un seul
est considéré comme s'il avait sauvé tous les hommes*

Force est de souligner qu'Allah récuse l'idée de tuer l'être humain qu'il a déclaré sacré, sinon pour une juste raison. C'est ainsi que le caractère universel de cette loi morale apparaît avec une évidence incontestable répétée dans plusieurs versets. L'ensemble des commandements s'adresse en gros à l'humanité entière. Ainsi, le texte religieux des Musulmans stipule clairement : «Il est incontestable qu'un croyant tue un croyant, si ce n'est involontairement. Celui qui aura tué (involontairement) un croyant devra affranchir un esclave croyant, et payer un dédommagement aux parents de la victime, à moins que ceux-ci ne lui en fassent grâce. [...] Celui qui tuera un fidèle volontairement aura éternellement l'enfer pour récompense. Il encourt déjà la colère de Dieu, sa Malédiction; et, un châtiment terrible l'attend». (Sourate IV -Les femmes 94-95)

La démarche de Mimouni d'introduire cette citation coranique au début de son texte romanesque constitue un véritable acte de dénonciation de la forte «menace d'irruption de la barbarie»⁶⁵ dans la société algérienne. Outre l'objectif de s'insurger d'une part contre le fanatisme qui ne cesse de croître et, d'autre

⁶⁵ Rachid Mimouni, «De la démocratie en Algérie», Le Quotidien de Paris, 20 juin 1992.

part, contre «les signes avant-coureurs d'une réalité aussi horrible qu'absurde»⁶⁶, l'écrivain énonce la vérité tragique de la montée en puissance de l'intégrisme. Selon ses dires, ce mouvement n'est que «le propagateur d'une idéologie obscurantiste»⁶⁷ qui, sous prétexte de ramener le pays aux premiers siècles de l'islam, plonge tous les Algériens «dans une incohérence qui serait un fantastique recul pour la société et la conscience nationale».⁶⁸ Ainsi, l'autorité de la parole de Dieu permet à Mimouni d'afficher véridiquement et courageusement ses intentions et d'annoncer que par l'entreprise de l'écriture, il veut faire entendre sa voix pour condamner les meurtres perpétrés par les intégristes en Algérie. Cette épigraphe à valeur religieuse est alors prise en charge par le roman dont la force du message produit un effet textuel interpellant et orientant ouvertement le lecteur dans sa progression de lecture.

7.4.3 À propos d'une dédicace

L'oeuvre romanesque de Mimouni ne comporte pas de dédicace. À l'exception de son dernier roman, *La malédiction*, où figure de manière explicite une dédicace qui abrite un message à la fois réel et symbolique.

À la mémoire de mon ami,
l'écrivain Tahar Djaout,
assassiné par un marchand de bonbons
sur l'ordre d'un ancien tôlier.

Cette dédicace particulière qui «claque comme un coup de fouet»⁶⁹, accorde à

66 Thierry Durand, «Mimouni, Rachid. *La Malédiction*», Revue Francophone, vol. VIII, N°1, printemps 1993, p. 154.

67 Goure Claude (conversation avec), «Rachid Mimouni avec des mots», Panorama, décembre 1991, p. 24.

68 Ibid.

69 Bernard Delebiot, «L'Algérie ensanglantée», Le Journal, janvier 1994, p. 11.

Mimouni, du fait de l'intensité de sa force, une liberté de pensée et d'action. Ce n'est pas simplement une annonce de circonstance par laquelle l'écrivain exprime sa profonde blessure causée par la mort tragique d'un ami. C'est une déclaration d'intention, tout à fait courageuse, qui tend à instituer, comme le précise Genette, «un acte public dont le lecteur est en quelque sorte pris à témoin».⁷⁰ L'évocation de Tahar Djaout crie fort son engagement et sa rage contre la furie meurtrière des intégristes qui fait basculer son pays au «creux de la vague».⁷¹

La qualité et la marque du dédicataire constituent une cause importante, nécessaire surtout, pour Mimouni d'inscrire son action dans le rejet de la barbarie et de dresser un réquisitoire contre l'intégrisme. En effet, le destinataire de la dédicace, assassiné le 26 mai 1993 à l'âge de 39 ans, est un intellectuel algérien qui était, comme le dit Wassini Laaredj, «un homme ouvert à la modernité, c'était un démocrate».⁷² Comme Mimouni, Tahar Djaout est un écrivain d'écriture française⁷³ qui a dénoncé lui aussi farouchement la montée des fondamentalistes en Algérie. Après avoir collaboré pendant plusieurs années au quotidien «Algérie actualité», il crée en janvier 1993 l'hebdomadaire «Ruptures». Ce journal, dont il dirigeait la rédaction, est opposé aux thèses des islamistes.

Il convient de préciser qu'à partir de 1988, l'engagement de Djaout à l'égard

70 Genette, *Seuils*, p. 126.

71 Irina De Chikoff, «Les exilés n'ont plus d'espoir», *L'Actualité*, Mardi 26 octobre 1993, p. 28-B.

72 N. Dridi (entretien avec Wassini Laaredj), «À qui profite le crime?», *Horizons*, N° 2372, 8 juin 1993, p. 14.

73 En plus de ses activités de journalisme, Tahar Djaout s'est consacré à l'écriture romanesque. Il avait à son actif quelques romans : *Les chercheurs d'os*, Paris, Le Seuil, 1984; *L'invention du désert*, Paris, Le Seuil, 1987; *Les Vigiles*, Paris, Le Seuil, 1991.

des intégristes se fait plus audacieux et plus clair. Refusant de composer et de se compromettre avec eux, il lance un appel au peuple algérien pour les démasquer et les combattre, afin de s'intéresser et de récupérer de façon saine la jeunesse dont les islamistes ont exploité les frustrations sans scrupules. Aussi, dans le champ littéraire, l'écrivain s'est-il forgé une réputation de militant intellectuel qui s'est toujours refusé à «hisser le pavillon du silence».⁷⁴ Assignant à la parole la mission de «pulvériser tous les barbelés»⁷⁵, de «dissoudre tous les carcans»⁷⁶, de rompre «le cercle des cauchemars»⁷⁷, il a emprunté les voies d'une écriture transparente et authentique. N'a-t-il pas circonscrit dans ces vers le courage de sa pensée et de ses actes.

Le silence c'est la mort et toi,
Si tu parles, tu meurs.
Si tu te tais, tu meurs.
Alors parle et meurs.

Le combat déclaré et les paroles engagées de Djaout l'ont condamné définitivement à mort. Les terroristes intégristes, qui lui ont tiré à bout portant deux balles dans la tête alors qu'il montait dans sa voiture, n'avaient pas besoin de lire ses livres ni ses poèmes. Pour l'atteindre, il suffit tout simplement de dire, comme un des intégristes arrêtés après le meurtre : «Il a été tué parce qu'il était communiste et qu'il avait une plume redoutable qui pouvait influencer sur les milieux islamistes».⁷⁸ Ainsi, les nouvelles exécutions pratiquées par les islamistes à l'égard des intellectuels dont par malheur les écrits et les prises de

74 Équipe de recherche ADISEM (Université d'Alger), «Avant-Propos», Vois du quâpier - Hommage à Tahar Djaout, volume 1, Université d'Alger, 1993.

75 ibid.

76 ibid.

77 ibid.

78 Sylvie Caster, «Nous aurions aimé un peu d'attention», Le Canard Enchaîné, 7 juillet 1993.

position leur déplaisent, tendent à démontrer que l'Algérie s'est engagée dans l'impasse d'un «jeu de massacre»⁷⁹ morbide et incontrôlable. Dominique Mobailly relate avec consternation l'absurde assassinat de Djaout qui s'annonce comme un danger éminent dénotant toute la complexité de la situation algérienne.

L'assassin de l'écrivain Tahar Djaout vendait des bonbons, sur un trottoir. L'assassinat avait été commandité par trois personnes, dont un garagiste arrêté à Oujda, au Maroc, alors qu'il se livrait à un trafic d'armes. On pourrait croire qu'il s'agit d'un groupuscule de fêlés. En fait, tout cela relève d'une organisation beaucoup plus vaste. On peut imaginer que tout le grand Alger est quadrillé, comme pendant la guerre d'indépendance, par des réseaux multiples et rivaux, d'où une surenchère dans l'horreur : celui qui ira le plus loin ramassera la mise.⁸⁰

Il est certain que la mort de son ami, ce «modèle de tempérance et de mesure»⁸¹, qui «s'est toujours tenu à l'écart du champ politique et n'a jamais occupé de poste dans l'appareil de l'État»⁸² a incontestablement affecté, voire changé le mode de vie de Mimouni. Il arrête d'enseigner, se replie sur lui-même pour protéger sa famille car «le point de non-retour a été atteint»⁸³ par l'assassinat de cet écrivain dont «le seul crime est de dénoncer le péril intégriste».⁸⁴ L'ampleur de la tragédie lui fait prendre conscience plus amplement de la fragilité de la situation des intellectuels algériens qui, selon lui, constituent pour les terroristes islamistes des cibles privilégiées «d'autant plus faciles à atteindre qu'ils habitent dans des quartiers populaires, fiefs

79 Irina De Chikoff, «Les exilés n'ont plus d'espoir», p. 28-B.

80 Dominique Mobailly, «l'Algérie déchirée - «La malédiction», de Rachid Mimouni», *La Vie*, N° 2506, 9 septembre 1993, p. 51.

81 Ali Silem, «Assassiné par l'inquisition», *Ruptures*, N° 21, du 8 au 14 juin 1993, p. 19.

82 Rachid Mimouni, «Pourquoi Tahar Djaout?», *Le Soir d'Algérie*, N° 845, 6 juin 1993, p. 2.

83 Antoine de Gaudemar, «Terreur en Algérie», p. 28.

84 *Ibid.*

intégristes, et ne bénéficient d'aucune protection». ⁸⁵ Certes, les intellectuels francophones sont visés en priorité, mais le but des intégristes étant de créer une psychose de peur et de «régner par la terreur, ils ne cessent de varier leurs cibles. Personne n'est à l'abri». ⁸⁶ La situation est d'autant plus problématique que sur le plan de l'impact, les intégristes recherchent par ces assassinats le crime médiatique. À cet égard, selon Mimouni, leur stratégie se révèle pertinente, voire payante.

Loger une balle dans la tête de l'écrivain Tahar Djaout a plus d'effet que mille meurtres d'anonymes policiers, d'autant que ces personnalités ne sont ni armées ni protégées. Ce faisant, la peur est devenue le pain quotidien des intellectuels algériens. ⁸⁷

De toute évidence et de toute nécessité, cette dédicace appréhende le lecteur qui peut rapprocher le titre du roman de l'activité engagée de son émetteur. Elle s'affiche au service de l'oeuvre comme argument de valorisation affirmant un acte de solidarité de Mimouni vis-à-vis de tous les intellectuels assassinés dans l'Algérie d'aujourd'hui. En d'autres termes, son geste rend hommage à ces femmes et à ces hommes qui ont défié l'hégémonie du FIS et son corollaire de barbarie et de fanatisme au nom de la tolérance et de la démocratie, et ce, jusqu'à en devenir martyrs.

7.5 Le FIS ou l'islamisme en force

C'est au nom de la défense et de la préservation des valeurs de l'islam et de la garantie de la justice et de l'équité pour les franges les plus marginalisées de la

85 Rachid Mimouni, «La mort de Tahar Djaout. Tuez-les tous!», Le Monde, vendredi 4 juin 1993, p. 28.

86 Yahia Bounouar et Karim Aït-Ouméziane (Entretien réalisé par). «Pourquoi mourir? Nous devons savoir!», Le Matin, N° 484, dimanche 13 juin 1993.

87 Rachid Mimouni, «Algérie Silence, on égorge», Globe Hebdo, 30 juin 1993.

société algérienne, que le FIS fonde son idéologie révolutionnaire. Sa légitimité tire, comme l'écrit Séverine Labat, «une grande partie de sa force et de son succès de sa capacité à se structurer en organisation partisane, devenue partiellement l'expression [...] [d'un] mouvement social contestataire».⁸⁸ Ses dirigeants, ardents prédicateurs d'un système politique puritain et totalitaire⁸⁹, proposent de tout changer dans un pays gouverné par un régime impie et déchiré par une situation économique catastrophique. Et leurs slogans se résument comme suit : «Un État islamique [dans lequel] il ne s'agit pas de moderniser l'islam, mais d'islamiser la modernité».⁹⁰ Aussi, ne se considérant pas partie prenante du processus démocratique du pays⁹¹, le FIS s'est-il arrogé le droit de placer le sacré dans la société, d'imposer un islamisme radical «avec un idéalisme égalitaire exacerbé»⁹² et de recourir à la force et à la violence pour rétablir l'ordre moral et social.

Devant l'engagement des maîtres du nouveau pouvoir religieux en Algérie qui promettent de soustraire le pays du fléau de la corruption de ses dirigeants, de remédier à la dégradation sociale et de résoudre la crise économique, Mimouni

88 Séverine Labat, Les islamistes algériens entre les urnes et le maquis, Paris, Le Seuil, 1995, p. 16.

89 Voici les réponses aux deux questions qui étaient posées aux deux leaders du FIS, Abassi Madani et Ali Benhadj, en 1991 :

«Si vous avez le pouvoir, est-ce que vous respecterez les règles du jeu de la démocratie? Réponse : «Nous appliquerons la Charia, la démocratie est une invention occidentale».

«Est-ce que vous respecterez les libertés individuelles? Réponse : «Ceux qui ne pensent pas comme nous sont dans l'erreur. Nous ferons ce qu'il faut pour qu'ils reviennent dans la vérité». Madani parlait même de les soigner». Mimouni raconte aussi cette histoire : «Un militant du mouvement berbère qui avait exigé que les islamistes soient traités en prisonniers politiques, interrogeait un de ses compagnons de cellule : «Lorsque nous serons libérés, si tu me vois attablé à la terrasse d'un café buvant une bière, que feras-tu?» Et l'autre de répondre : «Je t'égorgerai», Luc Beyer De Ryke, «La malédiction : la mort de Rachid Mimouni», L'Humanité, 14 février 1995.

90 Dumas, «Mouvement social, totalitarisme et utopie», p. 95.

91 Pour les dirigeants du FIS, la démocratie est une invention humaine. La charia, le droit canon, est la loi divine. Ceci dit, la loi divine étant supérieure à la loi humaine. Voir à ce sujet, «La politique selon le FIS», Al-Ahnaf, Botiveau et Frégosi, L'Algérie pars ses islamistes, p. 77-127.

92 Saïd Djafer, «Islamisme : le conflit entre l'ordre et la justice», Gilles Manceron (s. la dir. de), Algérie - Comprendre la crise, p. 173.

réagit vivement. Il estime que ce qui caractérise au premier chef le projet des islamistes, c'est l'absence de tout programme solide et cohérent. La «solution islamique» (*El hâll al islâmî*) que menacent d'appliquer les intégristes est une voie simple et simpliste dépourvue du sens de la réalité et dénuée de toute vision d'avenir. À vrai dire, elle ne répond, comme l'écrit Abdi Lahouari, qu'à «une sorte de fanatisme collectif, une sorte d'obsession désespérée, qui a pris corps dans un contexte de grande misère sociale et culturelle».⁹³ Pour l'écrivain exploitant par tous les moyens la frustration et le mécontentement de la population, le discours des intégristes ne vise qu'à «imposer au peuple une nouvelle forme de dictature, une sorte de régime fasciste soumis à la Charia».⁹⁴ Dans cette perspective, la religion est un prétexte, un discours idéologique destiné à permettre au parti des religieux de prendre le pouvoir.⁹⁵ Par conséquent, comme le soutient Mimouni, «quelle que soit l'idéologie, on aboutit au même résultat : la dictature, l'oppression, et le maintien au pouvoir par la contrainte et la terreur».⁹⁶

Mimouni maintient également que le FIS est un mouvement intégriste qui se réclame de l'islam alors qu'il n'est que politique. En fait, la religion n'est qu'un instrument pour assurer la mobilisation et le ralliement de toutes les couches défavorisées. Selon lui, les agissements intentionnels des dirigeants du parti

93 Abdi Lahouari, «Le dérapage», *Le Maghreb face à la contestation islamique*, Le Monde diplomatique, p. 16.

94 Maurice Padiou (Propos recueillis par), «Le courageux combat de Rachid Mimouni», Le Républicain-Lorrain, 21 octobre 1993.

95 Mimouni affirme que «l'Islam, propriété de tous les musulmans, est une religion de tolérance qui récuse la violence, notamment pour accéder à un pouvoir. Les intégristes ont falsifié, tronqué l'islam. Ils ont monté une immense supercherie. L'intégrisme n'est rien d'autre qu'une idéologie à caractère fasciste qui ne vise qu'à la prise du pouvoir. Ce mouvement politique intolérant bloque la réflexion critique sur l'islam et sa réactualisation», Philippe Jérôme (propos recueillis), «La plume de Rachid Mimouni contre la lame des intégristes», L'Humanité, 7 janvier 1994.

96 Zahia Yahi, «Rachid Mimouni se confie au «Soir» : Les dictateurs sont de "pauvres types"», Le Soir d'Algérie, lundi 4 novembre 1991, p. 7.

de Dieu qui visent à prendre le pouvoir en se servant de l'islam pour atteindre leur but sont fort condamnables. C'est une hérésie grave et insoutenable car «il y a incontestablement un détournement du texte coranique par les intégristes».⁹⁷ Leur discours truffé de citations tirées du Livre sacré des Musulmans est tronqué. Il n'est que la manifestation vive d'une «imposture qui discrédite la religion d'Allah».⁹⁸ Ainsi, jugeant ces manoeuvres très machiavéliques, l'écrivain poursuit avec acharnement sa lutte contre le FIS dont la surenchère verbale et l'opposition violente des discours de ses dirigeants cachent une «ferme volonté de conquérir le pouvoir pour instaurer un projet de société bien défini, qu'ils prétendent islamique».⁹⁹

Le FIS est réellement dangereux. Les dirigeants sont exaltés et incompetents. La violence fait partie intégrante de leur démarche politique. Comme les fascistes, ils se servent de la démocratie pour supprimer la démocratie. S'ils arrivaient au pouvoir, ils extermineraient toute dissidence par des tribunaux populaires. Enfin, ils entretiennent envers les femmes des relations bizarres qui relèvent de la psychanalyse autant que du Coran.¹⁰⁰

Il y a lieu de préciser que dans sa démarche contestataire, Mimouni porte une charge violente à l'égard de toutes les présentations, les formes et les structures du FIS. Il prévient les Algériens de l'étroitesse de la vision religieuse des islamistes qui donnent une primauté totale à l'interprétation archaïque de l'islam. Pour lui, les chefs religieux du parti des intégristes «qui ne sont aucunement des docteurs de la Loi récupèrent le Coran et l'interprètent à leur

97 Bermond, «Rachid Mimouni - "Je reste en Algérie pour combattre..."», p. 39.

98 Vera Kornicker, «Mort de Rachid Mimouni - Une plume contre l'intolérance», Le Figaro, 13 février 1995.

99 Michel Colomès et Claudine Crassard (Propos recueillis par), «Le FIS est le résultat de l'échec économique», Le Point, N° 1009, 18 janvier 1992, p. 45.

100 Guy Sorman (Propos recueillis par), «Rachid Mimouni : "Il nous faut un despote éclairé"», Le Figaro Magazine, N° 598, 18 janvier 1992, p. 31..

manière»¹⁰¹, déformant ainsi la religion ou la lestent d'un contenu idéologique tout à fait ajusté aux impératifs politiques de leurs objectifs. Les leaders du FIS utilisent un enseignement strict et rigide de l'islam venu du Moyen-Orient et, prétendant détenir la vérité absolue, ils appliquent leur loi à des gens en plein désarroi fascinés plus par la ferveur du discours islamiste du parti qui repose sur la foi religieuse que par les propositions de changement, irréalistes et absurdes¹⁰², incluses dans son programme social et politique. En plus de dénoncer le dressage idéologique du FIS, qui n'entend pas faillir à sa mission d'être l'authentique représentant de la vraie religion musulmane, en prenant régulièrement pour cibles les «ennemis de l'islam, qu'ils soient marxistes, adeptes de la laïcité, du judaïsme ou le produit d'autres idéologies importées»¹⁰³, Mimouni s'attaque aux prédicateurs et aux démagogues du parti religieux tenus pour responsables de véhiculer «derrière un discours dit intégriste»¹⁰⁴ un ensemble de valeurs dangereuses, voire obscurantistes qui risquent de mettre un coup d'arrêt au processus de modernisation et de démocratisation de l'Algérie et de causer fortement «une régression sociale à l'intérieur du pays».¹⁰⁵

101 Martin Giovacchini, «Le courage pour témoigner», Ouest France, 18 décembre 1993.

102 «Dans le cadre d'un débat télévisé organisé à l'occasion des élections locales de juin 1990, M. Abassi Madani avait également averti que le FIS, une fois aux commandes, dissoudrait la police, devenue inutile après l'instauration de la loi coranique. Il avait ajouté que l'excédent budgétaire ainsi dégagé servirait à rémunérer les femmes, à qui il serait demandé de cesser de travailler... Au cours de la même émission, il avait encore affirmé que les impôts seraient supprimés et remplacés par l'impôt religieux, la zakat», Abdi Lahouari, «Le dérapage», p.16.

103 Al-Ahnaf, Botiveau et Frégosi, L'Algérie par ses islamistes, p. 102.

104 Isabelle Bruno (Entretien réalisé par), «L'écrivain est un éveilleur de conscience», Le Libéral, Novembre 1990.

105 Ibid.

7.5.1 Culture et foi religieuse

Principe directeur de la pensée intégriste, l'islam pur et originel constitue le pilier central de la version radicale et activiste du FIS. Les enseignements des chefs religieux du parti des islamistes tendent à valoriser les formes traditionnelles de la religion musulmane : invocations à Dieu le Suprême, prières, jeûne, aumône. À ces gestes qui témoignent de l'application d'une vie religieuse quotidienne, ils ajoutent des pratiques ostentatoires pour créer une symbolique particulière. C'est ainsi qu'ils imposent le *qâmis* contre le pantalon, le *hidjâb* contre la jupe, le visage nu contre la face fardée, la mosquée contre le bar, les plages et transports publics séparés contre leur usage de mixité.

La remise en vigueur de la tradition musulmane explique le contenu de la vision religieuse rigoureuse du FIS. Dans l'optique des intégristes, l'univers algérien doit être guidé par l'édifice supranaturel d'Allah qui est le garant de tout système de rapports humains dans la communauté des fidèles. Ce type d'existence accorde à la fidélité personnelle, à la soumission et à l'obéissance la vertu essentielle de l'islamisme. Dans cette perspective, il va de soi qu'une attitude de fidélité envers les préceptes divins est également indispensable au salut de l'âme du musulman. L'importance de cette conception qui vise à cimenter la société algérienne repose sur la projection de la vie terrestre autour du renforcement de la foi religieuse et sur le rejet de toute manifestation culturelle venant de l'Occident.

Dans ce contexte, les rédacteurs du programme du FIS qui considèrent la culture comme un phénomène louche, un simple leurre diabolique, définissent leur politique culturelle négativement : «L'opposition culturelle et civilisationnelle du Front islamique du Salut, écrivent-ils, consiste à protéger la

contre toute invasion culturelle et contre les menées des civilisations adverses». ¹⁰⁶ Il n'est donc pas surprenant de constater, d'ailleurs, que les intégristes ont manifestement déclaré les valeurs républicaines, la démocratie et les droits de l'Homme comme étant étrangers à leurs coutumes et à leur culture. En fait, la lutte contre tout ce qui n'est pas pratique renforçatrice de l'application des valeurs de l'islam authentique structure l'idéologie de leur mission islamiste qui trace clairement la ligne de conduite de tout projet intellectuel dont l'activité réelle «doit se consacrer à l'approfondissement de la conscience du message divin» (BI, p. 51). Dès lors, toute manifestation culturelle qui ne répond pas à leurs critères est bannie et se conçoit comme source du mal-archétype et canalisation de l'atteinte à la volonté providentielle. Ils ne permettent à la rigueur que l'écriture calligraphique, «à la condition qu'elle reprenne des versets saints, ou l'arabesque, pour décorer les murs et les plafonds des mosquées». (BI, p. 51-52)

Mimouni livre une critique acerbe de la politique anti-culturelle élaborée par le FIS, et des objectifs assignés par ses dirigeants pour résister à tout phénomène de changement technologique, dans *De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier*. Il y évoque notamment l'obstination des islamistes «à refuser la science astronomique moderne pour calculer les mouvements des planètes et déterminer ainsi les dates de début et la fin du ramadan». ¹⁰⁷ Les fous de Dieu «persistent à vouloir constater de visu l'apparition du croissant et rejettent même l'usage du télescope. Ils tiennent à lever leur regard vers le ciel, même s'il est couvert de nuages, et la communauté musulmane tout entière

¹⁰⁶ Al-Ahnaf, Botiveau et Frégosi, *L'Algérie par ses islamistes*, p. 205.

¹⁰⁷ Renaud De Rocherbrune, «Le FIS selon Mimouni», *Jeune Afrique*, N° 1641, du 18 au 24 juin 1992, p. 63.

attend l'oracle jusque fort tard dans la nuit» (BI, p. 23). Toutefois, la considération de la technologie et le recours à ses bienfaits est largement saisie si elle sert la ligne directrice du parti et la promotion de ses actions politico-religieuses. Les dirigeants du FIS n'ont-ils pas utilisé le laser pour afficher dans le ciel au moyen de la simulation des ondes lumineuses le nom d'Allah écrit en Arabe? Cet instrument fut utilisé lors du dernier rassemblement du FIS entrant dans le cadre de la campagne électorale municipale de 1990.¹⁰⁸ Toujours est-il que le discours agressif des intégristes «qui fait appel à la passion plutôt qu'à la raison, à l'instinct plutôt qu'à l'intelligence»¹⁰⁹ a eu ses effets irréversibles sur le devenir de la culture en Algérie. Les mesures entreprises dans les mairies après la victoire du FIS aux élections municipales montrent bien que dans son programme politique ce parti a éliminé toute dimension artistique et culturelle en vue d'assurer l'instauration de son projet islamiste.¹¹⁰ Ainsi donc, comme le précise Mimouni, la religion a «fini par investir tous les lieux de l'espace social, du culturel au scientifique. En ce cas, la barbarie n'est jamais loin. Ni l'inquisition et les bûchers. Les hommes de culture auraient été les premières victimes de ces souffles ravageurs». (BI, p. 57)

7.5.3 L'islamisme contre les intellectuels

Ennemis de la culture, les intégristes le sont également des intellectuels¹¹¹

108 C'est une agence américaine de Houston au Texas spécialisée dans le show politique qui a fourni le laser au FIS, parmi la panoplie de supports à la campagne électorale.

109 Jacques De Barrain, «La grande discorde algérienne», Le Monde, 1 juillet 1992, p. 5e.

110 À cet effet, Mimouni écrit ceci : «Les crédits des centres culturels furent transférés au profit d'associations religieuses, et certaines de celles-ci héritèrent même des locaux désaffectés pour un dinar symbolique. D'autres lieux d'expression furent fermés sous prétexte de travaux de rénovation. Pour les établissements ne dépendant pas de la mairie, on fit établir par la Commission d'hygiène et de sécurité des procès-verbaux signalant les multiples vices et défauts de la construction, en vue de décréter leur cessation d'activité». (BI, p. 52)

111 À la question Pourquoi les intellectuels sont-ils devenus une cible des intégristes?, Mimouni répond comme suit :«Tous ceux qui peuvent représenter l'ouverture de l'Algérie sur la modernité, toutes langues confondues, sont à abattre. Les premiers visés sont bien sûr les francophones», Colette Maigny, «L'exil et le royaume», Le Nouvel Observateur, jeudi 4 novembre 1993.

qu'ils considèrent leur cible principale puisqu'ils développent une réflexion critique et s'opposent à leurs thèses. En s'attaquant aux écrivains, journalistes, médecins, avocats, professeurs, etc., et s'en prenant de préférence aux francophones accusés «d'être des agents du parti de la France, le fameux Hizb França»¹¹², les islamistes assassinent les uns pour frapper de terreur les autres. Leur stratégie est de terroriser les consciences libres dans le but de les empêcher de s'élever contre la barbarie dont la victoire signerait la défaite de la pensée. L'usage de la violence est assurément envisagée pour prouver leur capacité de sanglante frappe et pour dissuader l'intelligentsia de demeurer au pays. Pourtant, ceux qui y restent refusant de céder aux menaces et de prendre le chemin de l'exil se trouvent dans des situations intenable, livrés à l'angoisse, à l'anxiété et à la cruauté intégriste qui peut les atteindre à tout moment. Dans une interview, Mimouni révèle le climat de peur et de panique dans lequel vivent les intellectuels de son pays menacés de mort par les islamistes :

Certains sont mieux organisés que d'autres, ne dorment jamais chez eux. Les autres prennent certaines précautions élémentaires, font attention, à tout quand ils sortent de chez eux, changent continuellement leurs horaires et leurs habitudes. Le pire, justement, c'est quand on n'est pas l'objet de menaces personnelles. Si l'on reçoit des lettres ou des appels anonymes, c'est de l'intimidation. Mais la plupart de ceux qui ont été assassinés jusqu'à maintenant n'avait fait l'objet d'aucune menace. Le FIS ne désigne pas publiquement ses victimes, pas plus qu'il ne revendique les exécutions. C'est cette manière, la psychose de peur est diffuse et générale.¹¹³

Rachid Mimouni est conscient de ce qu'il avance. Il a été, comme beaucoup

112 Martine GOZLAN (propos recueillis), «Rachid Mimouni - "La tête d'un intellectuel vaut 300 F"», L'Événement, N° 456, semaine du 29 juillet au 4 août 1993.

113 Robitaille, «Écrivain en sursis - La terreur anti-intellectuelle ...», p. B6.

d'intellectuels algériens dont plusieurs ont déjà été assassinés¹¹⁴, «virtuellement condamné à mort par les intégristes». Mais il reste que pour lui, l'expression directe de la violence dirigée contre ceux qui n'avaient jamais manié d'autre arme que leur plume constitue un paradoxe suprême. C'est dire que l'inexorable prolifération des *fatwas* prononcées par les imams pour éliminer l'élite intellectuelle émane ouvertement des mosquées, à l'abri du pouvoir politique. À cet effet, il lève le voile sur l'attitude passive du régime qui n'assure ni sécurité ni protection aux intellectuels frappés de tragédie, situation qui semble, à certains égards, l'arranger.¹¹⁵

À un moment de laxisme sous le président Chadli, entre 1987-88 et le début 1991, il y a eu des listes affichées à l'entrée des mosquées. On a aussi été nommés dans les prêches. L'imam parlait de «mécéants», d'«antimusulmans», de «traîtres», de «renégats», d'«apostats», d'«hérétiques». Et puis, il y avait les lettres et les appels téléphoniques anonymes.¹¹⁶

Les militants islamistes ont en effet organisé un plan contre les intellectuels algériens, décrétant que tous ceux qui n'étaient pas avec eux étaient incontestablement contre. Mimouni les cite à ce propos : «Ceux qui nous

114 Dans la tourmente algérienne, un nombre considérable d'intellectuels connus pour leurs convictions anti-islamistes ont bel et bien été assassinés; citons quelques noms : l'ex-ministre Djillali Lyabès, le haut fonctionnaire ministériel Hafidh Senhadri, les écrivains Tahar Djaout et Laadi Flici, le sociologue M'hammed Boukhobza, le psychiatre Mahfoud Boucebci ou le pédiatre Belkhenchir, le dramaturge Malek Alloula, le chanteur de raï Cheb Hasni et le Kabyle Matoub Lounès, le poète Youssef Sebti égorgé devant sa fille et l'étudiant Kamal Amzal, assassiné à coups de hache et de sabre. Ajoutons à cette filiation de morts Aïcha Djellid, Katia Bengana, Karima, Rabah Stambouli, Saïd Mekbel et d'autres : journalistes, enseignants, professeurs, universitaires, jeunes ou tout simplement citoyens ordinaires qui sont tombés sous des balles ou lardés de coups de couteaux. La liste serait longue et pour un complément de noms, voir également l'ouvrage *Islamisme et barbarie* dans lequel Ramdane Hakem rend hommage à quelques militants assassinés par les intégristes, Paris, L'Harmattan, 1997, 170 p.

115 À ce sujet, Mimouni soutient que : «Le pouvoir [...] considère [les intellectuels] comme des emmerdeurs. C'est que nous dénonçons la corruption, comme les intégristes. Le régime ne nous fera donc pas de cadeau. Il peut très bien, demain, pactiser avec certains éléments du FIS et conclure un «compromis historique» sur le dos des intellectuels», GOZLAN, «Rachid Mimouni. "La tête d'un intellectuel vaut 300 F"».

116 Matthys et Verdussen, «Rachid Mimouni : l'écrit contre l'interdit»,

critiquent par la plume méritent de mourir par la lame» et ajoute : «c'est la première fois dans l'histoire d'un pays que l'on décide d'en éliminer tous les intellectuels». ¹¹⁷ Et c'est justement en tant qu'intellectuel faisant partie de «ceux qui ne veulent pas se taire» ¹¹⁸ et prenant position contre la montée de l'intégrisme en essayant et par ses écrits et par ses interventions «de prévenir la conscience nationale des périls qui menacent le pays» ¹¹⁹, que Mimouni paie cher son courage ¹²⁰ et sa détermination de lutter contre le terrorisme intégriste. En fait, il devient «totalement à la merci des tueurs» ¹²¹, car les intégristes l'ont inscrit sur la liste noire et les imams ont prononcé son nom dans les mosquées d'Alger appelant à son exécution par «des hommes qui se réclament de Dieu». ¹²²

J'ai compris que j'étais devenu une cible privilégiée après la parution de mon livre sur l'intégrisme. Aujourd'hui, il y a même plusieurs listes. Des listes locales de mécréants, établies par des sortes de cellules islamistes et affichées à l'entrée des mosquées de quartier. Des listes régionales, établies à partir des premières, où sont recensées des cibles sélectionnées, et une ou plusieurs listes nationales. Les listes locales sont dressées par les militants de base, qui repèrent, dans leur immeuble, dans leur rue, les gens qui boivent de l'alcool, qui critiquent les intégristes, qui écrivent des articles jugés hostiles. ¹²³

Ainsi, traqué et placé devant les dangers de mort, sans aucune forme de protection de la part du pouvoir en place, Mimouni a reçu aussi bien le texte de

117 M. Berry, «Autour de «La Malédiction». Rachid Mimouni parle de son roman et surtout de la réalité algérienne», La Voix du Nord, Mercredi 1er décembre 1993.

118 B.G., «Rachid Mimouni : la mort aux trousses», Le Courrier de l'Ouest, 16 octobre 1993.

119 Patrice Gascoin (Propos recueillis), «Rachid Mimouni, l'ennemi des intégristes algériens - Le FIS, un "retour à la barbarie"», Ouest France, 29 mai 1992.

120 À cet effet, Mimouni dit: «Je me bats pour mes idées, quels qu'en soient les risques. Après tout, bien avant moi, des hommes sont morts pour leurs idées», Maurice Ulrich, «Mimouni, le courage», L'Humanité Dimanche, 31 au 6 Novembre 1993.

121 René Backman (propos recueillis par), «Algérie : le témoignage de Rachid Mimouni "Je suis à la merci des tueurs..."», Le Nouvel Observateur, N° 1495, 1 au 7 juillet 1993, p. 40-41.

122 R. A., «Mimouni un témoin en sursis», Le Méridional, vendredi 26 novembre 1993.

123 Backman, «Algérie : le témoignage de Rachid Mimouni», p. 40.

sa sentence et de sa condamnation par les intégristes¹²⁴ que des lettres en arabe et en français qui disaient toutes la même chose : «Tu es un mécréant. On t'aura!» Et des coups de téléphone : «des insultes, des menaces de mort ou, parfois, un simple halètement au bout du fil. Ou un bruit, celui d'un couteau qu'on aiguisé à l'autre bout du fil». ¹²⁵ Ces manifestations terroristes ont été prises au sérieux par l'écrivain puisque plusieurs citoyens de son pays avaient déjà été assassinés. L'ampleur de la situation dramatique qui a déstabilisé sa vie apparaît comme une option éradicatrice de la race intellectuelle par le mouvement intégriste dont «le projet consiste à décerveler le pays». ¹²⁶ Pour Mimouni, par-delà le fait que «les islamistes algériens ont inauguré l'ère de l'assassinat médiatique» ¹²⁷, dans le sens où leurs «meurtres ont suscité une immense réprobation» ¹²⁸, la stratégie et la tactique ¹²⁹ qu'ils utilisent annoncent «une nouvelle fermeture terrible», une sorte de nihilisme qui consiste à créer «une véritable psychose» ¹³⁰, «à plonger le pays dans le chaos» ¹³¹ et à frapper durement tous ceux et celles qui, en toute bonne foi, ont osé professer des idées libérales et progressistes, entendant défendre la démocratie, les droits de l'Homme et des femmes contre la barbarie des multiples réseaux de tueurs du FIS.

124 Pour le modèle des lettres adressées par les intégristes aux condamnés à mort, voir Élisabeth Schemla (Entretiens avec), Khalida Messaoudi - Une Algérienne debout, Paris, Flammarion, 1995, p. 251-253.

125 Jean-Paul Mari (Propos recueillis par), «Le jour où ils ont menacé ma fille», Le Nouvel Observateur, 17 au 23 février 1994, p. 52

126 Rachid Mimouni, «Nouveaux proscrits», Le Monde, 18 mai 1994, p. 2c.

127 Emmanuelle Peyret (recueilli par), «Algérie : la stratégie de la terreur», Libération, jeudi 24 juin 1993, p. 3.

128 ibid.

129 Mimouni décrit la tactique des intégristes comme suit : «Personne ne doit se sentir en sécurité. Et le terrorisme se déploie, déferle contre ceux qui refusent le retour à la barbarie, contre tous ceux qui par leur présence en Algérie soutiennent, dans l'esprit des «frères», le pouvoir en place. Pour eux l'instauration du chaos est synonyme de victoire», De Chikoff, «Les exilés n'ont plus d'espoir», p. 28-B.

130 Kuffer, «Rachid Mimouni vit dans l'angoisse d'être assassiné parmi les siens»,

131 Patrick Forestier (Interview), «Je ne sors de chez moi que lorsque c'est indispensable», Paris Match, 1994, p. 54.

7.5.3 Regards sur la femme

Les intellectuels ne sont pas les seuls à avoir peur des «assassins de la pensée»¹³², les femmes elles-aussi subissent les foudres des barbus. En fait, la haine viscérale qu'éprouvent les intégristes à l'égard de la femme est teintée de machisme et de paranoïa. Toutefois, la conception radicale des intégristes qui détermine les rapports entre les deux sexes n'est pas chose nouvelle. Elle s'appuie sur des bases solides intimement liées à l'évolution des mentalités en Algérie. De tout temps, l'être féminin dans la société algérienne, a été sujet d'une législation sévère, archaïque et réductrice de son rôle social. La promulgation du Code de la Famille en 1984 ne mobilise-t-elle pas des femmes en collectifs ou en associations autonomes pour demander son abolition? En effet, une grande majorité d'Algériennes de toutes sensibilités politiques et de toutes les régions du pays manifestent dans les rues d'Alger pour refuser l'abrogation de ce décret qui consiste à limiter leurs droits¹³³, et pour dénoncer la profonde injustice qui les frappe dans un régime à aspiration démocratique. Le combat contre l'état tragique d'aliénation et de subordination qui, depuis l'indépendance, marque leur statut d'infériorité n'est pas seulement le fait des femmes : des hommes de bonne grâce ont pris part à la contestation contre le phénomène d'exclusion de cette partie considérable de la société. Fidèle à ses principes d'engagement et de défense des valeurs humaines, Mimouni s'emploie dans son oeuvre romanesque à condamner avec vigueur cette

132 Thierry Leclère (Propos recueillis), «Les assassins de la pensée», Télérama, N° 2270, 14 juillet 1993, p. 10-11.

133 Pour Khalida Messaoudi : «Dans ce Code, les femmes algériennes n'existent qu'en tant que «filles de», «mères de», «épouses de». Elles ne sont pas des individus à part entière. En cinq points- l'instruction, le travail, le mariage, le divorce, l'héritage -, ce texte fait d'elles d'éternelles mineures, passant de la tutelle de leur père, d'un père ou d'un proche parent, à celle du mari», Schemla, «Khalida Messaoudi...», p. 97.

anomalie à l'égard de l'être féminin, caractérisée par une forte prégnance de la religion et du patriarcat. Pour ce faire, l'écrivain expose des femmes victimes de la tyrannie des pères, frères, maris, subissant mariages arrangés, abus, humiliations et viols, et auxquelles on impose les lois d'un système rétrograde.¹³⁴ Dans *La malédiction*, les femmes sont importantes et occupent le devant de la scène, même si elles jouent des rôles secondaires. Que ce soient Néfissa, l'infirmière, Nadia ou Louisa, les personnages féminins tiennent un rôle charnière et se trouvent malgré elles «au coeur de toutes les haines»¹³⁵, de toutes les attaques et de tous les conflits. Justement Louisa qui, exclue de l'université, après quatre années de médecine, le jour même de la mort de sa mère, accusée d'être trop libre dans ses vêtements et légère dans ses agissements, s'emporte et inscrit dans l'espace textuel la colère de toutes les femmes contre cette situation d'ambiguïté, voire de marginalisation qui les enveloppe :

[...] chez nous, il ne peut exister de relation amicale entre un homme et une femme. Un garçon et une fille, cela se résume à un mâle guignant une femelle. Cela relève de la pathologie. Il faudra bien un jour se décider à extirper ce chiendent sexuel qui gangrène vos esprits. Une fille comme moi, qui se maquille, fume, et se permet de temps à autre un verre de whisky, c'est clair, c'est une Fatma couche-toi-là. Le drame, c'est que les autres femmes pensent de même. (M, p. 186)

134 Du *printemps n'en sera que plus beau* où Jamila est sacrifiée pour cause nationale du pays jusqu'à Louisa dans *La malédiction*, ballottée dans un désarroi total face à la montée de l'intégrisme dans son pays, en passant par Houria dans *Le fleuve détourné*, souillée dans sa dignité par la faute de son ingénuité et de sa «non-conscience», de Ourida dans *L'honneur de la tribu*, bafouillée dans son amour et dans son honneur ou encore la mère du protagoniste-narrateur de *Tombeza*, violée et battue à mort dans une société faite par et pour les hommes, le personnage féminin traverse l'oeuvre de Mimouni. Une étude plus poussée mérite d'être réalisée pour montrer les caractéristiques du discours romanesque de Mimouni qui imprègne toute son oeuvre, et qui dénonce les permanentes connotations négatives que la société assigne aux femmes.

135 Y. B., «Rachid Mimouni - La déchirure», L'Événement du jeudi, 28 octobre au 3 novembre 1993.

Le regard porté sur la femme en Algérie ne diffère en rien de celui exercé dans le Monde Arabe. Puisque la famille est le bastion de la *Oumma* (communauté musulmane), la préservation de la pureté du corps social est indispensable. C'est ainsi que les femmes sont appelées à veiller sur le *sharaf* (l'honneur), la *horma* de la famille (cohésion familiale) et à faire preuve de la *hachma* (sentiment et attitude de respect). Cette dernière manifestation appartient, selon Benamar Mediène, «à l'espace du sacré, qui a pour objet essentiel le corps, et donc la sexualité».¹³⁶ Mais tous ces canaux traditionnels pèsent lourd sur l'émancipation des femmes et deviennent pour elles des chaînes et des contraintes à supporter. C'est dans cette logique que s'inscrit le projet des islamistes pour qui «le sexe féminin est l'horreur des horreurs».¹³⁷ Considérant la femme comme source de perversion, de destruction et de désordre, les intégristes manifestent envers elle une violence extrême. Dans leur raisonnement, les femmes sont responsables de tous les maux qu'il faut éliminer du champ social et elles doivent se cantonner dans des rôles au service de la soumission aux hommes. Pour Mimouni, la rhétorique des intégristes dénote une véritable obsession bel et bien psycho-pathologique :

Il est clair qu'ils font une fixation fondamentale contre les femmes.[...]. Les intégristes sont obsédés par la situation des femmes. Dès qu'on leur demande quel est leur programme, ils commencent à parler de la femme. Les premières mesures prises dans les municipalités qu'ils ont conquises furent de licencier le personnel féminin. On trouve là des ressorts semblables à ceux de l'obsession nazie, contre les Juifs : négation, exclusion et règlement de comptes contre un vaste groupe d'être humains.¹³⁸

On ne peut parler de la condition des femmes dans l'Algérie nouvelle en

136 Benamar Mediène, «Une société en mal d'expression», Ignasse et Wallon, Demain l'Algérie, p. 112

137 Maurice Chavardès, «Vivre à Alger», Témoignage Chrétien, samedi 23 août 1993.

138 Bruno Odent (Propos recueillis par), «La barbarie toute nue», Alger Républicain, 27 août 1992.

soustrayant de leur existence l'aspect du voile. Cette composante vestimentaire est entrée progressivement dans le discours religieux pour se constituer en une idéologie islamiste adoptée par les intégristes pour affirmer leur identité.¹³⁹ Force est de préciser que le voile a joué un rôle considérable pendant la guerre de libération. Dans *L'an V de la révolution algérienne*¹⁴⁰, Frantz Fanon illustre l'importance du *haïk* dans l'enjeu politique et militaire des combattants et des résistants algériens. Les poseuses de bombes étaient souvent des femmes voilées et des hommes ont pu être sauvés, en se voilant. De plus, érigé comme moyen de récupération de l'identité nationale, éventuellement musulmane, l'exhibition ou l'enlèvement du *haïk* répondait plus aux circonstances commandées par les aléas de la guerre qu'aux moeurs et traditions en usage dans la société algérienne.

Dès l'indépendance, le *haïk*, symbole national de cohésion et d'identité, est intégré dans la pratique sociale du pays, déterminant par son statut une «séparation topographique des sexes», une «mise à distance» selon l'expression de Malek Chebeb.¹⁴¹ C'est que dans la société algérienne traditionnellement patriarcale, «un partage tacite, une division sexuelle de l'espace»¹⁴² entre dans l'ordre établi et le dévoilement des femmes renforce, comme le dit Khalida Messaouda, leur caractère d'être du «dedans du dedans».¹⁴³ Dans ce contexte, l'arabe dialectal transcrit même l'expérience d'une façon significative. À ce sujet, Amel Benhassine-Miller précise les

139 Voir à ce sujet la partie réservée à l'Algérie dans le livre de Hinde Taarji, Les voilées de l'Islam, Casablanca, Éditions Eddif, 1991, p. 253-317.

140 Frantz Fanon, Sociologie d'une révolution : (L'an V de la révolution algérienne), Paris, François Maspero, 1982, 175 p.

141 Voir Malek Chebeb, Encyclopédie de l'amour en Islam, Paris, Payot, 1995, 708 p.

142 Schemla, Khalida Messaoudi - Une Algérienne debout, p. 46.

143 Ibid., p. 47.

formulations en usage : «Je ne sors plus *protégée*» (c'est-à-dire voilée, recouverte) dira la femme qui se libère du drap; «Je sors *déshabillée* ou même *dénudée*». Le voile qui soustrayait aux regards est de fait ressenti comme habit en soi, ne plus l'avoir, c'est être totalement exposée.¹⁴⁴

Aujourd'hui, le voile a pris différents symboles.¹⁴⁵ En Algérie, on a fait la différence entre le *haïk* qui semble évoquer la tradition, l'algérianité, et le *hijab* qui fait référence à l'islamité, au Coran. D'ailleurs, le *haïk*, condamné par les intégristes, tend à disparaître pour céder la place au *hijab* qui recouvre la femme au foyer, la travailleuse ou l'étudiante. Cette soudaine transformation a commencé au printemps 1980 quand pour la première fois de jeunes étudiantes universitaires apparaissent dans les amphithéâtres revêtues de longues robes sans forme et les cheveux strictement recouverts d'immenses foulards blancs. Cette apparence les distingue totalement et elles sont immédiatement dénommées «soeurs musulmanes». Ainsi, le *hijab* intègre le champ social et, en tant que référence religieuse, devient, comme l'écrit Rabia Bekkar :

[...] un moyen d'identification des femmes en déplacement dans cet espace urbain qui ne leur appartient pas -une sorte de laissez-passer leur attribuant l'autorisation d'usage du territoire des hommes. Intégré dans la relation complexe qui lie le vêtement et le lieu où il est porté, le *hijab* exprime une identité. Il confirme d'abord l'acceptation par les *mutahajibate* (celles qui portent le *hijab*) de l'invisibilité de leur corps dans l'espace public.¹⁴⁶

Par ailleurs, le *hijab*, conçu comme expression et obligation religieuse, ne l'est

144 Amel Benhassine-Miller, «Femmes algériennes», *Bulletin of Francophone Africa*, N° 1, spring 1992, p. 44

145 Voir Noria Allami, *Voilées, dévoilées : être femme dans le monde arabe*, Paris, L'Harmattan, 1988, 247 p.

146 Rabia Bekkar, «Femmes, filles et villes», Ignasse et Wallon, *Demain l'Algérie*, p. 94.

pas toujours pour toutes les femmes voilées dans le sens où beaucoup de *moutahajibates* ne sont pas intégristes. Certes, une grande proportion de femmes le portent mais certaines d'entre elles le font pour avoir la paix ou par peur, ou encore «pour échapper à cette violence permanente de la rue»¹⁴⁷ verbale et physique. Dans la charge de gestes grossiers, violents et injurieux à l'égard de la femme, la pire des insultes et la plus traumatisante, voire la plus sanglante demeure celle qui la qualifie de *qahba* (fille des rues, prostituée). Comme le précise Rabia Bekkar, en traitant «une femme de *qahba*, c'est à une dégradation totale, physique et morale, que l'on fait référence, puisqu'un synonyme du terme *qahba* est *khamja* : pourrie».¹⁴⁸ A cela, il faut ajouter qu'une femme qui ose défier les intégristes, affichant le courage de s'exprimer et de rejeter le voile est d'emblée condamnée par les fous de Dieu. Non seulement elle est déchue de son identité féminine mais elle est également exposée à leur barbarie meurtrière.

Mimouni est horrifié par le fanatisme des intégristes envers les femmes. Ces dévôts de Dieu qui «parlent comme des saints mais agissent comme des malfrats»¹⁴⁹ avancent un discours archaïque. C'est un problème sérieux, voire très grave. «C'est même un danger! parce que, celui-ci est porteur d'une régresssion sur le plan social et, en particulier, pour certaines catégories de la population»¹⁵⁰, en l'occurrence les femmes. Ce n'est d'ailleurs pas sans raison qu'un chapitre de son livre de *La barbarie en général et de l'intégrisme en particulier* s'intitule «FEMME ET SEXE EN ISLAM - Dieu est un homme». Dans cette analyse, l'écrivain insiste sur le fait que la religion musulmane «a les moyens

147 Schemla, *Khalida Messaoudi - Une Algérienne debout*, p. 52.

148 Bekkar, «Femmes, filles et villes», Ignasse et Wallon, *Demain l'Algérie*, p. 99.

149 André Clavel, «Le cri de révolte de Mimouni», *Journal de Genève*, 25 septembre 1993.

150 Ben Yaïche, «La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni»,

de s'adapter et de dépasser toutes les interprétations archaïques»¹⁵¹ et il attaque toutes les conceptions intégristes caractérisées à l'égard du second sexe par une «hargne particulière» (BI, p. 29). Tout concourt dans la conception islamiste à imposer aux femmes le port du *hijab* afin de cacher leur beauté et de les préserver de toute atteinte à leur pudeur. Cependant, l'auteur soutient que ce costume dans «ses larges plis, qui occultent les formes de la femme» (BI, p. 48) déforme le corps féminin et décourage toute tentative de séduction rendant les femmes «interchangeables, réduites à leur organe génital». (BI, p. 48)

En ce qui concerne les femmes, le projet des islamistes est clair.¹⁵² Il annonce «l'obligation pour les filles de porter le *hidjab*, l'interdiction de la mixité à l'école, la lapidation des femmes adultères».¹⁵³ Pour Mimouni, il est évident que les femmes sont les premières victimes d'une Algérie dévoyée par l'intégrisme. Se fondant sur la haine du féminin, l'idéologie du parti de Dieu déploie toute une stratégie qui «consiste à organiser des milices, en apparence pour le service d'ordre interne au FIS, mais en réalité destinées à détruire les centres culturels, à empêcher la tenue de spectacles, à corriger les buveurs et les «couples adultères», à agresser les femmes sans *hijab*».¹⁵⁴ La vague de violence envers les femmes dont plusieurs, comme le souligne Yolande Helm, «ont été assassinées, violées, torturées, égorgées, décapitées au nom de la rigueur islamiste»¹⁵⁵, confirme que la dynamique terroriste des islamistes figure, dès le commencement, comme fondement de base de leur discours idéologique dont

151 ibid.

152 Sur la question des femmes, voir «Femmes et famille : les servitudes légales», Al-Ahnaf, Botiveau et Frégosi, L'Algérie par ses islamistes, p. 239-265

153 Rachid Mimouni, «De la démocratie en Algérie», Quotidien de Paris, 20 juin 1992.

154 Benamar Mediène, «Une société en mal d'expression», Ignasse et Wallon, Demain l'Algérie, p. 115.

155 Yolande Helm, «"Ils m'ont scindée", au pays de l'intégrisme», communication présentée au colloque du Conseil International des Études Francophones (CIEF), Moncton, du 23 au 30 mai 1998, p. 1.

l'objectif principal, est «de répandre la peur, créer un vide».¹⁵⁶ Ce n'est d'ailleurs pas surprenant que le premier crime signé par les militants fanatiques du FIS, ait été réalisé, vingt-sept ans après l'indépendance du pays, en 1989, à Ouargala, où un enfant fut brûlé vif dans l'incendie de l'appartement de sa mère, divorcée et accusée de prostitution. Symboliquement, comme l'écrit Rachid Boudjedra dans *FIS de la haine*, «un tel crime commis sur la personne d'un être innocent, d'un bébé de quelques mois en dit long sur la psychologie du FIS, toute tournée vers le meurtre, le lynchage et les bûchers».¹⁵⁷

Pour François Burgat, auteur de *L'islam en face*, devant la flambée des crimes des intégristes et de la tourmente chaotique qu'ils provoquent, une certaine composante de la société féminine ne s'est pas repliée sur elle-même dans le silence et la résignation. Une résistance de femmes militantes et activistes s'est en effet organisée, défiant toutes les intimidations possibles, luttant contre la terreur de la mort et considérant «les exigences éthiques et symboliques des forces islamistes comme une double atteinte à son identité et à sa liberté».¹⁵⁸ Des réactions masculines se sont également opérées en ordre dispersé et à différents moments pour se constituer en une résurgence de noyaux de contestation et de révolte contre la poussée des intégristes, contrecarrant leur projet d'instaurer un régime islamiste et affirmant dans la «guerre du voile»¹⁵⁹ que l'imposition du *hijab* est une forme de «démodernisation répressive»¹⁶⁰ de toute la société algérienne. Pour sa part, Mimouni s'oppose à tous les discours

156 De Chikoff, «Les exilés n'ont plus d'espoir», p. 28-B.

157 Rachid Boudjera, *FIS de la haine*, Paris, Denoël, 1992, p.140-141.

158 François Burgat, *L'islamisme en face*, Paris, Éditions La Découverte, 1995, p. 217.

159 *Ibid.*

160 Voir l'essai de Chahla Chafiq et Farhad Khosrokha, *Femmes sous le voile face à la loi islamique*, Éditions du Felin, 1995, 240 p. Dans cette étude, les auteurs ont montré les enjeux du port du voile par la femme musulmane en Iran.

islamistes qui ont cours en Algérie, il rejette farouchement celui d'une frange, «la plus dangereuse, la plus radicale, la plus extrémiste qui a un discours qui se place toujours contre. Contre les femmes dans la rue sans *hidjab*, contre les femmes qui travaillent, contre les femmes qui font du sport, contre l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, contre la commercialisation libre des alcools, etc.». ¹⁶¹ Dans cette conjoncture précise, les propos de Mimouni affirment une position. Par là même, celle-ci comporte le courage et la détermination d'un intellectuel de lutter de manière décisive contre la déstabilisation de son pays par des actes barbares des islamistes et contre, comme le dit André Brincourt, «cette lèpre des temps modernes : l'intégrisme et l'intolérance». ¹⁶² En somme, l'efficacité contestataire de ses paroles et de ses écrits s'accompagne d'un engagement manifeste à travers lequel l'écrivain lance un cri poignant pour refuser l'hégémonie du FIS, dénoncer les multiples facettes de son projet obscurantiste, exprimer son désaccord avec le discours idéologique des fanatiques et afficher sa démarcation catégorique d'un islam en décomposition.

7.6 Rachid Mimouni : entre Littérature et Engagement

Prendre la plume pour critiquer aussi sévèrement son pays n'a pas été chose facile pour Mimouni qui se dit rempli d'amertume devant «l'impasse algérienne» ¹⁶³ et angoissé, voire préoccupé du devenir de son pays «qui

161 M. Merzak (Entretien réalisé par), «Les intellectuels : conscience et intelligence d'une société», Actualité de l'Émigration, N° 172, avril 1989, p. 13.

162 André Brincourt, «Une peine à vivre», ELWatan, 19 avril 1995.

163 Thierry Leclère (Propos recueillis par), «L'impasse algérienne», Télérama, 19 février 1992. Mimouni confie aux journalistes de Scola que l'ampleur du désastre en Algérie se caractérise par le fait que «tous les jours, il y a des trains déraillés, des lycées brûlés et des personnes assassinées», Anne Céline, Xavier et Thomas, «L'invité du jour - Rachid Mimouni», Scola, N° 7, dimanche 24 octobre 1993.

s'enfonce dans la nuit du sang et des larmes». ¹⁶⁴ Et c'est à travers une oeuvre réflexive que son écriture apparaît, selon ses dires, comme «une interrogation intérieure, une réflexion personnelle. Cette réflexion sur soi-même et cette interrogation se font d'abord sur le milieu dans lequel il vit». ¹⁶⁵ Dans cette perspective, le mode de vision de la société algérienne qu'il fait sien estompe toute distance entre le fait romanesque et l'environnement socio-politique. Ce qui revient à dire que la réalité s'est immiscée entre les lignes au point d'en occuper l'essentiel de l'espace textuel et de déborder dans les marges du discours romanesque de l'écrivain.

Pour Mimouni, tout intellectuel a une mission à accomplir au sein de sa société : «Je crois beaucoup, [dit-il], au rôle de l'écrivain d'essayer de titiller la conscience des citoyens à travers ses écrits pour attirer leur attention parfois en usant d'une violence symbolique. Je crois qu'il est nécessaire de ne pas laisser les gens ronronner dans un confort intellectuel». ¹⁶⁶ Bien qu'il se considère parmi ses contemporains comme un éveilleur de conscience, il n'en demeure pas moins qu'en tant qu'intellectuel algérien, il s'estime visionnaire comme il aime bien le répéter : «Je me définis comme un guetteur, [souligne-t-il], celui qui s'astreint à rester en permanence sur le doute comme sentinelle, celui qui doit être parmi les premiers à donner l'alarme en dénonçant ce qu'encourt le pays». ¹⁶⁷ Toutefois, il serait irréaliste de prétendre que le métier d'écrivain ne comporte pas de risques. Dans la lettre de soutien qu'il adresse à Taslima Nasreen, il décrit la situation difficile et contraignante des intellectuels musulmans.

164 Arezki Metref, «Rachid Mimouni l'écrivain des revendications», Politics, 23 février 1995.

165 N.D., «Repose en paix», El Moudjahid, 14 février 1995.

166 Ibid.

167 Benaouda Lebdaï (propos recueillis par), «La modernité est aujourd'hui incontournable», El Watan, mardi 16 février 1993, p. 14

Les intellectuels musulmans se trouvent pris entre le marteau et l'enclume. Lorsqu'ils dénoncent l'absence de démocratie des régimes sous lesquels ils vivent, l'incurie et la corruption des dirigeants, ils encourent les représailles des autorités. S'ils évoquent les dangers de l'actuel retour de la barbarie, ils deviennent passibles de la peine de mort aux yeux des fanatiques [...]. Mais les hommes de plume devinent que ceux qui tiennent les rênes du pays, parce qu'ils souffrent d'un manque de légitimité, peuvent, à tout moment, sous la pression de quelques milliers d'extrémistes prompts à descendre dans la rue, s'allier à leurs opposants les plus radicaux.¹⁶⁸

Ce qui caractérise le combat courageux de Mimouni, c'est qu'il s'en est pris, comme le souligne Ahsène Zehraoui, «à la fois au pouvoir et aux islamistes sans pour autant appartenir au camp des éradicateurs».¹⁶⁹ À vrai dire, dès le début de son itinéraire littéraire, durant les années de plomb du parti unique, l'écrivain bâtit son oeuvre sur la critique d'un système qui fonctionne à son propre profit. Ne craignant pas les représailles de la toute-puissante police politique, il s'attaque aux monstres des postes du régime et dénonce les profiteurs et les tyrans de l'élite dirigeante qui, sans foi ni loi, condamne son pays à un état de déliquescence. Devenu un symbole, une figure emblématique de la résistance au totalitarisme et à la dictature, il témoigne au péril de sa vie «de la rage sanglante des faux dévots, de la nécessité de résister à la tentation de la violence contre la violence».¹⁷⁰ Cependant, en dépit du fait qu'il figurait en bonne place sur la liste noire des fanatiques de l'islam, accusé à leurs yeux d'avoir commis un délit réhibitoire, celui d'être écrivain, il n'a pas déposé les armes pour autant. Par sa parole et son écriture, il a continué à défendre ses idées et à pourfendre sans trêve l'intolérance et l'obscurantisme, sachant que le combat qu'il mène est épuisant et dangereux :

168 Rachid Mimouni, «Lettre de Mimouni à Taslima Nasreen», Libération, 27 juillet 1994.

169 Ahsène Zehraoui, «Mimouni le lucide», Témoignage Chrétien, 17 février 1995.

170 J.L.D., «L'honneur du tribun», Télérama, 22 février 1995.

Avec la peur au ventre. Une anxiété permanente. On est toujours aux aguets. Mais il ne faut pas renoncer, car ce serait donner raison aux intégristes qui s'efforcent de créer une psychose d'insécurité afin de contraindre l'intelligentsia algérienne à l'exil.¹⁷¹

À la mort de Mimouni le 12 février 1995, les marques de sympathie et les témoignages de compassion fusent de toutes parts. Pour Tahar Ben Jelloun, Mimouni «se définissait comme un témoin, un homme à l'écoute d'un peuple à l'espérance trahie. C'était un homme du peuple».¹⁷² De son côté, Jean Pélegri disait de lui, que c'était «un écrivain libre du terroir [qui] représente l'honneur, le courage et la dignité du peuple algérien. Il traduisait toutes ces valeurs qui caractérisaient les Algériens dans l'épreuve».¹⁷³ Aussi, pour beaucoup de ses connaissances, Mimouni restait-il un homme fidèle à ses principes qui n'a jamais dérogé de la seule mission qu'il s'était assignée depuis toujours et du seul devoir qu'il s'était imposé, «celui d'être du parti de la liberté, de la démocratie, de la modernité et du libre arbitre de sa conscience».¹⁷⁴ Courageusement, l'écrivain assumait le rôle de porte-parole des intellectuels menacés d'assassinat dans son pays et se battait «pour la liberté d'expression, d'écriture, de création, [...] [symbolisant] la réappropriation par les intellectuels de leur indépendance et l'exercice de leur rôle critique».¹⁷⁵ Mais par-delà sa mobilisation contre l'intolérance et son rejet net de la violence des intégristes, il demeurait le chantre de l'ouverture et du respect des valeurs humaines. N'affirme-t-il pas dans *Chroniques de Tanger* la profondeur et la singularité de sa vision?

171 Padiou, «Le courageux combat de Rachid Mimouni»

172 Tahar Ben Jelloun, «Rachid Mimouni, l'homme de qualité», Le Monde, vendredi 17 février 1995, p. V

173 Jean Pélegri, «Rachid est un écrivain libre du terroir», Alger Info International, lundi 12 février 1996.

174 Abderrahmane D., «Arrivée de la dépouille de Rachid Mimouni - L'écrivain sera enterré aujourd'hui», Liberté, 16 février 1995.

175 Metref, «Rachid Mimouni l'écrivain des revendications»,

Je crois que la tolérance, au sens moderne, doit être entendu comme le respect absolu de l'autre dans toutes ses différences. Elle est la condition qui nous permet de cohabiter en harmonie, sinon en symbiose, sur cette planète si souvent tourmentée. (CT, p. 62)

Il y a lieu de souligner que le combat que menait Mimouni pour et à côté de la femme, sa dénonciation de la tyrannie et de la corruption des dirigeants du pays, ses fermes prises de position contre l'intégrisme, lui ont valu beaucoup d'antipathies et de haine de la part du pouvoir politique et des islamistes. En fait, cette voie privilégiée suivie et par l'homme et par l'écrivain l'a mené indiscutablement vers un engagement littéraire de plus en plus immédiat. Toutefois, il a toujours avancé certaines réserves envers cette appellation d'écrivain engagé et controversé en précisant ce qui suit : «Irréductiblement engagé! À condition de s'entendre sur le sens du terme car, hier dans les pays de l'Est et même chez nous en Algérie, l'écrivain engagé était celui qui soutenait les faits et gestes de l'autorité en place. Perversion des mots qui faisait qu'à une époque, j'étais traité, moi, d'écrivain réactionnaire».¹⁷⁶ En revanche, lorsqu'il affirmait que : «[...] la littérature c'est ma voie d'engagement, [...] c'est mon arme préférée, elle ne tue pas et me permet de dire mon opinion aux gens»¹⁷⁷, il rendait sa littérature engagée dans le sens sartrien du terme¹⁷⁸ lui attribuant une connotation particulière liée aux circonstances socio-politiques du pays. Pour lui, être témoin résolu de l'horreur et de la tragédie qui frappe l'Algérie exige une implication directe qui risque d'être périlleuse, voire

176 Goure , «Rachid Mimouni Avec des mots... », p. 23.

177 APS, «Rachid Mimouni ; l'engagement», Liberté, 11 février 1996.

178 Sartre disait à propos de cette notion : «[...] dans la «littérature engagée», l'engagement ne doit, en aucun cas faire oublier la littérature et que notre préoccupation doit être de servir la littérature en lui infusant un sang nouveau, tout autant que de servir la collectivité en essayant de lui donner la littérature qui lui convient», Jean-Paul. Sartre, «Présentation», Les Temps Modernes, N° 1, octobre 1945, p. 21.

dangereuse. Ne lui faut-il pas un singulier courage pour dire le mal qui dévore son pays quand il sait qu'il y va de sa vie?

Écrivain engagé? Oui, mais je mettrais engagé entre guillemets. Lorsque nous dénonçons les erreurs du pouvoir algérien, on nous traitait d'écrivains contre-révolutionnaires, c'est-à-dire que l'expression «engagé» était réservée à ceux qui flattaient le pouvoir et ceux qui en étaient les thuriféraires. Aujourd'hui, nous dénonçons les périls de ce mouvement intégriste, je crois qu'on peut nous qualifier d'engagés, en ce sens que nous risquons notre peau au sens propre du terme.¹⁷⁹

Une des grandes prémisses de l'oeuvre de Mimouni qui «s'impose par la cohérence de son cheminement et par sa force de vérité»¹⁸⁰, c'est qu'elle révèle qu'il n'y a pas qu'une seule voie à l'engagement, un engagement objectif, universel et identique pour tout le monde, mais plutôt des engagements individuels. En conséquence, il appartient à chacun de créer et de déterminer son propre engagement selon ses propres raisons, ses motivations et la représentation qu'il s'en fait.

179 Jean-René Laplayne, «Rachid Mimouni évoque la malédiction algérienne», La Corse, Dimanche 17 octobre 1993

180 Jean-Louis Joubert, «Vies et Portraits Rachid Mimouni 1945-1995», Encyclopedia Universalis, 1996, p. 520.

CONCLUSION

Analyser l'oeuvre de Rachid Mimouni à partir d'une approche sociocritique nécessite le recours à une stratégie d'approche qui considère que le texte maghrébin, en tant que structure esthétique et système de valeurs, est avant tout un phénomène collectif qui ne peut être compris et expliqué que par rapport à une dynamique du discours de la société sur elle-même.

En effet, la production romanesque de Mimouni témoigne à sa façon d'une réflexion sublimée et précisée dans un parcours d'écriture, s'inscrivant comme étant comme celui d'un homme qui s'engage dans l'action à travers la littérature. Cette vision militante et dénonciatrice des tares de la société algérienne se confirme et s'élabore de diverses manières.

Les titres de ses romans saisissent d'emblée le lecteur par la présence d'une unité collective de sens dont la force du message traduit le destin désemparé d'un pays livré à des drames sans fin. Au demeurant, chaque titre comptabilise un discours de désenchantement et une charge violente de désolation et d'échec. À vrai dire, la frénésie dysphorique des titres qui apparaît comme figure des textes mimouniens est une pénible mais volontaire tentative de l'écrivain pour désigner sa vision d'écriture, provoquer un «effet de réel»¹ et créer chez le lecteur, comme le dit Philippe Hamon, un «horizon d'attente réaliste».²

La production romanesque de Mimouni s'appuie également sur un ensemble

1 Roland Barthes, «L'effet de réel», Littérature et réalité, (collectif), Paris, Le Seuil, 1982, p. 81-90.

2 Philippe Hamon, «Un Discours contraint», Littérature et réalité, p. 150.

d'éléments à partir desquels l'écrivain amorce son projet littéraire. La diégèse avec ses débuts et ses fins, les actions, la narration, le temps et l'espace, constituent les principales composantes d'une stratégie d'écriture qui, sous couvert de la sphère imaginaire de la fiction, soulève des problématiques tissées en partant d'une relation directe avec le réel.

C'est ainsi que l'oeuvre de Mimouni ancre le réel dans un système de significations et que le recours à l'approche sociocritique s'explique par le fait que les marques de l'investissement social, politique et religieux, qui figurent dans son discours, se retrouvent dans la structure même de chaque roman. Dans son oeuvre se mêlent la douleur, la déception, l'amertume, l'inquiétude face au destin de l'Algérie. Et se dégage surtout cette urgence de dire le mal sociétal qui s'est imposé à la culture algérienne et de le rendre public.

Il est utopique de croire que chacun des romans est écrit de façon totalement objective ou simplement descriptive des éléments essentiels dans le processus de création sans jugement. La construction romanesque de Mimouni dévoile la réalité sociale et exprime le désarroi des hommes à travers une lucide et courageuse interrogation sur l'Algérie nouvelle. En fait, «les possibilités de cette création ne dépendent pas en premier lieu de ses intentions mais de la réalité sociale au sein de laquelle il vit et des cadres mentaux qu'elle a contribué à élaborer».³ L'écrivain puise dans son expérience de vie en tant qu'être humain unique et en tant que membre d'une collectivité pour se forger un imaginaire, consciemment ou non.

[...] Toute oeuvre romanesque, quels que soient ses mérites,

3 Goldman, Pour une sociologie du roman, p. 239.

recèle une vision du monde. [...] Celle-ci est une émanation à la fois de l'écrivain et du milieu social auquel il appartient. L'écrivain en trouve les éléments, plus ou moins précis et impératifs, plus ou moins épars et coordonnés, dans sa société. Il les transforme, soit en les acceptant, soit en les contestant. Il en fait de façon généralement inconsciente, sa vision du monde.⁴

L'un des critères d'appréciation de l'oeuvre littéraire de Mimouni est son engagement véritable dans la réalité algérienne. Ce caractère lui confère un aspect esthétique particulier. C'est dans le surgissement de la voix de l'Algérie, dans ce développement de la condition d'existence du peuple algérien trompé et menacé et de cette angoisse devant le malaise social qui domine, que Mimouni situe son action pour s'insurger contre le pouvoir autoritaire. Il fait partie de ceux qui, envers et contre tout, veulent faire avancer la société algérienne préférant, malgré la menace, mener auprès des siens le combat pour la liberté. À une rencontre d'écrivains francophones en 1991, il déclarait :

Écrire son pays, c'est s'exposer. Il y a d'abord le compatriote qui refuse le miroir de notre art. Il y a celui qui vous accuse de mettre brutalement à nu l'être intime et secret pour l'offrir au regard des étrangers. On apparaît comme un indécent voyeur [...]. Écrire son pays, c'est toujours politique et singulièrement dans les régimes non démocratiques. Cela s'interprète comme la volonté de donner au pays une autre image que celle que présentent les dirigeants.⁵

Collée à la réalité dont il exprime la vérité, l'oeuvre littéraire de Mimouni devient «représentative de cette obligation dans laquelle se trouve tout écrivain, pour dire une chose, d'en dire d'autres en même temps».⁶ Les variations des divers éléments empruntés à de multiples domaines de l'espace socio-politique

4 Jean-Charles Falardeau, Imaginaire social et littérature, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, Coll. Reconnaissances, 1974, p. 95-96.

5 Lise Gauvin, «Rachid Mimouni, Romancier algérien», Le Devoir, Les Samedi 22 et Dimanche 23 avril 1995, p. D3.

6 Pierre Macherey, Pour une théorie de la production littéraire, Paris, Maspero, 1966, p. 326.

algérien tiennent au rapport entre réel et roman. Ainsi, l'originalité de chaque roman se manifeste à travers le pouvoir de la représentation, celui de faire comparaître le réel, de le transposer, de lui imposer un découpage, de réorganiser en somme la profusion des éléments qui le composent. C'est dans le réel, dans un réel socialisé, que la production romanesque prélève ses matériaux, et ces matériaux entrent en elle chargés de mémoire et de vérité du contexte socio-historique algérien. Une fois constitué, le texte revient à ce monde en tant que fragment essentiel de son paysage, que les significations qu'il a organisées de manière spécifique.

Remarquable par son importance culturelle et par son envergure engagée, cette oeuvre insuffle de nouvelles directions : romans de contestation, de l'angoisse, du désenchantement contenant divers éléments de psychologie de moeurs. Dans la plupart des romans, une seule action se développe d'une manière continue, dégagant ainsi une prétention au réalisme. Comme le dit Jean-Claude Passeron :

Il suffit à un texte narratif de facture «réaliste» de réussir son effet sociographe (réussite qui ne dépend que de la concordance entre un système de marques textuelles et un système historiquement constitué d'attentes littéraires) pour obtenir ipso facto le tout de l'effet sociologique, c'est-à-dire l'interprétation par le lecteur de tout ce que le roman dit du monde auquel il se réfère comme image «vraie», «typique», «représentative» de la figure du monde réel.⁷

En recréant non des lieux imaginaires, mais des lieux physiques réalistes et en entrevoyant des liens étroits avec l'histoire socio-politique de l'Algérie, Mimouni révèle l'intérêt qu'il porte non au «réel» mais, plus exactement aux modalités

7 Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, «L'illusion du réel», le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie, Paris, Le Seuil, 1989, p. 233.

selon lesquelles il est possible de se référer au réel. Sa préoccupation soutenue est de se situer, de situer sa création dans ce contexte d'actualité où elle prend son impulsion pour l'exprimer. Chacun de ses romans opère une mise en perspective de la situation réelle qui prend valeur d'explication et qui rend sensible, saisissable, ce perpétuel dynamisme de la situation globale présente en Algérie, situation de malaise ambigu.

En effet, le tableau qu'offre l'Algérie est sombre tant du point de vue social, politique que religieux. Et c'est sur ce fond de mécontentement produit par les circonstances de l'après indépendance et la réorganisation révolutionnaire de la société, que Mimouni s'affiche comme militant, dans le sens où il fait appel à la lutte et à l'action libératrice. Se reportant à la société algérienne contemporaine, ses romans considérés comme «le produit d'un type particulier de conditions sociales»⁸ reflètent la préoccupation des Algériens, la frustration et la révolte du peuple trompé ainsi que les violences et les dérives de toutes sortes qui sont le lot commun d'une humanité en mal d'espoir et de projets. Aussi font-ils saisir la problématique du malaise social marqué par la domination politique et économique, l'aliénation culturelle, le mirage de la ville, la trahison des dirigeants du FLN, l'oppression du FIS.

Face à la réalité cruelle qui se présente aux Algériens, Mimouni exprime un profond désenchantement qui l'incite à la contestation sociale. Il dénonce en termes véhéments les tares de ce système et ressent un grand malaise devant la stagnation de cette société comme s'il s'agissait d'un effondrement familial et institutionnel. L'auteur fait partager son dégoût à l'égard d'une société

8 Pierre Bourdieu, «Disposition esthétique et compétence artistique», Les Temps Modernes, février 1971, N° 295, p. 1363.

croupissante tout à fait différente de celle dont tout Algérien avait rêvé après l'indépendance. L'idéal révolutionnaire qui a animé le peuple algérien, tout au long de la guerre de libération nationale s'est éteint. Mimouni est d'autant plus conscient que les conditions de vie des Algériens ne cessent de s'empirer et c'est pourquoi il cherche à provoquer chez le peuple une conscientisation aiguë de ce phénomène et par là, le sommer à entreprendre des actions et à agir. À ce niveau, son acte d'écrire, même dans la langue de l'Autre, est considéré d'après Mohamed Ouddane comme, «un témoignage, une responsabilité à opposer aux renoncements et aux démissions successives par lesquelles une société entame sa longue dérive suicidaire».⁹

Pour défendre la mémoire du peuple algérien bafoué, il lance contre les vivants une accusation grave et sans appel, contenue dans une opposition cinglante. Il s'engage aussi dans les luttes idéologiques et politiques de la société algérienne, société de mutations, d'évolution et de contradictions. En effet, les inégalités contre lesquelles le peuple avait combattu reparaîtraient, comme si de rien n'était : aux colonialistes succèderaient d'autres exploités. À l'intérieur de sa production romanesque, son idéologie est récurrente et explicite. Il est farouchement antipathique aux régimes politiques qui se sont succédé sur le pays et aux intégristes musulmans.

L'indépendance de l'Algérie entraîne des métamorphoses, des bouleversements et des désarticulations de société. La situation empreinte de contradictions semble appartenir à une histoire dont l'oeuvre de Mimouni se veut l'écho privilégié, en dépit même des contraintes et des risques à courir.

⁹ Mohamed Ouddane, «Le temps du témoignage et de l'hommage - Deux ans après ta mort... à Rachid Mimouni», El Watan, Mercredi 12 février 1997, p. 13.

Dans le régime soi-disant démocratique qui a favorisé une bourgeoisie nouvelle, née de la guerre au dépens du peuple, Mimouni se trouve engagé à exposer l'idéologie dominante. En Algérie, cette idéologie est fortement gouvernée par le régime en place qui constitue la classe dirigeante «politique». Inscrite dans la continuité historique, cette idéologie présente au groupe qui la véhicule «des règles de conduite et une façon globale de dominer la vie sociale quotidienne. Elle indique aussi la place et le rôle d'un groupe dans la société». ¹⁰

C'est au niveau du sacrifice du peuple au profit de nouveaux exploiters perpétuant hypocritement un colonialisme contre lequel tous s'étaient levés que Mimouni affirme sa position exemplaire d'un profond engagement. Pour lui, les Algériens ont bel et bien été trompés. D'une part, on s'est empressé de baptiser l'Algérie «République Démocratique Populaire» mais ce n'est là qu'une formule qui s'est désagrégée rapidement à cause de fausses promesses. D'autre part, différentes actions se sont développées à travers la presse, la radio, la télévision pour traduire clairement l'idéologie du FLN. Par l'interprétation de ces phénomènes socio-politiques qui porte aussi bien sur les textes, les discours que sur le non-texte ou le contexte, l'auteur invite les Algériens à prendre conscience de la visée catégorisante du parti unitaire. Ses slogans qui contribuent à asseoir son hégémonie agissent efficacement sur les masses en les endoctrinant et, ce faisant, en les détournant des réalités politiques, économiques et sociales.

Épris des idéaux de liberté, de justice, de paix et d'estime, Mimouni aspire à

10 Marcel Fournier, «Idéologie et société technique», Anthropolitique, Vol. 1, avril 1969, p. 91.

une liberté individuelle avec d'autant plus d'ardeur qu'elle est de plus en plus menacée. Il manifeste une vive défiance à l'égard du collectivisme qui s'est instauré en Algérie et qui est une «réintroduction plus ou moins déguisée du servage au bénéfice ou au moins sous le contrôle d'une caste d'Etat»¹¹. C'est dans la mesure où il vit intensément le présent que l'homme accède à la liberté individuelle, cette vraie liberté que l'indépendance ne lui a pas accordée. Le fait est que le régime autoritaire a, pour des raisons politiques évidentes, restreint considérablement la liberté individuelle de l'Algérien et, partant, son droit au bonheur. C'est bien pour dénoncer ouvertement cette vérité manifeste que les traces de la société marquantes dans les romans de Mimouni ainsi que les lieux dans lesquels évoluent les protagonistes, leurs pensées, leurs paroles sont révélateurs de l'idéologie dominante du pouvoir politique en Algérie.

Une autre idéologie perce aussi surtout dans la production romanesque de ses dernières années : la religion, qui fait partie intégrante de la vie des citoyens. Tous les protagonistes principaux des romans sont confrontés à des idées sociales préconçues et à une religion stricte. En signant son pamphlet, il révèle la vérité du danger des Barbus par un discours virulent et soulève le voile sur l'incontournable tragédie qui attend son peuple ou, comme le dit Mediène, sur «le syndrome fascinant qui menace, à terme, d'engloutir le pays et ses gens dans le chaos de la guerre civile».¹² Force est de souligner que le climat social et idéologique très perturbé de l'Algérie des années quatre-vingts ayant atteint son paroxysme avec l'assassinat des intellectuels, a permis l'émergence de ce type de discours indicateur de la remise en question d'un système de valeurs

11 Pierre Emmanuel, Pour une politique de la culture, Paris, Le Seuil, 1971, p. 114.

12 Mediène, «une société en mal d'expression», p. 105.

aux prises avec ses contradictions.¹³ Le pamphlet se présente comme un écrit particulièrement violent dont l'ultime objectif semble être la conversion à la vérité.¹⁴

Rachid Mimouni ne mâche pas ses mots devant les contradictions sociales. Aussi acerbe envers le FLN que le FIS, il manie une plume sèche, parfois lyrique, mais toujours lucide. Dans ses romans, qui foisonnent de personnages, il expose bien la situation politique actuelle en parallèle avec la guerre d'Algérie. Son oeuvre présente de manière convaincante l'état de confusion dans lequel se trouve l'Algérie en proie au fondamentalisme religieux. Il dénonce les dangers d'une exagération religieuse, de l'extrémisme insensé. Et fort de son témoignage, il crie son refus du fascisme barbu parce qu'il sait que «si l'on se tait, c'est un rempart entier de la lutte contre le terrorisme qui s'effondre».¹⁵

Il serait possible de découper l'ensemble de l'oeuvre de Rachid Mimouni en un certain nombre de tableaux, isolables par le fait qu'ils constituent des manières de topoï littéraires, ensembles complexes de thèmes, de traits descriptifs et de procédures narratives. À cela s'ajoute le topos de la dénonciation qui apparaît à plusieurs endroits des textes, comme autant de rappels ou de résurgences qui en maintiennent de bout en bout la force provocatrice. Une des caractéristiques essentielles de l'oeuvre de Mimouni, c'est l'expression d'un mécontentement aux allures de révolte, d'une certaine démesure, qui dénonce

13 Voir Marc Angenot, «La parole pamphlétaire», Études Littéraires, Vol. 11, N° 2, août 1978, p. 264.

14 «La pression d'une vérité dont on a le sentiment d'en être le détenteur exclusif, déclenche l'explosion pamphlétaire : vérité maître-mot du pamphlet» Yves Avril, «Le pamphlet essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés», Études Littéraires, Vol. 11, N° 2, août 1978, p. 268.

15 Olivier Weber, «La peur au quotidien», Le point, N° 1116, 5 février 1995, p. 47.

l'oppression et l'exagération du pouvoir et préconise une lutte sans merci pour changer l'ordre établi.

En fait, n'échappant pas au malaise socio-politique dont il veut rendre compte, Mimouni trouve dans la conjoncture réelle des motifs nouveaux pour projeter un regard profond sur l'Algérie, en insistant sur des formes explosives romanesques d'exacerbation et de dénonciation. Mais au delà de la révolte qu'elle exprime, son oeuvre se caractérise aussi par un puissant rêve de liberté et de dignité, par une tension permanente vers un avenir sans servitude ni aliénation. Et tout en s'attachant à traduire les tensions et les problèmes de l'Algérie actuelle, Mimouni amorce une nouvelle trajectoire marquée par le dynamisme, la force mobilisatrice et le combat pour la liberté. Ce qui amène à voir son rôle important en tant qu'écrivain contemporain dans l'écriture romanesque algérienne.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvre de Rachid Mimouni

Mimouni Rachid. Le printemps n'en sera que plus beau. Alger, SNED, 1978, 120 p. ; réédition, Alger, ENAL, 1988, 120 p. ; réédition, Casablanca, Editions EDDIF, 1993, 123 p ; réédition, Paris, Stock, 1995, 197 p.

_____. Une paix à vivre. Alger, Enal, 1983, 187 p. ; 2ème édition, Alger, ENAL, 1994; réédition, Paris, Stock, 1995, 255 p.

_____. Le fleuve détourné. Paris, Robert Laffont, 1982, 218 p. ; réédition, Alger, éditions Laphonic, 1985.

_____. Tombéza. Paris, Robert Laffont, 1984, 271 p. ; réédition, Alger, éditions Laphonic, 1986.

_____. L'honneur de la tribu. Paris, Robert Laffont, 1989, 216 p. ; réédition, Alger, éditions Laphonic, 1990, 216 p.

_____. La ceinture de l'ogresse. Paris, Seghers, 1990, 234 p; réédition, Alger, éditions Laphonic, 1990, 183 p. ; réédition, Casablanca, Le Fennec, 1990, 183 p.

_____. Une peine à vivre. Paris, Stock, 1991, 277 p.

_____. De la Barbarie en général et de l'intégrisme en particulier. Paris, Belfond-Le Pré aux Clercs, 1992, 172 p.; réédition à Alger, éditions Rahma, 1993, 173 p.

_____. La malédiction. Paris, Stock, 1993, 286 p.

_____. Chroniques de Tanger. Paris, Stock, 1995, 178 p.

Articles de Rachid Mimouni

Mimouni, Rachid. «Algérie Silence, on égorge». Globe Hebdo, 30 juin 1993.

_____. «De la démocratie en Algérie». Quotidien de Paris, 20 juin 1992.

_____. «Hier des intellectuels fascinés par Hitler..., aujourd'hui par l'intégrisme». Le Nouvel Observateur, N° 1570 du 8 au 14 décembre 1994, p. 14.

_____. «La mort de Tahar Djaout. Tuez-les tous !» Le Monde, vendredi 4 juin 1993, p. 28.

_____. «Le métier d'écrivain». Vision Magazine, N° 7, Casablanca, octobre 1990.

_____. «Lettre de Mimouni à Taslima Nasreen». Libération, 27 juillet 1994.

_____. «Nouveaux proscrits». Le Monde, 18 mai 1994, p. 2c.

_____. «Pourquoi Tahar Djaout ?» Le Soir d'Algérie, N° 845, 6 juin 1993, p. 2.

_____. «À la mêlée des eaux». Maghreb Peuples et civilisations, Paris Éditions La Découverte, 1995, p. 90-93.

_____. «La langue comme cheval de Troie». Tel, 3 au 9 mars 1983.

_____. «Une autre parole». Culture et Peuples de la Méditerranée - Visions du Maghreb. Montpellier, 18-23 novembre 1985, Edisud, Aix-en-Provence, 1987, p. 18-20.

Entretiens de Rachid Mimouni

«Rachid Mimouni : La plume contre l'intolérance». Propos rapportés dans Le Républicain Lorrain, lundi 13 février 1995.

Adnani, Abdelhafid (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni. L'homme et l'écrivain». Regards sur l'Afrique du Nord, N° 1, 1992, p. 6-10.

Aït Mohamed, Salima (Entretien réalisé par). «L'intellectuel, ce guetteur». Algérie Actualité, N° 1425, semaine du 3 au 9 février 1990, p. 30.

Backman, René (Propos recueillis par). «Algérie : le témoignage de Rachid Mimouni "Je suis la merci des tueurs..."». Le Nouvel Observateur, N° 1495, 1 au 7 juillet 1993, p. 40-41.

Balhi, Mohamed (Entretien réalisé avec) et présenté par Djaad, Abdelkrim. «Rachid Mimouni - Sensibilités». Algérie Actualité, N° 888, 21 au 27 octobre 1982.

Barrada, Hamid et Girard, Patrick (Propos recueillis par). «Je raconte les tempêtes qui se préparent». Jeune Afrique, N° 3, novembre-décembre 1989, p. 116-119.

_____. (Propos recueillis par). «Mimouni tel qu'en lui-même». Jeune Afrique, N° 1781, du 23 février au 1er mars 1995, p. 60-63.

Ben Yaïche, Hichem (Propos recueillis par). «La société algérienne sous le regard de Rachid Mimouni». Horizons, 25/2/1991.

Benchelah, Anne-Catherine. «Entretien avec Rachid Mimouni». Phréatique, N° 51, 1989, p. 62-67.

Bermond, Daniel (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni "Je reste en Algérie pour combattre sans armes et sans désespoir"». Lire, N° 216, septembre 1993, p. 39.

Bounouar, Yahia et Aït-Ouméziane, Karim (Entretien réalisé par). «Pourquoi mourir? Nous devons savoir !». Le Matin, N° 484, dimanche 13 juin 1993.

Bourboune, Mourad (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni accuse». Jeune Afrique, N° 1240, 10 octobre 1984, p. 76-80.

Bruno, Isabelle (Entretien réalisé par). «L'écrivain est un éveilleur de conscience». Le Libéral, novembre 1990, p. 48-50.

Canavag, Pierre (Propos recueillis par). «Caractères/Rachid Mimouni». Panorama du Médecin, 27 septembre 1991.

Cheniki, Ahmed (Entretien réalisé par). «Une rivière sans retour». Révolution Africaine, N° 1191, 26 décembre 1986.

_____. (Entretien avec Mimouni réalisé par). «Quatre versions pour un thème». Révolution Africaine, N° 1191, 26 décembre 1986.

Colomès, Michel et Crassard, Claudine (Propos recueillis par). «Le FIS est le résultat de l'échec économique». Le Point, N° 1009, 18 janvier 1992, p. 45.

Djehgloul, Abdelkader (Entretien réalisé par). «Rachid Mimouni : "La modernité c'est forcément la démocratie"». Arabies, N° 35, novembre 1989, p. 96-98.

Fabre, Thierry (Entretien avec). «L'Algérie traumatisée». Esprit, juillet 1989, p. 68-77.

Forestier, Patrick (Interview). «Je ne sors de chez moi que lorsque c'est indispensable». Paris Match, p. 54.

Gafaïti, Hafid (réalisé par). «Entretien avec Rachid Mimouni». Tombéza, Alger, Éditions Laphonic, 1985, 7 p.

_____. «Entretien avec Rachid Mimouni». Voix Multiple, N°10, Oran 1985, p. 94-100.

Gascoin, Patrice (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni, l'ennemi des intégristes algériens - Le FIS, un "retour à la barbarie"». Ouest France, 29 mai 1992.

Gauvin, Lise. «Le français sans peine, Rachid Mimouni», L'écrivain francophone à la croisée des langues. Paris, Khartala, 1997, p. 113-117.

Germain-Robin, Françoise (Propos recueillis par). «C'est l'intelligence algérienne qu'on assassine». L'Humanité, vendredi 2 juillet 1993, p. 9.

Giovacchini, Martin (Propos recueillis par). «Le courage pour témoigner». Ouest France, 18 décembre 1993.

Goure, Claude (conversation avec). «Rachid Mimouni avec des mots». Panorama, décembre 1991, p. 24.

Gozlane, Martine (Propos recueillis). «Rachid Mimouni - "La tête d'un intellectuel vaut 300 F"». L'Événement, N° 456, semaine du 29 juillet au 4 août 1993.

Jérôme, Philippe (Propos recueillis par). «La plume de Rachid Mimouni contre la lame des intégristes». L'Humanité, 7 janvier 1994.

Khamès, Djamel (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni : la révolte sied au romancier». Arabies, décembre 91, p. 75.

Kuffer, Jean-Louis (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni vit dans l'angoisse d'être assassiné parmi les siens». Tribune de Genève, 27 octobre 1993.

Lebdai, Benaouda (Propos recueillis par). «La modernité est aujourd'hui incontournable». El Watan, mardi 16 février 1993, p. 14.

Leclère, Thierry (Propos recueillis par). «Entretien Rachid Mimouni. L'impasse algérienne». Télérama, N° 2197, 19 février 1992, p. 56.

_____ (Propos recueillis par). «Les assassins de la pensée». Télérama, N° 2270, 14 juillet 1993, p. 10-11.

Malhaa, Khaled. (Entretien réalisé par). «Fondamentalement, je suis contre la peine de mort». El Watan, le 14 mai 1992.

Mari, Jean-Paul (Propos recueillis par). «Le jour où ils ont menacé ma fille...». Le Nouvel Observateur, N° 1528, 17-23 février 1994, p. 40.

Merzak, M. (Entretien réalisé par). «Les intellectuels : conscience et intelligence d'une société». Actualité de l'Émigration, N° 172, 19-26 avril 1989, p. 11-13.

Odent, Bruno (Propos recueillis par). «La barbarie toute nue». Alger Républicain, 27 août 1992.

Padiou, Maurice (Propos recueillis par). «Le courageux combat de Rachid Mimouni». Le Républicain-Lorrain, 21 octobre 1993.

Perrin, Christophe (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni : "l'Algérie connaît un génocide intellectuel"». L'Union, 7 décembre 1993.

Peyret, Emmanuelle (Propos recueillis par). «Algérie : la stratégie de la terreur». Libération, jeudi 24 juin 1993, p. 2-3.

R., A. (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni à la T. O. : L'Algérie a dévié». La Tribune d'Octobre, N° 6, 7 au 22 avril 1989.

Sinane, Yasmine, Chekchak, Naïma et Ayachi, H'mida (Entretien réalisé par). «Tombéza à nu». Parcours Maghrébins, février 1989, p. 39-42.

Sorman, Guy (Propos recueillis par). «Rachid Mimouni : "Il nous faut un despote éclairé"». Le Figaro Magazine, N° 598, 18 janvier 1992, p. 31.

Vermarf, Hélène (Propos recueillis par). «Écrire est un acte de liberté». Le Dauphine libre Annecy, Mardi 23 novembre 1993.

Yahi, Zahia. «Rachid Mimouni se confie au «Soir» : Les dictateurs sont de "pauvres types"». Le Soir d'Algérie, lundi 4 novembre 1991, p. 6-7.

Yvonne, Daniel (Propos recueillis par). «"La Malédiction" qui ronge l'Algérie». Ouest France, le 2 novembre 1993.

Études sur l'oeuvre de Mimouni

Thèses

Benchehida, Mansour. L'espace métaphorique dans «L'honneur de la tribu» de Rachid Mimouni. Mémoire de DEA, Université Paris-Nord, Villetaneuse, 1996, 118 p.

Benkellal-Benmansour, Sabiha. La perversion de l'écriture dans Tombeza. Mémoire de Magister, Oran, Institut des Langues Etrangères, 1996, 167 p.

Chair, Chafika. La construction des personnages dans les romans Le fleuve détourné de Rachid Mimouni et La rage aux tripes de Mustapha Tlili. Thèse de doctorat de IIIe cycle, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, 1987, 259 p.

Chérif-Gaillard, Sarra. Le retour du récit dans les années 1980. Thèse de doctorat Nouveau Régime, Université Paris-Nord, Villetaneuse, octobre 1993, 382 p.

Fekar, Anissa. Symbolique et Sémiotique de l'Espace dans «Le fleuve détourné» de Rachid Mimouni. Mémoire de D.E.A., Université Paris-Nord (Paris XIII), 1991, 54 p.

Laqabi Said. L'ironie contestataire dans «La ceinture de l'ogresse» de R. Mimouni. Lecture dynamique. Mémoire de D.E.A. présenté à l'Université Paris Nord XIII - Villetaneuse, 1992, 54 p.

_____. Aspects de l'ironie dans la littérature maghrébine d'expression française des années quatre-vingts. Thèse Doctoral Nouveau Régime, Paris, Université Paris XIII, 1996, p. 94.

_____. Les fonctions de l'ironie chez Mimouni. Mémoire de DEA, Université Paris-Nord, Villetaneuse, 1992.

Ouvrage

Khadda, Naget (s. la dir. de). L'honneur de la tribu - Lecture algérienne. Paris, L'Harmattan, 1994, 128 p.

Articles sur Rachid Mimouni

«La parole contre les fusils». La Belgique, La Wallonie, 4 novembre 1993.

A., R. «Mimouni un témoin en sursis». Le Méridional, vendredi 26 novembre 1993.

Adam, Jeanne. «Le fleuve détourné de Rachid Mimouni». CELFA Review, Vol. 4, 1, novembre 1984, p. 15-17.

Aït Mohamed, Salima. «Une si jeune paix». Alger Actualité, du 22 au 28 mars 1994.

Allami, Amine. «La nuit tombe sur Alger la blanche». Liberté, mardi 14 février 1995, p. 2.

Almira, Jacques. «Le pouvoir des mots». Revue des deux Mondes, décembre 1991, p. 143-144.

Anquetil, Gilles. «Les Voltaire d'Alger». Le Nouvel Observateur, N° 1439, 4-10 juin 1992, p. 51-52.

APS. «Rachid Mimouni ; l'engagement». Liberté, 11 février 1996.

B., Rafik. «Ceci n'est pas une oraison». Alger Info International, 12 février 1996, p. 8.

B., Y. «Rachid Mimouni - La déchirure». L'Événement du jeudi, 28 octobre au 3 novembre 1993.

- Barrain, Jacques de. «La grande discorde algérienne». Le Monde, 1 juillet 1992, p. 5e.
- Beaulieu, Jacqueline. «Algérie, terre d'angoisse». Le Soir de Bruxelles, 4 novembre 1993.
- Ben Abda, Saloua. «Rachid Mimouni. L'Honneur de la tribu». Revue des études palestiniennes, N° 33, 1989, p. 99-100.
- Ben Jelloun, Tahar. «Rachid Mimouni et la fable de l'Algérie d'aujourd'hui». Le Monde, vendredi 28 juillet 1989, p. 13.
- _____ . «Rachid Mimouni, l'homme de qualité». Le Monde, vendredi 17 février 1995, p. V.
- _____ . «En cette époque de meurtre», dans «Le Maghreb prend la parole». Le Nouvel Observateur, 13 novembre 1982, p. 52.
- Bencheikh, Djilali. «Rachid Mimouni. Une paix à vivre». Alger Info International, vendredi 8 décembre 1995.
- Bererhi, Afifa. «L'espace de l'infraction au dialogue». Khadda, Naget (s. la dir. de). L'honneur de la tribu - Lectures algériennes. Paris, L'Harmattan, 1994, p. 39-49.
- Berry, M. «Autour de «La Malédiction». Rachid Mimouni parle de son roman et surtout de la réalité algérienne». La Voix du Nord, Mercredi 1er décembre 1993.
- Berton, Jacques. «Mimouni tel qu'en lui-même». Jeune Afrique, N° 1781, du 23 février au 1 mars 1995, p. 60.
- Bouziane, Daoudi. «Les obsessions de Rachid Mimouni». Libération, vendredi 27 septembre 1991.
- Brahimi, Denise. «Bourgeois et notables : l'apport de la littérature, étude de cas». Les Cahiers de la Méditerranée, N° 45, décembre 1992, p. 152-162.
- Bray, Claude. «L'honneur de la tribu par Rachid Mimouni». Voix du Nord, 11 mai 1989.
- Brincourt, André. «Les mots d'un arrêt de mort». Langue Française - Terre d'accueil. Paris, Éditions du Rocher, 1997, p. 32-33.
- _____ . «Une peine à vivre». El Watan, 19 avril 1995.
- Brunswick, Anne. «3 questions à Rachid Mimouni». Lire, Juillet-Août 1993, p. 132.
- C., Nassima. «La malédiction de Rachid Mimouni». El Watan, 7 juin 1995.
- Caster, Sylvie. «Nous aurions aimé un peu d'attention». Le Canard Enchaîné, 7 juillet 1993.
- Céline, Anne, Xavier et Thomas. «L'invité du jour - Rachid Mimouni». Scola, N° 7, dimanche 24 octobre 1993.
- Cellard, Jacques. «Le fleuve détourné». Le Monde, 17 septembre, 1982, p. 13/Q.

Chalon, Jean. «Rachid Mimouni - Une tribu dans les orages». Le Figaro, 6 juin 1989.

Chaulet-Achour, Christian. «Barque de passeur : Fiction entre passé et présent. *Tombéza* de R. Mimouni et *Le désordre des choses* de R. Boudjedra». Ermspeter, Ruth. Europas islamische Nachban. Studien Zur Literatur und Geschichte du Maghreb. (Les voisins musulmans de l'Europe. Etudes de littérature et d'histoire du Maghreb). Würzburg, Königshausen & Neuman, Vol. 2, 1995, p. 111-134.

_____. «Rachid Mimouni», Anthologie de la littérature algérienne de langue française. Paris, ENAP-Bordas, 1990, p. 145-151.

Chavardès, Maurice. «Vivre à Alger». Témoignage Chrétien, samedi 23 août 1993.

Chikhi, Beïda. «Rachid Mimouni. De la fable à la mise en spectacle». Littérature algérienne - Désir d'histoire et esthétique, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 201-219.

Clavel, André «Le cri de révolte de Mimouni». Journal de Genève, 25 septembre 1993.

Clémentin, Jean. «AL-GÉ-RIE FRANÇAISE! «L'honneur de la tribu» par Rachid Mimouni». Le Canard Enchaîné, 27 juin 1989, p. 7.

Combesque, Marie Agnès. «Écrivains d'aujourd'hui». Erie, N° 62, vendredi 1er juin 1990, p. 17.

Crépu, Michel. «Mimouni, les colères d'un rebelle». La Croix L'Événement, mardi 14 février 1995, p. 8.

D., Abderrahmane. «Arrivée de la dépouille de Rachid Mimouni - L'écrivain sera enterré aujourd'hui». Liberté, 16 février 1995.

D., J.- L. «L'honneur du tribun». Télérama, 22 février 1995.

D.,N. «Repose en paix». El Moudjahid, 14 février 1995.

Daniel, Jean. «Oublier l'Algérie». Le Nouvel Observateur. N° 1580, 16 au 22 février 1995, p. 26-27.

_____. «Jean Daniel à Madame Mimouni». Alger Info International, 28 février 1996, p. 9.

De Chikoff, Irina. «Les exilés n'ont plus d'espoir». L'Actualité, Mardi 26/10/ 1993, p. 28-B.

De Gaudemar, Antoine. «Cris d'alger». Libération, 28 mai 1992.

_____. «Terreur en Algérie». Libération, jeudi 7 octobre 1993, p. 28.

De Rocherbrune, Renaud. «Le FIS selon Mimouni». Jeune Afrique, N° 1641, du 18 au 24 juin 1992, p. 63-65.

De Ryke, Luc Beyer. «La malédiction : la mort de Rachid Mimouni». L'Humanité, 14 février 1995.

Déjeux, Jean. «Rachid Mimouni - Une peine à vivre». Hommes et Migrations, N° 1147, octobre 1991, p. 53-54.

_____. «Une peine à vivre par Rachid Mimouni». Arabies, novembre 1991, p. 92.

Delebiot, Bernard. «L'Algérie ensanglantée». Le Journal, janvier 1994, p. 11.

Denoel, Thierry. «Une peine à vivre de Rachid Mimouni». VLAN, N° 1234, 26 février 1992, p. 9-10.

Dib, Mohammed. «Le meilleur d'entre les écrivains de l'ère nouvelle». Info-Matin, 14 février 1995.

_____. «Le meilleur d'entre les écrivains de l'ère nouvelle». Fottorine, Éric. Mille et Un soleils- Paroles du Maghreb en France. Paris, Stock, 1995, p. 268-269.

Djaout, Tahar. «La ceinture de l'ogresse - L'orchestre de l'absurde». Algérie Actualité, du 26 avril au 2 mai 1990.

Djehoul, Abdelkader. «Une peine à vivre - Les clins d'oeil de Rachid Mimouni». Algérie Actualité, N° 1358, du 24 au 30 octobre 1991.

Durand, Thierry. «Mimouni, Rachid. *La Malédiction*». Revue Francophone, vol. VIII, N° 1, printemps 1993, p. 154-155.

El Hadj Tahar, Ali. «La littérature algérienne des années 80 - Écrivains iconoclastes et de la fureur de vivre». El Watan, vendredi 5-samedi 6 avril 1996, p. 12.

Elbe, Marie. «Mal à la France ?». Midi Libre, lundi 8 novembre 1993.

F., Kader. «Rachid Mimouni à un journaliste suisse - Qu'est-ce que tu dis?». El Moudjahid, 3 juin 1992.

G., B. «Rachid Mimouni : la mort aux trousse». Le Courrier de l'Ouest, 16 octobre 1993.

Gadant, Monique. «Constat d'un échec : Rachid Mimouni ou la fin d'un mythe révolutionnaire». La conscience des mots - Des représentations du politique en littérature, Tumultes, N° 6, Paris, L'Harmattan, 1995, p.107-121.

Gafaïti, Hafid. «La problématique de la modernité dans L'honneur de la tribu de Rachid Mimouni». Horizons Maghrébins, N° 17, 1991, p. 144-150.

_____. «Rachid Mimouni entre la critique algérienne et la critique française». Poétique croisée du Maghreb, Itinéraires et Contacts de cultures, Vol. 16, 2ème semestre, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 26-34.

Gauvin, Lise. «L'écrivain dans la cité». Le Devoir, 20 novembre 1993, p. D6.

_____. «Rachid Mimouni, Romancier algérien». Le Devoir, Les samedi 22 et dimanche 23 avril 1995, p. D3.

Gazier, Michel. «Le Temps cassé». Télérama, N° 2056, 7 juin 1989, p. 13.

Ghebalou, Yamilé. «Mythes, images et imageries de l'écriture». Khadda, Naget (s. la dir. de). L'honneur de la tribu - Lectures algériennes. Paris, L'Harmattan, 1994, p. 13-25.

- Giovacchini, Martin. «Le courage pour témoigner». Ouest France, 18 décembre 1993.
- Girard, Patrick. «Algérie Le passé décomposé». Jeune Afrique, N° 1479, 10 mai 1989, p. 64-65.
- _____. «À quoi rêvent les dictateurs». Jeune Afrique, N° 1600, du 28 août au 3 septembre 1991, p. 44-46.
- Gouronnec, Sylvie. «La maladie du pouvoir». Magazine Littéraire, octobre 1991, p. 74.
- Gourrier, G.H. «Rachid Mimouni démonte des rouages de la tyrannie». Montpellier, Midi Libre, 16 octobre 1991.
- Granger, Yvette. «Rachid Mimouni : un livre d'urgence». Le Progrès, 16 décembre 1993.
- Guissard, Lucien. «Écrivains nord-africains : la mémoire d'un peuple». La Croix, samedi 16 octobre 1982, p. 9.
- Habili, Mohamed. «La littérature française d'expression algérienne - Cas de Rachid Mimouni comparé à celui d'Albert Cossery». L'Hebdo Libéré, N° 87, du 25 novembre au 1er décembre 1992, p. 28-29.
- Hadj Slimane, Brahim. «Tombeza de Rachid Mimouni». Sans Frontière, N° 88/89, p. 54.
- Hammoudi, Rachid. «"La malédiction", de Rachid Mimouni, une écriture de l'urgence». El Moudjahid, 21/11/93.
- _____. «Les vérités amères de Mimouni». El Moujahid, 8 mars 1993.
- _____. «Scènes d'"Absurdistan"». El Moujahid, 12 mars 1990.
- Haykel, Ezzeddine. «La malédiction» de Rachid Mimouni - La révolte d'un écrivain». Le Temps, Tunis, mercredi 20 octobre 1993, p. 8.
- Hireche, Hacène. «À Rachid Mimouni - Sauver "L'honneur de la tribu"». El Watan, 19 février 1995.
- Jay, Salim. «Romans Maghrébins (1967-1983) un regain de vigueur». L'Afrique Littéraire, N° 70, 1983, p. 13-16.
- Joubert, Jean-Louis. «Vies et Portraits Rachid Mimouni 1945-1995». Encyclopedia Universalis, 1996, p. 520.
- Jung, Dominique. «Face à la conquête intégriste». Dernière Nouvelles d'Alsace, 20 octobre 1993.
- Kacimi, Mohamed. «Une peine à vivre». Revue Qantara, N° 1, Oct.-Nov.-Déc., 1991.
- Kaouach, Abdelmadjid. «Satires». Révolution Africaine, N° 1558, 9 mars 1990.
- Kelle, Claudine. «Qui tue qui ? Lecture de La Malédiction», Algérie Littérature/Action, N° 18-19, février-mars 1998, p. 253-260.
- Khadda, Naget. «Les ancêtres redoublent de férocité». Khadda, Naget (s. la dir. de). L'honneur de la tribu - Lectures algériennes. Paris, L'Harmattan, 1994, p. 67-86.

Komicker, Vera. «Mort de Rachid Mimouni - Une plume contre l'intolérance». Le Figaro, 13 février 1995.

Laâbi, Abdellatif. «Rachid Mimouni conteur infernal». Jeune Afrique, N° 1553, 3 au 9 octobre 1990, p. 62-63.

Lamy, Jean-Claude. «Le courageux exil de Rachid Mimouni». Le Figaro, 20 novembre 1993.

Laplayne, Jean-René. «Rachid Mimouni évoque la malédiction algérienne». La Corse, Dimanche 17 octobre 1993.

Lebdal, Benaouda. «Mimouni incontournable». El Watan, 28 mai 1992.

Leclerc, Christine. «L'arme de Mimouni». Le Figaro Magazine, N° 669, 10 juillet 1993, p. 21.

Lefèvre, Nadine. «Un homme en sursis». Nice Matin, 4 novembre 1993.

Levieux, Patrick. «Un éclaireur des intellectuels algériens». La Marseillaise, lundi 13 février 1995.

Lounis, Aziza. «Du village de Tasga au village de Zitouna, ou la quête de la mémoire». Littérature et oralité au Maghreb - Hommage à Mouloud Mammeri. Itinéraire et Contacts de cultures, Vol. 15/16, 1 & 2 semestre 1992, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 99-109.

_____. «Rachid Mimouni». Bonn, Charles, Khadda, Naget et Mdarhi-Alaoui, Abdallah (s. la dir. de). Littérature maghrébine d'expression française. Vanves, EDICEF/AUPELF, 1996, p. 130-135.

Maigny, Colette. «L'exil et le royaume». Le Nouvel Observateur, jeudi 4 novembre 1993.

Maleh, Allal. «Rachid Mimouni - Le parcours parfait d'un franc tireur». Almaghrib, dimanche 25 et lundi 26 novembre 1990, p. 10.

Maoudji, Danièle. «L'homme à la voix brûlée par la douleur». Alger Info International, lundi 12 février 1996, p. 8.

Martin, Agathe. «Rachid Mimouni au Havre - À la rencontre d'un homme courageux». Havre-Libre, 21 février 1994.

Matthys, Francis, Verdussen, Monique et Robert. «Rachid Mimouni : l'écrit contre l'interdit». La Libre Belgique, 28 février 1994.

Merkouche, Rachida. «L'honneur de la tribu de Rachid Mimouni - Pouvoir et conscience». Horizons, lundi 15 octobre 1990, p. 9.

Metref, Arezki. «Rachid Mimouni l'écrivain des revendications». Politics, 23 février 1995.

Mobailly, Dominique. «Algérie déchirée - «La malédiction», de Rachid Mimouni». La Vie, N° 2506, 9 septembre 1993, p. 51.

_____. «Rachid Mimouni est mort à Paris - Une peine à vivre». La Vie, N° 2581, 16 au 22 février 1995, p. 6.

- Montamason, Andrée. «Rachid Mimouni : le risque de l'avenir». Le Faucigny - Annecy, samedi 27 novembre 1993.
- Moreau, Julien. «Rachid Mimouni : un témoin en sursis». Le Méridional, dimanche 28 novembre 1993.
- Morin, Georges. «Le fils de la Mitidja». Alger, El Watan, 16 février 1995
- _____. «Le fils de la Mitidja». Éric Fottorino. Mille et Un soleils - Paroles du Maghreb en France. Paris, Stock, 1995, p. 265-267.
- Orsena, Erik. «Rachid Mimouni - La Malédiction». Fnac Agenda, septembre 1994, p. 12.
- _____. «Rachid Mimouni : Pour l'amour de l'Algérie». Le Point, 11 septembre 1993.
- Ouddane, Mohamed. «Le temps du témoignage et de l'hommage - Deux ans après ta mort... à Rachid Mimouni». El Watan, Mercredi 12 février 1997, p. 13.
- Pautard, André. «La religion de la vérité». L'Express, 25 juin 1992.
- Pélégrin, Jean. «Rachid est un écrivain libre du terroir». Alger Info International, lundi 12 février 1996.
- Péroncel-Hugos, Jean-Pierre. «L'Algérie en ébullition - Le fleuve détourné». Le Monde, jeudi 15 décembre 1988, p. 8.
- _____. «Rachid Mimouni : L'Écrivain citoyen d'une Algérie "détournée"». Le Monde, mardi 14 février 1995, p. 20.
- Plougastel, Yann. «À Alger, les écrivains se détournent aussi de la guerre». L'Événement du jeudi, 9 mars 1989.
- Pons, Anne. «Le Maréchal délogé - L'ascension et la chute d'un tyranneau du tiers-monde». L'Express, 5-11 septembre 1991, p. 108.
- Pudlowski, Gilles. «Secrète Algérie». Le Point, N° 880, 31 juillet 1989, p. 13.
- Raïth, Mustapha. «Une peine à vivre. Nouveau roman de Mimouni / cynique et émouvant». El Watan, jeudi 5 août 1991.
- Redouane, Najib. «Chroniques de Tanger de Rachid Mimouni». Le Maghreb Littéraire, Vol. I, N° 1, 1997, p. 124-128.
- Robitaille, Louis. «Écrivain en sursis - La terreur anti-intellectuelle en Algérie menace le romancier Rachid Mimouni». La Presse, Montréal, samedi 16 octobre 1993, p. B6.
- Sadi, H. «Chroniques de Tanger de Rachid Mimouni». Liberté, mardi 13 juin 1995, p. 7.
- Sam-Long, Jean-François. «L'art du temps». Quotidien du dimanche, 12 septembre 1993, p. 19.
- Sfeir-Aissaoui, Marie-José. «Méditation sur la bureaucratie et le dogmatisme». Arabes, N° 49, janvier 1991, p. 84-85.

Staali, Keltoum. «Quatre versions pour un thème». Révolution Africaine, N° 1191, 26 décembre 1986, p. 62-64.

T., C. «De la barbarie en général et de l'intégrisme en particulier». Croissance, N 352, septembre 1992, p. 43.

Tabti, Bouba. «Enfances saccagées une lecture de Tombéza». Enfances de A à Z, Actes du onzième colloque de français 5-7 juin 1989, Université d'Alger, Revue de l'Institut des langues étrangères, p. 129-135.

Thorval, Yves. «L'honneur de la tribu». France Pays Arabes, N° 153, juin 1989.

Toudert, Abrous. «"La Malédiction" de Rachid Mimouni - Le carrousel tumultueux». Liberté, 16 janvier 1994.

Ulrich, Maurice. «Mimouni, le courage». L'Humanité Dimanche, 31 au 6 Novembre 1993.

Verdussen, Robert. «La «malédiction» selon Rachid Mimouni». Libre Belgique, 9 octobre 1993.

Vitoux, Frédéric. «Rachid Mimouni Algérien, 44 ans, romancier». Le Nouvel Observateur, 14 décembre 1989.

_____. «Rachid Mimouni, le prophète et le président. Et c'est Allah déçante...». Le Nouvel Observateur, 20 au 26 septembre 1990.

_____. «Mon village à l'heure algérienne - L'imam et le préfet». Le Nouvel Observateur, 11-17 mai 1989, p. 77.

Volet, Vincent «En Algérie, l'intégrisme n'est pas une fatalité». Le Nouveau quotidien, 1 juillet 1993.

Weber, Olivier. «La peur au quotidien». Le point, N° 1116, 5 février 1995, p. 47.

Yonnel, Daniel. «La «malédiction» qui ronge l'Algérie». Ouest France, 2 novembre 1993.

Zehraoui, Ahsène. «Mimouni le lucide». Témoignage Chrétien, 17 février 1995.

Zirem, Youssef. «Rachid Mimouni - Les rêves brisés de l'éveilleur des consciences». La Nation, N° 89, du 28 février au 6 mars 1995, p. 21.

Ouvrages sur la Littérature Maghrébine

Adjil, Bachir. Espace et écriture chez Mohammed Dib : la trilogie nordique. Paris, L'Harmattan/Awal, 1995, 208 p.

Bensmaïn, Abdallah. Crise du sujet, crise de l'identité. Casablanca, Éditions Afrique-Orient, 1984, 115 p.

Bonn Charles. La littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et Discours d'idées. Sherbrooke, Éditions Naaman, 1974, 251 p.

(s. la dir. de). Répertoire international des thèses sur les Littératures Maghrébines. Paris, L'Harmattan, 1996, 155 p.

Brincourt, André. Langue française - Terre d'accueil. Paris, Éds du Rocher, 1997, 252 p.

Chikhi, Beïda. Problématique de l'écriture dans l'oeuvre romanesque de Mohammed Dib. Alger, Office des Publications Universitaires, Janvier 1989, 266 p.

Daninos, Guy. Les nouvelles tendances du roman algérien de langue française - le cas de Kateb Yacine. Paris, Publisud, 1986, 741 p.

Déjeux, Jean. Littérature maghrébine d'expression française. Ottawa, Éditions Naaman, 1973, 493 p.

Équipe de recherche ADISEM (Université d'Alger). Vols du guêpier - Hommage à Tahar Djaout, volume 1, Université d'Alger, 1993, 154 p.

Farès, Nabile. L'Ogresse dans la littérature orale berbère. Paris, Khartala, 1994, p.

Gontard, Marc. La violence du texte. Paris, L'Harmattan - Rabat, SMER, 1991, 169 p.

Khadda, Naget (s. la dir. de). Écrivains Maghrébins & Modernité Textuelle. Paris, L'Harmattan, 1994, 128 p.

Khatibi, Abdelkébir. Le Roman maghrébin. Paris, Maspero, 1968, 148 p.

Laronde, Michel. Autour du roman beur. Paris, L'Harmattan, 1993, 239 p.

Mdarhi Alaoui, Abdallah. Narratologie - Théories et Analyses énonciatives du récit. Rabat, Éditions Okad, 1988, 288 p.

Memmi, Albert. Écrivains francophones du Maghreb. Paris, Seghers, 1985, 352 p.

Miliani, Hadj. Profil littéraires - Réceptions critiques et Perceptions du fait littéraire en Algérie - Écrivains et Production romanesque de langue française publiée en Algérie de 1970 à 1980. Thèse de Magister, Institut de Langues Etrangères, Département de français, Université d'Oran, novembre 1989.

Mouzouni, Lahsen. Le roman marocain de langue française. Paris, Publisud, 1987, 197 p.

Tenkoul, Abderrahman. Littérature marocaine d'écriture française. Casablanca, Éditions Afrique-Orient, 1984, 172 p.

Articles sur la Littérature Maghrébine

Berrada, Mohamed. «Littérature politique ou autorité fictive ?». La conscience des mots - Des représentations du politique en littérature, Tumultes, N° 6, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 153-158.

Bonn, Charles. «La vitalité de la littérature de langue française». Maghreb Peuples et civilisations, Paris, Éditions La Découverte, 1995, p. 170-174.

_____. «Maghreb.Littérature d'expression française». Beaumarchais De, Jean-Pierre, Couty, Daniel et Rey, Alain (s. la dir. de). Dictionnaire des Littératures de langue française. Paris, Bordas, 1994, p. 1447-1453.

Bouzeghrane, Nadja. «La littérature maghrébine malade de la politique». Ei Watan, 29 mars 1994, p. 11-12.

Bouraoui, Hédi. «La littérature maghrébine du dedans et du dehors du champ critique». Présence Francophone, N° 11, 1975, p. 3-14.

Brahimi, Denise. «La nouvelle maghrébine». Notre Librairie, N° 111, oct-déc. 1992, p. 50-54.

Déjeux, Jean. «Regards sur la littérature algérienne d'expression française». Paris, Qui vive international, N° 4, septembre 1986, p. 14-19.

_____. «Romans Maghrébins de langue française des années quatre-vingts». Coup de Soleil Info, N° 8, Mars-Avril, 1991, p. 20.

Girard, Patrick. «La percée des romanciers maghrébins et arabes en France». Jeune Afrique, N° 1493-1494, 16 et 23 août 1989, p. 56-59.

Iraqi, Rhita. «Onomastique et personnages féminins». Écritures Maghrébines - Lectures croisées, Casablanca, Afrique Orient, 1991, p. 141-149.

Salha, Habib. «La parole inachevée». Montandon, Alain (Textes présentés par). Le Point final. Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, Nouvelle série, Fascicule 20, 1984, p.193-201.

Ouvrages sur la Littérature Africaine

Anozie, Sunday O. Sociologie du roman africain. Réalisme, Structure et Détermination dans le roman moderne ouest-africain. Paris, Aubier-Montaigne, 1970, 269 p.

Dabla, Séwano. Nouvelles écritures africaines : romanciers de la seconde génération. Paris, L'Harmattan, 1986, 255 p.

Dago Lezoy, Gérard. La création romanesque devant les transformations actuelles en Côte-d'Ivoire. Abidjan-Dakar, N.E.A., 1977, 260 p.

Fame-Ndong, Jacques. Le Prince et le scribe : Lecture politique et esthétique du roman négro-africain post-colonial. Paris, Berger-Levrault, 1988, 338 p.

Fanon, Frantz. Peau noire, masque blanc. Paris, Seuil, 1971, 188 p.

Mateso, Locha. Littérature africaine et sa critique. Paris, ACCT-Karthala, 1986, 399 p.

Midiohouan, Guy Ossito. L'idéologie dans la littérature négro-africaine d'expression française. Paris, L'Harmattan, 1986, 249 p.

Ndachi Tagne, David. Roman et réalités camerounaises. Paris, L'Harmattan, 1986, 301 p.

Sanon, Bernardin J. Images socio-politiques dans le roman négro-africain. Sherbrooke, Naaman, 1983, 338 p.

Articles sur la Littérature Africaine et Antillaise

Case, Fred I. «L'analyse sociocritique du roman africain : problèmes d'une méthode». Falconer, Graham et Mitterand, Henri. La lecture sociocritique du texte romanesque. Toronto, Samuel Stevens Hakkert & Compagny, 1975, p. 49-62.

Césaire, Aimé. «Société et littérature dans les Antilles». Études Littéraires, volume 6, N° 1/avril 1973, p. 9-34.

Emeto, Julie. «Critique Littéraire : l'approche sociologique est-elle efficace ?» Présence Francophone, N° 17, 1978, p. 31-43.

Ngal, Georges. «Présupposés théoriques et méthodologiques à une théorie de la littérature africaine». Gugler, Josef, Lüsebrink, Hans-Jürgen, Martin, Jürgen (Hrsg). Théorie littéraire et littérature africaine/Literary Theory and African Literature, Lit Verlag, Münster, Hamburg, 1994, p. 43-62.

Vianney Kayishema, Jean-Marie. «La mort comme rituel d'écriture dans l'oeuvre dramatique de Sony Labou Tansi». Présence Francophone, N° 52, 1998, p. 37-52.

Quelques Romans Maghrébins

Ben Jelloun, Tahar. Jours de silence à Tanger. Paris, Le Seuil, 1990, 122 p.

Boudjedra, Rachid. Le démantèlement. Paris, Denoël, 1982, 307 p.

Mammeri, Mouloud. La traversée. Paris, Plon, 1982, 195 p.

Ouettar, Tahar. Les Martyrs reviennent cette semaine. Alger, SNED, 1974.

Yacine, Kateb. Le Polygone étoilé, Paris, Le Seuil, 1966, 181 p.

_____. Nedjima, Paris, Le Seuil, 1956, 255 p.

Ouvrages sur l'Algérie

Abbas Ferhat. Autopsie d'une guerre. Paris, Éditions Garnier Frères, 1980, 346 p.

Ahdjoudj, Amrane. Algérie, État, pouvoir et société (1962-1965). Paris, Arcantère, 1991, p. 158.

Al-Ahnaf, M., Botiveau, Bernard et Frégosi, Franck. L'Algérie par ses islamistes. Paris, Karthala, 1991, 328 p.

Algérie, Naissance d'une société nouvelle. Le texte intégral de la charte nationale adoptée par le peuple algérien, Introduction de Robert Lambotte, Paris, Éditions socilaes, 1976, 352 p.

Amari, Malek. Le père et le FIS- Le FLN, le FIS, et après ? Paris, Maisonneuve et Larose, 1996, 122 p.

Ben Bella, Ahmed. Ben Bella revient. Paris, Éditions Jean Picollee, 1982, 255 p.

- Boudjedra, Rachid. FIS de la haine. Paris, Denoël, 1992, 142 p.
- Burgat, François. L'islamisme en face. Paris, Éditions la découverte, 1995, 263 p.
- Cubertafond, Bernard. L'Algérie contemporaine. Paris, PUF, 1981, 127 p.
- Étienne, Bruno. L'Algérie Cultures et Révolution. Paris, Le Seuil, 1977, 162 p.
- Eveno, Patrick. L'Algérie. Paris, Éditions Le Monde, 1994, 191 p.
- Fleury, Georges. La Guerre en Algérie. Paris, Plon, 1993, 481 p.
- Francos, Ania et Séréni, J.P. Un Algérien nommé Boumediène, Paris, Stock, 1976, 164 p.
- Frantz, Fanon. Sociologie d'une révolution : (L'an V de la révolution algérienne). Paris, François Maspero, 1982, 175 p.
- Goumeziane, Smaïl. Le mal algérien. Paris, Fayard, 1994, 307 p.
- Labat, Séverine. Les islamistes algériens entre les urnes et le maquis. Paris, Le Seuil, 1995, 344 p.
- Lahouari, Abdi. L'Algérie et la démocratie, pouvoir et crise du politique dans l'Algérie contemporaine. Paris, la découverte, 1994, 238 p.
- Ramdane, Hakem. Islamisme et barbarie, Paris, L'Harmattan, 1997, 170 p.
- Rouadja, Ahmed. Les frères et la mosquée, Paris, Karthala, 1990, 309 p.
- _____ . Grandeur et décadence de l'État algérien. Paris, Karthala, 1994, 152 p.
- Roux, Michel. Les harkis - Les oubliés de l'histoire. Paris, Éditions la découverte, 1991, 420 p.
- Schemla, Élisabeth (Entretiens avec). Khalida Messaoudi - Une Algérienne debout. Paris, Flammarion, 1995, 253 p.
- Stora, Benjamin. Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance. Paris, Éditions la découverte, 1994, 121 p.
- Touati, Amine. Les islamistes à l'assaut du pouvoir. Paris, L'Harmattan, 1995, 226 p.
- Tridi, Rachid. L'Algérie en quelques maux. Paris, L'Harmattan, 1992, 280 p.

Autres Écrits

- Allami, Noria. Voilées, dévoilées : être femme dans le monde arabe. Paris, L'Harmattan, 1988, 247 p.
- Barreau, Jean-Claude. De l'islam en général et du monde moderne en particulier. Paris, le Pré aux Clers, 1991, 134 p.
- Berque, Jacques. Langages arabes du présent. Paris, 1974, 392 p.
- Çamau, Michel. La notion de démocratie dans la pensée des dirigeants maghrébins. Paris, Éditions du CNRS, 1971, 502 p.

Chafiq, Chahla et Khosrokha, Farhad. Femmes sous le voile face à la loi islamique. Éditions du Felin, 1995, 240 p.

Chebeb, Malek. Encyclopédie de l'amour en Islam. Paris, Payot, 1995, 708 p.

Duquesne, Jacques. «Abraham le père de toutes les religions». L'Express, N° 2458, semaine du 13 au 19 août 1998, p. 32-37.

El Kouche, Boubker et Habib Samarkande, Mohammed. «Tanger au miroir d'elle même». Horizons Maghrébins, N° 31/32, printemps 1996, 12e année, p. 6-8.

Robinson, Maxime. L'Islam : politique et croyance. Paris, Fayard, 1993, 333 p.

Souss, Ibrahim. De la paix en général et des Palestiniens en particulier. Paris, le Pré aux Clers, 1991, 235 p.

Taariji, Hinde. Les voilées de l'Islam. Casablanca, Éditions Eddif, 1991, 333 p.

Watt, W. W. Mahomet Prophète et Homme d'État. Paris, Payot, 1962, 222 p.

Grand Dictionnaire Universel du XIX siècle, Genève-Paris, Slatkine, 1982.

Articles sur l'Algérie

Ageron, Charles-Robert. «Naissance d'une nation». L'Algérie des Français. Paris, Le Seuil, 1993, p. 185-204.

Baylee-Toumi, Alek (Pseudonyme d'un écrivain algérien). Le Polygone, texte inédit, le 19 avril 1998.

Bekkar, Rabia «Femmes, filles et villes». Ignasse, Gérard et Wallon, Emmanuel (s. la dir. de). Demain l'Algérie. Paris, Syros, 1995, p. 89-103.

Benhassine-Miller, Amel. «Femmes algériennes». Bulletin of Francophone Africa, N° 1, spring 1992, p. 39-48.

Burgat, François. «L'Algérie : de la laïcité à l'islamisme». Maghreb-Machrek, N° 121, juillet-août-septembre, 1988, p. 43-57.

Djaafer, Saïd. «Islamisme : le conflit entre l'ordre et la justice». Manceron, Gilles (s. la dir. de). Algérie - Comprendre la crise. Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, p. 167-174.

Dridi, N. (Entretien avec Wassini Laaredj). «À qui profite le crime ?» Horizons, N° 2372, 8 juin 1993, p. 14.

Dumas, Marie-Lucy. «Mouvement social, totalitarisme et utopie». Algérie la descente aux enfers. Les Cahiers de L'Orient, N° 36/37, 4ème trimestre 94/1er trimestre 1995, p. 93-119.

El-Keuz, Ali. «Algérie : les enjeux d'une crise». Baduel, Pierre Robert (s. la dir. de). L'Algérie incertaine. Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée 65, 1992/3, N° spécial, Paris, Edisud, mai 1993, p. 21-25.

- Garson, José. «Vivre sans eau». Reporters sans frontières. Le drame algérien - Un peuple en otage, Paris, Les Éditions La Découverte, 1995, p. 16.
- Harbi, Mohamed. «Les impasses du populisme FLN». Ignasse, Gérard et Wallon, Emmanuel (s. la dir. de). Demain l'Algérie. Paris, Syros, 1995, p. 33-43.
- Helm, Yolande. «"Ils m'ont scindée", au pays de l'intégrisme». Communication présentée au colloque du CIEF, Moncton, du 23 au 30 mai 1998, p. 1-13.
- Iles, Abderrahmane. «La population algérienne entre l'archaïsme et la modernité». El-Kenz, Ali (sous la direction de). L'Algérie et la Modernité. Dakar/Sénégal, Série des Livres CODESRIA, 1989, p. 81-104.
- Kaddar, Miloud. «Le système de santé en Algérie : aspects économiques». Aspects de la société algérienne. Paris, Centre Culturel Algérien, 1987, p. 77-98.
- Khelladi, Aïssa. «La trajectoire du Front islamique du salut». Ignasse, Gérard et Wallon, Emmanuel (s. la dir. de). Demain l'Algérie. Paris, Syros, 1995, p. 139-152.
- Lahouari, Abdi. «Le dérapage», dans Le Maghreb face à la contestation islamique. Le Monde diplomatique, novembre 1994, p. 14-17.
- Mediene, Benamar. «Une société en mal d'expression». Ignasse, Gérard et Wallon, Emmanuel (s. la dir. de). Demain l'Algérie. Paris, Syros, 1995, p. 105-120.
- Meynier, Gilbert. «Rapport au passé et conflits historiographiques». Mancero, Gilles (s. la dir. de). Algérie comprendre la crise. Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, p. 37-52.
- Rouadijia, Ahmed «La mosquée confisquée». Merzak, Allouach et Colonna, Vincent (dirigé par). Algérie 30 ans les enfants de l'indépendance. Paris, Éditions autrement - Série Monde, H.S. N° 60, 1992, p. 106-114.
- Rouzeik, Fawzi. «Algérie 1990-1993 : la démocratie confisquée». Baduel, Pierre Robert (s. la dir. de). L'Algérie incertaine. Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée 65, 1992/3, N° spécial, Paris, Édisud, mai 1993, pp 29-60.
- Safir, Nadji. «Origines et dimensions internationales de la crise». Manceron, Gilles (s. la dir. de). Algérie - Comprendre la crise. Paris, Éditions Complexes, 1996, p. 139-151.
- Silem, Ali. «Assassiné par l'inquisition». Ruptures, N° 21, du 8 au 14 juin 1993, p. 19.
- Tozy, Mohamed. «Les tendances de l'islamisme en Algérie». Géopolitique des mouvements islamistes. Confluences Méditerranée, N° 12, Automne 1994, p. 51-61.
- Yacine, Kateb. «Le F.L.N. a été trahi». Le Monde, 26 octobre 1988, p. 2.
- Yefsah, Abdelkader. «L'armée et le pouvoir en algérie de 1962 à 1992». Baduel, Pierre Robert (s. la dir. de). L'Algérie incertaine. Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée 65, 1992/3, N° spécial, Paris, Édisud, mai 1993, p. 77-94.

THÉORIE GÉNÉRALE

Ouvrages

Abendroth, Wolfgang, Heinz Holz, Hans, Kofler, Leo, Pinkus, Theo. Entretiens avec Georg Lukacs. Paris, Maspero, 1969, 126 p.

Angenot, Marc. 1889. Un état du discours social. Montréal, Le Préambule, 1989, 1167 p.

Aragon. Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipits. Genève, Skira - Les Sentiers de la créations/Paris, Flammarion, 1969, 149 p.

Arguin, Maurice. Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération. Québec, CRELIQ, 1985, 228 p.

Bachelard, Gaston. La poétique de l'espace. Paris, PUF, 1950, 214 p.

Bakhtine, Mikhaïl. «Discours poétique, discours romanesque». Esthétique et théorie du roman. Paris, Gallimard, 1978, 488 p.

Bal, Mieke. Narratologie. Paris, Éditions Klincksieck, 1977, 199 p.

Barbérís, Pierre. Le Prince et le Marchand. Paris, Fayard, 1980, 434 p.

Barthes, Roland. Le Degré zéro de l'écriture. Paris, Le Seuil, 1972, 187 p.

Belleau, André. Le Romancier fictif. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1980, 155 p.

Bertrand, Denis. L'espace et le sens *Germinal* d'Émile Zola. Paris-Amsterdam, Éditions Hadès-Benjamins, 1985, 213 p.

Biron, Michel. La modernité Belge. Littérature et société. Montréal, Éditions Labor, 1994, 425 p.

Boie, Bernhild et Ferrer, Daniel (Textes réunis par). Genèses du roman contemporain. Incipit et entrée en écriture. Paris, CNRS Éditions, 1993, 210 p.

Bokobza, Serge. Contribution à la titrologie romanesque : variations sur le titre «le Rouge et le Noir». Genève, Librairie Droz, 1986, 150 p.

Bourdieu, Pierre. Les règles de l'art - Genèse et structure du champ littéraire. Paris, Le Seuil, 1962, 481 p.

Chaouachi, Slaheddine et Montandon, Alain (Études rassemblées et présentées par). La répétition. France, Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1994, 333 p.

Cros, Edmond. De l'engendrement des formes. Études sociocritiques, Montpellier, éd. du C.E.R.S., 1990, 236 p.

_____. Propositions pour une Sociocritique. Études sociocritiques, Montpellier, éd. du C.E.R.S., 1982, 30 p.

_____. Théorie et pratique sociocritiques. Études sociocritiques, Montpellier, éd. du C.E.R.S., 1986, 374 p.

- Delfau, Gérard et Roche, Anne. Histoire Littéraire. Paris, Le Seuil, 1977, 316 p.
- Dubois, Jacques. L'Assommoir d'Émile Zola : société, discours, idéologie. Paris, Larousse, 1973, 223 p.
- Dubois, Jean et al. Dictionnaire de linguistique. Paris, Larousse, 1973, 516 p.
- Dumont, Fernand. Les idéologies. Paris, PUF, 1974, 183 p.
- Emmanuel, Pierre. Pour une politique de la culture. Paris, Le Seuil, 1971, 203 p.
- Falardeau, Jean-Charles. Imaginaire social et littérature. Montréal, Hurtubise H M H, 1974, 152 p.
 _____ . Notre société et son roman. Montréal, Hurtubise H M H, 1964, 235 p.
- Falconer, Graham et Mitterand, Henri. La lecture sociocritique du texte romanesque. Toronto, Samuel Stevens Hakkert & Compagny, 1975, 312 p.
- Foucault, Michel. Les Mots et les choses. Paris, Gallimard, 1966, 400 p.
- Fromilhague, Catherine et Sancier, Anne. Introduction à l'analyse Stylistique. Paris, Bordas, 1991, 262 p.
- Genette, Gérard. Palimpsestes. Paris, Le Seuil, 1982, 467 p.
 _____ . Seuils. Paris, Éditions du Seuil, 1987, 388 p.
- Goldmann, Lucien. le dieu caché. Paris, Gallimard, 1959, 454 p.
 _____ . Pour une sociologie du roman. Paris, Gallimard, 1964, 229 p.
- Gómez-Moriana, Antonio. La subversion du discours rituel. Montréal, Le Préambule, 1985, 167 p.
- Grignon, Claude et Passeron, Jean-Claude. «L'illusion du réel». Le Savant et le Populaire, Misérabilisme et populisme en sociologie. Paris, Le Seuil, 1989, 260 p.
- Greimas, Algirdas Julien. «Pour une sémiotique topologique». Sémiotique et Sciences sociales. Paris, Le Seuil, 1976, 216 p.
- Haeck, Philippe. Naissance de l'écriture québécoise. Montréal, VLB éditeur, 1984, 385 p.
- Hamon, Philippe. L'ironie Littéraire. Paris, Hachette, 1996, 159 p.
 _____ . Le personnel du roman. Genève, Librairie Droz, 1983, 325 p.
- Hoek, Léo H. La marque du titre : dispositifs sémiotiques d'une pratique textuelle. La Haye/Paris, Mouton éditeur, 1981, 368 p.
- Jankelevitch, Vladimir. L'ironie. Paris, Flammarion, 1964, 199 p.
- Joubert, Lucie. L'ironie dans la prose fictionnelle des femmes au Québec 1960-1980. Ann Arbor, Michigan University, 1996, 309 p.
- Klein-Lataud, Christine. Précis de figures de style. Toronto, Éd. du GREF, 1991, 145 p.
- Kristeva, Julia. Le texte du roman : approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle. The Hague/Paris, New York, Mouton, 1970, 209 p.

- _____ . La Révolution du langage poétique. Paris, Le Seuil, 1974, 645 p.
- Krysinski, Wladimir. Carrefours de signes : essais sur le roman moderne. The Hague, Mouton, 1981, 452 p.
- Kwaterko, Józef. Le roman québécois de 1960 à 1965. Idéologie et représentation littéraire. Montréal, Le Preambule, 1989, 270 p.
- Louvel, Liliane (Textes réunis par). L'Incipit. Poitiers, La Licorne, 1997, 367 p.
- Lukács, György. Balzac et le réalisme français. Paris, Maspero, 1967, 109 p.
- _____ . Histoire et conscience des classes. Paris, Les Éditions de Minuit, 1960, 381 p.
- _____ . L'Âme et la forme. Paris, Gallimard, 1974, 353 p.
- _____ . La théorie du roman. Paris, éditions Denoël, 1968, 196 p.
- _____ . Textes. Paris, MessiorÉditions sociales, 1985, 399 p.
- Macherey, Pierre. Pour une théorie de la production littéraire. Paris, Maspero, 1966, 333 p.
- Marcotte, Gilles. Le roman à l'imparfait. Montréal, L'Hexagone, 1976, 258 p.
- _____ . Littérature et circonstances. Montréal, L'Hexagone, 1989, 350 p.
- _____ . Une littérature qui se fait. Montréal, Les éditions HMH, 1962, 293 p.
- Melançon, Benoît et Biron, Michel (s. la dir. de). Les lettres des années 1930. Ottawa, Le Nordir, 1996, 139 p.
- Melançon, Benoît et Popovic, Pierre (s. la dir. de). Les Facultés de lettres - Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois. Montréal, Centre interuniversitaire pour la sociopétique de l'épistolaire et des correspondances, février 1993, 241 p.
- Mélançon, Benoît et Popovic, Pierre. Miscellanées. Montréal, FIDES, 1995, 422 p.
- Mitterand, Henri. Le discours du roman. Paris, PUF, 1980, 266 p.
- Montandon, Alain (Textes présentés par). Le Point final. Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, Nouvelle série, Fascicule 20, 1984, 205 p.
- Morier, Henri. Dictionnaire poétique et de Rhétorique. Paris, PUF, 1961, 491 p.
- Mortimer, Antonine K. La clôture narrative. Paris, J. Corti, 1985, 248 p.
- Paul, Ricoeur. Temps et récit, tome I. Paris, Le Seuil, 1983, 320 p.
- _____ . tome II : La configuration du temps dans le récit de fiction. Paris, Le Seuil, 1984, 234 p.
- _____ . tome III : Le temps raconté. Paris, Le Seuil, 1985, 427 p.
- Popovic, Pierre. La contradiction du poème - poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953. Montréal, Les Éditions Balzac, 1992, 455 p.

- Poulet, George. L'espace proustien. Paris, Gallimard, 1963, 183 p.
- Raymond, Jean. Pratique de la littérature. Paris, Le Seuil, 1970, 300 p.
- Réjean, Beaudoin. Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890). Montréal, Boreal, 1989, 210 p.
- Ricard, François. La littérature contre elle-même. Montréal, Boréal Express, 1985, 193 p.
- Robbe-Grillet, Alain. Pour un nouveau roman. Paris, Éditions de Minuit, 1963, 144 p.
- Sartre, Jean-Paul. Qu'est-ce que la littérature ? Paris, Gallimard, 1948, 374 p.
- Tadié, Jean-Yves. Le récit poétique. Paris, PUF, 1978, 206 p.
- Ullmann, Stephen. Précis de sémantique française. Beme, A. Francke, 1959, 352 p.
- Yaari, Monique. Ironie paradoxale et ironie poétique. Vers une théorie de l'ironie moderne sur les traces de Gide dans Paludes. U.S.A., Birmingham, Summa Publ., 1988, 277 p.
- Zeraffa, Michel. Roman et Société. Paris, PUF, 1971, 183 p.
- Zima, V. Pierre. L'Ambivalence romanesque Proust, Kafka, Musnil. Paris, Le Sycomore, 1980, 401 p.
- _____. L'Indifférence romanesque Sartre, Moravia, Camus. Montpellier, C.E.R.S., 1988, 232 p.
- _____. Manuel de sociocritique. Paris, Picard, 1985, 252 p.
- _____. Pour une sociologie du texte littéraire. Paris, 10\18, 1978, 373 p.
- _____. Proust ou le désir du mythe. Paris, Éditions A. C. Nizet, 1973, 315 p.

Articles

- Amossy, Ruth. «Sociocritique et Argumentation : l'exemple du discours sur le déracinement culturel dans la Nouvelle droite». La Politique du texte - Enjeux sociocritiques. Lille, Presses universitaires de Lille, 1992, p. 29-50.
- Angenot, Marc et Robin, Régine. «L'inscription du discours social dans le texte littéraire». Sociocriticism, Vol. I, N° 1, Juillet 1985, p. 53-82.
- Angenot, Marc. «Analyse du discours et sociocritique des textes». Duchet, Claude et Vachon, Stéphane (s. la dir. de). La recherche littéraire - Objets et méthodes. Montréal, XYZ, 1993, p. 95-109.
- _____. «Hégémonie, dissidence et contre-discours : réflexions sur les périphéries du discours social en 1889». Discours social\Social Discourse, Vol. I, N° 3, winter, 1988, p. 243-263.
- _____. «Intertextualité, interdiscursivité, discours social». Texte, N° 2, 1982, Lille, p. 101-112.

_____. «La parole pamphlétaire». Études Littéraires, Vol. 11, N° 2, août 1978, p. 255-264.

_____. «Les idéologies ne sont pas des systèmes». Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry, Vol. 11, N° 2-3, 1991, p. 181-202.

_____. «Que peut la littérature ? Sociocritique Littéraire et Critique du discours social». La politique du texte - Enjeux sociocritiques. Lille, Presse Universitaire de Lille, 1992, p. 9-27.

Avril, Yves. «Le pamphlet essai de définition et analyse de quelques-uns de ses procédés». Études Littéraires, Vol.11, N°2, août 1978, p. 265-281.

Barbérís, Pierre.«La sociocritique». Bergez, Daniel (s. la dir. de). Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire. Paris, Bordas, 1990, p. 121-153.

Barthes, Roland. «Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe». Sémiotique narrative et textuelle. Paris, Librairie Larousse, 1973, p. 29-54.

_____. «L'effet de réel». Littérature et réalité. (collectif). Paris, Le Seuil, 1982, p. 81-90.

_____. «Par où commencer ?» Poétique I, N°1, 1970, p. 3-9.

Belgrand, Anne. «Espace clos, espace ouvert dans L'Assommoir». Crouzier, Michel (Études réunies par). Espaces Romanesques. Paris, PUF, 1982, p. 5-14.

Belleau, André. «Conditions d'une sociocritique». Ya-t-il un intellectuel dans la salle. Montréal, Les Éditions Primeur, 1984, p. 100-104.

_____. «La sociocritique et la littérature québécoise». Ya-t-il un intellectuel dans la salle. Montréal, Les Éditions Primeur, 1984, p. 158-165.

Berke, Bradley. «L'instance du sujet - la problématique du sujet en sociocritique et la pensée américaine». Sociocritique. Paris, Éditions Ferdinand Nathan, 1979, p. 34-40.

Bertrand-Jennings, Chantal. «La symbolique de l'espace dans Nana». Modern Language Notes, mai 1973, p. 764-774.

Biron, Michel. «Idéologie et poésie : un poème de Paul-Marie Lapointe». Voix et Images, 40, automne 1988, p. 90-118.

_____. «Sociocritique et poésie : perspectives théoriques». Études françaises, 27, 1, Printemps 1991, p. 11-24.

Blanchot, Maurice. «la voix narrative». La Nouvelle Revue française. 1er octobre-décembre 1964, 12e Année, N° 142, p. 674-685.

Boie, Bernhild et Ferrer, Daniel (Textes réunis par). «Les commencements du commencement». Genèses du roman contemporain. Incipit et entrée en écriture. Paris, CNRS Éditions, 1993, p. 7-36.

Bourdieu, Pierre. «Disposition esthétique et compétence artistique». Les Temps Modernes, février 1971, N° 295, p. 1345-1378.

Bourneuf, Roland. «L'organisation de l'espace dans le roman». L'univers du roman, Paris, PUF, 1972, p. 96-123.

Chaouachi, Slaheddjine et Montandon, Alain. «Préface». Chaouachi, Slaheddine et Montandon, Alain (Études rassemblées et présentées par). La répétition. France. Association des publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1994, p. VII-X.

Cros, Edmond. «Introduction. Visées et perspectives de la sociocritique». Sociocriticism, N°1, Juillet 1985, p. 7-11.

_____. «sociologie de la littérature». Angenot Marc, Bessière Jean, Fokkema Douwe, Kushner Eva. Théorie Littéraire problèmes et perspectives. Paris, PUF, 1989, p. 127-142.

De Biasi, P. M. «Les points stratégiques du texte». Le Grand Atlas des Littératures, Paris, Bordas, 1990, p. 26-27.

Debray-Genette, Raymond. «Traversées de l'espace descriptif». Poétique, N° 51, 1982, p. 329-344.

Del Lungo, Andrea. «Pour une poétique de l'incipit». Poétique, N° 94, avril 1993, p. 131-152.

Dubois, Jacques. «Surcodage et protocole de lecture dans le roman naturaliste». Poétique, N° 16, 1973, p. 491-498

_____. «une écriture à saturation. Les présupposés idéologiques dans l'incipit du Nabab». Études Littéraires, Université Laval, Québec, Vol. 4, N° 3, 1971, p. 217-310.

Duchet, Claude. «Enjeux idéologiques de la mise en texte». Revue de l'Université de Bruxelles, N° 3-4, 1979, p. 316-332.

_____. «Idéologie de la mise en texte». la Pensée, N° 215, octobre 1980, p. 95-108.

_____. «Introduction. Le projet sociocritique : problèmes et perspectives». Falconer, Graham et Mitterand, Henri. La lecture sociocritique du texte romanesque. Toronto, Samuel Stevens Hakkert & Compagny, 1975.

_____. «Introduction. Positions et Perspectives». Sociocritique, Paris, Éditions Ferdinand Nathan, 1979, p. 3-8.

_____. «Parole, société, révolution dans *Germinal*». Littérature, N° 24, décembre 1976, p. 11-39.

_____. «Pour une socio-critique, ou variations sur un incipit». Littérature, N° 1, février 1971, p. 5-14.

_____. «Réflexions sur les rapports du roman et de la société». Roman et Société, Colloque 6 novembre 1971, Paris, Armand Colin, 1973, p. 63-73.

_____. «Une écriture de la socialité». Poétique, N° 16, Le Seuil, 1973, p. 445-454.

_____. «La Fille abandonnée et la Bête humaine - Éléments de titrologie romanesque». Littérature, N° 12, 1973, p. 49-73.

Fayole, Roger. «Quelle sociocritique pour quelle littérature ?» Sociocritique, Paris, Éditions Ferdinand Nathan, 1979, p. 215-217.

- Fournier, Marcel. «Idéologie et société technique». Anthropolitique, Vol. 1, avril 1969, p. 89-94.
- François, Ricard. «Le décor romanesque». Études françaises, volume 8, N° 4, novembre 1972, p. 343-362.
- Frank, Joseph. «La forme spatiale dans la littérature moderne». Poétique, N° 10, 1972, p. 244-266.
- Genette, Gérard. «Discours du texte». Figures III. Paris, Le Seuil, 1972, p. 65-282.
- Goldenstein, Jean-Pierre. «Remarques sur le seuil romanesque». Le Français dans le Monde, Paris, N° 177, mai-juin 1983, p. 94-96.
- Gómez-Moriana, Antonio. «Sociocritique et analyse du discours». Duchet, Claude et Vachon Stéphane (s. la dir. de). La recherche littéraire - Objets et méthodes. Montréal, XYZ, 1993, p. 155-168.
- Grivel, Charles. «Le début de l'Histoire». Production de l'intérêt romanesque, un état de texte (1870-1880), un essai de constitution de sa théorie. The Hague-Paris, Mouton, 1973, p. 89-94.
- _____. «Puissance du titre». Production de l'intérêt romanesque - Un état du texte (1870-1880), un essai de constitution de sa théorie. The Hague - Paris, Mouton, 1973, p. 166-185.
- Hamon, Philippe. «Clausules». Poétique, N° 24, 1975, p. 495-526.
- _____. «Un Discours contraint». Littérature et réalité. (collectif). Paris, Le Seuil, 1982, p. 150-181.
- Hellin, Maurice. «Les livres et leurs titres "le Rouge et le Noir"». Marche Romane, VI, N° 3-4, 1956, p. 139-152.
- Hoek, Léo H. «Description d'un archonte, préliminaires à une théorie du titre», dans Ricardou, Jean et Van Rossum-Guyon, Françoise. le Nouveau Roman, hier et aujourd'hui. Paris, Coll. 10-18, 1972, p. 289-305.
- Hutcheon, Linda. «Ironie et parodie : stratégie et structure» (traduit de l'anglais par Philippe Hamon). Poétique, N° 36, novembre 1978, p. 467-477.
- Jacoubet, Henri. «Autour du titre "le Rouge et le Noir"». Revue d'Histoire Littéraire de la France, N° 33, 1933, p. 103-108.
- James, Alexander. «De l'ironie». Revue française de psychanalyse, N° 3, 1969, p. 441-450.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. «L'ironie comme Trope». Poétique, N° 41, février 1980, p. 108-127.
- Kotin, Armine. «Le titre des nouvelles de Philippe de Vigneulles Un éclaircissement». Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance, N° XXXIX, 1977, p. 91-95.
- Lascaut, Gilbert. «Commencements de Dumas». L'ARC, N° 71, 1977, p. 4-8.

Martin, Laurey. «L'élaboration de l'espace fictif dans L'Assommoir». Les Cahiers Naturalistes, 39^{ème} Année, N° 67, 1993, p. 83-96.

Mesnard, Philippe. «La contribution littéraire - ses paradoxes». La conscience des mots - Des représentations du politique en littérature. Tumultes, N° 6, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 48-49.

Mitterand, Henri. «Les titres dans les romans de Guy des Cars». Sociocritique, Nathan, 1979, p. 87-90.

_____. «Une poétique de l'espace». L'illusion réaliste de Balzac à Aragon. Paris, PUF, 1994, p. 49-67.

_____. «Zola : temps et lieux du désir». L'illusion réaliste de Balzac à Aragon. Paris, PUF, 1994, p. 69-88.

_____. «Le discours préfaciel». Falconer, Graham et Mitterand, Henri. La lecture sociocritique du texte romanesque. Toronto, Samuel Stevens Hakkert & Company, 1975, p. 3-13.

Molino, Jean et al. «Sur les titres des romans de Jean Bruce». Langages, N° 35, 1974, p. 87-116.

Montandon, Alain. «Introduction». Le Point final. Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, Nouvelle série, Fascicule 20, 1984, p. 5-7.

Noiry, Jacques. «La symbolique de l'espace dans la curée». L'information Littéraire, 1987, p. 16-20.

_____. «Introduction». Littérature et société. Montréal : VLB éditeur, 1994, p. 17-24.

_____. «La critique sociologique depuis 1965». Hayward, Annette et Whitfield, Agnès (s. la dir. de). Critique et littérature québécoise. Montréal, Triptyque, 1992, p. 320-336.

Popovic, Pierre. «Littérature et sociocritique au Québec : horizons et points de fuite Lapointe». Milot, Louise et Dumont, François (s. la dir. de). Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise. Québec, Nuit Blanche, 1993, p. 207-239.

Prince, Gerald. «Introduction à l'étude du narrataire». Poétique, N° XIV, 1973, p. 178-196.

Robert, Lucie. «Sociocritique et modernité au Québec». Études Françaises, 23, 3, 1988, p. 31-41.

Robin, Régine. «De la sociologie de la littérature à la sociologie de l'écriture ou le projet sociocritique». Littérature, N° 70, mai 1988, p. 99-109.

Sartre, Jean-Paul. «Présentation». Les Temps Modernes, N 1, octobre 1945, p. 1-21.

Vachon, Stéphane et Tournie Isabelle. «Sociocritique - Bibliographie historique». La politique du texte - Enjeux sociocritiques. Lille, Presse Universitaire de Lille, 1992, p. 249-277.

Van Rossum-Guyon, Françoise. «Point de vue ou perspective narrative». Poétique, N° IV, 1970, p. 476-497.

Whyte, Peter. «Techniques de clôture chez Flaubert». Montandon, Alain (Textes présentés par). Le Point final. Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand, Nouvelle série, Fascicule 20, 1984, p. 87-99.

Zima, V. Pierre. «La vision du monde : trois modèles et une critique». Sociocriticism, N° 1, Juillet 1985, p. 103-110.

_____. «Le sociolecte dans la fiction et dans la théorie». Sociocriticism, Vol. V, 2 (N° 10), 1989, p. 109-119.